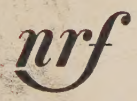
JACQUES RIVIÈRE et ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE

1905-1914

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

★★



GALLIMARD

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/correspondance190000unse_x3t7

CORRESPONDANCE

II

JANVIER 1907 – JUILLET 1914

Œuvres de

JACQUES RIVIÈRE et d'ALAIN-FOURNIER

nrf

ŒUVRES DE JACQUES RIVIÈRE

ÉTUDES *(Baudelaire, P. Claudel, A. Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, Ingres, Cézanne, Gauguin).*

AIMÉE

A LA TRACE DE DIEU. *Préface de Paul Claudel.*

CORRESPONDANCE AVEC ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE AVEC ANTONIN ARTAUD

DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME

NOUVELLES ÉTUDES

ŒUVRES D'ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE

LE GRAND MEAULNES *illustré par Galanis*

MIRACLES *avec une introduction de Jacques Rivière*

JACQUES RIVIÈRE ET ALAIN-FOURNIER

Correspondance

1905 - 1914

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

* *

GALLIMARD

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
© Éditions Gallimard, 1926.

AVERTISSEMENT

Les lettres de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier parues jusqu'ici nous avaient révélé deux intelligences, deux esprits en formation, lancés à la découverte d'eux-mêmes et de la beauté, baignés, nourris, à demi aveuglés de littérature, où ils poursuivaient cette beauté d'un élan parfois puéril ou démesuré, mais avec une persévérance, une générosité, une ardeur émouvantes — avec une insatisfaction déjà douloureuse.

Mais la vie est venue, qui les a dépouillés terriblement de toute littérature ; *peu à peu la beauté a pris pour eux son vrai visage, qui est celui de la vérité, et c'est sous ce nom nouveau qu'ils vont lui donner la chasse. Ces dernières lettres nous donnent bien plus qu'une recherche artistique et intellectuelle ; et il ne faut les lire qu'avec piété. Elles nous donnent deux âmes. Deux âmes au milieu de la vie, si hautes, si claires, intactes, souffrantes, héroïques, enfantines. Deux âmes avec leurs petites misères et leurs amours profondes, leurs travaux ingrats et leurs examens manqués, les routes de la Sologne et le déjeuner chez Gide, les ambitions immenses et les premiers pas du petit enfant, les épreuves du* Grand Meaulnes *et les paroles de Péguy, et la silencieuse histoire pathétique de leur amitié sensible, exigeante et douloureuse comme un grand amour. Si différents et si fortement liés l'un à l'autre, peut-être ne sont-ils unis que par cette même tâche à laquelle ils sont voués.* Comme cela va être extraordinaire, amusant et émouvant qu'ils habitent ainsi avec nous, *écrivait à sa mère Alain-Fournier, à propos du prochain mariage de Jacques avec sa sœur.* Je me rappelle ces deux enfants trop sages que nous étions, nous enfermant pour lire et imaginant un compagnon de nos jeux silencieux. Ce compagnon est à la fin venu ; et comme autrefois, dans le cabinet aux archives, notre bonheur sera d'être enfermés avec lui et de lire. *Enfermés dans la vie, et, tous les deux, celui qui* est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller, *et l'autre que hante, lui aussi,* le sentiment que ça va être tout de suite fini, *ce qu'ils cherchent dans les livres, c'est le mot qu'il faut répondre à* l'inexorable appel de la voix merveilleuse ; *ensemble ils tâtonnent dans la nuit de ce monde fermé pour trouver la porte d'évasion, et tantôt se poussent, tantôt se retiennent l'un l'autre au bord de* la grande

tentation *que ne cesse d'être pour eux le christianisme. — Vies difficiles, vies dissemblables, mais également insatisfaites par delà leur bonheur ou leur malheur, pareillement dominées, hantées, par la nostalgie du paradis perdu, pareillement jetées, par des voies divergentes — mais qui se rejoindront un jour — à la recherche de l'éternel, de l'unique problème, de* la réponse inépuisable à toutes leurs questions d'hommes : DIEU.

De cette lutte avec la plus mystérieuse et la plus profonde des explications, *bien des phases nous manquent : après le mariage de Jacques Rivière, les deux beaux-frères vivant d'abord ensemble, puis tout près l'un de l'autre et se voyant plusieurs heures chaque jour, ne s'écriront plus que pendant les vacances ou pendant leurs périodes militaires. Encore beaucoup de leurs lettres seront-elles adressées à la famille tout entière, et de celles-là nous n'avons voulu donner dans ce recueil que celles qui étaient nécessaires à l'intelligence des réponses. De leurs appels et de leurs refus, de leurs assoupissements et de leurs cris, de leurs montées vers Dieu ou de leurs chutes dans le monde, de tant de débats poignants, nous sommes donc bien loin de posséder l'histoire complète ; les plus graves peut-être se seront révélés dans les conversations quotidiennes, et nous n'en trouverons ici que de faibles vestiges, souvent difficiles à raccorder. C'est pourquoi nous avons voulu donner telles quelles toutes les lettres, même apparemment insignifiantes, des dernières années, espérant qu'à défaut de la confidence essentielle, le lecteur saura se servir du détail familier pour évoquer l'âme des deux amis, et relever cette ligne de lente conquête qui nous mène, avec l'un jusqu'à la captivité où il retrouve enfin* la trace de Dieu, *avec l'autre jusqu'à ce 22 septembre* 1914 *où la balle allemande lui apporte* la clef de son évasion vers les pays désirés.

— Dix ans d'amitié ; et l'un, du fond des prisons d'Allemagne, devra s'interroger tragiquement sur la destinée de l'autre, et, n'ayant plus rien à lui donner pour compenser ces manques qu'un trop généreux scrupule lui fait découvrir dans son affection, il offre à Dieu son âme même pour la rançon de son frère : Transportez sur moi, *implore-t-il,* le poids des fautes que je lui ai fait commettre par mon insuffisance, et donnez-moi la charge de les expier à sa place, à moi qui ai encore le temps.

— Dix ans de séparation; et celui qui est resté tendra les bras parmi les déchirements de son agonie avec ce cri de joie : Henri, je viens ! *Et tous deux réunis, ils goûteront enfin cette paix qu'ils avaient tant crainte et tant cherchée, ils atteindront* la véritable joie, qui n'est pas de ce monde, *ils contempleront le visage ineffable de la vérité.*

Lecteur, quand tu auras suivi jusqu'au seuil interdit ces deux âmes qu'on ne te livre qu'avec tremblement, tant est grande la crainte

que tu ne leur donnes pas assez d'amour, ne les abandonne pas encore. Si tu as su les aimer, tu leur feras la seule offrande qui puisse aujourd'hui monter jusqu'à eux. C'est maintenant qu'il faut, selon qu'ils te l'auront enseigné, dire les prières qu'ils ont oublié, négligé de dire durant leur vie ; *c'est maintenant qu'ils te demandent de* prier pour eux tous les jours, sans fatigue, sans relâche, sans cesser de te les représenter, *afin que leur joie soit parfaite, et pour qu'au jour où, toi aussi, tu seras poussé seul et nu de l'autre côté de la porte terrible et merveilleuse, ils soient là tous les deux à t'attendre, pour t'accueillir et te mener à Dieu.*

Isabelle Rivière

1907

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, 1er janvier 1907

J'ai copié toute cette fin pour toi [1] — et aussi pour moi. Hier j'ai fait une découverte admirable, qui me transporte tout aujourd'hui : toute la fin des *Muses* n'est que l'exposition du thème de *Partage de Midi*. Tu pourras t'en rendre compte un peu avec le fragment que je t'envoie. Quand on a lu tout le drame, c'est admirablement émouvant de voir avec quelle précision, quel mot à mot il traduit les vers des *Muses*. Mais décidément, sans le drame, ce finale des *Muses* est incompréhensible. Qu'il est beau quand on l'a compris. Et quelle secrète logique il y a là dedans !

Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante !

Voilà comme se produit la véritable continuité.

Nouvelle visite chez Frizeau pour lui remettre le livre, assez courte d'ailleurs.

Histoire de A. L. : venue de la Guadeloupe, sa famille s'est fixée à Pau. Il a connu Jammes, a séjourné chez lui, et c'est là qu'il a rencontré Claudel. Claudel l'a entrepris sur la religion : il l'a enfermé avec lui dans une chambre pendant une heure et l'a invectivé terriblement. A. L. est sorti pleurant, brisé, et a quitté la maison aussitôt, disant à Jammes qu'il l'aimait beaucoup, mais que son ami était trop cruel. — Depuis il a écrit à Claudel pour un renseignement. Claudel l'a adressé à Frizeau.

Mon ami, songe à ce que ce peut être qu'une heure en tête à tête avec Claudel, avec Claudel cherchant votre âme pour la brutaliser et l'arracher ! J'ai peur.

Et pourtant ceci va presque sûrement me décider à écrire à

1. La fin de *Partage de Midi*.

Claudel. Tu ne sais pas comme me remue et me trouble, depuis quelque temps, l'idée qu'Il est catholique.

Frizeau m'a fait monter dans sa bibliothèque. Il a de belles choses, entre autres *le Voyage d'Urien*, illustré par Maurice Denis et la première édition de *la Ville*. Je l'ai ouverte. Tout est différent : les personnages, le drame, tout. Frizeau dit que c'est beaucoup plus obscur que tout le reste. Je veux lire le drame dans cette première rédaction. Un de ces jours, j'irai chez Frizeau et je pillerai sa bibliothèque, lisant toute la journée. L'édition de *la Ville* porte une dédicace de Claudel : *à mon très cher ami*.

Il a paru dans *l'Occident*, depuis *Connaissance de l'Est*, cinq ou six proses très belles.

Je fais venir *Voici l'homme* et *l'Agamemnon*. Frizeau m'a lu des passages de celui-ci, qui sont purement admirables.

J'ai, et j'ai lu, *Clairières dans le Ciel*. Je t'en reparlerai. J'ai acheté d'occasion *la Légende ailée de Wieland*, qui a été éditée à tirage restreint. J'en connais déjà tout le début lu dans un ancien *Ermitage*.

Je viens de lire *Jules César*. Ça ne m'a pas emballé.

Écris-moi. J'attends une lettre. Garde précieusement, et ne montre pas trop le fragment ci-joint. Renvoie-le-moi, sitôt lu. Quand tu n'auras plus besoin de mes livres, tu me les renverras aussi. J'ai toujours à toi un *Mercure* et un *Ermitage*.

Pense à ce que je t'ai dit pour *le Mercure Musical*. Sitôt à Paris, fais mes amitiés de premier de l'an à G.

Ton Jacques R.

A Henri Fournier, à Paris

13 janvier 1907

Je ne sais plus si c'est à moi ou à toi d'écrire. Bien que toujours très fatigué et très affaibli de la tête, je me décide le premier. Mais je voudrais que tu me répondes *aussitôt* en m'accusant réception de ma dernière lettre, qui contenait le fragment de *Partage de Midi*. Je serais navré d'avoir perdu ces précieux papiers. Dis-moi s'ils te sont bien parvenus.

Ma dernière visite à Frizeau

J'ai demandé : qu'aime Claudel ?

Il n'aime que les grands livres, la Bible, Eschyle, Virgile, Le Dante, Shakespeare. Il n'aime pas Chateaubriand. La littérature

contemporaine ne l'intéresse pas. Il ne prend même pas la peine de la lire. Cependant :

sur Gide : « C'est... un artiste merveilleux, mais qui n'a rien à dire ». Frizeau imite la voix de Claudel. S'il imite bien, ce doit être admirable de l'entendre ;

sur Heredia : « Heredia ; c'est une pièce montée avec une petite colombe au sommet, qui fait : Flou, flou, flou ! »

Il aimait Vigny. « Mais, dit-il, les railleries de Jammes m'en ont un peu dégoûté ».

En peinture : Delacroix. Il ne connaît pas la peinture moderne. Gauguin pourtant l'a frappé et ému. Il n'aime pas Carrière. Il déteste tout ce qui est du groupe Rodin. Il doit avoir Ch. Morice en horreur. Son article sur Camille Claudel a été refusé au *Mercure* sous prétexte qu'il était trop court, en réalité parce qu'il y abîmait Rodin.

En musique : Beethoven. Il aimerait Franck, s'il le connaissait. Il ignore Debussy et ne l'aimerait pas !

Frizeau, sans que je le lui demande, m'a lu la dernière lettre qu'il a reçue. Je te reproduirai à peu près ce que j'ai retenu : je ne garantis pas l'exactitude des termes :

— *Nous sommes restés longtemps sans nous écrire... Peut-être ce silence et cette distance sont-ils essentiels à la communication entre nous, de façon qu'il ne reste de chacun de nous que notre âme, comme d'une étoile sa lumière.* (Ceci très à peu près). *Je suis content de penser que vous êtes avec moi en Dieu... Que je voudrais que* le pauvre Jammes *soit marié!... Je suis heureux de l'attitude du pape... L'Église n'a jamais été elle-même que dans la persécution.* (Ici une phrase superbe que je n'essaie pas de recomposer)... *J'écris une Ode sur* L'Esprit et l'Eau. *La matière est difficile, mais l'inspiration s'éclaircit peu à peu...* Enfin : *Je serai père au mois de janvier.*

Ce n'est pas tout à fait l'ordre, mais c'est tout l'essentiel. Claudel écrit à Frizeau comme à un bon et sûr ami, sur lequel il n'a pas d'inquiétude, le sachant « en Dieu » avec lui, mais à qui pour cette raison même il ne songera pas à confier son inquiétude, son déchirement et sa douleur. Y a-il vraiment quelqu'un à qui il puisse crier tout ce qu'il souffre, devant qui il se dévête de sa sérénité ? N'est-il pas Mesa, qui fut solitaire entre les hommes, jusqu'au moment où il s'est écroulé entre les bras d'une femme ?

Frizeau m'a prêté *les Poésies d'André Walter, ou l'Itinéraire Symbolique.* En soi ce n'est rien. Quelques vers, sans rythme, d'une subtilité un peu puérile ; quelque chose de très jeune. Mais c'est très intéressant, parce que cet itinéraire c'est déjà celui qui mène Gide des livres et de la science à la vie. C'est son départ pour la vie, son abandon de tout, son départ. « Ils » attendent « tous

deux » longtemps l'aurore. Et elle vient enfin, pure, première, accueillante, les invitant à s'en aller devant eux.

De plus en plus je suis frappé de mes affinités avec Gide. A l'heure qu'il est, si je devais écrire mon premier livre, bien que déjà j'aie vu plus loin, il faudrait pour être sincère que je l'intitule : *Le Départ.* J'y dirais tout mon dégoût de tout ce que je sais, tout mon désir de ce que je ne sais pas, de ce qui m'est caché, de ce que je pars pour découvrir. Partir, partir. Mais voilà, pourrais-je partir assez nu, assez candide, assez ignorant ? Serais-je jamais « absolument » détaché ?

La critique de Claudel, très juste et très injuste. Oui, c'est vrai, Gide n'a rien à dire. Mais ce fait même qu'il n'a rien à dire est quelque chose de positif, qui veut être dit. Claudel est trop haut pour saisir certaines imperceptibles subtilités. Il ne comprend pas qu'on parle pour rien. Mais toute l'œuvre de Gide est une introduction presque nécessaire à celle de Claudel. N'est-elle pas toute le *Traité du Vain Désir* ?

Gide crie : « J'ai passionnément cherché. Je n'ai rien trouvé ». C'est donc qu'il y a quelque chose, c'est donc qu'il y a Autre chose. Puisque les objets de nos désirs sont des « concrétions périssables », il y a Un Objet impérissable, il y a Dieu. Sous notre déception, Dieu attend. « J'ai passionnément cherché, dit Gide. — Et Claudel répond : J'ai trouvé ».

Ainsi j'accorde, en mon amour, leurs deux voix.

Je demanderai à Frizeau *les Cahiers d'André Walter*, simplement pour achever de me documenter sur les débuts de Gide.

Caravanes ! Caravanes !

J'ai lu ces jours-ci :

Clairières dans le Ciel
La Légende ailée de Wieland
L'Agamemnon d'Eschyle.

Je reviens sur *Connaissance de l'Est* et sur *les Nourritures Terrestres.*

Je n'ai pas encore le *Voici l'homme* de Suarès.

En plus de ces lectures, il faut que je te parle :

de ta lettre
de certaines questions pratiques,

dans lesquelles tu pourrais m'aider (pour mon installation à Paris l'an prochain).

Je remets tout cela à un moment de moindre mal de tête. Si tu savais comme je suis infirme et malade, et malheureux.

15 janvier

De l'infirmerie, où j'ai remisé pour un ou deux jours ma fatigue et mon dégoût. Tu ne peux savoir la frénésie et l'obsession que devient, dans un cœur un peu bien placé, le désir de quitter le régiment. J'ai tellement appris tout ce que j'en pouvais apprendre (la connaissance de la brutalité), j'ai tellement épuisé toute la leçon ! Je perds mon temps, je trépigne, car tant de choses sont là tout près et qui m'attendent, et qui pressent. Et moi je suis enchaîné, je reste, écœuré, pris dans cette roue monotone qui ne s'arrête pas. Quatre mois à faire, si ce n'est quatre et demi.

Cependant par instants je ris de ma naïveté de croire que tant de bonheur me viendra, *après*.

Clairières dans le Ciel. Après tout, tant pis, c'est très beau. Cet air de fragilité, de caducité délicieuse, qui d'abord m'inquiétait, me devient une raison de plus d'aimer. Car je pense : si nous sommes dans tout le temps les seuls qui soyons appelés à comprendre et sentir *cela*, nous devons de toute notre religion en jouir. Puisque demain ce sera fané, respirons ardemment.

Que c'est beau *le Poète et sa femme !* Que c'est le chef-d'œuvre ! Et ce rythme alternatif, enguirlandé et serein des chœurs, et cette banalité voulue par instants, afin de mieux marquer que les mots sont au-dessous de la tranquillité de la vie. Et cette façon de raconter longuement ce qui n'aurait presque pas besoin d'être dit. Et cette uniformité dans le bonheur, cette façon de faire éclore le malheur du bonheur comme le seul digne couronnement !

Les *Tristesses* sont belles dans leur à peu près, leur n'importe quoi, leur air de ne pas choisir de *sujet*. Mais par leur à peu près justement elles me plaisent moins.

Je commence à beaucoup aimer *l'Église habillée de feuilles*. Je retrouve les admirables poèmes parus dans *le Mercure*. J'ai besoin de relire : *En Dieu*.

Le plus beau vers de Jammes :

..... dans la douceur du vent et de la pluie
Les seules vaines voix qui m'aient en passion.

***

La Légende ailée de Wieland le Forgeron

C'est toujours honnête, travaillé, émouvant par instants, mais ça manque vraiment trop de primesaut, d'élan inspiré. La science verbale se sent trop et fatigue. Pourtant j'ai trouvé de très beaux passages. Et je suis assez content en somme d'avoir cette belle édition à tirage restreint, qu'il va devenir difficile de se procurer.

L'Agamemnon d'Eschyle

C'est bien ça : une traduction de langage ; la plus splendide qui se puisse rêver, et d'une telle hardiesse de délicatesse, d'une telle délicatesse de hardiesse. La scène de Cassandre. Le début. Les chœurs. J'ai lu vite.

J'ai reçu hier soir le *Voici l'Homme*. C'est un gros et grand livre dans une superbe édition (Occident). Mais ce que j'en ai lu (très peu, il est vrai) ne m'a pas emballé. Ce n'est pas la magnifique obscurité que me faisaient espérer les fragments de *Vers et Prose*, mais une clarté, bien que subtile, un peu décevante. Déjà je rêvais sur ces mots, qui me hantaient : *Entrailles détestées de la douce folie*. J'ai peur de n'avoir devant moi qu'une pensée très ingénieuse, mais fragmentaire : ce ne sont que « des pensées », point de système.

J'ai aperçu cependant un : *Psaume de la Nature*, dont le début est très beau, bien qu'un peu trop claudélien. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que Suarès avait subi Claudel, et avait failli se faire chrétien.

Tout ce que je te dis ici, n'est qu'une première impression à réviser. Le livre est très gros.

D'un seul trait aujourd'hui j'ai relu presque toutes *les Nourritures Terrestres*. Que c'est beau ! C'est ce que je connais de plus beau dans Gide. Surtout le Livre IV sur la Colline de Florence. Et ceci :

Désir ! je t'ai traîné sur les routes ; je t'ai désolé dans les champs, je t'ai soûlé dans les grand'villes...

Désir ne te lasseras-tu pas ?

18 janvier

Il faut que je finisse cette lettre, qui ne sera pas intéressante, — mais qui provoquera peut-être une réponse.

J'ai relu aussi presque tout *Connaissance de l'Est*. Je ne sais qu'en dire à qui ne le connaît pas. Par moments c'est d'une solidité qui donne l'impression du surnaturel. Lire cela, c'est une possession, comme une satisfaction de tout l'être à la fois. Que c'est beau, que c'est haut ! Que peu de siècles auront à montrer une telle œuvre !

Ta lettre

Je n'ai pas la force de discuter les délicieuses subtilités que tu me proposes. En ce moment, dans le repos, tu peux t'appuyer sur ton âme et en souffrir, et en savourer tous les déchirements. Moi j'ai la tête trop lourde, le corps trop fatigué. Mais j'aime quand tu parles du merveilleux pays de ton cœur et de la dame de quatre heures après la classe. Oui, ce serait cela tes vers, avec l'anxiété du

dehors, de l'air vif, et le cri, le cri saint des hautes âmes : *Caravanes ! Caravanes !*

Mais oui : rien n'est beau comme la justice dans l'attribution des plaisirs, et c'est si mystérieux !

Tu m'as donné une bonne idée pour mon article. Il est impossible que je l'achève si je le veux définitif. Le mieux est donc de le présenter tel qu'il est, en annonçant qu'il n'est que la description d'un premier choc avec Claudel et de le compléter ensuite par d'autres études. Cette idée m'a d'abord encouragé à l'achever. Mais j'ai si peu de temps, et tellement de fatigue cérébrale que je ne peux y arriver. J'ai recommencé tout le début sur l'Art. Il faudrait que je finisse cette première partie pour avoir un ensemble un peu solide.

Merci d'avoir tenté d'aller à Vincennes [1]. Fais tout ton possible. Je ferai le mien pour être à Paris.

Les questions pratiques que je t'annonçais ont trait à cela.

Je voudrais trouver dans une petite boîte *quelconque* des cours à faire, qui ne me prissent pas trop de temps. Je te dis cela pour que, si tu entendais parler d'une occasion... Naturellement il ne faudrait pas que cela me prît trop de temps.

A tout prix il faut que je m'arrange pour vivre à Paris l'an prochain sans argent de mes parents. C'est difficile, mais je veux.

Si tu trouves quelque chose, informe-moi aussitôt. Au mois de mai je m'occuperai de ça.

Ce que j'ai honte d'avouer, mais ce qui te signalera bien ma faiblesse, c'est qu'il ne me reste rien pour l'instant à te dire.

J'ai continué Suarès. Ce n'est guère plus emballant.

Écris-moi, je t'en prie, et rassure-moi sur *Partage de Midi*.

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

26 janvier 1907

— Désirs d'ascétisme et de mortifications : Vieux désirs sourds. Désir de pureté. Besoin de pureté. Jalousie poignante et saignante, vous vous seriez endormis et satisfaits dans le catholicisme.

— Insatifaction éternelle de notre grande âme (Gide-Laforgue)

Amours sans réponse pour tout ce qui est

Sympathies sans réponse avec tout ce qui souffre

Vide éternel de notre cœur, le catholicisme vous eût comblé.

1. Comme soldat.

— Ambitions jamais lasses, ambitions de conquérir la vie et ce qui est au delà

votre douleur se fût calmée et votre gloire exaltée à la promesse qu'on vous eût faite du Paradis de votre cœur et de ses paysages.

***

— Mais déjà cela n'est plus le catholicisme.

***

Raconterons-nous la fameuse soirée du 5 janvier 1907 où nous avons voulu confondre tout cela avec le catholicisme,

où tout ce que nous redoutions depuis longtemps arrivait,

où s'est tenue enfin la grande conversation de l'âme avec l'âme.

Dans la « chambre rouge » ancienne, ce fut la fièvre et l'enivrement de la peur, ce fut la douleur et la douceur de se séparer de tout, ce fut la conversation secrète et sincère jusqu'aux larmes comme de la mère avec l'enfant.

Mais la conversation ne s'est pas terminée et ce qui avait été dit n'a pas suffi encore à remplir notre grande âme.

Nous ne raconterons pas cette nuit, d'abord parce que les adjurations de Claudel et l'émotion insoupçonnée d'un départ enlevaient pas mal de sa spontanéité à cette provocation soudaine de toutes nos très vieilles peurs de conversion.

***

Pourtant je veux dire ceci.

Le matin, ç'avait été une admiration très violente de Claudel et de *Partage de Midi* ; puis une révolte contre le missionnaire, un violent désir d'être avec lui, de lui répondre de toute mon insolence : « Je suis ceci et ceci — et ce que j'admire en vous c'est ceci. Vous voyez bien que vous n'avez pas prise su moi ! »

Vers 6 heures, deux heures avant la crise, j'ai reçu une carte imbécile de G. à laquelle j'ai répondu cette lettre que je n'ai pas envoyée :

Mon pauvre ami,

Je viens de revoir... etc... le dernier drame de l'effroyable pasteur d'âmes, du cruel missionnaire.

A Rivière qui me l'envoie, je répondrai en joignant ta lettre : il comprendra que je ne t'aie pas fait, comme il m'en prie, ses amitiés de nouvel an.

A cette heure où je me révolte, où je veux fuir la terrible emprise, où je résiste de toute ma vie, de tout mon amour, de toute ma sensualité — tes petites injures, ton incompréhension trop prévue me font pitié.

Je ne me séparerai pas de toi brutalement comme de C. J'estime

encore en toi une grande inconsciente pureté, ta beauté d'âme, ton désir d'enthousiasmes, et surtout ta bonté. Mais cette puérilité profonde... etc...

Je ne veux pas discuter : si je ne suis pas chrétien quand je te reverrai, nous irons ensemble au théâtre, nous continuerons à ne pas parler de choses sérieuses.

Mais je ne serai plus ton ami...

Je te recopie cette lettre, malgré sa puérilité, parce que c'est un document. Voudrais-je te raconter la suite que j'en serais incapable. Je me rappelle seulement que ce ne fut pas du tout abstrait, comme en donnent l'impression mes phrases du début. Je sais aussi que ce fut complet.

Comment, le lendemain, n'en est-il rien resté ?

***

Pourquoi nous ne serons pas catholiques ?

a) Parce que notre amour ne peut pas être abstrait.

Dans chaque chose nous avons désiré Dieu. Dans chaque chose nous avons trouvé Dieu et le plus ardent désir de Dieu. Dans chaque chose il y a Dieu en tant qu'elle est cette chose et non pas une autre. Dans chaque chose il n'y a pas Dieu parce qu'elle n'est pas autre chose. *Dieu n'est pas ailleurs que partout.*

Je voudrais dire exactement ce que je mets sous ces mots abstraits. Mais il faudrait longtemps. Et puis je m'embrouillerais peut-être. Peut-être en viendrais-je à dire... mais ce sera pour plus loin. Pour l'instant, ayons l'air de nous en tenir à Gide.

b) Claudel ne nous mène à Dieu, semble-t-il, que par une résignation sentimentale.

J'ai cru tout de suite que ce serait une conquête, que Claudel ayant conquis, « compris » le monde et la vie nous ferait monter jusqu'à Dieu.

Mais il semble qu'à un moment il y ait arrêt, émotion, retour. Soudain, intervention de la douleur traditionnelle, interposition de la vieille face triste *(la Ville)*.

Il recrée le monde et la vie, mais au cœur et à la douleur il ne peut que donner l'ancien Dieu.

(Mais que *le Repos du Septième Jour*, les discours de Pierre de Craon, et ce traité que tu m'annonces sur l'Esprit et l'Eau m'inquiètent).

c) Notre théorie. Nous aurions été tenté de croire ceci : la vie est immense ; dans l'espace elle a l'amplitude infinie de nos bras, je veux dire de nos désirs ; dans le temps, elle a l'amplitude infinie de notre âme, je veux dire de nos souvenirs et de nos désirs. Cela est infini. Cela doit nous suffire.

Mais voilà, ça ne nous suffit pas.

d) Chaque vie m'a fait désirer une autre vie. C'est peut-être que je ne suis pas assez haut encore pour désirer Dieu. Voilà ce dont j'ai peur.

e) Mais tout cela, disons-nous, ne suffit pas à remplir notre grande âme, non, et pas même le catholicisme.

Pas même le catholicisme.

a) Parce que nous ne voulons pas cesser de chercher autre chose, de désirer autre chose.

b) Parce que nous sommes trop psychologues. Il y aurait toujours un sourire dans notre âme que le catholicisme n'aveuglerait pas (ce même sourire qui m'a empêché de raconter la soirée du 5 janvier 1907).

c) Parce que je ne veux pas me résigner à une vie à moi.

d) Si j'étais catholique, je le serais aussi complètement que possible. Je serais pasteur d'âmes. (Quelle frayeur j'ai toujours eue de ce désir). Mais « cela » est une vie comme une autre. La vie des sœurs. La vie de ceux qui n'ont pas voulu de leur vie. La vie de l'infirmerie.

e) Ou alors, comme Mesa, se résigner à sa vie à soi avant de posséder Dieu et pour le mériter.

Ceci est atroce. Ne pas posséder Dieu *en* se résignant. Savoir qu'il est ailleurs.

f) Conclusion. La résignation même passionnée à cette vie à moi ne suffit pas si je crois ainsi mériter Dieu et le trouver à la sortie. Il ne faut pas l'annihilante existence (Nietzsche). Il faut que la vie se surpasse elle-même (id.). Il faut que je sache que je ne trouverai pas Dieu ailleurs que partout.

Je ne m'arrêterai jamais. Je m'éparpillerai éperdument. Dieu m'a donné la vie pour cela et il n'a pas prétendu se révéler autrement. Derrière chaque instant de la vie, je cherche la vie de mon paradis ; derrière chaque paysage, je sens le paysage de mon paradis. Je suis satisfait.

***

Questions de détail, et en particulier :

Projet de remèdes féminins. Je pense souvent à ce que je demanderais à ma femme si j'arrivais jamais à l'atteindre, ou plutôt : je m'amuse à chercher des conseils pratiques pour celle qui sera ma femme.

1) Initiative et divination. Je demanderai à ma femme d'avoir d'audacieuses initiatives. Ce sera sa façon d'empêcher que je ne la crée, son unique moyen d'exister. Mais pour les risquer, il lui

faudra le tact surhumain que je veux à ma femme, ou plutôt, peut-être, la sympathique divination de moi.

(Dis-moi, je t'en prie, si tu me suis — si non, je m'expliquerais davantage).

2) Ceci est terrible et peut paraître une reculade, un abandon à Claudel de tout le terrain que j'avais gagné avant lui : Elle renoncerait à la part de vie qu'elle m'apportait. Elle devrait tout vivre et tout accepter, même le regret d'être venue.

Nous aurions des soirées comme chez le jeune ménage B. : enfants mariés et d'autres, sur l'immense sofa, causant tard dans la nuit. Soirées comme d'intimité perpétuelle : plaisanteries, amitiés, familiarités — puis, dans la nuit, partir ensemble ou séparément, d'accord...

***

Je voudrais parler de mon amour.

A cette heure, j'ai à peu près perdu son visage, il ne me reste que son expression et sa beauté.

Je voudrais seulement que tu me croies lorsque je dis qu'elle était si belle qu'il ne doit pas y en avoir de plus belle au monde.

A moi qui demandais un grand amour impossible et lointain, cet amour est venu. Et maintenant je souffre.

A moi qui croyais aux paroles du visage, cette tête si belle a parlé.

Mon ami, je voudrais te dire sa lointaine, sa fuyante beauté. Chaque jour, je trouve une explication de sa beauté et chaque fois c'est une idée que j'exprime, et toutes sont vraies. Mon ami, à quelle hauteur étais-je donc arrivé lorsque je l'ai atteinte ?

— Et pourtant c'est quelqu'un de très particulier, et qui n'a pas de conseils à recevoir de moi.

— Quand nous serons ensemble, au hasard des conversations et des souvenirs, peut-être pourrai-je te dire sa beauté.

— Un jour d'irrévérence-maladie, je l'ai appelée de ce nom qui lui va, par moments : Amy Slim (Aimée Mince, mais ces mots anglais disent plus).

— Encore ceci : on ne m'a pas compris, on n'a pas compris tout ce qu'il y avait de convenu quand je disais : « Et votre âme d'ancien satin ». On a cru que c'était une *réminiscence* de Samain.

***

Lectures

Fini *Paludes*, précédé du *Voyage d'Urien*. Voici peut-être le livre le plus complet qui soit. Ne faut-il pas du génie pour dire ainsi qu'il n'y a rien à dire. Que c'est drôle, *Paludes*. Francis de Mio-

mandre dit : Que c'est triste ! Il a tort, il a l'air de croire que Gide est Tityre ou plutôt qu'il est l'auteur du bouquin. Il a tort de vouloir qu'il reste du bouquin quelque chose d'autre que ce gaz hilarant dont parle Gide. *Le Voyage d'Urien*, c'est aussi beau que n'importe quelle œuvre symboliste. Ces adolescents merveilleux qui découvrent sans cesse la vie. Ces symboles plus vrais et plus poignants que la réalité même directement exprimée. (Et pourtant ce n'est pas encore « mon » symbole). La terrible lutte contre l'amour et la luxure. Et cet esprit qui ne sourd jamais, toujours impalpable et comme une eau souterraine — et qu'on pressent toujours : des fins de grands récits ou de discours symboliques, par exemple, qui se terminent, comme pour abuser en souriant le lecteur et soi-même et lui faire croire seulement à quelque légende divine — par : *Ainsi les jours se passaient en fêtes et en conversations...* Et leurs délicieuses façons, à ces adolescents, d'exprimer d'une manière presque gauche et naïve et d'autant plus frappante, avec une nuance de moquerie, des vérités philosophiques soi-disant abstruses, etc., etc... Cela me rappelle la jeune fille de Laforgue disant :

Et je sais parfaitement que ma destinée se borne
(Oh ! j'y suis déjà bien habituée !)
à te suivre jusqu'à ce que tu te retournes
et alors A T'EXPRIMER COMMENT TU ES.

Quelle façon, non moins saisissante, de dire : *un baiser sur un miroir.*

— Influences de Barrès et de Laforgue sur Gide
— Gide, c'est par certains côtés
un Barrès pour moi,
un Laforgue pour toi.

— En tous cas, ils ont eu tous les trois ce « sourire de l'âme », ce sourire sur soi-même, cette ironie sur sa propre sensibilité qui éclairait Barrès et l'aidait à se mieux connaître ; qui a tant blessé Laforgue, qui lui a tant servi à se faire saigner ; qui a montré à Gide qu'il n'y avait rien — que le désir.

Le Triomphe de la Vie. Coupé et feuilleté à la Bibliothèque de l'Arsenal. J'y ai trouvé des envolées jammesques admirables, avec en plus la bêtise et la brutalité qui s'imposent si terriblement. Mais jusqu'ici je trouve que c'est un peu une reculade et une défaillance, cette façon de présenter les choses — de la part de Jammes qui sut nous émouvoir si magnifiquement et si purement autrefois en nous présentant la vie non séparée d'avec l'art.

— C'est ici que, pour ne pas se suicider, il faut avoir recours à Claudel.

Jude l'Obscur. Quand j'y pense, c'est décidément aussi beau que n'importe quoi. Cela vous ravage le cœur. Quelqu'un l'a traité de « puritain anarchiste ». Il y a de ça. Je trouve maintenant que c'est plus profond, plus vaste, moins particulier que *Tess*. « Puritain » : de quelle terreur n'entoure-t-il pas ce premier amour, ce premier mariage, qui doit être, fatalement, comme par une volonté mystique, l'unique.

Walt Whitman. J'en ai lu un peu. Cela m'a assez emballé. Ce sont des vers si longs que ce sont des versets mais avec une secrète unité. Ils sont si puissants qu'il faudrait les dire d'une seule haleine.

Ce sont des images banales mais si intensifiées qu'elles saisissent. Des personnifications idem. En cela, il m'a rappelé Claudel. J'y reviendrai.

***

De cette fin de *Partage de Midi* que te dirai-je que je n'aie dit implicitement dans mes quatre premières pages. Comme art, je suis de ton avis — et tel Gide, devant la nouvelle Oasis, je dis, après *l'Arbre* : ceci est encore plus beau. Il semble que ce soit plus moderne — et en cela, ça fait suite admirablement à ce qui a été dit dans *l'Arbre*. — Des idées nouvelles m'ont beaucoup frappé : *Et moi, l'homme, l'Intelligent...* par exemple.

Je dis en toute sincérité : A l'heure actuelle, c'est ce que je sais de plus beau.

***

Depuis longtemps j'ai l'intention de te parler des poètes anglais. Mais c'est bien difficile. Ils sont si purement poètes. Il n'y a rien à en dire. C'est la nature et Dieu : Coleridge. Wordsworth. Shelley. Rossetti. Morris.

***

Paris

— Le clocher de Saint-Germain-des-Prés se détache sur le ciel comme un clocher de village. Dans le ciel de nuit, vaste comme au village, se détache éclairé par la lune.

— Dans la nuit et le silence, des ombres inconnues sont venues chercher la nuit et le silence. Quelqu'un pleure... Que ce serait beau, tout de même, si nous n'y étions pas tant habitués !

— Je n'y suis entré qu'une fois, depuis la Belle Aventure.

***

J'ai rencontré l'ancienne Yvonne tout dernièrement. Je n'avais rien préparé. J'ai été admirable, d'autant plus que je redoutais cette rencontre. Je l'ai traitée comme un copain de lycée indifférent dont on s'enquiert poliment de la santé et à qui on demande s'il « s'est bien amusé » en Angleterre. Puis « bonsoir ». C'était bien mieux, bien plus que le mépris.

J'ai beau fouiller en moi je ne puis arriver à trouver un regret. Un instant, Hardy m'avait fait peur. Mais, n'est-ce pas ? cela s'est borné à quelques baisers et toute l'atroce aventure et toute l'idylle se sont passées en moi, ne se sont passées qu'en moi.

Je compare malgré moi avec « l'Autre qui est venue » — que je pense atteindre, parfois, et que je n'atteins pas encore, parce que je ne suis *pas assez haut*, parce qu'elle *n'est pas encore assez belle.*

— Si j'ai été puéril, si j'ai été faible, si j'ai été pompier, si j'ai été sot, si j'ai été pleurard, qu'on me pardonne pour avoir eu cette force au milieu de la ville infâme de créer ainsi, par moments, ***ma vie***, comme un conte merveilleux.

***

— Ma serviette sous le bras, je suis le trottoir de ma populacière rue. Le long de ce trottoir une marchande de poissons et de quatre saisons fait rouler sa voiture en énumérant à plein gosier : « Limande à frire, hareng qui glace... » Je lui pose tranquillement, en marchant à côté d'elle, la question : « Mais pourquoi *qui glace?* Pourquoi dites-vous hareng *qui glace?*

— Eh bien, c'est les harengs frais ! On dit harengs qui glacent. C'est un « diton ».

— Oui, mais pourquoi appelez-vous les harengs frais comme ça, qu'est-ce qu'ils ont de glacé ?

— Eh bien rien. C'est un diton. On dit harengs qui glacent, harengs frais quoi ! C'est un diton ! »

J'avais l'intention de faire des réflexions à la Gourmont ou à la « Hardoin du Matin ». Je m'abstiens. Ou encore de citer l'Évangile. Je m'abstiens.

***

Etre un des quatre ou cinq badauds historiques qui dans la cour de l'Institut regardent arriver les notoriétés et disent au passant pas au courant : « C'est aujourd'hui la réception de Barrès à l'Académie ».

Ton Barrès est une brute. D'abord il est marié ; il n'y a pas longtemps que je le sais, je n'avais pas lu *les Amitiés Françaises* (je n'en ai lu qu'un passage) ; il aggrave ça d'un adultère avec la Comtesse. Et puis cette façon de magnifier cette réunion décrépite de vieux cléricaux, et de renier sa jeunesse, et surtout de nous servir les morceaux attendus : « Senlis — la mélancolie *incomparable...* »

***

Ma grand'mère lit depuis dix jours *les Martyrs*. Cette après-midi, à deux heures, elle me dit : « Est-ce que c'est encore joli après qu'ils sont morts ? C'est des lettres toutes fines ». Occupé, et n'étant pas très fixé sur l'épilogue des *Martyrs*, je réponds : « Mais bien sûr, c'est joli jusqu'au bout ! » Ce soir à 6 heures et demie, ma grand'mère à ma sœur : « Après qu'ils sont morts, dans ce que je lis, c'est peut-être bien plus bien grand'chose ? » Ma sœur, plus renseignée : « Mais c'est fini, après qu'ils sont morts ! » et, plus obligeante, elle regarde : les lettres fines, c'étaient les « Remarques » avec les références.

***

Tous les matins de dimanche, à 8 heures, et toutes les après-midi de jeudi à 1 heure, je prends des leçons de cheval. Le médecin m'avait recommandé les exercices physiques. J'ai choisi celui-ci à cause de toutes les possibilités qu'il m'ouvre. C'est très passionnant.

***

Dimanche dernier, éreinté de la première leçon, j'ai échoué à *Mademoiselle Josette, ma femme*. C'était très drôle et très joli. Marthe Régnier a des gestes intelligents et charmants. Ça se jouera cent cinquante fois. Mon Dieu, autant ça que *Sainte Thérèse*.

A la sortie de Colonne, ce soir, j'ai vu Polaire. Elle est d'une laideur extraordinaire. Elle se fait la tête de ses caricatures : yeux jusqu'aux cheveux, il n'y a que ça qui la sauve et son costume extraordinairement simple.

Je suis allé à la Chambre, flairant une interpellation soudaine. Bafouillage intolérable. Interpellation socialiste du pauvre gâteux Vaillant et de l'ivrogne Allemane. Puis Clemenceau arrive avec son aisance, sa ruse, sa force. Lui, est admirable. Le reste, et même Jaurès, ça a toujours l'air d'une séance pour rire, de gens qui n'ont pas l'habitude. Et la gravité des feuilles, le lendemain !

***

Pêle-Mêle

Je suis ravi de la frottée Willy-Colette-de Morny. C'est une excellente leçon.

Je t'enverrai *Partage de Midi* avec tes livres, prochainement.

Mais non, Suarès n'a pas de génie. Ce n'est qu'un essai de *poésie* à la Claudel. *Ha, ciel, ha, myosotis des anges!* C'est beau, quelquefois.

***

Pour m'excuser de cette lettre encore une fois abstraite : — Des choses vertigineusement particulières m'arrivent au cœur, mais je les repousse. J'ai peur de les exprimer. J'ai peur de les déflorer avec une expression qui ne serait pas encore à leur hauteur. J'ai peur surtout de ne pas les aborder avec assez de désintéressement et de passion : j'ai peur d'une théorie entre elles et moi. J'ai peur de leur donner *un sens*.

HENRI FOURNIER

— De V. une lettre d'Angleterre qui m'a donné la nostalgie de l'inconnue saison d'hiver là-bas.

— De L. une lettre où il me demande de faire la Chronique des Arts à Paris, dans une revue française de Tunis : *Tânit*. Sous un pseudonyme, Bichet donne des vers. J'accepterai peut-être pour me faire la main et parce que c'est original. Je ferai sans doute « Les Poètes ».

Il est pion à Tunis : 3.080 francs par an — et professeur suppléant — en tout : 4.000 francs. A l'heure actuelle, professeur de Philosophie, il professe du Mélinand et repose ses élèves en leur lisant *Connaissance du Temps*.

— Une amie de ma sœur a abonné un sous-maître de campagne, qui la demandait en mariage, à *Vers et Prose*. Il a répondu, paraît-il, avec justifications à l'appui, que rien n'y était bien fameux si ce n'est *Connaissance du Temps*.

— Vu : *La Puissance des Ténèbres*, dont je te reparlerai plus longuement.

— J'avais l'intention de te dire qu'il fallait se défier en général des jugements de Claudel. Ils sont déformés par son catholicisme. Pour Carrière, Morice, Maeterlinck sans doute... etc..., ça me paraît évident. C'est le socialiste anticlérical qu'il méprise en eux.

— Envoie-moi, je te supplie, ton article dès qu'il sera « définitivement » fini.

— Fais vite la connaissance de Jammes. Il faut le connaître. C'est tout de même tellement notre ami. Et puis *l'Angélus* c'est unique. Parfois je me sens repris d'une admiration aussi violente qu'au premier jour. C'est unique.

— Je voulais te parler de la *fragilité* dont tu me parlais. J'aurais dévié sur Laforgue et sur ceci qui est affolant d'inexistence ; c'est une épigraphe de *Mélanges :*

Un grain de cachou parfumé
M'a rappelé ton haleine,
Hélène,
Ce certain jour pluvieux de mai
Où je t'ai dit mon âme humaine.

— Autant que je me rappelle, j'ai feuilleté les *Mercures Musicaux* du 15 décembre (?), 1er janvier, 15 janvier. Je n'ai rien vu de toi.

— Ce sera dur de trouver ce que tu veux à Paris. Je t'en reparlerai. Il faudra une annonce dans un journal pendant les grandes vacances, si tu ne trouves rien pendant ton séjour ici.

— Faut-il te répéter que tes plus courtes lettres sont un baume à ma terrible souffrance, ici — que tes longues lettres sont le prélude d'interminables conversations silencieuses avec toi — et que je désire le printemps, le printemps.

H. F.

—

A Henri Fournier, à Paris.

30 janvier 1907

Je viens de lire ta lettre, et avant d'avoir tout compris, avant de la reprendre, me voici.

Je n'ai pas eu ma soirée du 5 janvier. A aucun moment je ne me suis approché aussi près du catholicisme que tu sembles l'avoir fait. C'est peut-être que m'en a empêché ma lassitude physique, qui m'ôte toute ferveur et toute religion. Il n'y a en moi qu'une inquiétude latente, comme une vague attente d'une révolution soudaine et surnaturelle, un désir *passif* (et une crainte) de me réveiller, un matin, chrétien. Cet état est assez pénible. Et c'est un peu pour le faire cesser que je me suis décidé à la grande chose. J'ai fait

cela un soir, rapidement, sans vouloir réfléchir, sans prendre de papier à lettre. J'ai écrit à Claudel. Je lui ai dit ceci : « Mon frère, ô vous en qui je me suis confié, c'est la réponse, la certitude, la réponse que je veux. Je réclame de vous un geste à moi, une indication qui me fasse sentir Dieu présent. J'ai le droit de l'exiger de vous, qui m'avez pris toute mon âme, pour qu'au moins elle soit entre vos mains satisfaite ». Ceci à peu près. Je lui ai envoyé cela tout de suite, sans vouloir relire plus d'une fois. Malgré toutes ces précautions pour être sincère, j'ai le remords de m'être un peu fardé. Je ne suis pas si prêt, si docile, si attendant que j'ai semblé le dire. Au contraire ce que je demande en secret, c'est de pouvoir me révolter — et comme toi — d'être insolent, de lui dire : « C'est vous que j'aime, et vos histoires ne m'intéressent pas », ou de pleurer comme A. L. et de lui crier : « Vous êtes méchant, vous me faites mal. Allez-vous-en ». Mais ce que je veux, ce que je veux, ce que je veux, c'est une parole de Lui à moi.

Je n'aurai la réponse que vers le 15 avril au plus tôt. Je ne sais si mon cœur ne se brisera pas quand j'ouvrirai l'enveloppe — de terreur.

Avant ce moment formidable, dans l'attente duquel je vais vivre, voici ce que je peux dire :

pourquoi je ne suis pas catholique,

pourquoi je ne le serai peut-être jamais.

De toutes les raisons extrêmement subtiles et justes *pour toi* que tu me donnes, je n'en retiens que deux qui soient justes *pour moi*. D'abord je ne trouve pas Dieu ailleurs que partout, je n'ai pas la force de le trouver ailleurs que partout, ma sensualité m'en éloigne en me dispersant sur les innombrables formes qui Le voilent. Je ne trouve Dieu que par fragments, qu' « à mesure ». Je n'ai pas la force de me concentrer pour l'étreindre, pour l'astreindre. Je ne peux l'embrasser assez pour qu'il me soit présent, et palpable, et tout vivant contre moi. Alors ma religion ne peut être autre qu'une adoration passionnée de la nature, de ce qui est à la place de Dieu.

Moi non plus je ne peux me résigner à ma vie, je cherche toujours, je désire toujours ailleurs, je veux faire tout ce que les autres font. Mais ceci n'est pas précisément une raison qui m'éloigne de Dieu. Car je sens bien que si jamais je saisissais Dieu, si je le conquérais, je ne songerais plus à autre chose qu'à lui, je vivrais *ma* vie sans désir d'aucune autre, sans m'apercevoir même de ma résignation.

L'autre raison qui m'empêche d'être catholique, c'est justement ce sourire dont tu parles, ce sourire, cette ironie imperceptible, ce sentiment de l'invalidité du principe de contradiction, dont je te disais qu'il faisait le fond de mon être et ma seule continuité.

Sourire qui n'a rien de commun avec la bête incrédulité, mais qui est la conscience de la réalité du néant, de la vanité secrète et profonde de tout, ***même de Dieu.*** Voilà peut-être où est le blasphème irrémédiable, que je dois avouer. Même si Dieu existait, même s'il y avait un Paradis et un Enfer, je garderais le sens que « tout cela ne vaut pas bien la peine », car le Non-Etre est, si l'Etre est.

Ce que tu dis, que Claudel au cœur et à la douleur ne peut offrir que l'ancien Dieu, la vieille face triste s'interposant, ne m'éloigne pas du christianisme, car pourquoi voudrais-je un Dieu neuf ? Ne m'est-ce pas un plus sûr garant de son existence, qu'il ait déjà tant vécu. Serais-je de ceux que l'histoire divine déconcerte, et qu'un peu d'exégèse rend incrédules ? Que toutes ces difficultés me laisseraient froid, si vraiment je croyais, si j'avais l'impulsion du cœur, le désir d'étreinte, le sentiment de la possession ! Comme tout alors s'arrangerait bien dans mon esprit ! Quelle paix !

La réponse et la paix, voilà ce que désormais passionnément j'attends.

31 (jeudi)

Notes complémentaires :

a) Je songeais aujourd'hui :

Non vraiment, si Dieu m'était donné, comme il faut qu'il me soit donné, si Claudel me convainc, non vraiment la question pour moi ne se poserait plus de me résigner à ma vie. L'adoration, la possession que j'imagine serait telle que rien de ces subtiles hésitations, de ces dégoûts de psychologue ne m'arrêterait plus. Dans la conscience de mon Dieu, je trouverais la raison suffisante de ma vie, et sa direction indéviable ; la vue de Dieu donnerait la « sincérité » à mon élan. Comme plus rien de ce qui ne serait pas essentiel ne me serait !

La possession de Dieu me paraît une chose telle que tous ceux qui prétendent la connaître et en qui subsistent des soucis comme les miens, je les affirme imposteurs ! Tenir Dieu et penser à autre chose !

b) Le sourire dont je parlais est bien celui de Gide : une ironie impalpable, qui est comme une lassitude de ce qu'on dit, — comme une indifférence infiniment ténue et subreptice pour ce pour quoi tant l'on se passionne. Le sentiment qu'*après tout* le non-être est, lui aussi.

***

Je comprends admirablement tout ce que tu me dis sur les femmes et sur ce que tu demanderais à ta femme. Je comprends.

Ces soirées d'un calme *enfin* presque douloureux, d'un abandon, d'un si peu de souci pour toute attitude, d'une si grande communauté et de tant de sécurité. Ces soirées où l'on sait que toute parole est indifférente et ne suffira pas à troubler la paix, la paix *enfin* conquise. Ces soirées, un peu comme *les Beaux Jours* où tant de douce lassitude se mêle à tant d'acquiescement. Serons-nous assez forts pour rejeter nos délicieux tourments et pour les mériter. Il faudrait Dieu.

Dieu toujours, hélas !

Ces soirées, où l'on se laisse couler sans résistance vers la mort. C'est mon cri, mon cri, ma révolte qu'il me faudrait étouffer.

***

Je ne comprends pas avec assez de précision ce que tu me dis de « ton amour ». Je sens que quelque chose en toi a passé, qui t'a fortifié et purifié. Mais quoi ? Je ne sais et voudrais savoir. M'expliqueras-tu cela avec des mots plus précis et plus durs ? Pardon pour mon éternelle manie de savoir avec exactitude.

***

Sur tes lectures :

Je voulais acheter *le Voyage d'Urien*. J'ai trouvé *Amyntas* d'occasion et l'ai pris à la place. Je ne regrette pas. Mais j'ai une envie folle d'*Urien* et de *Paludes*. Je vais les demander à Frizeau.

1er février (vendredi)

Je m'interromps. Je voudrais te dire ce qu'a été de transport et d'adoration ma journée d'aujourd'hui. Manœuvre de garnison dans l'ouest de Bordeaux. Il faudrait d'abord te faire voir ce pays que rien de spécial ne caractérise : plaine ondulée vers la mer ; mélange étrange d'enclos et de maisons râpées avec des bois de pins et des brousses, extrêmes oasis des Landes dans le vignoble bordelais. Nous étions justement à peu près à la jonction des deux terrains. Derrière nous des maisons blanches, des haies, du linge ; devant, la vaste inclinaison de prairies allant se perdre contre la barrière des pins. Comment dirai-je cette journée ? Il faudrait la passion de Gide avec je ne sais quelle splendeur sensuelle et précise. Le matin, ciel vaste et dépouillé de toute ombre, froid vif et bleu du ciel ; une sirène de paquebot sur la rivière au loin. Vers midi, le vent de nord, copieux et incessant, interminable rafale, amena quelques clairs nuages. Des clartés sur les prairies voyageaient, que suivaient des ombres mouvantes. Et les pins s'assombrissaient pour redevenir si lumineux aussitôt qu'il semblait que scintillaient sur leurs feuilles des paillettes. Peu à peu le ciel s'est couvert tout entier. Du nord un grand nuage noir et tendu

s'est appliqué comme un voile. Et la neige est tombée. Le vent nous en cinglait. Les bois de pins étaient mats maintenant et sourds. La neige finie, le ciel se fit d'un gris terne dont la teinte s'appareillait trop à ma lassitude pour que je l'en pusse distinguer. Enfin vers le soir le soleil a déchiré le nuage ; le vent a repris sa place dans l'espace et dispersé en débris lumineux les derniers flocons de la nue.

Je dis cela maintenant froidement, je note, je ne jouis plus. Je ne sais plus dire ce que, couché dans les ajoncs, j'éprouvais en regardant vers le vent qui m'inondait de lumière et de froid délicieux, ce que j'éprouvais, en me soulevant sur le coude, pour distinguer au delà de la lisière claire les lointaines lisières à contre-jour. Ai-je bien dit aussi l'enveloppement laineux, l'obscurité jaune que faisait la neige, et le noir de l'eau dans les fossés qui longeaient la route et au fond desquels il y avait des herbes ?

Je voulais l'autre jour aussi te raconter une marche de nuit, à travers bois, en silence, sous la lune, dans un brouillard très fin et posé, qui ne montait qu'à mi-corps. Clairières amollies, lueur diffuse partout... Mais il y a Claudel. Je songeais aussi :

... dans les bois tout fumants de nuit.

Une chose m'énerve : c'est que je songe trop, en jouissant, à te décrire tout cela. Je voudrais ne plus avoir envie que de te dire : « Aujourd'hui, nous avons été au Haillan. Le temps était clair. Il faisait froid ». Comme ce serait plus beau.

***

Puisque j'ai interrompu ma réponse à ta lettre, je te dirai encore ceci :

Mon lieutenant, qui est l'officier le plus intelligent que je connaisse, m'a donné, en me proposant pour passer caporal, la note suivante : « Caractère doux, mais triste ». Tu ne peux savoir ce que m'a fait de plaisir ce mot : mais triste. Comme c'est bien ainsi que je veux que les plus fins me voient ! Ils ne comprennent pas ma joie, ils ne comprennent pas qu'elle est faite de tant d'inquiétude et de tant de douleur qu'elle doit avoir sur son visage cette tristesse, ils ne comprennent pas (et les plus fins sentent vaguement que c'est en moi un trait essentiel) que je n'ai plus rien à voir avec le bonheur, que ma demeure est ailleurs, que dès le début de mon âge, sans cri, sans désespoir, j'ai rompu avec lui d'un sourire comme à un qu'on aime bien mais à qui l'on ne veut plus se confier. Ils ne savent pas imaginer de quelle plénitude douloureuse, de quel renoncement à la joie ma joie est faite. Ma joie, ma force, mon silence. Comme toutes les paroles que je prononce, et dans lesquelles je semble, je *me* semble même parfois me mettre tout

entier, comme toutes mes paroles sont indifférentes ! Car j'ai mon autel secret et la paix de mon isolement.

⁂

Je recommence à répondre à ta lettre. Oui Gide-Barrès-Laforgue. Mais quelle plus fine qualité d'ironie chez les deux premiers. Comme le sourire, plus calme chez ceux-ci, est par là même plus tragique ! Je songe : Barrès n'est-il pas, malgré les apparences contraires, le plus artiste des trois, le type du pur artiste, du « musicien », qui ne voit dans la vie et dans l'âme qu'une cadence ? Qu'est son premier enseignement sinon une leçon de maintien ? Et que rabâche-t-il maintenant en phrases d'une musicalité divine sinon qu'il faut avoir une attitude harmonieuse. « Barrès musicien » : long article. Gide aussi est musicien, mais plus tourmenté, plus troublé de volupté. Laforgue est surtout tourmenté.

De tous trois le sourire est fait de ce que je disais plus haut, de la conscience de la *Réalité* du néant.

⁂

Le Triomphe de la Vie. Oui c'est une défaillance — curieuse mais sans importance. Je parle d'*Existences*. Car *Jean de Noarrieu* que c'est beau — si je m'en souviens bien !

⁂

A propos des poètes anglais, je viens d'entendre *la Damoiselle Élue*, poème lyrique de Debussy, sur des vers de D. G. Rossetti.

La Damoiselle élue s'appuyait sur les barrières d'or du Ciel
Elle avait trois lys dans les mains et sept étoiles sur le front, etc...

La musique est de la jeunesse de Debussy. Mais d'une intelligence exquise : subtile, vaporeuse, bleue et monotone comme le poème. Déjà l'harmonie s'est affinée et fluidifiée, déjà la récitation a pris cet étrange et délicieux balbutiement que produit l'égalisation rythmique des syllabes. On n'attend plus que l'âme.

Dans *Pelléas* tout à coup elle apparaît, se gonfle, et magnifie et intensifie toutes ces délicatesses.

⁂

Tout ce que tu me dis sous le titre : *Paris*, m'enchante et m'emplit de désir. Je ne répondrai qu'à quelques phrases :

a) Gourmont — Que c'est faible après tout, et vide, et *tracassier* et monotone, et petit. Que c'est puéril : *Un cœur virginal !* C'est un peu mieux que de l'Anatole France, mais ce n'est pas si bien écrit. T'ai-je dit qu'un jour j'avais envoyé à Gourmont une lettre anonyme, à peu près ainsi conçue

Je vous offre de me moquer de vous gratuitement pendant six mois.

Je n'ai pas été voir à la poste s'il y avait une réponse. J'ai décidé que ce Monsieur ne m'intéresserait plus.

Ce qu'il y a de petit en Gourmont, c'est cette manière de vouloir se faire une opinion libre entre les opinions. Il est beau de la vouloir libre, mais il est petit d'en vouloir une.

Remarque que je serais porté à me satisfaire de ses opinions, qui sur toutes les questions sociales permettent une attitude point ridicule. Mais aussitôt je sens combien il est plus vrai (et plus pénible) de saisir la coexistence et l'accord dissonant de toutes les opinions et par là la beauté particulière de chacune. Dans la vision de l'universelle implication, je trouve la force de tout aimer en tant que nécessaire. Gourmont ne songe qu'à se faire une croyance médiane et médiocre.

b) Barrès et son discours : je ne peux m'empêcher de croire qu'il garde un secret mépris de ceux à qui il parle et semble s'affider. L'ironie ne se guérit pas. Que m'importe son mariage et ce potin d'un adultère ?

Tu injuries Barrès ; c'est donc qu'il te trouble et que tu ne peux le mépriser.

Cela dit, j'avoue qu'il rabâche insupportablement.

c) Clemenceau : Je l'aime, à sa place, à sa petite place. Il est fort. Force. — Jaurès : une concierge.

d) *Je tiens à savoir* exactement ce que c'est que cette frottée Willy-Colette-de Morny, dont je ne sais rien. D'autant plus que je m'inquiète de ne plus trouver de *Lettres de l'Ouvreuse*. Je voudrais bien que tu n'oublies pas de me donner ce tuyau.

e) Suarès n'a pas de génie. Mais c'est quelqu'un. Il y en a peu qui pensent avec cette force et cette abondance.

f) Écris dans *Tânit*. Cela t'amusera et te fera du bien.

g) *Connaissance du Temps ! Connaissance du Temps !* C'est très beau ces enthousiasmes. Mais qui hors nous et quelques rares y comprend quelque chose. Qu'on soit impressionné je veux bien. Mais qu'on comprenne...

h) J'ai une envie folle de plaquer *le Mercure Musical*. Ça m'assomme !

Pour t'envoyer ma lettre ce soir, je ne te parle pas d'*Amyntas* (ce sera pour la prochaine) ni de pas mal de réflexions nouvelles sur *la force*, sur les Allemands en 70, sur Wagner, sur Clemenceau, sur le régiment toujours, qui tiennent une place non négligeable dans mes méditations (si rares hélas !)

De toi vite une lettre pour me fortifier en attendant mai.

JACQUES R.

Amitiés à ta sœur.

A Henri Fournier, à Paris

Dimanche

Je t'envoie par mon oncle ces deux livres et mon article :

Il faut que tu lises *Connaissance de l'Est* et l'article en un jour ou deux pour me les renvoyer par le même oncle, lequel repart mercredi.

Garde *Philoctète* et renvoie-le-moi dans quelque temps. Cependant si tu pouvais le lire et me le rendre avec les autres, ça serait bien. Mais ne t'inquiète pas.

Tu donneras aussi à mon oncle les livres que tu as déjà, si tu n'en as pas encore fait un colis-postal. Donne-lui aussi *Partage de Midi*.

Je finis à l'instant la deuxième rédaction de la première partie de mon article. Je le considère comme terminé en gros. Je te l'envoie, sans me donner le plaisir de le relire. Il doit y avoir encore beaucoup de fautes, d'obscurités et de disparates. Je ferai mon possible pour les faire disparaître.

Je songe tout à coup (je ne suis pas chez moi) que je ne te renvoie pas ton *Mercure* et ton *Ermitage*. Si tu as quelques livres intéressants, envoie-les-moi et je te renverrai tout ensemble.

Frizeau m'a promis de me lire la première lettre que Claudel lui a écrite.

Réponds un mot à ce mot-ci et n'oublie pas de me renvoyer ce que je te demande.

Toujours ton

JACQUES R.

J'ai un exemplaire de *l'Occident*. Curieux.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

5 février 1907

Mon cher Jacques,

Malgré tes recommandations, je ne puis te renvoyer immédiatement :

Connaissance de l'Est
ton article
Partage de Midi.

J'ai reçu tout cela à la veille d'une composition d'Histoire (la composition est mercredi soir). J'ai commencé à lire ton article, mais j'ai besoin de la fin de la semaine pour le terminer soigneuse-

ment. Id. pour *Connaissance de l'Est*. Quant à *Partage de Midi*, il faut que je le recopie.

Je donnerai à ton oncle : Mallarmé, Verlaine et René Reni. J'y ajouterai sans doute un ou deux *Occident*, *Mercure* ou *Ermitage*.

Je tâcherai de t'envoyer le reste pour dimanche prochain. Au besoin, je recommanderai le paquet, le précieux paquet.

La visite de ton oncle m'a tout bouleversé. Quelqu'un qui venait de causer avec toi ! Il a voulu me dire un mot d'explication pour ce prêt de bouquins qui lui paraît sans doute si étrange « pour avoir vos impressions... etc... » Cela m'a bien amusé intérieurement. C'était exquis cette surprise.

J'ai reçu *Tânit*. C'est un peu trop artistique. Il y a d'inénarrables puérilités. On aime Barrès, la Comtesse... Mais ce n'est pas idiot.

Je viens de recevoir *Vers et Prose*. Le numéro a l'air magnifique. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire : donner les vieilles œuvres magnifiques et introuvables. Mais ça a l'air de dire que le symbolisme est fini.

Je m'abonnerai sans doute pour deux ans : 14 francs. Mais comment vont-ils se soutenir la deuxième année, alors qu'ils ne recevront rien ?

Je répondrai bientôt à ta lettre. Merci pour la lettre. Merci pour les livres et l'article.

Ton ami

HENRI

A Jacques Rivière, à Bordeaux

8 février 1907

Ton article

— A une deuxième lecture le préambule *sur le mot* me gêne moins. Je le trouve nécessaire quoiqu'un peu long. Je ne laisse pas de regretter l'ancien, sans importance, mais qui constituait une introduction plus facile pour les non initiés et une apostrophe à Claudel plus simplement passionnée.

— Je regrette cette petite trouvaille très belle :

Seules, les paroles du poète sont dignes...

I. — C'est décidément le chapitre sur l'*Art* le plus beau, le plus essentiel. Mais j'enrage de te voir sans cesse le retouchant. Sous prétexte, sans doute, de plus d'exactitude et de clarté, tu l'alourdis, l'appauvris. Où est ce magnifique passage sur l'idée-germination emmêlée et lourde de richesse sensuelle ? Celui sur le mystère :

Voix-de-la-Rose... Tu as eu des scrupules, peur de te tromper. C'est dommage. Et puis, dans l'ancienne rédaction, on sentait moins l'ossature. C'était plus lourd, plus riche.

II. — Admirable : *Connaissance du Temps*. C'est bien là un enseignement directement tiré par Claudel de l'immense hiéroglyphe naturel. C'est bien là une part certaine du laborieux déchiffrement.

J'aime moins la conclusion sur la ville idéale. Elle est intéressante pourtant. Mais un peu trop simpliste. Elle me fait penser un peu à Auguste Comte et à sa théorie sur le Salaire du travail humain.

La transition est lourde. Mais les dernières lignes sur Dieu : bien.

III. — A partir de *la Connaissance de Dieu*, vraiment, on sent que tu ne sympathises plus avec Claudel. Tu présentes Dieu comme une pétition de principe, comme une connaissance ineffable et mystérieuse, son histoire comme un catéchisme que tu veux bien accepter, presque comme une légende. En tout cas, je voudrais qu'on sentît davantage ce dont je suis persuadé, surtout depuis *Connaissance de l'Est* : Claudel déchiffre le caractère terrestre ; il parcourt la terre et gravit la montagne pour trouver l'harmonie essentielle. Il n'affirme rien qu'il n'ait lu par terre ; il n'enseigne rien que la vie ne lui ait dicté : pas même Dieu. Ses études de l'Est me l'ont ainsi précisé plus que tout le reste; c'est admirable cette recherche, partout, de la loi ; ce calcul, partout, de l'harmonie ; cet effort vers l'intuition de la mélodie. — Tu nous présentes un peu trop Dieu et son histoire comme une hypothèse. Je pense que c'est un résultat, ou plutôt, à chaque instant de la recherche, à chaque ligne du texte, Dieu se révèle et c'est pourquoi il est si difficile d'en parler catégoriquement dans un paragraphe distinct.

Claudel. Homme du moyen-âge. Homme primitif. Le monde pour lui est un texte, un livre de « symboles ». Cela me paraît éclater dans *Connaissance de l'Est* et partout. Mais il se distingue des primitifs, en ce sens qu'il ne décide pas arbitrairement ou selon la tradition, des symboles. Il les cherche, il prétend recevoir d'eux la leçon terrible. C'est pourquoi je repose si délicieusement en lui mon besoin de vérité, de « réalisme », de naturalisme ; voilà pourquoi aussi, en même temps, lui seul promet quelque chose à mon inquiétude. Voilà pourquoi aussi le poète que je suis est satisfait de sa « mélodie » : vraie comme le monde et *par cela* divine. Je suis déçu que ce *par cela* ne m'ait pas été développé. Mais c'est sans doute, pour l'instant, encore impossible.

— Il reste le point de départ : l'exaltation et la passion de la vie : admirable — et ta très belle évocation de *Tête d'Or*.

— Je reviens à *la Connaissance de Dieu* : il y avait deux partis à prendre : l'un encore impossible : montrer Dieu comme aboutissement de la théorie extraordinairement *précise* de Claudel ; c'est probable ; mais ce n'est pas encore certain. — Montrer délibérément Dieu comme la seule promesse à l'éternelle question de notre cœur, le seul baume à notre blessure, le seul apaisement plus nécessaire que la vérité — et aussi vrai qu'elle. Hypothèse nécessaire d'où sortiraient logiquement, précisément, *le Repos du Septième Jour* et le reste. — Le parti que tu as pris n'est pas très net et déconcerte.

IV. — Je ne relis pas la dernière partie : L'Enseignement. Je l'ai lu, brisé par une leçon de cheval, une course pour arriver à l'heure et une promenade de 5 ou 6 kilomètres, c'est-à-dire dans l'état d'ignorance et d'obscurité d'un qui ne connaîtrait point Claudel. Si je le relisais je reviendrais peut-être un peu sur mon premier, méchant, brutal jugement, que voici :

C'est mauvais. C'est à côté de Claudel. C'est vouloir à toute force y avoir appris *une attitude*, un petit enseignement immédiat, une « morale ». C'est jeune, c'est écolier. Est-ce qu'il prétend tirer un enseignement immédiat, lui, lorsqu'il dit la parole : *Voici que j'étends les bras dans le soleil, comme un tailleur qui mesure du drap.* Est-ce qu'il *prétend* trouver *immédiatement* quelque chose, lorsqu'il monte sur la colline pour tâcher d'entendre la voix naturelle de la ville lointaine et bavarde, pour comprendre le sens mystérieux de sa voix sans mots *(Connaissance de l'Est)*. — A ce dernier paragraphe de ton article, je t'arrête. Tu l'as dit, il n'y a pas de mots pour cet enseignement. — Tu l'as rendu plus inacceptable encore par le « je » : *J'ai découvert Claudel et j'agirai de telle façon.* Dis : « Nous » ou ne fais pas d'article : « je », c'est dire la doctrine incommunicable.

Mais si, mon ami, retouche et achève l'article. Prépare-le pour Claudel ou pour le publier. Supprime ou resserre la dernière partie. Mets au centre cette prière dont le brouillon m'a paru très beau. Pardonne-moi, si j'ai été cruel. Je voudrais que ta première production force l'admiration par sa sincérité et sa hauteur. Ce sont les deux qualificatifs que tu mérites, mon ami. Je t'écrirai bientôt.

H. Fournier

Détails

I. — Éviter les mots *délire, délice, ineffable,* qui sont gênants pour le lecteur non averti et peuvent, par l'insistance de leur répétition, tromper sur le génie terriblement austère, sur la science surhumainement précise de Claudel. Cela ne doit venir qu'à la fin.

Je sais bien que tu le mets au commencement justement pour prouver que ton étude est impossible. Et c'est une raison de plus pour moi d'être gêné par ce préambule.

II. — N'insiste pas sur la « fécondation » de Violaine. C'est agaçant. Claudel seul est assez naturellement pur pour savoir comment dire cela. Tu parles de révolte et d'abandon, comme Laloy ou Marnold, dans leurs articles musicaux. Je suis méchant ; mais je ne peux pas supporter ces choses-là. Et puis c'est inexact, il n'y a pas de « révolte qui soit déjà presque un abandon » chez Violaine.

Je regrette un peu que tu aies enlevé l'épigraphe : *La véritable sagesse est la méditation de la vie.* C'est vrai malgré *le Repos du Septième Jour*, malgré le catholicisme ; car tout cela a été trouvé dans l'étude du texte humain et naturel.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

15 février 1907

Mon cher ami,

Je viens d'être malade, assez gravement, pendant deux jours, d'une fièvre qui m'a laissé affaibli et abattu.

Écris-moi donc. D'autant plus que tu as un peu à me répondre et que j'attends anxieusement cette réponse.

J'ai deux choses bien ennuyeuses à te demander :

— Je vais décidément faire pour mars dans *Tânit* la critique des poètes. M'autorises-tu à commencer par *Partage de Midi* (bien que je n'en connaisse que la fin) ?

Mes économies ne sont pas suffisantes pour m'abonner aux deux années de *Vers et Prose*, comme j'espérais pouvoir le faire. Peut-être pourras-tu me prêter 10 francs avant le 20 février. Je ne pourrai pas te les rendre avant Pâques. Je n'éprouve aucun scrupule à te demander cela ; n'en éprouve pas, si cela te privait, à me le refuser.

Bien à toi.

H. F.

—

A Henri Fournier, à Paris

17 février 1907

Que de choses ! Il est bien tard maintenant pour me rappeler certaines. J'essaierai.

D'abord, pourquoi es-tu malade ? Et qu'as-tu ? Je souffre chaque fois de te savoir affaibli, toi que je persiste à m'imaginer tellement plus fort que moi. Ces fièvres continuelles ne sont pas naturelles. Un grand remède serait peut-être de ne pas te laisser aller à une pensée, qui te fatigue et te mine, j'en suis sûr, la pensée que tu n'as rien fait encore, que tu sembles aux autres ne rien faire. Je te sais assez délicat pour souffrir de cela à en être malade. Mais il faut *d'abord* avoir le courage de ne penser qu'à soi, de se fortifier, de vivre, de ne pas s'inquiéter de paraître inutile.

Mon oncle m'a répété vingt fois qu'il t'avait trouvé extrêmement « gentil » et « comme il faut ». « Il doit être bien intelligent, ce jeune homme ». Il m'a montré ton petit bleu qu'il garde précieusement. Merci de ce que tu as fait pour lui.

Maintenant, pour fixer les idées, voici un aperçu de ce que je te dirai et de ce que je ne te dirai pas :

Réponse à ta critique de mon article
Deux jours de glace à Saint-Médard
Longue visite à Frizeau
Vers et Prose
Charles Guérin
Le Voyage d'Urien — Paludes
La Ville (première édition)
Remy de Gourmont (exécution)

A. — *Ta critique*

Pendant toute une matinée ta lettre m'a bouleversé. J'avais tellement travaillé, tellement amenuisé, ajusté, composé mes idées, que j'en étais venu à croire cela très bien. J'étais d'ailleurs parfaitement incapable de m'en rendre compte avec sincérité, mais je le croyais.

Dès le début j'ai senti toutes tes critiques très justes. Mais ma déception me faisait m'irriter contre toi ; et de te voir avoir raison m'exaspérait encore davantage. J'aurais voulu te dire les méchantes choses qu'à peu près voici :

« Tu ne comprends rien à rien, et en particulier à Claudel. Ton esprit de poète t'empêche d'apprécier l'exactitude, la précision de mes analyses ; tu ne vois que ce que ma première rédaction avait de beau, d'émouvant, de passionné ; tu ne sens pas que j'ai renoncé à tout cela parce que c'était vague ou *faux*, ou très approximatif, ou déclamatoire. Tu n'aimes que ce qui est émouvant. Dans les annotations à mon article, tu mettais en marge des T. B., comme on adresse à un acteur des bravos. Ainsi : « J'aime moins la conclusion sur la Ville idéale... Elle me fait penser un peu à Auguste Comte, etc. » (Mais ce n'est pas ma faute à moi. C'est ce que dit Claudel ; je le répète en le dépouillant de son expression splendide).

Ainsi : « ta transition est lourde ». (Mais si elle est celle de Claudel ?)

» De plus tu es inexact en disant que Dieu se déduit du monde, que j'ai eu tort de ne pas le montrer. Au contraire pour Claudel Dieu est premier ; c'est la première conscience : celui qui Est au principe en nous comme dans l'univers. Seulement il est voilé par notre oubli, conséquence de la faute originelle, et nous le *retrouvons* en « déchiffrant le caractère terrestre ». Mais nous l'avons d'abord en nous. Et il faut ainsi le poser au début comme indémontrable, comme une monstruosité, comme l'ennemi, qui n'est pas à découvrir, mais dont il faut bien admettre l'existence, puisqu'il nous presse de toutes part, puisqu'il nous veut et nous attire, et cherche à nous dévorer.

» Tes reproches sont donc injustes et faits à la légère ».

Voilà ce que j'avais besoin de te crier. Et en même temps, je me disais : « Comme il a raison ! Comme il a infiniment raison ! Comment a-t-il fait pour voir si juste ? Que je suis bête ! Que j'ai donc peiné pour rien et à côté ! Et lui du premier coup, il a tout senti ».

Quand j'ai eu tranquillisé ma sotte vanité blessée avec cette idée que l'erreur de mon article avait pour cause la façon fragmentaire dont je l'avais composé, j'ai pu me rendre un compte exact de ce en quoi tu avais tellement raison.

Voici : la dernière partie (que j'ai relue alors pour la première fois depuis cinq mois) est évidemment monstrueuse. Tout ce que tu en dis est très juste, et même indulgent. Je me rappelle d'ailleurs l'avoir écrite au retour des manœuvres, et sans reprendre Claudel en mains. Je m'aperçois avec horreur que c'est exactement ce que Mauclair, si par un effort surhumain il était arrivé à lire Claudel, en aurait dit. Donc je sacrifie ceci, sans regret.

Pour tout le reste un souci de plus grande exactitude, et aussi un dégoût, à mesure que je comprenais mieux, pour la simplification arbitraire des grandes obscures pensées claudéliennes, — ont rendu ma deuxième rédaction plus minutieuse, plus éplucheuse, moins passionnée et priante, moins large que la première. (Ceci surtout pour le chapitre de l'Art). J'ai eu peur de tromper le lecteur par des à peu près. Et puis peu à peu je me suis plu à ne plus m'adresser qu'à des gens connaissant déjà Claudel et demandant surtout à voir la liaison de toute son œuvre. C'était bien plus agréable, quoique bien moins utile.

Quant à la question de Dieu ; oui, peut-être as-tu raison, peut-être faut-il croire pour en parler selon Claudel. Mais si j'ai l'air d'en douter, c'est bien involontairement, car je me suis fait aussi religieux que possible.

Enfin quant à savoir s'il faut Le montrer comme déchiffré par Claudel sur la terre, ou comme une conscience première, je ne

suis pas encore décidé. Et ma façon au moins me semble valoir la tienne.

Telles sont les impressions que m'a données ta critique. Ma conclusion immédiate a été qu'il fallait renoncer à mon étude. Et tu sentais bien que telle elle devait être puisque ta dernière phrase voulait être un encouragement. Cependant, comme il me déplaisait de brûler tant de travail, je me suis résolu à mettre au net l'article *tel quel* en supprimant la dernière partie, sauf la prière. Au besoin je recopierai, pour le chapitre de l'Art, les deux rédactions.

Je garderai cela et le montrerai à de rares amis, anxieux de Claudel, peut-être à Frizeau. C'est tout. Après tout pourquoi publierais-je jamais rien ?

Que suis-je, quand j'y songe, quand je lis Claudel ? « Il doit être bien intelligent, ce jeune homme ! »

Et publier sans *nécessité*, plutôt la mort.

***

Je vais t'envoyer cette première partie de ma lettre pour ne pas retarder le mandat ; le 20 approche. J'ai écrit, moi aussi, pour renouveler mon abonnement. On n'a pas passé pour recouvrer. J'ai peur que ma carte ne soit pas arrivée. Les conditions paraissent très avantageuses. Et ma foi, puisque j'ai commencé ! Mais c'est sans enthousiasme.

Naturellement je t'autorise à parler de *Partage de Midi* dans *Tânit*. Pour te faciliter la besogne, voici quelques renseignements supplémentaires (déchire la feuille, pour ne pas laisser subsister l'horreur d'un tel résumé).

Acte I. — La mer à midi. Le pont d'un paquebot, en plein Océan Indien. Amalric, l'homme de la chose présente, celui qui se satisfait de la possession entre ses mains. Mesa, douloureux, et que tu connais. Amalric a aimé Ysé, jadis, et quand elle vient, après que Ciz son mari s'est retiré, il le lui rappelle. Mais déjà sans le savoir, c'est Mesa qu'aime Ysé. Mesa s'approche, hésitant, confus, triste et brutal. L'acte finit sur la promesse qu'ils se font l'un à l'autre de ne point s'aimer.

Acte II. — Le Cimetière de Hong-Kong. Ysé supplie Ciz de ne pas la quitter pour un voyage de deux jours. Elle sent que c'est le moment terrible et veut l'éviter. Ciz se dégage et s'en va. Aussitôt paraît Mesa et Ysé se jette dans ses bras. Tout le reste de l'acte est d'amour. Mesa éloigne Ciz pour deux ans.

Je n'ai pas le temps de finir. Il faut que je m'en aille.

Je finirai un de ces jours ma lettre.

Ton Jacques R.

Donne-moi de tes nouvelles.

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, le 18 février 1907

Longue et intéressante visite à Frizeau.

C'était le mardi gras. J'avais ma journée. Il m'a reçu dans sa bibliothèque. Nous avons d'abord causé de Redon, à propos de l'article de Jammes, qu'il n'avait pas encore lu, n'ayant pas reçu *Vers et Prose*. Il connaît Redon très bien ; il a séjourné chez lui à Saint-Georges de Didonne, une petite plage près de Royan. Redon est très orgueilleux. Frizeau m'a lu une lettre de lui justement sur l'article de Jammes, où il se fâche des derniers mots, lesquels semblent l'accuser d'être inconscient. Redon veut qu'on le croie conscient et « artiste », « compositeur ». Il ne veut pas être une voix de la nature. — Frizeau m'a montré un album de lithographies très curieuses, intitulé : *la Tentation de saint Antoine*. Ce sont de ces rêveries calmement terribles, de ces projections hallucinées et douces, où tant de lumière émane de tant d'ombre. C'est beau. Je préfère ses fleurs, ses épanouissements, ses tourbillons de couleurs, qui sont comme des soleils, dont le spectre se décomposerait. Frizeau en a d'admirables.

Nous avons beaucoup causé de Gauguin aussi. Il m'a montré un cahier d'aquarelles, qui sont des merveilles : paysages bretons, où des femmes, comme des blocs, — avec tant de douceur pourtant — s'encastrent ; songes tahitiens, bleu-sombre, or et vert ; Léda océanienne qu'enveloppe frissonnante un grand Cygne. Tout cela, c'est admirable, d'une force, d'une primitivité si spontanée qu'on a envie d'en sourire. Gauguin a surgi un peu comme Claudel ; voix nouvelle, voix si ancienne, qui s'écrie. Et ce geste de déployer toute cette splendeur sans dire seulement : Voyez ! — Je voudrais un jour voir tous les Gauguin de Frizeau, mais en bonne lumière. Je les trouve malheureusement bien mal éclairés. Il prétend que son grand Gauguin est l'apothéose de la manière tahitienne. Je le crois sans peine. Il est si beau. M. Fayet, l'homme qui possède le plus de Gauguin, lui en a offert dix mille francs.

Frizeau, sans que je le lui aie soufflé, a vitupéré contre Mauclair, qu'il trouve idiot et nul. Il m'a lu, sur St-Georges de Bouhélier, un article de Gide dans *Prétextes*, qui est une pure merveille d'éreintement. Anatole France est un lourdaud à côté.

Frizeau est fin et n'accepte pas ses goûts d'emblée de l'extérieur. Nous nous sommes bien mieux compris en cette conversation. J'ai senti que je lui devenais plus intime et plus sympathique, — grâce peut-être à une petite hypocrisie de ma part, la même dont je m'accuse envers Claudel, de me montrer plus disposé à croire

que je ne suis. — C'est pourtant cette hypocrisie qui m'a valu la lecture de la première lettre qu'écrivit Claudel à Frizeau, en réponse à une où celui-ci disait son inquiétude et implorait le remède. Cette lettre de six pages grand format, débute ainsi :

« Mon frère et mon bien cher ami... »

Claudel le remercie d'avoir le premier, le seul, compris son christianisme. Ceux qui lui ont écrit pour exalter son œuvre poétique l'ont importuné. Il ne tient qu'à une chose : sa mission. Alors, dans une simplicité admirable, cherchant les mots les plus humbles, les plus répétés, se dépouillant de toute sa splendeur, le grand Cœuvre supplie son frère de croire ; il lui montre d'un côté les savants, les artistes, les poètes, tous ceux qui sont grands, de l'autre les cafardes, les vieilles dévotes, les abbés, les confessionnaux ; il lui dit : Il faut choisir, il faut se jeter dans l'absurde, il faut assumer toute la sottise. Car c'est là que Dieu est caché. Confessez-vous, faites le grand pas ; vous trouverez sûrement le confesseur qu'il vous faut. Et vous croirez. Vous verrez comme les objections se lèvent ensuite ; on en sourit. En finissant, Claudel lui donne la liste des ouvrages qui l'ont aidé le plus : Dante — Angèle de Foligno — surtout saint Thomas d'Aquin. — J'oubliais : Claudel dit : Moi aussi, élevé chrétiennement, j'ai connu cette période de trouble, d'inquiétude affreuse. A ce moment quel petit « crétin orgueilleux », ambitieux et abject j'étais. — Cette phrase (c'est à peu près ça) m'a terriblement troublé. Quand j'y songe, n'est-ce pas à merveille ma, notre définition.

Croire, croire. Non, je ne veux pas.

—

A Henri Fournier, à Paris

20 février 1907

Avec Frizeau nous avons beaucoup causé de Jammes. Il paraît que Jammes était chez lui, quand lui, Frizeau, a reçu ma lettre, où je disais désirer connaître un ami de Claudel. Jammes a dit : « Tiens, quelqu'un qui aime Claudel, nous irons le voir ». Puis il n'a pas pu. Songe à ce que c'eût été pour moi de voir Jammes arriver chez moi. Dès que Jammes reviendra, Frizeau m'avertira.

Nous avons parlé du *Poète et sa Femme*, nous avons relu *De l'Angélus : Vieille marine* entre autres. Il m'a lu une lettre de Jammes, amusante.

Nous avons dit du mal de Debussy — homme.

Enfin Frizeau m'a prêté la première édition de *la Ville* ; *le Voyage d'Urien* et *Paludes*, et m'a annoncé qu'il avait demandé

pour moi à *l'Occident* un exemplaire de *Partage de Midi*. C'est si beau que je n'ose y compter !

Autre détail : j'ai demandé si Claudel aimait Mallarmé. Il a pour lui beaucoup de vénération. Il allait chez lui dans les derniers temps. Redon se souvient de l'avoir vu petit et silencieux dans un coin : « Et c'est celui-là qui avait du génie ! », s'est-il écrié.

Je m'explique — et Frizeau la trouve aussi — l'influence syntaxique de Mallarmé sur certains poèmes de *Connaissance de l'Est*.

Nous avons causé aussi de Rimbaud, de Laforgue, de Verlaine. Nous nous accordons sur tous les trois.

Dans sa lettre, Claudel invite Frizeau à se mettre d'une de ces associations humiliantes, comme la Société de St Vincent-de-Paul.

***

21 février

La Ville : Une foule de personnages. Cœuvre est divisé en trois personnages : Ly, Cœuvre et Le Prêtre. Lâla, qui s'appelle Thalie, ne paraît qu'au premier acte. Le premier acte est dans les jardins de Besme, au cœur de Paris. C'est la nuit. Palesne, Audivine, Laurent, Laure, Léon, Rhéa, Bayette, Céréal, Rustique, Ly, Madame Ly, Isidore de Besme, Ligier de Besme, Bavon de Besme (Lambert), enfin Cœuvre et Thalie s'y rencontrent. C'est à peu près la même chose que dans la deuxième rédaction, mais plus diffus, plus obscur, répandu dans plus de bouches, plus éparpillé. La fin, la scène entre Lâla (Thalie) et Cœuvre se retrouve à peu près.

Le deuxième acte se passe sur les Boulevards du Sud, d'où l'on aperçoit Paris. C'est, mise en action, la révolution qui se prépare dans le deuxième acte de *la Ville* (deuxième rédaction). Bavon de Besme s'offre en holocauste à Avare. Scènes tumultueuses et obscures, un peu comme celle où Tête d'or prend le pouvoir.

Enfin le troisième acte, bien que le sens en soit le même, est assez différent. Il est admirable. Sur les ruines de La Ville, Avare vient proclamer une dernière fois sa haine et s'en va (comme dans l'autre). Aussitôt apparaît un Étranger, qui annonce trois missionnaires de la Vérité. Le premier c'est Le Prêtre, puis vient Ligier de Besme, enfin Liboire qui sort de la foule. Tous trois au devant se concertent : Le Prêtre consacre les deux autres. Et dès lors faisant approcher la foule, ils déploient devant elle toute la révélation, toute la religion qu'ils proposent à Ivors et que celui-ci finit par accepter. Cette fin est longue, mais admirable, plus émouvante peut-être que l'autre, plus tragique, et plus consolatrice.

Dans l'ensemble le caractère de cette première rédaction est que la doctrine y est beaucoup plus dramatisée, beaucoup plus « en action », beaucoup plus jouée que dans l'autre ; de là la foule

des personnages, l'abondance de la mise en scène (pardon pour ce mot). Tout s'y manifeste par la multitude, tout s'y représente. C'est très beau. — C'est très obscur. J'ai compris parce que je connaissais bien, à l'avance, le *sens* du drame. Mais à première vue, ce doit être terrifiant et incompréhensible ; il est quasi impossible de comprendre ce qui meut et fait parler tous ces êtres. C'est probablement pour cela que Claudel a repris toute l'œuvre. Quelle clarté, quelle intensité il y a mises en la condensant, en la rassemblant ! Comme plus frappante en jaillit la signification ! Et si l'on perd quels admirables tableaux, — quelle admirable compréhension, révélation, l'on gagne !

Je voudrais te citer des passages. Mais lesquels ? — Les plus beaux ont été conservés dans la deuxième *Ville*. Mais beaucoup aussi s'y trouvent qui ne sont pas dans la première ; par exemple le dialogue de Lambert et de Lâla !

Lâla vraiment diffère bien de Thalie, à peine esquissée. Ivors n'est pas dit être fils de Cœuvre et de Thalie.

***

Pendant que j'en suis à Claudel, que je suis content qu'il pose si bien la question, un choix entre l'intelligence et l'absurde ! Comme je lui sais gré de ne pas vouloir justifier, expliquer, orner la religion avec les beautés qu'elle nie ! Comme je lui sais gré de ne pas vouloir établir des compatibilités fallacieuses ! Car c'est bien ainsi que s'offre terriblement, anxieusement le problème ! Pascal l'a montré avec force. Il faut se jeter dans l'absurde, sans regrets, de tout son amour, de toute sa confiance. C'est un adieu à dire. Il n'y a point de partage. Mais je suis voulu tout entier. Je ne connaîtrai plus personne. Il faut se faire nu. — Pourrai-je, aurai-je la force ? Mon Dieu, je vous implore presque avec foi, faites ce miracle.

Et pourtant non. (Ici l'insaisissable sourire de Gide, le sentiment du néant intervient toujours, et c'est à recommencer. Le pire est que je ne souffre pas, que je me délecte au contraire de mon inquiétude).

***

J'ai besoin de relire *le Voyage d'Urien* et *Paludes*. Déjà je m'en suis délecté à en sourire. Quelle merveille en effet *Paludes !* Et bien qu'il veuille que le livre se supprime lui-même, que poignant est ce qui en reste. Cet effort, cette indignation, cette répulsion, qui sont le principe de la sagesse, comme leur paroxysme est terrible ! — Mais il faut cesser d'en souffrir ; il y a une douleur plus haute à mériter. En cela Gide a raison de vouloir, l'ayant écrit, abolir ou que s'abolisse son livre...

Je songeais : Impalpable cruauté...

En somme c'est très près de Laforgue, mais moins gros, moins crié, plus navrant. Ce qui est beau là dedans c'est cette haine du bonheur, ce refus, ce reniement du bonheur. Gide toujours prépare Claudel. (C'est pour cela que Claudel ne le comprend pas, prétend qu'il n'a rien à dire). Gide dit : « Rien. Il n'y a rien. Rien n'est. Le bonheur. Mais il est affreux. Je n'en veux pas ». Claudel vient et dit : « Il y a la joie. Que j'atteigne la plus grande joie ».

Que faire après *Paludes*, si l'on n'atteint pas à la joie ?

Se tuer.

Le Voyage d'Urien, c'est beau, moins sensuel, moins « terrestre » que *les Nourritures*. En somme ce qu'il y a de plus beau dans Gide c'est... c'est le Livre de la colline en face de Fiesole... à moins que ce ne soit autre chose. Admirable *la Tentative Amoureuse*, cette œuvre de jeunesse !

Le seul remède que Gide trouve au rejet du bonheur, c'est encore la recherche du bonheur, sous sa forme non plus — terne — de confort, mais de volupté. Or chercher le bonheur ainsi, c'est s'apprêter une perpétuelle déception. De là tout l'œuvre de Gide, qui est comme la dégustation éphémère de ces fruits délicieux, qui laissent au palais un souvenir écœurant. Par là encore Gide prépare Claudel, — en montrant où n'est pas *la joie*.

La joie !

A dessein, dans le sommaire de ma lettre de dimanche, j'ai inscrit :

Deux jours de glace à Saint-Médard, pour n'en pas parler. Je me suis vaincu. Je ne te servirai aucune phrase. Simplement, j'ai tâté du pied un peu d'eau qui s'était entre les arbres figée.

J'ai aussi ces quelques mots, que je te recopie sans scrupule parce qu'ils ne se rapportent pas aux deux admirables journées en question :

Que c'est bien écrit ! Et pourtant j'ai eu une émotion.

Ces deux jours-ci, grand vent.

Il me reste donc à te parler de : *Vers et Prose*. Charles Guérin — *l'Occident* — Remy de Gourmont.

23 février (samedi)

Vers et Prose

A part l'intérêt de retrouver *les Poésies d'André Walter*, à part Jammes (et encore ?) ce n'est pas intéressant. Rien chez les jeunes, chez *ces* jeunes au moins. Que dire des poèmes d'Ernest Raynaud ? Le machin d'Hugues Rebell m'a fait crever. Et Moréas ! Et Barrès ! — Quant à Kahn, j'ai lu une fois sans rien comprendre, je n'ai pas le courage de relire. Le Stevenson est aimable sans plus. Bref, il n'y a rien dans ces 140 pages.

L'Occident semble plus intéressant. Outre le numéro que tu m'as prêté, j'ai lu ceux de novembre, décembre, janvier derniers, que Frizeau m'a fait envoyer comme spécimens. Très curieuse *la Vita Nuova*. J'aime le style « bien écrit » d'Adrien Mithouard. Ce que dit Suarès n'est jamais négligeable. Et puis on risque de tomber sur un poème de Claudel. Cependant mes finances m'interdisent pour le moment de m'abonner.

Sur Ch. Guérin je ne dirai rien. « Je n'aime pas qu'on en dise du mal ». Voilà ce qui exprime le mieux mon sentiment. Non ce n'est ni nul, ni faux. C'est faible, efféminé, trop peu sensuel, trop peu « terrestre ». Il reste que c'est le meilleur, de beaucoup, des petits poètes qui se sont élevés ces derniers temps.

Je n'ai pas fini *le Semeur de Cendres*. Je t'enverrai tout ensemble.

Sur Gourmont, je voulais te dire (ne te l'ai-je déjà dit ?) combien m'écœurait son roman si froidement polisson. Ce type-là rétablit un rationalisme à rebours, ou plutôt il raisonne mieux, plus juste que les rationalistes, mais il continue à se confier en l'Unique Raison, pimentant sa plate dialectique d'un peu de physiologie. C'est facile, facile et bête.

J'en dirai plus de mal quand j'aurai fini son *Cœur Virginal*.

J'arrête là, pour t'envoyer ma lettre. Écris-moi à ton tour pour me donner de tes nouvelles et continuer notre éternelle et délicieuse causerie. Mai d'ailleurs s'approche qui nous réunira. J'ai lu qu'on reprendrait *Pelléas* en avril. Dieu fasse !

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

6 mars 1907

Merci, mon cher ami, pour tes dernières lettres et ton envoi. Je te répondrai, si je puis, vers le milieu de la semaine prochaine.

Pour l'instant, je suis encore étouffé par Paris, accablé par Paris et par l'hiver, sans parler des travaux de Louis-le-Grand.

Je crois avoir beaucoup à dire. J'attends le printemps comme, cet été, j'attendais l'hiver. C'est donc que je veux vivre encore.

Ton ami,

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à Paris

8 mars 1907

(Pardon de ceci. C'est sans importance)

Hier, première journée de printemps. Pourquoi m'irriterais-je d'être soumis aux saisons ? Tout le jour je me suis senti plein d'un trouble délicieux : c'était mon rêve d'amour, chaque année un peu différent, chaque année aussi vain.

Voici ce que je pensais.

Elle sera pure et lascive. Je voudrais qu'elle ne s'effarouchât point de l'amour, que le baiser ne fût pas pour elle le secret des nuits, la chose honteuse, à laquelle il ne faut pas penser, bien que ce soit bon. Je voudrais qu'elle aimât l'amour et le baiser, qu'elle fût si sensible qu'un peu plus de chaleur ébranle ses nerfs à une communion. Je voudrais qu'elle me dît un jour : « Le goût de ce fruit me fait penser à telle de nos caresses », et qu'elle précisât. Le seul moyen d'éviter la polissonnerie (qui consiste en des *allusions* à l'acte *caché*), c'est de s'habituer à y penser sans pruderie, avec affection. Ce que je veux dire est infiniment délicat à exprimer ; car il ne faut pas que cette liberté de langage entre amants devienne intentionnelle, ait l'air de découler de grands « principes » libéraux, ait l'air d'une réaction contre des préjugés (comme chez Gourmont). Je voudrais que pour nous le baiser devînt une chose « naturelle » et délicieuse, qu'on doit chérir sans honte. Mais sans affectation. — Tout cela généralisé, exprimé, devient grotesque. Comme ma rêverie était plus subtile, plus exquise ! Comme je la voyais bien, à mon bras, toute émue de désir, toute troublée sur moi, et comme enfin nous nous saisissions fortement !

Il n'y a qu'un mot qui soit aussi beau que lascif ; c'est chaste, parce qu'il veut dire la même chose.

Il y a dans Claudel de ces phrases d'une précision et d'une pureté effrayantes, qui décrivent l'amour ainsi. Elles restituent au baiser sa dignité et son délice, en en révélant le « sens naturel », l'intention, la vertu.

La polissonnerie — exécrable fléau — c'est la feuille de vigne.

Femme sur moi, femme entre mes bras — et tous deux ensemble frémissants —, je ne te trouverai jamais. J'aurais voulu pourtant savoir l'amertume, qui est après.

17 mars

Je ne sais comment réfuter Gourmont. Il a raison de tous les côtés.

Mais il a tort au centre.

18 mars

Je me résous à t'envoyer ce début de lettre que je n'ai pas le temps pour l'instant de poursuivre. Je veux t'annoncer l'arrivée de tes bouquins, et aussi te supplier de m'écrire, car je commence à être inquiet. Depuis ta carte-lettre je n'ai rien reçu. Serais-tu malade encore ? Rassure-moi vite.

Je garde le *Mercure* où se trouve *Développement de l'Église*. Sur mes 10 francs tu prendras ce qu'il faudra pour t'acheter ce numéro à la librairie du *Mercure*, où tu le trouveras facilement. Je ne peux me séparer de cette admirable chose.

Malgré mes prévisions pessimistes, j'ai fait noblement les marches d'épreuve, qui sont quelque chose de vraiment dur. Je suis content. Mais je suis maintenant sans cesse puni et n'ai plus une minute.

Heureusement que la fin approche. 68 jours, peut-être 50.

Ecris-moi très vite, très vite.

Ton Jacques R.

L'espace blanc laissé dans ma dernière lettre n'était pas une fumisterie. Je voulais te recopier quelques phrases, puis j'ai oublié. Les voici, avec toute mon indifférence à leur égard :

Brumes, la nuit

Brumes où l'on entrait jusqu'à la poitrine avec la sensation d'y nager

Brumes si claires qu'en les approchant le fantôme en disparaissait.

Brumes si douces qu'on les sentait tout autour de soi s'entourer comme la fluidité d'une onde

Brumes si légères qu'on se taisait.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Dimanche soir, 17 mars 1907

Mon cher ami,

A présent que me voici de nouveau ardemment vivant, je puis t'écrire. A présent qu'il n'y a plus que moi et tout ce qui m'appelle, moi et tout ce vers quoi je pars, je puis de nouveau parler à mon compagnon.

Combien j'ai attendu ce réveil. Combien de temps, emmuré dans les ruelles de la ville, j'ai souffert de ne pouvoir m'évader. Combien de temps j'ai vécu avec cette douleur et cette misère, acceptées comme pour toujours — cet accablement, cette fatigue, cette terrible torpeur.

Un soir, à la nuit, je suis rentré dans ma chambre : il y avait un reflet que j'ai pris pour un rayon de lune. Ce n'était que la lampe de l'appartement d'en face. (Les rues, les cours).

— Puis, d'heure en heure, mes nostalgies sont revenues et mes pitiés de tout.

— L'autre jour, mes pas sur l'asphalte sonnaient comme, sur l'aire battue de la grange nettoyée, les souliers de la fille endimanchée et seule qui, tout à l'heure, va s'en aller par le chemin, rejoindre le dimanche.

— L'autre jour, avec mon feutre noir, et rasé haut, et ressuscité enfin le souci de moi-même et de mon corps, je me sentais si beau que non plus le jeune élégant homme vêtu de noir, mais quelque ancien paysan égaré là, solennel et rasé jusqu'au-dessus des oreilles, en habits de noce ou d'enterrement (dans une glace de la rue, tout d'un coup).

Je sais tout ce que je ne puis atteindre. Je sais que ma vie ce n'est que le désir de cela. Je sais qu'il y a sur terre des paysages, des instants et des femmes qui me feront croire qu'on part vers cela, qui me causeront un tel gonflement de cœur que ce sera comme aux départs.

Les départs pour le bonheur : être sûrs qu'on n'arrivera pas au pays, ou que ce ne sera pas celui-là. C'est comme *l'Embarquement pour Cythère* : de l'autre côté du décor, il n'y a rien. Mais de ce côté-ci, c'est le départ, plus beau que l'arrivée, plus précieux que le bonheur (avec ce gonflement de cœur).

Finies ces notations, dans l'ordre chronologique, sur cette vie à moi, d'un siècle... je vais pour t'intéresser davantage passer à des Chroniques — où nous la retrouverons au deuxième plan.

Lundi soir

Musique. — La cinquième Symphonie — ut mineur — de Beethoven. Je ne puis dire combien profondément et sincèrement j'aime Beethoven. Je sais que, de ma part, tu ne considèreras pas cet aveu comme une banalité. J'aurais voulu, au sortir de Colonne, pouvoir écrire ce qui *était passé* en moi. Maintenant je dirai seulement ceci :

« couples venus de l'ombre qui passent sur la terrasse, sur des terrasses la nuit, s'étreignant jusqu'à se briser — couples désespérés,

et le retour aux danses

et la grande joie, puissante, immense — et grave ».

— *L'Héroïque* — réentendue — l'ineffable scherzo.

— *La Pastorale.* Je ne sais rien de plus grand, dans aucun art, que la première partie. C'est bien la paix, l'apaisement à la lisière de mes grands bois, et toute la douce histoire.

Je n'aime pas tout le reste. Un certain dédain m'a choqué, qui se manifeste par des puérilités. A un moment, pour parler comme vous autres critiques musicaux : une automobile traverse le village ahuri, on entend la trompe.

J'ai entendu beaucoup, beaucoup de choses rasantes : exemple : *Deux pièces en forme canonique* de Dubois — que j'ai sifflées, et le *Quatrième concerto pour piano,* de Saint-Saens — que j'ai également sifflé —, beaucoup de choses bien faites, de savants exercices complètement dénués d'intérêt, par exemple, quoi que tu en puisses penser, la *Symphonie Espagnole* de Ed. Lalo. Je m'arrêterai seulement à *Ismaël,* de Louis Dumas, parce que je connais son frère. C'est une tache dans ma vie que d'avoir contribué par mes applaudissements au succès de cette composition primée et très méritoire. Un énergumène a crié : « A l'école ! » Ce n'était guère de circonstance.

Maurice Ravel. *Une barque sur l'Océan.* J'ai été déçu. C'est mauvais. Croit-il vraiment faire du Debussy ? En composant cela, il a évidemment pensé au *Dialogue du Vent et de la Mer* où se décrivait si délicieusement le spectacle intérieur de l'âme inquiète, exultante, chantante et tourmentée en face de la mer. Lui, le jeune homme n'a vu qu'une harmonie imitative qui s'en va à vau-l'eau. D'un bout à l'autre on ne pense qu'à sa barque cahotée. Les paquets de mer sont des paquets de mer — et non les retombements de l'âme anxieuse, ou paresseuse, ou fatiguée de la symphonie qu'ont ébauchée en elle « le Vent et la Mer ».

Des cris de bis et un tumulte s'ensuivant, nous avons, Guinle et moi, applaudi et bissé, parce qu'il faut bien encourager la jeunesse.

Les Éolides } de Franck. Je comprends sans aimer.
Les Djinns }

Il faut qu'il manque quelque chose à cela, ou peut-être n'y manque-t-il rien.

Le Jet d'Eau. Debussy. A part la gêne de retrouver dans cette œuvre déjà ancienne certains passionnés sanglots de *Pelléas*, il y a là une ardeur désolée, un désir que brisent les pénibles étranges accords et qu'enveloppe l'averse lumineuse de clair de lune.

L'Après-Midi d'un Faune (enfin !) C'est classique déjà et régulièrement bissé, qu'en dirais-je ? On pense aux mots de Mallarmé, au décor de sa méditation philosophique : *brise du jour chaude en sa toison... éveils... poursuite... sommeil.* Quoique, ne trouves-tu pas, si Mallarmé s'était exprimé musicalement, on pense qu'il aurait été plus près de César Frank. Tandis qu'on est peiné de voir Franck s'adresser au romantisme. (Il est vrai qu'aux *Djinns*, il n'a guère pris que le titre).

— Colonne m'a dégoûté de lui pour longtemps, en exhumant une énorme machine de Félicien David : *le Désert*, avec caravane, almées, muezzins... surtout une caravane avec chœurs qui marquait le pas comme un bataillon scolaire. Dans la salle, l'enthousiasme de 1840 ; en haut, un peu de chahut dont se plaignent de respectueux convaincus que j'arrive à dérider, au chœur final du bataillon, en lançant un : Bravo, l'Orphéon !

K. X. Roussel (Bernheim jeune)
Odilon Redon (Hôtel des Ventes)
Studd (Bernheim jeune)
Petit Palais. Henri Martin
Camille Claudel (Bronzes de commerce)

Mercredi matin

— Ces froids jours derniers une pluie douce tombait qui tiédissait l'air. On pouvait croire que c'était le chaud printemps rafraîchi par la pluie.

Et ce matin enfin c'est le printemps. *Un train passe au bord de la prairie verte où paissent deux vaches ; le train fait trembler le petit pont de fer au-dessus de la rivière, et, tout au fond, derrière les arbres, un village s'en va avec son église où Pâques se préparent.*

— Ces jours derniers, j'étais presque décidé à te raconter des promenades dont je n'ai pas encore osé parler. Je n'ose pas encore, il faudrait tant de génie. Voici au moins deux titres : *Le bateau, du Châtelet au Point du Jour, une après-midi de pluie battante, de fièvre et d'hiver. Toute la soirée (aller et retour) j'ai vécu sous les hauts ponts inconnus, entre les quartiers innombrables, jusqu'au bout de la banlieue où sont les derniers bourgs.*

J'écrirai cela un jour où j'en serai digne. Comment aujourd'hui saurais-je parler d'hiver — ou même donner un titre mensonger à l'autre *Promenade de septembre dernier*. Ces entrevisions de ce monde à moi n'intéressent que moi, si je n'arrive pas à le reconstituer dans son infinie et unique particularité. C'est lui qui me donne, aux plus belles heures de mon amour, ce désir de la mort — *se confondre avec son paradis*. — C'est lui aussi qui s'était un instant confié au Missionnaire.

Mais rien n'a prise sur lui. Je ne pourrai jamais supprimer en moi la croyance que toutes théories sont également fausses et vraies. Aucune construction humaine n'est assez vaste pour contenir le monde que je porte.

Mercredi soir

Ta lettre de ce matin m'a rappelé l'odeur de cette petite fille dont j'ai aimé le corps. Je m'enfouissais dans cette odeur de linge, qui était toujours comme une tombée de la nuit au printemps, dans la salle à manger où l'on raccommode. Je pense comme toi. Je voulais te le dire. Mais aucun langage humain ne saurait dire cette naturelle infinie pureté.

Ou plutôt j'ai pensé comme toi il y a quelque temps. A présent, je sais que le plus intime et le plus cher moi-même ne connaît la femme que comme une mère avec une robe. J'attends, sans y penser, le chaste dévêtement. Tout le reste est « Vénus de Milo » (à développer).

***

Je ne puis supporter de faire durer cette lettre plus longtemps. Très pris ces temps-ci, je ne puis lui donner chaque jour qu'une demi-heure. Je vais résumer ou remettre aux vacances.

Je sens très bien qu'on y sent ma faiblesse d'à peine réveillé. Mais attends *le plus beau jour des jours de Pâques!*

Je te promets de te parler des peintres et sculpteurs dont la liste est plus haut. Ma sœur et moi nous adorons les fleurs de Redon ; je crois en saisir parfaitement la beauté ; d'aucunes se sont vendues 150 ou 200 francs. Si nous étions riches ! La joie, l'extraordinaire et primitive élégance de Camille Claudel m'ont ravi *(La Danse — La Conversation)*. De tout cela je te reparlerai ; de Henri Martin ; c'est pour un éreintement. Je me tiens au courant de presque tout. Il y aura chez Bernheim une exposition de Denis, du 8 au 20 avril !

Je te parlerai (j'aurais bien voulu que ce fût immédiatement) de *Prétextes*. — Gide (l'âme et la vie d'Oscar Wilde là dedans !)

Pensée des Jardins. — Jammes. On le voit de plus près encore. On comprend qu'on ait tant aimé ses poèmes. Il était beaucoup

moins « inconscient » et « voix de la nature » qu'on aurait pu le penser. Il savait où il allait. D'où ton amour peut-être.

Je vais pouvoir lire *le Trompette-Major* de Hardy.

— J'ai comme un regret de faire avorter ainsi ma lettre. J'avais tant de choses à dire ; lorsqu'elles me revenaient à l'esprit j'aimais à les préparer pour toi.

Je ne veux pas même reprendre tes lettres pour faire des réponses hâtives à tes questions les plus pressées. Je les emporterai à La Chapelle et te répondrai à l'aise.

Je dirai seulement, tout de suite, que : ce que tu me disais du Dieu de Claudel (ennemi, monstre), voilà qui est claudélien et beau — pas ce qu'en dit ton article. Il me prend des rages, quand j'y repense à cet article, de voir que tu renoncerais à le publier. Finis-le, envoie-le-moi et je le porterai à Fort, ou nous le porterons ensemble en juin.

Je finis par une mauvaise nouvelle : depuis mon arrivée ici je préparais avec amour un projet qui m'aurait permis de te coucher ici en mai ou juin et que la concierge vient bêtement de faire avorter. Je ne puis plus maintenant t'offrir que la cuisine de ma grand'mère.

De tout cela, je voulais te parler — et te reparlerai.

Mais quand, mon ami, viendras-tu donc fouiller dans cette chambre où je t'attends depuis si longtemps que ma solitude, à la fin, se meurt.

H. F.

Je te parlerai d'une viste à Dumas (sur son invitation) et de *L'Ombre et les Proies*, qu'il m'a donné.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cenon, 29 mars 1907. Vendredi Saint

Angoisse lente, trouble pesant. Cette journée de printemps à la campagne, que j'attendais, que je voulais si admirable, je la sens avec horreur qui s'écoule sans que j'en puisse rien saisir, sans pouvoir la posséder, en cueillir, en étreindre la volupté. Ce matin, quittant le quartier, je suis descendu vers la ville, d'où la cathédrale, contre le jour, encore embuée, s'exhaussait. J'étais joyeux, je voulais tellement vivre ! Et voici qu'une incohérence m'a envahi, une faiblesse par quoi tout est flétri. (Les rues désertes et sonores, l'odeur du pain frais par les soupiraux). — D'ici je vois des pins, et derrière, la plaine immense, bleue, si calme. Je ne peux pas. Ce vent d'est, continu comme un courant, je le sens sur moi, par

tout mon corps, et je n'en jouis point. Toujours cette lassitude, ce manque, cette impuissance entre mon désir et la possession.

Je voulais aujourd'hui revivre des souvenirs de mon enfance. Mon inquiétude trop présente m'empêche. Qu'est-ce donc que je cherche malgré moi ? Quelque chose me dérobe ma satisfaction.

Comme je prévois qu'il en sera ainsi de tous mes beaux rêves de vacances, après la « libération » ! De temps en temps, je m'exalte, pensant : « J'irai là, je jouirai de cela, tel paysage sera mien, telle volupté m'attend là ». J'en ai comme un délicieux délire ; je suis tout tendu, tout prêt.

Mais je sais que mon attente me prépare une déception de plus. Tout fuit, tout manque. Je ne pourrai plus être ivre.

Que c'était beau, quand, ces soirs d'enfance, « sur la terrasse » au bord d'un vallon très lent, j'écoutais près des miens les cors de chasse se répondre. Il y avait un grand fauteuil, où ma mère se mourait, et des tilleuls. La nuit d'été était sourde et pleine, elle pesait un peu, les arbres sur le bord d'en face se confondaient obscurément. J'avais bien mal au cœur. Tous ces lieux, dont je savais les noms, dans la nuit, si doucement ensevelis. Que dire encore ? J'étais sage et je souffrais merveilleusement.

Je ne sais pas dire tout cela avec la « particularité » qu'il faudrait. Pour que cela émût, comme il m'émeut, il faudrait que je le fisse sentir plus spécial encore, plus personnel, plus exclusivement à moi.

Je pensais justement à cause de ce souvenir qui me tourmentait ces jours-ci, je pensais ceci qui est une justification de ton art :

Le vrai poète n'exprime d'émotions que « vertigineusement particulières », il s'applique à donner tous les détails, à tout énumérer, à reconstituer la complexité unique, irretrouvable de son impression. Car ce n'est pas de généralités que nous nous émouvrons, ni d'impressions communes à beaucoup. Mais au contact de ce qui fut une seule fois en une seule âme, nous sentons d'autres souvenirs *de même teinte*, mais *à nous seuls*, nous pénétrer, et c'est de *notre* passé ainsi indirectement que nous sommes troublés. — Parle-moi le plus personnellement que tu pourras ; c'est alors que tu me délecteras, en remuant mon plus précieux trésor intérieur. Il ne s'agit pas en un poème de retrouver, textuelle, une sensation, mais de percevoir une nuance qui soit celle de beaucoup de chers émois.

Comme c'est bien cela que tu feras !

Je voulais dire — mais mon trouble d'aujourd'hui m'empêche — le jaillissement « inénarrable » des fleurs sur les arbres. Robes blanches soudain revêtant les branches sèches, carillons roses des pêchers... Je ne peux dire. Mais quand j'ai tourné ce tournant de

route l'autre jour, de voir si près, si doux ce jet de fleurs solitaire, derrière cette palissade, oh !

On entendait briser les âmes des lilas
Sur les coraux des pêchers roses des villas

Bordeaux, soir du même jour

Voici que le soir ramène un peu de paix. De nouveau, à ma petite fenêtre qui donne sur le « Jardin des Plantes », je respire cette défaillance si douce. Seul, un petit serrement aux tempes est là pour me rappeler mon angoisse et ma lassitude.

***

Hier longue visite à Frizeau.

Il m'a lu des fragments nombreux des lettres de Claudel, surtout de celle qu'il venait de recevoir :

Il lui annonce la naissance de sa fille Marie. Il désirait un garçon et l'eût appelé : Joseph. Il revoit les épreuves d'une nouvelle édition de *Connaissance de l'Est*. Il dit : *Je sens que c'est une veine tarie, dont je ne tirerai plus rien.* Il a peur que *le Mercure* l'édite *Dieu sait comment*. Il travaille à son *Art Poétique*, qui paraîtra aussi au *Mercure* et comprendra : *Connaissance du Temps — Le Traité de la Co-naissance au monde et de soi-même*, et probablement une troisième partie soit sur *Les Squelettes*, soit sur *La Mythologie*. — Il rédige en ce moment deux gloses : l'une sur la notion d'espace, qu'il réduit au temps, l'autre *De carne Domini*.

Frizeau lui ayant écrit (en décembre) qu'il avait fait la connaissance de deux jeunes gens (A. L. et moi) qui étaient passionnés de Lui, Il répond en le priant de les assurer de sa sympathie (la phrase est bien moins banale, mais je ne me rappelle plus les termes exacts). Il dit qu'il va répondre à A. L. Il n'avait pas encore reçu ma lettre à ce moment-là.

Il parle de Suarès. Il dit qu'il ne comprend pas pourquoi il ne se convertit pas, pourquoi il ne fait pas le dernier pas : *Il y a une femme*, ajoute-t-il. *D'ailleurs son livre est très beau, très élevé.*

Frizeau m'a montré une photographie de madame Claudel avec son père. Elle, figure fine, lèvres serrées, front large. Mais pourquoi commettre de ces profanations de langage ? Je m'agace à vouloir ainsi tout dire. C'est que c'est si passionnant tout cela, que je ne peux pas ne pas te le répéter.

Dans une lettre plus ancienne, Claudel parle d'un poète anglais, Coventry Patmore, dont il a traduit dans *Antée* trois poèmes. Il dit : *Il s'est converti, vers* 45 *ans, après avoir épousé trois femmes, et il a vécu le reste de sa vie dans une grande ferme, en patriarche, avec ses nombreux enfants, et passionnément religieux. Il est mort en* 1875.

Ses poèmes sont incomparables. Frizeau les fait venir. Cela tient deux petits volumes.

Frizeau m'a lu plusieurs extraits de lettres écrites l'an dernier de Paris, où Claudel a passé six mois. Il parle de Notre-Dame, où il a reçu une seconde fois la vie, et où il assiste tous les jours à la messe. C'est à Notre-Dame que, petit collégien, il a subi la crise qui l'a ramené au christianisme. — Il raconte une soirée au théâtre. On jouait une pièce absurde : *Que la vie des autres hommes est grossière, basse et stupide ! Que la nôtre est belle et pleine de joie !* Le lendemain il était à la messe, il triomphait à l'Élévation. *Et dire qu'on peut avoir pour rien tous les jours ce spectacle, et qu'on en préfère d'autres !*

Tout ce que je cite naturellement, c'est à peu près. D'ailleurs à part quelques explosions splendides, toutes ces lettres sont d'une simplicité, presque d'une candeur extraordinaire.

Une autre longue lettre que Frizeau ne m'a pas lue, sur l'explication mosaïque de la Création.

Une entrevision amusante : Claudel à Lourdes avec Jammes, Lacoste, et deux autres amis : Paul Berthelot (à qui est dédié *Partage de Midi*), type Amalric, et un directeur de banque belge, type Thomas Pollock ; ces deux derniers, en train de monter une affaire en Chine et demandant à Claudel absorbé des renseignements : « Tenez, disait Claudel, il ne sait même pas où est la Chine, et je suis sûr que son affaire va réussir à merveille ! »

Comment te raconter tout ce que m'a dit Frizeau ? Nous avons causé de Carrière, de Bernard Boutet de Monvel, de M^lle^ Dufau, de Redon, sur qui il m'a fait lire un intéressant article des frères Leblond (lesquels vont venir prochainement et à qui il me présentera), de Zuloaga, de Dario de Regoyos, de Maufra, de Gauguin toujours (dont Zuloaga dit : « C'est un art fini ! » !!)

Nous avons causé de Gide beaucoup. La première fois qu'il s'est présenté chez Frizeau il a pris un air froid, esthète, très Wilde.

Samedi soir

Revenu à Cenon pour deux jours. Absolument seul avec mes grands parents et mes grand'tantes, et la campagne.

Que ferai-je maintenant si je n'ai pas la joie ? Une imperceptible contrariété vient de m'enlever toute la volupté dont m'inondait ce soir admirable. Ce n'est même pas une douleur, c'est un malaise insupportable, une lourdeur, une incapacité de brûler, depuis que je sais qu'il y a la joie. La joie me donnerait-elle cela, cette légèreté, ce don de toute la personne, cette faculté de me consumer ? Je suis si bas, si incliné vers en bas, si petit.

Un peu de flamme.

Au lit

Paix des draps frais, et la lune par la fenêtre, dont je ne fermerai pas les volets.

***

Pâques

Que ferai-je maintenant si je n'ai pas la joie ? Ce jour de Pâques, je m'y étais longuement préparé. J'attendais d'y renaître, j'espérais je ne sais quelle résurrection. Je voulais prendre les textes liturgiques et les relire. Mais j'avais passé la semaine sainte trop païennement ; les jours avaient été trop voluptueux ; j'étais dans un trop fort désir de volupté. Ce matin, me réveillant, le brouillard léger qui couvrait la terre me déçut. Je pensais à un éclatement de l'aube, au matin

par qui la mer s'embrase et dont les feux immenses
Colorent les toits et les pylônes...

J'ai senti tout de suite que rien ne se passerait, que sur mon âme aussi persisterait à flotter ce voile dont le ciel était caché.

***

Oh ! comme tout ce que je dis là n'est pas vrai ! Je suis en proie à un tourment que je ne peux pas définir. Par moments il me semble que c'est un désir de Dieu ; puis je vois que non, que jamais je n'en ai été plus loin. Cette messe de ce matin, affreusement sabotée, sans grandeur, sans désir, m'a dégoûté. Tout était laid, et je sentais si bien que personne plus n'y comprenait rien. Mais voilà, dès que je me dis : je ne veux pas du christianisme, une autre voix m'interroge : Que veux-tu ? Que feras-tu ? — Tout ce printemps, qui est là, avec l'insolence de ses fleurs, qu'en ferai-je ? Je ne peux pas le posséder. Il est là, et je me sens étranger, sans amour. Faudra-t-il que je voie toute la beauté se gaspiller ainsi devant moi, sans que j'en puisse rien saisir ? Qui me donnera le *sens* ? Qui va m'initier ? Qui me donnera la paix ? Je voudrais tant comprendre, car je voudrais tant aimer.

Ah ! ces cloches de ce matin, montant de la ville par l'étroite embouchure du vallon et toutes rassemblées pour me frapper plus sûrement le cœur. Ces cloches « si natales », si intentionnelles.

Comme ce néant m'empoisonne !

***

Tout cela, je le sens, a un air vague et faux, parce que je ne sais moi-même au juste ce qui se passe. Le mot le plus vrai de mon angoisse, c'est :

Que ferai-je maintenant, si je n'ai pas la joie ?

Je suis arrivé à quelque chose, qui est une fin. Il me faut croire ou périr. Qui pourrait me délivrer de Claudel, m'arracher à Dieu ? Quelle vie acceptable, si je refuse d'avancer ? Et est-il vrai que je puisse comprendre Claudel, si je ne l'accepte tout entier ?

Involontairement, avec Frizeau, je me fais beaucoup plus prêt, beaucoup plus incliné que je ne suis. Sans hypocrisie j'accepte de lui un tas de petits préjugés, comme s'il ne me manquait plus que la foi. Je souffre de cette fausse attitude.

***

Comprends-tu et cela a-t-il quelque intérêt pour toi ?

***

Je ne pourrai me délivrer de Claudel, que SI J'ARRIVE A VOIR PLUS GRAND. Perspective effroyable !

***

Six heures et demie

Comment dire la paix du jardin à cette heure que tout va se faire sombre. La petite pelouse en pente, que cernent deux allées qui se joignent derrière un buisson ; et, parmi, les jonquilles jaunes éparpillées. Au fond le « cabinet des tilleuls ». Dans la vigne les pêchers roses, avec au sommet de dernières déclinantes lueurs.

Je ne sais pas, moi, mais c'est beau.

***

J'achève de relire *Tête d'Or*. Il faut que ce soit joué. Nous fonderons un théâtre pour y jouer Claudel, Claudel *seul*.

***

Suite de ma conversation avec Frizeau.

Gide, donc, très esthète. Frizeau agacé se permit d'être sincère et de le lui faire sentir. Gide aussitôt tomba dans une simplicité si exquise que Frizeau garde de lui un souvenir inoubliable et l'aime beaucoup.

Il prétend que l'éducation protestante a laissé beaucoup de traces chez Gide, qu'au fond il est très puritain et il en cite comme preuve ce fait que Gide, lorsque Claudel lui a raconté le thème de *Partage de Midi*, A ÉTÉ SCANDALISÉ. Claudel ne comprenait pas l'attitude très froide de Gide. Jammes lui a dit : « Mais, malheureux, tu l'as scandalisé ».

Frizeau prétend que l'immoralisme et le nietzschéisme de Gide sont très superficiels, sont une sorte de masque ; il l'affirme de mœurs très chastes.

Nous avons éreinté successivement Maeterlinck, Anatole

France et Paul Adam. De celui-ci Claudel a dit (après un dîner) : « C'est un pauvre petit malheureux, qui ne peut rien comprendre ! »

Nous avons causé de Barrès. Frizeau n'en raffole pas. J'ai défendu son sourire et la logique de son œuvre. T'avouerai-je qu'ayant rouvert l'autre jour *le Jardin de Bérénice* je l'ai vite refermé de peur de ne plus aimer ? Il est vrai que j'étais mal disposé.

Réponse à ta lettre :

Je comprends que tu aimes Beethoven comme tu le dis. En musique tout est dans tout. Et d'ailleurs Beethoven est si moderne.

Ce que tu me dis de Ravel est possible. D'ailleurs, à ce que dit Willy, la *Barque sur l'Océan* perd beaucoup à l'orchestre.

Tu ne peux juger Franck d'après *Les Éolides* ou *Les Djinns*. Il faut entendre *Psyché*, *Rédemption*, la Symphonie. Là est le vrai et grand Franck. La Sonate aussi et le Quintette. Je sais mal dire ce que Franck a pour moi de si émouvant. C'est l'anxiété dans la certitude — peut-être. *Psyché* par exemple. On sent qu'il y a en lui une paix, une joie indestructibles, mais qui n'excluent pas la possibilité de souffrir. Rien de désespéré, mais une passion triste et forte, s'appuyant sur une perpétuelle jubilation intérieure. Et puis, musicalement c'est si admirable, si en dehors de toute théorie, de tout souci de réforme, de toute intention révolutionnaire. Il y a deux sortes de novateurs : ceux qui veulent innover, qui cherchent leurs moyens, qui se construisent une manière : Wagner. Ceux qui parlent sans pré-occupation et déjà leur voix est nouvelle et leur formule toute trouvée : Franck. — Franck était assez naïf dans sa spontanéité pour s'être toute sa vie demandé *en quoi* il heurtait les formes admises. Je ne redirai pas ce qu'on a tant dit : l'extraordinaire « naturel » de sa *mélodie harmonique*, de sa mélodie, émanation des accords. Il faut écouter cela, cette chanson perpétuelle, qui se déroule sans évoquer aucune forme mélodique connue, — et si simple pourtant.

Si Franck parfois a eu recours au romantisme, c'est qu'il ne connaissait pas autre chose. Il est mort en 1890. D'ailleurs je suis sûr qu'il n'eût pas goûté le symbolisme.

Je trouve Debussy merveilleusement adéquat à Mallarmé dans son *Prélude*. Je relisais le poème. Ce qu'il en reste de beau, c'est non le sens exact, mais ces poussées de désir, ces élans sitôt retombés, accablés par trop de touffeur, ces gestes de se lever et ces réabandons. Le rythme même — coupé — des vers rend cela admirablement. Et Debussy a bien senti cela. Sa musique est une vibration continuelle de chaleur avec de courts sursauts, des gonflements qui s'apaisent, des appels passionnés et des affaissements.

Maintenant comment Mallarmé se fût exprimé musicalement, je l'imagine mal.

***

Je connais, non *Prétextes*, mais l'article sur Wilde, un chef-d'œuvre.

***

Je connais aussi *Pensée des Jardins*. J'ai oublié. Il paraît que Jammes parle beaucoup. Cela me gêne.

***

Je ne finirai pas mon article. Il est stupide. Je le recommencerai en mai dans un esprit tout différent, en partant de cette idée : Claudel chrétien.

***

Ce que tu m'annonces n'est même pas une mauvaise nouvelle. Nous nous arrangerons toujours. Tu me chercheras une chambre dans le voisinage.

***

Frizeau m'a prêté *Saül*, *Le Roi Candaule*, et les *Grains de myrrhe* de Robert Vallery-Radot, un tout jeune. Ceci sans aucune importance. De bons poèmes, mais très loin même de Charles Guérin.

A propos, tu sais que Charles Guérin est mort. Dans *le Mercure* qui paraît aujourd'hui, il doit y avoir un article de Jammes. C'est triste, quand même.

***

Je ne comprends pas encore très bien *Saül*. Je ne sais pas démêler s'il n'a voulu faire qu'un drame, ou s'il a eu là aussi des intentions d'idées. Je relirai une troisième fois. C'est très étrange, d'un irréel qui ne satisfait pas. Si ce n'est qu'un drame, c'est manqué (sauf quelques scènes entre Saül et les démons).

Le Roi Candaule, c'est joli sans plus. La représentation à *l'Œuvre* dut être bien amusante. Gide s'est amusé à faire précéder la pièce des appréciations des journaux.

Ceci de Faguet :

La pièce de M. Gide n'est pas maladroitement faite et elle est d'un certain agrément de style.

Toutes les autres sont crevantes.

C'est joli, *le Roi Candaule.*

Il y a la préface surtout qui est admirable, avec ceci :

... voyant le bruyant succès que le public fait aux pièces de M. Ros-

tand, par exemple, je ne puis prétendre un instant que, si ma pièce est applaudie, ce soit pour ses mérites littéraires.

***

Je lis *les Foules de Lourdes* de Huysmans. Dire que j'ai failli — avant de le lire — prendre ce pauvre bonhomme au sérieux. Cette phrase qui termine un chapitre :

ce qu'en tout cas l'on guérit, si l'on doit guérir, d'une façon variée à Lourdes ! (!!!)

***

Écris-moi vite et parle-moi de ton pays. Tu ne peux savoir combien *maintenant* cela me fait de plaisir.

Ton JACQUES R.

P. S. — Tu as bien reçu le paquet où se trouvaient *l'Ermitage*, *l'Occident* et le Charles Guérin ?

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, mardi 2 avril 1907

Mon cher ami,

Le plus beau jour des jours de Pâques. Après le soleil et la poussière un peu trop tôt venus de ces trois derniers jours, c'est une journée couverte, chaude et douce. Depuis ce matin des orages lointains coulent au fond du ciel en nous laissant un peu de pluie. Ce soir, la grande route mouillée et nette s'en va à travers bois jusqu'aux bois plus sombres de l'horizon sur lesquels l'orage est suspendu.

Très douce soirée ! avec l'été qui l'environne et ce désir d'aller vers l'horizon où la route est plus blanche au milieu des bois assombris d'orage.

Dans une avenue des bois, vers les grandes barrières blanches de la route, elle va, lointaine et seule, méditer son attente. Elle sait qu'elle attend la plus douce et la plus pure soirée, au déclin de laquelle nous sommes sûrs d'aller l'un vers l'autre — soirée comme celle-ci. Et notre amour ne sera rien autre chose que cette soirée, sa douceur à en pleurer sentie ensemble, ses horizons à en mourir désirés ensemble.

***

Encore une fois, je dirai un mot de la jeune fille sans espérer jamais l'atteindre par des paroles :

Auprès d'elle, on ne pensait pas à son corps.

***

Je veux te faire un reproche :

De toute sensation, tu t'es toujours pressé d'arracher l'idée ; de tout fait, la conclusion. En cela, tu nous as, toi et moi, blessés quelquefois. Nous aimons surtout Claudel de n'avoir pas connu d'idées en dehors de la période où elles ne sont que sensations et constatations. Et moi, je ne veux pas connaître le monde en dehors de mon âme où il n'est que rappel de paysages désirés ou d'histoires ébauchées. Le reste n'est que parole d'autrui, formules également vraies, également fausses.

***

Je dévie sur le *Réalisme* en art. Ces jours-ci, j'ai été amené à méditer sur le réalisme. Je vois que c'est encore une formule à travers laquelle on examine le monde. Un peu de science et le plus possible de « vérités » médiocres et courantes : on bâtit le monde là-dessus, et le tour est joué. Le principe du réalisme, c'est ceci : se faire l'âme de tout le monde pour voir ce que voit tout le monde ; car ce que voit tout le monde est la seule réalité. Je me demande comment nous avons tous pu nous laisser prendre à une théorie aussi grossière. Il est vrai que c'était un échelon.

Je ne parle pas ici du *Naturalisme*, dont la bêtise et le romantisme n'ont jamais trompé que les instituteurs.

C'est peut-être justement par horreur du *romantisme* que nous avons cru un instant au *réalisme*. Le premier moyen venu nous a paru bon, tant nous désirions être sincères, tant nous désirions que le public rendu sceptique — en même temps qu'endormi d'un sommeil ennuyé mais bien tranquille — par les tirades romantiques, crût à notre sincérité et s'inquiétât des vérités que nous allions lui révéler.

Le *symbolisme* a crié bien fort qu'il était une réaction contre le *naturalisme*. Je l'ai aimé surtout parce qu'il réagissait contre ce *romantisme* dont je parle. Mais pour l'aimer ainsi il fallait avoir compris d'abord la médiocrité et l'inanité du *romantisme*. On lui a opposé le *réalisme* !

***

Pendant que j'y pense :

Connais-tu cette nouvelle lamentable : la mort de Charles Guérin, le poète, âgé de 34 ans, chez ses parents, à Lunéville ?

***

— Sais-tu qu'on reprend *Pelléas* à partir de jeudi prochain ? Et que jeudi prochain, Réjane commence une série de représentations de *Maison de Poupée* ?

∴

Je veux que cette lettre dure trois jours. Aujourd'hui, je vais finir ces quatre pages.

— Pour la première fois de ma vie peut-être, j'ai regretté Paris, ici, toute une journée. Très clairement, je désirais *les Indépendants*, les expositions... Surtout *les Indépendants*. A cause de ce soleil d'été, je désirais l'avenue de juin et de juillet, avec ses feuilles, ses arrosages, les parcs feuillus où l'on se perd à cause des feuilles, du soleil et des toilettes. Mais aussi très nettement je désirais Maurice Denis, Laprade, peut-être, et peut-être Camille Claudel — au lieu de la beauté fragmentaire de cet horizon, qui m'était donnée et que si souvent j'ai faite infinie. Aussi parce que, sans doute, j'étais un peu obligé de rester là, par cette belle fête d'été, parmi des notabilités odieusement médiocres, au lieu de mes divagations à travers Paris, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit, pas même à moi-même, d'un de mes pas ou d'une de mes pensées.

Paris c'est surtout l'endroit d'où je m'évade *le mieux*.

— J'ai été tellement déçu, après avoir sur le mot de Pâques imaginé le Printemps, de ne trouver d'abord, à cause de la date précoce, qu'un hiver avec du soleil — que pendant une semaine je me suis satisfait seulement d'une joie physique comme de convalescent : après notre réduit de Paris, manger sur une toile blanche, avec l'assurance que tout autour de soi est d'une infinie propreté, en face de la fenêtre où derrière la cour pointent les arbres de l'horizon et se développe le ciel — manger de la nourriture fraîche, du vin clair, du lait comme sucré... après Paris !

Que je t'explique pourquoi nous ne pourrons pas te loger, après l'avoir espéré :

Nous devions, au début, *nourrir* A. ; et, malgré l'exiguïté du logement, tâcher d'avoir *en pension* une amie pauvre d'Isabelle — l'un compensant l'autre. L'amie a eu la fièvre typhoïde et n'a pu venir qu'en février dernier. A ce moment, vu toujours l'exiguïté du logement, nous étions décidés à louer un deuxième logement tout pareil au nôtre et qui se trouvait, par un hasard merveilleux, libre sur le même palier. A. aurait logé avec moi dans ce nouveau logement. Il y aurait eu une troisième chambre pour toi, lors de ta venue. Le personnel féminin aurait été à l'aise dans le premier appartement. — Malheureusement notre chameau de concierge a fait passer un de ses protégés avant nous, de peur, croyons-nous, de ne pas recevoir un deuxième « denier à Dieu ». J'en ai été réduit à lui flanquer un abatage court et soigné, A. à rester à l'hôtel, notre unique appartement à garder ses airs de

campement ou de dortoir, et moi à ne pouvoir t'offrir qu'une place au réfectoire.

Quand me diras-tu le jour et l'heure de ton arrivée ?

Mercredi, 3 avril 1907

Ce matin, il pleut doucement et douteusement.

— Je me rappelle que ce qui avait fait se déclancher ainsi, le jour de Pâques, mon désir de Paris, c'était, trouvée par hasard, une amusante gravure de l'exquis B. Boutet de Monvel.

Les Fleurs d'Odilon Redon. Très beau, l'article de Jammes, et d'une exactitude qui ne m'a pas surpris. J'ai été hanté aussi, pendant que je Les regardais, de ce que tu En disais.

C'est bien un effort magnifique pour faire éclater le mystère de leur simple existence. Elles sont là, simples et ordinaires, dans de petits pots et de petits cadres. Mais déjà, elles s'imposent par leur air d'être surgies là. Puis on remarque qu'elles gardent encore ce mouvement giratoire par lequel elles viennent de l'ombre. Mouvement giratoire et décomposition du spectre ; et enfin apparition unique et complète : Elles sont toutes là comme cent soleils.

De grands panneaux : l'un que j'appelle *les Limbes des Fleurs.* Dans le fond, il en est des milliards qui arrivent, encore indistinctement pâles et grises comme le papier. Puis ce sont des tournoiements, des explosions — et leurs bouches apparaissent et leurs yeux. Quelques-unes s'approchent enfin, sombres, terribles, aquatiques. Aucune n'est encore arrivée.

Un autre qui doit être *le Monde des Fleurs.* De grandes plantes *d'une élégance fabuleuse* et japonaise. Tout est très pâle comme d'une lumière très douce mais pénétrante. Il y a un être humain mais confondu presque avec l'arborescence du premier plan.

Aussi les petites barques chargées de trésors et de légendes. Aussi les « coins de vitrail » où l'ombre, l'horizon et un profil viennent ajouter l'angoisse de je ne sais quel mystère à la somptuosité des couleurs.

— J'appuie ces impressions rapides sur une étude très longue en compagnie d'Isabelle qui prend depuis longtemps des leçons d'aquarelle. Après avoir peint elle-même tant de fleurs elle était émerveillée de celles-ci. Nous avons remarqué la clarté et la vigueur inouïe des pastels. Nous avons remarqué surtout cet arrangement miraculeux, cette compensation mystérieuse des couleurs, qui fait un chef-d'œuvre unique de quelques grains, pétales et taches semés sur papier gris — mais semés d'après tels calculs cachés. Je n'ai retrouvé cet accord que chez Gauguin, et chez les Japonais. Je connais, en allant au manège, une boutique où sont exposés des Japonais. Je reste en extase : accords de teintes exquises, élégances

intermédiaires, grimaces calculées. Eux seuls ont su, avec quelques taches en grappe au coin d'un pavillon, suggérer ces retombements de fleurs infiniment délicates dans un printemps si tranquillement lumineux.

Isabelle a été voir la vente le lendemain avec ma grand'mère. Des fleurs à 200 francs. Les grands panneaux à 560 francs. G. qui se propose toujours de faire une affaire d'or en achetant, avant leur gloire, quelque Maurice Denis, Vuillard ou Redon, a manqué là encore une belle occasion d'être au courant.

C'est pourtant avec lui qu'à une devanture de l'avenue de l'Opéra j'ai vu des reproductions de *Camille Claudel*. Ce que dit son frère de Rodin est comme toujours « extrêmement juste et extrêmement injuste ». Rodin est un rustre dont chaque groupe tend à repousser la lumière et à reformer le bloc primitif. Très certainement il a été cela. Mais il l'a été avec génie. J'ai vu de Camille Claudel *la Danse* et *la Conversation*. Le plus grand éloge que je puisse faire de la danse, c'est de dire que certainement Claudel s'en est inspiré pour les vers de la fin de *Partage de Midi*. Tu sais : *les petits pieds cueillis*... Des mots m'avaient grandement surpris en lisant les critiques sur cette élève de Rodin : élégance — amusant — lumière —. Combien ils sont justes, mais pas encore assez justes : leur sens est trop pauvre et ne dit pas assez le génie. La danseuse lancée en arrière, la tête penchée sur l'un des deux bras étendus, danse. Comme hors du tourbillon d'étoffe, elle danse. Le bout du pied touchant seulement à la roue sur la mer, elle danse. Ce n'est presque plus qu'un mouvement, d'une sveltesse indicible — d'une furie qui fait penser par contraste à cette Carmen endormie du Luxembourg — d'une séduction... et surtout d'une jubilation ! — On ne sait si on est inquiet de se sentir ainsi entraîné par cette sirène à castagnettes ou si, de la voir ainsi se jouer avec la lumière, la diviser, l'empoigner, puis se mêler à elle, on ne va pas éclater de rire.

La Conversation. Primitivité. Corps qui écoute, corps qui confie, corps qui épie : Trois femmes nues assises — comme trois singes. Menu chef-d'œuvre : c'est un bloc aussi, mais dont il ne reste plus que trois fines arêtes toutes transpercées, détaillées par, peut-être, le feu du milieu et la lumière d'alentour. Encore, on ne sait si on est effrayé de se sentir penché vers ce premier secret humain, ou si on est prodigieusement amusé. Surtout la joie dont parle Claudel : la joie de cette main féminine pétrissant.

J'ai vu une photographie de *la Petite Châtelaine*. Je pense que c'est aussi séduisant : de délicatesse, d'élégance et d'expression.

— Rodin a dit d'elle : « C'est moi qui lui ai montré où elle trouverait de l'or, mais cet or est à elle ». — On m'avait dit que Rodin était insupportablement autoritaire et je savais que Camille

C. lui ressemblait en ce point. Il paraît que dans sa jeunesse elle soumettait toute la maison à son art : les uns préparant la terre, les autres servant de modèles. Les uns après les autres tous l'ont fuie. Paul Claudel fut je crois son dernier fidèle. — Elle et Rodin ne pouvaient s'entendre.

***

Je me rappelle t'avoir promis mes impressions sur *le Salon d'Automne* et sur des expositions particulières. Il est trop tard maintenant pour t'écrire cela sérieusement. J'ai fait au moins allusion au principal. Et nous aurons bientôt le temps de reparler longuement de tout cela.

Charles Dumas m'embête. J'ai peur qu'il n'ait rien à dire. Dans son nouveau livre il y a toujours deux notes :

1) *Quand vous étiez en deuil et qu'il avait vingt ans !*

2) *Ce désir d'être tout que j'appelle mon âme.*

1) Des amours pas très émouvantes. 2) Des méditations philosophiques pas bien nouvelles. — Quelques essais, en plus, assez malheureux, de vers vaguement libres et de plaisanteries apitoyées. Je lui en veux surtout de n'être pas poète : toutes ses images et tout ce qu'il y a de « poétique » dans ses livres, c'est fait de chic : combinaisons de « bleu, angélus, larmes, étoiles... » J'espérais de lui, puisqu'il ne connaît que Paris, un peu de la poésie de Paris. Je lui ai dit cela en développant un peu. Il était estomaqué et m'a dit en grand secret qu'il méditait un nouveau livre intitulé : Paris. Mais voilà, il a l'intention d'arracher brutalement de tout paysage l'idée philosophique comme dans cette puérilité maladive intitulée *Joujoux* de *l'Eau Souterraine*. C'est perdre son temps.

Avec ça il est plutôt nuance Fernand Gregh.

Nous avons discuté Impressionnisme en peinture, vers libre. Mais ces discussions m'embêtent. On voit qu'avant tout il envisage le succès ou qu'au moins il essaye de le rendre compatible avec sa sincérité, très réelle il faut bien le dire. Il se fait d'ailleurs des illusions renversantes sur le « génie » de son groupe littéraire : Derennes, Despax, Magre... Moi, je faisais exprès d'appeler ceux-ci « ces jeunes gens » après avoir parlé de Jammes ou un peu de Claudel « dont il a entendu parler ». Nous avons parlé de Jammes auquel il a envoyé son livre dédicacé et qui lui a répondu aimablement ; de Charles Guérin qu'il aime ; de Léo Larguier que j'aime, qui date tous ses écrits de « La Grand' Combe » et qui attend la gloire d'Hugo et de Ronsard dans une petite chambre, en vivant de collaborations au *Mouvement* ou à *Antée* — ; de ses autres amis, que je n'ai pu m'empêcher de critiquer. (J'aimerais assez connaître

Larguier, mais les autres me dégoûtent tellement). Je n'ai pas voulu qu'il soit question de moi. Il m'a donné son livre, avec la dédicace : « Au jeune ami Henri Fournier, avec mes vœux très sympathiques pour son avenir littéraire — un vieux classique, Charles Dumas ».

***

Pensée des Jardins — Viola Hortensis. — Quelle merveille cette âme de Jammes ; comme elle est, aussi, merveilleusement de son temps et comme je m'explique que l'aiment tant de jeunes gens, tant de jeunes filles. Cette simplicité si savante et si subtile. L'aboutissement : *le Psaume du Baptême*, est un chef-d'œuvre, avec toute cette vie si délicatement et profondément sentie — de ce monde que Dieu comme un vieux marin a taillé dans un morceau de bois.

— La sensualité « particulière », éparpillée et comme concrète de Jammes, interrompue tout d'un coup par cette citation à l'immense, surhumaine et comme abstraite sensualité : *Il n'y a pas de sécurité comparable à celle de l'espace illimité* (Claudel) ! Et Jammes comprend divinement ; dans son monde, il applique cela à la sécurité abandonnée à l'espace sans bornes du moment où l'on va s'endormir.

— Je suis aussi ému que toi en pensant qu'il aurait pu tout d'un coup arriver chez toi. Connais-tu son portrait ? Je connais le masque de Vallotton. As-tu l'occasion de lire *Viola Hortensis*, ou veux-tu que je te l'envoie à la rentrée !

***

Je trouve que tu as un peu trop demandé à Claudel, en lui écrivant, une intuition miraculeuse de ce que tu es. Je lui aurais écrit plus longuement, ce qui était une tâche surhumaine et impossible : alors j'y aurais renoncé et j'aurais envoyé avec tes courtes phrases ton article. Mais elles sont très belles ces courtes phrases. Il devinera tout.

Ne vas-tu pas, quelque jour, montrer à Frizeau ton article qu'il enverra à Paul Fort avec ordre de le publier. Je me rends bien compte que pour toi c'est très délicat, cette démarche qui aurait l'air calculée depuis longtemps. C'est à toi de bien faire sentir et comprendre qu'elle n'était pas calculée.

***

Sur Laforgue. A propos de ce tour de force : j'ai lu à des jeunes filles d'un bout à l'autre une des *Dernières Pièces*, en leur faisant tout comprendre et tout aimer. Je n'aurais jamais cru que ce fût possible.

Sur Jules Laforgue, à l'article très complet que j'aimerais faire si j'en ai jamais le temps, j'ajoute ces deux paragraphes :

— L'influence probablement néfaste (au moins quand elle a été trop directe) de Gustave Kahn.

— Sa façon à lui, si particulière, de sentir le général. (Un des côtés, encore, par où il est caduc comme le genre de philosophie auquel il se raccrochait. Mais ses railleries le sauvent).

Je puis dire que je n'ai jamais sympathisé complètement avec Laforgue, sentant toujours qu'il y avait autre chose ; mais je l'ai toujours si parfaitement compris que je n'ai pu que l'aimer comme je l'aime encore, si loin de lui que je sois.

Aussi ceci : par des procédés périmés de réalisme, de psychologie, de pessimisme il arrive, même dans ses notes en prose, au dernier mot de l'idéale poésie. Je pense, en particulier, à un passage découvert dernièrement dans une *Revue Blanche* — des notes sur *des Amours de Province* faites selon ce procédé et qui ont ému le plus lointain et le plus délicat de moi-même.

***

On découvre la pauvreté du théâtre moderne lorsqu'on se dit une semaine avant Pâques : « Il faut pourtant que j'aille au théâtre pour y mener ma famille » et qu'on choisit un peu au hasard sur l'affiche. C'est ainsi que j'ai vu *la Maison d'Argile* — *Anna Karénine* (l'adultère bien connu avec toutes les annexes ordinaires ; mais en plus, comme dans *la Puissance des Ténèbres*, un ou deux passages admirablement sombres, profonds, d'une angoisse qui dure) et enfin, de guerre lasse, avec Guinle, pour voir des clowns (que j'ai souvent préférés aux acteurs) : *la Revue des Variétés*. C'est moins bête que *la Lune Rousse*.

Je m'arrête. Je m'étais promis de te parler en détail de cela, de te dire des méchancetés irréparables sur G. et Ch. Mais à quoi bon ? Tout ce que j'aurais pu te faire remarquer, tu l'as vu depuis longtemps et tu en as été affligé.

Je devais te recopier du Whitman. Je n'en ai pas le courage. Je te le ferai connaître, fin mai. Je viens d'avoir une note d'anglais magnifique pour une dissertation sur Keats et les Préraphaélites. Au lieu de te parler de Whitman, je vais te dire ceci :

Le jour de la Mi-Carême, comme toujours j'ai dit à mon entourage que je n'irais pas me mêler à la foule ; et le soir, comme toujours, je me suis trouvé sur la place de l'Hôtel-de-Ville, faufilé aux premiers rangs. J'aime le peuple plus que je ne saurais dire lorsque je suis ainsi perdu au milieu de lui sans que rien de ma vie ou de mon entourage s'interpose entre lui et moi. La foule sur la place immense était indéfiniment grouillante. Il y en avait encore sur les

toits, et des têtes garnissaient tous les trous des murs. Je me sentais comme toi le désir d'être au centre, de parler, d'entraîner. Pleurs de gloire.

La gloire ou l'amour. Il faudra pourtant choisir.

H. F.

J'aimerais avoir ici une réponse à ma lettre de Paris et, de retour à Paris, avoir une réponse à cette lettre-ci. Écris-moi.

Le Cheval. 1) Après une heure de cheval, être tout courbaturé et se dire que plus tard on restera parfois 7 heures sans descendre.

2) Après 4 minutes au plus de trot, être essoufflé, entendre tous les autres soupirer, se dire soi-même qu'on va tout lâcher et qu'on a les fesses prêtes à saigner — s'arrêter au signal et alors penser qu'un jour on trottera ou galopera des heures.

3) Au repos mettre sa main sur le cuir chaud du cheval et voir sa longue tête embarrassée de cuir et de ferraille, qui se tourne péniblement et vous regarde !

—

A Henri Fournier, à La Chapelle

4 avril 1907

Je reçois ta lettre dans un moment terrible. Je sais que dans une demi-heure au plus tard j'aurai la réponse de Claudel. Le facteur a passé cet après-midi avec une lettre recommandée de Tien-Tsin : je n'étais pas là. Il doit la rapporter ce soir.

Comment dire le tumulte où je suis ? Anxiété, espoir, désir fou, et mon cœur qui bat.

Cette réponse arrive un mois plus tôt que je ne pensais. Je ne comprends pas comment. J'ai écrit le 23 janvier. Il faut un mois et demi pour aller là-bas. Miracle. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Après t'avoir annoncé cette chose immense, j'ose à peine te dire ceci, qui est pourtant considérable : Je serai libéré le 26 avril. Dans ving et un jours je suis libre.

Peut-être mon désir a-t-il été si fort de ces deux choses, ma liberté, la réponse, qu'elles sont venues à ma rencontre.

Je n'ai plus rien à dire. J'attends.

Pourvu qu'il n'ait pas oublié.

8 heures 1/2

Elle est là, terrible. Quelque chose dans ma vie se passe. Je ne suis plus qu'un tourment affreux.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Vendredi soir. Paris, 12 avril 1907

Mon cher Jacques,

Que fais-tu ? Où es-tu ? Je voudrais pouvoir te venir en aide. J'ai retrouvé Paris, par une fin d'après-midi douce et pluvieuse, avec un gonflement de cœur impossible à dire. Grandes voies avec les arbres déjà verts, qui seront touffus l'été ; voies infiniment animées et profondes et mystérieuses comme au premier jour où, enfant paysan, je m'y suis émerveillé. J'y retrouve l'été qui est là ce qu'il n'est pas ailleurs. Pluie douce dans les feuilles du boulevard. Cloches claires des tramways qui passent indéfiniment. Un visage, quelque soir encore plus beau d'amour, se révèlera derrière la fenêtre la plus cachée.

Il n'y a rien de plus que cela, pour nous.

Mon ami, l'été est partout ce qu'il n'est pas ailleurs ; partout il révèle un autre mystérieux désir de mon cœur. Et il n'y a rien de plus pour nous, et nous ne renoncerons pas à ce qui nous a été donné.

Viens voir les tramways s'enfoncer dans les arbres de l'Avenue.

La pluie s'égoutte dans la petite cour carrée où donne ma fenêtre.

Un curé, mon petit-cousin, qu'on dit très intelligent, est venu voir ma grand'mère l'autre jour. J'ai voulu te raconter sa visite, mais j'ai eu peur de te blesser.

Seulement ceci : il m'a parlé de cela dont j'avais le pressentiment : Quelqu'un comme nous, converti comme nous aurions pu l'être, est venu à lui au hasard du confesseur. Je pensais à cet homme, épuisé de combats, retrouvant cette bonne franquette.

***

Écris-moi que tu arrives le 27 ! Hier soir, me rappelant ton visage, tes gestes, j'examinais en face cette idée de te revoir. C'était une fièvre comme de penser à revoir cette autre âme, tu sais...

Écris-moi. Je suis si anxieux de ton silence après cette lettre !

HENRI FOURNIER

J'ai vu l'exposition des Maurice Denis. C'était le soir de l'inauguration et le soir de mon retour à Paris. Quelle désolation que tu ne puisses arriver avant la clôture, le 20.

J'y vais retourner. Pour l'instant, ceci :

Communions. Premières Communions. Mois de Marie.

Vierges et Jésus à qui, dans la sainte lumière, les vieilles dames pieuses de la cathédrale présentent les enfants endimanchés.

Communiantes, deux à deux, que l'institutrice, au beau matin, devant le mur, arrange et regarde une dernière fois.

Têtes penchées, si naïves et innocentes qu'elles ne veulent plus être belles.

H. F.

A Henri Fournier, à Paris

12 avril 1907

Voilà. Dans 13 jours je suis libre. Ce sera le 25 avril au soir, un jeudi. Je resterai ici sûrement la fin de la semaine, pour me payer l'ineffable jouissance d'un peu de chez soi après un an de vie de camp. Je partirai pour Paris, très probablement la semaine suivante. Quelle joie, mon ami ! J'en rêve. J'attends avec anxiété le journal pour savoir si *Pelléas* se maintient. Il faut que tu me dises si *les Indépendants* sont ouverts jusqu'au 30 avril. Si oui, cela pourrait avancer peut-être ma date de départ. *Ceci est important.*

Il faut également que tu t'occupes de me trouver une chambre dans les 1,50 ou 2 francs par jour. Tu peux dire que j'y resterai au moins quinze jours. Peut-être me fera-t-on un rabais. J'aime mieux mettre 2 francs et n'être pas trop mal. La hauteur au-dessus de la rue ne me fait rien. Autant que possible dans le quartier et près de toi. Mais si tu trouves bien ailleurs et pas trop, trop loin, tu peux. La marche ne me fait plus peur et j'aurai du temps pour me promener. Je sais qu'il y a des chambres à 2 francs à l'Hôtel Folkestone, rue Castellane (donnant dans la rue Tronchet). Tu pourrais voir. Je n'aimerais pas beaucoup revenir à l'Impasse Royer-Collard.

Mon ami, que nous allons être heureux. Déjà je vois, comme tu me les évoques, ces avenues pleines de soleil et de feuilles, et tout Paris.

Etre libre là dedans.

Je ne peux guère te parler de la lettre de Claudel. Je te l'apporterai. Je lui ai aussitôt longuement répondu. C'est pour cela que j'ai laissé et que je laisse pour l'instant ta lettre sans réponse. Claudel m'a merveilleusement deviné. C'est pourquoi il m'a troublé. Quelque chose certainement est intervenu.

Si j'ai le temps entre ma libération et mon départ, je t'écrirai. Il y a des foules de choses que je ne pourrais peut-être pas dire —

bien que je me sois habitué beaucoup à parler selon moi-même.

Tout ce que tu me dis de Camille Claudel que je ne connais pas est admirable et admirablement juste. Tout ce que tu me dis de Redon aussi. C'est bien cela les Limbes des fleurs, le tournoiement vers l'épanouissement.

Je pensais que Dumas n'existait plus.

Quelle terreur et quelle paix que ce mot : *Il n'est pas de sein si bon que l'Éternité et de sécurité comparable à l'espace* INCIRCONSCRIT.

***

Résumé : Tu as 1° à chercher une chambre ;

2° à me dire si *les Indépendants* sont fermés ou quand ils ferment.

Quand tu m'auras dit cela, je te dirai le jour et l'heure de mon arrivée.

Quelle joie !

J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Dimanche matin

1) *Les Indépendants* durent jusqu'au 30.

2) J'ai commencé à m'occuper de ta chambre. J'en ai vu une — petite — au quatrième, à l'Hôtel Cluny-Square, donnant sur le square de Cluny et sur toute la perspective du boulevard Saint-Michel : 2 francs, non compris service et éclairage. Moi, je sacrifierais tout à l'air et à la vue. Elle sera libre le 27. J'en verrai d'autres.

Retourné voir Maurice Denis. 45 peintures et 20 dessins de lui ! Je vais ce soir aux *Indépendants*.

Peut-être t'écrirai-je aussi, au dernier moment, de ces choses qu'on ne peut qu'écrire.

Je t'attends dans quinze jours.

H. F.

A Henri Fournier, à Paris

Mardi soir, 16 avril 1907

J'arriverai très probablement soit le dimanche 28 au matin, soit le lundi 29 au matin, autant que possible le dimanche, mais je ne promets rien.

Je suis inquiet de *Pelléas !*

Que je suis heureux de pouvoir voir *les Indépendants !*

La chambre de Cluny me va assez bien. Le service n'est-ce pas, ce n'est pas grand'chose ? Informe-toi de ce que ce peut être.

Je suis 1er au classement final des dispensés. Incidents amusants que je te raconterai.

Quelle joie de pouvoir dire : A bientôt !

Ton J. R.

A Henri Fournier, à Paris

Dimanche, 21 avril 1907

Je resterai un mois. Tu pourrais peut-être — si ça ne t'ennuie pas trop — demander à l'hôtel si on ne me ferait pas une petite réduction. De quinze jours à un mois la différence est appréciable. Enfin tu arrangeras tout ça comme tu voudras. Je suis sûr que ce sera le mieux.

Je vais avoir un billet à tarif réduit sur l'État. Cela me fait une grosse économie. L'ennui c'est qu'il faut attendre l'arrivée de ce billet. Je pense bien l'avoir cette semaine. Mais enfin, enfin...

Je t'écrirai un mot pour t'avertir de l'heure de mon arrivée.

Je vois par ce que j'ai reçu de toi que la courte lettre, adressée à La Chapelle, et où je t'annonçais ma prochaine libération ne t'est pas arrivée. Tant pis d'ailleurs ! Je dis cela pour que tu ne croies pas mon silence un oubli.

Nous verrons des Maurice Denis à *la Nationale*, mon ami. Et nous irons au Vésinet, dont l'église par lui a été toute décorée.

Frizeau m'a prêté *le Traité de la Co-Naissance au monde et de soi-même* — et les *Lettres* de Baudelaire, et *les Curiosités Esthétiques*, et *l'Immoraliste*.

Décidément, je te t'écrirai plus. Écris, toi.

Jeudi matin, je suis libre.

A bientôt.

Ton J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mercredi soir, 24 avril 1907

Il n'aurait plus manqué que tu ne restes pas un mois !

J'avais averti la dame de l'hôtel que tu resterais au moins un mois, et elle n'avait pas voulu démordre de ses 2 francs par jour avec service et éclairage. Aujourd'hui elle demandait 2 fr. 50 tout compris, mais j'ai fini par obtenir 60 francs par mois tout compris.

La chambre est au quatrième. Elle donne sur la rue de la Harpe et sur le boulevard Saint-Germain. Ce n'est pas exactement ce que m'avait dit la dame, mais la rue est magnifique tout de même : le square Cluny, toute une montée de feuilles jusqu'au Panthéon ; elle est petite, mais toute neuve et claire. Tu seras très bien.

J'ai été aux *Indépendants*. Il y a trois merveilles de Charles Guérin, trois Laprade, des Boutet de Monvel... Nous verrons des Maurice Denis à *la Nationale*, mais penser que nous ne retrouverons pas le monde de cette dernière exposition, que nous ne reverrons sans doute jamais, par exemple :

ce petit tableau, intitulé je crois : *Visitation*. Au plus profond de l'été, et au fond du jardin, personnages tout près de leurs ombres chaudes et rouges sur le mur ; deux personnages mystiques ; deux méditations, exaltées dans les allées, qui se rencontrent dans les fleurs, le long du mur, à l'heure la plus angoissée et la plus solitaire de l'après-midi,

ou encore, au soir frais, au bord de la grande pelouse dessinée de parterres, ces grandes figures, dont le contour est un trait lumineux, qui se saluent à la façon antique, de leur bras étendu à la hauteur de leur tête haute, petite et penchée.

Il n'y a rien de plus vieux et de plus moderne : autour de la Vierge ce ne sont plus les Donateurs, mais, tu sais, les vieilles dames de la cathédrale, avec leurs vieillottes capotes à brides et leurs collets de soie fanée, qui présentent les enfants « en dimanche », aux mollets sans élégance, trop droits et pas formés, avec des bas naïfs.

Et sa douceur à mourir ! La petite fille disait que, de tous les peintres, c'était celui qu'elle aimait le mieux.

***

J'ai commencé à écrire sans savoir ce que je choisirais. Je voulais seulement que tu aies quelque chose de moi demain pour que tu saches combien, demain jeudi, « je sympathise » avec toi.

Je ne t'écrirai plus, maintenant.

Je suis comme quand, dans le train, on arrive à sa station : je me sens inquiet, angoissé, j'ai besoin de recul, de temps, pour bien me rappeler, pour te le dire, comment je suis. Je me sens m'échapper à moi-même. Tu comprends.

Il faut venir dimanche matin. Ta réduction sera arrivée. J'attends ta dernière lettre m'annonçant l'heure.

Trois de mes lettres ont croisé les tiennes, mais je les ai toutes reçues.

J'avais l'intention de te prémunir contre des erreurs faciles à commettre sur mon entourage et par conséquent sur moi-même. Je préfère te laisser t'en tirer tout seul.

Seulement ceci à quoi je tiens : ma grand'mère n'est pas une paysanne. Je veux dire n'a jamais été *pour moi* une paysanne. C'est « la maman-Barthe » d'autrefois, des vacances dans une maison, un monde à part qu'on ne peut pas dire. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une pauvre vieille femme, très travailleuse et très enfant, à qui il a fallu imposer une discipline de silence et de discrétion très pénible.

Maman-Barthe, comme tout le monde ici, t'attend. C'est elle qui fait à déjeuner et à dîner et de la soupe aux pommes de terre le matin pour ceux qui l'aiment. Elle a dit, avec calme, quand je lui ai demandé de te recevoir ainsi : « Je bisque ben assez d'avoir pas la place de le coucher ». Je t'attends.

HENRI FOURNIER

— Paul Fort m'a remercié de mon n + x^e^ abonnement à *Vers et Prose* en essayant, dans une de ces encycliques dont il a le secret, de me taper de 20 francs. Toi aussi, très certainement, as reçu ça ?

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 5 juin 1907

Que c'est dur ! Désert, vastitude, plus aucune anxiété, plus aucun désir. Lassitude et retombement. Et comme je vais être repris par tout ça ! Comme j'aurai tôt fait de m'arranger ma petite vie ! Et se dire que ce serait mieux ainsi !

Je voudrais faire un effort pour conserver dans mes lettres cette intimité si nouvelle, où nous étions venus. Je voudrais parler mal, comme quand nous causions. *Nous avons tant de choses à nous dire.* Déjà !

Tu vois, je parle au hasard, rien que pour *te* parler, comme quand nous nous racontions si délicieusement n'importe quoi.

Mon frère étudie son piano. Il fait très beau. Je vois des arbres. Je suis très triste. Et puis tant d'autres choses aussi. On dînera *dans demi-heure* [1] (pour Isabelle).

J'ai lu un peu de *l'Immoraliste.* C'est extrêmement passionnant. Quand j'en serai revenu à te faire des topos, je t'en parlerai.

J'ai envoyé mes 12 francs à *l'Occident.*

J'ai fait un bon voyage. J'ai retrouvé brutalement toute la campagne, déjà toute d'été, et des vallons traversés, et des rivières. Vers le soir, nous avons suivi une large vallée. Et le soleil à un bout l'illuminait toute horizontalement, dans une paix ! Mais voici que je vais écrire. Je me tais.

Nous avons pu croire qu'il y avait beaucoup de choses que nous ne pouvions pas nous dire ; mais ce n'était pas vrai. Quand nous étions ensemble, nous n'avions pas besoin de les dire. Nous les savions bien. Et c'est cela qui était charmant.

Maintenant plus rien. Une indifférence, une incompréhension universelle. Même parmi ceux qui m'aiment beaucoup, je ne sens rien qui soit en communion véritable avec moi. Nous sommes de bons compagnons de voyage ; mais il faudra nous séparer.

1. Expression bordelaise, que l'on prononce ainsi : *dans demicure*, et qui faisait rire « Isabelle ».

Tandis qu'avec toi... c'est l'injustice que nous soyons séparés. Injustice = désordre, arrangement défectueux.

Je ne sais plus que dire. J'ai si mal au cœur, une telle nausée de toute cette tranquillité où je suis repris.

Et le temps se passe. Et il faudrait vivre enfin. Jeu toujours vain. Préparer sans cesse un avenir, qui ne sera pas.

Que ce m'est une joie quand même de sentir que tu sentiras tout ce que je dis là !

Souvenirs respectueux et reconnaissants à madame Barthe.

Très bonnes amitié à Isabelle et à « la Bonne Femme ».

Ton JACQUES R.

Je n'ai aucune envie d'écrire, de quoi que ce soit faire pour me faire connaître.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

8 juin 1907

Je suis à La Chapelle. Mes parents m'ont fait venir, jeudi dernier, passer ici ces derniers huit jours, en m'envoyant une dépêche peu explicite avec prière de partir immédiatement.

De sorte que, au début de juin, au milieu des révisions d'Histoire, je me trouve en pleine campagne et en plein air, sans trop savoir comment.

La Bauce était couverte de carrés roses, jaunes, verts — indéfiniment. Cela était délectable, simplement, grossièrement, et pourtant c'était en moi un plaisir unique et lointain que j'ai mis longtemps à me rappeler : c'était cette délectation, étant enfant, de déployer et de couper pour la première fois les grandes feuilles vives, jaunes, vertes et rouges qui servaient à faire les petites rosaces qu'on appelait des « travaux manuels ». Plaisir unique et pourtant nouveau, amplifié et expliqué : cette fois je comprenais le goût des couleurs, je sentais des yeux le colza, le sainfoin, la gesse, le froment ; le colza jaune vif, le sainfoin vert...

J'ai ta lettre ce matin. Je sympathise. Mais je suis sûr que tu vas reprendre courage. Tu vas reprendre Claudel. — Je vais communiquer ton souvenir aux petites bonnes-femmes. Je leur ai dit d'aller dimanche à *Pelléas* en souvenir de toi. Hier, je regrettais beaucoup de manquer cela, en me chantant des bribes de *la Lettre* et en me rappelant les grandes ondes de l'orchestre.

Ici, j'ai trouvé, sous la pluie fraîche, la campagne touffue et

verte à n'y pas croire. Je l'avais presque oubliée ainsi : vivante, vivante et calme, après les fleurs, avant les fruits. Je ne puis m'empêcher, moi aussi, comme la terre mouillée d'être submergé, étouffé, étreint par l'inondation des feuillages, mais ma joie est inquiète, imparfaite. Je sens que je ne puis m'y abandonner ; que, mercredi, il va falloir repartir.

Ici, j'ai trouvé bonté et réconfort. A me voir ainsi attendu et écouté, j'oublie qu'il m'est défendu de parler selon « mon moi » le plus aimé. Par moments, je parle et l'on ne me comprend plus et l'on ne me répond pas.

Un grand réconfort à mon arrivée : mes parents ayant compris que l'École Normale ne me servirait pas à grand'chose maintenant que ma grand'mère était à Paris, et m'offrant de la laisser pour m'occuper immédiatement et tranquillement de la Licence. J'ai refusé cependant et je continue, sans espoir, à préparer les sujets probables.

Oui, c'est exquis de se parler sans phrases. Mais quand on écrit, quand j'écris, je ne puis faire autrement que de chercher, de solenniser pour arriver à dire la vérité. Ces apprêts, cette recherche, c'est un moyen, pas une fin. Tu le sais bien. Et pourtant à m'arranger ainsi, à faire des formules et des théories sur ce que j'ai senti, comme je le détériore. Comment dire, par exemple, ce que je pensais hier soir, quand je voyais le soir ramener vers le bourg, par la petite route blanche coupée dans la verdure entre les peupliers, deux hommes.

Pas encore reçu *Tânit*. Tu m'écriras pour me parler de *Tânit*, de Frizeau et de ce que tu pourrais avoir reçu ; mais je ne t'écrirai pas avant l'examen.

Je te serre la main.

H. Fournier

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Samedi, 8 juin 1907

Voici la première de ces interminables journées d'été si belles qu'on y succombe. Le rebord de ma fenêtre et aussitôt l'azur, la plénitude, le gonflement de tout le ciel. Et de nouveau je sens le vieux mal, le coup secret au cœur, l'atteinte cachée et irrémédiable. Un peu de brise dans la vigne vierge qui déborde sur la terrasse. Aucun bruit. Je sens que c'est pleine mer, et que la rivière est gorgée. Et je sais que les coteaux sont de l'autre côté, qui y plongent.

C'est tout. — Une grande amertume, le sentiment d'une insuffisance, d'une solitude irréparable.

Dimanche matin

Je viens de voir dans *la Tribune des Collectionneurs* du *Mercure* (dans le dernier catalogue) qu'ils avaient une première édition (couverture bleue) de *l'Immoraliste* à 5 francs. J'ai pensé à écrire tout de suite. Mais il vaut mieux que tu y ailles. S'ils l'ont, tu le prendras, tu m'écriras aussitôt et je t'enverrai l'argent. Comme ça tu pourras le lire. C'est admirable.

Tu me diras en même temps ce que tu penses que ça coûtera comme port pour que je l'ajoute au mandat.

Il y a des choses rudement tentantes dans cette *Tribune*. *Les Cahiers d'André Walter* (sur chine) 30 francs. *Un jour* (sur hollande) 10 francs. *Aréthuse — Tel qu'en Songe — Poèmes Anciens* (6 francs) à *l'Art Indépendant*. Tu pourrais demander à voir ce dernier. Tu m'en parlerais.

Je me sens pris tout à coup de bibliophilite. Cela peut devenir grave. Je tiens surtout au Gide, parce que j'aurai une belle collection de ses œuvres :

Le Voyage d'Urien
Philoctète (tirage restreint)
Amyntas (5 francs, première édition)
L'Immoraliste (première édition)
Les Nourritures Terrestres (première édition)
Le Prométhée mal enchaîné (première édition).

***

Et voici. J'ai eu une idée curieuse pour *l'Occident*. Savoir si elle grandira. Ce serait très amusant.

Sois calme et sois reçu. Écris-moi, ou fais-moi écrire un mot de temps en temps pour me tenir au courant.

Souvenir à madame Barthe. Amitiés à toutes deux.

Je pense sans cesse à toi.

J. R.

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 11 juin 1907

Je voulais te dire, l'autre jour, combien en retrouvant X. notre amitié *à nous* m'avait semblé plus précieuse. Quelle merveilleuse

entente que la nôtre au fond ! Nous ne nous en sommes pas assez étonnés.

J'ai retrouvé un poème de toi, je l'adore. C'est :

Et maintenant que c'est la pluie et le grand vent. [1]

C'est admirable. Je trouve ça un peu trop bien pour *Tânit*. Attends un peu pour voir si *l'Occident* ne voudrait pas de certains.

A ce propos j'aimerais beaucoup avoir d'autres choses de toi que j'avais et que tu m'as reprises. Je te jure que cela ne risquerait rien. Et cela me ferait tant de plaisir.

J'ai pensé tout à coup aujourd'hui que tu avais de moi des petites ordures barrésistes, que je voudrais bien savoir détruites. Si ce n'est déjà fait, exécute-les. J'exige dans ta prochaine lettre un mot : « Elles ont vécu ».

J'ai détruit une foule de choses. J'ai gardé le carnet où se trouvent mes quelques essais de Lakanal. C'était trop amusant. Il y a des notes qui sont crevantes.

Hier soir, dans mon lit, j'ai eu une minute terrible. J'ai eu brusquement la vision que mon service m'avait diminué, que je ne me valais plus, que jamais je ne retrouverais une certaine lucidité d'avant, qui me donnait des joies admirables. N'y a-t-il pas *un peu* de vrai ? Je me le demande avec anxiété.

Aujourd'hui j'ai découvert quelque chose sur moi-même, savoir, que j'étais un ambitieux. Au fond toutes mes pensées gravitent autour de cela : *arriver*. Non pas *arriver* en faisant l'hypocrite, ou par des concessions, mais *arriver* sain et sauf, intégral, et forçant le respect. Ce n'est pas beaucoup plus noble. Mais c'est comme ça. Et la violence de ce désir a quelque grandeur, quand même.

Oui, le petit jeune homme, timide et trop poli, c'est ça. Il veut arriver. Il veut qu'on parle de lui, qu'on l'insulte, qu'on le consulte, qu'on le révère. Et le plus risible, c'est qu'il n'a rien de rien pour obtenir cela. On voit de ces choses.

Je ne dis pas tout cela pour t'obliger à le réfuter. Je le dis parce que je crois qu'il y a beaucoup de vrai. J'ai perçu cela, ce soir, en voyant combien peu A. L. par exemple, s'inquiétait de se faire admirer ou simplement connaître. Ma passion à moi me pousse toujours à subtilement offrir quelque prétexte d'étonnement à mon interlocuteur. C'est très curieux.

***

Il faut rapprocher ceci de ce que je t'ai raconté, de ce gonflement d'orgueil, de ce désir de domination, qui m'a assailli un soir au théâtre.

1. Voir *Miracles*, page 113.

Que je suis loin de Claudel !
Et près de Gide !

***

Frizeau a connu Jammes au lycée de Bordeaux. Puis il l'a perdu de vue. Puis ils se sont retrouvés par l'intermédiaire de Lacoste en 97.

Au lycée Jammes était turbulent et mauvais élève. Il s'occupait de chimie et d'hypnotisme. Un jour, pendant la classe d'un vieux professeur — que j'ai connu — il a endormi un de ses camarades. Scandale. Le vieux se lève. Jammes intervient : « Laissez, je vous en prie, je vais le réveiller ».

Il a quitté le lycée en seconde. Il a préparé son bachot dans une boîte. Au lycée, il avait fait un compliment en vers à un professeur de physique, lequel n'a jamais voulu croire qu'il fût de Jammes.

Gide et Jammes se sont connus en Algérie vers 95, par l'intermédiaire de E. Rouart, qui les connaissait tous deux. Ils se sont liés très intimement. Pendant longtemps Jammes est allé passer le mois de septembre chez Gide en Normandie. Puis il a cessé. Gide est allé voir Jammes l'an dernier. Ils sont restés ensemble quelque temps à Hendaye. Ils s'aiment beaucoup et se disputent sans cesse. Gide est très frappé et bouleversé par l'esprit intuitif de Jammes. Frizeau disait : Gide est très étonné de voir que Jammes est tout de suite de l'autre côté du mur, alors que, lui, est encore à chercher les moyens les plus élégants de l'escalader.

Cette amitié doit être bien curieuse.

***

Hier, pendant que j'étais chez Frizeau, le jeune A. L., dont je t'ai parlé, est arrivé. Il venait de Pau. Jammes était allé chez lui (ils sont intimes) pour lui raconter son voyage à Burgos, où il a une tante religieuse, je crois. Il a été très frappé de la nudité et de la pauvreté des Franciscains.

A Hendaye, il lui est arrivé une histoire avec une aventurière très instruite, qui lui a raconté qu'elle traversait une crise religieuse et lui a demandé un confesseur. En fin de compte, elle faisait les porte-monnaie. Jammes n'avait rien sur lui.

Je te dis tout cela au hasard, pour que tu y découvres de l'intéressant, s'il y en a.

Il paraît que Jammes s'est beaucoup informé de moi auprès de A. L. En effet, il avait demandé à Frizeau de réunir 40 francs pour payer une jambe de bois à un malheureux amputé, lui devant fournir avec sa mère les 40 autres. Frizeau lui avait répondu qu'il ne connaissait que moi qui fût susceptible de donner quelque

chose, mais que j'étais à Paris. — D'où les questions de Jammes à A. L.

A. L. en qui je découvre des lacunes, m'agace quand même par l'impertinence (non voulue) de son attitude fermée. Il a un petit air transcendant et sûr de lui, qui est extraordinaire. Pourtant il a l'air intelligent.

Je t'ai dit qu'il était créole, né aux colonies.

Je vois maintenant la connaissance de Jammes si facile à faire, que je n'en ai presque plus envie. Et pourtant !

Je vais connaître les frères Leblond la semaine prochaine. Ils pourront m'être très utiles, je crois. Et puis ce sera amusant de causer peinture. Il n'y a pas, c'est en ce moment ma folie.

Cependant je soupçonne les Leblond, avec du goût, de ne pas voir très clair en bien des choses. Ils n'ont pas compris Denis !!! Et puis leur Lacoste vraiment ! Non, même les tableaux de chez Frizeau, je trouve que ça n'existe pas. C'est plat, sans vibration, sans lumière. A côté de Redon, et de Gauguin, c'est quasi piteux.

Ce peut être un excellent garçon d'ailleurs. Même je le soupçonne tel.

***

J'ai dépouillé ma chambre d'un tas d'horreurs, que par habitude et indifférence, j'y laissais. J'ai maintenant sur ma cheminée un petit socle de velours, sur lequel invinciblement j'imagine *la Danse*, ou tout au moins *l'Imploration* ou une statuette de Maillol. Ne pourrais-tu pas, un de ces jours, chez Blot, demander combien *l'Imploration*. On a des surprises quelquefois. Et un Maillol ?

***

Depuis ce voyage à Paris, je me sens une envie folle d'être riche ; je me dis : « Il faut que je sois riche. Je serai riche ». C'est très puéril. Mais c'est un désir terrible, si terrible que je finis par croire qu'il sera réalisé. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas actuellement pour devenir riche.

***

Décidément, *la Dame à la Faulx*, c'est mauvais, mais d'un mauvais auquel on ne garde pas rancune, qui amuse même, qui par sa naïveté est sympathique. On se dit sans cesse : « Ce brave Saint-Pol-Roux ! » Seulement on s'embête bien par moments. C'est d'un irréalisme si voulu, d'une invraisemblance si irrémédiable. On ne se sent ni « en pleine humanité », ni « au seuil du mystère ». Et puis, si bizarre que cela puisse paraître, il y a des choses qui font penser à Rostand. C'est la même préciosité, mais exaspérée, le même dialogue souvent.

N'empêche qu'il y a des « idées » curieuses ou belles. Seulement elles sont mal appliquées, réalisées.

***

J'ai presque achevé *l'Intelligence des Fleurs*. Toujours la même chose. Nous allons prendre ceci, qui est n'importe quoi, et puis nous allons philosopher dessus avec des épithètes. Nous renverserons quelques vraisemblances, par-ci par-là, disant : Ce qui est étonnant ce n'est pas... mais c'est... — Puis nous finirons par un paragraphe « pommé ». Et en route pour la librairie. Ce n'est pas fatigant, et ça rapporte bien.

Le plus terrible c'est qu'il doit être sincère.

Par moment on se laisse prendre, car c'est souvent habile. Seulement le ton doctoral vous détrompe vite. Et la poésie de ça, toute de grands mots, de cadences et de terminaisons magistrales. Je comprends d'ailleurs que je me sois laissé prendre à ça.

Mais nous voyons plus haut.

***

Je ne te dirai rien de *l'Immoraliste*, avant que tu l'aies lu. C'est le livre le plus terrible de Gide (je parle pour moi). Il est d'une cruauté, que je n'imaginais pas. J'en veux à Frizeau et à Jammes de ne pas le comprendre comme il faut. Je soupçonne Jammes de ne pas voir beaucoup de choses en Gide et des plus précieuses.

Combien cette âme de Gide est près de la mienne. Même apprêt, même souci de méthodes, contrariés par de terribles désirs sensuels et un évanouissement passionné en toutes choses. C'est très orgueilleux de dire cela. Mais c'est si vrai.

Claudel est encore trop haut pour moi comme pour Gide. Peut-être n'arriverons-nous jamais à lui.

***

Mon article. Je l'ai relu ce matin. Je suis sûr qu'en l'envoyant tel quel à Denis il serait accepté et admiré, et cru fidèle. Mais je ne veux pas, parce que la trahison est vraiment trop grossière, et que je ne peux pas. — Maintenant j'ai non la paresse, mais la terreur de recommencer cela. Serai-je assez fort ? Cela me dépasse tant et de tant de côtés.

Et tu comprends quelle douleur ce me serait de froisser Claudel, en le présentant mal.

Je n'ai rien reçu de lui. Mais j'attends une lettre qui ne peut plus tarder. Il n'est pas possible qu'il m'ait abandonné.

***

Ce matin je me suis souvenu d'il y a quinze jours. Je visitais le Musée du Trocadéro. J'étais d'une faiblesse à m'évanouir, je ne me soutenais plus. Je suis sorti par une porte grande ouverte sur une sorte de perron d'où l'on voyait tout Paris. Et un vent d'est infini, liquide, m'a enveloppé, m'a envahi, m'a submergé. Un vent d'est, venu des profondes terres, de toute l'Europe. Et j'étais comme défaillant sous la caresse trop forte. J'ai été obligé de m'appuyer à la balustrade. J'avais envie de me mettre à genoux. Les feuillages s'agitaient, comme en un courant rapide. C'était une ivresse à succomber. Je n'ai jamais senti cela ailleurs. Je serais mort sans révolte ; j'offrais toute ma détresse à cette force ; je me la préférais.

***

Il y a encore, sans compter les autres, deux ou trois choses à dire.

Les *Lettres* de Baudelaire me passionnent et me déçoivent un peu. Ces perpétuels soucis d'argent le diminuent un peu. Il me déplaît de voir un tel homme dans un perpétuel désordre. Ma manie de méthode se reconnaît bien là. Je suis ainsi. Il me semble qu'il n'a pu jouir de ses joies et de ses douleurs comme il fallait.

Puis je le trouve un peu trop esthète quand même, quoique sans affectation, presque naïvement. Il s'occupe de l'effet à produire, de l'opinion des journaux.

Oui, oui, je sais bien. Denis... etc... Mais quand même.

Et pourtant cette idée de Denis me persécute.

S'il avait raison !

Je n'ai pas reçu *Tânit*, ni *l'Occident* (sache s'il a paru). J'ai fini mon article de musique, qui est sans intérêt. Mais que j'enverrai pour m'en débarrasser.

Sois très calme, encore une fois. J'ai l'idée que tu sera reçu. Écris-moi dès les épreuves écrites finies. Si tu ne peux pas t'occuper de mon *Immoraliste*, fais-le-moi savoir. J'écrirai directement au *Mercure*. Ce que j'en fais, c'est simplement pour que tu le lises.

Souvenirs respectueux à madame Barthe.

Amitiés aux jeunes filles.

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mercredi soir, 12 juin 1907. Paris

J'ai *l'Immoraliste*, couverture bleue dont la moitié supérieure jaunie — 5 francs. Quand veux-tu l'avoir ?
Les Régnier sont déjà épuisés.

H. FOURNIER

A Henri Fournier, à Paris

13 juin 1907

Voici. Tu me l'enverras, quand tu voudras, quand tu l'auras lu et fait lire. Si tu veux que je te rembourse le port, je te l'enverrai dans une lettre prochaine sous forme de timbres. Fais seulement attention à bien l'envelopper pour qu'il ne souffre pas du voyage.

J'ai trouvé pour 15 sous les *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, traduction Baudelaire, dans l'édition de 1857 (première). Je ne sais si ça a de la valeur, car c'était une édition à bon marché (1 franc). Je suis content quand même. J'ai aussi acheté *le Prométhée mal enchaîné*.

J'ai lu *le Diable dans le Beffroi*. C'est curieux. Mais vraiment je ne vois pas du tout ce que Debussy pourra en tirer. A moins que ce ne soit un bruit aussi bien fondé que celui qui le prétendait en train de travailler à un Cadet-Roussel.

J'ai reçu ce matin avec une surprise indescriptible *Vers et Prose*. Le plus fort est qu'il y a une liste de bouquins à choisir, comme c'était promis. Je prends *Polyphème*, le seul avec *Heures de Corse* (idiotissime) que je n'aie pas.

Je me suis précipité aussitôt sur *l'Enfant Prodigue*. Simplement ceci : j'avais en finissant des larmes plein les yeux. Quand on sait ce que c'est que le désir de partir. Mais tous ces satisfaits (Frizeau, Jammes) ne comprendront pas ça ! Tant pis pour eux !

Il a été un moment où très sincèrement j'aurais préféré la servitude *ailleurs* à la liberté *ici*, seulement je suis trop las dès à présent, trop mou, trop encombré de préjugés interminables.

Et pourtant, tout laisser, s'offrir nu à la rencontre, aux innombrables et délicieuses nourritures terrestres. Quand Michel sent son corps trop maigre et pâle, et qu'il le fait durcir et hâler par le soleil ! Oh !

***

Le reste du numéro n'est pas intéressant. Le Suarès est dans *Voici l'Homme*, le Mallarmé dans *Vers et Prose* (son recueil). Je crois cependant que c'est une variante.

Et les autres !!!

Enfin il vaut mieux l'avoir. Et puis peut-être ça continuera-t-il encore. Nos 15 francs ne sont pas perdus tout à fait.

J'ai assisté hier à une Réception à l'Académie de Bordeaux. Hilarant ! Bafouillage quasi muet du Président. *Éloquence* du récipiendaire. Profession de foi poétique. (C'était un poète !) Le Parnasse, pureté de la forme, splendeur marmoréenne, etc., etc...

***

J'écris pour *l'Occident* quelque chose qui te déplaira, mais qui m'ouvrira facilement les portes : *l'Extrême-Occident*. Je prends la structure des Landes comme un symbole de la pensée occidentale. Ainsi qu'elles s'inclinent vers la mer, elle s'incline devant l'Inconnaissable. Opposition avec l'Orient qui s'incline devant le Néant. C'est ingénieux. Ça m'amuse. Pourquoi pas ? Il faut commencer. Et pour Claudel il me faudra peut-être encore trois ou quatre mois.

Je ne te dirai rien d'une petite promenade en bicyclette qui fut un délire de joie sensuelle.

Affectueux souvenir à Isabelle et à la Bonne Femme. Des nouvelles de ce que tu as fait et dont je ne te parle pas *exprès*.

Ton J. R.

A Henri Fournier, à Paris.

Bordeaux, 17 juin 1907

Il me faut *au plus tôt* l'adresse de L. à Tunis. T'a-t-il envoyé *Tânit* ? Moi je n'ai rien reçu. Il faut que je le secoue un peu avant de lui envoyer mon second article, qui est fini et mis au propre.

La carte d'Isabelle me disant que tu étais content m'a fait plaisir. J'ai de l'espoir.

J'ai écrit d'un bout à l'autre mon article pour *l'Occident*. Maintenant je vais le commencer. A moins que je ne le déchire. Il y a cependant des choses que je crois bien ; mais la cohésion de l'ensemble est nulle. Je vais revoir ça.

Mon petit peintre, Lhote, a passé toute la journée ici. Il est décidément intéressant.

Frizeau m'a prêté *les Cahiers d'André Walter.*

Je perds la tête, tant je veux lire et faire de choses.

Donne-moi tout de suite l'adresse de L., sur une carte, si tu veux.

Signale-moi quand tu enverras *l'Immoraliste,* pour que je sache s'il ne se perd pas. Mais ce n'est pas pressé.

Sois vainqueur.

Ton J. R.

Souvenirs à madame Barthe. Amitiés aux jeunes filles.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mardi, 18 juin 1907

L., 23, rue d'Italie. Tu as dû recevoir *Tânit* que je t'ai envoyée dimanche.

Je t'enverrai *l'Immoraliste* de La Chapelle dans le courant de la semaine prochaine.

Je t'écris après la Version Latine, avant l'Anglais. J'ai l'impression d'avoir été partout très médiocre. Je me donnerais difficilement la moyenne en toute sincérité. J'espère arriver à l'admissibilité, mais tout juste. Je te donnerai des détails quand ce sera fini.

Tu vas recevoir ces jours-ci un nouveau petit catalogue de Blot. Je me suis fait hier, à l'inauguration de son exposition, une opinion sur la petite peinture. Traversé les aquarelles inachevées de Cézanne. T'enverrai le catalogue. J'ai, chez Druet, révisé mon opinion sur Girieud et plusieurs autres. Te reparlerai de tout cela.

En ce moment, mardi 2 heures et demie, je fais, à pas lents, la rue Laffitte où je vois les impressionnistes du jour, qui ne sont que de petits Seurat. Entendu entre un garçon de galerie d'art et un ami de ce garçon, une conversation réconfortante genre garçon de chez Fayet.

A bientôt.

HENRI

Merci de tes lettres quotidiennes.

A Henri Fournier, à Paris

Jeudi, 20 juin 1907

J'emploie cette carte pour t'écrire un petit mot. Travaille ton oral sans inquiétude. J'ai rêvé que tu passerais. Je veux que tu passes. C'est déjà superbe que tu aies l'impression de n'avoir fait que du *médiocre*. Moi je croyais avoit fait de l'*abject*. J'ai confiance.

Sais-tu qu'il y a dans *l'Occident* une rubrique : La Terre Occidentale, sous laquelle divers types inconnus font paraître des articles sur les principales régions de la France. C'est tout à fait ce qu'il te faut. Je vais t'envoyer deux numéros que j'ai en double (janvier et février 07) car on vient de m'envoyer les quatre premiers de cette année. Tu verras. J'aurai fini mon petit travail pour le 30 de ce mois.

Je n'ai pas reçu *Tânit*. Ça s'est égaré sans doute. Mais ne t'inquiète pas. J'ai écrit à L. en lui envoyant mon article pour en avoir un autre exemplaire. Cependant si tu veux réclamer à la poste.

J'ai fini Edgar Poë et presque *l'Ève Future*. J'ai reçu le catalogue de Blot avant ta lettre. Ça doit être bien nul. Morisset est un faiseur. Parle-moi de peinture. J'en ai soif. J'ai envie d'écrire à Druet pour lui demander s'il vend, et combien, des photographies de Maurice Denis. Lu son article (la fin) sur les Élèves d'Ingres dans *l'Occident*.

Écris-moi longuement. Je ne sais où tu es. J'adresse à Paris.

J. R.

As-tu demandé pour *l'Imploration ?* J'avais deviné : Frizeau est furieux de *l'Enfant Prodigue*.

A Henri Fournier, à La Chapelle

Lundi, 24 uin 1907

Je t'écris dans un moment terrible. Je viens de recevoir coup sur coup deux lettres de Claudel, qui m'ont affreusement remué. Hier j'avais passé ma journée à songer à mon livre. J'avais enfin pris conscience de ce qu'il serait. Et j'en rêvais déjà des détails. Je t'en reparlerai probablement plus loin, mais voici le terrible : je voulais écrire contre La Vérité (ç'eût été ma préface) et dire qu'il n'y avait que des vérités innombrables et toutes aussi délicieuses, etc... Or la lettre de Claudel commence ainsi : « Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a donc qu'une Vérité puisque ces deux termes sont syno-

nymes ». Cette réponse inattendue m'a frappé et bouleversé. Et puis toute la lettre est d'une telle impérieuse douceur, d'une telle exigence, qui a l'air de ne pas se croire trop grande, d'une si irrésistible persuasion ! Et comme je sens maintenant que tout est fini, que jamais je ne serai chrétien, cela me brise, oh ! me brise plus que je ne puis dire. Je l'aime tant, il est si infiniment bon, si cruel en même temps, et songer qu'au moment où il me dit : « Mon enfant ! », je suis obligé de lui répondre : « Je ne vous suis rien, laissez-moi. Je ne veux pas ». C'est déchirant ! Car tu comprends bien que je ne peux pas faire autrement, qu'il faut que je me sépare loyalement de lui, que je lui dise non, enfin, avec cette franchise terrible dont j'ai reculé jusqu'ici l'épreuve. Et il me dit : « Écrivez-moi aussi souvent que vous voudrez ; je vous répondrai toujours avec plaisir ».

Sa première lettre que j'ai reçue ce matin vers huit heures contenait simplement une traduction de Newman : *Sur la Messe*. Et j'étais navré. Je me disais : C'est cela. Il n'a rien à répondre à tout ce que je lui ai dit ; sa première lettre disait tout ; il sent que, si je ne viens pas tout de suite à Dieu, je suis perdu pour lui, je ne compte plus. Il me donne simplement une explication sur le culte, qu'il juge essentielle. Et alors je désirais ardemment une autre lettre comme la première, où il me bercerait, me calmerait, répondrait à tout. A dix heures, cette lettre est arrivée. J'ai tremblé. Quand je l'ai eu finie, j'étais cent fois plus désespéré qu'avant. Il me demande de dire mes prières, d'aller à la messe *tous les jours*, de porter un scapulaire, de réciter le chapelet, de faire le chemin de croix, de méditer un quart d'heure par jour sur un mot de l'Évangile, d'entrer « *le plus tôt possible* dans la Société de saint Vincent de Paul dont j'ai le bonheur de faire partie depuis vingt ans ».

Je me souviens du mot de Denis : « Claudel n'a pas l'air de se douter de la difficulté de se convertir ». Tu sens combien je suis incapable, avec ma dispersion continuelle, avec mon ironie intérieure, de m'asservir à des disciplines si violentes. Je ne veux même pas essayer. Et alors revient l'horrible idée : il faut le quitter, il faut renoncer à cette affection extraordinaire, il faut faire un acte presqu'aussi cruel et définitif que celui par lequel je me séparerais du monde pour m'ensevelir dans le christianisme. Je ne peux pas prolonger cette équivoque, je ne peux pas le tromper ainsi. C'est lâche.

Il y a dans cette lettre autre chose de terrible. Je sens qu'il s'adresse non à moi qui suis Jacques Rivière, avec mes péchés, mes petitesses, mes désirs, mais à une âme, qui est là-dessous et qu'il faut sauver. A une âme. Comprends, il *me* préfère mon âme ; et je suis tant d'autres choses que mon âme. Alors s'il la sauve, *que deviendrai-je, moi ?*

Oh ! mourir. Oui vraiment, jusque-là. Mourir pour sortir de là, pour m'ôter ce remords. Et il dit : « Vous ne mourrez plus, la mort n'est plus rien pour vous, Dieu est à vous pour l'éternité, il vous transforme en lui pour jouir de lui ».

J'étais là, j'étais redevenu bien tranquille, j'installais mes petits rêves, mes petites ambitions, je faisais une petite place à mon orgueil parmi les hommes. Et voici que cette lettre culbute tout.

Oh ! surtout depuis mon retour de Paris, je vivais avec un rêve exquis, dont seule la précision me faisait douter. Je me demandais pourquoi si facile, si réalisable, je ne le réaliserais jamais, car je *sentais* son impossibilité. Et voilà la raison. Cette lettre était en route pour me dire : Tu ne vivras pas en paix. Tu ne peux pas être heureux. Si tu veux être toi-même, brise tout cela.

Oh ! comprends, comprends.

***

Il me déconseille de m'expatrier. Il me dit : « Si Dieu vous a mis là, c'est qu'il a besoin de vous là ». Il me conseille seulement d'aller à Paris, sans dire pourquoi.

Après sept pages de lettre, il y a encore quatre pages de citations sacrées, extraites de « son cahier ». Et toutes frappent un point sensible. Toutes sont terribles.

Væ vobis qui cogitatis inutile (Michée)
Domine compelle me amare te.

Je n'en peux plus, je suis trop faible pour supporter tout cela. Quelle idée terrible — et qui me l'a soufflée ? — j'ai eue quand je lui ai écrit pour la première fois. Il dit presque avec un rire :

« Pauvre enfant ! vous voilà donc pris à votre tour dans les rêts du Christ. *Induxisti nos in laqueum*, tu nous a introduits dans une souricière ».

Serait-ce vrai ? Au fond c'est le seul salut que je puisse espérer.

Mais non. Je serai moi-même, dussé-je en mourir.

Ce soir

J'ai réfléchi toute la journée. Je serai moi-même dussé-je en mourir. Je ne renoncerai rien ; je n'étoufferai aucun de mes désirs, mais je les satisferai tous aussi souvent que je pourrai. Je ne donnerai rien à personne, mais je prendrai tout pour moi. Je ne me mortifierai pas, mais je vivrai en sensualité. Je ne chercherai point la joie. Je ne veux pas la joie. Mais je veux vivre.

A tout ce que je lui disais sur le néant, sur l'obsession du néant, sur l'angoisse du néant, Claudel ne répond même pas. Il ne résout pas mes doutes profonds ; il se contente d'affirmer formidablement avec une tranquillité surhumaine. Et c'est ce qui me tue, ce qui

m'attire et me repousse : l'énormité de cette certitude. Il a l'air de dire : Laissez faire, tout cela ne compte pas ; il n'y a que Jésus, il faut sentir Jésus. Après, tout le reste disparaîtra. — Mais non. Je ne tendrai les mains que quand j'aurai au moins un soupçon d'espoir, quand je pourrai imaginer qu'on puisse appréhender quelque chose. Jusque-là, à quoi bon ?

Ah ! comme je comprends A. L., sortant fou de la chambre où Claudel s'était enfermé avec lui, et disant à Jammes en pleurant que son ami était trop cruel. C'est terrible, terrible. Où irai-je ?

***

Je voudrais absolument que tu viennes chez mon grand-père en août. Je ne songe qu'à ça, je te vois près de moi sans plus de préoccupation de travail, et moi te montrant ma famille et mon pays, et tout ce à quoi je tiens. Et puis les repas dans la grande salle à manger un peu en contre-bas du jardin. Et puis l'endroit d'où l'on entrevoit la plaine, la Lande infinie. La Croix du Noyer, le fond de la Vigne, le Cabinet des Tilleuls, le Fer à cheval, etc... Et la campagne, autre que celle que tu connais, mais où le plaisir est de percevoir sous les aspects menus et médiocres la grande beauté latente. Puis l'air qu'on sent venir de la mer comme une vague débordée qui ne s'arrête plus. Et comme hier, le dimanche après-midi, saisir, dans un silence de la campagne, — le bruit si lointain qu'on doute, du bourdon de la cathédrale.

Il faut que tu viennes, — que tu sois ou non reçu. Après tout tu n'auras jamais que les frais du voyage et qu'est-ce que c'est ?

***

Je mets ici pour m'en souvenir ce dont je veux encore te parler :

1° Mon livre
2° Mon article pour *l'Occident*
3° Regrets de mon article sur *les Indépendants*
4° Mon article sur Claudel
5° *L'Ève Future*
6° *Les Cahiers d'André Walter*
7° *Le Livre de Monelle*
8° Aubrey Beardsley
9° Regrets de choses non vues à *la Nationale*
10° Mon orgueil
11° Articles de Denis
12° Frizeau et *l'Enfant Prodigue*
13° Notes diverses.

Mardi soir, 9 h. et demie

1° *Mon livre.* Je te disais : Je ne vois pas le livre que *je dois* faire. Je ne me sens pas nécessité à écrire. Mais maintenant, je vois : le sujet de mon livre, ce sera *tout*, tout ce que j'ai en moi, mes contradictions sur tout, mes sensations, mes idées, mes passions, mes idéologies, mes partialités, tout. Et voici comme je veux l'ordonnance générale :

Préface

Contre la Vérité. Il y a d'innombrables vérités. La contradiction, etc... Les Compossibles, etc... La beauté...

Livre I. Psychologie

Ch. I. Sensations
Ch. II. Concepts } Et là dedans toute mon âme déchaînée.
Ch. III. Passions

Livre II. Éthique

Sur le désir, la libération du désir, la morale du désir, etc... — (Après, l'âme, l'action, la vie de cette âme).

Livre III. Métaphysique

Ici une métaphysique, la plus belle imaginable, édifiée ou esquissée par jeu, pour montrer qu'il ne s'agit pas là de vérité, mais seulement toujours de beauté.

Livre IV. Esthétique

Toutes mes idées esthétiques. Et finalement une critique de la Beauté (soutien jusqu'ici de toutes les affirmations) qui n'en laisse rien subsister.

Livre V

Puisqu'il n'y a rien en rien, puisque rien ne se peut fonder sur rien, que faut-il faire ? Tout rejeter, se dépouiller, partir nu, et c'est :

Le Départ

Et quand j'aurai publié ce livre, sans attendre de connaître son sort, je partirai pour toujours vers les Nourritures terrestres, au hasard, devant moi.

Ce n'est pas mal, mais évidemment nous sommes un peu loin de Claudel. Oh ! douleur ! Le christianisme aussi y sera. Mais il sera dedans au même titre que ceci et ceci. — En somme c'est un peu *Voici l'Homme* ; mais au lieu d'une série de pensées sans liaison, il

y aura dans tout mon livre une méthode inflexible, une liaison qui s'appuiera sur la contradiction, c'est-à-dire que je procéderai sans cesse par antinomies. Je poserai ceci, le développerai, puis en face le contraire. Cela aura un air froidement passionné, et mènera bien à la résolution finale de tout laisser.

Sincèrement cette conception, assez énorme en somme, pèse beaucoup sur ma pensée depuis quelques jours. Cela pourrait être sérieux. Cela m'est venu en lisant *les Cahiers d'André Walter*, où Gide a mis toute son âme de vingt ans, et en resongeant aux premiers livres de Barrès. Dis-moi ce que tu en penses.

J'estime que pour venir à bout de ça, il me faudrait deux ans, et ne rien avoir à faire d'autre.

***

2° *Mon article pour l'Occident* est à peu près terminé. Je n'en suis pas trop mécontent, bien que j'aie été amené à n'y pas être tout à fait sincère, et que l'ensemble soit artificiel. Il y a des passages qui arrêteront ceux qui le liront, entre autres sur la musique. Mais ce n'est pas cela quand même. J'ai peur qu'il ne te plaise pas. Aussi je ne te l'envoie pas. Tu me conseillerais de le supprimer. Et c'est trop tard. Il y a ma petite ambition.

Pendant que nous en sommes à *l'Occident*, tu as bien reçu ma carte-lettre où je te parlais de cette rubrique : *La Terre Occidentale*, comme s'offrant à toi tout naturellement. N'écriras-tu pas quelque chose ? Tu aurais tort de ne pas le faire.

J'ai reçu ce matin une lettre de Chapon. J'avais écrit à Mithouard pour avoir *Partage de Midi*, que Frizeau réclame pour moi depuis des siècles. Chapon me répond qu'il espère m'en envoyer sous peu un exemplaire. Je suis ravi. De toutes façons je l'aurai. Frizeau m'en a encore offert un l'autre jour, si je ne recevais rien de *l'Occident*. ET TU VIENDRAS LE LIRE ICI.

3° *Regrets de mon article sur les Indépendants*

Je suis navré. C'est petit jeune homme, c'est mesquin, inconséquent, incompétent. Il y a des affirmations au hasard, des éreintements sans raison. J'ai envie si j'ai le temps d'écrire une *Révision*. Cela m'apprendra à me mêler de ce qui ne me regarde pas.

4° *Mon article sur Claudel*

L'écrirai-je ? Comprends-tu *maintenant* que j'aie peur. Je vais cependant me mettre à tout relire.

5° *L'Ève Future*

Le détail est toujours très beau dans Villiers. Il y a de ces passages qui sonnent l'éternel. Mais il y a le fatras, l'ironie un peu trop énorme et longue. Cependant, après les *Contes*, c'est ce que je connais de lui de plus beau. Oh ! cette langue, cette langue, qui est

comme du Mallarmé spontané, qui a des sonorités d'orchestre par moments et je ne sais quelle indéfinissable triste noblesse. Il y a des instants de grande émotion.

6° *Les Cahiers d'André Walter*

Que de choses de moi quand j'avais 18 ans ! Que de choses de moi tel que je suis encore maintenant sont là dedans ! Il faut connaître ce Gide scrupuleux, chaste, timide et si passionné déjà, si tremblant au bord de la volupté, et si idéologue, si rêveur. Grand enfant trop instruit, qui ne sait rien, tout en se doutant de tout. Il faut en lisant cela songer qu'André Walter est le futur Immoraliste et qu'il partira un jour, fermant ses livres, qu'il partira, oh ! comme Ménalque, par un matin si beau que l'air même déjà en sera une volupté. Partir, se délivrer, et même de l'amour. Oh ! qui me donnera d'être fou tout à fait, un jour ? Je vis avec Gide. Claudel dirait : Vous êtes perdu par Gide.

7° *Le livre de Monelle*

Eh ! c'est bien mieux que je ne pensais. C'est d'un raffiné voulu, d'un inconscient cherché, mais poignant justement à cause de cela, à cause de l'effort qu'il lui faut faire pour oublier sa culture. Il y a des choses qui me restent dans la mémoire pour toujours. Des choses obscures, un peu rêvées, un peu vécues, un peu symboliques, si étranges toujours dans leur *manière*. Je vais le relire. C'est très précieux.

8° *Aubrey Beardsley*

Frizeau m'a montré deux cahiers d'illustrations, qui sont curieux, mais assez insupportables. Je me demande si ce n'est pas un faux artiste. Il y a là dedans une littérature effroyable. J'aime le souci décoratif. Mais le trait est trop contourné, trop insolent de *manière*, trop exaspérément voulu tel. C'est curieux quand même. La première gravure ressemble terriblement aux préraphaélites. Et je me demande si dans le reste l'influence ne reste pas. C'est bizarre en tout cas comme interprétation.

9° *Regrets de choses non vues à la Nationale*

Grâce à toi, j'ai négligé une foule de choses intéressantes (Anquetin, *Desvallières*, Point, etc.) et d'autres qui m'eussent été des documents précieux. Ceci pour ne point laisser s'endormir nos vieilles inimitiés.

10° *Mon Orgueil*

Je l'ai senti brusquement incommensurable, en lisant cette phrase de Claudel, dont la sincérité absolue ne peut pas être mise en question :

« *La messe*. Comment parler avec dignité de ce mystère adorable ? Je l'ai essayé plusieurs fois, *mais cela dépasse mes forces* ». Je frémis en songeant à la modestie d'un tel homme. Voilà ce qui m'empêchera de me réunir à lui. Je ne saurai jamais être humble.

Et il le dit bien : *Le seul péché c'est l'orgueil.* Mais qu'y faire ? Cela ne se détruit pas.

11° *Articles de Denis* dans *l'Occident* sur les Élèves d'Ingres, très curieux (je n'ai lu que le dernier, Mottez, Chassériau, Janmot) et sur un chef-d'œuvre de la peinture française au XV^e^ siècle. Je crois que tu les as lus. Il y a des reproductions de choses admirables (surtout de Chassériau).

12° *Frizeau et l'Enfant Prodigue*

Il m'a servi exactement ce que j'attendais : esprit huguenot, faux retour, mauvaise foi, etc... C'est juste sur certains points, mais cela prouve quand même qu'il n'a pas compris. Je déclare sans désir (injure terrible) quiconque n'a pas lu *le Dialogue avec le frère puîné,* « le visage trempé de larmes ». Et évidemment cela ne prouve rien pour ni contre le christianisme. Mais tant mieux, tant pis, ça m'est égal.

13° *Notes diverses*

As-tu reçu et perçu les cinq francs de *l'Immoraliste* que je t'ai envoyés il y a huit jours à peu près ? Réponds-moi là-dessus pour que je puisse détruire le talon.

Je n'ai rien eu de toi depuis la carte de mardi dernier, où tu me donnais l'adresse de L. Ne s'est-il rien perdu dans l'intervalle ? Cela me navrerait. Dis-moi bien tout de suite que tu n'as pu m'écrire à cause de ton changement de domicile. D'ailleurs j'ai le pressentiment que nos lettres vont se croiser.

Parle-moi de l'examen. Travaille l'oral comme il faut. *Il faut passer.*

Auprès de W. aujourd'hui, j'ai senti une fois de plus le précieux de notre amitié *à nous.* Je n'ai que toi.

Écris-moi ce que tu penses de la lettre de Claudel et de l'attitude que je dois prendre maintenant. Décidément cela est terrible.

Il est onze heures. Je me couche.

Ton J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, le 25 juin 1907

Voici :

Histoire : La Prusse, de la paix de Bâle à la paix de Prague (1795-1866).

Examinateurs : Mariejol et Pariset, comme l'année dernière.

Thème latin : 20 lignes de Montesquieu. Bornecque.

Philo : Est-il vrai que la pensée scientifique, morale et philosophique dépende étroitement des conditions matérielles de la vie,

et n'exerce sur elles, en retour, qu'une action très minime ? Sujet donné par Lalande. Correcteurs : Rauh et Lapie.

Français : Vous discuterez les idées que Diderot a exprimées au chapitre XVIII de son traité *De la poésie dramatique* dans le passage qui suit : (suivent deux pages où il est dit que « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage » et où se trouvent les fameuses lignes : « ... Quand verra-t-on naître des poètes ? Ce sera après les temps de désastres..., etc. »). Ziromski et Lanson.

Version latine : 25 lignes de Tite-Live. Goelzer.

Anglais : Donnez vos impressions sur les passages suivants, considérés spécialement comme des exemples de la sensibilité, de l'imagination et du pouvoir pittoresque de Dickens : (... 3 pages d'un de ses contes). Cazamian.

Voilà ! J'ai raté de la même façon les trois dissertations. Au reçu du sujet, je me croyais très à la hauteur. Je préparais pendant une heure ; je m'appliquais à un préambule et à un plan satisfaisants. Puis, faute de temps, faute de la simplicité d'idées et de la vigueur demandées, le premier paragraphe venait lentement et péniblement, le deuxième paragraphe était précipité, le dernier à peu près sacrifié. Et cela dans un style obscur, négligé ou ampoulé qui dégoûtera les examinateurs moins encore qu'il ne me dégoûte. — La plus ratée a été l'anglaise sur laquelle je comptais le plus et que je n'ai pas même pu relire en entier. La moins mauvaise devrait être celle de philo, quoique je n'aie pas traité le sujet. En général, il aurait fallu, pour ces sujets très vagues et très vastes destinés à n'embarrasser personne, une sûreté de méthode et une netteté de vues que je suis loin de posséder.

J'ai fait et relu le thème avec application.

J'ai lu ensuite des traductions de la version. Je me suis bien tiré des grosses difficultés, mais je me trouve un gros contresens, des étourderies de détail et ma traduction est négligée.

Je savais un tiers de la question d'histoire, très bien.

— Je n'ai pas la plus petite certitude pour l'admissibilité. Guinle doit m'envoyer, dès le résultat, une dépêche — ou une lettre avec mes notes. Je commence à préparer l'oral, tandis que tant d'autres choses me sollicitent. Le plus absurde, c'est qu'après le sacrifice de ces trois semaines, durant lesquelles au moins je veux travailler l'oral avec vigueur, il faudra sans doute que je me remette à penser à la licence de novembre.

Je n'ai pour m'encourager à travailler que cette idée : l'état dans lequel j'ai dû composer l'année dernière et dont j'ai pu me préserver cette année. Mais je ne vois pas tout de même que le progrès soit assez marqué pour me faire monter seulement de 122 1/2, ma note de l'année dernière ! à 160, la moyenne.

***

Nouvelles en trois lignes — et dont jusqu'au 14 ou 16 juillet, il va falloir te contenter — à moins d'événements très importants.

— Sais-tu que *l'Abandon* de Camille Claudel a été acquis par l'État pour le Musée du Luxembourg ?

— *L'Imploration :* 150 francs. — Les Maillol, plus cher.

— Isabelle va t'envoyer le catalogue de Cézanne.

— C'est beau, émouvant, *le Retour de l'Enfant Prodigue.* Le style en est d'une pureté et d'une sûreté si parfaites que déjà classique.

— L. doit attendre, pour répondre à ma lettre à propos de *Tânit,* une réponse de Gide qui sans doute ne vient pas. Ils n'ont pas compris l'ironie du titre : *la Dernière Heure.* Je leur ai cependant renvoyé quelques notes rapides.

— C'est bien, de la part d'Henri de Régnier, candidat à l'Académie, de paraître en tête du sommaire de *la Phalange,* entre Francis Jammes et Vielé-Griffin *(la Discipline Mallarméenne).*

— Je n'ai pas le courage ni le temps de t'écrire, mais je voudrais bien te raconter, en suivant quelque avenue :

— les ovations que m'ont faites Louis le Grand et Lakanal, pâles de peur au bas de l'escalier, lors de l'appel,

— une après-midi aux courses de Maisons-Laffitte. C'est un spectacle que j'ignorais, étrange et violent, peut-être répugnant, peut-être admirable. J'ai gagné d'abord, naturellement, puis perdu, naturellement. Je ne m'en suis vanté à personne. Il est dommage que les passions du pari mutuel empêchent de s'intéresser uniquement à la course même : l'impression qu'elle m'a donnée est complexe : cela est joli et puissant, sauvage et régulier.

— Je vais lire petit à petit *l'Immoraliste.* Excuse le retard.

— Je me lève à 7 heures. Je travaille jusqu'à 4 heures : à quatre heures on m'emmène, soit, comme hier, à quelque assemblée ; soit chez quelque bonhomme politique, mon vieil individu se présentant au Conseil Général.

— Je ne t'écrirai guère. Écris-moi, toi. Je pense à beaucoup de choses qu'il faut que je te reproche et que je résumerai un jour, avec méthode. — Je n'écrirai sans doute rien dans *l'Occident* ni ailleurs, avant d'avoir essayé d'écrire Tout. Sinon je pourrais n'écrire que perpétuellement la même chose, qui serait ce Tout en abrégé ou de quelque point de vue. Je pense à certaines questions possibles et à côté : depuis longtemps, je suis tenté par l'idée d'un article-réponse à Pierre Louÿs sur le Corps de la Femme. Mais cela tient encore trop à Ce que je veux faire. Ce sera pour après-après.

Le grand vent souffle, poussiéreux et désolé, comme si c'était déjà l'été. Chaque coup de rafale est marqué par le bruit très lointain d'une porte qui bat, dans le bourg désert. Il semble aussi que les cris des coqs, puis les gloussements à peine perceptibles mais incessants des poules dans les basses-cours des « faubourgs » marquent les pulsations de cette vie si calme qu'on la croirait déserte. *Seul debout parmi le peuple enterré, et mes pieds entre les noms proférés par l'herbe, je guette cette ouverture de la Terre où le vent doux, comme un chien sans voix, continue depuis deux jours d'entrer l'énorme nuage qu'il a détaché derrière moi des Eaux.*

J'ai lu cette phrase, avant-hier, dans le train. Tu sais de qui elle est, où elle est ?

HENRI FOURNIER

J'ai *l'Occident* où se trouve le début de l'article sur Ingres et ses élèves. J'attends tes deux *Occident*, et ton petit travail vers le 30 de ce mois (?) Lis, si tu en as l'occasion, *le Cri de Paris*, qui fait quelquefois plaisir.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Mercredi soir 7 heures, 26 juin 1907

A peine ma lettre expédiée, je recevais ton mot d'hier.

Je n'ai pas mauvaise opinion de tes compositions. Je crois que tu as dû faire du passable. C'est simplement dommage que tu n'aies pas tout à fait réussi ta composition anglaise. Je sens que je t'agace avec mon optimisme forcené. Mais je sais ce que c'est que l'examen de l'École. Vrai, *je crois que tu passeras*. Je le veux.

La phrase que tu me cites est de Paul Claudel. Elle se trouve aux pages 247-48 de la nouvelle édition de *Connaissance de l'Est*, dans le poème intitulé *Point*, lequel a paru jadis dans *l'Occident* avec *le Riz, la Libation au Jour futur*, et *la Fête de-tous-les-fleuves*.

Tu vois que je suis bien renseigné. A vrai dire ce n'est que depuis une heure. J'avais deviné tout de suite que c'était de Claudel, et je soupçonnais bien que ça devait se trouver dans les quatre petits poèmes, *qui étaient les seules choses que je ne connusse pas*. Mais je ne me doutais pas que la nouvelle édition avait paru.

En passant chez mon libraire, j'ai appris que les deux Claudel venaient de paraître. Malheureusement *l'Art Poétique* était déjà vendu. Il faut que j'attende deux jours pour l'avoir. Il est vrai qu'il ne renferme rien d'inédit pour moi, puisque je connais *le Traité de la Co-naissance au Monde*. Pourras-tu l'acheter ? Si oui, je garderai sans remords *le Mercure* du *Développement de l'Église*.

Cette publication met mon article en danger. En effet il est probable qu'un pontife de *l'Occident* va écrire quelque chose sur lui, probablement Vielé-Griffin. En envoyant mon autre article à Denis, je lui dirai que j'ai dans mes cartons un Paul Claudel, livrable dans un mois. S'il dit oui, je me précipiterai là-dessus jusqu'à extinction, et je tâcherai en ne faisant que ça de faire quelque chose de propre.

J'ai passé deux heures aujourd'hui en tête à tête avec Marius Leblond, Frizeau étant un peu fatigué. Un bonhomme barbu et d'un brun pâle, assis dans un fauteuil et m'examinant : « Que faites-vous ? Oh ! la philosophie ! La métaphysique. Cela n'existe plus, il me semble. Les vrais philosophes sont les biologistes : Le Dantec, etc. » Alors j'ai parlé de l'ordonnance, de l'esthétique des métaphysiques. Il m'a écouté un peu étonné. Vite j'ai dévié sur l'art. Il a été évidemment surpris de voir que je connaissais tant de noms. Il m'a servi — comme je m'y attendais — Dufrénoy, Lacoste, Tarkhoff, Diriks, Bouche, leurs découvertes. Mais déjà il se faisait plus familier, plus égal.

Je lui ai demandé son avis sur Guérin : grand talent, petits sujets, — sur Laprade : vague du dessin, couleur inégale, souvent boueuse, mais sentiment juste des valeurs —, sur Matisse et son groupe : il a ri à gorge déployée (Czobel seul lui semble intéressant ; et un dessin de Matisse qu'il trouve très bien). Il m'a parlé de Vallotton (Suisse et protestant) qu'il trouve insupportable, de Flandrin et de M^me^ Marval (qui sont mari et femme), qu'il trouve mièvres et faciles, bien qu'ayant du talent. Puis je l'ai fait passer sur Sérusier, *faux primitif* ; et comme je m'y attendais il a dévié sur Denis, disant qu'il trouvait très mauvaises ses toiles de *la Nationale* (c'est aussi l'avis de « l'Universel incompétent » (Mauclair — *Revue Bleue*), qu'il le regrettait, parce qu'il avait trouvé des choses bien dans ce qu'il faisait. Mais il ne connaît pas Le Vésinet, il ne connaît pas la rue d'Offémont (il a pris note des adresses que je lui ai données des gens décorés par Denis). Nous avons longtemps parlé de la Collection Fayet. Il trouve *la Vague* (ce qui est entre les deux fenêtres du salon) le chef-d'œuvre de Gauguin. Il aime beaucoup Roussel, il prétend que c'est le plus fort parmi les jeunes. Quelques mots sur Redon. Et il a entamé la question littéraire, en me demandant quel était mon romancier préféré (!). — Un peu interloqué, j'ai répondu que je ne connaissais pas les Rosny, mais que je croyais que... Alors il est parti disant que c'étaient les grands écrivains de l'heure actuelle, etc... J'ai parlé des poètes. J'ai glissé Claudel en passant, il a fait : Ah ! d'un air absent et poli. Puis nous avons passé rapidement en revue Jammes, Guérin, les jeunes. (Il

aime Despax, un peu Derennes, pas du tout Dumas, ni Vallery-Radot). Il m'a confié que Moréas lui semblait froid. Ravi, je pars pour un éreintement de Moréas, je répète ce que j'en sais par toi, et en passant je prononce le nom de Paul Fort. — Et Paul Fort ? — Oh ! Paul Fort, on n'en parle même pas. — Ah ! il faut que je songe à envoyer un télégramme à Diriks ce soir, parce que nous avons organisé *avec Paul Fort* un banquet en son honneur. — Pour pallier ma gaffe, je me suis précipité sur Diriks. Il a eu l'air de ne s'apercevoir de rien.

Mais là où j'ai ri, c'est quand il en est arrivé à la musique. Il me dit sans rire qu'il préfère Beethoven à Debussy, que Debussy a un succès immérité, que ce qu'il fait est habile, mais « *monotone* », que *Pelléas* « c'est toujours la même chose », que le drame de Maeterlinck roule sur de petits événements de l'âme qu'il est inutile d'illustrer musicalement, etc... Bref des propos de concierge. De d'Indy il ne se rappelle le titre d'aucun ouvrage, mais il trouve que c'est de la *musique historique* (??). Il n'a pas encore entendu *Louise*. Il a entendu « des airs qu'on lui a joués ». Massenet. Eh ! Eh ! On lui a joué des airs de Werther, qui sont bien jolis, mais il paraît qu'à la scène ça donne moins. Mais il n'a jamais vu d'opéra de Massenet. Des choses piteuses...

Résumé : intelligence ordinaire, une certaine habitude de la peinture, qui lui permet de discerner le très bon du très mauvais (et encore) et un goût de créole. — Je n'ai pas vu Ary, qui était sorti. Il paraît que c'est un peu mieux.

Isabelle m'a envoyé le catalogue de Cézanne.

Écris-moi rien que quelques lignes. Cela me fait toujours du bien. Et vraiment depuis un mois je dépense assez de papier pour toi.

Toujours tien.

J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Samedi, 29 juin 1907

Je te renverrai donc « du papier » puisque tu y tiens.

J'ai reçu tes deux lettres, la deuxième hier matin.

Je ne puis te répondre en ce moment, comme je le voudrais, sur Claudel. Mon sentiment, que je n'analyse pas et qui m'inquiète, c'est la satisfaction de te voir délivré de l'emprise ; le répit et le soulagement après l'angoisse. Mais, à la réflexion, j'endure avec

toi la douleur de cette impossible rupture. Que faire ? Je voyais, ce matin, dans une revue, « les Carmélites, dont le visage n'est découvert qu'au jour de la mort ». Renoncer ainsi ! Nier ainsi ! Quel effroyable geste, mais aussi quelle paix ! Anéantissement terrible, et sécurité parfaite. Car je ne pense pas comme Claudel : c'est bien, vraiment, un *anéantissement* de soi-même — ni comme toi : car je pense que c'est cette *négation* qui est horrible et coupable. Je veux, je veux montrer mon visage ! Je veux atteindre, au milieu de la vie même, ce qui est le plus merveilleux de moi-même. Quel repos ce serait d'y renoncer, quelle douleur satisfaisante ! Mais je ne « renoncerai » pas. Je veux dépenser ce qui m'a été donné pour atteindre ce qui m'a été proposé — et pas une vérité, ni une discipline ne peut avoir de prise sur moi, car je me trouverai soudain au centre de ce monde que je suis le seul à connaître.

— Je voudrais rectifier une erreur que tu dois commettre. Tu m'as connu au milieu d'une crise d'adolescence, me libérant et m'exaltant depuis peu, et tout enivré de ce plaisir nouveau. Il me semble que tu m'imagines *essentiellement* tel : sache qu'à Brest, deux ans avant, les pions m'appelaient entre eux « le religieux Fournier », j'avais le prix d'instruction religieuse, et je communiais dans une inexprimable ferveur.

Je me rappelle cela. Mais je me rappelle aussi quelle belle convalescence ce fut, au sortir de cela.

— Je lis lentement *l'Immoraliste*. C'est aussi beau que *les Nourritures Terrestres*. Convalescence infiniment émouvante ! Ainsi j'ai connu, à retrouver « la lumière et l'ombre », le désir et la promesse que je me faisais de partir sur la route brûlante et de boire à toutes les auberges, à celle « du Vivier » qui est au bas d'une côte, à celle-là, à celle-là, puis à celle-là que je ne connaissais pas et que la branche de genévrier m'a révélée. Ainsi, au milieu de la santé et de la vie, j'ai étendu les bras pour embrasser la Terre, comme au sortir d'une chambre de malade.

— Depuis longtemps, et surtout maintenant, je suis comme un malade, en face du monde, empêché de boire. Je ne puis jouir de rien, me mêler à aucune foule, vivre aucune vie ; le devoir de cet examen me retient sur le pas de la porte, une inquiétude secrète m'empêche de me laisser aller tout entier à ce crépuscule adorablement bleu, derrière les grandes haies de la blanche route poussiéreuse. — Je voudrais à la fin de ce mois être reçu, pour connaître, tout d'un coup, la liberté complète au milieu de mes désirs. Pense donc, se dire tout d'un coup : je suis débarrassé, plus rien ne m'arrête, j'étais maigre et pâle, je puis maintenant endurcir, assouplir et brunir mon corps ; j'étais attaché et maintenant je suis libre

de pouvoir, de vouloir. Ce voyage chez toi, je suis sûr que ce serait une fièvre, une joie de découvrir. Rien que cette pensée : Je ne suis jamais allé *de ce côté !*

— Ne pourrais-tu pas me conseiller pour cet oral : il y a huit matières dont chacune demanderait une année de révision : il y a quinze jours pour les préparer. A laquelle faut-il surtout se prendre et comment ? Les questions de repêchage ont-elles l'importance que dit Guinle ? Peuvent-elles repêcher ? Dois-je négliger en ce moment la philosophie, l'anglais, etc... où je suis plus fort, et essayer de faire le plus possible en histoire ? Ou dois-je me résigner à être mauvais en histoire et essayer de me rattraper sur ce que j'ai de bon ?

***

— Je n'ai pas le courage de *raconter* quoi que ce soit en ce moment. Hier, il y a eu dès le matin un formidable orage. Dans la matinée, la rue du bourg était obscure et rayée de pluie claire ; des gens circulaient rapidement. Mais mon cœur était comme étouffé, et ma pensée arrêtée. Pour « compatir », je sentais trop qui j'étais, et que j'étais le fils de l'instituteur, et que j'étais venu là quinze jours pour préparer un examen, etc. — L'après-midi, avant de remonter travailler, je me suis rempli de boue et de pluie, pour avoir voulu pourchasser un moineau mouillé, dans le jardin.

— Je suis heureux de ton courage et de tes décisions. J'attends ton livre, infiniment subtil, et précis, avec ces désors, entrevus dans tes lettres, plus émouvants encore et plus profonds que ceux de Gide. Mais je veux qu'en se faisant, il découvre sa véritable originalité, entre Gide et Claudel. J'y veux vraiment toute ton âme *déchaînée* — c'est-à-dire, d'une part, rien de sacrifié ni d'ajouté en vue de l'équilibre d'une construction — d'autre part, rien d'une classification et d'une organisation de toi-même selon la vérité d'un autre : Claudel, Barrès ou Gide. — Ce sont là tentations que nous pouvons éviter maintenant, à la hauteur où nous sommes arrivés.

— Ce que je voulais te faire remarquer (et à quoi je faisais allusion dans ma dernière lettre) : c'est ta croyance, en toute occasion manifeste, à la vérité hors de toi. Non pas peut-être, et tu t'en rends bien compte, à La Vérité, mais à des vérités. Or, et tel ne me semble pas être ton avis, cela paraît bien revenir au même. Il y a en toi un désir, une inquiétude perpétuelle du vrai. Tu t'arrêtes et te reposes dans la négation de la vérité, parce que cela encore, cela seulement t'apparaît comme une vérité. Et ce

besoin de savoir, de savoir exactement, de savoir pour savoir, qu'est-ce encore que le besoin d'une vérité, relative, fragmentaire, misérable, mais certaine ?

Je ne voudrais pas, en moi, ce besoin de ne pas me tromper. Je crois, depuis longtemps, avoir compris que la qualité « vérité » n'est ni perceptible, ni imaginable.

***

Merci de tout ce que tu m'écris, malgré mon silence.

— Voudras-tu, un jour, me copier et m'envoyer *l'Abrégé de toute la Doctrine Chrétienne ?* — J'avais vu, un jour, sous l'Odéon, apparaître tout d'un coup deux volumes de Paul Claudel. Émotion! — J'ai *l'Occident* où sont les *quatre petits Poèmes* dont tu parles. — Merci de tes deux *Occident*, ils sont « pour de garde » (tu me les donnes pour de bon, pour les garder ? — expression d'enfance), n'est-ce pas ?

— Tu me diras quand paraîtra ton article pour *l'Occident* ? Je vais m'y abonner, sans doute, quand j'aurai de l'argent.

— Écris une *Révision* de ton article sur *les Indépendants*. Ce sera impertinent, original ; cela forcera l'attention.

— Il y avait des idées, dans les notes que j'ai envoyées à L., mais je n'ai pas eu le temps de les arranger et les ai toutes écrites sur le même patron.

Il est probable que Gide ne leur a pas répondu.

— J'avais oublié de te dire que j'étais invité par Paul Fort au banquet Diriks, à raison de 5 fr. 50 par tête. Il y a Verhaeren d'annoncé et d'autres gens assez intéressants, mais c'est pour ces jours-ci, ou plutôt c'était pour ces jours derniers.

— Merci du récit de l'entrevue avec Marius Leblond. Mais comment peux-tu parler de « gaffe » lorsqu'il s'agit d'un goût personnel que tu exprimes. Pourquoi veux-tu absolument que tes goûts coïncident, pourquoi travailles-tu à les faire coïncider — avec ceux d'un maître : Maurice Denis ou Marius Leblond !! Ceci pour réveiller nos vieilles inimitiés.

— T'ai-je dit que j'avais vu un *Étang* et un *Cimetière* de Girieud, étriqués sans doute et, comme toujours, très nettement influencés de Gauguin, mais d'un coloris personnel, étrange, où les violences vertes et rouges se fondent. Son *Cimetière* est posé, brusque et solide, comme un Sérusier. La lumière y est belle. Le coloris est ici à la fois ingrat et violent. Vu aussi des Flandrin, moins mièvre que sa femme, et des dessins de Naudin, que je continue à trouver, quoique très « subjectifs » comme dirait Denis, très forts en même temps qu'originaux et émouvants. (Tu sais ces dessins sur la Musique). — T'ai-je dit que j'avais vu presque tous les exposés de chez Blot, avec leur préfacier : « Oh ! ça n'est qu'une poignée de

main en public, ça n'est pas une préface ». De Castro, comme la plupart de ce petit groupe, est un tout jeune homme. Sa peinture est sage et il est encore sensible aux compliments. Il se désolait parce qu'on avait intitulé par erreur (?) un canapé de lui, sur un tapis rouge, dans une chambre : *Au bord de la mer rouge !*

— Il paraît que l'emprunteur des *Nourritures Terrestres* les a rapportées avec des numéros intéressants de *la Vogue* et du *Réveil de Gand.*

— Il faut te mettre à ton article sur Claudel et l'annoncer aussitôt à Denis. Ton idée est excellente.

— J'ai attrapé durement Paul Fort pour sa négligence. Sa femme m'a renvoyé par retour du courrier ce que je demandais et le nº 3 de *Vers et Prose* que je leur avais demandé de me remplacer. J'ai toujours un peu pitié. Je continuerai à leur donner des abonnements. Tant pis !

Je ne t'écrirai guère d'ici le 15. Sois assez gentil pour me répondre quand même.

HENRI FOURNIER

On vient de me prêter pour plus tard *la Maternelle* de Frapié.

— Été à la Chambre un jour d'interpellation pour le Midi. Chambre hurlante et révoltée. Clemenceau pâle la maîtrisant !

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Samedi, 29 juin 1907

Claudel m'a envoyé ce matin ses deux livres, ou plutôt me les a fait envoyer par *le Mercure.* Je suis fou de joie. Il y a un M F pointillé au dos de la couverture.

Comme j'avais acheté déjà *Connaissance de l'Est,* je me trouve l'avoir en double. Si tu ne l'as pas, je t'en ferai cadeau. Réponds-moi le plus tôt possible là-dessus, afin que, si tu as déjà un exemplaire, je puisse échanger le mien.

Quand j'aurai *Partage de Midi,* ça me fera une jolie collection. Que je suis heureux, quand même !

Je vais relire *l'Art Poétique* avec passion.

J'ai lu une brochure, qui était une conférence faite par Mio-mandre à *la Libre Esthétique* sur Claudel et Suarès. Il m'a déplu de voir mettre Suarès à côté de Claudel. Décidément on s'habitue trop vite à faire un génie du moindre jeune homme bien doué.

C'est même un mauvais service rendu à Suarès, que de vouloir opposer sa doctrine, qui n'est qu'un assemblage de cris éloquents,

au bloc admirable de la doctrine claudélienne. D'ailleurs Miomandre le fait très confusément. Il se contente de parler vaguement de la foi de Claudel et du pessimisme de Suarès. C'est très superficiel.

Je vais me mettre à recopier mon article pour *l'Occident.*

Je me souviens de ceci : Claudel trouve insupportable *le Triomphe de la Vie.*

Autre anecdote : Jammes et Guérin se promenaient ensemble.
Guérin : Comment dire l'effet du jais ? Le jais brille... Le jais... scintille ?
Jammes (vivement) : Non, le jais coule.

Je voulais te parler des feux de la Saint-Jean. C'est toujours ma préoccupation de te montrer que je sens cela, moi *aussi.* Mais il est trop tard.
Un moment je me suis écarté et j'ai retrouvé l'immense clarté de la lune. Le feu, vu de loin, rougeoyait.

J'ai relu hier *le Prométhée mal enchaîné.* C'est extraordinaire. Je vois bien l'ensemble, certains détails m'échappent. Ce Gide est si fuyant (cf. *l'Enfant Prodigue,* malgré la netteté de l'ensemble).

Et c'est tout. J'ai une petite anxiété sur ce que va penser Denis de mon article. Et Claudel ?

Vite un mot me disant :
1° Si tu as *Connaissance de l'Est.*
2° Comment tu es et ce que tu fais.
3° Si tu as bien reçu ma lettre de 12 pages, datée de lundi et mardi.

JACQUES RIVIÈRE

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lundi, 1er juillet 1907

Non je n'ai pas acheté ce nouveau *Connaissance de l'Est.* — Si donc cela ne te prive pas, tu me feras grand plaisir en me l'envoyant.

Hier, dimanche, je me suis donné congé. J'ai dévoré *l'Immoraliste* et *la Maternelle* que j'avais depuis longtemps entamés. Puis

j'ai défriché, à la pioche, le bas du jardin au bord du ruisseau, pour délivrer des framboisiers qui poussaient mal. Aujourd'hui j'ai des ampoules aux mains.

— *L'Immoraliste :*

ces jardins étaient tous pareils et pourtant chacun différait (p. 65)

et c'est de soif que j'étais ivre, comme d'autres sont ivres de vin (p. 224)

la vie de l'artiste était elle-même déjà une réalisation poétique (p. 169)

Je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent... (p. 227)

Ah! désembarrasser mon esprit de cette insupportable logique!

Je prend décidément trop de plaisir à toute cette abstraction. Quoique vivifiée et réalisée ici, je réprouve en moi ce goût de l'abstraction, de la logique, de la doctrine. C'est pourquoi je m'interdis de disserter sur *l'Immoraliste* et je n'ai voulu que te faire relire avec moi ces quelques phrases, « les plus remarquables ».

Je me contenterai, comme les femmes et les enfants, de dire mon impression. Elle est inattendue, pour moi, chez Gide. J'ai trouvé à ce livre un air de confession du siècle passé, je ne sais quel ton noble et douloureux d'autobiographie d'ancien gentilhomme. J'ai cherché quel roman de l'autre siècle cela me rappelait. J'ai pensé à Chateaubriand, à cause du style. Mais surtout à *Dominique*. C'est bien cette même voix aux résonances lointaines, multiples, profondes, aux silences pleins de mémoire, qui raconte un drame. Mais ici, au lieu du drame d'amour, tangible et pour ainsi dire concret, c'est la révolution subtile et immense d'une pensée. A part cette différence, comme de « sujet », il me plaît de dire que la filiation est la même.

La Maternelle. J'ai pensé t'en parler longuement, mais j'y renonce. Il faut lire cela tout de suite.

Je veux me remettre à lire les livres, non plus en artiste ou en critique, mais, à la façon primitive, pour ce qu'il y a dedans. Non pas, à vrai dire, comme autrefois, pour la petite histoire, mais pour ce qui s'y trouvera révélé du monde, de la vie, de moi-même. A ce compte, il doit rester peu de livres vraiment intéressants ; les livres bien faits sont légion ; où sont ceux qui font « prendre conscience » de quelque chose ?

Dans celui-ci il s'est trouvé à passer des âmes que j'ai connues ; une vie qu'il ne faut pas oublier. L'auteur n'est pas intéressant ; il ne pense qu'à disserter d'une façon abstraite, obscure et prétentieuse. Son personnage central n'existe pas. Mais il se trouve que toute la population de « l'école maternelle » existe.

J'ai été bouleversé jusqu'à m'éveiller la nuit, y pensant. Je me suis méprisé jusqu'au remords d'avoir pu, sinon rejeter de ma mémoire, du moins négliger « cela » abstraitement.

Peut-être d'ailleurs seras-tu moins sensible que moi à cette douleur, à cette « infection ». Il faut sans doute avoir vécu longtemps dans les écoles, près de l'enfance, pour comprendre parfaitement tout ce que contiennent certains mots : « je t'apporterai... », par exemple. Et c'est sans doute parce que j'ai habité près du boulevard Ménilmontant que j'ai gardé, aussi fervent, aussi important et aussi beau que les autres, le désir de connaître ces âmes, ces âmes dont les plus merveilleux et les plus lointains paysages sont les manèges intolérables de la Foire au Pain d'Épice, ses défilés de foule crasseuse, d'où émergent des enfants chétifs portés sur des épaules, où passent, par instant, des visages tragiques horriblement tuméfiés. Il se trouve, dans ce livre, quelques-unes de ces âmes.

Je comprends que Claudel aime cela. C'est si chrétien, comme *Bubu*, malgré le socialisme de l'auteur ; cela appelle tellement La Foi ! J'ai compris aussi combien, sans doute, mon livre sera peu chrétien. Puisque, sans doute, ce sera un essai, sans la Foi, de construction du monde en merveille et en mystère.

— Oui j'ai reçu et perçu tes 5 francs pour *l'Immoraliste*. Je te le renvoie aujourd'hui.

— Je vais bien. Je travaille assez bien mais avec un sentiment d'écrasement devant tout ce travail.

J'attends une réponse de toi à ma lettre d'avant-hier, qui était une réponse à deux des tiennes.

H. F.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Vendredi, 5 juillet 1907

J'avais différé de t'écrire pour répondre à Claudel, — ce que j'ai fait hier. Et voici que je reçois aujourd'hui une nouvelle très longue lettre de lui, en réponse à ma seconde lettre, et datée du 23 mai, tandis que l'autre l'était du 25. Il y a une interversion. C'est sa deuxième réponse qu'on m'apporte aujourd'hui, et j'ai depuis dix jours la troisième.

Oh ! ce qu'il va penser de moi en lisant ce que j'ai écrit hier. J'ai rassemblé tout mon courage et je lui ai dit : Non, je ne peux pas être chrétien, parce que je suis trop orgueilleux, parce que je ne veux ni la paix, ni la joie. — Et voici ce qu'il dit dans cette lettre d'aujourd'hui, qu'il supposera que j'ai déjà lue :

« Je sais que vous souffrez, mais cette souffrance n'est honorable que si vous en sortez vainqueur. Autrement ce n'est que « cette maladie des jeunes chiens » dont parle Barrès. Ou vous deviendrez chrétien, ou, comme bien d'autres, les plaisirs et les travaux de la vie vous guériront bientôt de toute inquiétude métaphysique. Bien des gens m'écrivent, mais il y en a peu qui aient le courage de préférer leur salut à leur orgueil. Ainsi ce jeune homme de l'Évangile, qui demandait avec tant d'empressement les chemins du Royaume de Dieu, et qui « s'en alla avec tristesse » quand ils lui furent montrés. Laissez-moi croire que vous n'êtes pas de ces pauvres gens, et que je vais pouvoir vous appeler mon frère ».

Tu me dis cruellement que tu es heureux de me voir échapper à l'emprise. Mais tu ne sais pas ce que c'est, tu ne vois donc pas que je brise, sans qu'il y ait de la faute de personne que de moi, ce que j'ai acquis dans ma vie de plus précieux ; ce que j'aurais protégé par tous les moyens contre les tentatives d'autrui : l'amitié de Claudel. Mais, voyons, tu sens bien dans ces paroles que je viens de te citer un détachement irrémédiable, une rupture certaine si je ne deviens pas tout de suite chrétien. Or ce serait déjà terrible si j'étais aux antipodes du christianisme, mais je suis tout près du christianisme, je l'aime, je le comprends, je l'adopte dans tous ses détails, il ne me manque que d'y croire comme à la seule Vérité ; et cela est mille fois plus affreux de me sentir repoussé pour ce qui est pour moi si peu de chose, de tout perdre pour le refus d'une adhésion parfaite.

Et cependant je ne peux pas. Bien que cette lettre d'aujourd'hui pour le moment remette tout en question, je sens que ce que j'ai écrit hier est définitif, irrémédiable, que je n'ai rien à y ajouter, que nous ne pouvons plus être ensemble. J'ai eu une crise sincère, je me suis senti très désemparé, et alors j'ai crié. Mais maintenant c'est fini. Je *me* suis retrouvé ; je n'accepterai rien du dehors, je ferai tout seul mon salut ; pas plus que l'Immoraliste je ne veux qu'on prie pour moi. Je suis assez fort. N'est-on pas toujours assez fort pour mourir ? Et qu'avons-nous à faire dans cette vie que de mourir ?

Tant de joies promises, une paix si certaine, une tranquillité infinie, la communion de tous les jours avec l'homme le plus grand ici-bas. Voyez, mon Dieu, c'est tout cela que je refuse, pour me garder à vous, pour vivre pur.

Je n'ai qu'une peur. C'est que l'héroïsme de *cela* ne me soit un motif. Alors... Oh ! où est donc la sincérité ? Pourquoi n'ai-je pas été condamné à ne voir jamais qu'une face des choses ?

Cette lettre de douze pages, que j'ai là sous la main, où il s'est appliqué à être le plus simple, le plus persuasif, le plus décisif

possible ! Avec une modestie admirable, il dit : « Je vous ai répondu comme je l'ai pu », et avant déjà : « Lisez saint Jean, lisez saint Paul ; là vous trouverez la splendeur de la vérité et de la gloire, et vous n'aurez plus envie de revenir au galimatias de ce pauvre Claudel. Vous me rendrez heureux ce jour-là ». Que faire ?

Et dire qu'avec ce désastre dans le cœur, il va falloir parler d'autre chose ; te dire de ces choses qui, il y a un instant, me paraissaient délicieuses, que je trouve maintenant sans le moindre intérêt.

Intervalle

Je viens de répondre à Claudel. Il fallait que ce fût fait sur le champ. C'est fait. O douleur.

***

Tu souris un peu de me voir subir ainsi presque dans ma vie et dans ma chair les influences. Toi, de tous ceux que tu admires, vite tu extrais ce qui t'est essentiel, ce qu'ils t'apportent de nouveau, car tu as ton œuvre à faire, et qui t'occupe trop pour te laisser voir ailleurs dans le monde autre chose que des matériaux. En un sens tu ne *comprends* rien. Mais moi, mais moi, qui n'ai rien à faire que de comprendre, mais moi qui m'offre vide à toute invasion, il faut que je subisse, que je me fasse d'abord la chair et l'âme de celui que j'accueille, afin de le comprendre, afin de le posséder. Et ensuite il faut que je me débarrasse de lui pour accueillir encore. Et plus la compréhension a été parfaite, plus le détachement est laborieux et cruel. Il y a des fibres qui se rompent.

Mais se conserver libre et nu, *avant tout.*

Toi tu es créateur ; alors les autres ne sont là que pour te renseigner sur tes forces, pour t'aider à les découvrir. Tu les aimes surtout du service qu'ils te rendent.

***

Suarès est grand. J'aime certains au-dessus de ce qu'ils écrivent. Il est de ceux-là. Je comprends maintenant la force qu'il faut pour soutenir un aussi radical désespoir, pour vivre sans faiblesse ainsi avec le tout-néant. Il n'est de beau et de courageux que les extrêmes, ou la paix, ou la guerre. Moi je resterai toujours dans les subtilités intermédiaires : exaltations et léthargies, léthargies surtout, léthargies interminables. Mais les réveils aussi sont si beaux. Et cela aussi a sa beauté, comme tout.

Suarès, tantôt passionnant, tantôt horripilant. Ce dogmatisme

perpétuel, mais aussi ces entrevisions subites, qui font frémir. Et ces insolences : *Lord Spleen en Cornouailles !*

***

Comme je ne peux continuer pour l'instant, je mets ici le petit sommaire habituel :

1° Sur *l'Immoraliste*
2° A propos de *la Maternelle*
3° Sur mon livre
4° Sur la vérité hors de moi
5° Sur l'auto
6° Sur *les Forces Tumultueuses*
7° Sur la philosophie de Claudel (pas sûr)
8° Sur l'École (conseils vagues)
9° Notes sur mon article
sur la doctrine chrétienne
sur les deux *Occident*
sur la gaffe

Sur l'Immoraliste

C'est un des livres les plus terribles qui soient. Il faut y voir autre chose que des sensualités, autre chose aussi que des mémoires à la *Dominique* (bien que ce que tu dis soit vrai). C'est le duel de moi et d'eux, comme dit Suarès, de l'être et de ce qui l'entrave : la libération du désir, toute la morale. (J'entends par *eux* tout l'extérieur, tout ce qui m'y est le plus cher et moi-même en tant que j'ai été influencé, formé par l'extérieur — ainsi la science de Michel). Cela implique le désespoir profond dont je parlais, le renoncement à trouver dans les choses un soutien, un appui, une composition, un accord avec soi-même (ce que voit Claudel). Car on ne peut songer à se préférer ainsi à tout si l'on n'est pas d'abord persuadé que les choses sont incohérentes, qu'elles forment un chaos sans signification, qu'elles ne sont qu'un voile ténu sur le néant. C'est pour cela que l'immoraliste est terrible — et vrai, et beau.

Je ne sais vraiment pourquoi tu parles d'abstraction. Tout ce qui n'est pas sensualité directe, exprimée dans le mot propre et charnel, te semble abstraction. Je ne vois là dedans ni logique, ni doctrine. C'est bon aux imbéciles de parler d'une mise en œuvre de la doctrine nietzschéenne. Non, Gide a écrit *l'Immoraliste* avec sa vie. Je l'avais bien senti. J'en ai trouvé la confirmation dans sa préface à la deuxième édition, où il s'est départi de sa réserve habituelle pour dire que son livre était celui où il avait mis le plus de lui-même, sa chair et son sang.

Abstraction : prends garde aux griefs faciles.

***

2° *Sur la Maternelle* que je ne connais pas

Et pourquoi vouloir renoncer à lire les livres « en artiste et en critique » ? On ne se change pas. Tu ne te feras pas petit enfant. Je trouve plus *naturel* de s'accepter avec ses préjugés et ses dilections que de s'inventer une sincérité avec un passé déjà insaisissable. Je trouve dans une poésie que je sens en artiste autant de révélations sur le monde, sur la vie, sur moi-même que si je n'y cherchais que cela.

La Maternelle ne pourra m'être jamais rien. Ce sont des choses trop spéciales pour m'intéresser. Et ne crois-tu pas qu'il y a beaucoup dans ton cas du plaisir de celui qui trouve son portrait « ressemblant », du plaisir de retrouver *exactement* ce que tu as senti. L'art est autre chose et *vaut mieux*.

Je dis tout cela parce que je souffre et que je suis de mauvaise humeur.

3° *Mon livre*

Mon livre, cher monsieur, sera abstrait. Mais il ne sera ni de Barrès, ni de Claudel, ni même de Gide. Oh ! vraiment ne vais-je pas bientôt me découvrir ? Ce spasme n'est-il pas le dernier ? Après avoir subi Claudel, puisque je le rejette, qui pourrais-je subir ? Mais ceci même, cette impossibilité de me satisfaire de personne, ni de rien, n'est-ce pas un sujet suffisant ? Et intéressant ? Et puis nous verrons bien. Je brûlerai impitoyablement tout ce qui ne m'exprimera pas avec exactitude. Et d'après qui chercherais-je à m'arranger, maintenant ?

4° *Sur la vérité et les vérités*

Oui c'est vrai, je crois à des vérités. Mais comprends bien qu'il y a deux moments : le moment où je m'élance vers l'une d'elles, et la saisis et la possède et en jouis et l'épuise, et le moment, après l'amour, où je me reprends, où je me souviens qu'il y en a d'autres pareilles et aussi délicieuses, que par conséquent il n'y en a pas.

Mais je vois que je ne réponds pas exactement à ce que tu me reproches : je crois à des vérités hors de moi, j'ai sans cesse le désir du vrai, de savoir pour savoir.

Je réponds : vouloir savoir pour savoir, ce n'est pas vouloir savoir des vérités, mais vouloir s'approprier des délices, ou, si l'objet est sans goût, vouloir s'emparer de quelque chose de plus, augmenter sa richesse.

Et sans doute cela implique que je crois sinon à des vérités, du moins à des existences hors de moi, qui me sont étrangères et que je puis m'attribuer. Mais ici revient ma réponse du début. Il faut

discerner le moment où l'on croit, où l'on est dupe, où l'on se précipite, et celui où l'on perçoit le vide de l'appréhension. Il faut être dupe, il faut croire à l'Autre, à l'Objet, sous peine d'ascétisme et d'immobilité. Et c'est justement là qu'est la beauté du jeu : dans cette duperie perpétuelle du désir, qui se jette sur un être et saisit un fantôme, et jamais ne se lasse d'être trompé.

Peut-être toute cette défense est-elle habile mais fragile.

5° *Sur l'auto*

Vraiment il y a des moments où cela me rend fou, où je rage de voir que tant de gens intéressants méprisent cela. Si tu savais ce que c'est ! Etre au volant, c'est comme gouverner. Et l'on a la sensation plus nette, parce que plus physique, de la domination. Et puis cette façon de brutaliser la nature.

As-tu songé à ce qu'avait dû être mardi dernier le duel de Duray et de Lancia, qui ont marché pendant trente kilomètres la roue dans la roue à une allure de 160 ou 180 à l'heure, et le moment où Duray, au péril de sa vie, a dépassé l'autre dans un virage qu'il a pris en dehors ! — Cela fouette un peu notre héroïsme qui s'endormait. Cela est grand. Il faut un courage admirable pour tenter cela. Songe qu'avant la course on assure tous les chauffeurs contre la mort. Et puis cela ne permet guère les frimes des courses de taureaux (qui pourtant sont de belles choses).

Cependant, il y a des moments où je m'inquiète un peu de l'importance que ça prend pour moi. En me souvenant toutefois, je vois que j'ai toujours eu une inquiétude de mécaniques quelconques ; c'est ce souci qui chez mon frère est devenu passion.

A ce propos qu'il est amusant de se dire : Ceci en moi vient de mon père, ceci de ma grand'mère, etc... et de voir comment ça s'est transformé.

6° *Sur les Forces Tumultueuses*

Lues rapidement. C'est bien par moments. Mais que d'idéologies ! Que de confiance béate dans la science, dans l'avenir, dans le progrès. Ne pas s'être encore rendu compte qu'il n'y a pas de progrès, qu'il n'y a pas eu d'âge d'or, qu'il n'y en aura jamais. Croire que nous ne sommes pas assez heureux comme ça, et que des gens vont venir qui vont nous inventer un bonheur. C'est pitoyable. — Ça me fait comprendre un peu qu'il y ait des gens, comme Gourmont, qui se dévouent à réfuter ça. Et encore !

Dans tout le bouquin il n'y a rien qui vaille :

Le vaisseau clair
Avait des mâts et des agrès si fins...

ou :

Mon âme est embarquée dans une île flottante.

Par moments cela vient bien, mais sans émouvoir jamais. Par contraste, je relisais ce matin :

L'aube fut si pâle hier
Sur les doux prés et sur les prêles...

et :

. . . . . .
L'intact instant qui fait sa pulpe triomphale
Entre sa succulence et sa maturité

et :

Si les anciens désirs volent de cime en cime
Avec de longs cris doux de tristesse et de nuit
Épanche la douceur de tes voix unanimes
Sur la maison déserte à qui quelque astre a nui

et :

Le vent venu des prés est nué d'éphémères...

Quel type c'était ce Régnier !

7° *Sur la philosophie de Claudel*
Je voulais dire : massive, toujours une, toujours pleine de l'Unique Vérité, et s'enrichissant en se répétant sans cesse. Dans sa lettre il ne répond rien à mes subtilités ; il assène toujours ses mêmes vérités avec une force terrible.

8° *Sur l'École* (conseils vagues)
C'est bien difficile, car le cas est différent suivant chacun. Il me semble qu'il vaut mieux résolument lâcher l'anglais et la philosophie, et entasser le plus possible d'histoire. Je ne sais si le repêchage est un bon calcul. Je crois qu'il faut être moyen en tout et avoir une bonne interrogation en quelque chose. Toi ce sera l'anglais. Moi, ça s'était trouvé être, de la façon la plus imprévue je t'assure, l'histoire ancienne. Il est vrai que ça ne m'a pas tout à fait sauvé.

Tâche d'être bon en anglais. Ne t'inquiète ni du français, ni du latin. Pour tout cela il ne faut que du sang-froid et savoir tirer parti du peu qu'on sait ou qu'on ne sait pas. Mais tu ne peux rien apprendre à l'heure qu'il est. En philo non plus.

Revois donc dans ces dernier jours le plus d'histoire possible. Tu diminues toujours tes chances de sécher. Il est bon de préparer

une question, au cas où on vous demande si quelque chose vous a intéressé spécialement. Mais il faut être très bon là-dessus.

9° *La Tentation de saint Antoine*
J'en suis à la moitié. Comme toujours dans Flaubert l'archéologie est fatigante. Mais il y a de ces visions ressuscitées qui surgissent, à vous donner le vertige. Gide a été très ému de cela. Il en cite beaucoup dans André Walter. C'est peut-être cela qui lui a fait entrevoir pour la première fois les merveilles des ailleurs.

10° *Notes*
Mon article est expédié depuis lundi à Denis, avec une lettre, où je déclare me soumettre à son appréciation, et où je lui annonce mon article sur Claudel. Pas de réponse encore. Je ne sais donc si et quand je paraîtrai. Le numéro de juin ne m'est pas encore parvenu.
Je continue à regretter que tu n'exploites pas la rubrique : *Terre Occidentale,* qui fut inaugurée par Barrès et Verhaeren. Pourquoi ne pas donner une version exotérique de ce qui sera plus tard ton œuvre — si spéciale, si unique ?

Je te copierai *l'Abrégé de la Doctrine Chrétienne.*

Les deux *Occident,* ainsi que *Connaissance de l'Est,* que tu as dû recevoir (comme j'ai reçu *l'Immoraliste*), sont « pour de garde ».

J'ai parlé de gaffe avec Marius Leblond, parce qu'il est de ceux avec qui on peut faire des gaffes, qui ne sont pas assez hauts pour qu'on puisse les contredire et discuter avec eux. Me vois-tu entreprenant de soutenir contre Marius Leblond mon opinion sur Paul Fort ? C'eût été grotesque.
J'ai vu depuis Ary Leblond, d'aspect sympathique, mais en passant seulement.

« Figé, étriqué » à propos de Girieud (dans mon article) ont été inspirés par toi. La honte t'en revient.
Je ne crois pas que tu m'aies jamais parlé de Naudin.

Les Leblond ont été voir l'atelier de Lhote. Ils ont eu l'air assez emballés. Ils veulent le faire exposer au *Salon d'automne* et aux *Indépendants*. Moi que dirai-je ? Il est très intéressant. Mais combien indécis encore, et en recherche !

Écris-moi un simple mot. J'aime tant qu'on me réponde et pour le temps que ça te prend !

Et puis je t'attends toujours en août. Nous irons en auto. Je conduirai. Je t'expliquerai. Oh ! délices ! Et tant d'autres choses. Je suis comme le roi Candaule — il faut que je montre mes richesses.

J. R.

J'ai acheté deux belles estampes japonaises.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Jeudi matin, 11 juillet 1907

Je vais te répondre dès que je serai délivré, trop probablement dès la liste d'écrit, c'est-à-dire le 15 ou le 16 juillet.

N'écris rien pour *Tânit*, qui cesse de paraître pendant les mois de chaleur, pour reparaître en octobre.

Je viens de recevoir le numéro du 1er juillet. Il était adressé à MM. Henri Fournier et Henri Rivière par une main inconnue. Si tu ne l'as pas reçu, dis-le, je te prêterai le mien.

Des « Indications complémentaires » et un article de H. G. Germain (?) sont dans le sens (Occident et Orient — Orient et Occident) que j'indiquais à L. dans ma lettre. Mais ce n'est pas assez net, pas assez en vedette. Ils n'arriveront à rien. Il y a pourtant çà et là de jolies choses. — Ta chronique m'a satisfait.

Leur année de neuf mois se vendra 20, 5 ou 2 francs.

Au contraire de ce que tu crois, j'écris très lentement. Je t'assure qu'en ce moment je ne puis pas te répondre comme je veux le faire.

A bientôt. Ton ami

H. F.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, 13 juillet 1907

Un simple mot pour répondre à ta carte-lettre et pour accompagner mon envoi.

Tu serais gentil, s'il n'y a qu'un numéro de *Tânit* pour nous deux, de me le prêter quelque temps, s'il y en a deux de m'envoyer le mien.

J'ai reçu ce matin de Druet la photographie de *la Treille* de Denis (7 francs). J'avais demandé celle-là, parce que c'est la première chose que j'aie vue de lui. Cela fera bien dans ma chambre.

Avant-hier longue visite à Frizeau qui m'a prêté pour les vacances :

Prétextes — Mimes — La Croisade des Enfants — Par delà le bien et le mal — La Ville (1re édition) — Le tome I de Catherine Emmerich,

et m'a donné :

Partage de Midi.

Je t'en copierai.

Gide et Claudel réunis forment dans ma bibliothèque une série de douze volumes. C'est une collection superbe. Il y a dix premières éditions et parmi : *le Voyage d'Urien* et *Partage de Midi.* Il y a aussi deux livres donnés par Claudel.

Art et Décoration (juillet) publie un long article de Mithouard sur Denis avec reproductions.

Je l'ai acheté.

L'Art et les Artistes : article sur Chassériau avec reproductions très belles, entre autres de *la Paix.* Je vais peut-être l'acheter.

Je suis dans une de ces périodes terribles, délicieuses et stériles, où je sens jusqu'au vertige tout ce qu'il y a d'intéressant à connaître, et où j'ai le désir fou de tout apprendre. Je lis à la fois Gide, la Bible, des mystiques, Newman, des Études d'Art, un Traité d'Harmonie, Nietzsche, Suarès, ou plutôt je voudrais lire tout cela à la fois, mais je n'y parviens pas. C'est affolant et desséchant. J'oubliais la philo (en masse) et le grec (recommencé hier). ET JE NE SAIS RIEN. Et je regrette aussi de me sentir arrêté par tout cela, de ne pas oser tout lâcher, et partir à travers l'Été qui vient. Tous ces désirs tournoient en moi et me troublent et m'exaltent et me font mal. Et je n'écris rien, je ne fais rien. Je me consume en efforts.

Je ne souhaite pas que tu puisses me répondre encore. Vrai. Je voudrais tant. J'espère qu'à ton défaut Isabelle m'avertira tout de suite. Oh ! que ça nous épargnerait de choses, si tu pouvais.

J'ai presque fini *Prétextes* ; c'est délicieux. J'ai lu *Peer Gynt.* C'est ce qu'il y a de plus beau dans Ibsen.

Je t'écrirai plus longuement la semaine prochaine, même si « par bonheur » tu ne peux me répondre.

Je n'ai aucune nouvelle de *l'Occident.* Je n'ai même pas reçu le numéro de juin et je ne sais s'il a paru. Ils sont insensés dans cette boîte.

Je serai avec ta joie ou ta tristesse, comme tu as été avec ma joie lors de ma libération.

J. R.

Abrégé de toute la Doctrine Chrétienne

— Dieu est l'être parfait, en qui toute puissance est acte, inaccessible à nos sens et de qui nous pouvons affirmer seulement qu'il est et ce qu'il n'est pas.

— A quoi reconnaissons-nous un être vivant que nous ne voyons pas ? Au mouvement qu'il détermine. La taupe sous la terre, le lièvre dans la haie, le cœur sous les doigts. Or nous voyons que tout l'univers remue. Tout en ce monde est mouvement et témoigne de l'agitation sacrée de la créature, toujours en état de création, incapable d'exister par elle-même, de *subsister*, en présence du Créateur immobile ; tout trahit l'afflux.

— La foi nous permet d'aller plus avant dans le mystère de la physiologie divine et d'y distinguer trois relations ou fonctions, ou rôles, ou personnes : *le Père*, qui engendre ; *le Fils*, ou Parole, ou Raison, qui en existant dit éternellement au Père ce qu'il Est ; *l'Esprit*, ou Émanation, ou Amour qui est de l'un à l'autre la Procession, l'Haleine inspirée et aspirée.

— Dieu étant tout-puissant n'a créé que des choses bonnes. On appelle *bonne* une chose exactement adaptée à son service : Une bonne plume, un bon cheval ; plus ou moins bonne suivant que plus ou moins adaptée. Dieu n'a créé que des choses *très bonnes*, c'est-à-dire parfaitement adaptées suivant leur ordre à lui rendre un témoignage évident, à le clarifier. L'imperfection de l'ouvrage ne résulte en effet que d'un obstacle étranger à la volonté de l'ouvrier.

— Or nous voyons qu'actuellement et en fait les choses ne sont plus très bonnes, c'est à-dire parfaitement adaptées à nos yeux à rendre à leur Créateur un témoignage clair. Nous ne comprenons plus leur langage. Que dire, si nous nous regardons nous-mêmes ? — Nous vivons dans un état de désordre. Il y a eu une viciation de l'*Ordre* primitif, du commandement qui a enjoint aux choses d'apparaître ; un gauchissement de certains rouages qui cause du frottement dans tout l'appareil.

— Ce désordre par définition ne peut être l'œuvre du Créateur, puisque toute chose est bonne de ce seul fait qu'elle soit son œuvre. Il ne peut donc être l'œuvre que de la créature libre, libre de se prendre elle-même pour fin, au lieu de Dieu qui n'a pas de fin. Différence, préférence. Cette préférence vicieuse est le péché dit *originel*, qui a pour cause cette différence originelle d'avec Dieu en qui l'être se complaît, se plaît en tant que tel.

— La conséquence du péché originel, par qui l'être fini se choisit pour fin, est la *Fin* ou mort, ou séparation. Séparation des anges rebelles éternellement inassimilables à la vie, mort de l'homme

qui perd son corps ou la différence essentielle en qui il s'était complu.

— Par le péché l'homme a soustrait à Dieu son corps, le service de son corps (à qui toute la nature se rattache solidairement). Il cesse d'être adapté. Ce qu'il a dérobé innocent, il ne peut le rendre pécheur. Dieu seul peut rendre Dieu (ou l'œuvre de Dieu) à Dieu, par une espèce de recréation, de régénération. *Fiat*, dit le père, *voluntas mea. Fiat voluntas tua*, répond le fils.

— Après la faute, l'homme cache, avoue, retrouve, enfouit son origine et son larcin au ventre de la femme ; Dieu ressort après les générations révolues du sein de Marie Immaculée.

— Par la faute l'homme a accepté la fin, ou mort, ou limite, ou séparation ; par la croix, le Fils de l'homme a accepté la fin, ou mort, ou destruction de la limite et de la séparation.

— Par notre union au Christ, son chef, dans l'unité visible de l'Église, le corps des fidèles est restitué à Dieu.

— Il faut communiquer au Christ. Pour tenir à la tête il faut être corps. Nous sommes corps de l'Église par notre soumission à la forme, c'est-à-dire aux pasteurs légitimes, et par notre participation à la vie, c'est-à-dire aux sacrements qui en sont les canaux.

— Le Christ est avec nous. Il ne cesse pas d'être présent à son Église, comme docteur par le pape et la hiérarchie, comme médecin par le sacrement de pénitence, comme nourriture par l'Eucharistie.

— Ainsi la joie éternelle n'est pas loin de nous. Ce n'est pas un rêve ou un appétit morbide, c'est un besoin organique et légitime de notre nature, le plus essentiel. « Le Royaume des Cieux est en nous ». Il réside dans un acte libre de notre volonté, dans un consentement à la Grâce qui nous sollicite. Royaume, soumission à un « ordre » accepté. Il consiste dans l'ordre restitué de la Créature soumise à son Créateur et, à sa place, participant à sa vie. *Fiat voluntas tua.*

— C'est pourquoi la Vérité catholique s'apprend le mieux, non pas théoriquement par le seul mouvement de la tête qui écoute, mais pratiquement par le placement de toute notre personne dans son ordre vrai, comme un mot qui est mis à sa place, par l'orientation dans le site, par le service dans le corps.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, mardi 16 juillet 1907

Je suis admissible. Tu le sais sans doute.

H. F.

J'ai reçu ta lettre et la copie. Merci.

A Henri Fournier, à Paris

17 juillet 1907

Bravo ! Que je suis content ! Tu vas passer. *C'est sûr.* Il suffit que tu veuilles. Ce n'est rien, tu verras. Je te jure que tu peux.

Ne te fatigue pas. Pour l'histoire, fais-toi une idée générale de chaque chapitre en l'appuyant sur deux ou trois faits. Cela peut se faire très vite et permet de ne pas rester bouche bée. Il y a des choses que je crois que tu peux parfaitement négliger, par exemple : la Conquête de l'Algérie, l'Amérique du Sud, et en général tout le détail des guerres.

Pour l'antiquité jette un coup d'œil rapide sur *Minerva.* Cela peut servir beaucoup et vous donner un air d'en savoir long. Il suffit d'une demi-journée, la veille de l'examen.

Pour le français on donne souvent un bouquin où il y a des renseignements biographiques et des dates. Pendant les dix minutes de préparation, ne néglige pas de regarder ça et n'oublie pas de le servir. C'est ce que j'ai fait pour Lamartine. J'ai cité les dates de parution de toutes les œuvres. Ils étaient bleus. Or ça se trouvait au commencement du bouquin.

Pour le latin, éviter le bafouillage.

Pour l'espagnol, je ne sais pas ; mais essaie de parler.

Pour la philo, préparer une question (pour l'histoire aussi, mais la bien savoir). Pour la question imposée se fixer deux ou trois points très nets et marcher. Dix minutes. Si c'est net et juste, il n'y a pas besoin de dix minutes. Autant que possible ne pas verser dans l'histoire de la philo, les bévues sont inévitables et nuisent. Naturellement si tu as des tuyaux qui soient *sûrs,* ne néglige pas de les servir. Mais évite les rapprochements hasardeux.

Ne pas s'abrutir à voir passer les autres. On est découragé par le nombre de questions auxquelles on sent qu'on ne pourrait pas répondre.

Cependant il est bon de rester cinq ou dix minutes dans chaque salle avant d'y entrer pour son compte, afin de ne pas avoir l impression pénible de la nouveauté.

Et maintenant j'attends une dépêche le 30 ou le 31 disant : « Reçu. J'arrive ».

Oh ! que je serais content !

Je pense que tu es à Paris déjà et que l'oral va commencer tout de suite.

J'oubliais : Lapie, vieil intellectualiste ; vieux kantien, connaît assez bien Spinoza, Leibniz et Descartes. Si exposé dogmatique,

tout ramener à des éléments *idéaux*. La volonté est déterminée par l'intellect. Le jugement n'implique pas d'acte volontaire ; il est une idée claire qui s'affirme par elle-même. Tu vois. (Ne pas exagérer).

Lévy Brühl (est-ce lui ?) Morale scientifique — Déterminisme rigoureux. Mais n'interroge guère là-dessus, je crois. M'a demandé : Qu'entend-on par *a priori* et *a posteriori* ?

***

J'ai lu *Prétextes*.

Je lis *le Triomphe de la Mort*.

Je souffre beaucoup.

Il faut que je m'en aille.

Je n'ai pas commencé mon Paul Claudel. Je n'ai de courage à rien.

Je t'écrirai probablement d'ici peu. Mais en échange tiens-moi ou qu'Isabelle me tienne au courant de ton oral.

Surtout ne fais pas l'énorme bêtise qu'a faite G. : abandonner. Je ne te le pardonnerais pas.

Tu comprends le sens de l'importance que j'attache à cet examen. Je serais si heureux de te savoir hors d'inquiétude pour vivre. Je sais assez maintenant combien cela peut être angoissant de ne savoir où trouver de l'argent.

Ton ami

JACQUES R.

Remercie bien Isabelle et fais-lui mes bonnes amitiés. Souvenirs respectueux à M^me^ Barthe.

P. S. — Rien de Denis. Pas d'*Occident*. Vois, je te prie, si celui de juin a paru et, si oui, si celui de juillet.

A Henri Fournier, à Paris

15-20 juillet, 7 heures du soir

J'arrive d'une promenade en bicyclette. Parti vers 6 heures, j'ai suivi les quais interminablement et jusqu'à sortir de la ville. Je ne trouve rien d'aussi poignant que d'épier l'endroit et le moment où la campagne se dégage du faubourg, où les champs *redeviennent*. Longue rue misérable et morne et mal pavée. Des ouvriers par groupes revenant. Enfin la dernière usine. Déjà entre les maisons j'apercevais par éclairs le fleuve et de l'autre côté la colline qui y tombe à pic, montrant des plaies rocheuses. Dans une fissure tout

le village de Lormont, dévalant selon le sens de son unique rue et surmonté par sa lourde église.

Et puis plus loin. Oh ! plus loin. Ayant croisé le dernier passant, je me suis arrêté. La rivière était là tout près, derrière la haie. Et des barques à pleines voiles remontaient vers Bordeaux avec le courant. Elles surgissaient de derrière un arbre, silencieuses et violentes, et passaient. Et je ne voyais que la voile brune, chargée d'usures, et si gonflée. A un moment un vapeur a passé, toujours dans le même sens ; je n'entendais que les coups sourds et espacés et intérieurs de la machine.

En me tournant c'étaient tous les champs inondés d'une lumière déclinante si douce, si douce, si douce. Des charrettes de foin défilaient au loin sur le soleil comme des ombres. Des haies et des prairies immenses et quelques saules.

Et le vent, oh ! qui dira ce vent d'est, qui me met en détresse. Il venait, il s'abattait sur moi et m'inondait.

Après cette journée, une des plus douloureuses que j'aie eu à subir, j'ai souffert là avec une volupté insensée. Je souffre, je souffre. Et je voulais mourir, tant mourir.

Tu ne sauras jamais le désespoir qu'il y a en moi.

Je voudrais bien savoir quelques nouvelles de toi, même avant que tu aies fini. Je te jure que je m'inquiète beaucoup de toi.

Dès que tu seras libre, une longue lettre.

J. R.

P. S. — Je viens d'acheter *la Multiple Splendeur* (1re édition) et *l'Art et les Artistes* où se trouvent les reproductions de Chassériau.

J'ai ma grande photo de Denis. Il va falloir trouver un cadre.

***

Le Triomphe de la Mort

C'est bien malgré les immenses défauts. D'abord les inutilités : toute la deuxième partie : *la Maison Paternelle*, très pénible, mais presque sans rapport avec le reste. Les tableaux, très beaux souvent, et bien dans la tradition classique et virgilienne, ne sont nullement nécessaires, n'ont, — à part quelques-uns — aucune signification dramatique.

Puis surtout le dénouement, qui, tel qu'il est, pourrait être très beau s'il était rendu nécessaire par tout le livre, est là très mélo et peu acceptable ; ce qu'il fallait, c'était montrer à chaque instant et dès le début la nécessité mathématique de cette double mort. D'Annunzio l'a essayé ; mais sa luxuriance d'imagination l'a sans cesse détourné vers les détails extérieurs qui n'influent pas sur la

marche du drame. Sa psychologie, toujours emphatique et paroxyste, est incohérente. En somme George Se tue et La tue par énervement, non parce qu'il a reconnu, avéré lentement, profondément, l'impossibilité de la vie commune et de la rupture.

Mais je crois qu'il ne faut rien réformer, qu'il faut prendre le livre tel qu'il est, et jouir ainsi de ses sensualités et de ses violences. En italien ce doit être merveilleux — même les naïvetés (l'esthétisme, l'affectation d'immoralisme et de supériorité intellectuelle sur la foule).

Ubu Roi et *Ubu Enchaîné*

Lu hier. Je suis resté abruti. Je me demande si c'est merveilleux ou idiot. C'est d'un formidable auquel on s'attend si peu que (selon une expression ici de circonstance) « on en tombe de cul ». Non, mais vrai, qu'est-ce que c'est que ça ? C'est forcené. Et voilà qui est gratuit ! Je comprends que Gide aime ça, le préfère à je ne sais plus quoi. C'est une expansion énorme, comme de quelqu'un avec qui l'on ferait de la métaphysique et qui soudain vous éclabousserait d'un rire dont il crèverait.

Ubu Enchaîné est plus déconcertant encore, bien que moins drôle peut-être. J'ai besoin de lire autre chose de Jarry pour me rassurer.

Il reste qu'il est très déshonorant de ne pas connaître ça, et qu'on a le droit de se méfier de quelqu'un qui le mépriserait *à priori*.

Dans *l'Occident* de juin (que j'ai reçu aujourd'hui !), il y a un article sur *Partage de Midi*. Je ne l'ai pas lu. Il y a aussi du Mithouard, du Marc Lafargue, une défense de Mallarmé par Souza.

Je t'envoie ceci daté d'il y a cinq jours. Tout y est vrai encore, bien que mal dit. Mon désespoir n'est jamais que voilé par mes joies. Il *est* toujours.

A Henri Fournier, à Paris

Samedi, 20 juillet 1907

Donc ce matin j'ai reçu de Denis la lettre suivante :

Cher Monsieur,

J'ai différé de vous répondre parce que je voulais consulter mes amis de l'Occident, et comme je l'espérais et le désirais, c'est une réponse favorable que je vous apporte. J'avais lu avec intérêt votre

belle dissertation, à laquelle je reprocherai (pour la Revue s'entend) de ne pas s'accrocher à de l'actualité assez vivante.

M. Chapon a donc votre manuscrit et m'écrit qu'il le publiera. Envoyez toujours votre Claudel, mais Chapon me dit qu'il a entre les mains une étude de, je crois, Suarès sur le même sujet, un beau sujet d'ailleurs.

Suivent des renseignements que je lui avais demandés sur Chassériau.

Puis :

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de parfaite cordialité.

Votre

MAURICE DENIS

Je suis content naturellement. Et pourtant une inquiétude me gêne. Quelle figure va faire cet article imprimé. Il ne signifie pas grand'chose. Il est pourri de naïvetés, agrémenté de faux style, et de plus il paraît qu'il n'est pas d'une actualité assez vivante. Il est vrai que j'ai oublié d'y parler de l'Affaire, des Juifs et de Picquart. Mais enfin ?

Pour le *Claudel* c'était inévitable. Je suis assez content de trouver une excuse à ma paresse. — Cependant je vais peut-être l'écrire et attendre. Attendre :

1° de voir l'étude de Suarès

2° d'avoir l'autorisation de Claudel (je la lui ai demandée, car je ne veux rien faire qui lui déplaise).

J'ai refait mon plan, qui ne s'éloigne pas beaucoup du précédent. Simplement je modifie les proportions et je complète certaines lacunes avec la *Co-naissance*. Mais il faut avoir le courage de commencer et je ne l'ai pas.

Et puis j'ai tellement envie d'écrire autre chose. Si je fais cette étude, ce sera un peu (en moi) comme une oraison funèbre ; ce sera pour me débarrasser de cela et aller plus loin.

D'ailleurs, j'ai découvert quelque chose de terrible. Je n'aime pas à écrire. Tout mon plaisir est dans la conception, dans la découverte et la combinaison des idées. Dès qu'il s'agit d'écrire, c'est une paresse insurmontable.

Cela vient de ce que je ne *sais* pas écrire. Par moment une poussée violente me vient, me fait couvrir une feuille ou deux. Et c'est tout. Quand je relis je découvre une ou deux bonnes phrases parmi beaucoup de fatras.

C'est vrai.

Je te ferai envoyer *l'Occident*, si tu n'est plus à Paris. Ne t'inquiète pas.

***

Je joue avec Frizeau un rôle assez amusant. L'autre jour, je lui ai présenté L., le jeune abbé que j'allais voir à l'Institut Catholique ; et il en a été ravi. Alors la dernière fois je lui ai dit : « J'ai encore bien mieux à vous montrer. C'est dommage que vous ne soyez pas ici en août. — Ah ! et qui donc ? — Mon ami de Paris, qui passe en ce moment l'examen de l'École Normale et qui va venir chez moi ». Il a eu l'air très curieux de te connaître. Pour un peu je crois qu'il attendrait ton arrivée.

Car tu viendras. Maintenant que je réfléchis, je vois qu'il est impossible que tu sois complètement collé. Tu auras toujours quelque chose. Par conséquent...

Oh ! qu'il me tarde de te montrer tout. Chaque fois que je me promène, je me dis : Il aimera ça et ça et ça. Les grands quais en croissant avec les vaisseaux de toute la terre et les docks, et la courbe de la rivière à Lormont.

Et quand je vais à la campagne, il me semble que tu es avec moi, que je te dis : « Non pas encore. Ce portail là-bas ». Et au moment où nous montons la dernière côte sous les arbres tu aperçois Bordeaux entre les branches et tu t'arrêtes.

Je ne peux pas m'empêcher (et je m'en veux) de parler de toi à mes vieilles tantes (mes seules confidentes), et elles sont aussi anxieuses que moi du résultat de l'examen.

J'enrage de penser que peut-être, par lassitude ou par indifférence, tu ne t'acharnes pas assez à réussir.

Que ce que j'ai dit plus haut ne te fasse pas croire que je me contenterai pour toi de la bourse de licence. Je te veux *normalien*. Et d'abord cela serait d'une si jolie insolence !

Pour faire plaisir à Frizeau je donne 20 sous pour faire élever un monument à Leconte de l'Isle que je n'ai jamais lu, dans son île natale. C'est une idée des Leblond, qui apportent du génie en toute chose et trouvent par exemple que *l'Art Poétique* est une série de calembours très amusants.

Tu sais que, parce qu'on leur a dit que j'avais entendu onze fois *Pelléas*, ils m'ont traité de *déséquilibré*, le même mot que j'entends dire autour de moi par ma famille.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

24 juillet 1907

Je suis refusé même aux Bourses de Licence. Je suis plus bas que la terre. J'en étais arrivé à espérer l'École.

Que faire ? Réponds-moi, je suis anéanti, perdu.

Ton ami

H. FOURNIER

A Henri Fournier, à Paris

Le 25 juillet 1907

Mon pauvre ami,

Tu ne peux savoir dans quelle détresse me met la nouvelle de ton échec. Et comment pourrais-je te consoler, alors que moi-même je suis affreusement désemparé ?

D'abord je ne comprends pas que le résultat ait été su si vite. Je me suis demandé si tu ne te disais pas perdu avant de *savoir*. Mais le ton affirmatif de ta lettre me fait croire que c'est bien vrai.

Ce sont de ces choses qui vous font presque désirer qu'il y ait une justice. Et pourtant il faut résister, il ne faut pas se laisser abattre à une si basse pensée. C'est bien ainsi. Mais mon Dieu que c'est dur ! — Que te dire ! Toute cette sécurité matérielle, Paris ou l'Angleterre pour rien pendant trois ans, l'oubli momentané des soucis d'argent, c'est tout cela qui t'est brutalement refusé. Et pourtant c'est bien. Il faut sans doute que ce soit ainsi.

Mais comment saurais-je, moi, pourquoi c'est bien, de quelle utilité pourra t'être cette nouvelle déception ? Il faut attendre pour savoir.

Pour l'instant une seule chose importe : te reposer. Je ne sais ce que tes parents voudront faire pour toi. Il est évident que si tu pouvais passer ta licence en novembre, ce serait bien. L'admissibilité t'exempte, je crois, des parties communes écrites. Informe-toi. Mais il faut une autre langue. Et accepte-t-on l'espagnol ? Je ne crois pas. S'il te faut prendre l'allemand, il me paraît bien difficile pour toi d'en savoir assez pour novembre. Alors ?

Si tu te décides à mettre un an pour ta licence, il va falloir revenir à Paris, être tenté encore par une foule de choses, sans pouvoir y consentir, t'enfermer encore, *toi*, dans cette petite chambre. Et puis toujours la perspective du service.

Maintenant qu'un peu de calme me revient, je réfléchis que

le mieux ce serait d'abandonner tout résolument et de faire ton service. Voici mes raisons :

1° Tu es intellectuellement fatigué. Le service te reposera.

2° En admettant que tu puisses avoir ta licence, l'an prochain (en novembre ou en juillet 08), ce ne serait pas à préférer. *Le titre de licencié ou rien, c'est la même chose.* Ce ne te sera d'aucune utilité (puisque le seul avantage *était* de dispenser d'une partie du service).

3° Deux ans, c'est long. Cela permet à bien des choses d'arriver. Tu peux être publié et connu dans l'intervalle, trouver quelque place à Paris, trouver de quoi renoncer à l'enseignement et à l'université.

Tes parents peuvent être nommés à Paris et, si tu reprends tes études, t'y faciliter la vie.

Bref deux ans (pendant lesquels tu seras sans inquiétude matérielle) offrent à l'imprévu, et aux hasards heureux l'occasion d'intervenir dans ta vie.

Décidément je crois que c'est le bon parti. Et la preuve c'est qu'il faut un certain courage pour s'y résoudre. J'ai constaté que rien ne réussissait mieux que ce qui demandait une certaine hardiesse, un renoncement préalable à de petits avantages, une certaine confiance dans la vie. On dirait que la vie est flattée de voir qu'on se remet entre ses mains et qu'elle vous favorise. Ceci n'est pas seulement de la littérature à la Maeterlinck. Je crois que c'est vrai.

J'oubliais d'ailleurs une quatrième raison. *C'est qu'il faut se débarrasser de son service le plus tôt possible.* Ce qu'on peut supporter à 21-22 ans, devient insoutenable à 22-23 ans. C'est la chose qui me fait le plus frémir dans ton cas, de songer que tu n'en as pas encore fini avec l'armée. Vraiment (et tu sais bien que je ne veux me targuer d'aucune supériorité, ni affecter un « Je sais ce que c'est » protecteur), vraiment c'est très pénible et très cruel. Ce te sera *à toi aussi,* très pénible et très cruel. Et il faut rejeter cela loin de soi le plus tôt possible.

Réfléchis à tout cela. Je crois que c'est le plus franc et le meilleur. Je voudrais beaucoup te voir suivre mon conseil. Songe de plus que pour l'instant cela te délivrerait de tout souci de licence et d'étude, et cela pour deux ans (pendant lesquels tu pourras employer tous tes loisirs à des choses intéressantes). Et puis vraiment songe un peu à ce qu'est la licence, à ce qu'est un licencié. Ta licence ne peut te servir que pour arriver à l'agrégation, et alors ce n'est pas gagner un an que de la faire maintenant, pour interrompre deux ans tes études et reprendre après.

Enfin je serai franc jusqu'au bout : je ne te vois jamais professeur. Ce n'est pas fait pour toi. Pour toi tout vaudra mieux : aller en Angleterre, ou vivre à la campagne, n'importe comment,

comme gérant de quelque château. Si peu de gens veulent rester à la campagne qu'il doit bien y avoir quelque place à prendre par là.

Songe qu'en mettant les choses au mieux, tu ne peux être agrégé avant vingt-six ans. Et combien c'est improbable ! Et à vingt-six ans toute la vie n'est-elle pas déjà passée ?

Je ne peux te dire autre chose pour l'instant. Réfléchis bien et décide-toi rapidement, afin de ne pas troubler tes vacances par l'ennui des hésitations. Si tu choisis de faire ton service, rien ne t'empêche de venir *quand même* chez moi. Tu peux bien demander à tes parents l'argent du voyage, puisque tu ne leur coûteras pas grand'chose et ne leur demanderas aucun sacrifice pendant deux ans.

Si tu choisis de faire ta licence (ce que malgré tout je ne voudrais pas que tu fisses), tu pourras dire que je t'aiderai dans ton travail. Et ce sera vrai. Nous ferons du latin, de tout ce en quoi je pourrai t'être utile.

Je t'en supplie, viens. Cela nous est bien dû. Et vraiment je comptais tellement là-dessus que ce va m'être atroce s'il faut y renoncer. Tout ce que je voulais te montrer ! Et puis c'était si doux de t'immiscer dans ma vie ! Il ne faut pas que cela passe ainsi.

Si tu fais ton service, emploie dès maintenant tous les moyens pour obtenir de le faire à Paris. Ce n'est pas à présent qu'il faut t'éloigner de Paris. Et d'ailleurs avec ta grand'mère et Isabelle tu auras des adoucissements que nulle part ailleurs tu ne trouveras. Ne demande pas obstinément la cavalerie. L'infanterie est moins « glorieuse », mais aussi moins pénible.

Je n'ai pas le courage de te parler de rien d'autre aujourd'hui. Je travaille à mon Claudel et espère l'achever avant 15 jours. Mais voilà, j'étais tout en joie et ça allait bien. Maintenant...

Transmets mes très bonnes amitiés à Isabelle. A-t-elle reçu ma carte de samedi ?

Et toi, ma lettre ?

Je ne sais pas deviner si vous êtes rentrés à La Chapelle ou non. J'espère que ceci arrivera avant votre départ.

J'attends une longue lettre de toi, pas trop découragée et où tu m'annonces pour bientôt ton arrivée.

Ton

J. R.

P. S. — Songe que j'ai dans ma bibliothèque *Partage de Midi* et *la Ville* (prêtée pour les vacances par Frizeau).

J'oubliais :

Je pars dimanche matin pour la campagne. Il faut donc m'écrire : chez Monsieur Fermaud, Domaine de Saint-Victor, Cenon La Bastide, par Bordeaux.

Ne pas oublier. Sans quoi cela mettrait beaucoup de retard.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Jeudi, 2 heures, 25 juillet

Mon cher ami,

L'Université ne veut pas de moi. Cela ne m'a pas surpris. Mais depuis quinze jours je fournissais un tel effort que n'en retirer aucun résultat m'avait presque assommé. A part une journée de maladie où j'avais refusé de passer l'histoire, j'étais d'ailleurs enchanté de cet oral. J'en étais venu à espérer. On n'a pas voulu de moi. On m'a mis des notes invraisemblables.

Alors depuis hier soir je me suis débrouillé. C'est moi qui vais aller en Chine. On m'avait parlé des *douanes chinoises* comme d'une position admirable, sous la direction du gouvernement anglais. J'ai fait dès hier soir tous les ministères pour aboutir finalement ce matin à celui des Affaires étrangères. Le hasard a voulu qu'on m'y fasse connaître M. K., interprète chinois attaché à ce ministère. Il a d'abord été aimable, puis quand il a connu mes titres, mon admissibilité à l'École, charmant. Je résume la conversation : d'examen, pas, de titres, aucun de précis. Mais il faut être agréé par Lord Robert Hart, le directeur de ce service, c'est-à-dire parler l'anglais à peu près couramment, avoir fait son service militaire, et avoir des références et des recommandations sérieuses. La position : on débute à 7.000 ou 8.000 francs avec avancement rapide. M. K. a beaucoup insisté sur ce fait que le personnel était un monde choisi et relevé. La vie n'a rien de très cher et le climat (varié d'ailleurs) est supportable puisque ce monsieur a vécu en Chine 23 ans. On arrive avec sa connaissance de l'anglais et, pendant qu'on vous paye les 7.000 francs du début, on se me au chinois et à l'étude du pays et des douanes. Il y a plus d'avenir là qu'au collège de Mont-de-Marsan. Le plus beau c'est que M. K. trouve que je suis un candidat très sérieux, surtout si j'ai pardessus le marché ma licence d'anglais et que je sache monter à cheval. Il a fini par me proposer de m'aider lui-même à la fin de mes deux ans de service. Quand je lui ai dit que je connaissais Claudel, il m'a dit qu'il pouvait m'être aussi d'un grand appui. Il le connaît.

Mes parents sont avertis et les B. qui tâchent de me faire faire mon service à Paris. Je suis content.

H. F.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Jeudi soir

Mon ami,

Il me restait ceci à apprendre :

Mademoiselle de Q. est mariée, depuis cet hiver. « La jeune dame est à Versailles en ce moment », a-t-on ajouté.

Déchirement. Déchirements sans fin.

Ah ! je puis bien partir maintenant !

Qu'est-ce qui me reste ici,

à part toi, mon ami.

HENRI

Il y a un quart d'heure que je le sais. La douleur, que je n'ai pas sentie tout de suite, monte.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Vendredi, 26 juillet 1907

Oui, c'est cela. Il le faut, bien que cela me déchire. Cela est meilleur pour toi. T'attarder maintenant serait une folie. Et puis tu gagneras de l'argent. — Je ne trouve rien de plus comique que quelqu'un qui prétend se moquer de l'argent.

Seulement que ce sera cruel, et surtout pour toi, si français, si attaché à notre terre et à notre vie. Souviens-toi du fragment de Claudel dans *Connaissance de l'Est : Pensée en mer*. L'exil te suivra partout.

Je ne dis pas cela pour te faire renoncer. Il le faut. Mais au moins que tu aies bien conscience de la douleur qu'il y a à cela.

Maintenant pour l'immédiat deux choses importent :

1° Que tu viennes ici ce mois-ci. Songe que ce sera la eule fois où tu pourras le faire. Après il n'y aura plus moyen. Donc je t'en supplie : viens. Tes parents peuvent bien te faire ce petit sacrifice.

2° Que tu fasses ton service à Paris. Ce se ont les dernières années que nous passerons ensemble. Il faut les passer ensemble. Il est impossible qu'il en soit autrement.

Donc *fais tous les efforts possibles* pour rester à Paris, et à Paris même, à cause de ce que je t'ai dit, les sorties du soir.

Naturellement, si tu as besoin de Claudel, je t'offre de lui écrire pour te recommander.

Autre question : si tu fais ton service tout de suite, il est impossible, je crois, que tu passes ta licence en novembre. Informe-toi si les avantages qui s'attachent à l'admissibilité subsisteront pendant deux ans, si on t'en tiendra compte en 1909.

Encore une fois tous tes efforts pour rester à Paris. Je sais que c'est difficile. Mais il faut que les B. s'y emploient. Fais alléguer des études à poursuivre, etc... C'est un motif qui prend très bien.

Et puis viens. Je t'attends.

Je pense que tu es rentré à La Chapelle. J'attends une lettre de toi me disant quand tu viendras.

Je ne t'écris rien encore, parce que nous causerons mieux.

Je viens de lire *le Trèfle Blanc* de Régnier. Je crois que c'est délicieux.

Bonjour à Isabelle. Est-elle contente d'être revenue chez elle ?

Vous voilà revenue chez vous.

Écris-moi vite et plus longuement.

Ton

JACQUES R.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Dimanche matin, 28 juillet 1907

Mon pauvre ami,

Je ne veux pas laisser passer ce nouveau désastre sans te dire que j'en souffre avec toi profondément.

Ce sont de ces choses à quoi on ne pense pas, qu'on n'attend pas et qui viennent un matin si simplement qu'on ne sait après comment elles sont venues.

Qu'il est fort et consolant au fond de tout cela de pouvoir se dire qu'on n'a pas compté sur le bonheur, qu'il ne peut nous décevoir puisqu'on ne l'attendait pas !

Mais il ne faut pas glisser à de la littérature, et savoir souffrir en simplicité.

De plus en plus je voudrais que tu viennes. Nous nous ferions du bien l'un à l'autre. Car moi aussi j'ai besoin de guérir, bien que mon mal soit sans cause et sans visage.

Ils guériront beaucoup en entendant les cris
Des éperviers pointus sur quelque métairie.

Justement il y a en face de la maison de mon grand-père une sorte de métairie à quoi ces deux vers me font toujours penser.

Viens, je t'en conjure. Ce sera si beau, et tellement dû, tellement nécessaire.

Veux-tu que j'écrive à tes parents pour t'inviter ?

Pour t'en parler un jour je note ici quelques en-têtes de paragraphes :

Le Trèfle Blanc
La Multiple Splendeur
La Croisade des Enfants
Les Feuilles de Route (de Gide)
Les Mimes
A propos d'une polémique sur Mallarmé dans *l'Occident*
Article de Marsan sur *Partage de Midi*
Articles de Mithouard
Sur Frizeau (portrait en pied)
Sur Lhote
Sur un autodidacte
Sur bien d'autres choses.

J'oubliais ceci, très important :

Sur Nietzsche

et aussi :

Sur la Bible
Sur un article des Leblond sur Roussel.

Souvenirs très affectueux pour Isabelle.

Pour toi du courage et à bientôt

J. R.

Frizeau m'a parlé des douanes chinoises. Il croyait que l'entreprise avait été retirée aux Anglais par la Chine. Il prétend que cela doit arriver tôt ou tard. Mais tu dois être mieux informé que lui.

Je n'ai pas reçu *Tânit*. L'as-tu envoyé ? J'ai envie de leur écrire pour leur demander un numéro.

Je viens de penser à quelque chose d'important, qui m'a brusquement passé de la mémoire.

J'ai acheté *les Moralités Légendaires* (1re édition du *Mercure*).

J'ai acheté aussi *les Stances* à Lhote pour lui rendre service. C'est au-dessous de tout.

J'ai acheté d'occasion *le Triomphe de la Mort.*

Dis-moi si tu as l'intention de t'abonner à *l'Occident.* Si oui, je te ferai envoyer un spécimen.

Si tu ne veux pas y écrire, ne t'abonne pas.

A Jacques Rivière, à Cenon

Samedi, 27 juillet 1907

Mon cher ami,

Je veux te dire tout de suite que je vais probablement, quand même, aller te voir. Je viens de faire lire à mes parents ta lettre de ce matin. Spontanément ils ont parlé de ce voyage à Bordeaux comme d'une possibilité. Ils sentent que ce me serait un tel cordial ! Mais leurs objections sont presque les miennes :

En conscience, dis-moi, insatisfait et abîmé comme je le suis, vais-je trouver autre chose qu'amertume dans ce voyage que je devais faire vaillant et satisfait ?

Tant qu'il a été question de me présenter à la licence en novembre, nous disions, aussi, que, certainement, je ne ferais rien avec toi. Mais maintenant il est décidé que je la passerai en juillet étant au régiment, voici pourquoi :

Pour novembre, à l'oral j'aurais non seulement les auteurs *allemands*, mais (en plus des anglais et français) des auteurs latins et *grecs !* Ce n'est vraiment pas faisable. Au lieu que Briand et le conseil supérieur ont remanié le programme de telle sorte qu'il ne reste, pour juillet, à l'oral, que de l'anglais, du français et un texte *facile* dans une deuxième langue. C'est un plaisir.

Il ne me reste plus pour être parfaitement décidé que de recevoir la réponse du petit Bernès, à qui j'ai demandé si l'admissibilité m'enlèverait en juillet comme par le passé la dissertation française et la version latine de l'écrit ? Et si par hasard cette deuxième langue de l'oral ne pourrait pas être l'espagnol, à présent ?

De cette façon et même encore avec l'allemand pour juillet, ça peut très bien marcher. Il me reste l'inquiétude de tout perdre au régiment, de n'y pouvoir absolument rien faire (il ne me faudrait pas grand'chose, préparer seulement machinalement mes textes), mais j'ai d'autre part un peu l'espoir d'être avec un chef qui me laisse faire ce que je voudrai, au besoin aller à la Faculté. Les B. travaillent pour cela.

Il faut bien te représenter deux moments. Celui où, attendant l'admissibilité, j'étais presque indifférent. — Et celui où, admissible,

revenu à Paris, je fournis cet effort terrible de passer partout, de passer même d'une façon que tout le monde croit très convenable, de passer malgré une journée de vomissements qui m'abrutissent. Il était alors physiquement impossible que l'anéantissement de cet effort et des espoirs qu'il entraînait ne me fût pas un coup terrible. A l'École, Guinle et les autres s'attendaient à me voir arriver dans les dix premiers. Et de fait, c'eût été ainsi, si mes notes d'oral avaient été celles que nous attendions. Y a-t-il eu une influence énorme de l'écrit qui était faible ? des premiers oraux sur les autres ? Je n'y comprends rien.

Je me suis vu enfoncé comme dans un trou dans ces deux années de service ! Il a fallu ressortir les papiers et les livres de latin, français... que j'enfouissais avec volupté, pour la vie croyais-je, dans mon placard, après chaque oral ! Il a fallu parler de Chine.

Et pourtant c'est peut-être là enfin que tout cela veut me mener. Comme, pour cela, tout s'est aplani, tout s'est offert à moi, et les occasions les plus inattendues ; comme toutes les conditions s'adaptaient à moi ; et l'idée soudaine, en parlant, que Claudel même pourrait me servir précieusement ! Car enfin, n'est-ce pas, si tu lui disais un jour : « J'ai mon ami. Je vous affirme qu'il est ainsi, qu'il peut ceci », ne l'affirmerait-il pas à son tour comme en son nom propre ?

***

Ce qui me rendait presque impossible ce départ, c'était surtout *cette possibilité* que tu savais qui restait, à laquelle je ne pouvais pas renoncer. Le lendemain du résultat, le jeudi soir à 6 heures, Guinle est venu. A la fin, bien qu'il fût triste, je lui ai demandé de chanter *Mandoline*, la chose de Verlaine et la musique de Debussy... *l'éternel Clitandre... leurs longues robes à queue... leurs molles ombres bleues*... et cette musique de Debussy. Moi, si raidi et durci jusque-là, j'ai eu une crise de sanglots terrible.

***

Alors, le soir même, j'allais demander — pour être sûr de ce que je savais ! Et maintenant cette douleur-là est confondue avec l'autre. Et maintenant je suis seul et je puis bien partir.

Il y a eu, dans cette nouvelle, une coïncidence extraordinaire avec ma décision de m'expatrier. Avec quelle facilité j'ai eu ce renseignement, son heure venue ! Ce n'est pas la première fois que je m'aperçois ainsi de « l'heure marquée » pour les événements.

Tu ne savais pas ce que c'était. C'était comme une âme éternellement avec moi. J'avais presque complètement oublié son visage.

Mais je savais qu'elle était là, et qui elle était. Je la menais partout et avec elle plus rien ne m'était dur. Je me rappelle, il y a deux ans, cette nuit grossière et violente, empilés parmi les vignerons, ce n'était qu'un sourire et comme un amusement pour « nous » d'aimer cela ensemble, d'être là ensemble Avec son amour, je méprisais tout, et j'aimais tout. Il y avait sa hauteur et mon amour, sa grâce et ma force. Nous étions seuls au milieu du monde.

A présent je suis seul, avec la dure vie basse. Tout redevient la peine que c'était. Hier, j'ai senti à quel point sa pensée, même inconsciemment, était toujours en moi. Il me semblait hier que, sans elle, rien que traverser la cour aride de la maison me faisait mal. Elle n'est plus là. Je suis seul.

Je suis seul. Et malgré cet étouffement de mon cœur, cet écrasement, il faut que je m'élève. Il me faut la gloire. Il me faut les âmes. Il faut que je sois plus grand que tout.

Et cela veut dire que tout bas, comme à un enfant, je me promets pour me consoler : « Il y en a d'autres, de plus belles, de plus belles âmes. Celle-là était petite, étroite, une — il y a toutes les âmes, il te faut toutes les âmes, une âme plus belle que toutes les âmes. La veux-tu ? Il ne faut pas pleurer ».

Et je secoue la tête, et j'ai envie de pleurer.

Car cela veut dire encore, dans un autre langage, que, tandis que, abstraitement, tu sens l'insuffisance de tout, et que, dès l'abord, tu te déclares insatisfait et sans espoir, moi je vais à chaque chose passionnément jusqu'à ce que s'en évanouisse le mirage entre mes mains. Alors on m'offre, je m'offre la satisfaction parfaite, la pureté, la beauté, l'éternel que je cherche. On m'offre Dieu.

Et je pleure, obstiné, baissant la tête vers ce qui m'est sans cesse enlevé. Et je reste seul, écrasé, mais durci.

Voici qu'il est l'heure du courrier. J'ai très peu dit ce que j'avais à dire. Mais je compte tant sur ta sympathie qui devine. Et puis, n'allons-nous pas être ensemble quelques jours bientôt — et bientôt deux années peut-être ?

Réfléchis sincèrement, abstraitement, à ce voyage de vacances. Dis-moi bien aussi comment cela se passerait et combien cela pourrait coûter.

J'attends une réponse. Je ne sais pourquoi il me semble que ce voyage me sortirait de ma douleur.

HENRI

Il y avait aussi la question de ce que je puis écrire pendant ces vacances. Mais ce voyage ne peut que m'aider, en me délivrant de l'étouffement.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Lundi, 29 juillet 1907

Oui, viens.

Je ferai tout ce que je pourrai pour toi. Et bien qu'à *cela* il ne faille pas de consolation, peut-être te ferai-je du bien.

Voici pour le trajet :

Je ne peux savoir par où tu passeras. Le plus court kilométriquement me semble être :

Bourges-Châteauroux-Limoges-Angoulême-Bordeaux.

Il y a aussi :

Bourges-Châteauroux-Poitiers-Bordeaux.

Pour ces deux itinéraires je ne peux guère me rendre compte, d'après les indicateurs que j'ai, du prix du billet.

Mais pour l'itinéraire : Bourges-Tours-Bordeaux, le plus long kilométriquement mais le plus rapide probablement (car depuis Tours c'est la ligne Bordeaux-Paris où les express (à 3 classes) vont très vite),

pour cet itinéraire donc je calcule que le billet d'aller doit valoir : (de Bourges à Bordeaux-Bastide) 24 fr. 40 et celui d'aller et retour à peu près : 38 francs (maximum).

Par Limoges le tarif probablement doit être moins élevé. Si les trains sont possibles, ce sera le meilleur à prendre.

Informe-toi auprès des gens de chez toi qui sont allés à Bordeaux de par où ils ont passé.

Maintenant le billet d'aller-retour ne doit permettre qu'un séjour de 6 jours au maximum (informe-toi). Je crois qu'on peut — moyennant un supplément — le prolonger de la moitié de sa durée totale. Mais ça ne ferait jamais que neuf jours. Ce n'est donc pas admissible. Il faut que tu prennes deux allers (à moins que — cas excessivement improbable — la validité des allers-retours soit en ce moment prolongée à cause de fêtes quelconques : Assomption ??)

Et maintenant annonce-moi ton arrivée pour quand tu voudras. Prends soin simplement de me la faire savoir deux ou trois jours à l'avance pour qu'on puisse préparer ce qu'il faudra. J'irai te chercher à la gare. Mais là il faut faire attention : il y a trois gares à Bordeaux : Bordeaux-Bastide, Bordeaux-Benauge, Bordeaux-Saint-Jean.

Il faut que tu saches et m'écrives si ton train aboutit à *Bordeaux-Bastide* avant d'aller aux autres gares. Si oui, — comme c'est le cas pour la plupart, — c'est pour là qu'il faut que tu prennes ton billet et c'est là que je t'attendrai. Tu auras soin de me signaler l'heure exacte d'arrivée.

D'ailleurs en réfléchissant, je crois que, seuls, les rapides vont directement à Bordeaux-Saint-Jean. Donc ce sera toujours à La Bastide que tu arriveras.

Tu me diras aussi ce que tu auras comme bagage (probablement une valise) pour que j'avise aux moyens de transport. Autant que possible n'arrive pas au milieu de la nuit.

Oh ! mon ami, permets-moi de dire *malgré tout* que je suis heureux. Que de choses, que de choses !

J'y pense, pour te loger, il faudra peut-être mettre un matelas sur le billard dans une petite maison qui est à 50 mètres de la maison principale. Si ça t'ennuie, j'y coucherai, moi, et te céderai mon lit.

(Dernière heure : on s'arrangera pour te faire coucher dans la maison).

Ne crois pas que tu seras gêné par toute ma famille. On m'aime trop pour m'ennuyer et on me laisse aussi seul que je veux.

Simplement je te demanderai d'aller à la messe le dimanche pour m'éviter des explications ennuyeuses. On ne sait pas ici que je suis incroyant. Ce serait pour tout le monde un coup terrible de le savoir.

J'y songe. Ma tante Marie te parlera peut-être de Claudel, de Gide, de Denis, de Frizeau. Je lui dis tout, parce qu'elle n'a même pas assez d'instruction pour s'étonner de tout cela. Elle lit Claudel, sans y rien comprendre, avec une foi adorable.

Il fait très chaud et lourd. Quand seras-tu là ?

Nous nous promènerons à la nuit, comme je faisais hier soir seul, et il y aura des étoiles filantes.

N'apporte aucun livre. Tu ne liras pas le quart de ceux que j'ai ici.

Quelle joie, quelle joie parmi tant de douleurs.

Viens le plus tôt possible.

JACQUES

P. S. — Isabelle aura *l'Occident* quand il paraîtra. Fais-lui mes bonnes amitiés.

Souvenirs respectueux à madame Barthe.

Je vais tâcher de te trouver une bicyclette. Tu n'en as pas, je crois. Si tu en as une, tu sais que le port ne coûte que deux sous.

A Jacques Rivière, à Cenon

31 juillet 1907

J'arriverai samedi prochain. J'aurai la vieille et *lourde* valise noire que tu connais.

Je passerai par Tours. Je partirai vendredi à 7 heures du soir pour arriver à Bordeaux-Bastide, je pense, à 7 h. 3 samedi matin.

Le voyage coûte 37 francs aller et retour ; durée 7 jours, mais grâce à l'Exposition maritime de Bordeaux la durée est doublée : 14 jours. Chaque période de 4 jours en plus me coûterait 3 fr. 70.

C'est parfait.

Oui, tâche de me procurer une bicyclette. Je n'en ai pas. Tu peux être sûr que je ne lui ferai rien attraper. Mais si tu devais la louer, la louer trop cher, dis-le-moi. Au dernier moment je pourrais peut-être encore en louer une ici à d'assez bonnes conditions.

Moi aussi je suis bien content. Je voudrais même dire « ben-aise », comme disait l'oncle qui nous emmenait en voiture à Nançay.

J'ai reçu tes lettres. Merci.

Samedi matin, 7 heures.

HENRI F.

Si l'heure, la date, etc... ne te plaisaient pas, écrire vite.

Pour la licence de juillet, réponse de Bernès : il ne reste que français, anglais et *espagnol*. Pour que ce soit parfait, il faudrait mon refus de sursis accordé, et ma nomination à Paris ou avec un chef qui me laisse des loisirs.

H. F.

A Jacques Rivière, à Cenon

Samedi soir, 17 août 1907

Mon cher Jacques,

Deux mots pour te dire que je suis revenu dans mon pays — celui qu'on ne voit qu'en écartant les branches. Il pleuvait. Jamais je ne l'ai vu aussi frais, aussi caché. Je t'aurais bien voulu avec moi, quand la cathédrale, sur la prairie, entre les peupliers, s'est élevée.

Ici, tu étais attendu. On était un peu inquiet, à cause de l'arrivée inopinée de la tante Morenne ; on craignait des difficultés d'installation. C'est grand dommage que tu ne sois pas venu aujourd'hui : en septembre nous irons voir à « Argent », la tante Morenne ; mais retrouveras-tu la merveilleuse arrivée mouillée de ce matin ?

Dès maintenant, on parle de toi. Ma grand'mère s'est rappelé que tu aimais le fromage blanc : on a dit qu'il faudrait avertir telle ferme de nous en fournir, etc...

Me voici revenu chez moi. Et que je souffre, mon ami. « Détaché, abandonné, refusé ». Cela s'étouffait avec toi, se réveillait par instants, et maintenant il n'y a plus que cela et moi. — Ce matin, dans le train, j'esquissais des « écrits », des « méditations » ; je ne savais pas que j'allais retrouver ici les routes, sans but ; les soirées, sans désir, parce que toute une existence en moi avec ses désirs est écrasée, et qu'il n'y en a pas d'autre de commencée.

Comment étreindre, explorer « Les Paysages » puisque je sais qu'il ne s'y cache plus un visage. Ne va-t-il plus me rester que la fatigue d'avoir marché, les soirs, et seulement la jouissance brute des couleurs. Est-ce que je suis mort, enfin ?

— Ici toute la famille comme un enfant s'amuse au diabolo. Chuchundra a failli pleurer parce que mon père se moquait d'elle. Comme il disait en s'essayant maladroitement : « Oh ! oh ! j'ai des principes ! » elle a répondu : « Oui, mais voilà, tu ne les appliques pas » ; on a ri et ça l'a consolée.

— Ce matin, à la gare de Bourges, surprise de trouver le numéro de juillet de *l'Occident* nouvellement paru. Je n'ai pu résister au

plaisir de l'acheter. Je tenais aussi à encourager la libraire. Tu es assez mal entouré !

— Comme je m'y attendais, on me rase avec cette histoire de certificat militaire. On en a reçu le programme. Il y a entre autres choses de la voltige, le tir (trois séries de 6 balles, dans les 3 positions réglementaires, à 250 mètres, à la carabine ou au mousqueton) ; la gymnastique, mouvements, boxe, etc... et la lecture de la carte d'état-major. Tâche donc de savoir au plus vite ce que ça vaut et ce que c'est. Si ça valait quelque chose et si ce n'était pas trop dur, j'irais à Bourges deux ou trois fois apprendre ce qui peut s'apprendre.

— Je sens que je vais regretter non seulement toi mais l'entourage de là-bas. J'avais une joie amère et poignante à dire, au départ, que je ne pourrais jamais plus revenir.

— Je n'en puis plus. Il me faut quelque chose pour que je me raccroche à la vie et que je reparte. Visages, visages !

— Ce sera très vite venu le 1er septembre. Nous allons reparler de ton voyage, le discuter, avec les livres et les bagages que tu dois emporter.

Que je souffre. Je voudrais ne pas l'avoir dit, comme je voudrais n'avoir jamais parlé de mon amour, maintenant que j'ai entendu, sur les plages, la mer m'expliquer... Désolation tranquille, immuable, avec d'insondables regards bleus.

Dis à tous ceux de chez toi mon amitié. Je me rappellerai surtout tante Émilie et tante Marie, me demandant au départ bien exactement ce que je désirais, pour prier à Lourdes, les pauvres ! — Ce m'est un plaisir délicieux, de raconter ici leur bonté. Toi, à bientôt.

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Lundi, 19 août 1907

Mon cher Henri,

Ta lettre m'a surpris délicieusement, que je n'attendais pas si tôt. Je ne croyais pas que, repris par ton pays, tu songerais si tôt à moi. Oui j'aurais bien voulu être avec toi. Déjà je rêve au départ pour ce qui est pour moi : *là-bas*, et cela me fait une joie très douce. J'avoue que je désirais depuis longtemps aller chez toi, connaître ce pays dont tu m'as tant parlé ; et maintenant d'autant plus que je sais que je ne peux pas avoir de désillusion. Que ça va être exquis.

D'autant plus que nous avons encore tant besoin de guérir !

Je ne veux pas que tu te dises sans désirs, parce que ce n'est pas vrai. Il est impossible que tu sois sans désirs. Simplement tu n'attends plus de satisfaction. Et c'est être monté d'un degré. — Oh ! je ne veux pas même avoir l'air de nier ton mal et ta souffrance. Mais comprends : Il ne faut pas que tu sois mort ; tu n'es pas mort. Et ce serait être mort que d'être sans désirs. Seulement tu apprends cruellement le renoncement à la possession. Il n'y a pas de chose qui soit plus terrible. Mais il n'y en a pas qui vous trempe mieux.

Je ne veux pas continuer. Tu m'accuserais de simplification. Et tu aurais raison.

Seulement promets-moi de ne pas t'abandonner, d'écrire. C'est le moment, que tu ne retrouveras peut-être jamais. Tu vas être détourné et tourmenté. Profite de ce peu de paix qui t'est donné. (Et je sais bien qu'on ne fait pas ce qu'on veut).

Laisse-moi à ce propos te reprocher de — tandis que je te montre tout — ne rien me laisser voir de ce que tu fais ou as fait, de me laisser oublier, faute de pouvoir les relire, des choses précieuses, de me traiter comme si tu craignais mes critiques ou comme si tu me jugeais indigne, ou incompétent. Quand j'y réfléchis, je trouve que je n'ai aucun document, hors ce que tu m'as dit dans tes lettres, pour m'imaginer ton œuvre.

J'ai essayé — ce matin — de me remettre à mon article. J'ai relu consciencieusement les deux versions déjà existantes. J'ai essayé d'être le plus sincère possible avec moi-même. Voici ce que j'ai décidé :

d'abord je suis obligé de garder le plan (auquel la seconde édaction n'avait rien changé). Il est le plus logique qui se puisse rêver :

I

Citation : *O toi qui comme la langue...*

Commentaire le plus rapide possible de cette citation, c'est-à-dire : explication de pourquoi les mots et leur sens, l'art et la doctrine si étroitement s'interpénètrent. Puis annoncer qu'il va falloir briser cette unité et :

II

L'Art

1. Caractère *primitif* de la *nature. Continuité* du développement du monde. (En deux mots). D'où *primitivité, naturalisme, continuité* de l'art.

2. La métaphore (primitivité)
3. Le vers (naturalisme)
4. Le drame (continuité)

J'essaierai de revenir le plus possible à la première rédaction. Seulement *je suis forcé* d'y ajouter (en la restreignant beaucoup) cette partie de la seconde qui a trait au *mot* pour montrer que le mot exhale son sens, que l'idée émane du verbe. *C'est indispensable.* Et ce n'est d'ailleurs que le commentaire de la citation du début.

J'ai envie de mettre comme épigraphe à tout :

Certes le nom de Cœuvre ne s'éteindra point dans les âges.

Je pense avoir fini avant de partir, et n'avoir plus avec toi qu'à revoir.

Je reçois à l'instant le numéro de *l'Occident.* Je suis en effet piètrement environné. *Sonnets au roi Alphonse XIII d'Espagne!* Comme tout ce que j'ai vu imprimé de moi, c'est une chose qui m'est déjà souverainement indifférente. Je suis sincèrement content de penser qu'elle va passer inaperçue. Car, entre nous, qui en valant la peine pourrait, en lisant cela, se faire de moi une idée autre que médiocre.

C'est décidément bien imprimé.

J'ai relu samedi pas mal des *Poèmes Anciens,* entre autres de *la Vigile des Grèves,* et tout *le Songe de la Forêt.* Je sens regrandir à chaque minute mon admiration, mon amour pour ça. Je vois que cela s'élèvera de très haut au-dessus du symbolisme.

Même — et tu vas me honnir — je commence à prendre un plaisir très spécial au pire Régnier. *La Cité des Eaux,* les *Sonnets sur Versailles,* c'est exaspérant, mais prestigieux. Le reste de *la Cité des Eaux* est admirable. Te souviens-tu de ce sonnet : *le Vœu,* où il y a une perpétuelle allitération en v ?

Le nombreux univers en vous fut plus vivant
Qu'en ses fleuves, ses flots, ses fleurs et ses fontaines.

***

En ce moment tante M., l'oncle F. et André arrivent avec leur petite voiture. Pierre pousse le gosse dans le chariot. Il a ajouté un changement de vitesse et un frein à main.

Il fait frais et gris, un grand vent de mer. J'ai été aux Cerisiers tout à l'heure. La Lande était sombre. Je t'écris de devant le Billard.

Dimanche, Pierre et Marc ont été avec l'oncle Paul à la chasse dans les Landes. Ils sont partis à quatre heures du matin en auto.

Au retour Pierre conduisait. On marchait à 70, quand un chien a jailli de derrière une voiture, s'est fait *emboutir*, et s'est logé entre la roue et le capot. La direction a dévié et l'auto a fait une embardée terrible et s'est dirigée vers le parapet d'un pont (à ce moulin où nous avons passé en allant à Lacanau) Pierre a donné un coup de barre. Mais le chien forçait et empêchait la roue de revenir. Pierre a tellement forcé sur son volant que la direction s'est faussée. Enfin ils se sont arrêtés avant de passer dans la Jalle. Tu vois qu'on risque quelque chose. Ils ont mis deux heures pour réparer.

Pendant ce temps j'étais avec l'oncle Jean et l'autre auto. J'ai conduit moi aussi et m'en suis bien tiré. Mais je n'ai pas marché un seul instant à plus de 35. Il paraît que Pierre a été excellent et s'est tiré le mieux possible de son emboutissage.

J'ai lu hier *les Vies Imaginaires*. Je suis entièrement de ton avis. Je trouve que l'idée était belle, mais que l'exécution demandait du génie. C'est entièrement raté. Nulle part on ne sent, comme souvent dans Jammes, la nécessité de tel ou tel détail, l'impossibilité à s'imaginer autrement la scène. C'est bien comme ça. Mais ce serait aussi bien de cette autre façon. Et puis (je vais dire un mot où je fais tout entrer) ce n'est pas sensuel. Donc ce n'est pas beau. Ces gens-là ont beau tuer, aimer, se prostituer, je ne vois ni la couleur de leur sang, ni la couleur de leur chair.

Et puis les efforts pour cacher l'érudition sont insuffisants. On la sent qui perce partout, par tel trait, tel détail qui proviennent de documents.

Jammes, qui ne sait rien, voit bien plus juste.

Les livres que je vais emporter :

La Chanson d'Ève
Les Poèmes Anciens (Isabelle les connaît-elle ?)
Aurore
La Double Maîtresse
La Bible
Partage de Midi

Dis-moi les adjonctions ou modifications qui te paraissent nécessaires.

Voici comme je pense faire mon voyage : de Bordeaux à Poitiers en chemin de fer. De Poitiers à Bourges ou à La Chapelle en bicyclette. Il doit y avoir 150 kilomètres. Je vais m'informer et consulter la carte. J'irai peut-être demain à Bordeaux, exprès pour ça, tant il me tarde de savoir. Ce qui m'ennuie, c'est seulement de savoir ce que je ferai de mon bagage à Poitiers.

Dès que j'irai à Bordeaux, je verrai l'ex-adjudant et te donnerai aussitôt le renseignement. C'est dommage que je ne t'aie pas enseigné à lire la carte d'état-major. C'est d'ailleurs très facile.

Je te regrette.

Et pourtant, combien nous sommes différents ! Mais c'est d'une manière subtile, qui permet un accord profond.

Pourquoi ne pas avouer maintenant qu'à un moment de ton séjour j'ai douté que cet accord fût possible, j'ai craint qu'à force de raffiner sur nos différences nous ne les ayons rendues irréductibles, incompatibles ? J'ai été sur le point de te le dire. Mais j'ai songé que ce ne pourrait qu'aggraver la scission. Je me suis tu et j'ai bien fait. Car maintenant c'est passé. Je sens à nouveau combien nous sommes unis, et que nous nous comprenons autant que deux êtres puissent se comprendre.

A bientôt, mon ami. Il me tarde beaucoup d'aller te rejoindre. Remercie maman-Barthe de sa sollicitude et fais mes amitiés à Isabelle.

Tout le monde ici te rétorque tes compliments, lesquels j'ai transmis.

Ton

JACQUES R.

P. S. — Quel dommage que tu ne sois plus là. Il y a une inondation de pêches. On en a ramassé huit grands paniers aujourd'hui.

A Jacques Rivière, à Cenon

Mercredi, le 21 août 1907

Mon cher Jacques,

Je ne veux pas t'écrire longuement : l'essentiel seulement.

Tu as deviné que me reparler de « tout cela » me ferait grand plaisir. Pierre a dû être admirable. Je sens qu'en la circonstance j'aurais été tranquille avec lui comme avec l'oncle Paul, malgré le danger. Félicite-le de ma part. Mais ce sont aussi les détails de la vie ordinaire de là-bas, dont j'aime à me ressouvenir : savoir que la famille F. arrive, que tu écris en face du Billard, que les pêches tombent dans la vigne. Ces jours derniers, je relisais tes lettres pour y retrouver les passages où il était question des lieux d'où tu m'écrivais : je les connais, je les vois maintenant.

— Sans doute t'es-tu dérangé déjà pour cette question de certificat militaire. C'était inutile. A Bourges, nous nous sommes

parfaitement rendu compte que les avantages offerts étaient illusoires : on choisit bien son régiment, mais entre les quelques régiments qui sont affectés au recrutement de Cosne, et encore à de certaines conditions. Le reste est à l'avenant. Ces machines-là sont imaginées, comme les œuvres post-scolaires, par des individus qui cherchent la rosette. D'ailleurs en dehors des B., je puis compter sur l'appui du sous-préfet, qui s'est offert de lui-même.

— J'ai la carte d'état-major pour les environs de La Chapelle, et le brigadier m'a prêté ses *Instructions pour l'intelligence de la Carte*.

— Poitiers-Bourges en bicyclette sera très beau. Tu auras tout le Berry : Indre et Cher. Mais il me semble qu'il faut *entrer* dans mon pays par le chemin de fer ; il faut venir dans le train de Bourges à La Chapelle. Cela vient peut-être de l'envie que tu aies les mêmes impressions que moi : le train donne l'impression d'une distance plus longue, ignorée surtout ; une fois arrivé, on explore le pays comme une terre inconnue. Mais combien vaine, cette envie ! Pourrais-tu considérer, comme je me plais à le faire depuis mon enfance, les villages à 30 kilomètres de chez moi comme des villes aux confins de la terre ?

A bicyclette, on arrive par une route dont on se souvient et par laquelle on repasse. Tandis qu'on oublie la gare et le train qui vous a débarqué. La bicyclette donne trop l'impression qu'on est *de passage*.

Les promenades à pied que je projette et dont je te reparlerai nous aideront beaucoup à nous perdre.

— Et puis ces petites vallées feuillues, dans le train, de Bourges à La Chapelle, avec les stations, depuis vingt ans dans ma mémoire : « Asnières », « Arrêt de Fussy », « Menetou-Salon », « Saint-Martin-Saint-Georges », « Henrichemont », « Arrêt d'Ivoy-le-Pré » (autrefois : arrêt du « Moulin Girard »), puis le château à gauche, dans la vallée de la Sauldre, dressé de toute sa façade, et : La Chapelle.

Au moment du château, maman nous disait : « Regarde-moi, chéri » et, avec son mouchoir, elle nous enlevait à la figure un peu de la poussière noire du train.

***

— Il est certain que la première rédaction de ton article sur Claudel initiait parfaitement, introduisait en Claudel, et, ensuite, marchait admirablement.

***

— Pour moi, certes je ne ferai pas ce que je voudrai. Je souffre de la « désolation ». Mes pays n'ont plus ce visage, visage fermé,

mystérieux et adorable. Mes routes ne mènent plus vers le pays de cette âme, pays « curieux » et mystérieux comme elle. J'ai perdu ces « imaginations » délicieuses et amères qu'elle suscitait en moi et qui étaient toute ma vie. Maintenant, je suis seul au milieu de la terre.

— De même que dans une chambre fermée (je te le disais un jour), je ne puis vivre dans la douleur, ni la désolation. Il faut vaincre, il faut désirer, il faut imaginer, il faut vivre.

— Comme l'amour est une chose vivante ! la seule chose qui me fasse bondir et toucher les cloisons de mon âme.

***

Là-dessus, aussi, nous différons, mais beaucoup plus extérieurement que profondément. L'essentiel en nous est identique ; pour le reste nous différons assez l'un de l'autre pour nous prouver, nous exalter et nous compléter à chacun notre existence. Je sais les soirs où nous avons le plus différé, où nous avons cru nos différences incompatibles ; ces soirs-là (à Paris, comme à Bordeaux) ce n'était qu'un besoin d'être seul, pour se ressaisir.

Je m'amuse à penser que nous différons intellectuellement comme nous différons pratiquement. Et je m'amuse à te dire, avec impertinence : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de bien des choses ! » Mais comment pourrions-nous vivre ; comment le Seigneur pourrait-il entrer dans notre maison, si tu ne prenais d'abord le soin de la préparer avec tant d'art et de minutie. La Philosophie est nécessaire et nécessaire aussi l'Indicateur et les itinéraires.

— Pourrais-tu me trouver à Bordeaux, dans la collection Tauchnitz à 2 francs : *The City of the Dreadful Night* de Kipling. Je te le rembourserai.

— Il n'y aura pas moyen que tu ajoutes la *première Ville* à tes livres ?

Hier, malgré une bicyclette de course (oui, monsieur !) qui montait les côtes de 3 kilomètres sans que j'y touche, je me disais que nous ne pourrions goûter le pays qu'à pied.

Je te reparlerai de ces promenades à pied. Je te reparlerai aussi de celles qu'il faudra faire en bicyclette. Je parlerai encore des promenades en voiture.

Depuis ce matin, 6 heures, j'entends très loin le ronflement d'une batteuse. Quelquefois, nous partirons comme ça sans autre but que de la trouver.

A bientôt, mon ami.

Parle-moi du voyage de Lourdes et fais mes amitiés aux voyageuses.

HENRI F.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, le 23 août 1907

Oui, le certificat d'aptitude donne le droit de *choisir son régiment*, celui d'être brigadier au bout de 4 mois, sergent ou marchis au bout de 8 ou 10 et officier pendant les 6 derniers mois. Donc avantages incomparables. — Seulement c'est peut-être un peu plus dur que nous ne pensions. Mon bonhomme a l'air de dire qu'il fraudrait suivre des cours d'équitation et de tir pour s'y préparer. Si tu peux le faire, ça vaut la peine. Et d'ailleurs, si tu es refusé, il n'en sera tenu aucun compte. Moi je te conseille d'essayer sans rien dire à personne.

Je pense partir dans les premiers jours de septembre. Je prendrai le train pour Poitiers. De là j'irai en bicyclette à Châteauroux (112 kil.). Puis de Châteauroux à Vierzon en chemin de fer et de Vierzon chez toi en bécane. Je m'arrangerai pour envoyer mon bagage directement à La Chapelle.

Je suis très heureux. Seulement je mesure dès à présent combien je vais me comporter différemment de toi à l'égard du pays. Déjà, malgré moi, je regarde la carte, j'étudie l'orientation et les directions, j'apprends des noms. Ce n'est qu'un cadre où je ne mets rien encore, mais c'est un cadre. Tout ce que je pourrai faire, ce sera de ne pas te montrer que je sais certaines choses, de l'oublier avec toi. Mais pourquoi me contraindrais-je plus que tu ne t'es contraint ?

Je travaille à mon article. Je crois que tu en seras content. Après de grandes luttes je suis revenu presque littéralement à la première rédaction. Mais je sens que j'ai tort sur un point au moins. Nous verrons ensemble

J'attends une seconde lettre de toi.

JACQUES

Ce que Flaubert a de plus grand c'est d'avoir répondu à :
« Quelle est la gloire que vous désirez le plus ?
— Celle de démoralisateur ».
Cité par Gide.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cenon, dimanche 25 août 1907

Mon cher Henri,

J'ai trouvé ta lettre ici, en revenant de Bordeaux, d'où je t'avais écrit mon petit mot. Justement le matin j'avais attendu le facteur, avant de partir, jusqu'à près de onze heures, pressentant une lettre de toi. Il est arrivé cinq minutes après mon départ.

J'ai eu envie de répondre tout de suite à ta lettre. Mais j'en ai été empêché par l'arrivée de mes tantes, puis par une grande excursion d'auto. Nous avons été, Pierre, Marc et moi, accompagner l'oncle Paul (qui allait dans la Haute-Vienne) jusqu'à Angoulême. A part une panne d une heure à peu près, nous avons fait une route superbe, marchant tout le temps au moins à 50 et souvent à 70 ou 80. Nous étions, Marc et moi, assis sur le panier qui renfermait les chiens : nous avions de grandes pelisses et naturellement nous avons été tout de suite enduits de poussière. Notre arrêt pour déjeuner, dans un bourg de la Dordogne, a été sensationnel. Sensationnels aussi notre passage à Barbezieux, où on nous a pris pour des coureurs de profession, et notre arrivée à Angoulême à toute allure dans une côte très forte. Nous n'avons à peu près rien vu du pays.

Le mercredi précédent, nous étions allés avec la voiture de l'oncle Jean faire une tournée de « châteaux historiques » dans le Bazadais. Mais quelle différence.

Pierre a conduit la 4 cylindres de Paul et s'est montré parfait. Il a été très sensible à tes félicitations. Il en souriait de plaisir. C'est sa gloire à lui, sa domination.

Marc a tué en deux jours une trentaine de petits oiseaux. On le voit toujours, silencieux, furtif et attentif, se glissant avec sa carabine dans la vigne.

Enfin, pour finir ces détails de famille, ma sœur a retrouvé tes pinces de bicyclette que je te rapporterai.

Je ne veux rien avoir à me reprocher. Je veux faire pour arriver chez toi tout ce que tu me prescriras. Il est donc probable que je modifierai mon itinéraire, de façon à passer par Bourges et à aller de Bourges à La Chapelle en chemin de fer.

D'ailleurs un train sur lequel je comptais et qui rendait ma combinaison excellente ne prend pas les voyageurs de 3^{e}. Il faudra donc que je change tout.

Je t'avouerai que j'ai eu un moment l'intention de venir en moto-

cyclette. Mais, outre que j'avais peur des pannes, j'ai pensé que ce serait comme une violation du mystère de ton pays.

Ce que tu me dis, que je ne pourrai jamais considérer les pays à 30 kilomètres de chez toi comme aux confins de la terre est malheureusement très vrai. Je souffre même ici de ne plus sentir les distances. La bicyclette d'abord, l'auto ensuite m'ont habitué à ne plus trouver loin des villes dont le nom suggérait à mon enfance l'infini. C'est très dommage. Le monde se réduit beaucoup.

Te dirai-je que ce qui surtout me décide à arriver à La Chapelle en chemin de fer est ce détail exquis de ton enfance que tu me rappelles (au moment du château).

Je peux bien dire aussi qu'il est très émouvant pour moi maintenant de songer que tu as une mère et que je vais la connaître, et que je l'aimerai. — Cette nuit j'ai rêvé que ma mère était encore là. J'ai revu son visage fatigué, aminci en bas, avec un peu cette teinte horrible du moment de la mort, qui m'est restée dans les yeux. Mais elle vivait, je lui prenais les mains et elle mettait sa main sur mon cou incliné. Et je lui parlais de choses extrêmement simples, comme si jamais nous ne nous étions séparés. C'était ici, devant les fenêtres de la salle à manger. Elle avait une robe bleue.

***

Il y a des moments où la hantise de la beauté est bien insupportable.

***

« Comme l'amour est une chose vivante ! » Mais si tout est mort, s'il ne reste, en définitive, que ce goût terreux et âcre dans la bouche ! Pouah ! Quelle infection par moments que tout cela, que tout cet ici-bas !

***

Heureusement que cela ne recommencera pas !

***

Le plus terrible, et le plus comique c'est qu'au lieu de finir sur une phrase aussi tragique, il faut recommencer, rire encore, et tendre les bras, et désirer, et se jeter sur ceci et sur cela, et briser sa pauvre tête, si faible déjà en vérité, sur d'innombrables contingences toutes plus divertissantes les unes que les autres.

Tiens, on dirait du Laforgue !

***

Recommençons donc et par le plus haut commencement. Remettons-nous à ergoter sur nos différences, à dire : « Toi oui, mais moi tu contraire ».

Et en effet voici quelque chose que j'avais envie de te répondre au cours d'une discussion, mais à quoi j'ai craint de donner un air de représaille injustifiée.

Sans doute, je suis systématique, philosophique et théorique. Mais combien dans la vie je le suis peu ! Combien je sais reconnaître le néant de tout cela ! Combien je suis peu celui qui a besoin de montrer à tout le monde qu'il pense ceci et cela, et qu'il entend appliquer dûment ses principes.

Chez toi il y a peut-être un reflet sur ta vie, non de tes systèmes puisque tu n'en as pas, mais de ta façon générale de voir. Beaucoup de tes paroles sont volontaires, ont une intention. Tu veux laisser percer, sans d'ailleurs les expliquer, tes pensées cachées. Exemple : quand tu essayais de montrer qu'on ne pouvait pas avoir peur en auto. — D'autres exemples, qui sont plus frappants, ne me reviennent pas à la mémoire. — Moi, je peux arriver à me faire une sorte de sincérité postiche, c'est-à-dire à discuter par exemple très sérieusement sur les vitesses d'auto, ou sur les agréments respectifs de tel ou tel point de vue. Au régiment, très sincèrement j'aimais ou je haïssais un tel. J'avais ma vie instinctive, parfaitement libre et spontanée, où rien n'intervenait de mes ergotages.

Peut-être tout cela est-il assez en l'air. Je n'y attache pas d'importance.

C'est vrai que notre union persiste malgré tout et pour longtemps. En relisant tes lettres, pour trier celles qui te sont utiles, j'ai senti mieux que jamais combien tu étais près de moi. Vraiment je m'attendais à les trouver un peu fanées, ces lettres. Elles m'ont surpris par leur vigueur et leur richesse. Elles sont admirables. Vrai. Tu sais que je ne te dis pas cela par flatterie. Tu as toujours eu de tout une vision première d'une justesse frappante. Je retrouve dans une de l'an dernier l'idée de mon article sur *Pelléas* (la musique faisant craquer le drame et le débordant). Du premier coup tu as deviné Paul Fort. Alors que moi, pas convaincu d'ailleurs, je croyais devoir l'admirer. Tu as dit sur Claudel des choses divinatoires : sur sa scolastique surtout, et sur son effort pour accommoder sa vision du monde au cadre traditionnel. Alors que moi je ne saisissais même pas encore en te lisant la justesse de ce que tu disais. Je suis d'une lenteur quasi désespérante à côté de toi, encombré que je suis de craintes, de circonspections et de méthodes. Ma seule utilité est de nous empêcher de passer trop vite en négligeant des détails qui « vaudraient la peine ». Mais ce n'est qu'une utilité.

Pourquoi ne pas te l'avouer ? Je n'ai jamais eu tant de confiance en toi que depuis la re-lecture de ces lettres. Outre les aperçus divinatoires (je me rappelle encore des choses sur la musi-

que (oui) qui sont extraordinaires), il y a des fragments qui sont beaux et qu'il faut que tu recueilles. Que de choses je n'avais pas comprises d'abord ! Parce que je n'en étais pas encore là.

Je t'en prie, ne te crois pas obligé de me répondre par un éloge de mes lettres. Je sais d'ailleurs tout ce que tu pourrais me dire : révélation de Barrès, explication de Claudel, Gide, etc... Je ne sais si cela compense tant d'erreurs et de retards, que j'ai sur la conscience !

Je voudrais tant pourtant être un peu plus que Marthe, que l'homme de peine qui débarrasse et ouvre les portes.

Il y a des moments où prenant « ma belle âme » dans un coin, je lui trouve cependant certaines qualités, entre autres une grande faculté de rire. Je ne sais pas rire fort ; mais en moi, ah ! c'est à tout briser. Et ça brise tout.

Voilà ma seule supériorité.

Je la réduis en pensant : le cynisme, une belle naïveté.

Je ne fais que la réduire, parce que je suis quand même un peu plus que cynique.

***

Pour te blesser : tu ne comprendras jamais Suarès et pourquoi il a pu me troubler. Il y a dans son œuvre (et en lui je ne sais pas mais peu m'importe) une puissance de désespoir effroyable. Jamais on n'a mis un tel apparat, une telle grandiloquence, une telle affectation à dire que : rien n'est. Sans doute le *Rien n'est* de Besme est plus poignant encore et plus terrible. Mais le ton grandiose que prend Suarès rend sa négation bien épouvantable, par le contraste. Que m'importe qu'il soit obscur, contourné, précieux, puisqu'il est tourmenté, et qu'il se retourne (ou a l'air) si frénétiquement de tous côtés pour trouver la sortie et ne la trouve pas. Ses défauts ne font qu'augmenter l'intérêt qu'il a pour moi. Et je l'aime d'avoir après Barrès, si bellement, si hautainement fustigé les optimistes, la race plate des optimistes, les plus honteux malades qu'on ait jamais vus. Et je l'aime d'avoir de si innombrables fois asséné son : *Non* et son rire.

J'ai senti encore une fois aujourd hui que, si je me mettais à mon livre, Suarès serait là pour me souffler.

J'ai dit cela pour te faire comprendre pourquoi je l'aimais au delà de ses défauts.

Je n'ai d'ailleurs aucune envie de le connaître. Que pourrions-nous nous dire ? Je ne peux parler qu'à quelqu'un qui veut me guérir, comme Claudel.

(A propos, Frizeau me dit que dans une lettre à lui écrite Claudel s'inquiète de moi).

Tu ne sais pas combien je suis dur au fond. Quand je te le dis

tu prends cela, je le sais, pour une attitude littéraire, inspirée par *l'Immoraliste*, et Nietzsche. Mais c'est beaucoup plus profond. Et d'ailleurs on ne subit que ce à quoi on est naturellement préparé. En moi je n'ai pitié de rien. Par exemple combien de fois me suis-je brutalement, sans restrictions, séparé de certaines amours esquissées !

Que j'aie une certaine fierté à dire cela ne prouve pas que ce soit faux.

***

D'ailleurs de fortes amours abstraites comme en moi sont-elles possibles sans dureté ? Un tas de choses à quoi je semble attaché, je les briserais sans hésitation pour un désir. Je ne tiens à rien.

Il y a deux heures j'avais une frénésie de partir, de tout jeter. Toujours cette passion de départ, qui me gonfle et me fait perdre la tête.

***

Je n'avais pas l'intention de dire tant de choses et maintenant je ne sais plus guère où j'en suis.

Je tâcherai de te trouver le Kipling. Je t'apporterai beaucoup de lettres. Mais tu les liras par-dessus mon épaule, car je ne les quitterai pas des mains.

J'ajouterai la première *Ville* à mes livres.

Mais je vois dans une de tes lettres que tu as acheté les *Poèmes Anciens*. Les as-tu à La Chapelle ? Faut-il les apporter ? R. S. T. P.

Oui nous ferons des promenades à pied, interminables. Je saurai encore marcher.

A propos, je pense partir, sinon dimanche, au plus tard lundi. Je t'avertirai par une carte de mon arrivée à peu près exactement. *A peu près*, parce que je ferai une partie du trajet en bécane et qu'il faut compter sur l'imprévu.

Le voyage à Lourdes s'est bien fait. Il y a eu beaucoup de « guérisons ». Tante Émilie était bien fatiguée.

***

J'ai appris de toi, pendant ton séjour, un dégoût de dire bien des choses, qui me manquait. Par habitude et forcé un peu par l'entourage, je disais à chaque joli *point de vue :* « C'est merveilleux », avec une intonation dont l'invariabilité marquait bien la sincérité. Je ne le dis plus guère.

Je crois que j'ai tort.

***

Ce matin, j'ai fini le raccord de l'Art à la Doctrine. J'ai tout relu cet après-midi, mais distraitement. Je suis cependant assez con-

tent. Je t'avertis que je ne change plus rien, pas même pour rectifier les fautes d'orthographe.

J'ai d'ailleurs le pressentiment d'une lettre de Claudel, me disant : Ne publiez pas. Et je lui ai promis d'attendre son autorisation.

Une sirène immense sur la Garonne. 6 heures. Le soleil s'en va.

C'est un peu sot. Car s'être donné tant de mal. Bah !

Je lis *la Maison des Morts*. C'est très curieux. Ce sont des souvenirs de forçat (Dostoïewski l'a été). Mais ça ne renseigne guère sur le romancier.

Il y a une préface de Melchior de Voguë crevante.

Auras-tu *la Maternelle ?*

Que je rêve de partir.

J'attends encore une lettre de toi avant mon départ.

***

Mercure du 15. Écœurant ! La pornographie continue. Très sincèrement on m'offrirait d'y publier mon Claudel, je refuserais. Gourmont sert sur *le Cantique des Cantiques* des plaisanteries dignes d'un socialiste unifié en mal d'anticléricalisme. Qu'il est bête !

Croiras-tu qu'avant que tu me les écrives je savais presque par cœur les stations de Bourges à La Chapelle ?

Fais mes bonnes amitiés à Isabelle et à maman-Barthe.

Écris-moi.

Ton Jacques R.

Amitiés de tous.

Il y a près du billard un Lagœrstremia Indica qui fleurit en ce moment adorablement (cf. *Pensée des Jardins. Sur l'Astrologie*).

Amitiés spéciales de mes tantes.

A Jacques Rivières, à Cenon

Jeudi, 29 août 1907

Mon cher Jacques,

Il va passer et coucher ici, le mardi 3 septembre, 1.200 hommes d'infanterie et un détachement d'artillerie. Il te serait désagréable d'arriver ce jour-là : il est préférable que tu viennes la veille ou le lendemain. J'aimerais que ce soit la veille ; il me semble que cela te facilitera beaucoup la connaissance du monde où tu vas entrer, cet extraordinaire événement-là (ainsi pour moi, chez toi, la course et l'accident d'automobiles). Et puis, après avoir tant désiré partir seul dans une campagne que traversait ton régiment, il te semblera qu'on t'a laissé vivre là où tu ne devais que camper. — Mais peut-être te sera-t-il très difficile d'arriver lundi, même lundi soir, alors fais comme bon te semblera, mais avertis-nous à temps du train auquel j'irai t'attendre.

***

Je ne te dirai rien de ma famille. Comme dans le danger, c'est l'instinct du nouveau venu qui se charge de tout. Tout avertissement, tout conseil préalable ne peut amener que de la gêne. Je te répéterai seulement, parce que je te l'ai déjà dit, que tu es, depuis toujours, sans qu'on l'avoue, L'ennemi. Mais pour conquérir tout le monde, c'est une affaire de 24 heures.

Il faut tout de même que je te dise ceci : je n'ai jamais remarqué de quelle façon tu marchais, mais tu seras perdu auprès de maman si tu marches « les pieds en dedans » !! Quand je dis « perdu », je n'exagère pas.

***

Je n'aurais jamais cru quand même que j'aurais osé cette chose énorme : t'amener ici. Je ne sais plus pour qui c'est une immense preuve de confiance : pour toi ou pour mon pays ! Il est vrai que ce pays-ci, je ne l'ai jamais aimé *d'amour* ; ce n'est qu'une amitié à qui je parle de mes amours ; mais une amitié si intime, si lointaine, qu'elle est plus essentielle en moi que de l'amour. Cependant, je n'aurais pu me décider à t'emmener à Épineuil. Je ne sais pas si moi-même j'y retournerai jamais. Quand je dis les stations de Bourges à La Chapelle, c'est une douceur infinie ! Mais quel bouleversement, quelle angoisse, si j'essaie de me rappeler les hameaux autour de l'ancien chez moi ! Pendant longtemps, mes parents ont considéré mon amour d'Épineuil — comme mon amour pour Nançay — (bien qu'ils fussent cachés) comme aussi immoraux et

déraisonnables qu'un amour de femme. On n'en a parlé que pour se réjouir que « ce soit passé ».

Ce fait semblerait leur donner raison : que je n'ai pas eu d'histoire d'amour à La Chapelle, mais à Épineuil.

Mais je n'en ai pas eu non plus à Nançay. Et, dans le passé, j'aime Nançay autant qu'Épineuil. On parlera de t'emmener à Nançay : je refuserai.

Pardonne-moi ces subtilités. C'est pour me rassurer en t'amenant à La Chapelle. Ces histoires d'amour ne t'intéressent pas : je sais pardieu bien que tu ne peux pas partager mes amours. Mais cette amitié qui est toute mon existence, voici que je vais te la montrer. Et c'est plus terrible et plus décisif que de te présenter une amante.

***

Depuis mon arrivée, je suis inerte, comme en face d'un grand danger à venir et qu'il va falloir vaincre. Je ne suis guère sorti. Je n'ai pas passé la revue de mes chemins.

Seulement, l'autre jour, ceci : la chose la plus émouvante sur terre : je me suis levé à 4 heures et demie du matin et j'ai été prendre mon père (pour aller détendre des cordes à brochets). Le soleil se levait ; le bourg était blanc, net et vide comme un décor avant que ça commence. Mais de minute en minute un homme sortait, équipé pour le travail des champs, seul, par le bourg endormi et blanc, dans une direction certaine et inconnue. Son pas s'éloignait. Puis un autre sortait d'ailleurs et s'éloignait dans une autre direction. Il était impossible de prévoir d'où le suivant allait sortir.

Tu verras cela. Mais pas ce matin d'août.

***

Je me suis remis à mon œuvre, lentement. Je me suis cru guéri, abandonnant tout le reste pour me refaire ma vie dans ce monde à moi. Mais qu'il est dur de recommencer, mon Dieu, de recommencer à vivre. *Allons, il faut donc vivre encore !*

Je n'ai rien voulu te montrer parce qu'il n'y a rien de montrable. Ce qui est écrit est encore si peu arrangé que ça ne peut donner une idée ni de ce qui est fait, ni de ce que je veux faire.

J'aurais bien voulu publier ces deux articles avant mon œuvre : *le Corps de La Femme* et *Proposition sur l'Amour* ou quelque chose comme cela. Ce sont des choses essentielles à dire, avant de passer au détail. Je rédigerai peut-être ça pendant que tu seras là. Mais la fin de mes vacances arrive à toute vitesse et rien ne sera fait. La vie va me dévorer.

***

Je me rappelle cette nuit deux drôles de rêves.

— L'un : nous étions tous les deux, toi et moi, avec Suarès, dans une sorte de salle d'étude. Il s'y faisait un bruit et un désordre incessants. Tous les trois nous avions notre œuvre à écrire pendant des grandes vacances où nous étions enfermés. Suarès, jeune et gai, et toi, vous couvriez, sur un coin de table, des pages entières de choses terriblement désolées. Moi, je cherchais jusqu'à la nuit un endroit et un instant où je ne serais pas gêné. Des semaines plus tard, dans une maison de la rue en face, j'étais encore dérangé. Pierrotet, dans un coin de la salle d'études, préparait le baccalauréat de 1re C., parce que, disait-il, ça pourrait lui servir pour l'agrégation.

Je me suis amusé de cela en me le rappelant, il y a environ une heure.

— Et l'autre, qui m'a réveillé : au milieu de la rue, en face de chez moi, il y avait une foule assez clairsemée comme après la messe, ou pour un départ. Le maire était là ; et à une fenêtre du bas, je parlais à cette foule avec une voix puissante. Je disais : « il me faut un million... » Le maire m'interrompait : « 300 mille francs, ça n'est déjà pas mal. » Je continuais : « ... je rapporterai un million et la gloire ! » et la foule épaissie applaudissait ironiquement d'abord, puis terriblement.

Je ne m'amuserais pas à te raconter cela si ça ne m'était revenu, en t'écrivant, avec une netteté et une clarté saisissantes.

***

Je me suis lancé, l'autre jour, comme font tous les gamins d'ici tout nus, du bord de la rivière dans l'eau. J'avais mal pris les précautions du plongeur, j'ai pensé étouffer. Mais c'est une sensation intense et délicieuse.

Isabelle voudrait : *Le Prométhée mal enchaîné* ou *L'Immoraliste* et *le Livre de Monelle*. Mais je pense que cela augmente beaucoup ton paquet et qu'il est inutile que tu te charges tant. En tout cas, ne lui apporte pas *l'Immoraliste*, car on va examiner tout ce que nous lui ferons lire (au moins les titres) avec une sévérité et une désobligeance auprès desquelles la vigilance de tante Victoire et de Bonne-Maman paraîtra raisonnable.

L'embêtement, ici, c'est qu'au contraire de chez maman-Barthe, on considère Isabelle comme une jeune fille. Maman, bien entendu. Et, bien entendu, j'épuise des trésors d'inventions pour ridiculiser cette façon de voir. — En général, d'ailleurs, je ne prends jamais les chicanes énormes de ma mère au sérieux, je me tords ; mais

depuis cette année, je suis déconcerté des proportions que cela a pris. — Et pourtant, autrefois, comme elle était Quelqu'un !

***

Merci pour tout ce que tu évoques de chez toi. Je revois Kim en chasse ! la « princesse Ursule » cherchant mes pinces de bécane ! Demande-lui de prier saint Antoine de Padoue pour feu ma chouette comme elle l'a prié pour mes épingles. Je n'ai pas encore avoué cette perte à Chuchundra, pour éviter une crise : c'est elle qui m'avait fait ce cadeau.

***

Je crois que ce que tu dis de notre différence dans la vie est (comme tout) aussi vrai que faux. Peut-être diras-tu le contraire en revenant d'ici. Tout ce que je puis constater, c'est un effort dans le sens dont tu parles.

***

Il y a des choses dans tes premières lettres qui vont bien nous amuser, si tu me promets de me les laisser. Mais ce que j'envie chez toi, c'est la sûreté, la solidité. Dans mes lettres anciennes, combien, certainement, de passages manqués, ratés, gênants, forcés !

— Un jour de soleil, nous irons vers 3 heures, au Désert.

— Un jour où la pluie menacera nous irons à bicyclette au Grand-Rond. C'est un rendez-vous de chasse, perdu dans la forêt d'Ivoy.

Vendredi — à six heures du soir. — Dès midi, j'ai senti, malgré le beau temps, menacer la pluie qui s'abat maintenant pour longtemps. C'est comme un jour de fin septembre, il y a quelques années, peut-être l'année dernière. Nous étions partis quand même à bicyclette et nous sommes revenus à la nuit, avec toute la pluie de la soirée sur les reins. Cette après-midi j'avais envie d'écrire le Poème de la-pluie-menaçante, dans cette espèce de château, au bord des bois de septembre, où nous nous étions perdus et mouillés l'année dernière.

— Depuis quatre jours, le temps est couvert et le pays mouillé.

J'aurai *la Maternelle*. Pour cela (de toutes façons d'ailleurs il l'aurait fallu) il va falloir subir le socialiste (l'anarchiste) dont je t'ai parlé.

Je suis heureux que tu rêves de partir. Que de folies nous allons faire !

Je repense que je suis heureux de ne t'avoir pas enlevé à tes tantes, en août. C'est un sacrifice que je leur ai fait de ne pas t'y forcer. J'aurais pu le faire.

J'y pense au moment de finir : je calcule très mal : avec ce voyage à bécane, cet arrêt à Châteauroux, tu ne peux pas arriver avant mercredi ou jeudi. Tiens ce que je dis au début de ma lettre pour non avenu et envoie immédiatement un mot indiquant ton arrivée.

A bientôt.

HENRI F.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cenon, jeudi 29 août 1907

Mon cher Henri,

J'arriverai lundi,

J'espère que ce sera au train de 11 h. 25 du matin.

Cependant, comme j'aurai voyagé la veille toute la journée en bicyclette, il se pourrait qu'à Châteauroux je manque le train qui en part à 6 heures du matin. Ce n'est pas probable. Mais ça peut arriver.

Dans cette hypothèse, il se pourrait que, pour ne pas attendre à Bourges le train de 5 h. 50 j'aille en bicyclette à La Chapelle. M'en voudras-tu beaucoup ?

Toute réflexion faite, je crois bien que j'arriverai à 11 heures 25.

Je partirai de Bordeaux samedi soir à 10 h. 15. Je serai à Poitiers à 2 heures. J'en repartirai vers 7 heures et je pense arriver à Châteauroux vers 5 ou 6 heures du soir. Tu ne peux savoir comme ce voyage me transporte. Penser que je vais traverser, *seul*, ce pays que je ne connais pas et que je le posséderai dans son intimité. Peut-être irai-je de Saint-Florent à Bourges à bicyclette, pour arriver à la Cathédrale par une route. D'ailleurs je me plais à laisser indécise cette partie de mon voyage. Je ferai en bicyclette tout ce que mes forces me permettront de faire.

Pourquoi ne pas avouer que la simple lecture de la carte m'est déjà un délice.

Ce n'est pas du tout ta façon de découvrir un pays. Tout ce que tu as vu ici, tu l'as vu, si je peux dire, en fonction du Berry. Moi je sens que je vais oublier parfaitement ma Gascogne, et aller au-devant de cet inconnu avec une pureté parfaite d'accueil. Toutes les rivières que je vais traverser ! Chacune sera nouvelle ! Et la dernière sera la plus belle.

***

J'ai classé toutes tes lettres. Et je les relis maintenant en ordre. C'est un enchantement. Celles d'Angleterre (1905) sont déjà très belles. Je t'apporterai celle où tu me parles de Nançay et où tu essaies de formuler ton projet de roman. Elle est curieuse.

Très amusant ton premier contact avec Rimbaud. Tu rends le livre pour « ne pas rester une heure de plus en aussi répugnante compagnie », puis tu regrettes de l'avoir rendu, et tu t'exaltes sur les fragments copiés.

L'influence sur toi de Mélinand à la fin de cette année 1905 est curieuse aussi. Tu parles de « nouveaux polygones » et tu dis à propos de Nietzsche : « Et on appelle ça de la philosophie ! »

Tu crois beaucoup encore à Maeterlinck.

Mais pourquoi insister sur des choses qui sont déjà si loin de nous ?

***

J'ai fini et bien fini mon article. Je ne suis pas trop mécontent de la conclusion. Je crois qu'elle te plaira (sur Claudel terrible). Il me reste à noter les références de mes citations.

J'attendrai pour le relire d'avoir un peu de recul. Je sais qu'il y a un tas de petits détails à arranger. Ces dernières corrections m'agacent beaucoup. Il faudra que tu m'aides un peu. Mais ne me demande pas de gros remaniements. C'est inutile maintenant. Il est trop tard. Et il n'y aurait pas de raison pour m'arrêter.

As-tu le *Verş et Prose* qui contient *Connaissance du Temps ?* Je l'ai prêté à Lhote. J'en aurais besoin. Ceci important.

Le facteur vient de passer. J'attendais une lettre de toi. Il n'y a rien. C'est mal.

Je l'aurai demain, je pense.

J'ai lu *les Amants Singuliers*. C'est toujours la même chose, un amusement prestigieux, mais tellement que parfois ennuyeux. *La Courte Vie de Balthazar Aldramin, Vénitien*, est licencieuse, magnifique et mortelle à souhait. C'est la meilleure histoire des trois.

Je crois que le bouquin de prose le plus intéressant de Régnier est *la Canne de Jaspe*, qui renferme : *Monsieur d'Amercœur, le Trèfle noir, les Contes à soi-même*. Cette dernière partie, qui date de sa période symboliste, est curieuse. Ce sont des contes en prose, qui ressemblent au *Seuil* et à *la Demeure*, en moins bien naturellement. *Le Trèfle noir* a des titres étranges.

Je vais apporter *la Double Maîtresse*.

Le Dostoïewski est décidément poignant. C'est pénible à lire à cause des redites, de la confusion et de l'infinité des détails. Il ne passe rien. Mais par moment, le peuple russe apparaît, mystique, railleur, servile, brutal, incohérent et gratuit. Il y a une histoire terrible : *le Mari d'Akoulina*, que raconte un forçat. D'un bout à l'autre le héros agit dans une espèce d'ivresse suivie. Et tout ce qu'il fait, qui est volontaire et prémédité, est complètement gratuit, sans raison, sans intention presque.

Par moment la servilité de ces gens-là révolte (et même de Dostoïewski, qui accepte un tas de choses énormes sans presque protester). Mais on la sent si vraie, si naturelle, si dans le sang, qu'on n'apprécie plus.

Il y a des types admirables. Celui du juif qui prête aux autres forçats en échange de haillons. Celui du barbare Tcherkesse et du Caucasien. Et celui du Tzigane, hautain et distingué comme un noble, et bandit terrible.

Il y a des scènes : le retour à l'hôpital des condamnés qu'on vient de fouetter et qui se promènent dans la salle, nus jusqu'au torse, couverts de sang, et pâles, et claquant des dents, sans rien dire.

L'agonie d'un poitrinaire, à qui l'on n'a pas enlevé ses fers.

C'est beau. Il faut maintenant que je lise un roman de lui.

***

On nous a fait un petit succès, parce que nous avons, Pierre, Marc et moi, passé en gare de Coutras deux heures avant l'accident. Le Bon Dieu a été bien remercié. Ça compense les blasphèmes de ceux qui l'ont accusé d'avoir dérangé l'aiguille justement ce jour-là.

Décidément l'idée d'une Providence est d'une puérilité incurable.

Les vrais aveugles sont ceux qui voient une intention quelconque dans le monde.

A bientôt mon ami. Naturellement je ne répondrai pas à ta lettre de demain.

Ton Jacques R.

Amitiés à Isabelle.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cenon, 24 septembre 1907

Mon cher Henri

J'ai retrouvé mon pays, moi aussi. Il était ardent, comme quand je l'ai quitté, et aride et étouffant. Je l'ai aimé. La nuit était si chaude, si chargée, les moustiques étaient si voraces que, malgré ma fatigue, je n'ai pu m'endormir.

Je l'ai aimé. Mais par un sursaut de volonté, parce que je sentais qu'il était à moi, qu'il était seul à moi. Au fond je ne songeais qu'à La Chapelle, qu'à toute cette paix que je laissais, qu'à toutes ces routes infinies, qu'à ce clair de lune des derniers soirs. Et puis pourquoi faut-il que je souffre tant ici, chaque fois que j'y reviens !

Il y a dans Bordeaux une spéciale tristesse, que je croyais celle de toutes les villes de province, mais qui est autre chose : tristesse d'une ville trop grande et paresseuse et sans nécessité. Ses longues rues, qui ne sont plus les chemins transformés (comme tu disais) mais qui ne sont pas non plus des voies vivantes et utiles à une circulation vivante. On se promène là dedans et ça n'en finit plus de petites maisons basses. Hier je souffrais de cela, de la détresse de me sentir perdu là dedans « sans recours, sans admission », sans force oh ! surtout sans force. J'avais la tête vertigineusement légère à force d'insomnie ; tous les bruits me frappaient douloureusement. Et c'était si vain, « si incurablement » vain !

X. est venu me voir. Bien qu'il m'impatientât à force de naïveté, il m'a distrait. L'imagines-tu m'expliquant son poème, un « poème d'amour ». « C'est très banal comme sujet, m'a-t-il dit, mais j'ai essayé de le renouveler par quelques formes originales. Ainsi il y a trois parties : l'une l'inquiétude de l'amour, représentée par la couler *mauve* (?) et correspondant à l'andante d'une sonate, l'autre la douleur de l'amour *(violet — adagio)*, etc... » J'ai gardé mon sérieux. Il m'expliquait qu'il avait cru que ça marcherait tout seul, qu'il serait imprimé et lu « par quelques initiés », car en somme ce qu'il avait fait était « assez hautain ». J'irai voir demain quelques-uns de ces chefs-d'œuvre. Il ne veut pas les débiter au détail dans des revues, parce qu'ils forment un tout inviolable. Il a employé des rythmes de toute espèce, renouvelés de la poésie du moyen

âge, de l'espagnol, de l'allemand, etc., etc... Je lui ai fait sentir, et il commence à le croire, combien il est difficile d'être publié même dans des revues.

Mais je suis bien aise de m'en aller pour me débarrasser de lui.

Tu as dû recevoir tes lettres. On m'a demandé à la poste si le paquet ne renfermait « aucune note personnelle ». J'ai dit que non.

Contrairement à ce que j'ai fait en revenant d'endroits où j'avais passé quelques temps, je parle le moins possible de La Chapelle ; je garde jalousement tous ces souvenirs et leur délicieuse particularité. Je ne dis que le général : il y a des bois, des rivières. Et d'ailleurs pourrais-je faire comprendre ce qu'il y avait de si beau pour moi en tout cela, de si cher ? Chez mes parents, je n'ai parlé que d'archéologie, de Bourges, et j'ai dit : En Sologne il y a beaucoup de gibier.

Je suis incapable d'en dire plus long pour l'instant. Écris-moi, et je te répondrai plus longuement.

Présente avec mes remerciements renouvelés mes respectueux souvenirs à tes parents et à madame Barthe, mes bonnes amitiés à « la señorita Isabelle ».

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Cenon.

Vendredi, 27 septembre 1907

Mon cher Jacques,

Je viens de finir cet essai sur *le Corps de la Femme*. Je le recopierai lundi, à Paris, avec le Plaidoyer de Louÿs sous les yeux, et je te l'enverrai. J'ai beaucoup peiné pour organiser cela, pour lutter contre l'obscurité, l'arbitraire. J'ignore si j'ai réussi, mais je suis content que ce soit fait. Envoyer cela à *l'Occident* est tentant parce que j'y serai, par Maurice Denis, facilement accepté et très à ma place ; mais pour ces mêmes raisons j'y serai enterré immédiatement. Dans *la Grande Revue* au contraire, dans ce milieu très différent, je serais davantage vu et lu. Aussi j'attends avec une impatience doublée la réponse que te fera Jacques Rouché.

J'ai beaucoup souffert, pendant que tu étais là et après, de ressentir par moments la même effervescence cérébrale qui m'a tant fatigué l'autre année. L'étude de mes lettres et, ensuite, le travail de mon article avaient occasionné cela. Isabelle comprend

admirablement quand je suis dans cet état. Mais ce grand repos, cette brutale gymnastique de deux ans va balayer tout vestige de mon mal.

Tu as laissé ici une impression profonde. La promenade du soir au clair de lune, après ton train de 7 heures, a été morne et désemparée. On a parlé de toi. On parle de toi, mon père de ta tristesse et de ta perfection ; ma mère de ta douceur, de ta bonté et de toutes tes qualités (toutes, dit-elle, excepté la coquetterie). On ne peut me prouver l'intérêt qu'on te porte qu'en m'accablant de questions sur ta famille. Je réponds que ça n'a pas d'intérêt et je me fais gronder.

Deux jours après que tu as été parti, la pluie d'automne, annoncée par le baromètre d'Argent qui s'est mis à marcher, a rempli le ciel et ne cesse plus. Le bourg s'assombrit de très bonne heure.

La mère Patient « va tâcher de faire quelque chose du côté d'un lieutenant qu'elle connaît à Paris, pour faire déplacer Moïse ».

La femme déraillée de Calande s'est levée avant le jour, un matin, et sans rien dire est partie chercher le petit gars à Laumoy. Il est revenu [1].

Je suis allé cette après-midi à la maison de ma grand'mère. Sur la table de la cuisine était le panier où elle commence à mettre les affaires qu'elle remporte à Paris. Toute la maison était secouée d'un vent hurleur et désolé. On la sentait déjà abandonnée. Et mes lettres que je lis, sont comme une revue de ma vie passée, avant d'en commencer une autre.

Amicalement

HENRI

P. S. — Mon travail et mes affaires à arranger m'empêchent de t'écrire plus longuement.

C'est à toi à m'écrire longuement maintenant. Il paraît que je ne pourrai à peu près pas sortir d'ici deux mois. Il est vrai qu'ensuite nous nous verrons à l'aise.

Un renseignement pour le régiment : faut-il et peut-on emporter peigne (bien qu'on n'ait plus de cheveux !), brosse à dents, pâte dentifrice ?

Réponds-moi : 60, rue Mazarine, où nous allons arriver dimanche à une heure.

Par moments, il me semble que je vais retomber dans le même abîme de douleur d'où je me suis péniblement tiré depuis mon départ de Paris, à la fin de juillet dernier.

H. F.

1. Voir *Miracles* : *Le Miracle de la Fermière*, page 181.

A Henri Fournier, à Paris

Samedi, 28 septembre 1907

Mon cher Henri,

Je réponds tout de suite à ta carte. J'étais sur le point de t'écrire une nouvelle lettre, tant j'ai besoin en ce moment d'être avec toi et de m'appuyer un peu sur toi. Déjà je me suis renfermé en moi-même, j'ai repris mes bouquins, je suis revenu à ma solitude. Aussi quel délice ce m'est de me souvenir de ma vie chez toi, de ces quelques jours, où j'ai vécu dans un si parfait abandon, où j'ai cessé de me contraindre, de me dissimuler, de veiller à mes paroles, de me faire une attitude ! Car je le comprends maintenant : c'est cela que j'appelais paix, et douceur, et tranquillité ; c'était cette interruption de tout effort, cette confiance, et aussi cette façon de n'attendre de chaque jour que ce qu'il m'apporterait. Jamais auparavant je n'avais été si longtemps sans souci de me masquer et sans souci de travailler, d'apprendre, de ne pas perdre une minute. Aussi ces vingt jours désoccupés tiennent maintenant dans mon souvenir une place immense. Ils me semblent interminables et délicieux ; et je ne peux plus m'empêcher de dire ce que je ne voulais pas dire parce que dès là-bas je savais que j'aurais envie de le dire :

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible !

Interminables comme les routes du pays, comme celles qui s'enfoncent dans la Sologne ! Interminables parce qu'à présent qu'ils sont finis, je sens qu'ils auraient pu durer indéfiniment sans que j'en épuise le charme. Et c'est pourquoi je disais que je vivrais ma vie entière à La Chapelle.

Tout cela est un peu plus lyrique que je n'aurais voulu. Mais il fallait que je le dise. Seuls les tourments du début de cette semaine m'ont empêché de le faire tout de suite.

Comme je suis heureux d'avoir laissé l'impression que tu dis ! D'autant plus que je n'ai rien fait pour donner de moi aucune impression. Jamais je ne me suis aussi spontanément laissé aller. Et dès avant de partir je désirais pourtant que l'on me vît ainsi et je calculais ce qu'il faudrait faire. Quand je suis arrivé je n'ai plus pensé à rien ; ç'a été le mieux. Je ne me trompais pas en pressentant que j'aimerais ta mère. Dis-lui qu'un peu pour lui faire plaisir, et à toi, je vais tâcher désormais de devenir coquet. J'ai déjà pris quelques mesures. Il faudra que tu m'aides pour le reste.

Pendant que je parle de moi, avec quelle joie j'imagine cette vie de liberté qui va enfin m'être donnée ! Mille petites puérilités m'en-

chantent. J'ai résisté comme un damné, parce qu'on voulait me faire choisir à l'avance une chambre par des amis qu'on a à Paris. Je veux tout choisir moi-même. — J'aurai, je crois, plus de choses qu'il ne m'en faudra. Car on travaille à une autre combinaison qui, si elle réussit, sera admirable. Il est inutile que je t'en parle. Peut-être vais-je avoir une manière de richesse.

Peut-être.

***

Passons à toi. Tu sais avec quelle impatience j'attends ton Essai. Je n'ai pas encore reçu de réponse de Rouché. En tout cas il ne m'a pas renvoyé mon manuscrit : ce qui est bon signe. Je crois, moi aussi, qu'il faut que tu paraisses à *la Grande Revue*. Dans la filière des Revues, j'ai franchi pour nous deux l'échelon : *Occident*. Y revenir ce serait reculer. Aussi, dès la réponse que j'espère favorable de Rouché, je lui écrirai pour toi, ou tu lui écriras en te recommandant de moi et de Denis. D'ailleurs, si d'ici lundi je n'ai rien, je lui demanderai à quoi il pense et ce qu'il attend.

C'est vrai que je ne me suis pas aperçu pendant mon séjour de ta fatigue cérébrale. Je t'ai vu des jours distrait, énervé. Mais je ne pensais pas que ce fût ça. Oh ! oui le régiment te sauvera. Mais ne dis pas pour l'amour de moi que tu ne sortiras pas avant deux mois. Je suis sûr que tu sortiras et dès le premier dimanche. Jamais on n'a gardé les hommes ainsi pendant deux mois. La preuve que je le pense, c'est que je t'enverrai Pierre, qui part jeudi, dès dimanche prochain. Mais à une condition : c'est que tu ne l'accompagneras nulle part. Simplement tu lui indiqueras un peu ce qu'il pourra faire dans la journée. Ne t'encombre pas de lui ce jour-là. Tu seras assez fatigué.

Oui tu peux emporter ton peigne et ta brosse à dents. Tu trouveras toujours à les loger. La pâte dentifrice sera peut-être plus difficile à placer. Et puis ce ne sera pas commode de s'en servir. Mais rien ne s'oppose à ce que tu l'aies aussi dans tes affaires. En principe tu peux apporter tout ce que tu veux à la caserne. Le seul problème est de ne pas se le laisser voler. Des ustensiles de toilette ne tenteront personne.

***

J'ai un remords : j'ai eu souvent l'air dans ce que je te disais de ton pays, de l'aimer esthétiquement, abstraitement, comme un « beau pays ». Cela t'agaçait imperceptiblement sans que peut-être tu t'en rendisses compte. Et pourtant c'est bien plus profondément que je l'aime. Je ne veux pas dire que je l'aime comme toi, qu'il soit pour moi ce qu'il est pour toi. Mais je l'aime aussi dans sa particularité et son unicité, il est pour moi autre chose qu'une admirable

région quelconque : il est le pays de la route qui s'en va entre les bois toute droite ; il est le pays de la route qui monte vers la Sologne, il est le pays des prés de la Sauldre. La preuve que c'est bien ainsi qu'il m'est entré dans le cœur, c'est que le simple mot de : Cher, lu maintenant sur une carte, me donne un battement. Et de me redire : Presly-le-Chétif, Méry-ès-bois, Ivoy-le-Pré, je suis transporté.

Je suis content de ne pas avoir trop « excursionné » aux alentours, d'avoir passé sur les routes comme si j'allais quelque part, de n'avoir rien visité, de n'être entré dans presqu'aucune église, de n'avoir pas été à Sancerre. Ce sont des choses que je ferai plus tard, quand je serai accoutumé à la terre. A un premier contact, cela aurait sonné comme une violation. — J'ai été à Argent parce qu'il y avait le concours de pêche, à Bourges pour acheter des couleurs à Isabelle, à Ivoy pour déjeuner chez les G. Que c'était beau !

C'est admirable ce qu'a fait la femme Calande.

***

Lhote vient de venir. Il a trois tableaux reçus au *Salon d'Automne*. Il est ravi. Il va aller à Paris. Il a cherché à faire le voyage gratuitement, comme « toucheur de bestiaux » ; il n'a pu réussir. Il va demander une réduction au directeur de l'État. Je commence à avoir confiance en lui. Ce qu'il fait ne séduit pas. Mais c'est fort, et malgré encore les naïvetés, solide et grave. D'ailleurs il avoue lui-même qu'il ne craint rien tant que de « charmer ». Il se méfie de Guérin, de Bonnard, de Vuillard. Il les accuse de facilité et d'être superficiels. Je lui reproche de trop se laisser émouvoir par Carrière, par son attitude morale. Je voudrais un peu le *démoraliser*. L'essentiel est qu'il échappe à l'excentricité. C'est bon signe.

Il paraît que le *Salon d'Automne* ferme le 22. C'est dire qu'on me verra sûrement avant, probablement vers le 15. Qu'il me tarde !

***

A l'instigation de L., j'ai écrit ce matin à Delbos, professeur à la Sorbonne, et je lui propose comme sujet : La métaphysique d'Auguste Comte. C'est très amusant, parce que tu sais que Comte a passé sa vie à dire qu'il ne fallait plus de métaphysique. Il s'agirait de prouver que, malgré cela, son système, le positivisme, s'appuie sur des bases métaphysiques et conduit à une métaphysique.

L. voulait absolument que je propose: la philosophie de Claudel. Il prétendait que Delbos accepterait très bien ça. J'ai été très tenté. Mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux non et que Claudel n'était pas à exploiter ainsi, que je le trahirais immanquablement en l'introduisant dans la philosophie universitaire. Cependant je n'ai pu résister au désir de citer son nom et de dire que c'était

un grand poète chrétien ; un peu pour humilier Delbos de son ignorance.

***

Mes tantes m'ont demandé comment tu allais. Elles m'ont dit combien elles regrettaient de ne pas t'avoir donné davantage de « distractions » pendant ton séjour, et que j'avais dû « m'amuser » bien davantage chez toi que toi tu n'avais pu faire chez moi. Je les ai rassurées, mais sans les convaincre.

***

Je lis un peu :

Newman, moins intéressant jusqu'ici que je ne pensais.

Le Chevalier des Touches de Barbey d'Aurevilly. Impossible de raconter plus insupportablement de plus belles histoires (épisodes de la Chouannerie). Que cet « esprit » est fané ! Que ces façons d'attirer l'attention sur les passages dramatiques sont assommantes ! Que ces longues phrases sont entortillées pour ne rien dire !

Et pourtant, avec un peu de recul, on se prend à aimer cela ; en songeant que ç'a été la lecture d'une époque naïve, superficielle, élégante et insupportable !

Poèmes Barbares. Que c'est rasoir ! J'ai failli en ouvrir mon Musset. Et je n'en suis qu'à la page 130. Il y en a 360. Au moins Heredia n'a fait que des sonnets.

Je ne peux pas m'arracher *Mandoline* de la mémoire. — J'ai trouvé pour 1 fr. 75 les *Poèmes en prose* et *les Paradis Artificiels*. Je le lirai bientôt. J'emporte toute ma bibliothèque à Paris. Lhote me prête *l'Annonciateur de la Tempête*.

Écris-moi avant mardi en m'envoyant l'Essai. Écris-moi dès les premiers jours de ton service pour me montrer que tu n'es pas abattu, car tu ne seras pas abattu.

Bons souvenirs à madame Barthe. Précieuses amitiés à Isabelle.

Ton JACQUES R.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, le 30 septembre 1907

J'achève [1], ce lundi, 5 heures du soir, dans l'obscurité de ma petite chambre, et la fenêtre ouverte dans la pluie me fait froid aux genoux.

1. Une copie de l'essai sur *le Corps de la Femme* accompagnait cette lettre. Voir *Miracles*, page 125.

Je n'ai rien corrigé en fonction de l'article de Louÿs, qui est très fort et très faux. D'ailleurs ce n'est pas au point de vue de la liberté, comme lui, que je me place. Je me réserve, s'il me répondait, comme je le désire, de lui répliquer en quelques lignes et de relever courtoisement deux ou trois gaffes de son article qui me donnent raison.

Mais il ne me répondra pas. Ce sera mort dans *la Grande Revue* comme ailleurs. En la feuilletant ce matin, malgré les dessins, je lui trouvais un air négligé, quotidien, journalistique. Et nous aurons sans doute de la peine à y arriver. Attendons ce que va faire ton étude à toi.

J'espère de toi des critiques. Relève sans crainte de me blesser des défauts qu'il me sera utile de connaître et de corriger. Si cela avait une valeur, mon rêve serait de publier cela (en un petit livre) suivi de l'autre essai que je projette, avec de précieuses délicieuses illustrations d'un autre Maurice Denis. Cela annoncerait le grand livre — et ce serait le commencement de cette création d'un monde. Mais cela a-t-il une valeur ?

Tout ce que tu me dis de chez moi, de tes souvenirs, me touche étrangement.

J'ai, depuis mon arrivée à Paris, quelques petites histoires à te raconter.

Mais plus tard, je t'écrirai du 23e.

HENRI FOURNIER

Des détails : « Moralisme » n'est pas français, mais que faut-il mettre ? « Notre femme rangerait dans l'ombre », j'avais mis *vaquerait*, c'était mieux, mais pas français dans ce sens absolu. A la fin j'avais mis « à qui... etc... cet essai se dédie ». Cela rimait avec *Denis*, mais Isabelle trouvait cela mieux que « se dédie cet essai ». Ton avis ?

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 2 octobre 1907

Mon cher Henri,

Dès la première lecture j'ai été ravi. Comme c'est admirablement cela ! Comme la délicatesse d'écriture convient exactement à la délicatesse de pensée ! Pour bien te faire comprendre avec quelle sincérité j'aime ça, il faut que je te dise qu'une des choses que j'ai le plus aimées, en toi et qu'avec ravissement j'ai retrouvée dans toute ta famille, c'est la pudeur. Mais justement une pudeur qui n'est pas morale et raisonnée, qu'on sent si *naturelle*, si *naïve*, c'est-

à-dire si bien née avec toi. Une pudeur qui n'est pas un effort pour écarter les pensées grossières, mais une façon innée de tout penser en pureté. Car « tout est innocence », tout est pur. Mais comment le faire comprendre ? Comment trouver des mots assez exquis, et surtout qui n'aient pas l'air *cherchés*, pour faire sentir partout l'innocence ? Tu te souviens de ce que je disais : que j'aimerais en une femme de pouvoir parler avec elle de tout, sans que rien lui semble scabreux, et du baiser même sans qu'elle pensât à une faute ou une impureté. Seulement moi, je ne peux pas. Et toi, tu peux. Quand j'y songe, ce que tu as écrit est un prodige, certains diront d'habileté, mais, moi, je sais bien que c'est de pudeur naturelle.

Tout ton essai a ce même charme grêle, timide et gauche que tu attribues au corps de la femme. La forme des phrases suggère sans cesse cette subtilité frileuse et enveloppée : toujours leur mouvement est juste et reproduit l'inflexion délicieusement déformée du corps féminin. Mais comme cela sera difficilement goûté ! Comme tu vas te heurter, malgré tous tes efforts pour éclaircir et pour être net, à des reproches d'obscurité ! Cela est aussi difficile à sentir que ce dont tu parles. C'est un parfum aussi ténu, aussi insaisissable que celui de la robe maternelle. Surtout pour ceux à qui tu vas t'adresser, c'est-à-dire à des esthètes, à des gens corrompus par l'art et la littérature, et blasés, et tenant beaucoup à affirmer en toute chose leur immoralisme. On va te traiter de « petit jeune homme », de « jésuite », etc... Je sais bien après tout que ce sera charmant. Et puis après tout il y a une sorte de bravoure et de crânerie à dire ce que tu dis à ceux à qui tu le dis. Le contraire semble tellement établi, accepté, acquis définitivement.

Je m'aperçois que je mêle deux des reproches qu'on te fera : naïveté, obscurité. Le premier, il n'y a rien à faire pour l'éviter, puisqu'aussi bien l'originalité de l'Essai est de chercher presque à le mériter. Le second sera un peu plus justifié. (Et pourtant je ne vais pas te conseiller de rien changer). L'ordonnance générale est très nette et je l'aime. Le début est admirable comme entrée en matière. Mais :

1° On ne voit pas assez peut-être la différence entre le premier et le second paragraphe, entre : parce que *chrétiens*, et parce qu'*enfants* ; ou plutôt on ne la voit qu'après, en finissant. Cela tient à ce que tu évoques dans les deux des souvenirs un peu analogues : dans le premier des souvenirs d'*enfance* chrétienne (toi *enfant* avec ta mère allant à la cathédrale) ; dans le second des souvenirs d'*enfant* chrétien. Je fais surtout allusion au passage : *Ces mains, ce sont les mains qui, après le dernier coup de la messe*, etc... On se dira immanquablement : Il se répète. Et l'on ne comprendra que non qu'en arrivant à :

Telle, avec les anciennes voix catholiques et enfantines, etc... (Détail : je crois qu'il faut : les anciennes voix *catholique* et *enfantine*).

Je sais bien qu'il y a en tête de chaque paragraphe les passages en petites lettres, qui annoncent (et c'est très bien). Mais justement ils ne précisent pas assez la différence : le premier même accuse la confusion en parlant *d'enfance* en même temps et sur le même plan que de christianisme.

Cependant il ne faut rien changer : parce que ces souvenirs sont exactement ceux qu'il faut là, qu'ils sont tellement nécessaires que ce serait un crime de les enlever, et que c'est tant pis s'ils créent une équivoque. Simplement tu pourrais rendre un peu plus clair le premier passage en petites lettres.

2° Le second *Mais* a trait à des phrases obscures par-ci, par-là. Pas obscures pour moi, bien entendu. Mais je me place, comme tu as fait pour mon article, dans la situation du lecteur moyen, qui lit avec attention. Certaines choses le dérouteront. Par exemple :

...leurs raisons et leurs humanités n'enlèveront pas de nos moelles le passé de notre race, de nos souvenirs, le passé de notre enfance ; et n'empêcheront pas que la plus forte passion humaine n'émeuve en nous ce qu'il y a de plus subtil et de plus lointain : ce passé, et que, selon ce passé, ne soient façonnés nos plus précieux désirs.

Voici qu'à mesure que je l'écris, je comprends si bien la phrase, que je ne vois plus ce qui pourrait y paraître obscur. Peut-être : *la plus forte passion humaine.*

Et de même pour toutes les autres qui m'avaient d'abord embarrassé. Je cite pourtant par acquis de conscience :

C'est la première hésitante émotion de reconnaître...

Quel visage incliné, quelle robe modeste pourra jamais lui ressembler assez — jusqu'à nous évoquer...

Mais cette attente est en nous comme ces rêves fiévreux des enfants amoureux, où l'on voit, dans leurs salons impossibles, à une heure tardive de la nuit des noces, des enfants mariés et d'autres causant longuement et mystérieusement.

Mais non ! J'ai honte de vouloir toucher à d'aussi délicates choses, à cette dernière phrase surtout qui est admirable. Je ne voudrais pas que les avoir citées t'obligeât à les modifier. J'ai fait cela simplement pour que tu ne m'accuses pas de louer sans critiquer. Le soupçon d'obscurité qu'il y a là dedans est justement ce qui suggère la gaucherie délicieuse du corps féminin.

Maintenant des détails :

page 1. Au début : pourquoi : *Cette femme que j'ai vue, en passant* DEVANT ELLE, *prier...* » ? Pourquoi pas : « en passant » ?

Le corps féminin n'est pas cette idole païenne, ce nu de courtisane qu' ... ont exhumé (je mettrais : « exhumés »)

p. 2. *m'avait réveillé* (je mettrais : éveillé)

p. 3. *impalpablement* (français ?)

p. 5. j'aimerais bien : *vaquerait.* Cela ne peut-il se dire en sous-entendant : « à des soins » ou quelque chose comme ça ? *Rangerait* est bien aussi.

p. 7. *Au fond de notre vieux délice ancestral nous les entendons ; et s'il est à ce point embelli et subtil qu'auprès...* Je ne comprends pas bien à quoi se rapporte : *s'il...*

Moralisme. Il suffira de mettre en italique. Ou bien « Morale » n'irait-il pas, surtout avec « Raison » ?

p. 8. *Au fond du jardin des Vierges Sages.* C'est « du Verger ».

Je crois que je préfère : *cet essai se dédie,* la rime *Denis* étant reculée par les deux adverbes en : *ment.*

Encore quelque chose :

Je n'ai plus Taine très présent à la mémoire. Mais il me semble qu'à la différence de Louÿs, il ne réclame pas que nos mœurs reviennent aux mœurs antiques. Il se contente de *préférer* les mœurs et la vie antique. Il n'en veut pas chercher à produire un renouveau. Cela serait incompatible avec son déterminisme historique. Tu comprends la nuance. Mais il est sûr qu'il dénigre perpétuellement notre rachitisme en fonction de la santé et de la nudité antiques.

Que c'est donc délicieux, et pur, et subtil, et comme cela va t'attacher quelques âmes délicates, deux ou trois, parmi ceux qui te liront ! Comme j'ai confiance en toi, mon ami, et qu'il faut que tu veilles sur ta santé cérébrale pour qu'elle ne soit plus troublée par le moindre malaise !

Le rêve d'être publié avec des illustrations est un beau rêve. Pourquoi ne pas tenter de le réaliser? Il faut tout tenter. (Laprade?)

Pour l'instant tu peux donner cela à *la Grande Revue.* J'ai attendu jusqu'à ce matin pour écrire à Rouché, ne sachant trop ce qu'il penserait de mon impatience. Ayant reçu ton manuscrit je me suis décidé à lui demander des nouvelles de mon Claudel. Nous agirons d'après sa réponse. Tu me diras ce que tu préfères. Je crois bien que nous réussirons. — Mais, en effet, que le dernier numéro est décourageant : *le Rachat de l'Ouest, les Accapareurs,* etc. Cependant où aller, si ce n'est là ? Ça vaut toujours mieux que de voisiner avec *Denis Lambin et les Femmes.*

***

Je pense sans cesse à toi, ces jours-ci. Je suis sûr d'ailleurs que tu auras trouvé *cela* bien moins terrible qu'on voulait te le faire croire, que moi-même peut-être je te l'avais représenté. Je sais

pourtant que j'ai eu des minutes bien cruellement désemparées. Tâche tout de suite de te trouver un officier protecteur, et fais tout pour sortir le plus tôt possible. La première sortie !

***

Je *veux* partir le 15.

***

J'ai reçu une carte imprévue de Ch. où il me demande *l'Occident* de juillet pour y lire mon article. Il m'annonce par la même occasion qu'il traverse une crise décisive.

Mais le plus fort n'est pas là. Figure-toi qu'il se trouve en ce moment comme précepteur à Fère-en-Tardenois, la patrie de Claudel. Je lui ai immédiatement écrit en lui enjoignant de recueillir tous les renseignements possibles sur la famille, de les noter et de me les conserver. Ce pourra être intéressant. Lui naturellement ne se doutait de rien.

Je n'ai pas encore eu le courage d'écrire à Claudel. Je suis sans nouvelles de Frizeau.

Lhote a trois tableaux reçus au *Salon d'Automne*. Il est très joyeux. Il se torture pour trouver un moyen d'aller à Paris. Ne t'ai-je pas dit cela déjà ?

Je n'ai pas de réponse de Delbos.

Newman est souvent embêtant. Mais partout il y a de belles choses. Cet amour de Dieu ressemble pourtant terriblement à un amour terrestre. Comme celui de Claudel est différent, plus terrible, plus sombre, et *ne lâchant point prise.*

Je songeais : Joie, une fois chrétien, de s'enchanter sur chaque parole sacrée : *Turris eburnea, Stella matutina, Rosa mystica!* de fonder sur toute phrase de l'Écriture des méditations d'amour et des chants passionnés !

Leconte de l'Isle. Je disais : Cela ferait rouvrir un Musset. Oui, mais surtout *la Légende des Siècles*. où au moins c'est vivant, et naïf, et recréé par moments.

L'Annonciateur de la Tempête. Je me méfiais surtout à cause d'une préface idiote. Les parties politiques sont rasantes, bien que ça ait en Russie un tragique qu'il est difficile de découvrir en France. Mais il y a un ou deux contes étonnants : entre autres : *le Réveillon.* Tellement russes !

Il reste que c'est très loin du génie. Car ce qu'il y a de beau pour nous est indépendant de Gorky.

***

Il faut tout dire. Pour te montrer combien j'ai aimé ton pays et ta famille, ceci : j'ai eu des moments terribles, où je sentais jusqu'au désespoir que je ne pourrais jamais vivre parfaitement de votre vie, que vous aviez un passé qui m'était inconnu, et défendu, qu'après tout nous étions presque de races différentes. Par exemple, le soir d'Argent, chez la tante Morenne, je faisais semblant de m'endormir pour étouffer ce désespoir qui montait en moi à entendre les deux vieilles parler de leur enfance, dire des noms inconnus et que je saisissais mal. Et cet accent, qui me ravissait le plus souvent, par moments me devenait odieux, tant il accusait nettement l'irrémédiable différence. Pourquoi ne pas avouer qu'Épineuil, si aimé de vous tous, m'irritait souvent ? J'imaginais une vie tout autre que celle que je vous voyais vivre et dont j'étais condamné à ne savoir jamais rien. J'ai voulu connaître Nançay pour me figurer un peu votre existence là.

Mais je reste étranger. Et j'aurai beau faire, je serai toujours aussi loin, aussi incapable de vous comprendre. Et par moments, surtout quand j'ajoute la pensée que je vais me séparer pour toujours de ma famille ici, ce me devient une amertume orgueilleuse et presque sensuelle de songer à ma solitude irréparable. Oh ! comme enfin je vais être seul ! Comme enfin je n'aurai plus personne sur qui compter ! Comme enfin je serai solidement et définitivement perdu !

Je n'ai plus rien à dire. Je vais attendre plus impatiemment que toutes les innombrables autres que j'attends, ta lettre, celle où tu me diras que tout va bien, que tu surmontes les premières fatigues et les premiers dégoûts. Ne m'oublie pas en ce moment.

Je garde, n'est-ce pas, ton Essai. Je te le rapporterai en venant.

Bonnes amitiés à Isabelle. Bons souvenirs à madame Barthe.

Ton J. R.

Dis-moi ta compagnie ou ton escadron, pour que mes lettres arrivent plus sûrement.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

2 octobre 1907 — 2 heures

Henri Fournier, 23e régiment de dragons, 3e escadron, 4e peloton, a bien peur de ne pas voir le Salon d'Automne.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Samedi

Mon cher Jacques,

C'est terrible. J'avoue que je suis dans un état de dépression terrible depuis mon encasernement. J'avoue que ce matin je suis retourné à la visite, dans l'espoir de me faire réformer. Pas moyen. J'avoue que j'écris aux B. pour obtenir l'infanterie à Paris et si possible pour me faire réformer. Et cependant on me trouve robuste, agile, et on me fait passer l'examen d'aptitude pour être brigadier dans quatre mois. Ah ! sortir de là ! 2 ans ! 740 jours ! Quelle horreur !

Mais est-ce que tout ce que j'essaie là ne va pas me retomber sur le dos ?

Réponds-moi. Conseille-moi.

J'ai ta lettre. Merci.

—

A Henri Fournier, à Vincennes

Bordeaux, 6 octobre 1907

Mon ami,

Tout de suite un mot, puisqu'aujourd'hui dimanche ma lettre ne partirait pas, plus tard que 10 heures.

Il faut résister. Je crois bien que la cavalerie est plus pénible et ajoute des souffrances physiques à ton désemparement. Mais il faut résister. Cela passera sûrement bientôt. J'ai l'air d'avoir beau jeu et de te donner facilement des conseils difficiles à suivre. Mais me croiras-tu si je te dis que jamais je n'ai tant souffert que pendant mon premier mois d'infanterie ? Et physiquement. Je m'étouffais avec le sac vide, que j'ai porté, pesant plus de 20 kilos, pendant 30 kilomètres, moins de 8 mois après. Et il y avait cette sensation d'inutilité parfaite de la vie qu'on mène. Je me rappelle les balayages indéfinis de la cour du quartier. Un jour j'ai pleuré de haine à une fenêtre en voyant passer des officiers. Puis un beau jour cela s'est évanoui. J'ai été maté. Ma révolte n'a plus été que verbale. Je n'ai plus songé qu'à faire le moins de service possible et à esquiver le plus possible de corvées. Cela viendra pour toi aussi.

Il ne faut pas te faire réformer (à moins que tu craignes sérieusement pour ta santé) parce que ce serait une abdication, dont tu aurais honte toute ta vie. Réfléchis ; tu verras que c'est une raison grave, et non une phrase en l'air que je jette là.

Il ne faut pas non plus passer dans l'infanterie, parce que ce serait aussi une abdication et que tu y aurais des souffrances d'une autre espèce. Le sac est terrible, je te jure. Pendant deux mois après ma libération, j'ai gardé douloureux deux points aux épaules, la marque des courroies.

Donc rassemble toutes tes forces et tends-toi désespérément pour passer ce mois. Tu verras que la détente viendra progressivement et sera délicieuse. Dès que je serai arrivé, j'irai te voir à Vincennes. Tu me diras à quelle heure tu préfères. Mais vraiment ne peux-tu pas sortir au moins aujourd'hui dimanche ? Ne peux-tu aller à Paris ? N'as-tu vu ni Isabelle, ni ta grand'mère depuis ton incarcération ? Je ne peux pas le croire. Arrivé à la caserne l'avant-veille de la Pentecôte, j'ai passé les deux jours de fête et les deux nuits en ville *sans permission*. Il est vrai que j'avais le beau-frère de Guinle.

Je n'ai de lettre ni de Rouché, ni d'un député qui travaille pour moi. Je suis enragé. Je veux toujours partir le 15.

Du courage, mon ami. Je pense bien à toi.

JACQUES

A Henri Fournier, à Vincennes

Cenon, 10 octobre 1907

Mon ami,

Comme je suis anxieux d'avoir de tes nouvelles, comme je voudrais savoir comment tu te trouves et si tu souffres toujours autant ! Il me semble qu'il y a déjà des siècles que nous sommes séparés et je sens que tu es terriblement isolé, terriblement loin de tout secours. C'est un peu pour ça que je partirai jeudi prochain 17 pour arriver vendredi matin. Rien ne me pousse à partir, que la détestation de ma vie ici et le désir de te retrouver. J'attends un mot de toi me disant quand je pourrai te voir à Vincennes, vendredi soir ou samedi à n'importe quelle heure.

A vrai dire j'ai peu de choses à te raconter. Je suis dans une période d'ennui bête compliqué par les inquiétudes de ce début prochain dans la vie libre, qui s'annonce si difficile et si périlleux. Cela ne veut pas dire du tout que j'aie peur. Je préférerais la mort à recommencer la vie ici. Mais enfin je suis ému. G. ne m'a rien répondu. Je n'insiste pas, car j'ai réfléchi qu'après tout ce précepteurat me rendrait le travail impossible, en me prenant 4 heures par jour. Donc de ce côté je laisse faire le hasard. Si je l'ai, ce sera bien. Si je ne l'ai pas ce sera mieux. Je vivrai donc avec mon propre argent. Je me ferai affilier à la Société pour l'exploitation des

tapirs par M. et j'espère avoir ainsi quelques leçons, qui me fourniront l'argent du superflu, dont, je le sens, je ne saurai jamais me passer.

Autre question assez embêtante : j'ai reçu, ce matin, une lettre de Rouché, qui refuse, en se montrant très aimable, d'insérer mon étude dans *la Grande Revue* :

... j'ai lu avec intérêt votre manuscrit. Habitez-vous Paris l'hiver ? Si oui, j'aimerais causer avec vous de votre étude. Par lettre ce serait long. Je vous adresse un seul reproche : votre étude est trop faite pour les lecteurs qui connaissent Claudel. Je doute qu'elle soit suffisamment compréhensible pour les gens qui l'ignorent. Il conviendrait, je crois, pour faire aimer votre ami et VULGARISER *ses œuvres et les faire comprendre, de les expliquer élémentairement, avec toute la patience d'un magister. L'étude par son charme, ses évocations, est parfaite pour une chapelle comme* L'OCCIDENT, L'ERMITAGE (???), *où l'on est compris à demi mot, où il ne faut procurer que jouissances subtiles, littéraires, charme d'art. Telle est rapidement et bien mal expliquée mon impression de lecture. Tel est mon doute ! Ai-je raison ?...*

C'est à peu près l'objection que j'avais prévue : c'est trop gros pour les lecteurs de *la Grande Revue*. Il me semble — peut-être me trompé-je — que Rouché est sincère et que ce n'est pas parce que mon étude le dégoûte qu'il la repousse. D'ailleurs le fait qu'il m'invite à l'aller voir semble le prouver. Je suis assez heureux de ça. Il me semble qu'il pourra m'aider à bien des choses, me procurer peut-être quelque chose de lucratif, une chronique ou des articles, ou des leçons.

Il reste que c'est embêtant d'être obligé de chercher encore pour caser mon étude. Je n'ai pas encore réfléchi. Je pense au *Mercure* sans enthousiasme. L'idée de me résigner à *l'Occident* m'est insupportable. Et il n'y a pas autre chose.

Maintenant toi. Il ne faut pas renoncer. Je vais attendre de voir Rouché. Suivant l'allure de l'entretien, je lui proposerai ou pas. Mais je pense que ce sera facile, j'entend à proposer. Acceptera-t-il ?

Je l'ai relu dimanche, cet essai, après t'avoir écrit. Jamais il ne m'a tant ravi. Tu me croiras ou pas, mais je me suis dit (pour la première fois je l'avoue) : « Il a quelque chose que je n'aurai jamais ». — Et c'est vrai. Quelle merveille c'est de commencer ainsi sans excentricité, sans ostentation, par une chose aussi douce et délicate. Je suis d'ailleurs de plus en plus convaincu que personne ne la remarquera.

***

Je lis : j'ai échangé de vieux Boissier contre les *Premiers Poèmes* de Régnier et *les Forces Tumultueuses*. *Les Premiers Poèmes* c'est

curieux. Ils sont disposés chronologiquement. On y voit du Samain au début, puis une influence (assez légèrement subie) de Mallarmé. Il y a des choses qu'on a plaisir à se lire à voix basse. Des vers admirables. Le rythme est un peu indécis encore. Mais que je l'aime, cet homme ! avec tous ses défauts insupportables et délicieux.

Je lis de Baudelaire les *Poèmes en prose*, dont il faut extraire le profond parfum, comme celui des *Fleurs du Mal*, avec dévotion.

Je me redisais l'autre jour indéfiniment :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

Œuvres de G. A. Aurier. La partie littéraire, insupportable, mise à part — la critique d'art reste, très belle, très lumineuse et divinatrice (1888-93). Personne, si ce n'est Baudelaire, n'a vu aussi loin. Il y a là dedans une lettre de Van Gogh qui est un chef-d'œuvre de naïveté, de démence, et de pure passion pour l'art. — La critique d'Aurier — quoi qu'en dise Frizeau, qui les assimile — est autrement forte que celle des Leblond. Il a tout vu et tout compris.

L'autre soir chez L. j'ai défendu Laforgue comme un forcené contre deux vagues types. Je leur ai descendu Leconte de l'Isle, et entr'ouvert un peu (sur leur demande, c'est mon excuse) Claudel.

Depuis que je suis revenu, je tâche d'apprendre à parler français. C'est difficile. Il y a des moments où ce m'est un vertige de me rappeler la femme des Rousseaux disant : « Ben sûr ».

C'est difficile pour ne pas avoir l'air de s'appliquer, pour parler *naïvement*, et prononcer toujours de la même façon. Au moindre emballement je me perds et je rattrape mon accent. Cependant il me semble que je fais quelques progrès.

***

Automne ! Automne ! Et vraiment qu'y a-t-il de plus à en dire ? Sur la route de Nançay à Presly, il y a des feuilles détrempées et les arbres ont jauni derrière le grillage de La Varenne, où se butaient les faisans effarés ; et surtout (pourquoi ?), le long du

canal d'Argent, vers Clémont, tout doit être embué et doux et paisible maintenant, et dans le petit parterre des éclusiers, les corolles fanées jonchent la terre de leurs pétales. Et aussi en descendant d'Ivoy, par le portail qui termine l'allée on doit apercevoir tout le parc en flammes rousses, avec à gauche le sombre vert des sapins.

Et encore...

Il faut bien que tu saches que je m'en veux de penser à tout cela, que je voudrais préférer mon pays, que je le préfère toujours. Mais... je ne sais quoi m'empêche d'éprouver à le voir la même douceur de cœur qu'à rêver au tien. Oh ! comme je ne devrais pas te dire ça, à toi moins qu'à personne.

***

Il faut que tu me pardonnes cette longue lettre, où je ne parle presque que de moi. Je sais par expérience que c'est enrageant d'en recevoir une pareille au régiment parce que les souffrances qu'on y souffre sont si immédiates, réclament tellement toute l'attention, qu'elles interdisent le moindre désintéressement. Bientôt nous causerons de toi, et j'espère que je te serai de quelque secours.

Que j'aime Paris ! Il faut que j'y aille pour m'en dégoûter, pour que cet amour ne soit pas quelque chose qui m'empêche plus tard, qui m'interdise un départ ou un héroïsme quelconque.

Je songeais : un peu par ta faute et à m'opposer sans cesse à toi, j'ai fini par croire que j'étais très systématique. Au fond personne ne l'est moins que moi. L. s'excusait à moi l'autre jour d'être *précis*, et ces jeunes gens que j'ai vus chez lui m'ont pris pour un vague rêveur et un hypersensible sans direction, sans « principes », sans netteté. Cela aussi est faux. Mais quand même tu vois que je ne passe nulle part pour un systématique. Ce n'est que par opposition à toi. — Qui d'ailleurs vit plus librement, plus au hasard, d'une façon moins préconçue que moi ? Qui est moins attaché par des intentions, des projets, des soucis d'avenir ? Qui moins que moi s'inquiète de donner à ses actes une signification, d'en faire des applications de préceptes ? Qui moins que moi a *un système* d'opinions, de vues, de parti pris ? Réfléchis à cela pour me prouver qu'il y a de telles gens.

Il y a chez mon libraire un *Agamemnon d'Eschyle*. Tu m'as dit que c'était épuisé au *Mercure*. Veux-tu que je t'achète celui-là ? Ce pourra être précieux plus tard.

Nous venons de faire une grande partie de diabolo avec Marc. Je suis devenu assez bon. Je commence un peu sur la corde tendue. J'ai vu les frères Philippard. Ils sont merveilleux.

Il y a à l'Exposition des meubles russes d'une barbarie, d'une richesse, d'une somptuosité admirables.

A bientôt, mon ami.

Ton Jacques R.

A Henri Fournier, à Vincennes

Cenon, 15 octobre 1907

Mon pauvre ami,

J'ai reçu ce matin un mot d'Isabelle pour me dire ton malheur et tes souffrances. Je pensais bien, à ton silence, que tu continuais à ne pas t'habituer, mais je ne croyais pas que tu fusses blessé. Quelle misère et si bête ! Je voudrais te donner des encouragements, mais ils ne feraient que t'irriter. Je sais, ou si tu préfères, je devine dans quelle exaspération vous met cette fatigue brutale sans espoir de rémission, sans attente d'aucun repos prochain. On ne veut pas croire qu'on puisse s'y accoutumer jamais. Et pourtant ce sera, un jour viendra où tu te sentiras, physiquement au moins, soulagé. Je ne peux pas te dire, ne connaissant pas la cavalerie, si ce sera bientôt.

J'irai te voir vendredi soir à 6 heures. J'arriverai jeudi soir, mais à 6 heures 18 et avec une malle, ce qui veut dire qu'il me sera impossible d'aller à Vincennes ce soir-là. Nous causerons ; je te donnerai tous les renseignements que tu voudras. Pourrons-nous dîner ensemble ? Je pense que tu seras libre dans Vincennes jusqu'à 9 heures.

Isabelle m'a écrit une phrase, qui, dans mon chagrin, m'a fait rire, parce qu'elle est pour moi un véritable rébus : « Il a deux brigadiers de plus ». Tu m'expliqueras ce mystère.

Comme ce sera bon quand même de se revoir, depuis l'éternité que nous sommes séparés ! Je tâcherai de t'apporter le plus possible de nouvelles intéressantes.

L. a compris brusquement Claudel avant-hier en lisant *la Ville*. Il n'a cessé de le lire de la journée. Le lendemain il est venu me voir. Il était tout troublé et comme éperdu. Il marchait dans la chambre en disant : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! Mais n'est-ce pas que c'est beau ? » Je vois qu'il sent combien c'est formidable. Il a acheté aussitôt *Connaissance de l'Est* et *l'Art Poétique*.

Il prétend que c'est moi qui lui ai fait comprendre avec le mot de « primitivité » et celui de « Bible ». Il me disait : « Je ne voyais pas la spontanéité de ça, ni la simplicité. Maintenant je vois, à en être étonné, combien c'est simple ».

Je lui ai fait faire la connaissance de Lhote, pour lequel il s'est

emballé. Il a été voir son atelier, y a mené des amis. C'est très amusant.

Je viens de relire *la Gioconda*. J'en vois très bien les défauts, mais ils ne me sont pas pénibles. J'aime cela un peu comme du Rossini. Il y a des mélodies si mélodiquement belles que cela fait jaillir les larmes. Toute l'emphase de cela est emportée dans ce tourbillon de lyrisme italien qu'on sent si sincère. Et puis il y a le quatrième acte, qui reste admirable, plus fort que d'Annunzio, plus fort que Maeterlinck. Délice, quoi que tu en penses, de se redire la chanson de la Sirenetta :

Eravamo sette sorelle
Ci specchiammo alle fontane :
Eravamo tutte belle, etc...

et la fin :

Le sirene del mare
La vollero per sorella

Baudelaire *(Paradis Artificiels)*. Que c'est fort, contenu, hautain, ironique, ferme, ardent ! Je ne trouve pas les mots. — Avec un sujet si romantique, quelle force il fallait pour rester supérieur !

Je bavarde ainsi seulement pour te distraire un peu, pour éloigner un instant ton ennui. Bientôt nous causerons plus longuement et plus précieusement.

Je suis dans une période de grande force et de grand mépris. Si je pouvais te communiquer un peu de l'une et de l'autre.

A bientôt, mon ami, je ne cesse pas de songer à toi.

Ton JACQUES

J'ai encore une minute : que te dire ? Je m'aperçois que Vincennes est loin, que ce te sera bien difficile, j'ai peur, de venir le soir chez toi. C'est triste.

L'automne est extraordinaire et frénétique ici. De grandes pluies qui s'abattent furieuses, inondant tout et faisant tout déborder ; puis des ciels clairs et dépouillés et infiniment limpides, à perdre l'âme.

Aujourd'hui, en venant ici, j'ai eu deux grands élans d'amour pour mon pays. D'abord en traversant le pont. La rivière était rouge de terres entraînées par la crue ; c'était le moment de la mer étale. Les innombrables voiliers islandais, qui emplissent la rade en ce moment, viraient lentement sur leurs amarres. Leurs vieilles et innombrables petites voiles fatiguées, barraient tout le fleuve. — Puis, en montant ici, en haut de la côte Bouluguet, quand j'ai

aperçu entre les arbres qui s'éclaircissent, dans l'échancrure du ravin, toute l'immense plaine sur qui les nuages promenaient des ombres rapides. — Je voudrais di e à L. qu'il faut partir, qu'il ne faut rion aimer et pas même Claudel et pas même Dieu, qu'il faut aller devant soi. Tu souris ?

J'ai relu *Partage de Midi*, brisé, sanglotant, avec un dé ir moi aussi de « m'abattre sur le visage ». J'ai relu la première *Ville*, plus belle que jamais. A vendredi.

JACQUES

—

A Henri Fournier, à Vincennes

Paris

Cher Monsieur,

J'ai lu avec intérêt la fantaisie que vous m'avez remise ; elle est d'un charme particulier. Je la publierai volontiers gracieusement, et je ne pense pas créer là une difficulté, l'auteur désirant sans doute uniquement voir paraître sa jolie poésie.

Je crois cependant que les dernières lignes pourraient être modifiées et remplacées par une réelle dédicace en tête. Ainsi écrite, elle a l'air d'une flatterie inattendue. Qu'en pensez-vous?

Bien à vous.

J. Rouché

Réponds-moi immédiatement en me donnant la fin telle que tu la voudras (car je crois qu'il faut obéir à son conseil) ou bien écris directement à Rouché.

Mais il vaut mieux que je le fasse. Dis-moi, pour que je le lui dise, à qui de nous il faut qu'il envoie les épreuves.

Que je suis content ! Je cours le dire aux petites.

En passant je porte une lettre à Valette pour moi.

Ton J.

Réponds sur l'autre feuille. Ci-joint une enveloppe.

A Jacques Rivière, à Paris

Vincennes, 29 octobre 1907. Mardi soir

Content du résultat. Je mettrai la « réelle dédicace » : *A Maurice Denis*, et cela suffira à rendre la fin moins inattendue, mais cette fin est nécessaire.

Ne pourrais-tu pas avoir le manuscrit pour vendredi ? Nous le reverrions à l'aise. Je pense avoir 24 heures. Du jeudi à 6 ou 7 heures jusqu'au vendredi, minuit ! Oh ! Ah !

Mes parents arrivent mercredi soir.

A vendredi.

HENRI

(En hâte, en 3 minutes, entre 2 exercices).

A toi, les épreuves.

A Henri Fournier, à Vincennes

Paris, le 7 novembre 1907

Mon cher Henri,

Depuis que nous avons appris la grande nouvelle de ton transfert dans l'infanterie (mardi), nous n'avons rien su de toi et nous nous en étonnons. Il me semble, d'après les habitudes militaires, que tu as dû être immédiatement transféré au 104. Mais j'ignore où se trouve la caserne, et d'ailleurs il m'est impossible d'aller t'y demander, ignorant ta compagnie. Je t'écris à tout hasard là-bas, à Vincennes, pensant qu'on fera suivre ma lettre.

Je t'avoue que je suis très content à certains points de vue, mais que je regrette beaucoup à d'autres. Ce que l'infanterie va te sembler maussade et fastidieuse ! Enfin nous causerons de tout ça dimanche, car tu seras sûrement libre toute la journée.

Comme je suis très occupé, simplement ceci : veux-tu aller chez Lamoureux ?

Programme :

Symphonie en ut majeur (Jupiter), de Mozart

Faunes et Driades (1re audition), Roussel... (intéressant sûrement)

Du Théod. Dubois (!)

PSYCHÉ, de Franck. (Admirable)

L'Apprenti Sorcier, Dukas
Tasso, de Liszt.

Colonne donne la *Symphonie* de Franck. Mais le reste du programme est peu intéressant. Puis il redonnera sûrement la *Symphonie* l'autre dimanche.

Il faut que je sache si tu viens pour faire prendre les billets. On n'en trouve plus au bureau. Dimanche dernier Guinle a dû donner 3 francs. Donc un mot pour nous dire ce que tu deviens et si tu peux venir à Lamoureux.

Ton JACQUES

J'ai vu l'exposition Friesz chez Druet. Très curieuse.
Bernheim expose des machines « artistes français ».
Admirable concert de Franck mardi dernier.
Sagot (rue Laffitte) prend en dépôt les tableaux de Lhote.
Tânit morte.

A Jacques Rivière, à Paris

8 novembre 1907. Vendredi soir

Je suis toujours au 23e. On ne m'avise de rien. Je suis dans l'attente et l'angoisse. Après cet espoir que m'ont donné mes parents, j'ai peur de rester là !

Je n'irai pas à Lamoureux. Mais viens déjeuner et dîner à la maison avec ton frère.

J'arriverai sans doute, encore en dragon, entre midi et midi et demi.

A dimanche.

HENRI

A Henri Fournier, caserne des Invalides

Paris, le 17 novembre 1907

J'ai passé ma matinée à chercher tes pièces et je ne les ai pas. A Louis-le-Grand on m'a dit que, puisque tu avais été admissible, tes pièces étaient à l'École. A l'École on m'a dit que les dossiers des élèves non complètement reçus étaient renvoyés au ministère, d'où on les faisait parvenir aux chefs d'établissement. Je suis donc revenu à Louis-le-Grand, où on m'a déclaré que rien n'était revenu du ministère. On m'a simplement donné un bulletin de naissance ce qui est parfaitement insuffisant pour les inscriptions.

Je ne sais que te conseiller. Le mieux est, je crois, d'écrire immédiatement au secrétariat de la Faculté des Lettres et d'expliquer ton cas, en demandant ce qu'il faut faire, s'ils ne pourraient pas se charger de réclamer les pièces au ministère ou s'ils ne consentiraient pas à recevoir tes inscriptions après le délai réglementaire. Il m'est impossible de me charger de cela parce que c'est terrible pour arriver seulement à entrer au Secrétariat de la Sorbonne, où ils sont débordés.

Pendant mon absence Chapon est venu me porter lui-même les épreuves de mon article [1]. Il m'a laissé un mot disant : *En face de l'intérêt que présente votre article, j'ai pris sur moi de le faire composer tout de suite, et je ne doute pas que mon comité n'accepte.*

Je suis content tout de même. Dans ce premier numéro il y a jusqu'à : *Dieu*.

A bientôt, j'espère. Je suis excédé d'embêtement par mes histoires d'inscription.

Ton JACQUES

Je suis tellement à sec que je te t'envoie pas de bleu. J'ai dépensé plus de 180 francs en moins d'un mois.

J'espère que ceci t'arrivera à temps.

—

A Jacques Rivière, à Paris

Mardi, 24 décembre 1907. La Chapelle

Mon cher Jacques,

Te rappelles-tu, quand on revient d'Ivoy par la route de Bourges, une fois passée dans le bas la station du chemin de fer, cette longue côte pleine de tournants qui regagne le bois ? Sur la côte, au-dessus de la vallée, arrêté dans la boue de la route, me voici encore ! me voici et je suis vivant ! Toutes les couleurs de l'été qui étaient vivantes et qui ne cessaient de bouger et de papillotter sont mortes ; il n'y a plus que ces branches noires partout dressées ; et ce bleu accumulé dans les lointains sur Henrichemont et sur les bois ; et de l'eau ! L'eau, je l'entends, tout en bas, dans la Sauldre, faire son travail ; je la vois, dans la prairie, en flaques nettes comme de la glace ; elle a raviné tous les chemins et fait cette boue grise qui m'empêche de monter les côtes à bicyclette. Il ne reste plus qu'elle, l'hiver, dans la campagne vide. Tout est mort, excepté elle, et moi !

Mais je suis là, comme tout ce monde, à méditer et à attendre.

1. L'article sur Claudel, pour *l'Occident*.

Mardi - 24 décembre 1907. La Chapelle.

Mon cher Jacques,

Te rappelles-tu, quand on revient d'Yvoy par la route de Bourges, une fois passé dans le bas la station du chemin de fer, cette longue côte pleine de tournants qui regagne le bois ? Sur la côte, au-dessus de la vallée, arrêté dans la boue de la route, me voici encore ! me voici et je suis vivant ! Toutes les couleurs de l'été qui étaient vivantes et qui ne cessaient de bouger et de papilloter sont mortes ; il n'y a plus que ces branches noires partout dressées ; et ce bleu accumulé dans le lointains sur Neuvicheroux et sur le bois ; et de l'eau ! d'eau, je l'entends, tout en bas, dans la Sauldre, faire son travail ; je la vois, dans la prairie, en flaques nettes comme de la glace ; elle a raviné tous les chemins et fait cette boue grise qui m'empêche de monter les côtes à bicyclette. Il ne reste plus qu'elle, l'hiver, dans la campagne ~~vide~~ vide. Tout

— La dernière heure, sans cesse, bien ennuyeuse pour toi ! [redacted] quelle est Paris demain Mercredi ? Nous te allons coucher chez nous Mercredi soir, pour empêcher ma grand'mère d'aller jusqu'à Paris. Elle te préparera mon lit dans ma chambre. C'est bien ennuyeux, mais nous voulons pour encore.

est mort, excepté elle, et moi !

Mais, je suis là, comme tout ce monde, à méditer et à attendre... Je suis arrêté et ce sont mes pensées qui travaillent. De l'autre côté de la baie, tout près de moi, sur le versant de la côte, une ferme. C'est l'hiver. Quelqu'un cogne ses sabots sur le seuil avant d'entrer pour enlever la boue. Dans le jardin, les silos de betteraves sont entamés. De la grange au jardin, de la maison aux étables, cet après-midi d'hiver, il y a mille rapports et un monde. L'homme taciturne et paisible, qui était libre et vivait là-dedans on me l'a enlevé et on a voulu le domestiquer. On a vu de son monde, des ses marchés, de la vallée de ses champs et de sa pensée, taciturne et paisible.

Et maintenant j'attends qu'on nous délivre tous deux. Certes je suis vivant ; mais cette vie ne changera et ne battra que dans deux ans quand nous serons libres ! Pour l'instant, désemparé, défiguré, je ne sais pas même ce que j'attends. Je suis hors de l'amour puis qu'avec cette tête rasée et ces joues de

Vendredi. J'espère. Et la veille bois amicalement la main. Henri Barbusse

cor'museux, comme me disait la bonne femme, la misérable gamine qui me poursuit depuis trois ans serait, si une fois elle m'avait vu dans cet état, pour toujours guérie de moi. Je suis hors de la littérature, du renom, et du succès dans les examens! Puisqu'il ne faut manier le fusil comme Un-seul-homme. Mais, seulement, je me sens des muscles et du sang; pour un instant j'ai repris mes habits légers et sans matricule; et, Loudeac, obscurément, je sens que dans 21 mois ce sera quelque vie nouvelle.

Qu'il était drôle et beau, mon pays, le premier matin, dimanche. Nez comme une carte; avec du bleu, la rivière et le ciel; du noir, les arbres; et le blanc de la route nationale semée de petits bonhommes. — Mais mon pays n'est pas une carte, et voici que j'arrive en voiture, ayant disposé sur la planche en arrière deux petites filles endimanchées et gelées, un homme inconnu en blouse repassée.

J'ai lu la traduction de Quincey par

Nous nous sommes mis tous à table. Elle nous parle de notre maladie à Fortunio et nous amuse.
Nous rentrons tous faire un tour à une heure fort vaseuse de la nuit. —

Baudelaire. Malgré la littérature (Délivrons-nous de la littérature!) quels admirables et effrayables supplices.

Je lis des Divagations. Il y a des phrases qui me transpatent, avec leur sublime hautaine impertinence. Certaines, surtout, de "Rimbaud" et "Villiers de l'Isle-Adam". Mais le chef-d'œuvre c'est "le Nenuphar Blanc". Il y a là tout Mallarmé: Celui qui fit des mines et prit des poses avec Rien. Je pense à Lafargue, mais c'est plus beau que Lafargue parce que la douleur n'en est pas avouée.

Dans cette promenade d'hier, j'ai vu Mr Gauthier au quart-d'heure du soir. Il était à sa place: un homme qui, sur la côte, cet après midi de décembre avec un peu de soleil, enseignait paisiblement et obscurément aux petits gars, le, lettres. Je souriais de le voir sortir de ses placards des journaux révolutionnaires, et interdits.

Je gardais pour la fin cette proposition dont je voulais te parler l'autre jour: Elle me tente, elle est parfaitement déraisonnable pourquoi ne te la ferais-je pas? — Veux-tu que je demande, quand je verrai ce gros protecteur des Bernard, s'il ne peut pas offrir à deux ce qu'il aurait pleine confiance ce qu'il offre à un? Je crois que si

nous parlerions toujours en un an, en Rue Cotte, la langue et la langue. Nous parlerions ensemble, peut-être en commun. Chez toi, au tournant de cela, feu.

Je suis arrêté et ce sont mes pensées qui travaillent. De l'autre côté de la haie, tout près de moi, sur le versant de la côte, une ferme. C'est l'hiver. Quelqu'un cogne ses sabots sur le seuil avant d'entrer, pour enlever la boue. Dans le jardin, les silos de betteraves sont entamés. De la grange au jardin, de la maison aux étables, cet après-midi d'hiver, il y a mille voyages et un monde. L'homme taciturne et paisible, qui était libre et vivant là dedans, on me l'a enlevé et on a voulu le domestiquer. On a ri de son monde, de ses marchés, de la dévalée de ses champs et de sa pensée, taciturne et paisible.

Et maintenant j'attends qu'on nous délivre tous deux. Certes je suis vivant, mais cette vie ne bougera et ne bondira que dans deux ans quand nous serons libres ! Pour l'instant, désemparé, défiguré, je ne sais pas même ce que j'attends. Je suis hors de l'amour puisqu'avec cette tête rasée et ces joues de cor'museux, comme me disait la bonne femme, la misérable gamine même qui me poursuit depuis trois ans serait, si une fois elle m'avait vu dans cet état, pour toujours guérie de moi. Je suis hors de la littérature, du renom, et du succès dans les examens ! puisqu'il me faut manier le fusil comme Un-seul-homme. Mais, seulement, je me sens des muscles et du sang ; pour un instant j'ai repris mes habits légers et sans matricule : et, lourdement, obscurément, je sens que dans 21 mois ce sera quelque vie nouvelle.

***

Qu'il était drôle et beau, mon pays, le premier matin, dimanche. Net comme une carte ; avec du bleu, la rivière et le ciel ; du noir, les arbres ; et le blanc de la route nationale semée de petits bonshommes. — Mais mon pays n'est pas une carte, et voici que passait en voiture, ayant disposé sur la planche en arrière deux petites filles endimanchées et gelées, un homme inconnu en blouse repassée.

***

J'ai lu la traduction de Quincey par Baudelaire. Malgré la littérature (délivrons-nous de la littérature !) quels admirables et effroyables supplices.

Je lis des *Divagations*. Il y a des phrases qui me transportent, avec leur sublime hautaine impertinence. Certaines, surtout, de « Rimbaud » et « Villiers de l'Isle-Adam ». Mais le chef-d'œuvre c'est *le Nénuphar Blanc*. Il y a là tout Mallarmé : Celui qui fit des mines et prit des poses avec Rien. Je pense à Laforgue, mais c'est plus beau que Laforgue parce que la douleur n'en est pas avouée.

***

Dans cette promenade d'hier, j'ai vu M. G. « au quart-d'heure » du soir. Il était à sa place : un homme qui, sur la côte, cet après-midi de décembre avec un peu de soleil, enseignait paisiblement et obscurément aux petits gars, les lettres. Je souriais de le voir sortir de ses placards des journaux révolutionnaires et interdits.

***

Je gardais pour la fin cette proposition dont je voulais te parler l'autre jour. Elle me tente, elle est parfaitement déraisonnable, pourquoi ne te la ferais-je pas ? Veux-tu que je demande, quand je verrai ce gros protecteur des B., s'il ne peut pas offrir à *deux* en qui il aurait pleine confiance ce qu'il offre à *un* ? Je crois que si.

Nous préparerions tous deux en un an, en Angleterre, la langue et la banque. Nous partirions ensemble pour l'Inde, peut-être en commun. Chez toi, on trouverait cela fou.

Nous revenons *tous* jeudi soir à une heure fort tardive de la nuit. A vendredi, j'espère. Je te serre bien amicalement la main.

HENRI FOURNIER

— En dernière heure, une corvée bien ennuyeuse pour toi : A. quittant Paris demain mercredi, veux-tu aller coucher chez nous mercredi soir, pour empêcher ma grand'mère d'avoir peur. Elle te préparera mon lit dans ma chambre. C'est bien ennuyeux mais tu nous rendras grand service.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Paris, 25 décembre 1907

Mon ami,

Je ne peux m'empêcher de te dire tout de suite le bien que me fait ta lettre. Je commençais cette journée dans une solitude et une détresse affreuses. Et me voici tout réconforté. — Sais-tu que je ne passe pas un jour sans penser à ton pays avec un désir fou ? que je l'aime passionnément ? que ma seule envie est d'y revenir ? Ce que tu m'en dis me le fait voir comme je ne le connais pas, plus désert et plus infini encore que je ne le connais.

Je comprends combien le revoir peut t'être consolant et fortifiant, surtout après cet ignoble communisme de la caserne. Ressaisir ce qui est à soi, ce à quoi l'on appartient.

Je sais ce qu'est l'eau en hiver et tous les endroits où on la trouve, alors qu'on ne s'y attendait pas. Et les sentiers d'été qui sont des ruisseaux, et les berges submergées. Je pense à tout cela avec une intensité qu'accroît la conscience d'être enfermé dans Paris et si loin de toute campagne, si condamné à ne voir que le mur d'en face : *Hallu Frères, Teinturerie.* — On peut vivre ainsi tant qu'on n'y pense pas, mais seulement avec l'espoir secret d'en sortir, de se délivrer et d'être seul.

Ah ! mais quels désirs ! Quels désirs, mon Dieu, comme je n'en ai jamais eu ! Quelle frénésie de richesse et de domination ! D'être encagé cela fait croire qu'on pourra voler. Et pourtant on ne vole jamais, on est enfermé pour toujours entre d'innombrables petits soins. Je m'arrête. Ce serait *Paludes* et à quoi bon ?

Ce que tu me proposes, il ne faut plus m'en parler. J'en ai trop de désir. Et je ne peux pas. Il ne s'agit pas de « chez moi », je ne peux pas, simplement.

J'avais beaucoup de choses à te dire. J'avais même l'intention de t'écrire hier. Maintenant je ne me souviens plus. Voici seulement :

Mon article a paru, coupé hélas ! à *la Présence de Dieu*, mais avec les blancs et les italiques que je demandais. Il y a, avec, du Suarès, qui est beau. Le plus sincèrement du monde : j'ai relu cette partie de mon article sans pouvoir arriver à définir ce qui pouvait y être intéressant. Tant de choses me sont devenues indifférentes qu'à certains moments j'ai peur. Il est vrai qu'à d'autres je suis fier et je me sens bien libre.

Je sens croître un mépris terrible pour une foule de choses et surtout de gens. C'est quelque chose de plus fort que moi, comme une nausée. Et voilà ce qui me fait tant désirer de quitter tout de suite l'Université.

Je me suis amusé samedi à scandaliser L. que j'avais forcé à lire *l'Immoraliste*. Je lui ai dit qu'il n'y avait qu'un héroïsme, celui de faire souffrir et d'être méchant, que, comme entre deux maux il faut choisir le moindre, il valait mieux être bandit qu'honnête homme, que nous étouffions de trop de morale, etc., etc... Comme j'étais en verve, je l'ai terrifié. Il cherchait visiblement à s'en aller. Car tout ce que je lui disais lui semblait évidemment une tentation démoniaque. J'ai été jusqu'à lui dire qu'il regrettait sûrement de s'être enfermé, d'avoir renoncé à tant de possibilités et de tentatives. Il n'a pas osé dire non. Je l'empêcherai peut-être d'être prêtre. Je suis content parce que le seul devoir est de démoraliser.

Tu souris, mais crois-tu que je ne souris pas davantage encore. Je sais la puérilité de tout ça et de tout. Il n'y a qu'une chose dont je ne puisse douter, c'est de la réalité, de l'universelle présence du rien. Si, j'en doute.

Pardonne-moi tout ceci qui est très incohérent et dont je ne pense pas un mot. Je suis, comme je t'ai dit, dans un de ces grands jours de détresse, où de grands dégoûts puis de grands désirs me soulèvent tour à tour silencieusement. Je suis bien malheureux.

Je sais maintenant qu'il n'y a pas de remède à mon mal. On peut le bercer, non le guérir.

Je suis bien heureux.

***

Assez. J'ai été à *Tristan* lundi. Toujours le même bouleversement, interrompu par de longs ennuis et des inattentions. J'ai distingué nettement l'emphase, qu'il y a malgré tout là dedans. J'ai songé à *Pelléas*. Mais je n'ai pu m'empêcher d'être terrassé. Toujours la même chose : de loin on peut discuter, chicaner, vouloir se délivrer par une raillerie ; quand on y est, la même angoisse dès le Prélude vous point et le même poids peu à peu vous étouffe. Que faire contre cela, contre ces cris, ces silences, ces efforts pour se prendre et pour se dessaisir, cet effort terrible pour mourir parce qu'on ne peut pas se prendre. — Se briser au seuil l'un de l'autre.

Que de choses j'écris que je ne devrais pas écrire. Je te supplie de ne pas en tenir compte. Ce vague me soulève et m'égare, et me fait dire des mots sans raison.

Arthur Gordon Pym. — Oui, je ne sais pas. La fin surtout, la course muette vers le Pôle. Ailleurs aussi. Je l'ai lu trop fragmentairement pour avoir l'impression foudroyante et puis je me méfie toujours de ce qui fait peur.

Je sais bien qu'il y a autre chose.

Je vais lire *Achille Vengeur*.

Je te verrai vendredi. Je ne pense pas pouvoir aller à votre rencontre, trop fatigué que je suis. Tu m'excuseras.

Mes respectueux et affectueux souvenirs à tes parents.

Bonnes amitiés à Isabelle.

Ton J.

Oh ! oui, pas de littérature. Et je ne fais que de ça du matin jusqu'au soir.

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 29 décembre 1907

Mon ami,

Je t'écris sous prétexte de te dire ceci :

1° Va chez moi avec un centimètre, prends les mesures du

tableau de Lhote, autant que possible sans le déclouer. Je les ai perdues et Lhote a trouvé un cadre qui ira probablement. Envoie-les-moi quand tu auras une minute.

2° Dis à la patronne de me faire suivre mes lettres à Bordeaux, jusqu'à vendredi soir. Je serai de retour lundi matin.

Je suis encore tout étourdi d'une nuit interminable, passée avec un caporal du génie endormi sur mon épaule, et dans une atmosphère infecte. Ce réveil au point du jour, quand les formes de la campagne commencent à transparaître. L'esprit à la fois lucide, minutieux et vague, et ce serrement des tempes. Cette résignation aux choses qui vous envahit.

Puis j'ai trouvé toute la Charente inondée. D'immenses prairies changées en lacs avec le cours de la rivière indiqué par des bâtons émergeant. Par-ci, par-là, l'herbe réapparue et posant des taches vertes. Et la délicatesse du ciel rose se promenant, en accord avec le mouvement du train, à la surface des eaux.

Que dire ? Je ne trouve pas les mots précis. Bordeaux, ville immense et morte, étalée sur son fleuve, dans du brouillard, et si pareille et si toujours aussi sans raison. Mon Dieu, mon Dieu, quels recommencements ! Ou plutôt combien rien ne recommence, mais combien chaque fois tout est aussi vain.

Je suis bien fatigué et je ne veux rien dire. Sensation d'être de passage chez soi, très cruelle et très délicieuse. Sensation que plus rien d'imposé n'est à soi, mais que l'on n'aura plus à soi que ce que l'on se choisira. Façon indifférence et exténuée de s'intéresser à telle ou telle nouvelle. Amabilité qui vous prend comme une crise de rage. Et les invitations à dîner.

Quelle petite femme nerveuse je fais !

En vérité je n'ai plus rien à dire. Je lirai demain *l'Art Romantique* et j'emprunterai un Kipling à Frizeau. Je tâcherai de travailler.

J'ai feuilleté l'Almanach Hachette, sans y trouver les signes typographiques. Je verrai mieux demain chez mon libraire.

Je pensais ce matin, en retraversant brutalement un pays où j'avais été, tout enfant, avec mes tantes, visiter un vieux curé de leurs amis, qu'il ne me restait de cette promenade que le souvenir d'une odeur, infiniment vague et précise.

Je pensais aussi, à propos d'un malheureux espagnol qui allait à l'hôpital de Bordeaux se faire soigner gratuitement et à qui des voyageurs disaient froidement qu'il n'y avait pas de visite le dimanche, je pensais : « Ne jamais avoir pitié, de peur qu'un jour on ose avoir pitié de toi ». Je pensais cela uniquement pour la phrase. Je suis tellement gosse que je me suis amusé de ça un quart d'heure.

J'ai aimé jusqu'à la passion un soldat du génie, crapule, joyeux,

hâbleur, beau garçon et d'un accent admirable (bien qu'il fût du Poitou). Il tutoyait des cabots qu'il n'avait jamais vus, il avait trente mois de service ; il a fini par aller s'installer en première. Et comme le contrôleur lui hurlait : « Que faites-vous là ? — Tiens, c'est vous ? Comment ça va ? Mais oui, je suis un tel, vous savez bien ». Il a convaincu le contrôleur qu'ils étaient une vieille paire d'amis. C'est vrai ou pas, mais c'était admirable. Énervé que j'étais, il m'a fait tordre au point qu'il en semblait lui-même inquiet.

Je vais transmettre tes souvenirs à la famille. Assure tes parents de ma respectueuse et profonde amitié, ainsi que maman-Barthe. Bonjour à Isabelle.

Ton Jacques Rivière

1908

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, 1er janvier 1908

Mon cher ami,

Devant la fenêtre de « la salle à manger », j'écris ceci au crépuscule, le rideau levé. Je sens monter la douleur de rentrer ce soir, bien que je pense sortir demain ; et cela m'étouffe, et je suis misérable.

Les deux fois, dimanche dernier et aujourd'hui, je n'ai pas eu 24 heures. Les deux fois, j'ai couché ici et suis allé là-bas au réveil, dans la nuit et la neige. Dans les chambres sans lumière, *ils* se levaient péniblement et on les commandait de corvée.

Ce matin, je suis allé chez toi. Les dimensions du tableau de Lhote : 25 × 28 1/2. Il y avait pour toi une lettre de *l'Amitié de France*. On va te l'envoyer. Pour mesurer le tableau, j'ai déchiré une feuille du journal qui enveloppait ton linge, déposé là par la blanchisseuse.

Merci de ta lettre. C'est bien comme cela que je sentais ton voyage. Mais je continue, par moments, à avoir des pitiés atroces, de tout et de n'importe quoi. Et puis, en ce moment, bien que je me raidisse, je suis faible, faible pour la première fois contre l'ennui et la tristesse. Avec la tristesse en moi, je serais terrassé par le régiment. Et durant mes sorties, hantées par la pensée de la caserne, je ne cherche qu'à fuir l'ennui ; et je vais au théâtre, et je passe prendre le petit Bichet. Et l'ennui m'étouffe et je suis misérable.

A. nous a tous emmenés hier soir au théâtre Réjane. Cinq dans une baignoire et moi à l'orchestre : net 70 francs. Ce lui fut une soirée d'environ 100 francs. Nous étions assez déplacés, en toilettes ternes, au milieu des décolletages. J'aurais voulu tout écraser de luxe et d'insolence. Mon désir puéril était exactement celui-ci : être en habit et tellement impertinent de richesse que,

pendant l'entr'acte, sauter de la baignoire dans la salle, à mon fauteuil.

Il me semble, par instants, que j'arriverai à tout écraser, joyeusement, en moi et dehors.

Mes parents ont été enchantés de Réjane et de son théâtre. Mais ils jugent aussi bien que moi la pièce de Sardou, de même que celle de Conan Doyle, que nous avons vue dimanche : *Sherlock Holmes*. Réjane est extraordinaire, mais si je n'avais joui du plaisir de mes parents, je me serais ennuyé.

Isabelle m'a offert *Plain Tales from the Hills* pour mes étrennes. J'en suis ravi. Il y a quarante nouvelles, quelques-unes seulement que je connaisse. J'ai lu cet après-midi *L'autre Homme*. En trois pages et demie ; l'épigraphe est :

Quand la Terre était malade et que les Cieux étaient gris
Et que les bois étaient pourris de pluie,
Le Mort vint en voiture, pendant le jour d'automne
Pour revoir son amante.

Vieille Ballade

Une jeune fille a été mariée à un vieux colonel brute et rhumatisant, aux Indes. Auparavant elle aimait l'autre Homme. L'autre Homme se fait envoyer dans le plus sale poste qu'il puisse trouver. Il a une maladie de cœur. Miss Gaurey a les fièvres et devient laide. Bien des mois après, l'autre Homme, de son poste lointain, revient la voir pour la première fois depuis le mariage. Elle l'attend dans la rue, dégouttant de pluie, toute une après-midi. Il arrive dans une *Tonga*, il est mort en route, et le conducteur l'a attaché au siège par derrière, pour qu'il ne tombe pas. Elle tombe le visage dans la boue. On raconte pendant les deux dernières pages le nettoyage du corps de l'homme et des vêtements de la femme, et que plus tard, pendant deux ans, elle monte et descend la rue, *en regardant comme s. elle s'attendait à voir incessamment quelqu'un tourner le coin.*

— Cela sans pitié, ni sympathie pour les personnages. Impersonnel et brutal et insignifiant. La douleur en est cent fois pire.

J'ai confondu cette douleur avec la mienne, ce soir. C'est la brutale douleur humaine : sans but, sans signification, sans beauté.

Pourtant la personne à qui j'envoie ma *Grande Revue* est l'ancienne Demoiselle.

Je me demande, comme autrefois Ch., pourquoi on n'aime et ne désire pas davantage la Mort.

Travaille. Parle des rêves qu'on fait, la nuit.

A lundi soir, n'est-ce pas, mon ami ?

H. Fournier

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, le 15 avril 1908 [1]

Mon cher Jacques,

Maman vient de me faire lire ta lettre. Je t'écris donc pour avoir une réponse.

. . . . . .

Je viens d'une longue promenade chez les marchands de tableaux. Je suis fatigué. Tout ce congé dont voici bientôt la fin ne m'a été qu'ennui. Ennui que je sentais déjà peser sur mes épaules le soir de ton départ. Les cinq jours passés ont été aussi mornes que cet instant où je t'écris et où je sens que rien de possible au monde ne saurait me satisfaire.

A cette heure où les appartements s'obscurcissent, où rentrent pour dîner les passants, je suis rentré. Encore une fois je me suis plongé dans la foule bruyante, et me voici de retour, entre ces murs. Me voici, retiré, derrière ces murs : rien, de la journée, ne m'a distrait ; et, ce soir, mon seul bien est ce roulement des voitures tardives et rares sur le pavé de ma rue, et la certitude que personne ne viendra me chercher.

J'ai lu *Bubu* de Montparnasse. Je vais m'amuser à te dire ce que j'en pense. C'est mauvais. C'est le plus mauvais Maeterlinck réfléchissant sur la destinée des filles publiques. La plus grande originalité du style, agaçant à force de mollesse et de « parce que », c'est un brusque changement de personne attendrissant et enfantin. Il y a pourtant un admirable épisode, celui où Bubu après avoir eu peur à en crever de la vérole, la méprise et se pourrit avec orgueil. Ce passage est peut être le seul où l'on soit enfin délivré des préoccupations morales et sociales. Ce sont évidemment elles qui rendent insupportables le bouquin.

Je pense par réaction à Mangeard, à Fauvel, à Cousin. Pourquoi nous vouloir et leur vouloir le bonheur ? Je marchais auprès d'eux, certain jour, à bout de courage, sans penser. Et, par moments, quand de grands sursauts de force m'envoyaient en avant, je les revoyais soudain passer auprès de moi dans je ne sais quel monde de fièvre et de stupeur, derrière l'écroulement de ces grands nuages qui venaient avec la nuit sur nous et sur Paris. Je ne pouvais plus même m'arrêter à eux. Ils souffraient de la faim et du désespoir. Il y avait Cousin avec sa crasse, ses yeux glauques et sa

1. Dans l'intervalle les parents d'Henri Fournier avaient été nommés instituteurs en banlieue et s'étaient installés à Paris, puis avaient eu lieu les fiançailles de Jacques Rivière et d'Isabelle Fournier.

moustache tombante d'épave de la Morgue. Il n'avait plus cette insolence amusante et cette crânerie qui le faisaient rire de sa misère. Ah ! quelle faim épouvantable le faisait trembler et claquer des dents ! — Et je sais bien que pas plus sur terre que dans ce monde ténébreux de leur âme où je suis allé, il n'y a place pour l'aumône — d'un morceau de pain ou d'une théorie !

***

J'ai écrit à M. K., l'interprète chinois, pour simplement ne pas perdre contact avec lui. Je ne puis savoir si je partirai.

Je voulais te parler, à propos de mariage, de mon impuissance à « réaliser » — aux deux sens. D'abord le temps n'est pas venu, ma besogne n'est pas finie, il n'est pas encore l'heure de s'arrêter pour demander son dû, sa part, et le bénéfice du travail de son âme. Et puis comment vouloir, comment oser réel ce que j'ai une fois imaginé. Débâcles. Débâcles. Grands soirs de sacrifice ! comme il disait.

J'aimerais qu'il y eût, dans mes livres, un livre ou un chapitre intitulé : La Fin de la Jeunesse.

Je n'insiste pas. Il est tard et je suis fatigué.

Ce Ch., toujours misérable, torturé, amusant et insupportable. Avec nous, il ne veut que nous prouver combien nous avons l'esprit étroit. Mais il me racontait : « Je revenais d'Enghien. J'avais perdu 60 francs et il me restait douze sous. Je me disais : Voyons, il faudrait s'élever au-dessus de cela, tâcher de planer un peu, se débarrasser des contingences : je pensais à Rivière, à toi ; j'essayais d'imaginer ce que vous penseriez à ma place... » Et il était sincère !

Non ! Dis, dis que c'est un type exquis ! « Mon cher, je connais une pâtisserie ; j'y entre avec assurance, je mange force gâteaux et j'en sors avec la même assurance, sans payer ! » et comme je doute : « Je t'assure que j'ai mangé, au vu de tous, les éclairs les plus... manifestes, et les babas les plus ostensibles ! »

Il serait charmant s'il ne parlait pas littérature. Maman qui l'a entrevu le trouve « précieux ». Isabelle ne peut pas lui pardonner d'avoir cru qu'elle avait onze ans.

Nous avons été ensemble chez Druet. Exposition Flandrin. C'est souvent en bois ; mais il y a parfois une grande science des tons (*la Rencontre de Dante et de Béatrice*) ; de la solidité (*les Italiennes*) et une fadeur charmante (*Mozart*). On va exposer du Manguin, ce qui a déchaîné une discussion sur Cézanne entre des peintres inconnus et les hideux gras Druet.

Nous sommes revenus de là, ensemble, acheter place de l'Élysée

des (revues) « papiers muticolores et sans valeur ». Je te quitte pour aller au lit, les lire.

Maman et Isabelle depuis une demi-heure sont à mes genoux pour que je leur laisse lire ma lettre. Sur mon refus, Isabelle s'est vantée de la lire « plus tard ». Je l'en ai défiée (à cause de la page 2) et finalement je n'ai plus su du tout ce que j'écrivais.

Écris-moi une longue réponse. Dis à tes tantes et à tes grands-parents que je n'oublie pas Cenon et l'accueil charmant qu'on m'y a fait. L'autre soir à la gare j'ai oublié de te dire quelque chose pour Marc, le chasseur de pinsons, et pour ta sœur, que j'avais trouvée une drôle de Princesse. Mes amitiés pour eux.

Cordialement à toi.

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à Paris

Segonzac. Lundi 2 heures et demie, 20 avril 1908

Mon ami,

C'est aujourd'hui seulement que m'arrive ta lettre datée du 15 avril. Elle est arrivée à Cenon après ta carte et après mon départ. Et on ne l'a pas renvoyée tout de suite.

Elle me fait beaucoup de bien parce que voici deux courriers qui se passent sans que j'aie de nouvelles de Paris, et je suis bien malheureux. Elle m'émeut aussi parce que c'est la première que tu m'écris depuis que tu sais que tu es mon beau-frère.

De moi, il ne faut plus attendre ces grandes lettres enthousiastes, tourmentées, littéraires, interminables, auxquelles je t'avais habitué. Celui qui les écrivait n'existe plus. Je le renie, je le déteste, ou mieux je l'ai oublié.

Je ne te dirai pas qui je suis maintenant, parce que tu le comprends un peu et aussi parce que ça ne peut pas se dire ni surtout s'écrire. Simplement ceci : il y a beaucoup de questions que je ne comprends plus, beaucoup d'inquiétudes qui me semblent risibles, beaucoup de désirs qui sont à jamais partis. Tout s'est simplifié, arrangé, expliqué. Tout est clair, doux et près de la main. Même ce que je souffre a un goût délicieux. Mon pauvre ami, si tu savais comme j'ai été dépouillé terriblement de toute littérature.

Ah ! j'ai bien résisté. Au début je me disais : Pourtant cela... Mais le lendemain j'avais envie de demander à d'autres pourquoi il fallait s'intéresser à cela. Ç'a été ainsi pendant des mois une épuration insensible, entrecoupée de grandes révoltes pendant lesquelles je voulais garder quelque chose. — Il n'y a plus rien.

Mon ami, tu dis : Ce n'est pas encore le temps de « réaliser ». Mais crois-tu qu'on songe s'il est temps ou pas temps ? N'ai-je pas toujours dit et pensé que, si je me mariais, ce serait tard ? Et crois-tu que je me suis demandé, quand c'est venu, s'il fallait me décider tout de suite ou attendre ? Je te jure qu'il n'y a pas de raisonnement à tenir, ni de réflexion à faire. Moi qui ai tant pensé avant, je n'ai plus pensé à rien.

Et puis je ne peux pas m'empêcher de croire que ce qui m'arrive n'arrive pas à beaucoup, n'arrivera peut-être pas à d'autres. C'est une de ces rencontres prodigieuses dont on ne se lasse pas de s'étonner. Si je ne craignais que tu croies à une survivance de littérature, je dirais que c'est aussi surnaturel que celle d'Annié-louise et de Pip ou Dick (je ne me souviens plus — tu sais, *la Cité des Songes*).

Mon ami, j'avais imaginé, moi aussi. Mais combien, si je pouvais m'en souvenir, cela me semblerait ridicule à côté de ce qui m'a été donné.

Je ne voulais pas t'écrire tout cela. Mais il m'est devenu presque impossible de parler d'autre chose. C'est pourquoi ici je reste silencieux, ou je prononce n'importe quoi que je ne comprends qu'après. D'ailleurs maintenant je suis content de t'avoir dit tout cela, parce qu'il m'a semblé une ou deux fois que tu ne comprenais pas comme il fallait.

Mon ami, est-ce que tu sens combien il nous était impossible d'avoir une opinion quelconque sur la façon de célébrer les noces, et combien ta question de l'autre soir était pour nous imprévue, et combien ta conception (suivre la tradition villageoise) était — pardonne — misérable !

Mon ami, est-ce que tu sens combien ton accusation de littérature a pu, certains jours, me faire horriblement mal ?

***

Je comprends jusqu'au fond, puisque maintenant je peux tout comprendre, même sans l'avoir éprouvé, ayant l'omniscience, je comprends ce que tu me dis de ton ennui, et de ce dégoût de tout bonheur. Il y a des gens épouvantables, comme Charles Morice, qui écrit à Lhote : « Si vous ne l'êtes pas, mariez-vous. C'est admirable. C'est la vraie vie, etc... Imitez non seulement l'œuvre de Carrière, mais aussi sa vie ». Le mariage comme antiseptique ! J'avais la nausée de lire cette lettre. Et Lhote, qui est fiancé, a trouvé cela touchant. Il y a des gens qui se marient pour être heureux, et qui, s'en trouvant bien, le conseillent aux autres.

Je me battrais en duel avec quelqu'un qui me dirait cela. C'est pour te faire comprendre combien j'ai peu l'intention de vouloir te guérir, et de « t'enseigner des moyens ». Tant qu'il y a à souffrir,

il faut souffrir. Le seul remède est d'aller jusqu'au bout. Il n'y a que les lâches qui veulent se guérir au plus vite n'importe comment. Et qu'y a-t-il de plus affreux que d'avoir honte de sa guérison, de sentir qu'on ne l'a pas méritée, c'est-à-dire qu'on ne l'a pas acquise sans la chercher ?

Je sais que je parle dans l'attitude commode de celui qui est hors, mais je sais aussi que tu ne voudras jamais, pour t'épargner une vraie souffrance, recourir au n'importe quoi.

Comme j'ai l'air moraliste, mon ami. C'est que j'écris. En réalité, je ne suis capable de si belles réflexions que parce que j'ai une plume à la main.

***

Pour te distraire, je vais te parler avec la plus parfaite indifférence de plusieurs choses :

Bubu (que je n'ai pas lu) : Oh ! l'attendrissement !

Flandrin. Avoue quand même que c'est mauvais, que le parti pris, même dans *Dante et Béatrice*, est cent fois plus impatientant encore que dans Denis, que ses *Bergers* sont d'un classicisme ridicule, parce que c'est celui du pastiche, et qu'il n'est bon après tout qu'à donner beaucoup d'enfants joufflus et rose plâtre à madame Marval.

X. lit *l'Arbre*. Elle trouve que c'est pathétique, bien que ce soit bien fatigant de lire ces phrases toutes coupées. Elle y découvre du Shakespeare, du Maeterlinck et de l'Ibsen. Elle l'a défini à quelqu'un (j'entendais à travers la porte) : un livre de philosophique très obscur d'un auteur sur lequel Jacques a fait un article dans un journal. Bref ça lui paraît intéressant.

De la même : « Maman, il faudrait trouver quelqu'un à Mlle C. — 200.000 de dot. De préférence un officier ».

D'ailleurs je me rends compte qu'en ce moment c'est moi qui suis coupable de petitesse, de rapporter cela.

J'ai écrit à Claudel. Je LE lui annonce. Le reste est une dissertation philosophique sur le panthéisme, où je vais voir s'il se laisse prendre. (J'ai caché un petit sophisme dans un coin de mon argumentation). Je conclus en lui disant que je ne peux croire que ce que je touche, que ce qui est passible d'un contrôle sensuel, que je ne peux concevoir Dieu que comme un vieillard à barbe blanche dans des nuages sillonnés d'éclairs.

Je lis : *la Place de l'Homme dans l'Univers* d'Alfred Russel Wallace, où il est scientifiquement démontré que la terre est à peu près au centre de l'univers et qu'elle est le seul monde habité.

C'est très curieux, et bien moins convaincant que ne le sera *l'Ode* de Claudel, ou le simple témoignage de nos sens.

C'est étonnant ce que toutes ces formidables affirmations de la science sur l'infinité du monde et l'immensité des périodes géologiques me semblent vides de sens et incapables de représenter jamais quelque chose à qui que ce soit. En m'examinant le plus sincèrement possible, je trouve que je ne crois pas un mot de tout cela, que je ne comprends même pas ce que ça veut dire.

***

J'ai lu aussi un peu du *Gai Savoir*. Reconnaissance à Nietzsche. Il a fait un bon déblayage. C'est un excellent ouvrier. Mais qu'il a peu compris de choses.

Je le trouve délicieusement amusant à lire. Il est extrêmement fin, non dans le choix de la pensée mais dans la façon d'y descendre, de l'éclairer intérieurement et de la décrire. Et puis sa naïveté infinie m'enchante.

***

Pensée sur l'accent : le Méridional prononce toutes les syllabes, parce qu'il ne sent pas quelle est l'essentielle. Il ignore le choix et la proportion. Ceci est révélateur de son caractère. Il attache à tout également la même importance (cf. G., L., moi). Il propose tout à la même admiration. Il a des qualités, mais ne sait pas les discerner et les extraire de ses laideurs.

Le vrai français au contraire comprend naturellement ce qui compte et ce qu'il faut cacher. La franchise est le vice méridional. C'est une inconscience de la mesure.

***

Les gens qui n'ont jamais *eu peur* la nuit sont ceux qui ne sauront jamais prendre une décision morale importante, par *peur* de se tromper.

***

Je suis dans un pays admirable. Mais je ne le regarde pas. Je songe avec pitié au délire que m'était tout paysage quand j'étais soldat. Je n'ai plus le droit de rien voir seul. Le droit ni l'envie.

***

Je n'ai plus qu'un chapitre de conclusion à écrire pour mon mémoire. J'en suis au fond très content. Je crois que c'est quelque chose.

Je n'ai travaillé ni à l'article sur Fénelon, ni au *Rêve*. Je ne peux pas.

***

En m'examinant bien, je ne trouve absolument plus rien à te dire. Je te félicite bien d'être caporal. Je me rappelle qu'à un moment, où j'ai été sur le point d'être nommé, cela me donnait un vertige qu'on ne peut comprendre que quand on sait ce que c'est que la puissance d'un grade militaire, c'est-à-dire que quand on est au régiment où toutes les valeurs sont déplacées, un vertige d'ailleurs que je ne comprends plus du tout.

A vendredi, mon ami, j'espère.

Ton JACQUES RIVIÈRE

P. S. — J'aimerais bien que tu ne m'appelles plus jamais Rivière. J'ai toujours détesté les noms de famille, comme vocatifs. Et dans la circonstance cela me rappelle trop la façon de s'appeler de certains beaux-frères, que je connais trop.

Marc te fait remercier de ton souvenir, mais s'offense que tu l'appelles chasseur de pinsons. Il prétend n'avoir pas tué de ce gibier depuis trois ans. Il ne chasse plus que la grive et le lapin. Cependant il consent à te restituer son amitié.

Transmets mes respectueuses amitié à tes parents et à madame Barthe.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mercredi, 22 avril 1908

Mon cher Jacques,

Deux mots à la hâte, ce soir, pour te demander :

— de penser aux photographies de tableaux que Lhote devait nous procurer,

— d'apporter pour Isabelle tes photographies en militaire qu'elle serait bien curieuse de connaître.

Nous avons reçu la tienne ce soir. Isabelle ne la prête pas plus de deux minutes, et ne reste jamais plus longtemps sans la regarder. Moi, je trouve que tu es bien ; seulement bien, mais c'est déjà énorme. Mieux qu'Isabelle, qui a été photographiée par un crétin ! Tout le monde et Isabelle est de mon avis pour ce qui est de ton portrait « les mains derrière le dos et en habits des jours », a-t-elle remarqué.

Ce soir, je revenais au fort de Vanves, d'un tir, ils étaient là tous les trois à m'attendre avec ta lettre à la main près du pont-levis.

Merci pour ta lettre. Il est certain que La Chose qui devait nous rapprocher le plus nous rendra quelque temps l'un à l'autre étran-

gers. Mon égoïsme souffre de la séparation ; mais mon amitié pour toi et pour vous s'en émerveille — comme tu veux qu'on s'en émerveille.

Je souris pourtant de voir combien nous avons interverti nos rôles ; comme tu souffrais il y a quelque deux ans ce que je souffre maintenant ; comme je m'efforçais alors de croire au bonheur, au simple miracle du bonheur, loin de la littérature que tu exècres à présent !

Il ne faut prendre garde à rien de ce que je dis sérieusement chez moi, surtout cette année. Quand je parlais de noces il s'agissait bien de tradition villageoise ! C'est pour maman que j'avais dit cela, et pour m'empêcher de penser à la Fête qui n'aura jamais lieu, et dont imaginer seulement qu'elle pourrait être irrémédiablement consommée m'écrase le cœur.

J'ai bien des choses à te dire. Mais rien à écrire. Mes 6 jours de permission et 4 jours de « quartier libre » ont été l'affreuse promenade autour d'une cage que je prévoyais.

« 200.000 de dot. De préférence un officier ». Voilà qui nous venge de tout.

J'ai trois vieux *Mercure* intéressants.

J'ai vu Colette Willy et George Wague. L'art des mimes pourrait être grand. Colette le fait pressentir.

Je demande à la fiancée, pour terminer, si elle n'a rien à te dire.

« Non ; qu'il se dépêche de revenir ».

Amicalement,

HENRI FOURNIER

—

A Jacques Rivière, à Paris

Lundi soir, 7 heures. Maisons-Laffitte. Avril 1908

Je suis couché, il fait jour et la porte de la tente est ouverte en face de la cantine. Les hommes qui ont été de garde avec moi se mettent aussi dans le sac à viande.

En revenant tout à l'heure, j'ai pensé à t'écrire. Certes, je n'ai rien et il n'y a rien à dire. Simplement, je veux être avec toi un instant.

Je n'ai jamais vu I. aussi jolie qu'hier au soir. Qu'elle est belle la Fiancée ! Les hommes qui l'ont vue auraient voulu en parler, mais n'ont pas osé. Ceux-là, longtemps, ensuite, m'ont paru comme attristés. Mélancolie cruelle et douce de voir, en prison, au collège, ou en bourgeron, passer une jeune fille.

Les bois, aux feuilles naissantes, me faisaient penser ce soir aux sous-bois formulés de Ranson. C'étaient ces mêmes infinies lignes vertes indéfiniment rompues et reprises, — mais sans formule.

Cette nuit, affreusement gêné, dans l'enfoncement du sommeil, je me levais, appelé par la sentinelle, pour « relever ». Il n'y avait en moi que gêne, sommeil et dégoût. Je décrochais mon fusil suintant d'humidité et je partais sous la pluie battante. Je me disais : « Il n'y a rien à trouver ici, que mon dégoût ; la pluie même ne m'est plus rien qu'ennui ».

Sous la tente des hommes, j'appelais, dans l'obscurité, les noms inconnus des remplaçants. A mesure, de place en place, une couverture s'agitait, et tout empêtré encore dans son rêve, celui-là se dressait.

Au dehors, baïonnette au canon, par les chemins du camp sous la pluie continuelle, il est monté de la terre une sorte de buée chaude, qui nous enveloppe. Ce sont les derniers froids et tout le printemps qui s'annonce. Et voici qu'on entend, sur les plus hautes branches, un rossignol. Puis un autre, au plus profond du bois. Ravissement. Appel. Rire et plénitude de l'espoir. *Eucharis m'a dit que c'était le printemps.* C'est sa voix au fond du jardin. *Voix-de-la-Rose chante.* Et c'est comme une cruche fraîche qu'on avale, l'été ; c'est un éclat de rire dans le bois ; ce sont comme des coups de serpette sur des branches de lilas pleins de pluie, puis l'égouttement de leur rosée dans la buée de deux heures du matin, la nuit où le printemps doit venir ! — Et mieux encore que tous ces mots ; je marchais, et cette voix était contre mon cœur gonflé.

L'homme qui marchait près de moi a entendu aussi.

Il fait nuit. Je m'étais dit : je m'arrêterai à la nuit.

Je crois que je vais être aimé de mes hommes. Mais je sens que les gradés de la compagnie pour qui je suis un étranger n'attendent qu'une occasion pour me fiche dedans. — Je voudrais bien sortir jeudi.

Cordialement à toi,

HENRI

—

A Henri Fournier, à Maisons-Laffitte

15 mai 1908. Vendredi soir 9 heures

Mon cher Henri,

Je voulais t'écrire cet après-midi, mais j'étais bien abruti par le recopiage de mon mémoire.

A présent je suis rue Dauphine auprès de la lampe et je t'écris au nom de toute la famille.

J'ai relu un peu de Barrès : *Du Sang*, le début d'*Un Amateur d'Ames*. L'impression qui me saisit tout de suite maintenant, c'est que c'est grossier, comme tu le disais. C'est prestigieux et grossier. C'est fabriqué dans un parti pris d'affectation dilettantiste. On ne le distingue pas d'abord tant c'est affecté. Et c'est pour ça qu'on est séduit. Mais quand on a aperçu le truc, c'est fini.

D'ailleurs il y a des choses d'une littérature merveilleuse.

***

Je songeais : il faudra que je retienne cette façon de Gide dans *le Voyage d'Urien* et *les Nourritures* de faire parler plusieurs personnages : *Alors Hylas dit :* « ... » Ce me sera nécessaire pour que sur chaque point toutes les idées en présence et en antagonisme soient dites. Il y en aura un qui, d'un dernier coup d'aile, s'élèvera brusquement au-dessus de tout ce qui aura été dit et tirera l'immoralité de la discussion.

L'immoralité, c'est-à-dire l'application à la vie, ou plutôt la façon dont les idées proposées sont comprises dans les choses et signifiées par elles.

Seulement ce qui m'inquiète c'est que je me sens de plus en plus incapable de toute mise en œuvre littéraire. Je sens que je ne pourrai rien inventer sur ce point et qu'alors ou ç'aura l'air copié ou ça restera abstrait, comme ç'aura été pensé.

***

Ce que j'ai acquis dans ces derniers temps, c'est la conscience que l'art devait être absolument distinct de la vie, qu'il devait être un métier comme un autre, dans lequel l'œuvre reste impersonnelle et peut être détachée de son ouvrier sans rien perdre de sa signification. Je voudrais que mon livre soit un merveilleux et multiple drame entre des idées vivantes comme des personnages mais indépendantes de moi qui ne serais que le metteur en scène. Souvent j'ai regardé ainsi des idées se mouvoir, se battre, se conquérir en moi, sans que je cesse un instant d'être le plus impartial des spectateurs. Et je voudrais les faire agir avec la netteté et le faste qu'elles ont en moi.

Je pense beaucoup à cette mise en scène de Gide et surtout de Novalis dans *les Disciples à Saïs*. Il faudrait seulement que ce fût plus dramatique, plus mouvementé, plus passionné.

Je jette cette idée parce que c'est la seule que j'aie en ce moment, dans n'importe quels termes et pour le cas où elle t'intéresserait.

Isabelle est là qui m'empêche d'avoir l'esprit lucide et de mettre convenablement l'orthographe. Elle proteste, mais c'est la vérité.

***

Il paraît qu'il ne faut pas que tu te mouilles ni que tu attrapes de rhumatismes. C'est comme l'inoubliable recommandation : « Ne te jette pas par la fenêtre ».

Je pense beaucoup à la forêt de Maisons-Laffitte, et à ce que tu m'écrivais la dernière fois que tu y étais.

Il est l'heure de m'en aller. Je te transmets les baisers de ta maman et d'Isabelle. Ton père dort.

Je suis bien à toi et avec toi,

JACQUES R.

A Henri Fournier, à Courgivaux

Dimanche matin, 24 mai 1908

Mon cher Henri,

Ce matin je ne me sens pas en état de grâce. Hier c'était merveilleux. Je sentais en moi les idées sourdre, jaillir et s'éclore comme des fusées. Il y en avait qui montaient toutes droites d'un seul élan. D'autres hésitaient, obliquaient, mais finissaient toujours par bondir et se délivrer. Parfois deux se joignaient en s'épanouissant. Et je n'avais pas le temps de rien saisir ni de rien fixer, tant ce feu d'artifice était abondant !

Ce qui t'a blessé dans ma dernière lettre, je le vois très bien. C'est cette manière de considérer les idées et par suite leur expression, l'art, comme quelque chose d'indépendant de moi-même, d'indifférent en soi, de vivant à part. Mais si je ne peux croire un instant à leur vérité, si elles m'apparaissent comme un feu *d'artifice*, comme une grande danse surnaturelle aussi gratuite et vaine que tout jeu ? Je ne suis rien d'elles ; elles ne sont rien de moi. Elles se promènent en moi comme de beaux animaux ; je les caresse. Mais pas un instant je ne me confonds.

J'observais hier au milieu de mon éblouissement que je ne croyais à leur vérité que le temps qu'on croit qu'une fusée est une étoile filante. La rapidité, l'aisance somnambulique de leurs mouvements m'empêchent d'être dupe un seul instant. Elles ne traînent rien après elles ; elles seraient plus lourdes et plus obscures. A leur légèreté je les sens dégagées de toute réalité. — Et puisqu'elles sont sans vérité, sans objet, elles ne peuvent m'être autre chose qu'un spectacle, elles ne peuvent intéresser ma chair ma vie.

Quoi que tu en penses, c'est cela que je veux faire, c'est montrer la gratuité des idées et qu'elles sont comme les couleurs ou les mélodies des éléments sensuels. Personne, il me semble, à part peut-être Gide en quelques endroits, n'a vu cela avec netteté. Il est bien évident que tous les penseurs ont senti cela. Mais ils n'ont pas eu le courage de se l'avouer ; ils ont persisté à croire qu' « il y avait quelque chose dessous ». De là leur peur des contradictions, leur souci de systèmes, leur besoin de conciliation et d'unité.

Mais moi je veux que chaque sujet soit un prétexte à feu d'artifice ; et je veux que se gradue ainsi qu'en un feu d'artifice le surgissement des idées. D'abord une idée toute fière, nue, et droite, orgueilleuse déjà, mais solitaire. Puis, l'étayant, des complémentaires et des réductions. Puis l'assaut de toutes parts des contradictoires, comme, dans les danses grecques, les danseurs feignent d'accabler de leurs boucliers le *Sujet* central. Enfin renaissance et redressement, comme un arbre qu'on lâche emporte avec lui tout ce qui le ployait, du *motif* initial. Et c'est le bouquet, la grande complexité fulgurante, où tout s'entrelace, se complète et s'intègre.

Voilà ce que je voudrais que soit en chacune de ses parties mon livre. Car ce que je conçois comme la *vérité* c'est la totalité de ce qui est pensable sur chaque point. La vérité n'est point une. Elle est l'ensemble des regards qui cernent un objet. Ne prendre qu'un regard, c'est oublier qu'il n'est rien sans tous les autres.

Tu comprends en même temps combien cette conception implique un art impersonnel, détaché de l'artiste, qui ne fait qu'ordonner, combiner et condenser des *motifs*. Encore une fois l'artiste est ici comme l'auteur dramatique qui fait mouvoir des personnages, les suscite au bon moment, les dissimule quand il faut, et les rassemble pour le dénouement, — mais qui reste toujours dans la coulisse. Il ne s'exprime que par l'ensemble du drame, que par la direction qu'il lui impose. Mais puisqu'ici il n'y aura même pas de direction, puisqu'on sentira qu'on ne va vers rien, qu'on n'aboutit à rien, que c'est le drame pour le drame, pour l'émotion qu'il donne, et non pour la preuve qu'il fait, — l'auteur restera inconnu, comme le bonhomme de guignol dont les mains elles-mêmes sont cachées par les robes de ses personnages.

Je sais bien que tu penses toujours à :

Nous ne séparerons pas la vie d'avec l'art.

Mais moi je pense que c'est là une conception littéraire, la vraie conception littéraire, puisqu'elle vous amène presque forcément à parler de Mamore, de l'année où on est allé à Sainte-Suzanne, et de la couleur des cheveux d'Amaryllis. J'ai pu aimer ça. Mais je considère celui qui a écrit ça comme on considère un comédien dont on s'amuse et qu'on méprise. Pour moi, si par-hasard j'avais

écrit quelque chose d'aussi renseignant sur ma vie, je ferais courir partout le bruit de ma mort et je changerais de nom.

Au fond le seul moyen, selon moi, de ne pas être littéraire, c'est d'accepter franchement la littérature comme un métier, comme un art, si tu veux ; d'écrire aussi gratuitement qu'un peintre peint, ou même qu'un maçon maçonne. Et d'avoir sa vie par derrière, dont le lecteur ne sache rien. Il n'y a que l'art inférieur qui soit un masque insuffisant, il n'y a que les minores qui ne puissent rien dire sans qu'on voie tout de suite à quel petit préjugé, décoré du nom d'opinion, ça correspond en eux.

Je sens que sur ce point nous sommes dans une opposition absolue. Mais malgré tout je ne peux pas penser autrement. D'ailleurs il y aurait bien des choses à ajouter qui permettraient peut-être d'aboutir à une conciliation approximative.

***

P. et l'Action politique.

Il est venu me voir vendredi. Toujours aussi sombre, aussi enfoncé, aussi long-chevelu. D'abord un peu embarrassé, il s'est bientôt animé en parlant politique. Et il a été épatant. J'aime en lui qu'il est toujours au-dessus de ce qu'il fait. A un moment il m'a dit : « On vit, on sent qu'on vit. On ne pense pas bien ce qu'on dit. Mais on est intéressé matériellement dans l'affaire et alors on se passionne ». Je comprends une vie ainsi donnée à n'importe quoi pour le seul plaisir de *faire*. C'est quand on croit qu'on est méprisable. Mais quand on montre en choisissant par coquetterie le parti le plus démodé, le plus abandonné qui soit, qu'on ne veut que se battre, alors on vaut la peine d'être regardé et estimé. J'ai aimé en lui une vraie sensualité de la lutte pour elle-même, et aussi, un peu ostentatoires il est vrai, un mépris des *opinions*, et un manque très appréciable de scrupules. Il disait : « Nous avons à *l'Action Française* un type qui est une vraie brute, il ne sait que cogner ; alors il recrute des apaches qui font la grosse besogne ». Il devait aller le soir à une réunion andlériste. Il disait de son air sombre et rentré : « Marc Sangnier doit parler. Nous tâcherons de l'égorger ».

Je pousse un peu P. au type, parce qu'il me représente quelque chose.

***

J'ai vérifié à propos de cette agitation andlériste deux choses : d'abord que j'étais à jamais incapable de prendre parti pour quelque parti que ce soit, non par indifférence, mais par impuissance à débarrasser ma pensée du sentiment des com-possibles. Jamais je ne pourrai oublier à quel point mes adversaires sont

indispensables à ma cause, à quel point leurs opinions sont essentielles dans la constitution de la vérité, pour pousser l'abnégation de moi-même jusqu'à prendre parti ;

ensuite j'ai vérifié que malgré tout je prends parti : je prends parti par quelque chose d'inférieur à ma pensée claire, par toute mon enfance. Je prend parti avec mon éducation catholique et réactionnaire. J'aime toujours mieux *l'Action Française*, dont aucune stupidité ne m'échappe, sois-en sûr, que la ligue radicale-socialiste, pour laquelle j'ai une répugnance véritablement physique. Malgré tout, quand j'entends parler de radicaux et de socialistes, j'éprouve la même horreur un peu superstitieuse que j'avais, enfant, pour les dreyfusards. Ceux-ci m'apparaissaient toujours comme plus ou moins difformes, et tenant un peu du diable. Ce sentiment m'est resté, même après que ma pensée s'est dépouillée.

Bien entendu je ne fais rien pour me l'ôter. Je suis trop heureux de garder cette vague possibilité de me passionner.

***

J'ai un peu honte de dire après tant de choses indifférentes ce que je vais te dire. Je sais maintenant, je sais par tout moi, par mon corps joint avec mon âme, je sais une chose : c'est que la paix ne se trouve que dans l'irréparable. La paix autant qu'on puisse l'avoir, c'est-à-dire un assoupissement de l'inquiétude, un oubli habituel sinon inamissible de l'angoisse. La paix ne se trouve que dans la consommation de l'irréparable, dans le moment où l'on abandonne tout, sans savoir encore si l'on aura tout. La paix se trouve là, parce qu'une fois qu'on a eu ce courage, on retrouve tout et bien plus que tout, et une nouvelle explication de tout, et une simplification de tout. La paix se trouve là parce qu'on sait quelque chose et parce qu'on le sait terriblement puisqu'on l'a acquis par une abdication de toute sa vie propre, par un renoncement total à soi-même. Cette chose qu'on sait n'est plus de celles qui s'expriment. Elle est répandue dans tout l'être comme un sang nouveau, et l'assurance d'une nouvelle vie.

***

Je m'arrête ici, mon ami. Peut-être trouveras-tu qu'il n'y a pas beaucoup de *choses* dans ma lettre, et peut-être auras-tu raison. Mais vois-tu, on ne peut pas *écrire* de *choses*, on ne peut qu'en vivre. Sitôt qu'on écrit, on joue, on danse.

Je te souhaite du courage et de sentir à certains moment — bien rares mais d'autant plus précieux — un si fort amour de ce qu'on voit qu'il vous fait mettre les mains sur la bouche pour y contenir un baiser.

Vu le *Mercure*. Article Morice bien. Mais toujours des indulgences inexplicables, et qui compromettent selon moi ses autres jugements. Caro-Delvaille ! Enfin.

Je te reparlerai peut-être de l'exposition Rembrandt, parce que de ça on peut écrire.

Ton JACQUES

A Jacques Rivière, à Paris

Mardi 26 mai 1908. Sternay (Marne)

Ce papier [1] a été acheté à Boisdon : 85 habitants, 25 électeurs.

C'est aujourd'hui le jour de repos : entre deux revues, ce matin, je suis monté chez une des vieilles petites bonnes femmes qui habitent autour de la cour de ferme, et j'écris ceci sur sa toile cirée.

Voici le cinquième jour que nous sommes partis. J'ai couché deux fois dans la paille et deux fois, en fraude, dans une maison, sur un oreiller. Il nous reste trois étapes à faire.

J'ai pas mal souffert. Je boitais à la fin de la deuxième étape, pendant toute la troisième étape, et j'ai dû faire la quatrième en guêtres blanches et souliers de repos, ce qui est pénible. Un pli de mon soulier, occasionné par la jambière, m'avait froissé les nerfs et les tendons du talon et du cou-de-pied.

Ça va mieux, mais j'ai peur de boiter encore demain.

Nous ne coucherons nulle part en billets de logement, par ordre du colonel. Il est dur, quand on arrive au pays tant désiré, de s'enfiler tous, en tas, dans une grange en désordre ; de flanquer en tas toutes ses affaires ; de n'avoir, pour lieu de repos, et pour tout réconfort, que ce coin de mur plein d'araignées et cette litière poussiéreuse. Il est dur d'étendre, la nuit, sa fatigue, dans la paille blessante. Il est dur de sentir le froid vous gagner, quand on s'est retourné en dormant et que la maigre couverture de paille est partie. Il est dur d'allonger ses pieds sensibles sur les chaumes. Il est dur, quand on est dévoré des insectes, de ne savoir comment se tourner. Il est dur, quand enfin on est arrivé au bout de la route, à la fin de l'étape, enfin ! de désirer repartir.

Hier nous avons fait la sieste dans de la paille d'avoine. Pour lutter contre le froid, nous ramenions la paille sur nos épaules et sur le cou. Mais chaque brin de paille qui nous touchait le visage causait d'intolérables démangeaisons.

Avant-hier, en entrant dans une grande cour de ferme, avant de poser nos sacs, on nous a bien défendu de la visiter et de

1. Il était rayé de rose, de bleu et de jaune.

regarder dans les écuries : nous aurions pu effrayer les animaux !

Tout cela, à ma grande désolation, m'avait donné l'horreur — après le dernier coup de musique, au bout d'une ruelle — de cette grange délabrée où le fourrier a accroché « 1er Peloton » ou « 2e Compagnie ».

Mais, grâce à l'amabilité de mon fourrier, j'ai dormi dans une petite maison de villageois, cette nuit. Je me suis levé à 6 heures et demie, dans la plus belle chambre. Me voici à nouveau vivant, plein de désirs et d'imaginations. C'est pourquoi je trouve moyen d'écrire ce matin.

Pour en finir avec les détails matériels de mon existence depuis jeudi dernier, j'ajoute que nous sommes mal nourris, nous ne touchons qu'une gamelle par jour. Il faut se débrouiller pour trouver, dans le village, de quoi manger. Ceci pour dire à mes parents que je serai « fauché » avant la fin de la route. S'ils m'envoient quelque chose, que ce soit un *bon de poste*. Ne pas oublier un mouchoir qui arrivera au camp en même temps que moi.

Ici finit la liste de mes misères, considérablement abrégée.

HENRI

Mardi soir, à 2 heures, je n'ai pas encore reçu la lettre promise pour dimanche. Au cas où mon affiche serait perdue, voici mes adresses : le 27 : à Anglures (Marne), le 28 à Arcis-sur-Aube. Le 29 au camp de Mailly (Aube).

***

Ce sont maintenant des phrases que j'ai eu plaisir à penser ou à noter en route.

Elles doivent être fatiguées, formulées, cherchées. Je ne les transcris que pour mémoire.

Passé la dernière hauteur de Champigny, après le plateau de Gravelle, deux hommes disent en même temps que moi : « Nous voici à la campagne ». En effet, nous sommes arrivés sur le premier grand plateau de la Brie. Ce sont d'immenses espaces de blés verts que blanchit la distance ; au loin, sur l'horizon, dans la brume légère de la pluvieuse matinée, tremblent et semblent glisser, comme au bord d'une rivière, des bouquets de chênes et de bouleaux ; plus loin, des files de peupliers. Les accotements de la route sont en herbe.

On veut marcher, s'éloigner de Paris, s'enfoncer plus avant dans la campagne.

Ce sont toujours de vastes plaines de blés, des bois lointains, et, dans les fonds, écrasés sous le feuillage, de beaux villages

couverts en tuile sombre. Basses églises anciennes à la tour carrée. La terre, ici, domine tout l'espace et les bois, les bourgs et les églises !

Il n'y a pas de haies et l'on ne songe pas à traverser l'interminable champ. Les sabots seraient aussitôt englués dans la terre grasse.

Les gens qui nous regardent passer sont fatigués et misérables : leur terre trop précieuse les épuise — peut-être.

Ce pays n'est pas le mien. Le mien coupé de haies et de chemins profonds, est plus calme et plus proche, et pourtant plus mystérieux. Les gens y vaquent paisiblement entre les feuilles, les haies et leurs maisons cachées.

A la deuxième étape, les grands bois entourés de grillages, et les murs des parcs. Les parcs ! Ce sont des poussées de feuillage, au milieu du vaste champ ras, touffues, serrées, violentes, débordant sur les murs. Et parmi les bouleaux, les platanes et tous les arbres, si violemment verts, les touffes roses des grands aubépiniers cultivés !

Derrière l'abreuvoir, à travers parcs et bois, le ruisseau s'enfonçait sous les branches noires et les éclaircies des petits ponts de jardins.

De grand matin, après le deuxième départ. A quatre heures du matin, sous le frais soleil, les arbres du parc font déjà, dans les allées, cette ombre noire où s'est glissée la passionnée et triste et romanesque madame Bovary.

Le soir, à la musique, je retrouve le groupe des institutrices qui se sont « habillées » pour venir sur « la » Place. Elles tiennent par la main des petites filles.

— *Dans les temps*, je songe à leurs promenades en toilette du soir. — Elles ne songent pas que les soldats sont des jeunes gens inconnus.

— Dans la grange, la place des pieds et la longueur d'un homme étendu marquaient sa place. Dans le grenier sale et froid du bourg, l'espace entre deux chevrons du toit est, pour ce jour et cette nuit, son partage et son patrimoine.

La nuit, dans le grenier, nous avons eu si froid que nous nous mettions deux à deux, dos à dos, pour nous réchauffer. Dos à dos avec Roux, le Breton.

Le soir, après l'appel. dans le grenier noir, à la lueur de la lanterne de la section, un drame. Un homme ivre ne peut pas dormir et chante et crie. Les caporaux par tous les moyens veulent le faire taire pour l'empêcher d'être pris et puni. Le tapage devient

terrible et le poste est logé en bas. Nous faisons appel aux autres hommes.

Je me rappelle Roux, le Breton, sortant de son lit de paille et bondissant en silence sur l'ivrogne, le terrassant, luttant avec lui dans l'obscurité sans parvenir à le faire taire.

Puis ont surgi de l'escalier étroit le lieutenant de garde, revolver au côté, et les hommes de garde. Au hasard quatre hommes ont été désignés pour descendre au poste, quatre hommes parmi lesquels, par hasard, l'ivrogne, qui a été puni de prison ; et son caporal, et deux autres qui se sont équipés, ont mis sac au dos et sont descendus en geignant par l'escalier étroit.

Je parlerai, un jour, de l'esprit des paysans et des ouvriers. Comme il est plus spontané et pour ainsi dire plus essentiel que l'esprit des gens d'esprit. Comme il secoue plus profondément le rire. Mais aujourd'hui je me rappelle seulement ces deux maigres exemples :

« Ton pays ! Tu peux en parler de ton pays ! Les moineaux y crèvent de faim en pleine moisson ! »

Et celui-ci : dans le grenier où nous étions, il y avait une sorte de petite échelle à poules qui montait à une petite lucarne. Comme nous étions consignés jusqu'à 4 heures là dedans, un homme s'avisa d'y monter pour regarder dans la rue. Il avisa et lut tout haut cette inscription : Vin rouge, 0 fr. 25 le litre. Aussitôt, à tour de rôle, les autres grimpèrent à l'échelle pour voir si c'était bien vrai, et relurent l'inscription. Un seul qui était resté assis, maussade et nettoyant ses affaires, se dit à mi-voix comme à lui-même : « Gars, il va tomber de l'eau : les oies se perchent ».

Mais je retrouverai des exemples meilleurs que ceux-ci — qui sont peut-être des phrases toutes faites.

***

— A la quatrième étape, il y avait du brouillard. Sur la route, les deux premiers bouleaux étaient verts ; le troisième, déjà tout cendré, et les autres, formes vagues et blanches dans le brouillard blanc où s'enfonçait, comme un coin, la colonne avec les bouts noirs des fusils, en tous sens.

— De ce dimanche, après l'étape longue, la sieste et la revue des armes, nous n'avons vu, dans le hameau délabré, qu'une fille de ferme en robe rouge et verte, venue sans doute de chez ses patrons.

— Nous avons bu du cidre, comme de l'eau, et le soir nous étions tous enthousiasmés. Le sergent Roux, de garde, assis sur sa chaise, devant une maison abandonnée et remplie de paille où

dormaient les hommes de service, me faisait de grands discours glorieux !

— La sieste à midi jusqu'au cou dans la paille de l'immense grange, tout en haut du grand tas. A 3 heures, j'ouvre les yeux ; le toit est tout transpercé de soleil ; un grand silence comme si, dans toute la cour et les granges, il n'y avait personne ; seulement, incessamment caquète quelque chose que j'ai vu plus tard être deux pintades. Et je suis là, la tête hors de mon trou de paille et les yeux grands ouverts, comme un blessé qui se réveille et ne sait où il est.

— A Vilbert, j'ai couché en fraude dans une classe du pensionnat, avec deux hommes et un caporal. Les études traversées où trois petites filles sont effarées. Les anciennes religieuses : vin chaud, gâteaux et chocolat. Les petits matelas bout à bout. Pas de draps mais des couvre-pieds à fleurs. Dans la cour où nous avons sorti les bancs, le soir, en montant sur une table j'ai regardé par-dessus le mur. Ce qu'on voyait derrière ce mur qui emprisonne et qui abrite le pensionnat, c'est l'immense plaine verte et pluvieuse de la Brie, déserte.

— Ce que nous avons vu de plus curieux entre Boisdon et La Forestière, dans la plaine, déjà désolée par l'approche de la Champagne, sans arbres, où l'on voyait, parmi les ondulations de terrain, tous les bataillons à la fois, enroulés et déroulés — ce que nous avons vu de plus étrange, c'est, dans le désert de la plaine, tout d'un coup, au bord de la route, sans un arbre entre ses quatre murs, un cimetière abandonné.

Hier au soir, fatigués et dégoûtés, le fourrier nous a amenés, un autre caporal et moi, dans une maison au bord de la route. Je disais un jour que je désirais l'extrême richesse ou l'extrême pauvreté, indifféremment. Et en effet, voici la maison fermée contre la pluie, la vaste cheminée où je chauffe mon dos. Voici le calme et l'apaisement, la table où je mange avec mon couteau, près de la fenêtre qui donne sur la route ; la route qui s'en va vers la forêt de La Traconne. A côté, la belle chambre, avec le lit et son dôme de dentelle, les photographies de la cheminée, la table et le reposoir de tant de Souvenirs de foires et d'assemblées. Voici tant de mauvais goût précieusement étalé que mon cœur se gonfle de délices. Ah ! le réveil paisible le matin dans la petite maison, au bord du chemin qui s'en va vers la forêt de La Traconne. Comme la voilà, la paix et la joie, dans « notre petite maison ».

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, au camp de Mailly

Mercredi soir, 27 mai 1908

Mon cher Henri,

Rien qu'un mot. D'abord on joue *Pelléas* la semaine prochaine, à ce que dit Guinle tuyauté par Laloy. Maggie Teyte jouera Mélisande. Debussy en serait content. C'est formidable, parce qu'il semble qu'il y a des siècles qu'on ne l'a pas entendu.

J'ai été hier soir entendre *Boris Godounov*. Je ne peux pas te dire comme c'est beau. Rien de ce qu'en ont dit Willy et Carraud n'est exagéré. Et c'est bien vrai que c'est le germe évident de *Pelléas*. C'est cette mélodie toujours spontanée, et qui par d'imperceptibles inflexions exprime sans cesse ce qu'il faut. Il y a des moments où cela monte, grandit et s'abaisse comme : *Il avait toujours suivi mes conseils jusqu'ici*, avec la même immense et douloureuse gravité. Il y en a d'autres où le contour mélodique cerne avec une tendresse indicible l'émotion du personnage. Il y a par exemple : *Grand-père, j'ai reçu en même temps que la lettre de mon frère...* Et l'orchestration aussi, bien que plus dépouillée, fait beaucoup songer à *Pelléas*. Il y a eu un moment où tous les pelléastres présents se sont regardés un peu interloqués. C'est quand l'orchestre a joué *effectivement* et *textuellement* le thème du souterrain. Il n'y manquait que les harmonies.

Et cependant c'est très différent de *Pelléas*, et l'originalité de *Pelléas* n'est nullement diminuée par *Boris*. En effet tandis que *Pelléas* est français, *Boris* est russe. Il n'y a pas ce qu'il y a dans *Pelléas* de si français, le demi-jour et le demi-mot, la passion contenue, la main sur la bouche pour étouffer le cri, et l'intensité sourde que prennent ainsi tous les élans arrêtés. C'est russe non pas à la façon des éclatants et barbares poèmes de Rimsky, mais russe d'une façon que nous ne connaissions pas. Souvent la mélodie fait penser à du grégorien (d'ailleurs c'est aussi la seule chose à quoi celle de *Pelléas* puisse faire penser). Et cela a la barbarie admirable du grégorien. Il y a des chœurs au début qui chantent une phrase très longue qui monte et descend sans s'interrompre, et qui fait sourdre les larmes tant elle est pure en soi, indépendamment de sa signification. C'est russe en ce que c'est d'une spontanéité inimaginable, en ce que les mélodies jaillissent d'un seul coup et vous cinglent et vous enveloppent comme un coup de vent imprévu, et en ce qu'il n'y a qu'un barbare russe qui ait pu de notre temps avoir une telle primitivité musicale. La mélodie est presque toujours si pure qu'elle a le parfum de la neige.

Bref, c'est infiniment « plus près de mon cœur » que tout Wagner,

tout d'Indy et même tout Rimsky, qui n'agit, quand il est bon, que sur les sens, tandis que dans Moussorgsky c'est tout l'être qui est intéressé. C'est navrant que ni toi, ni Isabelle ne puissiez entendre cela.

8 *heures et demie*. Je suis chez toi et l'on me prie de faire servir ce mot de lettre. J'y ajoute donc quelques *choses*.

Il y a dans la *Grande Revue* un article de Gide sur Dostoïewski. Mais je n'ai pas encore le temps de le feuilleter.

Les chœurs de *Boris Godounov* sont extraordinaires. Jamais je n'en ai entendu de pareils. Il faut voir tous ces bonshommes et bonnes femmes en superbes et barbares costumes de moujiks grouiller dans la cour du monastère ou dans un paysage de neige et chanter, chanter comme jamais chœurs n'ont chanté en France.

Je crois que tu aimerais les décors qui sont maladroits, mais somptueux. La dernière scène, où Boris meurt au milieu d'hallucinations terribles, s'achève par l'arrivée d'une théorie de catafalques ambulants. C'est terrible.

Je m'arrête pour que la lettre parte.

Je t'ai écrit dimanche matin à Courgivaux huit pages serrées de ce même papier. J'ai encore l'espoir qu'elles te seront arrivées avec du retard. Sinon, dis-le-moi, je tâcherai de réparer.

Tout le monde t'embrasse.

Ton JACQUES

—

A Henri Fournier, au camp de Mailly

Lundi, 1er juin 1908

Mon cher Henri,

Je voulais t'écrire assez longuement aujourd'hui. Mais je reçois à l'instant un télégramme m'annonçant la mort de mon grand-père. Depuis mon départ, à Pâques, il avait une maladie qui avait commencé par une simple jaunisse et qui s'était transformée en engorgement du foie. On l'avait opéré vendredi et on m'avait écrit que tout s'était très bien passé. Il a dû mourir des suites de l'opération.

Tu comprendras que je n'aie pas beaucoup de courage pour t'écrire et tu me pardonneras si je te fais attendre quelques jours ma lettre. J'espère d'ailleurs que tu as reçu celle de mercredi dernier expédiée à Arcis-sur-Aube et où je parlais de *Boris Godounov*.

Voici cependant quelques *choses* :

On joue *Pelléas* vendredi.

Nous avons été hier à *la Nationale*. C'est effrayant ce qu'il n'y

a rien. Comme je disais à Isabelle, l'unique plaisir est de reconnaître les bonshommes, et ceux qui copient tel ou tel.

Denis naturellement est éblouissant parmi tout cela. Il a tout un panneau pour lui. Il est classé et n'étonne plus personne. Il ne nous intéresse plus. Mais il est éblouissant au milieu du reste, ainsi que Flandrin et Guérin. Boutet de Monvel ne me plaît guère.

Les Rodin, sont, je le sens, très beaux. Mais je ne comprends rien à la sculpture. On tourne autour comme toujours. Mais ça a l'air beau, *quand même.*

Au retour, discussion avec Bichet sur la question de savoir si l'histoire se fait par saccades ou continûment. J'ai soutenu qu'il n'y avait pas d'histoire, que rien ne se passait jamais, que l'histoire était un art et que pour l'écrire il fallait opérer des condensations, créer des spasmes. Mais qu'ainsi transformée la vie de l'humanité n'avait pas plus de réalité que le *sujet* d'un beau tableau.

Bichet m'a dit qu'il reconnaissait en moi une attitude classée : celle de celui qui ne veut à aucun prix qu'il y ait en quoi que ce soit de la littérature.

— Je te parlerai d'*Hippolyte et Aricie.*

— Le Cours-la-Reine était plus beau et plus sombre que jamais.

***

— Je commence à distinguer combien mon grand-père était, sans en avoir l'air, essentiel dans ma famille. Il était le centre autour de qui tout était organisé. J'ai souvent songé au moment où il mourrait et à la désorganisation que ce serait. Maintenant c'est là. Nous l'aimions bien. Quand il va être parti tout à fait, on va sentir, pas tout de suite, mais bientôt, qu'il y a quelque chose de rompu.

Je sais, et pourtant je n'y serai pas, que ce sera à la Saint-Jean, à la fin de ce mois, qu'on sentira cela pour la première fois.

Il est terrible de sentir qu'il y a une génération de moins à mourir avant la sienne, entre la mort et soi.

Il y a quinze jours à peu près, je lui ai écrit que j'étais fiancé avec Isabelle. Il n'a pas eu la force de me répondre.

Je te remercie beaucoup de la lettre : « et sa famille »[1]. Je t'en dirai un mot, parce que j'ai la manie que rien ne passe sans être relevé, apprécié et classé.

Bien à toi,

JACQUES

1. La lettre était ainsi adressée : *Monsieur Jacques Rivière (et sa famille)*

A Jacques Rivière, à Paris

Mailly (Aube), le 4 juin 1908

A Jacques et à Isabelle,

Je veux, une fois, écrire rien qu'à vous deux.

Je choisis ce midi terrible où j'ai voulu sortir de l'infirmerie, encore titubant de faiblesse et de chaleur.

La tête me tourne et par la fenêtre de la cantine il y a d'effroyables effondrements de nuages tout blancs sous le soleil.

En entrant dans la tente c'est une concentration de chaleur telle qu'on se laisserait mourir sur un des lits défaits par terre, si l'on n'avait pas la force de sortir.

« Tout le monde marche », comme dit le rapport, depuis 3 heures du matin. Et moi j'ai l'orgueil de préférer l'atroce marche avec les plus forts, à cette méditation à laquelle l'étourdissement m'oblige cet après-midi.

Cette marche c'est comme si, vous savez, il y avait vingt côtes de La Sèche et de La Madone, mille fois plus désertes et plus grises et plus traversées de soleil que les nôtres, et qu'il faille sans relâche les monter et les descendre ; qu'arrivé à la plus lointaine et à la plus aride on aperçoive enfin La Chapelle ou Neuvy-sur-Barangeon ou Nançay.

— Ombre des granges, chambres fraîches, buffets coloriés tout au fond, vacheries et grands seaux de lait, et calme vie — mais quand on arrive enfin, parmi les champs de sainfoin abandonnés, dans la grand'rue du pays, on aperçoit les charpentes à jour des vieilles maisons et l'herbe pousse dans les écuries vides : ce n'est rien ; on a vendu et laissé tout cela pour le soleil et les canons.

Aujourd'hui, donc, je ne suis pas parti et je pense à vous — et je pense à vous parler de moi.

C'est aux premiers frais jours de cette saison que, ouvrier de la destinée, je vous ai amenés l'un près de l'autre. Il y avait au fond d'une misérable chambre une jeune petite fille vers laquelle, entre les arbres verdissants du mystérieux boulevard Saint-Germain, venait un jeune homme ébloui et désirant. C'était un soir très tard, et l'été déjà, dans les cours, causait longuement et se lamentait d'amour.

Depuis, ma besogne faite, j'ai eu l'air, satisfait de ma tâche, de n'y plus vouloir penser et de vous abandonner en riant. Et que pouvais-je faire d'autre ?

Mais certes, vous êtes toujours près de mon cœur, puisque cet

après-midi où je suis si terriblement seul et hanté, c'est à vous, un peu, que je veux parler de mon amour.

Rappelez-vous, vous qui savez, que c'est dimanche prochain, jour de la Pentecôte. Ah ! c'est par cette chaleur orageuse, apaisée déjà par de lourdes pluies, qu'une grande jeune fille est venue. Portes fermées, chèvrefeuilles par-dessus les murs, longue hampe de lilas blanc assoiffée, dans le massif du « parc ancien ».

Par-dessus le petit mur, par delà l'horizon, ce sont encore de grands jardins, avec des allées sablées, arrosées à la nuit tombante. Et elle n'y est plus.

Pourtant ce fut un grand amour partagé et des paroles furent dites.

Matin de la Pentecôte, plus mytérieux que la Pentecôte. Et je ne veux plus même parler de son visage, ni de sa voix, ni de cette grande désolation convenable qui la rendait si doucement inaccessible, mais de cette pureté — de cette pureté qui faisait de l'amour, sans paroles, sans écrits, et sans la présence même des deux grands et douloureux passionnés, une contemplation, le visage dans les mains, immobile.

Jardins, le soir, quand les cigales se taisent. Soirs de première communion, quand le cœur des enfants est désolé que ce soit si vite fini, et que déjà l'on quitte les bancs de fête devant les maisons et que les vieilles portes se referment. Tel était le paysage de notre amour. Et maintenant que les nuages orageux, entre les grands blés de juin montent, — plus que jamais tourmenté, titubant de désirs, j'erre parmi ces paysages.

Ah ! que du moins votre amour, frais comme les soirs d'Épineuil ou de La Chapelle, quand les gamins causaient de leur bonne-amie sous les sureaux qui dépassent le mur des sœurs, que cet amour soit le refuge de ma douleur, passionnée et romantique comme les grands livres de Villiers de l'Isle-Adam, toute simple et émerveillée encore des jours anciens et sans retour, comme les beaux enfants que vous aurez, Claude et Jacqueline, qui regarderont sans comprendre, mais avec des yeux doux et passionnés, le pays de leur oncle

HENRI

A Henri Fournier, au camp de Mailly

Vendredi, 6 heures

Mon cher, cher Henri,

Nous avons lu ta lettre. Il faut comprendre combien nous t'aimons, combien, si nous avons l'air trop souvent absorbés en

nous-mêmes, nous ne cessons pas une seconde de t'aimer beaucoup. Tu as eu raison de nous dire à *nous* le souvenir qui te hante. En aimant on apprend à saisir infiniment plus de choses, à les comprendre mieux, parce qu'on a tout ce qui est profond près de son cœur.

Je peux bien dire que je n'avais pas encore perçu vraiment ce qu'avait été ton amour. Mais parce que je sais maintenant quelle « possession » ce peut être que la pensée de quelqu'un, parce que je sais cela, je devine ce que tu portes en toi. Je sais aussi combien toute parole et toute appréciation seraient vaines, et combien il serait également insensé de dire que tu es heureux ou malheureux.

Il faut souvent nous parler de toi. Nous ne répondrons pas, mais tu sauras que nous avons compris. Tu sais comme la petite fille est muette et incapable de jamais rien dire même pour montrer qu'elle a compris. Si tu veux, je serai comme elle et quand tu nous auras parlé, ce sera entre nous trois comme ce moment où, à la place Saint-Michel, après que je t'ai eu dit : « Ce que tu crois est vrai », il n'y a plus eu moyen qu'un mot s'échange entre nous.

J'ai demandé à Isabelle ce qu'il fallait te répondre et elle m'a dit de te parler de nous. Mais de cela non plus, bien que ce soit déjà délicieusement connu de tous, de cela non plus on ne parle pas.

Il ne faut pas croire que ce soit une paix. Il y a des moments où il le semble, mais soudain, sans que rien dans l'amour soit changé, c'est une grande douleur qui prend la forme de toute l'âme, puis c'est un désir, puis c'est un acquiescement, puis c'est un jeu. Et le plus souvent c'est tout cela ensemble. Et pourtant cela ne change qu'en ce que cela augmente sans cesse imperceptiblement.

C'est cette augmentation qui est terrible à sentir et incompréhensible. Dès le début il semble que toute l'âme a été dévorée, puis sans cesse on se sent gagné davantage et plus profond, et cela ne s'arrête pas.

***

C'est bien mal d'avoir voulu dire cela avec de méchants mots. Il faudra oublier cela comme bien d'autres choses que j'écris et auxquelles repenser me fait monter le rouge au visage, par exemple beaucoup de passages de la lettre qui a failli s'égarer (celle adressée à Courgivaux), et que j'avais écrite dans un moment de fausse exaltation. (Je ne retire pas ce que j'y ai dit, mais comme la plupart du temps je l'ai dit avec une grossièreté répugnante !)

Maintenant je vais te parler de tout :

Encore *Boris Godounov*. Je n'ai pu m'empêcher d'y retourner. Je crois que je vais dire Moussorgsky, comme je dis Claudel ou

Debussy. A part un tableau, assez incompréhensiblement inférieur, il n'y a pas une mesure qui ne m'ait tenu les mains crispées sur la balustrade, tant c'est beau. Il y a même quelque chose de plus que dans Debussy, et je peux le dire puisqu'il y a aussi quelque chose de moins. Il y a cette façon qu'a perpétuellement la mélodie de jaillir comme un jet d'eau, il y a cette façon qu'a l'harmonie d'être sans cesse, en même temps que vertigineusement raffinée, d'une simplicité et d'une spontanéité à vous jeter par terre. Je fais bien mon méridional en ce moment. Mais j'ai beau opposer toute ma froideur, des choses comme celles-là me bouleversent et me forcent à crier. Il y a des moments où j'ai envie de me jeter à genoux pour implorer que me revienne telle mélodie dont je tiens les trois premières notes.

Mon Dieu, que je suis donc exalté et, comme on me disait chez moi, « nerveux ». A un moment, au régiment, j'ai cru que la musique me passait. Je n'en entendais plus. Je constatais qu'il m'était impossible d'en apprendre la technique. Je pensais que c'était fini. Mais deux ou trois concerts de cet hiver et surtout ces deux représentation de *Boris* m'ont montré combien elle était encore puissante sur moi et capable de me ravager.

D'ailleurs si j'étais encore sous Barrès, je pourrais dire que ces deux soirées ont été de ces moments privilégiés où l'on sent toute son âme à la fois ramassée, comme prête à bondir, et infiniment compliquée et, si l'on peut dire, « simultanée ». Je vais te dire pourquoi tout à l'heure.

Mais ici j'interviens tout de suite dans ce que je dis — pour avertir que je crois maintenant à des moments infiniment supérieurs à ceux-là, et qui sont ceux où l'on cesse de désirer, et où l'on abandonne tout, tout ce qui est soi uniquement.

***

9 *heures*. Je suis chez toi. Ta mère t'écrit. Ce qui me donne un peu plus de latitude pour achever ma lettre. Je note tout ce à quoi j'ai pensé :

Impression en arrivant devant les Guérin à *la Nationale*.

Idée ancienne renouvelée à l'Opéra.

Lettre de Claudel. Mes rapports avec lui.

En quoi tu m'es comme lui un reproche, et comme quoi j'ai quand même raison contre vous deux, bien que les apparences soient contre moi.

Intelligence et puissance. (Sur les divers degrés d'intelligence).

Zola peut-être.

Hippolyte et Aricie, peut-être.

Samedi

Dans ces soirées de l'Opéra j'ai eu la haine de tout ce luxe étalé au-dessous de moi. Sans doute ce n'est pas le luxe lui-même que je désirais, car il est affreux et criard et probablement terrible à supporter, mais c'est la puissance qu'il donne. Je ris quand j'entends ceux qui se croient de purs artisans, penser qu'on peut négliger cela et qu'on est bien au-dessus. Il faut n'avoir pas au cœur le désir de la domination pour être satisfait de sa misère, quand on frôle tout cela.

Ce désir je l'ai, terrible. J'ai un besoin de dominer en tout, qui me ferait préférer par moments une renommée acquise par pas grand'chose de valable à une gloire trop secrète. Je dis : par moments.

L'autre soir, à l'Opéra justement, m'est revenu avec précision un rêve que j'ai déjà fait souvent. Je voudrais, si j'ai jamais quelque renom, faire une conférence sur un sujet assez général pour pouvoir attirer un public nombreux et mêlé. Je voudrais qu'il y ait au fond de la salle une très longue table sur l'estrade, une table derrière laquelle je me promènerais sans cesse. Et alors je voudrais commencer à voix presque basse, puis m'élever insensiblement et, rien qu'avec ce que je dirais, saisir cette foule, et la tenir comme contractée, et la mener, et la rudoyer, et l'exalter, et lui clamer par instants des choses si cruelles qu'elle ne serait plus qu'un immense cri contre moi et qu'elle ne pourrait pourtant pas se détacher de ma parole. Et je voudrais que des gens pleurent de rage, et je voudrais qu'à la fin ils soient si désespérés, si asservis, si convaincus que je suis leur maître, — qu'ils s'agenouillent tous et me demandent pardon de n'être que ce qu'ils sont.

Oh ! j'ai pensé souvent à cela en voyant ces pauvres eunuques de professeurs faire leurs bénignes conférences sous la garantie du gouvernement et pour le perfectionnement des mœurs. Au cours de R. par exemple, je sentais combien il serait facile par instants de révolter toute la foule par un mot trop dur ou une pensée trop claire, et je sentais combien ce malheureux prenait soin d'éviter cela.

J'ai écrit dans mes notes : « Je n'ai jamais voulu l'intelligence que pour la puissance ». D'abord pour la puissance qu'elle vous donne sur les idées, pour cette sensation de pétrir de la pensée comme de la glaise, pour éprouver en soi la possibilité des édifications infinies. Ensuite pour la puissance qu'elle vous donne sur les autres, pour la joie de mener où l'on veut et malgré eux ceux qui vous écoutent.

J'ai pensé que cette puissance-là pouvait être à des moments plus enivrante que celle d'un chef d'armée sur ses troupes ; mal-

heureusement il faut pouvoir trouver des troupes, et ceux à qui l'on en donne sont les professeurs, qui ne savent ni les conduire, ni les tenir sous eux dans une docilité effroyable.

***

Ceci aussi : transposant ton vœu d'être ou très riche ou très pauvre, j'ai pensé qu'il fallait être ou surnaturellement intelligent ou non intelligent. Que nous soyons surtout délivrés de ce qu'on appelle *l'Intelligence*, qui est aussi la nuance radicale-socialiste.

***

Claudel m'a écrit. D'abord l'intéressant c'est qu'il me félicite beaucoup de mes fiançailles et « présente ses hommages » à Isabelle.

Dans le reste de la lettre il me reproche d'abord un sophisme (sur la question du panthéisme), puis — ce qui est plus grave — la façon même dont je traite les idées comme des formes et l'intelligence comme un jeu.

Bien que je m'attendisse à ce reproche de lui — un jour ou l'autre — j'ai été troublé ; comme d'ailleurs je suis troublé chaque fois qu'il me critique, ou même chaque fois que quelqu'un me critique.

La coïncidence de la désapprobation que tu avais faite de mes projets tels que je te les exposais, n'a fait qu'augmenter mes doutes sur moi-même. Justement parce que je veux que mon œuvre littéraire soit un moyen de domination, et parce que je ne veux l'intelligence que pour la puissance, je suis troublé quand on ne m'accepte pas comme je me présente.

Mais tu sais aussi combien je suis entêté. Aussi, au bout d'une journée, après m'être juré que je n'écrirais jamais une ligne, je me suis mis à chercher non pas si j'avais raison, mais pourquoi j'avais raison contre vous.

J'ai raison contre vous parce que tout simplement je suis né comme ça, parce que, comme d'autres naissent peintres ou musiciens, je suis né avec une « disposition » pour penser ; je saisis les idées avec la même facilité que d'autres les sons, les couleurs, ou la mélodie du langage. Et alors voilà pourquoi j'ai raison.

Mais j'ai tort en ce que je m'exprime encore très mal, toujours de cette façon partielle et unilatérale, qui donne à tout ce que j'essaie d'exposer un air affreusement affecté et systématique. — Je vous demande seulement de me laisser faire et d'attendre.

D'ailleurs sur Claudel je ne me fais pas d'illusions, et je sais qu'il détestera toujours cela en moi, à cause que ça ressemble trop à du dilettantisme. Je n'y peux rien.

***

— A la *Nationale*, après d'interminables salles, indiciblement vides, nous sommes arrivés devant les Guérin (un petit buste de femme, ancienne manière ; un petit paysage un peu sombre, avec un cavalier et une dame au bord d'une terrasse). De loin, pendant une seconde, j'ai retrouvé l'ancienne délicieuse impression de ce jour très chaud, où, encore enfant, avec un cœur tout gros de possibilités, je suis arrivé devant les deux à peu près mêmes Guérin, à peu près au même endroit. Comment dire cela ? Je ne crois pas que la peinture m'ait jamais donné depuis une pareille volupté.

C'était irréel et charmant cette terrasse où ces deux femmes en toilettes un peu raides regardaient une mer en tulle, tandis qu'au-dessus d'elles descendait obliquement un amour. Et comment dire le mystère qu'avaient pour moi ces tons plats, épais, un peu crayeux, et si clairs que j'en souriais.

Bien qu'à ce moment-là je ne l'aie pas perçu nettement, cette petite toile me disait tout ce que t'ont dit plus tard *les Beaux Jours* : vanité de tout, mais consentie et aimée, apaisement dans la conscience de l'universel sans but ; regard vers la mer par-dessus la balustrade, regard sans voir de ce bonheur qu'il y a au fond du renoncement au bonheur.

Et je voulais dire à propos de cette impression un moment retrouvée, combien il est à jamais impossible que quoi que ce soit nous redonne jamais ce qu'il nous a une fois donné, et que la volupté de la rencontre se puisse retrouver dans les contemplations suivantes.

Jamais, jamais, jamais je ne ressentirai ce que j'ai senti à la première audition de *Pelléas*, ni jamais sans doute je ne connaîtrai plus l'émerveillement des premiers moments de *Boris*. Et tu comprends que c'est beaucoup plus terrible que ça n'en a l'air.

***

J'avais peut-être encore quelques petites choses à te dire. Mais je suis atrocement fatigué. Je sens tous mes membres s'en aller à la dérive et j'ai les tempes serrées. Il y a des moments où j'ai peur de me sentir si faible. Je ne crois pas avoir rien d'atteint, mais je suis faible comme une petite fille.

Je te plains beaucoup, je pense aux routes blanches de soleil dont tu parles et à ce que doit être l'infirmerie par cette chaleur et au camp. Continue à nous donner autant que tu pourras de tes nouvelles.

Isabelle a découvert dans la Bible que Mara veut dire : *amère*, en hébreu.

Pelléas sera repris mercredi. Nous irons tous, je pense.

Au revoir, mon ami ; aie bien du courage. *Nous* sommes avec toi.

J. I.

A Henri Fournier, au camp de Mailly

Paris, le 10 juin 1908

Mon cher Henri,

Nous sommes tous affreusement déconfits. Depuis deux jours nous nous préparions à la reprise de *Pelléas*, on ne parlait que de ça, nuit et jour. Nous avions dîné à 5 heures et demie, nous avions pris une voiture, nous nous étions tassés au nombre de six dans un simple fiacre. Arrivés à la hauteur des Halles j'aperçois une affiche :

Changement de Spectacle
par indisposition de M. J. Périer
MANON

Et l'on ne sait même pas si on pourra le reprendre cette année, car il n'y a plus que 15 jours au maximum avant la fermeture.

Je pense d'ailleurs que cela te laisse assez froid. Tu dois avoir d'autres préoccupations. Ta mère se demande même si tu n'es pas malade. Nous n'avons reçu de toi que la carte écrite dimanche, où tu accusais réception de toutes nos lettres.

Mais moi je pense

Jeudi matin, 11 juin

L. et Bichet sont venus m'interrompre hier soir. Ils revenaient de l'Opéra-Comique, furieux. Ils sont restés jusqu'à dix heures et il a fallu leur tenir compagnie. Entre parenthèses le petit Bichet devient un peu encombrant. Il est tout le temps chez vous, et quand il y est, il n'y a plus moyen de le faire « calter ».

Je disais : Mais moi je pense que c'est que tu as dû aller te promener le lundi et qu'à partir de ce jour-là tu n'as plus pu écrire, parce que tu « marchais » tous les jours.

***

Je suis trop fatigué pour avoir quoi que ce soit d'intéressant à te raconter. Hier soir la perspective de *Pelléas* m'avait un peu excité. Mais la déception m'a fait retomber.

Les deux jours de la Pentecôte nous sommes restés à la maison. J'ai lu *Paludes* à haute voix. Ta mère en a été assez émue. Elle a dit en finissant que j'aurais été bien capable d'écrire ça, que d'ailleurs une femme ne devrait jamais laisser lire ça à son mari.

Moi il y avait longtemps que je ne l'avais pas lu. J'ai été stupéfait de la puissance du type qui a écrit ça. Ce que tu disais de Barrès à propos des *Taches d'encre*, je le pensais de Gide. Et revenant toujours à mon idée de l'intelligence pour la domination, je réfléchissais que sa domination avait peut-être à ce moment-là valu celle de Napoléon.

D'ailleurs ce sont de ces choses que je n'avoue qu'à toi. Jamais je ne voudrais devant un autre consentir que la puissance matérielle puisse être inférieure à la spirituelle.

***

Quand je lis Gide, je sens combien ta mere a raison, c'est-à-dire combien je suis infiniment plus près de lui que de tout autre, combien même je ne suis près que de lui et combien il m'a souvent coupé l'herbe sous les pieds. J'en veux par instants à Claudel de méconnaître si sereinement, si dédaigneusement, tant d'inquiétudes. Sans doute, je ne dois pas oublier qu'il m'a accueilli et au moins partiellement compris. Mais combien malgré tout ses lettres « ne se rendent pas compte ». Combien il y a de choses qu'il ne peut pas soigner, parce qu'il ne les a pas connues.

Ce que j'ai terriblement en moins que Gide, c'est l'esprit. Et j'entends par esprit justement ce talent de la mise en scène des idées. C'est désespérant. Tout ce que j'écrirai sentira toujours la dissertation. Je ne dis pas cela pour que tu me rassures. Je le sais comme tu le sais. — Aussi pour moi le problème se pose de cette façon : tâcher de voiler le mieux possible la dissertation sans paraître affecté. C'est le diable.

Pardon de te parler d'une façon si peu appropriée à ta situation actuelle. Je continue simplement cette façon de ne pas parler de ce qui se passe que nous avons toujours eue dans notre correspondance.

Nous t'attendons avec grande impatience. Je te serre bien fort la main.

JACQUES

A Henri Fournier, au camp de Mailly

Paris, 13 juin 1908

Mon cher Henri,

Je t'écris pour ton dimanche, bien que je n'aie pas grand'chose à te dire. J'ai lu ta lettre [1] hier très rapidement avant de partir pour *Pelléas* et je ne l'ai pas assez en mémoire pour pouvoir y répondre.

Donc hier soir nous avons enfin assisté à la reprise de *Pelléas*. Et en vérité je n'en peux rien dire sinon que jamais encore je n'avais été aussi bouleversé. J'ai subi cela avec une simplicité extraordinaire ; je n'ai plus rien analysé. J'ai été pris de la même façon que ta mère, qui ne séparait pas la musique des acteurs et qui disait : « Comme Pelléas a bien chanté ceci ou cela ! » Je n'ai pas séparé le drame non plus ; j'ai tout écouté ensemble. Et vraiment c'est peut-être tellement c'est un, que c'est si admirable et si terrible.

Il y a cet orchestre, dont on n'aperçoit pas la présence, qui est sans cesse là comme l'approfondissement des voix et leur résonance.

C'est évidemment beaucoup plus différent de *Boris* que je ne pensais en écoutant *Boris*. Les ressemblances sont surtout dans la technique, à la fois dans la manière de noter la parole et dans l'harmonie. Mais l'atmosphère est absolument différente. Et cela fait bien deux chefs-d'œuvre au lieu d'un.

Maggy Teyte est très intelligente. Elle a beaucoup moins de voix que Garden, elle disparaît un peu par moments ; mais le plus souvent elle est correcte et même par moments excellente. D'ailleurs elle avait un peu le trac et elle fera sûrement des progrès. En un sens elle vaut mieux que Garden, parce qu'elle tient juste sa place, et n'usurpe pas, comme faisait Garden malgré tout. Cela s'est fait sentir dès hier soir : aux cris de : Garden, Garden ! ont succédé ceux de : Debussy ! Debussy ! — ce qui vaut mieux.

Périer n'avait jamais été aussi bon. — Quant à Geneviève on l'avait remplacée au dernier moment. Celle qui a chanté ne savait pas son rôle ; elle a gaffé lamentablement dans la lettre, et à : *Aie soin d'allumer la lampe...* qu'elle a attaqué deux fois avant le bon moment.

Willy dit ce matin des choses assez dégoûtantes. On sent que Debussy le domine et l'agace. Il veut absolument réduire cela à

1. Celle du 11 juin 1908. Voir *Lettres d'Alain-Fournier à sa Famille*, édition Emile-Paul, p. 231.

du délicat et de l'ésotérique et déclare inexplicable le succès auprès du grand public. Son scepticisme n'est pas assez trempé pour pouvoir comprendre un fanatisme. Il croit toujours qu'il faut expliquer cela par le petit côté.

Et puis tous ces gens qui connaissent trop de musique voient les œuvres de trop près pour en pouvoir saisir la hiérarchie. Pour Willy, Debussy est le musicien qui a inventé l'emploi des accords de neuvième et l'appogiature non résolue. Il n'a plus la possibilité de se reculer pour juger de la signification extra-technique de son œuvre. Seulement, comme il en sent malgré tout la beauté, il s'impatiente de ne pouvoir se remettre dans une attitude assez simple pour jouir, et il passe sa mauvaise humeur sur les debussystes.

Peut-être aussi est-il trop vieux imperceptiblement.

***

J'ai senti ce que tu avais dû souffrir au camp. Je vais te dire ce que je trouvais si épouvantable : c'est de songer que nulle part, à des kilomètres alentour, ne se trouvait un endroit où l'on pût s'abriter complètement du soleil et avoir un peu d'eau courante, que nulle part il n'y avait un endroit où j'aimerais me reposer tout le jour. Ce doit être aussi comme ça à Mailly. — Et pourtant que la lande était admirable !

***

Et dans les ténèbres, tu tiendras la main sur mon flanc, comme celle qui prête serment sur la chair, et qui atteste son droit : et mon cœur sera là, dans sa simarre rouge, ton juge et ton témoin.

Le jour point. La lune est une orange qui brûle, unique sur la feuille du ciel bleu. Et rapidement, elle se retire dans la profondeur claire. Rouge et mûre, elle a brillé toute la nuit, fruit de mars. Et maintenant que l'aube blanche révèle la terreur, comme un drap mouillé un grand corps endormi, il va pleuvoir.

Viens sur mon cœur. Laisse-moi caresser la moisson solaire de l'or, sur ta tête bien-aimée.

— De qui ? —

— —

— Naturellement.

***

Je m'étonne un peu de ton grand enthousiasme pour *l'Ève Future*. J'aime infiniment plus Villiers que ses livres. Il y a dans *l'Ève Future* des choses incomparables. Mais que j'en trouve de

rasantes. Je comprends bien le rapport avec toi ; mais il me paraît accidentel et pas très profond.

***

Sortie de *Pelléas* : vu Georgette Leblanc dans un costume atrocement esthétique. (Je me rappelle une admiration de Nouguès : elle s'habille uniquement avec des étoffes anciennes qu'elle découvre elle-même en Italie chez des antiquaires), plâtrée, fardée, vieille et distillant ses mots avec une prétention écœurante. La laideur pitoyable de l'actrice vieillie. J'ai murmuré en passant près d'elle : « C'est pas encore toi qui chantes Mélisande ».

A mardi, n'est-ce pas ?

Ton J. R.

—

A Jacques Rivière, à Cenon

Le Mans, 4 août 1908

Nous voici tous pour un instant dispersés. Je suis au Mans où je m'ennuie. Je fais malgré moi des efforts pour réussir à cet examen militaire sans intérêt. Il faudra peut-être aller s'enterrer 6 mois à Laval, à 5 heures de Paris.

Je compte sur une permission la semaine prochaine.

Jusqu'à samedi matin

en subsistance à la 7e Cie,
117e d'infanterie,
Caserne Chanzy — Le Mans.

—

A Henri Fournier, au Mans

Cenon, mercredi 4 heures. 5 août 1908

Mon cher Henri,

Je viens de recevoir ta carte du Mans. J'ai juste une minute que je te consacre, supposant que tu dois t'ennuyer pas mal.

Je pars ce soir pour La Chapelle. A 11 heures 25 demain matin, comme il y a un an, je verrai le château et une seconde après je serai arrivé. Il me semble maintenant que j'ai un peu le droit d'appeler *le mien* ce pays. Tu ne te doutais pas combien j'en prenais possession, l'an dernier, combien je me l'acquérais sournoisement, pendant que tu me disais qu'il ne pouvait pas être à moi.

J'ai vu Lhote hier. Il est avec toi les deux êtres pour lesquels

je me sens par instants les plus violentes haines. C'est d'ailleurs pour des raisons diamétralement opposées. Contre toi, c'est pour ce mépris de tout art, cette façon de ne pas tenir compte, ou le moins possible, dans les œuvres, de la mise en œuvre (je me rappelle : *Conscience*, d'Hector Malot, et ton dédain de choses dont le seul mérite est d'être bien écrites, ou bien peintes : Manguin, Puy, etc...).

Contre Lhote, ma haine est beaucoup plus féroce. Il me terrifie par sa manière de ne voir en tout que des couleurs, des accords, des beautés en un mot. Je me révolte affreusement quand il a l'air de s'imaginer que ce que sa fiancée a de plus précieux, c'est sa compréhension de Mallarmé et de Cézanne. C'est terrible, surtout chez quelqu'un qu'il est impossible de tenir pour négligeable.

De toi d'ailleurs je suis infiniment de fois plus près, jusqu'à concorder par moments. Mais il n'empêche que quelquefois me blesse le mépris que tu as de la *pure beauté*, de ce qui n'est que beau.

***

Bordeaux, 8 heures

Je laisse ces ergotages. Je ne peux m'empêcher de te dire quelle immense joie me soulève au moment de partir. Il y a des moments, comme à présent, où la vie m'apparaît d'une rectitude telle que même la mort visible au bout ne m'effraie pas. Seulement je ne suis pas assez fort pour que ça dure.

J'ai organisé ces jours-ci un tas de pensées sur la morale et sur le nietzchéisme comme point de départ. J'ai l'impression que tu aimeras cela, que c'est même le point essentiel sur lequel nous nous accordons que je vais traiter, que je formulerai ce que tu voulais dire quand tu me disais que ton roman serait inconsciemment nietzschéen. D'ailleurs, si je suis vraiment appelé à dire quelque chose de nouveau, ce sera évidemment cela. Cela formera le cœur de mon livre.

As-tu vu la cathédrale du Mans et les vitraux ? Demain matin je vais voir Bourges. Toi seul et Isabelle pouvez comprendre ce que c'est que cette pensée-là.

Ces jours-ci à la campagne j'ai beaucoup pensé à ton séjour de l'an dernier. J'ai compris mieux ce qui désormais nous unissait.

Mon mémoire va être publié à peu près intégralement. Rien de *la Grande Revue*.

Je t'écrivais pour te dire quelque chose et je ne sais plus ce que c'est.

Lhote m'a fait cadeau d'une copie de Gauguin (le dessin seulement). C'est admirable.

Je t'écrirai de La Chapelle. J'ai trouvé *Isis* pour 2 francs.

Ton JACQUES

Je suis heureux.

A Henri Fournier, à Paris

La Chapelle d'Angillon. Jeudi

Mon cher Henri,

Ceci n'est qu'un mot. Si tu pouvais m'envoyer les *Divagations*, sans que ça te coûte plus de trois ou quatre sous, tu me rendrais service. Elles doivent être dans l'armoire d'Isabelle. C'est un livre qui a une couverture en papier d'emballage jaune. J'en ai besoin pour mon Villiers.

Je suis d'ailleurs assez embêté par ce Villiers, que je n'ose pas lâcher et que je ne peux pas mettre en train.

Rouché m'a renvoyé mon manuscrit [1] avec un sec petit mot. Motif : « trop spécial pour le grand public ». Aussitôt je l'ai réexpédié à Frizeau avec prière de présenter au *Mercure*. Je crois qu'il n'hésitera pas.

J'ai reçu une lettre assez curieuse d'un jeune homme des Vosges, qui me dit son admiration pour Claudel et pour la façon dont je l'ai expliqué. Il me demande ce que c'est que *l'Abrégé de toute la Doctrine Chrétienne*, et s'il y a une biographie de Claudel. Style légèrement naïf. Il m'assure de ses sentiments les plus *nobles*. Je lui ai répondu avec détails.

C'est tout. Je lis du Hume avec Isabelle. Nous passons l'après-midi soit au bord de la rivière, soit, comme hier, au bois.

Je suis bien avec toi.

JACQUES R.

A Henri Fournier, à Paris

Samedi 11 heures, 22 août 1908

Mon cher Henri,

Voici deux lettres coup sur coup. Mais c'est que celle d'hier a été indéfiniment retardée et que je veux t'écrire pour ton dimanche.

1. *Introduction à une Métaphysique du Rêve.*

Il faudra écrire *le Bel Été* ou autre chose (le titre n'est qu'expectatif). Mais que ce sera terrible ! Il faudrait presque autant de personnages que dans la première *Ville !* Et en même temps il en faudrait très peu. Il faudrait qu'ils fussent aussi irréels qu'Ydier, Alain ou Nathanaël. Et en même temps aussi précis, individuels et vivants que Cœuvre ou Isidore de Besme. Il faudrait une intrigue aussi banale que possible, pour que l'idéalité des rapports ne cesse de transparaître. Et il faudrait en même temps que l'intrigue soit complexe, confuse, infinie comme la vie. — Et ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que ce ne sont pas là des problèmes à résoudre froidement à l'avance, mais que le livre devra *se trouver* satisfaire à toutes ces conditions contradictoires, une fois écrit.

Mais que ce sera passionnant aussi ! Comme on sera révolté et invinciblement attaché ! Il faut songer que ce sera peut-être le premier livre qui cherche à tout justifier, à ne rien refuser, à forcer le lecteur d'accepter, comme équivalent à lui-même, tout ce qui est le contraire de lui-même. Quand il sera fini on aura la sensation que toute preuve et toute légitimation partielles sont immensément vaines ; on n'osera plus s'avouer ses croyances, ses passions, ses élans, que de la façon dont je les expliquerai, c'est-à-dire injustifiés par quoi que ce soit d'autre que leur existence même.

J'ai toujours eu un peu le goût du scandale. Rappelle-toi une conversation à la gare Montparnasse, à mon départ pour Pâques.

Mais rassure-toi, ce sera un scandale indéfinissable : on ne pourra pas se rendre compte de ce qu'il y aura de révoltant, on ne discernera pas que ce sera justement la non explication, la simple position des personnages et de leurs gestes, sans aucune appréciation, sans aucune rectification, sans le soin de leur insuffler une tendance vers « un mieux » quelconque. Il n'y a rien de plus impossible à supporter que l'idée qu'il n'y a rien à changer, que la réalité telle qu'elle nous est offerte est juste non pas en ceci qu'elle se trouve conforme à quelque règle du bien mais seulement en ceci qu'elle est la réalité. Je sais par ma propre expérience combien cette idée est trop lourde pour l'homme, combien il est impossible de vivre avec, combien on a besoin de s'appuyer sans cesse sur des évaluations et des jugements, et sur toutes les passions qui en résultent, pour pouvoir sans trop de terreurs, en quelques instants de la vie, se mettre en face de cette pensée. Et même à présent je ne suis pas sûr qu'il en soit ainsi, que l'être soit vraiment justifié par son être même, qu'il n'y ait rien à y ajouter, car il y a tout de même ceci d'extraordinaire, c'est que l'homme, en fait, juge, c'est qu'il ait cette illusion que les choses ont des valeurs. Sans doute la répartition de ces valeurs est arbitraire et vaine. Mais l'idée

d'imposer des valeurs d'où lui vient-elle, si elle n'a pas un fondement objectif ?

Je ne suis pas sur ce point en certitude plénière, mais au contraire en perpétuelle et tragique dubitation. Bien que, dans le sommet de ma raison, je ne puisse m'empêcher de croire à la justice intrinsèque de l'existence, des doutes (que pourtant je m'explique) me prennent le cœur et me soufflent : « Si pourtant tout ne s'entrevalait pas ». C'est ce que j'appelle mon christianisme.

De même qu'il est terrible de croire qu'ici-bas il n'y a rien à changer, de même il est terrible (et peut-être encore plus) de songer qu'après la mort rien peut-être n'est changé, que nous continuons une vie inquiète, bornée, ignorante, mêlés comme des ombres aux vivants, dont nous n'abandonnons pas les préoccupations. Je dis là un rêve que j'ai fait, il y a deux nuits, et dont la froide horreur philosophique dépassait les pires cauchemars.

***

J'ai voulu commencer mon article sur Villiers sans être bien maître des textes. J'ai été puni par des difficultés sans fin, et j'ai dû recommencer, en faisant un petit classement « méthodique » des textes, ni plus ni moins que pour mon mémoire. J'espère que ce sera bien.

Deux parties : A. La noblesse, telle qu'elle se décèle inconsciemment dans le style et dans le romantisme (tristesse, solitude, etc...).

B. La noblesse consciente, et systématisée, jusqu'à se fixer en une métaphysique (l'hégelianisme).

Voilà.

Bien à toi,

JACQUES

Hier orage qui s'achève aujourd'hui en un grand balaiement du ciel par le vent.

—

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Paris. Mercredi soir, 26 août 1908. A la maison

Mes chers parents,

Je méditais ce matin une longue lettre en réponse aux vôtres. Mais je me suis senti si obscurci, si écrasé par tout ce qui pèse encore sur moi que je n'ai pas eu le courage de commencer.

Je venais alors de prendre le service. Depuis, des ordres sont venus pour une manœuvre de garnison de 3 jours. Départ jeudi matin, retour samedi soir. Cantonnements à Giffes (?) de l'autre

côté de Palaiseau. De sorte que j'ai été relevé pour pouvoir marcher demain, et, le temps me manquant, ma longue lettre va devenir une quintessence de lettre.

Ce n'est pas une des moindres misères de cette vie qu'être sans cesse la proie du dernier ordre venu.

Le régime est en ce moment assez relâché. De temps en temps, on nous « reprend » en main, en vue des manœuvres. Ce sont alors des rigueurs et des vexations dont on s'est désaccoutumé. Je me rappelle une leçon de gymnastique que je commandais l'autre jour sous l'œil d'un sous-off qui venait de me reprendre. Je me suis mis à commander avec une telle dureté que mes lèvres tremblaient. Terribles colères refrénées et qui ne s'oublient pas.

388 demain matin ! et parlons d'autre chose.

— JACQUES. Sa dernière lettre a achevé de me donner haute idée du *Bel Été*. Magnifique centre d'où tout s'aperçoit et se comprend. Par exemple comme le christianisme trouve admirablement sa place : « Et c'est ce que j'appelle mon christianisme » ! Les terribles dilemmes où le jettent le besoin d'intrigue me sont connus. Il les a admirablement formulés. Mais son idée est assez forte et vivante pour soulever tout ce Monde qui l'expliquera. J'ai confiance.

Moi, je crois avoir trouvé, cette fois. Il n'y a pas d'idée. Il s'agit seulement d'être dans un pays. Et les impossibles personnages humains sont là ; et je bondis de délice, parfois, à voir s'organiser dans l'intrigue inexistante les mille et un épisodes. Il ne me manque que trois mois. Me manqueront-ils toujours comme l'autre semaine, à La Chapelle.

* *

— C'est une gloire, je trouve, ces lettres d'inconnus — même naïfs.

***

Rouché nous a suffisamment rasés avec son « grand public ». Il nous faut *le Mercure*. Je serai très déçu si tu ne l'emportes pas. Il y a parmi les lecteurs un certain choix qui n'existe pas à *la Grande Revue*. Il y a là les seules gens dont il importe d'être *lu*.

Soudaine aristocratie de mon art. (A revoir).

Épigraphe pour Villiers : *Histrion véridique, je le fus de moi-même, de celui que nul n'atteint en soi...* Histrion c'est-à-dire Romantique, mais si véridique que ce fut son droit. Ou simplement l'épigraphe : *celui que nul n'atteint en soi.*

Laforgue : Villiers qui ne fut pas assez haut, ni d'assez forte

lignée, pour réaliser son romantisme et éliminer le reste. Il a des mots de Villiers : *natal, nul ne...* ; etc... Ses désirs sont romantiques mais la médiocrité environnante l'étouffe. Ce fut là son triste génie.

***

Nous avons vu l'autre jour, grimpés cinq ou six sur un tertre, passer le « République » à quelques centaines de mètres *au-dessus de nos têtes*. On entendait ronfler de loin le moteur. On distinguait l'hélice, le mécanisme du gouvernail et les hommes. Mais tout estompé et bleui de distance. C'était assez émouvant. Et pourtant les simples cerfs-volants que sont les aéroplanes m'intéressent davantage.

Le journal d'aujourd'hui donne des détails sur les manœuvres. J'en conclus que nous partirons des environs de Blois, mais que nous descendrons peut-être vers l'ouest du Cher, c'est-à-dire vers la Sologne.

— Isabelle. J'ai promené dimanche une tristesse sans nom au Musée Galliera et au Musée Guimet.

A Galliera, exposition temporaire et moderne de froides parures précieuses.

Guimet est un trésor de richesses extrême-orientales. Trop modernes peut-être. — Mais j'ai retrouvé les paravents où un grand aubépinier laisse tomber ses rameaux blancs dans la poudre d'or du soleil. Et les coins de pagodes, dans les peintures, avec cette branche en ligne brisée, glauque cependant et presque transparente comme une algue dans l'atmosphère marine. Et encore mille délices et mille démons.

Et encore une profusion de miniatures, de petites peintures persanes. Dans les petits paysages arrêtés ; étroits et lavés ; verts et noirs ; les femmes aux longs pantalons de soie bouffante, avec une jupe de tulle, et leurs visages allongés, de profil, aux naïfs yeux de face.

Maman. (A la cantonnade). J'ai tenté un cacao qui a mal tourné. La poudre ne s'est pas diluée et c'est resté « à grumeaux ». Fallait-il attendre pour verser la poudre que le lait ait bouilli complètement ?

Malgré moi je sème le désordre dans les chambres. Puis je consacre une demi-heure à tout ranger. Que n'es-tu là pour me gronder ?

Baisers à toi pour tous, de ton fils.

Henri

Baisers à maman-Barthe.

Comme l'ordinaire, le soir, est souvent innommable, je sors presque une fois sur deux. Comme on ne peut guère dîner dehors à moins de deux francs, vous devinez, n'est-ce pas, que j'attends impatiemment, le dimanche matin, ma « semaine ».

A Henri Fournier, à Paris

La Chapelle. Samedi, 29 août 1908

Mon cher Henri,

C'est pour tenir parole. Mais je ne suis pas très en train. J'ai passé une mauvaise semaine, avec la tête fatiguée. Ça commence à aller mieux. Mais je ne suis pas encore extraordinaire.

Le premier résultat de cette fatigue est l'abandon du travail sur Villiers. J'ai toutes mes idées, tous mes textes sont groupés, il y a, je crois, de bien jolies choses à dire. Et cependant je ne peux rien écrire. Comme je voulais avoir fini cela en août, il est probable que je n'y reviendrai pas. A moins que je me décide à écrire en deux jours, non plus une étude, mais une sorte d'évocation de Villiers, de description générale de son œuvre, d'appel à sa mémoire et d'hommage à ce qui fut en lui de si grand. Cela serait quelques pages avec un minimum de citations.

Ton rapide encouragement pour *le Bel Été* m'a donné confiance. Je sens que je suis capable de cela. Mais il faut que j'atteigne le plus haut de moi-même, ce sommet où je ne peux jamais rester que quelques heures, et il faut que j'y reste longtemps, le temps d'un livre. C'est vertigineux. Et pourtant je sens que j'y arriverai.

D'ailleurs je veux poursuivre longtemps encore la préparation purement philosophique, la discussion abstraite de Nietzsche et de Gide. Je veux avoir un solide fondement idéologique à tout ce que *seront* mes personnages. Et puis « comme je ne pense que par opposition », ce travail m'illustrera d'un million de vues nouvelles. D'ailleurs je veux que la complexité du livre soit effroyable, comme celle de *Paludes* ou du *Prométhée*, bien que d'une tout autre façon. Je veux que toutes les idées qui vivent en moi sous le titre général d'Éthique soient représentées ou *agies* là dedans.

***

Frizeau se débat avec *la Métaphysique du Rêve*. Il m'a écrit deux lettres coup sur coup pour m'en dire son impression. Il m'a rattaché successivement à Kant, à Bergson, à Villiers et à Redon. Et ce qu'il y a de plus fort c'est que ce n'est jamais tout à fait faux.

Il a d'abord trouvé l'*esprit* « abominable ». Il a pris très au

tragique la thèse (beaucoup plus que moi), et naturellement elle lui a paru destructrice de tout. — Il m'a fait une objection spécieuse : si la réalité est dans le rêve, pourquoi le dormeur revient-il à la veille ? C'est qu'il a besoin d'un étalon pour juger de la réalité de ses songes, que, par conséquent, la veille est une manière de réalité.

— Je lui répondrai : il revient à la veille parce qu'il se réveille, parce qu'il ne peut pas faire autrement. De même dans la doctrine commune l'homme ne peut s'empêcher de dormir et de rêver, bien qu'il sache qu'il se livre à l'illusion.

J'ai déjà répondu à sa première lettre que j'avais voulu à la fois prouver quelque chose et le détruire en le prouvant trop, que par conséquent il ne fallait pas prendre ma thèse comme entière et dogmatique, mais comme une spéculation sur une idée, que je présente et dont je montre en la systématisant la vanité, qui lui est commune avec toute autre idée. Bref un commentaire de *Paludes*.

Ce qui importe c'est qu'en voilà déjà un de pris, et qui loue l'exécution sans aucune restriction. Je suis content. Il va envoyer le manuscrit à Vallette, mais me conseille de ne pas espérer. J'espère cependant. Si on me refuse encore, j'écris à *la Revue de Paris*, qui a publié du Claudel *en 1898* et du Suarès récemment.

Ch. H., autrement dit le claudélien des Vosges, a répondu à ma réponse, en me remerciant de ma « bienveillance » (il s'imagine que j'ai 40 ans) et en me demandant l'adresse de Claudel. Je la lui ai envoyée, en lui disant que Claudel ne répondrait que sur des questions religieuses et jamais ne donnerait de détails sur sa vie ou ses œuvres.

Lettre de Bichet, intéressante comme toujours. Il m'avertit que ce n'est pas un double de celle qu'il t'a écrite. Je ne veux plus lui reprocher jamais sa littérature parce qu'il la vit vraiment, et que c'est la forme spontanée de sa vie. Il a souffert de migraines et de fatigue cérébrale. Il sortait dans les champs et avait envie de rentrer. Et il jouissait de cela avec la conscience, comme Ménalque, que c'était beau.

Il m'envoie un poème : *Chant d'amour*, qui est très bien, bien que toujours d'une continuité aléatoire :

Il y a une chanson qui n'est pas faite pour les oreilles, une voix que la voix ne connaît pas ! plus douce que le glissement de la lune dans le noyer, plus tendre que le mot amour chuchoté près des cheveux ! tiède et belle comme le filet de sang qui coule de la bouche d'un blessé, et lorsqu'on lui dit « mais vos lèvres saignent », il répond en souriant qu'il se demandait aussi pourquoi tant de bonheur.

***

J'ai songé en lisant ta lettre qu'il était vraiment bien terrible de te voir retarder indéfiniment la réalisation de ce que tu as pensé. Et vraiment je me demande si tu n'es pas un peu coupable d'avoir laissé, de laisser passer tant de temps sans faire l'effort d'accomplir quelque chose, au moins quelques travaux d'approche. — J'ai cru longtemps qu'il fallait absolument que j'aie écrit mon livre avant vingt et un ans. Je ne crois plus que c'était indispensable, mais quand même il est bien dangereux d'attendre au delà du moment où le projet est définitivement fixé, parce qu'alors les modifications qu'il subit ne sont plus des progrès, mais que l'on fait autre chose que ce qu'on devait d'abord faire, quelque chose d'ambigu qui participe trop du premier et du second livre, dont l'existence distincte était nécessaire.

***

J'ai été hier jusqu'au Pic. C'est extraordinaire combien j'aime la forêt. Il y avait des nuages noirs et une solitude.

Je suis revenu du Pic à La Chapelle (10 kil. 5) en 23 minutes.

***

J'aurais encore bien des choses à dire. Mais il faut que je m'arrête. Je note :

Sur la situation et la disposition du parc que je rêve pour quand je serai riche.

Sur Kant.

Merci pour les *Divagations*.

Tâche de nous écrire.

JACQUES R.

Si, en manœuvres, tu passes à moins de 60 kilomètres, j'irai te voir.

—

A Henri Fournier, à Paris

Samedi, 5 septembre 1908

Mon cher Henri,

Enfin ce matin nous commes sortis de l'affreuse pluie qui nous a ensevelis pendant des jours. Mais pendant ce temps quelque chose a changé. Le vent de ce matin est pur et froid et sent déjà

l'hiver. La rivière est débordée. Il y a dans l'air je ne sais quoi de plus vaste. *Il n'y aura pas eu d'été, cette année, ma chère...*

***

Tout maintenant se transforme en *le Bel Été.* Je *les* vois tous autour de moi ; hier soir j'ai quitté Ménalque sur la route d'Ennordres. Je vais sans doute bientôt *la* voir, qui me fera comprendre tant de choses.

Le parc rêvé y entrera peut-être. Je ne sais pas encore où. Il serait ainsi : tout autour, des profondeurs de forêt, qu'on sentirait infranchissables en une journée par un cheval lancé au galop. Et ce serait en une vaste éclaircie. Devant le château, voilé de quelques arbres, il y aurait une immense prairie, cernée par la double courbe des lisières se rejoignant au fond. Des joncs dans la prairie. Et des bouleaux renversés par le vent.

J'avoue d'ailleurs que ce n'est que Lauroy magnifié. J'y ai passé l'autre jour par un vent effroyable qui ajoutait au romantisme du site son universel échevèlement.

Comme je suis très pressé, je note simplement :

Mon mémoire[1] va être publié. Le P. Laberthonnière m'a renvoyé la première partie pour la raccourcir un peu. Il en fera un premier article. La seconde, il la coupera en deux articles de 25 pages chacun, qui seront payés 2 francs la page. J'espère donc gagner une centaine de francs.

Rien du *Mercure.* Je ne m'étonne pas encore.

La ligne Contres, Montrichard, Bléré, Tours, est celle où se feront les manœuvres de corps d'armée, qui précèderont celles d'armée. Renseignement du *Journal.* Il est probable que votre corps ne viendra pas près de nous.

Bon courage pour le départ.

JACQUES

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Cormeray (L.-et-C.), mardi 8 septembre 1908

Nous sommes arrivés hier ici par un temps de grandes vacances. Grand soleil immobile sur les vignes. Il a fallu faire huit kilo-

1. Sur *la Théodicée* de Fénelon. Paru dans *les Annales de Philosophie Chrétienne,* en novembre et décembre 1908, janvier, février, mars 1909.

mètres sans halte pour venir cantonner dans ces fermes isolées. Après la nuit d'entassement en chemin de fer, avec ce sac surhumainement chargé, nous n'en pouvions plus. Mais que ce pays est joli. Je ne croyais pas qu'une terre plate pût être aussi variée. C'est vrai que c'est un jardin. Cela ressemble à ceux que nous avions à notre gauche en remontant le soir vers Bordeaux. Mais, ici, de grands chemins herbeux s'en vont à travers les carrés de vigne et les bois. Les fermes propres, blanches, avec des tuiles d'un rose passé, s'enfoncent dans les jardins. Tout est calme, rangé, exquis, et la moindre fille de ferme est belle. Le soleil couchant d'un côté, la lune blanche de l'autre, sur Cellettes ou Chitenay ; cette grande terre magnifique où le soir s'en va sur les routes comme par des allées ; les petits étangs, au bord des chemins qui mènent, par des détours, de ferme en ferme... Nous étions tous délicieusement saisis. Les hommes ne pouvaient s'empêcher de dire : « C'est plus beau que la Normandie » et ils ne savaient pas pourquoi. Il n'y avait rien de remarquable, rien à désigner du doigt, quand ils voulaient dire ce qui était beau. Derrière nous, cependant, nous sentions la vallée de la Loire, traversée de grand matin, avec les villes de France sur ses bords, Blois au loin dressée, avec son visage éclatant et paisible.

La carte sur laquelle j'écris, la seule du pays, ne représente rien du tout. Nous sommes dans une ferme d'un petit hameau. La vache qui a beuglé toute la nuit près de nous a perdu son veau. On nous a donné le lait hier et on en vend aujourd'hui. Ils vendent aussi du vin qui a le goût de raisin ; du fromage et du pain de ménage farineux. J'ai couché au bord du pressoir, avec toute l'escouade, dans un lit de paille qu'on m'avait préparé. J'écris dans une chambre aux meubles cirés, près d'une admirable « pyramide » mauve, aussi haute que les lits ! Je connais du bonheur tout ce qu'en peut connaître un soldat cantonné.

Mais les manœuvres de corps d'armée commencent de grand matin, demain. Ce soir, encore une revue ! Les réservistes arrivent, s'entassent avec nous. On m'appelle de tous côtés. J'entends la voix du lieutenant Lurier, celui que vous connaissez bien. Je commence à sentir dans mes vêtements cette provision de poussière et de piquants de paille qui va prospérer jusqu'au 19 septembre. Le sac est si lourd que je vais le décharger de ruse. Nous mangeons à la façon des poules tout ce que à droite ou à gauche nous pouvons récolter. Je suis à 150 kilomètres environ de La Chapelle et à 30 kilomètres de Romorantin. Nous manœuvrons d'abord par ici. Mais nous irons vers la Sologne sans doute pour les manœuvres d'armée. Nous touchons d'ailleurs à la Sologne, dès maintenant, depuis la Loire.

Pour finir : hier, confirmation définitive, par le commandant, de mon succès à l'examen des élèves-officiers.

Poignée de main et baisers à tous.

HENRI

A Henri Fournier, aux manœuvres du Centre

La Chapelle. Mercredi 9 septembre 1908

Mon cher Henri,

Je viens de recevoir ta carte de Cormeray. Il ne faut pas me demander de lettre intéressante, parce que je suis à bout de forces et incapable de joindre des idées. Mais je te dirai simplement ce qui me passera par la tête, pour que tu aies quelque chose à lire.

Je connais un peu, pour y avoir passé en chemin de fer, la région où tu es. Je ne trouve pas que la connaissance d'un pays par le chemin de fer soit aussi insuffisante qu'on veut bien le dire. Le passage rapide à travers une assez grande étendue du même pays permet, par la constatation de ce qui s'y retrouve, de saisir les caractères généraux de la région. C'est ainsi que j'avais exactement vu cette partie de la Touraine de la façon dont tu l'as évoquée à l'aide de détails. — Sans doute la voie a des directions géométriques, qui interceptent la vue des lentes inflexions de la terre. Mais avec ma passion de la topographie, je trouve passionnant de reconstituer à mesure les courbes dont on prend les cordes et les mamelons qu'on éventre par une tranchée. C'est ainsi que je suis en imagination le cours d'une des deux Sèvres que traverse quatre ou cinq fois la voie de Paris à Bordeaux, et que j'ai de tout ce département-là une idée aussi concrète, aussi vivante, aussi spéciale, que celle que je pourrais acquérir par la lente traversée à pied. Naturellement ce n'est pas la même ; mais je la crois aussi juste et valable. — D'ailleurs il n'est pas tout à fait vrai que le chemin de fer ait un tracé aussi raide, aussi indifférent et brutal qu'on veut bien le dire. Ainsi que tu me le faisais remarquer l'an dernier, en haut de La Sèche, c'est étonnant de voir comme il s'est incorporé au paysage ; et je prends cela dans un sens un peu différent, pour dire que la voie a subi toutes les invitations du terrain. Entre Bourges et Ennordres, qui de la voie ou de la route est le plus docile aux indications naturelles ? La voie sort de Bourges par une vallée affluente à celle de l'Yèvre et la suit jusque vers Menetou-Salon ; puis s'élevant sur un petit col, elle reprend la vallée de la Sauldre qu'elle ne quitte plus jusqu'à Ennordres. La route au contraire est un grand trait droit, pressé, admirable d'ailleurs, mais bien plus impérieux et violent.

Excuse tout ceci : je ne manque jamais l'occasion de justifier les locomotions, parce que j'en ai eu dès l'enfance une passion que tu ne pourras jamais imaginer, et parce que rien ne m'agace comme le fameux topo sur les diligences, les relais, les côtes montées au pas, etc., etc...

Donc je connais la vallée du Cher entre Vierzon et Tours par mon passage en chemin de fer ; c'est bien cela : jardins, tuiles roses, allées, horizons tout proches et comme contenus, terre depuis toujours habitée et cultivée, où plus un taillis ne reste qu'on n'ait pénétré. Calme, modération. Le cœur de la France, l'accent le plus pur. Mais est-ce que la France n'est pas quand même quelque chose de plus ? de plus profond, de plus tourmenté, de plus inconnu, de plus désert ? Est-ce qu'il n'y a pas aussi des collines et des montagnes et la mer, et la Champagne gautière et labourée, et la Charente avec sa maigre terre sèche et ses pins, et Bayonne avec son boulevard et ses pavés pointus, et la Normandie avec ses grands champs de blés, épais comme des étangs, et son vent de mer déchaîné dans les hauts arbres près d'Étalondes, et ce haut de falaise, où enfin, à travers la brûlure de mes yeux, j'ai aperçu le Tréport, aplati sur son embouchure de ruisseau ? Avec cette restriction de tout l'autre chose, il est sûr que la Touraine est admirable. Et pourtant il y a un infini d'autres pays que je préfère.

J'ai peur que vous ne veniez pas assez près de nous pour que nous puissions aller te voir. En effet si vous manœuvrez comme corps d'armée vers Tours, vous commencez par vous éloigner. Et comme les manœuvres d'armée ne vont pas durer très longtemps, vous n'aurez sans doute pas le temps de vous avancer beaucoup vers la Sologne. Cependant si vous alliez jusqu'à Romorantin, j'irais te voir à bicyclette avec peut-être ton père. Il y a 59 kilomètres. Nous reviendrions en chemin de fer par Argent.

***

J'ai oublié dans mon mot de l'autre jour de te parler d'un homme que j'ai vu chez le coiffeur. Grand, large, tout son corps était taillé à grands coups ; sa mâchoire énorme et dure, ses vastes pieds carrés, le poil terrible de la barbe qu'on lui rasait. Il était venu du Parc, ces quelques fermes qui sont à droite de la route avant d'entrer dans le bois du gouvernement. Je voyais qu'il était venu au bourg, la semaine finie, avec le besoin de parler à quelqu'un, de dire n'importe quoi. Il est resté là longtemps, après s'être fait raser. Il disait qu'il préférait aller à La Chapelle plutôt qu'à Méry-ès, parce que pour aller à Méry-ès c'était tout le temps des bois, qu'on n'y voyait pas clair, que la route était « serrée », tandis que pour La Chapelle c'était tout droit, qu'on voyait jusqu'au bout d'un coup, et qu'on était à l'aise là-dessus. Il a dit, je crois : C'est net !

Et je l'ai retrouvé dimanche dans l'après-midi, assis avec sa femme sur le bord de la route de Bourges, en face de sa maison, venu là parce qu'on ne peut pas tous les jours aller au bourg, mais pour goûter au moins, pendant son repos, la gentillesse et la « netteté » de cette route bien propre.

J'avoue avoir à me reprocher une grande pitié qui m'a pris pour cet homme, pour l'application et le calme de sa vie, pour sa nécessité, à lui aussi. Je n'aurais dû avoir pour lui que l'hostilité que me commandait tout moi, tel que je suis. Bien que j'aie pensé en quittant le bourg pour aller vers le bois à l'horreur que je me sens par moments pour « l'ignoble face humaine » et qui à cet instant-là me tenait terriblement, je ne pouvais m'empêcher de comprendre et d'aimer son besoin de société et de réponse. Je m'en voulais d'autant plus que je me trouvais à ce moment-là prendre ta place et penser ce que tu aurais dû être là pour penser.

***

Ceci me fait songer à te dire combien c'est différemment de moi que tu aimes la campagne, comme tu l'aimes humaine, avec des champs, des fermes, des barrières, et déserte seulement en ce sens qu'inconnue des « messieurs » et des gens du bourg. Je ne voudrais pas jouer au romantique ni au misanthrope dans le genre de Ly ou d'Avare. Mais ce dont j'ai soif dans toute campagne, c'est de trouver le point où, me tournant de tous les côtés successivement, je n'aperçois nulle part de toit, ni même de paysan en train de bêcher. De là peut-être un peu mon amour du bois et de la Sologne. Tu auras beau te débattre, il faudra bien que tu reconnaisses que tu ne m'as jamais parlé de campagne sans me parler de champs, ou de fermes.

***

Autre chose. Quelque horreur que tu aies de la généralité, quelque indignation que je t'aie causée tout à l'heure en disant que le voyage en chemin de fer aidait à discerner les caractères généraux d'un pays, il faut que tu reconnaisses que toute description concrète, sensuelle, précise, repose sur une abstraction et une généralisation préalables. Car, par exemple, si tu as pu si merveilleusement évoquer la Touraine avec : tuiles d'un rose passé, détours, allées, pressoir, goût de raisin, c'est parce que ces détails représentent chacun un caractère général auparavant extrait, symbolisent une qualité partout constatée la même.

Circuit de Bologne :

1er Nazzaro sur Fiat (4e fois qu'il arrive 1er). Italien
2e Trucco sur Lorraine-Dietrich. Français

3e Cagno sur Itala. Italien
4e Demogeot sur Mors. Français
5e Lancia sur Fiat. Italien.

Encore une déroute. Il n'y avait pas les Allemands, ni Brasier, ni Renault. Mais il y avait Bayard-Clément, dont toutes les voitures ont chaviré.

Nazzaro a marché à 120 de moyenne. Au Grand Prix, Lautenschlager n'avait fait que 111.

Lancia a fait un tour à 135 de moyenne.

Tu [1] as arraché des cris d'horreur et d'admiration aux assistants des tribunes en faisant un passage à plus de 170 kilomètres à l'heure. Mais tu as chaviré au virage de Borgo.

Landon est tombé dans le canal de San Giorgio.

***

Reçu hier soir une lettre de Lhote, toujours intéressante bien qu'un peu artiste et vague par endroits. Je n'ai jamais vu une énergie plus féroce, et une foi plus illimitée en l'art, une tranquille assurance. Il acquiesce à toutes les réflexions que je lui ai faites sur la vérité ; mais en faisant ses restrictions sur le côté sceptique et négateur. Il lui reste, malgré son gothisme, un peu de carriérisme indestructible.

***

Nous avons été dimanche jusqu'au bois du gouvernement. Je disais en allant : « L'approche est toujours plus belle que l'arrivée, le désir que la possession ». Là-bas il y avait des cousins, des taons, de l'humidité, et même des gars en bicyclette, qui tourmentaient une fille égarée.

***

Hume est un pauvre individu ingénieux : c'est la plus basse des qualités.

***

Du courage, et si tu savais, un jour à l'avance, que tu vas venir cantonner dans les environs (Romorantin, distance maxima), télégraphie-nous.

Toute la famille t'embrasse.

JACQUES

1. L'un des coureurs s'appelait Henri Fournier.

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Samedi matin, 12 septembre 1908

Ma chère maman,

Je vous ai laissés sans nouvelles depuis lundi : nous sommes toujours cantonnés dans des fermes isolées et déshéritées, sans encre ni papier, loin des boîtes à lettres.

Je n'ai d'ailleurs pas eu de temps. Mercredi, après la manœuvre, je me proposais de vous écrire que les manœuvres étaient surfaites et que tout cela n'était que poudre aux yeux. Mais, depuis, nous avons eu deux journées excessivement dures. Ce sont les retours aux cantonnements qui sont longs et déprimants. Jeudi, nous sommes partis avant trois heures du matin et nous avons marché jusqu'à cinq heures du soir, pour repartir dans la nuit avant trois heures. Hier, dans la pluie froide, nous n'avons été rendus ici que dans la soirée. Mais je suis très frais, mes souliers sont comme des pantoufles, et mon sac ne m'empêche plus de regarder le paysage.

Vous devez avoir des cartes des manœuvres. Tous les journaux en donnent. Les manœuvres de corps d'armée sont finies, celles d'armée commencent demain. Lundi et mardi, nous sommes restés entre Cormeray et Chitenay. Mercredi, en cantonnement d'alerte à la ferme de La Choltière près de Pontlevoy. Jeudi, dans un hameau de l'autre côté d'Angé. Hier et aujourd'hui, jour de repos, dans la ferme de La Basse-Lande, commune de Francueil.

Je ne suis pas trop malheureux. Je vis très obscurément, sans presque penser à rien, résigné d'avance aux misères de l'étape, et ne désirant pas même l'arrivée au cantonnement. Cette arrivée, c'est toujours comme si nous étions des voyageurs perdus et trempés et que, dans une maison enfin découverte, on nous laisse entrer seulement dans la buanderie froide et encombrée, avec des mendiants. Quand les faisceaux sont formés devant le hameau, ceux-là même qui sont boiteux et qui ont tant désiré être rendus espèrent que « ce n'est pas là encore » et qu'on va aller plus loin. Le milieu d'un bourg, avec une poste, une épicerie et une auberge, que d'hommes ont désiré cela, les jours passés, cela et rien de plus ! Mais ce désir même s'éteint, à la seconde déception ; et on marche sur la route, obscur et tête baissée, comme un cheval fatigué, qui de temps à autre relève le cou pour regarder sa route.

J'aime cette route et ce pays. Ce n'est déjà plus la Touraine. Ce n'est pas non plus la Sologne que nous avons touchée et entrevue à Pontlevoy : à l'horizon, des bois sombres et des genévriers

me disaient, après la Touraine ménagère, le cher pays sauvage et inutile. A la Choltière, déjà, il fallait chercher au fond des grandes salles noires les paysans miséreux auprès du feu. On y allait par une grande allée de châtaigniers et elle s'appuyait à un bois. Deux ou trois mares, dans la cour, étaient cachées sous des arbres penchés qui laissaient tomber des feuilles et des brindilles sur l'eau croupie. Je me souviens de ma solitude, un instant, au bord de cette eau, dans ce pays ingrat. Je jetais des cailloux sur l'écume verte qui s'ouvrait ; je me disais que je ne reviendrais jamais là et que je ne désirais pas y revenir. Nous ne devions pas même coucher là, mais nous étendre tout équipés sur la paille. On n'entendait rien que, vers la nuit, le piétinement d'un grand troupeau de moutons, affolé, qui traversait la cour.

Maintenant c'est la vallée du Cher. Nous y sommes descendus par la petite ville de Montrichard, entre les maisons taillées dans les carrières, par les rues enfoncées sous les hautes tours. Je connais bien cette vallée, en pente douce d'un côté, et de l'autre sa ligne abrupte de coteaux rocheux entre lesquels se glissent des bois de sapins noirs ; ses vieux petits châteaux romantiques sur la hauteur. C'est ainsi de Montrichard jusqu'à Angé où nous sommes allés. J'y ai vu le lever du soleil : avant les premiers nuages rouges, il y avait une telle bande de brume au-dessus du Cher que les bouquets d'arbres des rives avaient l'air plantés sur une route de fumée. A mesure que s'avançait le soleil, elle se désorganisait et montait comme après le passage d'un train. L'immense vallée commençait à vivre, maisons blanches en pierre de taille, bouquets de peupliers, grandes perches inclinées pour les puits à fleur de terre.

Mais comme on reste étranger à tout cela et de passage ! La colonne vous emmène comme un chemin de fer. Et les granges où l'on loge ne semblent que des chambrées plus mal commodes. La vie des habitants, nous n'y participons pas ; ce ne sont pour nous que ces croquants qui nous regardent passer, toujours rigolant, comme si à nous voir chanter on ne puisse plus se tenir de rire, ou qui disent, à la fin de la manœuvre : « C'est déjà fini ! », comme des spectateurs volés. On a pour eux le même mépris que pour les journalistes à cheval, en gants blancs, qui connaissent un officier d'état-major et qui vont pondre leur article sentimental sur l'état d'âme des troupes.

A de rares moments cependant cet uniforme anonyme vous permet de sympathiser avec les gens. Et alors, il y aurait bien autre chose à dire que quelques mots bien arrangés pour donner l'impression d'un paysage. — Ceci vise Jacques et ma carte de l'autre jour.

Quant à mes hommes, à moi, il faut bien l'avouer, j'en ai, par

moments, un dégoût qui me renverse. Que j'en ai assez, parfois, de leurs rires ! Comme leur faiblesse, leur lâcheté, l'ordure où ils barbotent me dégoûtent. Mais aussi, parfois, leur brutalité, le mépris qu'ils ont de tout et d'eux-mêmes et de leur misère, est leur gloire et ma raison de les aimer.

J'aime assez les réservistes qui nous sont arrivés. Ils sont forts et plaisants. Ils forcent l'adjudant à se comporter avec eux comme un pion impuissant. Ils sont toujours ralliés à moi. Ils me disent : « Caporal, tu... »

Veux-tu connaître de beaux noms des hommes de mon escouade : Marolle, Feuillant, Fauvel, Reyne, Bellanger. Ils sont aussi hideux que leurs noms sont beaux.

Depuis qu'ils savent que je serai officier, mes hommes de l'active se grisent à l'idée qu'ils pourraient avoir avec moi lieutenant la même familiarité qu'avec moi caporal. Ils se donnent, à chaque instant, le vertige de petites répétitions.

— Veux-tu savoir où j'ai dormi : lundi et mardi sur le pressoir à Chitenay ; mercredi dans un grenier, à la Choltière, quelques heures, tout équipé, sur le dos, sans paille ni couverture, la porte ouverte en cas d'alerte. Jeudi sur un lit de haricots et de paille, si profondément qu'au réveil j'en suis resté un instant effrayé. Hier soir, nous avons couché, le caporal d'ordinaire et moi, dans l'écurie du cheval ; le reste de l'escouade dans une chambre vide infectée de leurs pieds. Il y avait un bat-flanc qui séparait notre coin de paille du cheval. Nous avons eu chaud mais nous étions gênés de l'étroitesse de la couche. Éclairé d'un bout de bougie, sur un coffre à avoine, l'autre terminait des comptes, tandis que j'étais étendu déjà. Bonnet de coton, ma capote sur moi, les pieds dans un sac, la tête renversée sur la paille, ah ! que je devais dormir ! Le capitaine et le lieutenant sont venus pour des questions d'ordinaire ; le caporal m'a raconté qu'il leur avait dit : « Fournier est là, couché. Nous sommes venus là pour avoir chaud : nous sommes enrhumés ». Le capitaine a répondu : « C'est bien », puis il a levé la lanterne au-dessus de moi et m'a regardé en disant au lieutenant : « Qu'il a l'air fatigué ! » — Pourtant, je me sentais très dispos, quand, au matin, le cheval m'a réveillé en se cognant contre la planche et en faisant glisser sa chaîne dans l'anneau comme il l'avait fait toute la nuit. Le paysan m'a parlé longuement en lui apportant à manger.

Hier soir, pour la première fois, nous avons à trois organisé un repas *à table*. Une fermière nous a vendu et fait cuire le tout pour 38 sous. Nous n'aurions pas eu ce gala si le caporal d'ordinaire n'avait été des nôtres pour découvrir les provisions et si le caporal-adjoint ne s'était arrangé avec le chef pour la question de l'appel.

Rivière t'expliquera ce que signifient ces appellations mysté-

rieuses. J'aurais dû lui répondre ; mais il trouvera dans ma lettre, çà et là, fragmentairement, une réponse à la sienne. Et puis, il y a toutes ces petites histoires de coucher et de manger qui ne peuvent intéresser qu'une maman : un fiancé a bien autre chose en tête. Sa lettre pourtant m'a fait grand plaisir. Elle est arrivée à la dernière étape, jeudi soir. J'ai dit au sergent de jour, qui ne devait la distribuer qu'à l'arrivée : « Sergent, vous n'avez rien pour moi ? » Et je l'ai eue pour jusqu'au bout de la route. Claire et belle et laissant le désir de la relire. La veille, assis dans une fente de meule de paille, et plus dispos pourtant, je me perdais dans une lettre de Bichet, la confusion même, avec ces restes de banalité dont il ne peut se défaire. A cette heure où je suis dépouillé de tout luxe de pensée, de toute affectation, où il ne reste au fond de mes désirs appauvris que le plus essentiel : celui qui n'a même pas de nom, je vois bien que le seul qui m'ait aidé à approcher de ce monde inconnu et particulier que je désire, est Jacques Rivière avec ses théories limpides, ses grands travaux dits « abstraits ». Et c'est de la même façon, par ces moyens différents, que nous connaissons les pays de France.

Je t'embrasse bien fort, maman. Dis à maman-Barthe et à Isabelle que je pense à elles, à papa que je regrette de n'avoir pas été avec lui pour lui faire passer de meilleures vacances.

HENRI

A Henri Fournier, aux manœuvres du Centre

Lundi 14 septembre 1908

Mon cher Henri,

Nous attendions ta lettre avec assez d'impatience, parce que nous avions peur que tu ne sois trop fatigué ou malade. Elle nous a donc fait un grand plaisir.

Je commençais à croire que mon esprit était plus que clair et que toutes mes grandes élucidations étaient autre chose que des mises au propre de la pensée des autres, quand tu es venu par ta phrase m'encourager à m'en convaincre. J'ai si longtemps redouté de n'être jamais qu'un critique, de n'avoir que la petite fonction de comprendre et de faire comprendre, que c'est presque un délire maintenant de me sentir en possession d'une pensée qui m'est propre (du moins, je le crois), de voir que je vois toutes choses selon moi-même. Il m'a fallu traverser d'interminables influences, revêtir la doctrine, le style et la sensualité de bien des gens, me confondre avec eux pendant des ans, avant d'arriver à la lumière

qui m'est propre. Avec la facilité de subir que j'avais, je pouvais à bon droit désespérer de me débarrasser jamais des *autres*. Ce qui m'indique maintenant que j'ai acquis une vue personnelle, c'est la netteté avec laquelle je distingue les rapports qui m'unissent à tous mes anciens « maîtres », parce qu'elle accuse en même temps mes essentielles différences d'avec eux. Je pourrais en trois phrases respectives fixer ce qui me sépare de Nietzsche, de Gide, de Claudel, et aussi en deux autres, si c'était le moins du monde nécessaire, mon immense écart de Maeterlinck et de Barrès.

***

Interruption causée par une excursion de toute la journée à Neuvy et Méry-ès pour les affaires de la vente. Au retour le mal de tête m'a empêché de continuer. C'est donc aujourd'hui mardi que je reprends.

Je suis dans une période où je redonne à des mots que je croyais vides de tout sens une signification. Ainsi : Bonheur, Vérité, Sincérité.

Tu te rappelles le moment où je disais que nous ne chercherions pas le bonheur, parce que nous savions qu'il n'existait pas. J'entendais *bonheur* au sens, seul accepté, de possession fixe, de repos dans la vie, d'abandon et de paix. Et, avec tous ceux qui ont le courage de voir, je reconnaissais qu'il n'était nulle part, que tout était un évanouissement perpétuel, une disparition, une cessation, que tout cédait sous l'atteinte et se défaisait dans la main. Aussi je pensais que c'était une duperie de le poursuivre et d'espérer le saisir. Dans ce temps-là je m'imaginais qu'il y avait des choses qu'il fallait s'interdire.

Mais je sais maintenant que tous nos gestes sont nécessaires. Et il y a quelque chose que j'appelle *bonheur*. C'est cet accompagnement du désir, ce surcroît de la tendance, le plaisir qu'il y a dans le mouvement pour atteindre, et en même temps cet imperceptible éclair de la satisfaction.

Un souris qui s'efface, une voix qui se fait entendre en cessant, un rapt,

Un transport précaire et le ravissement de notre découverte est mêlé à nos sanglots.

Le moment où nous croyons que ce que nous appelons le bonheur va être enfin saisi, le premier regard sur la terre merveilleuse, cette minute où par-dessus les hautes herbes seules sur l'horizon se devine l'immense abîme de la vallée promise. Le bonheur est là avant le moment où nous croyons y entrer.

Au fond c'est ce que me disait Ménalque. Mais Ménalque croyait que ce bonheur-là pouvait être compris, capté, assimilé, rendu presque une possession ; il croyait que le désir pouvait devenir

une sorte de domaine, où toutes les promenades et toutes les lenteurs étaient permises. Il avait dans l'esprit l'ancienne notion du bonheur fixe, et prétendait y adapter le bonheur qu'il découvrait.

Claudel et le christianisme ont vu bien plus profond en pensant que cette éphémère jouissance était la seule possible sur terre. Mais ils ont eu tort d'affirmer pour un au-delà la possession de la joie. C'est qu'ils n'ont pas eu le courage de reconnaître l'illusion qu'était ce bonheur fixe.

Le bonheur n'est que cette palpitation précaire de la main tendue vers son bien. Il n'est que cela. Et rien ne permet d'appeler autre chose bonheur, puisque nous ne connaissons que cela. — Cependant nous n'aurons même pas conscience de ce passage du bonheur en nous ; nous ne nous arrêterons pas dans notre élan pour nous sentir inondés de la volupté qu'il contient, comme celui qui court soudain se dresse pour sentir la vague de son sang en mouvement monter dans « le vase de son corps ». Nous ne pourrons jamais appréhender notre bonheur, parce que ce serait le détruire. Comment Ménalque n'a-t-il pas vu que la simple conscience du désir suffirait à le tarir, et que cette sorte d'exploitation qu'il en prescrit va le rendre aussi froid et insensible qu'un exercice sans raison. On ne dépouille pas ainsi ce qui est un mouvement, de sa fin. Pour que subsiste *notre* bonheur, il ne faut pas que nous cessions de croire au bonheur fixe, à cette paix, à ce repos qui est l'objet de toute tendance. Il ne faut pas quitter l'illusion. Il faut qu'à chaque fois nous recommencions notre effort avec le même espoir de saisir, la même confiance dans le définitif de notre atteinte. Sinon le bonheur insaisissable ne passera plus sur nous, cette vibration de tout l'être en tendance, cette émotion de l'âme attentive et tendue comme une chasseresse.

Je sens combien cela peut sembler une duperie d'appeler bonheur ce dont nous ne nous apercevons même pas, ce que nous ne pouvons comprendre que rétrospectivement, ce qui est plus passager, plus disparaissant, plus évanoui déjà qu'un visage à jamais en allé. Mais je ne fais que nommer ce qui est seul, ce que nous connaissons uniquement. Je ne fais que ma tâche qui est de dire : « Ce qui est est, il n'y a pas autre chose » ou, comme *Elle* le murmurera à la fin des Beaux Jours : *Ainsi.*

***

Je redonne aussi un sens à Vérité et Sincérité. Il y a un an, quand mon *Éthique* était encore très vague et s'annonçait sous une forme purement philosophique, je voulais la faire précéder d'une préface *contre* la Vérité et la Sincérité, où j'aurais dit que l'une n'existant

pas, l'autre était une folie et « la plus basse des abnégations ». C'était grossier et superficiel.

Je continue à croire que cette préface philosophique au *Bel Été* sera nécessaire, et qu'il sera bon de la faire paraître quelque temps avant dans une revue, sans d'ailleurs indiquer nulle part son rapport au Livre. Mais elle ne sera plus *contre* la Vérité, elle sera *sur* la Vérité.

Je t'ai déjà dit un mot de ce que j'y voudrais mettre. La vérité n'est pas réductible à une formule. Elle ne peut se trouver dans un petit papier plié en quatre. Elle n'est pas cette espèce de recette universelle que nos habitudes scientifiques nous ont habitués à imaginer. Elle ne nous viendra pas d'un autre monde dans un obus, comme se l'imagine ce pauvre Maeterlinck. Elle est ici avec nous, à côté de nous, en nous, contenue en chacun de nos mouvements, ou plutôt dans la succession de nos mouvements et leur mutuelle destruction.

Elle est l'évanouissement successif de plusieurs idées les unes dans les autres, elle est la marche vers ce qu'on appelle la vérité, elle est le développement en plusieurs phases les unes des autres exclusives, d'une affirmation qui se transforme en cessant plusieurs fois d'être unique. Ainsi ce qui dans *le Bel Été* sera la vérité, ce ne sera pas la dernière idée, la mienne, mais le fait qu'à cause d'elle deviendront successivement inutiles celle de Nietzsche et celle de Gide. Ce sera le livre entier depuis la première ligne, et non pas le dernier chapitre. Car si je n'acceptais pas d'abord que les valeurs doivent être renversées (Nietzsche), ensuite qu'elles doivent être supprimées (Gide), je ne pourrais ensuite prétendre qu'elles doivent être conservées avec la clairvoyance de leur indifférence ou de leur équivalence transcendantales.

Comme conséquence de tout cela, la sincérité est la description progressive de la vérité ; c'est dire qu'elle ne peut être un aveu brutal et unique de « ce qu'on pense », mais la suite des aveux peut-être contradictoires de toute une vie.

***

En commençant ma lettre, j'avais l'intention de te décrire le *Bel Été* tel qu'il est en ce moment. C'eût été d'autant plus utile qu'il sera probablement infiniment différent, une fois écrit. Mais tout cela est encore trop élémentaire, trop en travail aussi, pour que je n'aie pas le droit d'avoir peur de tes critiques, qui seraient certainement prématurées.

Courage pour la fin. Écris-nous aussi souvent que tu pourras.

JACQUES

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Paris, le 20 septembre 1908

Mon cher Jacques,

Je suis trop déprimé encore pour répondre d'une façon serrée à ce que tu me confiais l'autre jour de tes théories. Je me réserve pourtant de le faire un de ces jours ; et je médite aussi une réfutation de la critique de *l'Ève future* par maman. Pour l'instant je veux seulement noter pour toi quelques instants précieux des derniers jours de grandes manœuvres.

(Le soir où nous sommes arrivés dans la nuit au cantonnement après une marche-manœuvre de 16 heures). Quand, une fois encore, leur espoir fut déçu de s'arrêter enfin là, et que l'autre compagnie seulement pénétra dans la ferme, plusieurs se couchèrent à bout de forces dans le fossé. Mais ceux qui voulaient avancer sentirent alors quelle chose intense c'était que cet unique désir : ne pas tomber, ne pas mourir, vivre encore. Il y eut chez ces hommes à bout un gonflement de joie, le plus grave qu'ils aient peut-être jamais connu. Et moi qui conservais assez de conscience encore pour le remarquer, je les entendis chanter, au lieu des gaillardises ordinaires, les plus beaux chants qu'ils purent trouver : *La Marseillaise* ; — *Chante paysan! que ta voix s'élève...* et ces *Montagnards* qui se chantent à la fin des noces, quand, après la fête longtemps désirée, c'est une puissance et une mélancolie de se sentir repris par la tâche journalière. Troupe d'hommes exténués par les chemins perdus dans la nuit, qui s'exaltaient de vouloir, et de pouvoir — encore — vivre !

— Et quand nous sommes repartis, nous avons enfin connu autre chose que ce désir unique, que cette flamme désolée. Nous revenions vers ce pays où la vie se développe calmement comme un large fleuve. Le long de l'Indrois, sur la route au flanc des coteaux boisés, nous étions comme des enfants qui se passent des images : après le pays âpre appelé Touraine pouilleuse, il était bon de regarder défiler au bord de l'eau les lavoirs garnis de paille, les roues de moulins dégouttantes et les îles. Pays des femmes belles au pas des portes. Ils donnaient dans leur seau du vin au lieu d'eau, ou bien des mélanges de café, d'eau et d'eau-de-vie que les hommes me faisaient goûter dans leur quart pour reconnaître ce que c'était. Les arbres des routes étaient chargés de pommes ; au fond de l'horizon se déroulaient des collines et des vallons indéfiniment ; nous marchions, malgré le chaud et les fatigues accumulées, comme jamais nous n'avions marché. L'arrivée à

Saint-Quentin, à la nuit tombante, fut inoubliable. Tout le fond du soir était d'or et de feu ; la grande poussière de nos pas montait avec l'ombre, sur ce couchant d'apothéose ; et la rue par où nous arrivâmes grimpait vers un clocher barbare en pierres blanches usées, dont les ouvertures, les auvents des cloches, délicatement découpés sur la fin du jour, étaient là pour dire la France et la Touraine. Ombres silencieuses, gloires obscures, pour un instant nous avons été, quoique encore cabrés sous la musique, enfoncés dans la petite rue montante comme ceux qui nous regardaient passer.

Le lendemain, le dernier jour, fut le plus pénible. Dans les bois de sapins brûlants où nous fîmes halte en plein midi, beaucoup tombèrent, congestionnés. Toute exaltation calmée, l'épuisement maître de tous, nous pénétrâmes silencieusement, au déclin de la soirée, dans le pays que nous désirions. Aux approches de la Loire, le Cher s'élargit et la perspective qu'il ouvre sur les bois et les îles est infiniment lointaine et vague. Aucune carte et pas même la Loire n'en donne une idée. On y descend par des chemins creux comme des sources qui séparent des bois d'acacias où sont bâtis des châteaux : les pelouses vertes où traînent une barque et des rames s'abaissent jusqu'au niveau de l'eau ; des touffes de roseaux à panaches blancs s'inclinent dans les parterres ; des cygnes fléchissent le cou par-dessus les bords des ruisselets où ils glissent. Tel que sur les bords de la Tamise, mais perdu loin dans la campagne, au bord de cette nappe d'eaux si lointaines, voici étalé, reposé, luxueux, ce même pays d'autrefois dont j'ai peur de parler, tant il m'est précieux et particulier. Voici encore les roseaux, les saules, la vase et le sable où les nasses s'enfoncent, les maisons d'où l'on descend par des sentiers tournants jusqu'au bord de la rivière. Et cette eau, la première où je me sois jamais baigné, où depuis des jours je désirais me jeter sans croire ce désir possible, je m'y suis enfoncé, caché dans une anse de saules, ce soir-là. — La nuit venue, les lumières des maisons se reflétaient dans le Cher, au loin. Arrêté sur le pont, j'ai trouvé à ce spectacle non pas un air de décor pittoresque, mais un air d'émouvante féerie, — comme si, soudain, un beau soir de mon enfance se reflétait dans des eaux de fête.

— Trouverai-je des mots pour l'épisode qui termina notre grand voyage à pied, à la dernière heure, quand notre âme était comme notre corps, rafraîchie, reposée et comme arrêtée. Dans « les derrières », comme on dit à La Chapelle, d'une rue de ce bourg, nous avions été acheter du vin à de petits propriétaires. Entre les hauts murs, garnis de feuillage, de la cour très retirée, la porte de la maison s'ouvrait sur le palier large d'un perron. Je m'étais assis sur

un rebord. Une lampe sur la table dehors, le feu de la cuisine dans la maison, le tic-tac de la pendule marquaient seuls la pulsation du grand calme un peu oppressant. Puis des gens s'affairèrent pour nos commissions ; une enfant est venue s'asseoir près de la table pour lire. Les mains sur les genoux, tirant sa petite robe, elle était d'une gravité presque douloureuse. Tout lui paraissait également et infiniment important. Elle appelait par leur nom tout entier avec « monsieur » les gens dont sa mère avait besoin. Il y avait là, aussi, ses oncles et tantes et d'autres parents encore. Sa mère lui dit, parce qu'elle était fatiguée, en nous montrant dans l'ombre : « Si tu venais d'aussi loin qu'eux... » — Je n'ai jamais eu si intensément l'impression de deux vies, l'une extérieure et insignifiante, l'autre telle que la grave petite fille devait la concevoir. Combien tout cela devait être déjà mystérieux et passé, pour elle, combien impossible à raconter tant c'était simple. Il me semblait que je m'étais arrêté un instant dans le profond pays d'une âme vivante ; ou plutôt que cet instant-là était à moi et se trouvait au contraire parmi les origines enfantines et mystérieuses de mon âme qui, ce soir-là, recommençait à vivre et à désirer.

***

Cette lettre commencée hier dimanche a été interrompue par des amis des manœuvres qui m'ont emmené au music-hall. J'en suis débarrassé maintenant. Je ne regrette pourtant pas cette soirée. J'ai vu l'Homme qui tombe. Je maintiens que l'homme qui invente un tel type, un tel visage, et qui retrouve pour en intensifier l'expression de telles expressions du visage, des gestes et des cris humains est une manière de génie. Je crois qu'une étude du geste humain faite à la fois de dissection et de mystère, comme la concevrait Claudel par exemple, devrait partir de l'étude des clowns. De même une étude sur Shakespeare. C'est une très vieille idée qui m'est chère. Peut-être la reprendrai-je ?

— Je termine cette lettre à La Tour, au poste de police où je suis de service, sans cesse dérangé, tiraillé, inquiété. J'ai affaire pour la première fois à un adjudant qui dès le début a essayé de me terroriser (« ou je vous ferai voir comment je m'appelle ! » et le froid « Vous serez puni ! »). Je certifie n'avoir ressenti qu'une forte envie de rire.

J'ai perdu ici cette solitude précieuse et cette tranquillité que je savais me ménager au Fort.

— J'ai trouvé hier matin l'excellente lettre de mes parents, en montant chez nous. J'y répondrai ainsi que sur *l'Ève Future*, longuement, et à mon père, avec quelques autres détails sur mes manœuvres.

— J'ai erré le matin au Luxembourg, plein de la calme joie d'être de retour, malgré les dernières belles heures de campagne. Trois gosses se disputaient dans la rue : l'un disait : « C'est sa rue, la rue Dauphine. — Fous le camp, c'est pas ta rue ! — Si c'est sa rue, c'est son trottoir, même ! »

— Il n'y a plus moyen que je continue.

« Caporal de garde ! Venez donc ici, voyons, avez-vous fait... ou dit... ?

— Quand la famille revient-elle ? Je vais sans doute tomber « de semaine » juste à son arrivée, mais je me débrouillerai.

Mais à quand le retour à Paris ?

HENRI FOURNIER

—

A Jacques Rivière, à Cenon

Dimanche 27 septembre 1908

Mon cher Jacques,

Ils sont arrivés depuis jeudi. Vers 5 heures je montais l'escalier, après une après-midi ennuyée, tête basse. J'avais dans l'oreille trois coups vibrants que mon père avait frappés au carreau, sans succès. Et, du milieu de l'escalier, en levant la tête, j'ai vu Isabelle dans l'ouverture de la porte.

Elle m'a dit que tu demandais une lettre. La voici, mais succincte. C'est ce dimanche soir, un peu avant le dîner, que je la termine. Je l'avais commencée à la caserne où je suis retourné deux fois aujourd'hui, étant de semaine, et n'espérant pas arriver à me faire remplacer.

Il pleut à verse. Ce matin, dans une avenue, je remuais du pied les grandes feuilles sèches des platanes. Nous aimons tous Paris maintenant. Maman disait qu'en débarquant au quai d'Orsay, elle avait eu une impression de vie et de magnificence au lieu du morne retour à la tâche auquel elle s'attendait. Et moi j'aime aussi, *ici*, la saison du recommencement de la tâche ; depuis des ans je la retrouve telle : tombées des soirs de pluie ; voitures tôt allumées ; trottoirs luisants ; et grands arbres noirs et ocre des quais embrumés.

Pourtant je sens grandir ce désir fait de désirs accumulés chaque année depuis dix ans : vivre octobre et novembre — depuis dix ans qu'en automne je les regarde, sous un bec de gaz, par une fenêtre —, ah ! les vivre enfin, là-bas, dans les chemins ravinés où sont plaquées et collées les feuilles mortes... Un matin à Brest, en

descendant du dortoir, j'ai senti devant la loge du concierge, l'odeur de fumée du bois mouillé qu'on allume. C'était en novembre. Que j'étais enfermé, alors, exilé et désirant ! Et comme je n'ai pas changé !

« Je te dirai » (pour parler comme les paysans) que j'ai relu ta dernière lettre et que j'y ai réfléchi. Il n'y a rien à ajouter à ce que tu dis du bonheur. C'est bien « le premier regard sur la terre merveilleuse », l'instant où je franchis la grille de la caserne, avec l'illusion que le bonheur est au dehors. Et pour vérité et sincérité, c'est bien ainsi que je pense, ce sont les restrictions mêmes que je désirais voir apporter. Mais comme il faudra que tes personnages vivent et sentent tout cela : ils ne diront jamais : ceci *doit* être conservé et ceci ne le *doit* pas ; il *faut* faire cela *pour* ; — mais ils « tendront la main », ils approcheront de « la terre merveilleuse », ils seront heureux ou ils ne le seront pas. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y aura pas une très forte démonstration sous-entendue, mais il ne faut plus de traité de morale, plus de Maeterlinck, plus de Nietzsche. Nous sommes après *les Nourritures*. Tous les livres sont jetés.

Cette simple remarque faite, je suis enchanté de tout ce que tu dis, et je sens bien tout ce qui vit sous la forme abstraite. J'avais en commençant l'intention de reprendre tout cela et de l'approuver de mon point de vue. Mais à quoi bon. Je t'en reparlerai. — Seulement : à Azay-sur-Cher, je pensais beaucoup à ta lettre et j'y pensais encore en te racontant la journée au bord de la rivière, c'était ma réponse.

***

Quand j'étais autrefois à Nançay, dans un pays que je désirais merveilleux, inconnu et unique, je n'aimais pas à voir des gens connus ou qui venaient de pays connus. Je me rappelle avoir attendu des parents qui venaient dans des voitures de villages très éloignés. C'était une déception et un dégoût, quand la tante, en descendant de voiture, tenait des propos mille fois entendus et jetait sur le monde un regard assuré. On sentait en elle la certitude qu'elle n'avait plus rien à apprendre sur le monde et sur la vie ; qu'elle n'était rien de nouveau, qu'elle n'apportait rien de nouveau, mais qu'elle avait appris depuis longtemps, comme tout un chacun, la vérité sur tout.

Qu'il y a de femmes ainsi, qui portent avec elles sur leur visage et dans tous leurs gestes, l'assurance misérable de celle-là. Et combien nous est chère et désirable, par contre, celle qui, au soir, à la descente de la voiture, nous apparaît ah ! toute songeuse encore, toute mystérieuse comme le pays d'où elle vient, et les yeux inquiets et éblouis devant le monde nouveau.

Mais en avoir connu de telles — et n'en aurais-je connu qu'une — me fait croire aux autres, et c'est pourquoi Miss Alicia Clary ne m'inquiète pas.

***

A mesure que j'écris je sens combien il est inutile que je t'écrive tout cela et comme je te le dirai aussi bien jeudi. Aussi je ne continue pas. J'ai à te parler de l'Homme qui tombe, de l'aéroplane Wright dont j'ai rêvé plusieurs fois, de l'automobilisme, de *l'Ève future*, que, pour contredire maman, j'appellerais la Recherche de l'âme ou le Désir de l'âme ; d'une tendance néfaste que je me découvre en ce moment à formuler le style que je me suis créé — et qu'au contraire je veux qu'il continue à se chercher et à tâtonner délicieusement, comme des mains, dans l'obscurité, sur un adoré visage de femme.

Je te serre la main et je te prie de transmettre à tous, en particulier à Pierre, mes bonnes amitiés.

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Mardi 29 septembre 1908

Mon cher Henri,

J'avais demandé que tu m'écrives une seconde lettre pour te faire mériter par un peu de peine ce que je voulais te répondre. Mais maintenant je suis bien las et je ne saurai pas dire, comme j'aurais voulu, mon impression sur ton avant-dernière lettre. Un peu avant de la recevoir, à propos de petits riens, j'avais exhumé à part moi mes vieux griefs contre ton art, et ce reproche que je t'avais jadis grossièrement formulé par le mot de sensiblerie. Je m'irritais rétrospectivement contre un certain *jammisme* que je croyais découvrir dans tes tendances, contre une trop facile passion pour les petites choses, contre cette espèce d'optimisme placide, qui fait apparaître comme paradisiaques la vie de ferme, le travail des champs, etc... J'ai ainsi par moments de grandes injustices sans motifs contre ceux qui me touchent de plus près. C'est la réaction inévitable du développement de mon originalité. Mais il suffit de la moindre occasion pour dissiper ces préventions.

Quand j'ai lu ton récit de la soirée dans le jardin avec la petite fille, j'ai compris jusqu'aux larmes en quoi cela était infiniment distant de Jammes et terriblement beau, et profond, et près de moi. Ce que je hais en Jammes, surtout depuis qu'il est catholique, c'est qu'il est satisfait ; c'est qu'il trouve *tout ça* bien, comme

on est content de l'ordre qu'il y a dans une chambre. Cela lui donne un ton bénisseur, placide, ecclésiastique, au plus mauvais sens du mot. Je ne peux pas supporter qu'on ne tienne pas compte de la douleur, qu'on prétende parler de la vie et la trouver belle et complète et harmonieuse, alors que sa beauté est dans ce qu'elle a d'insupportable et de trop cruel au cœur. — Et justement c'est cela que j'aime tant dans ce que ce simple passage de ta lettre me fait entrevoir de ton œuvre. J'aime qu'il n'y ait là dedans aucune justification, aucun paradis, aucune déchirure dans les nuages où apparaisse le Bon Dieu. J'aime que cela soit simplement là, qu'il n'y ait que ce jardin, cette lampe et cette petite fille, et qu'autour la nuit ne recèle que l'universelle douleur et l'universelle vanité. C'est en cela que c'est près de moi, et si terrible, et si doux, parce que le seul vrai calme est celui qui provient d'une certitude désespérée. — Même en le relisant je ne peux expliquer davantage pourquoi ce passage m'est devenu si important, pourquoi il me donne un vrai et passionné désir de lire ton œuvre enfin réalisée. Et je ne peux m'empêcher de rire en songeant à la puérilité de mon injustice.

Et je revois aussi ce que j'appelle « l'élargissement de la vallée du Cher » et je trouve cela beau, et délicieux, et si nouveau sans qu'on puisse déterminer en quoi. Et je voudrais enfin que tes personnages s'éveillent en ce pays « sans nom », qui serait un jardin et aussi une immensité de landes, et aussi...

***

Tu as raison de ne pas croire à Miss Alicia Clary. Et j'ai raison d'y croire, parce que ma spontanéité est partiale, exclusive, injuste, et qu'il m'est impossible, si ce n'est en mes clairvoyances, d'accepter les autres, ou de savoir les découvrir. Mais c'est justement en cela que consiste ta spontanéité, dans la création par le regard, dans l'écartement de ce qui cache l'âme. Et qu'il serait ridicule de supposer que l'un de nous deux est dans l'illusion !

***

J'avais eu l'intention de t'écrire qu'à moi aussi, et même en dehors de toutes les circonstances présentes, le moment de la rentrée m'était cher et émouvant, de la rentrée à Paris surtout. Tu sais que le désir de retrouver les quais, m'a fait, il y a trois ans, pleurer plusieurs jours. Maintenant encore je sens que je vais aimer tout cela, malgré la misère, la perspective du travail formidable et le dégoût que j'avais insensiblement acquis de Paris au mois de juillet.

Il y a bien des choses à ajouter à ce que j'ai dit sur le bonheur, et je les ajouterai. Cela devient d'une complexité effroyable et

délicieuse. — J'ai senti avec plaisir que tout ce que tu m'écrivais de recommandations ne portait pas contre ce que j'ai déjà en tête. N'aie pas peur, il n'y aura aucun : *Il faut.* Je te donnerai de vive voix un exemple de *l'expression des idées par l'action*, que je projette. Tout sera agi. Rien ne sera généralisé ni transcrit en formules morales. J'ai décrit hier à Lhote quelques passages, et j'ai vu qu'il était saisi.

Je ressens, peut-être pour la première fois, une confiance, une certitude que c'est là mon œuvre, qu'augmente la constatation de comment tout mon développement m'a amené à cette conception.

***

Lhote est refusé au *Salon d'Automne*. Il n'avait envoyé qu'une assez grande toile. Morice lui a écrit aussitôt, que, sans avoir vu sa toile, il était certain que c'était une injustice et qu'il allait quand même parler de son tableau dans *le Mercure*, dès qu'il l'aurait vu. Lhote m'a proposé d'aller voir Morice de sa part, pour qu'il appuie en faveur de la réception de mon *Rêve* au *Mercure*. J'ai accepté.

Lhote m'a dit des choses terribles, parce qu'elles impliquent une foi en l'art, une croyance qu'il n'y a que cela, que je trouve presque abominable. Il m'a demandé : « Mais enfin est-ce que ça vous serait possible de coucher dans un lit Louis XV ? » Et pourtant je suis très attaché à lui.

Il va peut-être faire une exposition chez Druet.

***

Je lis *Messaline* de Jarry. Lhote voudrait que je trouve cela admirable. Ça ne l'est pas. Je me demande simplement s'il y a de très belles choses au milieu des incohérences et je crois que vraiment oui. Le style, un peu mallarméen, est souvent éblouissant. Il y a de ces scènes féroces, obscènes, logiques et absurdes, comme seul Jarry pouvait en inventer. Ubu est latent, bien que sans cesse volontairement masqué. Il y a par instants une grandeur de l'obscène qui est stupéfiante, parce qu'on se demande comment on peut donner cette impression.

***

En finissant, je te prie, si tu restes à Paris, de m'épargner le plus possible les *tentations* (théâtres, expositions). J'ai juste le temps de faire ce que j'ai à faire.

Pierre et Marc te renvoient beaucoup d'amitiés.

A jeudi, j'espère, bien que ta semaine dure encore.

JACQUES

Si tu la vois avant moi, tu montreras la lettre à Isabelle.

A Henri Fournier, à Laval

Jeudi 15 octobre 1908

Mon cher Henri,

Je suis allé au dîner du quatorze et je n'y retournerai jamais, quand même tout mon avenir en dépendrait.

Après avoir erré sur le boulevard Saint-Denis à la recherche d'une taverne Saint-Denis qui n'existait pas, j'ai fini par entrer au Grüber où j'ai avisé une bande patibulaire, ivrognes glabres et femmes indescriptibles, affalée autour d'apéritifs. Morice, le seul que je connusse, n'y était pas. J'ai eu une première velléité de m'en aller. Mais embarqué dans l'aventure j'ai voulu aller jusqu'au bout. Morice est arrivé, nous invitant à monter. Je suis presque sûr qu'il ne m'a pas reconnu (j'avais un costume tout différent). Ça a achevé de me donner froid dans le dos.

On a défilé devant la caisse, on payait et on vous donnait un ticket. Il y en avait qui disaient : Deux ! comme au Métro. Je m'attendais à trouver le contrôleur en haut de l'escalier.

Là-haut c'était la bousculade. Il y avait plus de monde qu'on n'en attendait. Aussi on se battait autour des portemanteaux, et on se précipitait vers les tables, au premier arrivé, pour avoir une place. J'ai aperçu Chapon qui s'était dém... et caressait sa barbe sur son assiette en attendant le potage. Les autres figures continuaient à m'être inconnues. J'avais envie d'être mort.

Enfin j'ai avisé L. C. que j'avais vu chez Ch. et je me suis mis à côté de lui à des tables improvisées pour les derniers venus. En face de nous des « types » qui ont commencé à s'inquiéter s'ils auraient des hors-d'œuvre. Un méridional à grosse cravate rouge bouffante. On entendait partout des demandes d'assiettes, de couverts. Il y avait tout près de moi Jean Dolent, un vieillard courtaud, entouré de trois grues de haute volée, avec des chapeaux aéroplanes. C'étaient les trois sœurs. L'une était, je crois M^me^ A. (Les Jeux de la Flamme, etc...). ce qui a ému L. C.

L. C., le seul à qui j'aie adressé la parole (j'ai d'ailleurs constaté que lui non plus ne connaissait personne, bien qu'il avouât n'avoir pas manqué un de ces dîners), m'a bafouillé sur un tas de choses. D'abord sur Villiers. « C'est très beau, mais très dangereux », répétait-il sans cesse. Et comme je lui demandais pourquoi, il a fini par m'avouer : « Parce que ce n'est pas dans la vie ». Il a avoué aussi admirer le « génie » de Claudel ; mais il sent le besoin de condenser chaque page de *l'Arbre* « en une ou deux pensées » et à un moment il a dit : « On ne peut pas contester qu'il n'y ait énormément de bafouillage ». Cependant je suis sincèrement persuadé

que c'était un des plus forts de l'assemblée et peut-être le seul qui ait lu Claudel.

A un moment je l'ai vu, ce pauvre crève-misère, jeter vers mon assiette un œil d'envie, parce que j'y laissais ma part de lièvre par trop mal d'estomac.

Il y avait un autre béat en face de moi qui disait n'avoir jamais rencontré personne avec qui causer au dîner du quatorze, mais qu'il revenait espérant toujours qu'on arriverait à « fusionner ». C'était d'ailleurs à un Brésilien qu'il disait ça ; l'autre n'a pas compris.

A un moment j'étais tellement écœuré que j'ai cessé de parler à L. C. Puis peu à peu je me suis mis à sourire d'orgueil.

Morice a parlé, la bonne poire. Il a étalé son carriérisme, cet affreux pathos humanitaire, artistique et social ; je pensais aux Fêtes humaines.

Pourtant une liste a circulé, sur laquelle j'ai lu :

Lebasque — De Mathan — A. Le Beau — Kees van Dongen.

J'ai aperçu Desvallières, longue figure artiste, mais assez belle et creusée.

J'aurais voulu voir les autres.

A un moment le « béat » a dit au Brésilien : « C'est Jean Dolent ! C'est un très grand écrivain ». Et pour s'en mieux assurer il s'est adressé à un bouffi : « N'est-ce pas que c'est un très grand écrivain, Jean Dolent ? » L'autre a acquiescé vivement, la bouche pleine.

***

Je suis parti à dix heures. J'ai filé à l'anglaise.

***

Ce matin j'ai relu ceci que dit Avare :

Ils mourront tous, et la mort n'a point de nom parmi eux.

Mais moi, je la dévoilerai et je l'établirai en gloire,

Et je planterai une lumière devant sa porte qui est comme l'orifice d'une ville.

Et ils n'en passeront point le seuil un par un, mais ils fondront en bas comme de la neige ; tout d'un coup ils descendront tous ensemble comme des feuilles, comme des bandes d'oiseaux !

Je frapperai cette habitation de corruption,

Et comme un huissier qui apparaît, chassant le peuple, avant qu'on ne fasse la cérémonie,

Je ferai reculer du lieu la race humaine.

L'heure est venue ! Et c'est pourquoi je suis saisi de joie, voyant ce feu,

Comme quelqu'un qui, fixant ses yeux dans la nuit, y voit une lumière paraître.

Écris-nous.

JACQUES

—

A Jacques Rivière, à Paris

Laval, dimanche matin, 18 octobre 1908

J'ai reçu ton compte rendu du 14. C'était prévu mais nécessaire. Il fallait que tu voies cela.

Je ne suis pas allé au Mans. Wright est en panne pour quelques jours.

S'il fait mauvais temps dimanche prochain, au lieu d'aller au Mont Saint-Michel, je prendrai le train de Paris.

Les grands événements d'ici sont l'arrivée d'un cirque et, ce matin, la baïgnade de ses trois éléphants.

J'ai passé l'après-midi d'hier dans le jardin public qui domine admirablement la ville. Malheureusement, à l'instar de Paris, on l'appelle « Le Jardin des Plantes ».

Cet après-midi, nous irons peut-être à la campagne. Les environs, La Trappe, Saint-Brethevin, et la vallée de la Mayenne doivent être très beaux. Le bel automne ! Et comme cette soirée de dimanche va passer doucement à Versailles ; cependant que ce pauvre petit Bichet, au fond de la Beauce, désire aller à Rome.

Embrasse Isabelle.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Laval

Dimanche

Mon cher Henri,

Je n'ai pas l'intention de faire de ceci une lettre, mais une simple nomenclature.

J'ai été à la Sorbonne pour ton histoire. Le vieux bonhomme s'est montré sympathique, mais sceptique sur la validité de ta dispense. Il a murmuré : « Puisque l'Académie décide ainsi, je suis couvert », et il a épinglé la lettre à ton dossier. L'examen commence le 3 novembre par la version latine. Mais il m'a recommandé de vérifier sur l'affiche qui « paraîtra ultérieurement » si l'ordre des compositions n'est pas changé. A ta place, à moins que ces jours de permission n'empiètent sur les 15 jours légaux, je demanderais

de toute façon depuis le 31 octobre soir jusqu'au 7 novembre. Et même s'ils devaient empiéter, il vaut mieux tenir que voir venir.

***

Au dîner du 14 j'ai appris par L. C. que Gide allait fonder une revue, *la Nouvelle Revue française*, je crois, avec Montfort ?! et Ch. L. Philippe. Etrange ! Si *le Mercure* s'obstine à ne pas me publier, j'enverrai mon *Rêve* directement à Gide.

Il y avait au banquet le rapin immonde et espagnol que tu avais vu avec Fort et que nous avons rencontré ensemble une fois dans la rue. Fort devait y être. Mais je n'ai même pas eu le courage de le demander.

Frizeau m'a envoyé : *Bouclier du Zodiaque* de Suarès. J'ai commencé à le lire. Il y a quelques très belles choses que nous connaissions et d'autres — serait-ce que je suis fatigué ? — assez mauvaises. Mais le mauvais est si volontaire, si féroce, si désespéré qu'on ne peut s'empêcher de s'y attacher. D'ailleurs dans l'ensemble le grand défaut c'est l'obscurité.

Je ne t'écrirai pas de cette semaine, parce que rien que mon travail me prend tout mon temps et m'ôte toute force. A dimanche n'est-ce pas ? Nous venons du Musée Guimet où nous n'avons pas vu de miniatures persanes.

Ton J. R.

Tu me feras tant de plaisir de nous écrire *la Route qui descend, l'hiver* [1].

A Henri Fournier, à Laval

Mardi 1 heure, décembre 1908

Mon cher Henri,

Visite Gide-Schlumberger [2] dépasse toute espérance. Gide charmant, familier et causeur. Très « intéressé », sinon pris par la peinture de Lhote, faisant presque son affaire personnelle de l'introduction de Lhote auprès des marchands, de Druet probablement, parlant naturellement un peu de Denis et de « Théo » (Van Ryssel-berghe) mais sans exagérer, aimant bien les dessins de Rouault.

En ce qui me concerne, s'intéressant beaucoup à moi, me faisant dire ce que j'ai écrit, m'assurant qu'il allait lire mon article

1. Réponse à un passage d'une lettre du 15 octobre adressée à toute la famille : « Je projetais une lettre où il aurait été question d' « une route qui descend, l'hiver » ; et où j'aurais présenté ma collection de gens « sans âme ».

2. Chez André Lhote, qui avait prié Jacques Rivière de venir l' « assister ».

sur Claudel, m'offrant la collaboration à *la Nouvelle Revue Française*, qu'il vient de supprimer après le premier numéro et qu'il va refonder en la débarrassant de Montfort et consort, se disant inquiet du titre : *Introduction à une Métaphysique du Rêve*, m'offrant d'aller chez lui porter quelques tableaux de Lhote qu'il prendrait en garde, si besoin était, et finalement, au moment de nous quitter sur le boulevard Montparnasse, me demandant ma carte, et me donnant la sienne.

Je suis très content. Je te décrirai le type samedi, car tu viendras, *Pelléas* en matinée étant imminent, je crois.

L'air beaucoup plus souple, insinuant et gamin que le grand André Gide timide et froid de chez Bernheim. Tête superbe, qui inquiète un peu d'abord et gêne. Lhote trouve des ressemblances avec Baudelaire.

Claudel vient en juin. C'est formidable.

Ton

J. R.

Se débarrassant dès presque l'entrée de son pardessus, et une fois assis, se prenant le genou dans les mains, se renversant en arrière, allant toucher.

Respirant fort presque tout le temps.

Demandant au début la permission de ne pas « s'exclamer ! »

Restant environ 1 heure et quart.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris. Jeudi soir, 31 décembre 1908

Mon cher Jacques,

Tu n'auras pas le temps de me répondre avant ton retour. D'ailleurs il n'y aura sans doute pas de réponse : si tu as quelque chose à *m'écrire*, tu m'enverras cela à Laval.

Pour la première fois, l'année se finit à Paris. Nos vacances de l'An ne se passent pas dans la grande maison chauffée, tout environnée de la campagne gelée. Il n'y a pas de gens en sabots qui passent dans la rue. Paris nous tient bien, cette fois.

J'ai pour Paris cet amour qu'a Suarès ; cet amour qui est fait d'horreur, d'épouvante et aussi de vieille intimité. Personne misérable, qui est ma compagne depuis longtemps, dont je connais tous les gestes familiers, sans pouvoir deviner quel affreux secret elle dissimule.

Coins de rues éclairés, la nuit. Je les connais et c'est la même

épouvante, chaque fois. Trottoirs déserts. Maisons, boîtes alignées avec leurs recoins, leurs lanternes. Je suis le roi de tous ces jouets ; et derrière ces murs que je touche, tout un peuple d'hommes, que je ne connais pas, dort.

Il m'est revenu de vieux projets pour quand, d'abord, j'aurai fini «Le Pays sans Nom». Je ferais pour Paris un peu ce que j'aurai fait pour « le Pays ». Je trouverais les paysages avec leurs âmes qu'il y a derrière ces canailleries sentimentales de Paris, quand les filles les chantent avec la naïveté de leur cœur. Je trouverais le paysage qu'il y a derrière les décors du café-concert quand les filles les regardent. Ce serait un monde aussi mystérieux, aussi épouvantable que celui de mon premier livre.

Pour l'instant, je suis dérangé. Il faut que je finisse cette lettre à peine commencée. Il est 8 heures du soir.

Je voulais te dire plusieurs choses qui auraient fait de petits topos amusants et poseurs, mais tout de même ç'aurait été trop petits topos.

Je t'envoie tout bonnement ce que j'ai écrit il y a une quinzaine et que j'ai envoyé au petit Bichet. Je joins sa lettre qui est intéressante. Il a une façon exquise de critiquer à côté. Où a-t-il vu des « assonances » ? Et les vieux contes allemands ! Il est vrai que j'aime assez cette façon de se tromper sur moi et de comprendre fantastique là où j'ai voulu faire émouvant.

***

— Hier, j'esquissais devant M. B. l'après-midi où tu m'as annoncé ce que tu ne m'as pas dit. Je l'ai vu si ému que les larmes lui sont venues aux yeux. C'est un vieux bonhomme pour qui j'ai beaucoup d'affection. Mais je ne veux pas te le décrire tel que je le vois. Depuis le four N., je suis brûlé pour toi comme Gide pour Druet.

Je suis allé chez Druet. Installation merveilleuse. Beaux Rouault — Beaux Van Dongen, mais avec une tendance vers l'affiche. D'ailleurs il expose à *la Comédie Humaine*, Galerie Petit.

— Chez Mlle Weil deux beaux Rouault : un *Fantoches* et un cirque tout noir et bleu où les mouvements des spectateurs et des clowns ne sont que des lignes noires entrelacées. J'ai demandé à Mlle Weil si le Rouault que nous désirions pour M. Frizeau était vendu. Elle m'a dit qu'elle le lui demanderait aujourd'hui. Mais c'est peut-être une gaffe de lui avoir parlé de tableaux que Rouault vend en dehors d'elle. Elle a d'ailleurs été fort aimable et m'a montré de beaux... Je dis beaux, simplement, à dessein, parce que maintenant j'ai une admiration très sincère et inquiétante pour

tous y compris Braque. Chez Kahn-Weiler j'ai vu surtout un Girieud délicieux : *les Vendanges de Noé*, suite de quatre tableaux : *l'Automne*. C'est admirablement composé : il y a la file de femmes qui apportent les hottes et les remportent vides. Le pressoir à droite. Au premier plan au centre, je pense, Noé et Sem. A gauche une treille où des femmes se reposent en cueillant des grappes, charmantes, hanches élargies, grands yeux mystiques. Le tout en claires couleurs pures comme un vitrail.

Ta main en 1909.

HENRI

1909

A Henri Fournier, à Laval

14 janvier 1909

Mon cher Henri,

Tu as lu le compte rendu de *Monna Vanna* et tu as vu le programme de Lamoureux dimanche (Chabrier, Debussy, Mozart). Pour moi j'aurais assez de plaisir à entendre *Monna Vanna*. Mais pour toi je pense qu'il te sera impossible d'aller aux deux. Et alors ne vaut-il pas mieux le concert ? A toi de décider.

Seulement je t'avertis qu'il y a de la révolution dans la maison, parce que Rosalie est partie lundi et qu'on ne trouve pas de bonne. Aussi y aura-t-il peut-être des difficultés pour décider ta mère dimanche. Si tu crois pouvoir les vaincre (moi je ne me mêle de rien), on ira au concert. Sinon allons à *Monna Vanna*.

Réfléchis et tiens ta solution prête pour ton arrivée samedi soir.

Ma visite à Rouault a duré plus d'une heure dans la pénombre d'un vaste salon ciré, hanté d'immenses Moreau et de faïences admirables du disciple. Elle a été passionnante. Je te la raconterai et j'essaierai de te décrire cet homme féroce et extraordinaire, tout plein de grandes colères, et chrétien, et qu'on sent si terriblement fort.

***

J'ai écrit et envoyé à Gide. Je n'ai pas encore de réponse.

***

Il y a de grandes choses sur la métaphysique que seul je serai capable de dire.

***

J'ai *la Vie Unanime*. Il y a des choses très bien décidément, bien qu'aucune pièce ne soit entièrement bonne.

Ton J. R.

A Henri Fournier, à Laval

Mardi 19 janvier 1909

Mon cher Henri,

Je t'envoie un mot de Lhote renfermé dans une lettre à moi.

Hier au moment où j'allais partir j'ai reçu de Gide un bleu ainsi conçu : « Une triste dépêche m'appelle en Normandie. Je suis forcé de vous prier de retarder votre visite de quelques jours ».

Ton JACQUES

Dans ma lettre Lhote dit en parlant de toi : « Je n'ose lui demander de me copier le *Dialogue* et *la Femme Empoisonnée*. J'aimerais cependant bien les relire ».

A Henri Fournier, à Laval

26 janvier 1909

Mon cher Henri,

Gide a été cent fois plus exquis que je ne l'avais rêvé. Je suis resté deux longues heures avec lui dans son exquise villa à compartiments, à petits escaliers de bois, à portes dissimulées sous des paravents. Pour tout résumer, je lui ai tout dit. Partis de Claudel et de Suarès, nous sommes assez vite arrivés à moi. Il me croyait chrétien. Je lui ai expliqué ma rencontre avec Nietzsche et avec Ménalque, et comment le christianisme n'était pour moi que l'éternelle tentation. Puis je lui ai raconté tout mon livre. Il écoutait avec une extrême attention. Il m'a dit à peu près ceci : « Je comprends tout. Il faut que ce soit écrit le plus tôt possible ».

Il va peut-être publier quand même *la Métaphysique du Rêve* dans *la Revue Française*. Il m'a demandé d'écrire pour le numéro d'avril un compte rendu. Je lui ai proposé celui de *Bouclier du Zodiaque*. Il a accepté avec joie.

Je renonce, trop fatigué que je suis, à te faire sentir ce qu'a été cette visite. Jamais je n'avais eu cette émotion de sentir que les

mêmes pensées que les miennes naissaient à mesure de mes paroles dans quelqu'un de si près de moi. Je crois qu'il m'a compris terriblement, et avec lui-même. Des mots qu'il m'a dits à de certains moments me le font penser.

Il m'a annoncé au début qu'une actrice, Marie Kalff, était venue le voir et lui demander comment faire pour avoir tout de suite, avant huit jours, l'autorisation de Claudel pour jouer *la Jeune Fille Violaine*. C'est Bour qui veut la jouer au *Nouveau Théâtre d'Art* (?) ; et il faut que ce soit tout de suite, ou c'est manqué. On ne peut même pas attendre l'autorisation par lettre de Claudel. Il faudrait lui télégraphier. Mais voudra-t-il consentir à ça sans détail ? Gide pense à constituer immédiatement les amis de Claudel, dont moi, en un petit comité qui prendrait la décision. C'est très angoissant.

Je finis sans avoir pu te dire à quel point cette entrevue a été précieuse et unique. Dimanche j'essaierai de te le faire mieux comprendre par des détails. Mais je ne sais pas dire de détails.

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Paris

Laval, le 26 février 1909
Cercle des Élèves-Officiers de Réserve

Mes chers,

Il n'y aura pas d'Henri demain soir. On ne peut partir qu'à 6 heures.

J'irai passer la journée de dimanche dans le village de Brûlon — Sarthe — chez un ancien camarade du lycée de Brest, dont les parents sont boulangers. Il est élève-officier, avec moi. Le motif de ce voyage est une excursion aux grottes de Saulges.

On a, cette semaine, abattu un travail formidable ; plus sérieux qu'on ne l'avait cru d'abord, puisque plusieurs élèves sont en passe d'être éliminés. Je compare cette semaine à celle de l'oral de Normale. 16 interrogations. Topographie et Lecture des Cartes ; Éducation Physique ; Règlement sur la Gymnastique ; Tactique des Trois Armes ; Organisation de l'Armée et Législation ; Service Intérieur ; Service des Places ; Règlement sur les Transports de Troupes ; Correspondance Militaire ; Travaux de Campagne ; Fortification ; Service en Campagne ; Matériel de Tir ; Artillerie ; Comptabilité et Administration ; Règlement de Manœuvres. — La parfaite insipidité de cette énumération évoque bien l'absurde vie de bénédictins qu'on mène ici depuis dimanche. J'ai la barbe longue et l'aspect misérable. Mes notes oscillent entre 15 et 20 ;

mon rang sera suffisant ; il reste-la semaine prochaine consacrée aux exercices pratiques. Je suis content tout de même d'avoir pu fournir cet effort de tête, sans trop de fatigue.

Cependant la neige s'est remise à tomber. La morne campagne du Maine est près de moi, misérable comme une servante au repos, sans autre espoir ni pensée que le travail à reprendre.

Encore une fois le soleil s'est caché, et on oublie que l'été va venir, dans une autre campagne !

— N'y aura-t-il personne pour me parler de *l'Or du Rhin ?* de la visite à Gide ? de la soirée de dimanche dernier ?

Et de mon costume de la Sama ? Si nous sommes libérés plus tard que le 10 mars, j'irai à Paris le samedi 6. Je pourrai donc l'essayer.

Je vous embrasse tous.

HENRI

J'achève *l'Idiot.*

A Henri Fournier,. à Laval

28 février 1909. Dimanche soir

Mon cher Henri,

Nous avons été bien attrapés de ne pas t'avoir. Ne voyant pas de lettre vendredi soir je comptais sur toi. Mais ta lettre est arrivée samedi. J'étais bien ennuyé parce que j'avais une foule de choses à te dire.

D'abord tu sais que je devais aller voir Gide vendredi. Mais à midi j'ai reçu un bleu : il était appelé dans mon quartier. Il m'offrait de passer chez moi, ou d'aller se promener avec moi. Je l'ai attendu en achevant de recopier mon article sur Suarès, que j'avais une dernière fois remanié le matin même. Je crois que tel qu'il est il te plaira assez.

Gide est arrivé vers deux heures moins le quart, avec toujours son exquise simplicité. Il s'est débarrassé de son manteau, s'est assis dans mon fauteuil, et a pris son attitude favorite, les mains nouées sur ses genoux croisés, la tête penchée en avant. Nous avons beaucoup causé. Il a lu mon article lentement, avec beaucoup d'intérêt, je crois, et a eu l'air d'en être satisfait. Le numéro d'avril comprendra : « Un article de protestation sur l'attitude de la presse à la mort de Mendès, par Gide, *l'Hymne du Saint Sacrement* de Claudel, la suite de *la Porte Étroite* de Gide, des *Poèmes en prose* de René Bichet et mon compte rendu. Nous serons bien encadrés.

Gide m'a parlé de Dostoïewski. Il insiste pour que je ne continue

pas après *l'Éternel Mari*. Il dit : Ou cela gênera votre travail, ou la prise ne sera pas assez forte. — Je lui ai parlé de *l'Idiot*. Il m'a dit qu'il n'y avait jamais trouvé aucune inutilité, que toutes les longueurs lui semblaient justifiées. Il parle des *Possédés* comme étant le plus terrible et le plus grand. Tourguénieff l'a intéressé jadis. Mais il le trouve maintenant trop lettré, et bien petit dans l'ombre de Dostoïewski.

Gide n'aime pas Villiers, excepté *l'Ève Future* et *Tribulat Bonhomet*. Il m'a dit avec un rire : « Je le trouve insupportable ». Mais vite il a ajouté qu'il l'avait beaucoup aimé et m'a demandé depuis combien de temps je le connaissais. Pour prendre date, et au risque de te faire t'écrier que c'est sous l'influence de Gide, je m'interroge, et ne suis plus sûr d'aimer encore Villiers.

Nous avons parlé de Poë. Gide l'aime beaucoup. Il était en colère d'un article brutal de Suarès-Scantrel. Il m'a récité des vers *d'Hélène*, « *les barques nicéennes...* » Connais-tu ? Nous nous sommes enthousiasmés sur *la Dormeuse*.

Encore ceci : nous avons échangé nos lettres de Claudel. Il m'a parlé de Jammes, de *Rayons de miel*, et de quelques critiques grammaticales qu'il glissait, mélangées aux éloges, dans son compte rendu. Il a dit : « Ça l'agacera. Mais tant pis ! »

Il m'a conseillé, après la publication de mon compte rendu, de demander à Suarès *Bouclier du Zodiaque*.

En partant il m'a offert de me donner tous les livres de lui (Gide), qui me manquent. J'ai peur seulement qu'il oublie de me les envoyer.

Il est très tard. Je n'ai plus que le temps de ramasser en quelques mots le reste :

Nous n'avons pas pu avoir de places pour *l'Or du Rhin*.

Gide m'a presque ordonné d'aller voir Isadora Duncan. J'irai mercredi.

Je voulais te faire une blague. Mais j'ai oublié.

Tâche de venir samedi.

Peut-être redonnera-t-on encore *l'Or du Rhin*.

Tout le monde t'embrasse.

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Paris

(Saulges (Mayenne). Carte postale représentant l'intérieur des grottes. Dimanche 28 février 1909)

Cette photographie au magnésium ne dit rien. Le plus impressionnant est la première grande salle, où « ils » vivaient dans la nuit

et la tiédeur lourde ; et où les gens de Saulges ont trouvé leurs os et leurs pierres taillées. Ensuite, ce sont d'étroits boyaux qui mènent à de petites salles aux piliers de calcaire, avec des couleurs sombres que la lampe révèle rouges et bleues, puis des gouffres où l'on descend par des marches suintantes, et dont le fond est une eau claire qu'on n'a pu sonder.

A Jacques Rivière, à Paris

Laval, 3 mars 1909

Mon cher Jacques,

Je te dirai que j'ai beaucoup souffert pendant ces vingt-quatre heures passées dans le village de Brûlon, chez un boulanger.

J'ai eu beau me faire très simple et très petit enfant, j'ai bien vu que l'émerveillement de telles aventures était maintenant fini pour moi.

Je le savais que nos voyages, notre expérience (voir *la Métaphysique du Rêve* de Jacques Rivière) et nos topographies nous empêchaient maintenant de partir à la découverte, et que jamais plus rien ne serait nouveau pour nous.

Je savais qu'on ne peut plus entrer maintenant dans un village ou dans une boutique, avec l'ignorance merveilleuse de ce qu'on y va trouver. Je savais que monter dans les chambres du haut, pour coucher dans la grande maison inconnue, ne me serait plus, comme autrefois, tant de douceur et de mystère. Je savais bien que maintenant nous connaissons tout et que tout est prévu, mais le délice de cette maison où l'on m'avait fait venir a rendu mon mal d'indifférence plus douloureux encore.

Car mon enfance se serait exaltée et égarée parmi toute cette famille serrée autour de la table, le soir. Le plus petit est resté auprès du feu, la tête dans ses mains ; il suit son étrange pensée, tout en recueillant avidement ce qui se dit — et cela fait un mélange qui le passionne et le désespère. La salle où l'on se tient est toute entourée d'autres chambres et de réduits noirs où donnent des portes mal fermées. Quelle est celle derrière quoi je verrai les corbeilles allongées et les grillons gris du four ?

— Village dont ils parlent tous et que je ne connais pas, nocturne et glacé tout autour de nous. A quoi mènent tes rues qui se coupent étrangement ? De quels hommes et de quelles fêtes s'agit-il ? Fait-on ici l'école, la nuit, car il doit bien y avoir des pays d'écoles de nuit. Les enfants ont grand'peur d'y venir, mais ils viennent quand même, pour la joie d'être tous réunis dans la salle

noire et éclairée. Si ceux de la campagne, les plus loin, ne trouvaient pas le maître en arrivant dans l'école, qu'est-ce qu'ils feraient, quand tout le monde dort, et qu'ils verraient dans le champ d'à côté la lueur des fenêtres ?

Un escalier étroit mène à de vastes chambres. Dans la mienne, sur les cheminées et les encoignures, il y a des couronnes de mariées. De longs rideaux sont tirés sur de petites fenêtres très étroites percées dans l'énorme mur. Ce sont des fenêtres de château ; demain matin j'entendrai par là, de bonne heure, des bruits familiers et inconnus ; le soleil se peindra en carré sur le rideau rouge ; et quand je l'aurai tiré, j'apercevrai dans l'embrasure étroite tout un profond paysage.

A quelle fontaine ma toilette de ce jour se fera-t-elle ? Sur quelle eau — de quelle pompe éclaboussante — vais-je pencher mon visage ?

La boulangerie, où nous avons joué le soir, que de recoins et de cachettes elle avait, du côté du four ! Et, incliné sur un cahier de musique posé sur le pétrin, le plus naïf de nous jouait des airs, car la terre battue, sous nos pieds, invitait à la danse.

Le petit jardin plein de neige s'avançait en terrasse sur le coteau. « C'est à ce petit mur, disait-il, que je viens m'accouder, quand les soirées de grandes vacances meurent de désir et d'ennui. Cette ligne de faîte que vous voyez, tout là-bas, s'évanouir vers la vallée, dans la brume — elle est alors nette et nacrée comme le fond d'un coquillage ; car les buées irisées, les pollens bleus du printemps se sont évaporés au soleil ; et l'on peut voir, vers quatre heures, quand le soleil déjà penche les ombres, passer, sur le chemin jaune, les pèlerins de Sainte Agathe ».

Je repense à tout cela maintenant que, seul, dans l'étude froide et noire, j'ai la fièvre. Mais alors, j'étais si désolé et si glacé que mon seul recours fut la grande promenade à bicyclette, dans la campagne enfouie sous la neige. Cœur misérable du pays uniforme et désert, quelle pitié c'était en nous, ce jour-là, et comme nous nous sommes compris !

***

Voici dit ce que j'avais à te confier.

Je voulais te parler aussi de mes départs, les dimanches soirs. Mais c'est fini, maintenant.

***

Je voudrais bien te parler de toi. Mais je ne sais rien. Et d'Isabelle, mais je sais encore moins.

***

Je crois t'avoir dit que, en lisant la deuxième partie de *l'Idiot*, je n'ai plus compris mes reproches à la première.

L'Idiot a perdu, en gagnant le mal sacré, la FACULTÉ DE JUGER. Mais il y a bien longtemps, n'est-ce pas, que nous avons accédé à ce degré de sagesse. Je poursuis, pour ma part, dans ce livre, une émotion plus profonde, une notion plus subtile, et comme un sens nouveau que j'appellerai le « tact de l'âme ». Cette aperception de l'âme, soudaine, a parfois quelque chose d'épouvantable et de répulsif ; puis cette infinie délicatesse pour y toucher tire des larmes de sang. C'est à cela que Muichkine doit, non pas de tout expliquer, car il n'explique rien, mais de rendre « tout explicable » par sa seule présence.

Il était entendu, avant Gide, que Villiers était une admiration rétrospective.

Dis-moi ce que tu voudras d'Isadora Duncan. Je n'aime pas les reconstitutions. Ce sont là admirations d'esthètes ou, si le mot te blesse, d'artistes. — Mais n'iras-tu pas voir les nouveaux décors allemands avec éclairage du fond, à *l'Œuvre?*

Remercie maman des bonnes choses qu'elle me dit à propos de ta farce. Et, à ce propos, ne me provoque pas, car je deviens en ce genre d'une force extraordinaire. Dire ce que depuis cinq jours nous combinons de blagues à la neige, seul pourrait le faire convenablement celui qui est resté enseveli sous une avalanche poussée d'un premier étage. Il y a des photos que je vous enverrai.

Je t'embrasse. Et embrasse pour moi ta fiancée. Baisers encore à papa et à maman.

HENRI FOURNIER

Si je puis arriver samedi *vers 3 heures*, je le ferai, et si nous ne partons que le mercredi d'après.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mirande (Gers). Lundi soir, 5 avril 1909

Je t'enverrai au plus tôt mon affectation et mon adresse définitives.

Je voudrais bien rester ici.

H. F.

A Henri Fournier, à Mirande

Cenon, 8 avril 1909

Mon vieil Henri,

Je reviens de Bordeaux sans avoir l'annonce de ton affectation définitive. Je t'écris simplement par besoin dans l'espoir que ça t'arrivera toujours. Je n'ai rien reçu d'Isabelle aujourd'hui, bien qu'elle me l'ait promis dans sa dernière lettre. Je ne suis pas inquiet mais triste. J'ai un besoin affreux de la revoir. Il me semble qu'il y a déjà des siècles que je l'ai quittée. Je vais repartir samedi matin au lieu de samedi soir, mais sans l'avertir, pour la surprendre. Je dis comme elle : Je ne peux pas comprendre comment une si petite fille s'est arrangée pour si bien ligoter un si grand Monsieur.

J'ai passé une heure aujourd'hui avec Odilon Redon, chez Frizeau. Il paraît que j'ai eu une chance extraordinaire. Car il est comme un vieux chat paresseux qui n'aime pas les nouvelles connaissances. Arrivant après un bon déjeuner qu'il venait de faire, je l'ai trouvé par hasard accueillant. Il a été tout à fait exquis. Pour te l'imaginer, quelques détails : il a presque 70 ans. Il est entièrement blanc, a des lunettes, parle avec un léger accent de Bordeaux pas déplaisant, mais qui lui donne d'abord l'air bonhomme et un peu empêtré. Au fond il est très fin, et l'on s'en aperçoit vite, fin comme les rapports de ses petits bouquets. — Ce qui m'a ravi c'est de voir comme à son âge il comprenait bien les jeunes. Le récit de sa visite aux *Indépendants* était émouvant. Il a dit : « J'ai pris d'abord une aile qui était la moins intéressante, je me suis attardé, et ce n'est qu'au moment où l'on fermait que j'ai aperçu les meilleures salles ». Je me demandais : quelle aile veut-il dire ? Et je l'ai interrogé. Il m'a dit : « La bonne aile est celle où il y a Van Dongen ». Grand éloge de Van Dongen, de Verhœven (l'homme aux personnages en points rouges, bleus, qui dansent. Moi je trouve ça sans intérêt. Mais enfin Redon doit y discerner plus de choses que moi). Éloge de Girieud, surtout des fleurs. Grand éloge de Friesz à propos duquel il dit : les Maurice Denis, les Vuillard, etc.. sont jaloux, parce qu'ils se voient dépassés par des jeunes qui sont des coloristes et qui ne se contentent pas de croquer une petite impression, mais savent composer (à peu près textuel). Quant à Matisse c'est sa grande admiration. En voilà un qui est sérieux et honnête. Il raconte cette anecdote : après la nature morte du *Salon d'Automne* Matisse a reçu des commandes de natures mortes. Il disait : « C'est très bien, je suis content. Mais il faut les faire ». Redon le représente timide, appliqué, grave. C'est très curieux. — Ce qui est aussi très touchant chez Redon c'est son

culte de la couleur. Il disait : « On va au Louvre, on regarde les Poussin. C'est bien dessiné. On a du respect. Mais vite on va voir les Rubens et tout ce qui flambe » (j'interprète un peu).

— Enfin pour finir, ceci, qui est bien de la part d'un peintre de 70 ans : « A Paris, dans les expositions, c'est généralement la salle où l'on rit le plus qui est la meilleure ». En plus de tout ça, il a une grande admiration pour Suarès. Il dit qu'il a mis de la vie dans notre littérature, que c'est puissant, que quand il lit ça, ça l'entraîne. J'emploie à peu près ses expressions.

Lhote, d'après les reproductions de *Comœdia*, voudrait me persuader du bien de Marie Laurencin, et m'inquiète. Il va jusqu'à défendre le bon Rousseau, trouve une certaine entente des feuillages, et du caractère dans le visage de *la Muse*. Il me fait crever.

Gide ne me répond pas. Je soupçonne qu'il est au Mont Cassin chez ses bénédictins, et que ma lettre l'attend à Rome. J'ai relu hier *la Porte Étroite* ; j'en étais malade. Sans doute je comprends bien que cela me concerne spécialement, que je n'ai pas le droit d'exiger des autres le même enthousiasme. Mais pourtant je voudrais le trouver en eux ; j'aimerais tant que ceux que j'aime subissent cela comme moi. J'ai peur qu'en voulant en faire un compte rendu je ne puisse empêcher toute ma philosophie d'y passer. Et puis je n'ai plus qu'un jour pour l'écrire.

On t'attend ici à ta première permission. L'oncle F. t'invite à manger, coucher, habiter chez lui autant que tu voudras. Et de même à Saint-Victor. Tu verras Lhote. Il va d'ailleurs venir probablement à Paris avec un billet de quai.

J'écris à Schlumberger pour modifier la notice sur Lhote et supprimer la fin. Lhote y tient absolument.

Je t'envoie ces *Lettres de l'Ouvreuse* pour te distraire.

Ton J. R.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Mirande, le 8 avril 1909

Je suis décidément affecté ici où je t'attends, dans une petite maison assez exquise. L'accueil a été extraordinaire de simplicité et d'amabilité. La vie sera à la fois délicieuse et insupportable. Écris-moi toujours

H. FOURNIER,
sous-lieutenant de réserve
88e régiment d'infanterie
Mirande (Gers)

Je t'écrirai plus longuement dès que je serai installé et au courant.

—

A Henri Fournier, à Mirande

Mercredi

Mon cher Henri,

Je suis navré pour un tas de raisons. D'abord la consultation de l'indicateur me montre qu'il n'est pas possible d'aller te voir. Il me faudrait un jour et demi pour ne passer avec toi qu'une après-midi, et de plus cela me reviendrait assez cher (presque 20 francs). D'autre part l'auto n'est pas disponible, car elle doit partir samedi pour Biarritz et ne peut pas partir avant.

Autre raison : mon oncle Jean m'a dit dimanche que de Mirande on ne voyait pas les montagnes, et que le pays n'a rien de bien intéressant. J'étais navré. J'ai eu des remords toute la journée de t'avoir donné à l'avance cette illusion, dont la perte a dû t'être bien cruelle.

C'est pour me racheter autant que possible que je t'écris ce petit mot, malgré une foule de choses que je voudrais faire.

J'ai passé toute ma journée d'hier à causer avec Lhote qui m'a dit une foule de choses intéressantes. Entre autres ceci : spontanément, sans même que la conversation soit amenée sur le sujet, il m'a dit : « J'ai une très grande confiance en Fournier ; j'ai beaucoup, beaucoup aimé ce qu'il m'a envoyé. C'est bien autre chose que les poèmes de Bichet », alors j'ai essayé de lui expliquer ton livre comme j'ai pu, car je crois que tu ne le lui avais pas encore décrit de façon explicite. Nous avons de concert éloigné et conspué Maeterlinck ; en effet il est curieux qu'en l'expliquant avec des mots habituels, cela paraît ressembler au procédé inventé par Maeterlinck, de magnifier tout ce qu'il y a d'indifférent, et de faire sur les plus banals silences s'ouvrir quelque part des « portes divines ». Mais nous comprenions tous les deux que la sublimation que tu entends faire subir à l'immédiat n'est pas d'ordre moral, mais d'ordre sensuel, et qu'il s'agit de retrouver une réalité plus tangible, plus palpable que la réelle. J'ai dit d'ailleurs cela à Gide.

J'ai dit à Lhote les doutes et les craintes que j'avais eus à propos par exemple du *Dialogue*, et comment *la Partie de Plaisir* et l'autre (y a-t-il un titre et l'ai-je oublié ?) étaient venus les faire disparaître.

Je pars d'ici samedi. Écris-moi avant à Cenon, Saint-Victor.

Ton J. R.

Gide ne m'a pas encore écrit pour me dire d'aller le voir. Je ne sais donc rien de *la Partie de Plaisir*. Mais j'avoue que j'ai peur.

***

Depuis quelque temps j'éprouve la sensation que je n'avais encore pas eue, d'être un écrivain, d'avoir pour métier d'écrire, comme n'importe qui peut se sentir menuisier. Je ne veux pas dire que je conçois ce que j'ai à faire comme un métier ; mais je me découvre être autre chose qu'amateur, avoir une compétence spéciale, faire partie d'une corporation. Je sens que j'ai droit de juger les autres, comme eux pourront me juger. Je sens une matière entre mes mains qu'il m'a été donné par la nature de savoir pétrir, alors que d'autres simplement par accident ne le peuvent pas. Jamais je n'avais eu encore cette impression. C'est très bon, mais cela donne des démangeaisons terribles d'être débarrassé de tout travail obligatoire.

—

A Jacques Rivière, à Cenon

Jeudi

J'ai reçu ta lettre ce matin. Merci. Vraiment ne peux-tu venir ? Je te répondrai dès que je serai « installé ». J'habite le premier étage de la maison, à droite de la carte. *On voit les Pyrénées de Mirande.*

Mon adresse : Route de Tarbes. Maison Hidalgo.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Mirande

Lundi, Paris

Mon vieux,

Pardon de n'avoir pas été te voir. Il fallait absolument que je revienne ici.

J'ai reçu avant de partir ton bout de lettre et ta carte (l'une à Bordeaux, l'autre à Cenon). J'attends une réponse à mes deux lettres, avec des descriptions des Pyrénées, ou plutôt ton impression sincère, aussi dépouillée que possible de toute hostilité de pays et de toute comparaison.

Je viens d'aller faire un tour aux *Indépendants*. Marie Laurencin,

eh ! eh ! — Ça ne me botte pas quand même. Quant au Rousseau. pas moyen de marcher, même pour des détails.

Ton J. R.

—

A Jacques Rivière, à Paris

Mirande, dimanche 18 avril [1] 1909

Mes chers,

Je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire. Nous nous levons en moyenne à 5 heures et toute la journée est prise. Les moments de liberté surviennent quand nous sommes harassés de fatigue.

J'ai grand'hâte d'être libéré. J'ai horreur de ce métier. Comme je voudrais en avoir fini de tout cela. Ces 159 jours qui me restent à faire me paraissent interminables.

J'ai souffert beaucoup, la première semaine. Mes réveils, avec la journée à parcourir, la tâche à remplir, les commandements à assumer, étaient une misère sans nom. J'ai regretté le 104. Le plus dur était de me dire : je m'habituerai, je m'y ferai, je n'aurai plus même pour me soulever ce désir impossible d'échapper à cette vie avant la fin.

Je n'aurais pas cru que la vie militaire, dépouillée de tout ce qui la rend si dégoûtante pour le simple soldat, pût encore me faire souffrir à ce point. Je ne saurais dire pourquoi. Il n'y a pas un grief que je puisse formuler et qui puisse peser pour qui n'y est pas passé. Je ne crains pas la fatigue ; je me tire convenablement de mon affaire ; les autres lieutenants sont des camarades — et pourtant je préférerais déserter plutôt que de vivre deux ans leur vie.

L'autorité qui nous a été tout d'un coup dévolue est cependant extraordinaire. Je me rappelle la première fois que je suis entré en uniforme à la caserne, tout ce déclanchement d'honneurs qui m'étaient rendus. Je pense que Jacques serait content et vengé de voir ces grands sergents méridionaux, dès que je m'approche d'eux ou leur dis un mot, ramener le pied gauche à côté du droit et mettre les mains dans le rang. Cependant on n'a commencé à avoir intérieurement grande considération pour moi que le jour où j'ai commandé la gymnastique aux agrès.

— Enfin, j'ai vu la montagne. C'est comme la mer, la sentir

1. Dans la 1re édition de cette *Correspondance*, une lettre datée par Alain-Fournier d'avril au lieu de mai, avait brouillé toute la classification entre cette lettre-ci et celle du 2 juin. A l'aide de recoupements, et par d'autres correspondances retrouvées depuis lors, nous avons pu préciser les dates de ces lettres — où leurs auteurs n'ont mentionné le plus souvent que le jour de la semaine (les enveloppes, d'autre part, ayant disparu) — et les avons rétablies dans leur ordre réel. — I. R.

ainsi près de soi vous donne le désir incessant et croissant de s'en rapprocher.

Nous avons suivi l'itinéraire Tarbes, Pau, Laruns, Eaux-Bonnes. A Tarbes, j'ai trouvé le jeune Guinle et sa mère. A Pau, Guinle lui-même chez ses oncles.

— Je ne savais pas cette grande tristesse de la montagne. Déjà ces énormes mamelons couverts d'herbes grises, où les gigantesques rochers ressemblent à des cailloux, où l'on voit paître bien loin sur la pente les troupeaux épars, c'est le spectacle le plus désolé que je connaisse. Voici toute cette soirée du Lundi de Pâques étalée devant moi, et je puis marcher et monter jusqu'au soir, sans découvrir pour ma joie et ma satisfaction autre chose que ces mornes prairies et ces bergeries vides.

Pourtant la montagne offre plus qu'elle ne promet. Quand le train nous a laissés à Laruns, aussi loin, aussi creux dans la vallée qu'il pouvait s'enfoncer, nous sommes partis à pied pour Eaux-Bonnes, par la route en lacets. Alors a commencé le bruit sourd et profond du torrent que nous n'avions pas vu de loin. Tout en bas, au plus profond du ravin, cela bondit, bouillonne, roule et bruit ; c'est blanc d'écume ou vert à force d'être clair. Et nous remontions son cours pleins d'une joie secrète ; un pas imprudent sur l'accotement de la route nous aurait précipités dans le torrent, et nous étions tentés sans cesse d'y faire dérouler un caillou.

C'est bien la grande joie de la montagne, cette eau qui roule partout et qu'on ne cesse d'entendre. A Eaux-Bonnes, elle courait de chaque côté de la rue, on l'entendait gronder dans le ravin, bondir en cascades, et dans l'église même, on entendait sous la terre son bruit « volubile et perdu ».

Le gave, dans la vallée de Laruns, est comme le « sens » du lieu, la résultante de toutes ses forces les plus secrètes.

L'autre jour, à cette manœuvre où nous avons tant souffert de la chaleur sur les côtes arides, nous apercevions les Pyrénées comme une triste chaîne infiniment lointaine de montagnes lunaires. Mais je pensais à la plus grande cascade d'Eaux-Bonnes, au bas de laquelle nous sommes descendus en roulant plusieurs fois par terre entre les rochers ; — et je désirais jusqu'à la suffocation recevoir encore au visage ce blanc nuage humide qui montait me mouiller, tandis que je regardais, accoudé, sans me lasser, le bouillonnement éperdu des eaux.

— A l'aller, nous sommes passés à Lourdes presque sans en être avertis. Je n'ai pu retenir ma grande émotion, lorsque soudain, dans le site grandiose, au flanc du mont, près du gave dont nous longions l'autre rive, s'est dressée la Basilique. Et, à droite, un peu au-dessous, l'entrée sombre de la grotte où Marie est apparue :

une foule humaine est amassée là et ne se disperse pas — et un grand feu de cierges brûle.

— A mon grand regret, j'ai perdu le thème qu'Isabelle m'avait copié. Peut-être ne l'ai-je pas emporté. Il n'est plus temps sans doute. Je compte sur elle pour me tenir au courant des travaux de la faculté, de la date où je dois me faire inscrire pour l'examen, et pour me communiquer le cours de Legouis quand il sera fini.

J'ai reçu une lettre de maman-Barthe...

— La petite Isabelle est-elle guérie de sa grippe ? Maman-Barthe l'a aussi.

— Entre autres dépenses faites, j'ai été forcé de m'acheter un tas de remèdes pour ces dartres attrapées chez un coiffeur qui rasait trop dur, à Paris — et qui me gagnaient tout le visage. Cela s'est compliqué ces temps derniers d'un immense coup de soleil qui me pelait les joues et le front. Cela me rend malheureux depuis la nuit où je suis arrivé ici. Heureusement c'est à peu près fini depuis hier. Grande misère de petit garçon !

Quand je suis avec vous tous, toute peine s'oublie. Je vous embrasse.

HENRI

Plus spécialement pour Jacques

— Tu as lu ce que je dis très mal et très vite de la montagne. Mais j'y retournerai souvent avant d'en parler sérieusement.

— Pau. Tant de luxe me fait mal. En bas, ces pelouses où des jeunes filles élégantes jouent au tennis avec de fins jeunes gens. La terrasse, où les plus riches silencieusement viennent goûter la beauté du monde. Le parc, où la nuit douce descend.

L'odeur des troènes monte jusqu'à moi, tandis que je respire ici, de passage, un soir. Je souffre de tous les parfums perdus. Des femmes sont venues s'accouder ici, par le plus doux des soirs. Elles se demandaient pourquoi, parmi tant de bonheur, leurs âmes étaient si lourdes à porter. Mais personne n'était là pour écouter leurs tristes voix perdues.

— J'ai trouvé Guinle à Pau. Je lui dois la soirée chez son oncle qui fut belle. C'est une famille assez humble de métallurgiste ; il y a dix filles et, ce dimanche de Pâques, d'autres parents étaient venus. J'apercevais Guinle dans ce vieux qui parlait avec une extase profonde des musiciens de la famille, des mémorables soirées où ils avaient chanté, de ce dernier soir où le père de Guinle a chanté devant les plus lointains parents venus de leurs villages. C'était Guinle encore, ce cousin, conducteur de machines, avec son doigt arraché, ce type forcené dont toutes les fins d'histoires s'enlevaient sur des phrases sublimes, et qui finissait tendu, à demi dressé, la voix étranglée, ce qu'il avait à dire du père de Guinle,

par exemple : « Jamais ténor, possédant semblable organe, ne s'est produit sur une scène française ».

Le vieil ouvrier méridional disait doucement mais avec extase : « J'ai entendu Cossira, dans les rues de... quand il maniait la truelle ». Et je disais, moi aussi, que je l'avais entendu et admiré. Guinle voulait m'expliquer, un peu gêné de leurs admirations — avec beaucoup de bonhomie, d'ailleurs, et un air amusant d'accablé par la rigueur du destin : « Et voilà l'hérédité qui produit un debussyste !... Qu'est-ce que tu veux ! Ça n'est pas de leur faute ! Le *Pelléas* de leur temps s'appelait *Lucie de Lamermoor* ».

Ses cousines étaient belles, surtout les plus petites. Elles avaient de hautes lèvres et de douces figures. J'ai retenu les délicieux gestes contenus, les sourires arrêtés, de celle qui était la plus grande, à la table des enfants toute traversée de grands éclats de rire.

— Il y a un de ces gestes dans un chapitre que je viens de faire : *le Dîner du Printemps*. Ce n'est pas encore complètement au point, mais ce sera très beau.

— J'ai écrit aussi une *Communion*. Claudel m'influence peut-être. Mais il n'y a pas d'influence dont j'aie moins peur et dont je puisse être plus fier.

— L'autre soir, je me suis longtemps répété :

— *...j'ai vu mes sœurs Praxède et Félicité, j'ai vu ma sœur Cécile avec sa tête à demi coupée.*

Enfants mystérieux, vierges prudentes, pleines de gloire et de simplicité.

— Il ne faut pas se laisser charmer par Marie Laurencin tant que ce ne sera que du fusain, de la littérature et pas de peinture. — Dans le cas Rousseau, il y a ce sophisme de dire que ça peut être intéressant rien que parce que c'est naïf : Rousseau est exquis comme douanier, pas comme peintre.

— Merci de ce que tu m'as raconté de Redon et de Matisse. Mais tu m'inquiètes avec « la fin de ton article sur Lhote ». On a toujours le droit d'interpréter littérairement et à sa guise un peintre, surtout quand on a discuté sa peinture.

C'est lundi soir. Le ciel depuis longtemps s'alourdit. On attend l'orage, un grand vent souffle de la poussière dans ma chambre. Je suis seul. Je pense à vous.

HENRI

Ne manque pas de me dire ce qu'ont raconté les revues sur les *Indépendants*.

A Henri Fournier à Mirande

Mardi 20 avril 1909, midi et demi

Mon cher Henri,

Nous commençons à être inquiets. Nous n'avons reçu de toi que des cartes de Pau, de Laruns, des Eaux-Bonnes, mais sans le moindre commentaire, et il nous paraît bien étrange que tu n'aies rien écrit depuis si tu n'es pas malade. Écris vite pour nous rassurer.

Je n'ai qu'une minute : voici quelques mots :

Gide est revenu à Paris. Je vais le revoir un de ces jours je pense. Je ne sais s'il a reçu ma lettre à Rome. Je vais lui écrire un mot pour le lui demander et son avis sur *la Partie de Plaisir*, même si défavorable.

Je ne suis pas parvenu à écrire quelque chose de convenable sur *la Porte Étroite*.

J'ai une très grande impatience de savoir ce que tu penses de tout ce que tu as vu, des montagnes. *J'y tiens beaucoup, beaucoup.*

Dis-moi si tu peux avoir *Comœdia*. Je cesserai mes envois.

Rien d'autre.

Ton Jacques R.

—

A Henri Fournier, à Mirande

Mercredi matin, 21 avril 1909

Nous avons reçu ta lettre hier soir. Merci.

Ta mère est de nouveau malade.

Inscriptions : du 1er au 10 mai, retirer numéro d'ordre. Nous irons. Pour après je verrai ce qu'il y a à faire.

Isabelle me dit que ta matière à option est le cours Legouis. Es-tu sûr qu'on te l'a accepté ? A Malrieu on l'a refusé. Il a dû prendre toute la littérature anglaise.

Réponses :

J'ai eu raison de retrancher la fin de l'article sur Lhote. On ne doit jamais mêler les genres, on ne doit jamais transposer son émotion en termes littéraires. D'autant plus que ce que je disais était faux : j'affligeais *le Jardin d'Amour* d'une quasi-chasteté, qui n'y est pas.

Marie Laurencin : se souvenir que Girieud nous était apparu d'abord (il y a un an, pas plus !) caricatural. — Cependant je continue à ne pas trouver ça très intéressant.

Je suis bien heureux de ce que tu dis des montagnes. Je vois que tu les as subies.

Bien d'autres choses encore mais trop pressé.

Ton J. R.

Dans une note (lue en épreuves) la *N. R. F.* attaque l'élection Brieux avec violence et éreinte en passant J. Lemaître, Lavedan, je ne sais plus qui encore (Donnay ?). Seulement c'est pour défendre Porto-Riche.

—

A Henri Fournier, à Mirande

Dimanche soir, chez toi, 25 avril 1909

Mon cher Henri,

Je voulais t'écrire une assez longue lettre. Mais la journée s'est écoulée avant que j'aie eu le temps de m'y mettre. Je vais donc me réduire à l'essentiel.

D'abord Gide est venu me voir en passant le lendemain même de son retour de Normandie, mais si en passant que je n'ai pu lui demander ce qu'il comptait faire de *la Partie de Plaisir*. Cependant je lui avais écrit la veille en le priant de me dire en toute sincérité ce qu'il en pensait. Il m'en parlera un de ces jours, car je dois aller le voir pour causer longuement.

Lundi matin

Guinle m'a interrompu hier par des histoires assez drôles. Ce qui fait que je n'ai plus une minute.

Je vais simplement t'envoyer des choses pour t'amuser. Le patron de mon hôtel a payé en mon absence sans rien me demander un abonnement d'un an à *Vers et Prose*. Tu penses si j'étais furieux. Je me suis vengé en écrivant à Fort une lettre que je te montrerai.

J'ai reçu la *Nouvelle Revue* de mai. Il n'y a pas encore les poèmes de Bichet. Elle n'a pas l'air très intéressante dans l'ensemble, excepté par ses notes qui sont toujours excellentes.

L'Occident a des notes excellentes sur Brieux, Aicard, Hervieu, et, je crois bien, *Vers et Prose*.

Je voulais, pour te faire bondir et t'occuper un peu, te dire que j'accepte pleinement la pensée de Stendhal citée dans la *Revue* :

« Heureuse la littérature, si elle n'était pas à la mode, et *si les seules personnes pour qui elle est faite voulaient bien s'en occuper* ».

Mais réflexion faite, je ne l'accepte pas complètement.

La semaine prochaine nous allons à un concert Engel-Bathori

où on donne toutes les mélodies de Debussy et des pièces pour piano.

Ton qui n'a pas le temps et voudrait bien que tu lui écrives.

JACQUES R.

A Henri Fournier, à Mirande

Dimanche, 2 mai 1909

Mon cher Henri,

Nouvelles : j'avais oublié de te dire que Morice avait parlé avec éloge de Lhote, le citant avec Friesz, Matisse, Manguin. Il dit du *Jardin d'Amour* : « la plus belle affirmation jusqu'ici du jeune peintre ». Il a l'air d'en parler comme de quelqu'un de connu déjà et qu'on suit. Il ajoute à peu près : « Lhote subit l'influence de Gauguin. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai d'avoir choisi pour maître ce Maître ».

A la fin de l'article, il accuse Vallotton d'avoir fait un nu « désespéré ». Il dit que d'ailleurs c'est largement compensé par la confiance qu'il y a dans les nus de Puy, de Boussaingault, de Lhote, et par l'austérité de ceux de Girieud. D'ailleurs il commence son article par un éloge magnifique de Girieud. L'ensemble est bien, malgré des concessions coupables et trop de sévérité pour Matisse. Il dit de Braque : « Je consentirai à rire des efforts de M. Braque quand on voudra bien rire avec moi des « tentatives » de M. Bonnat ».

Autre nouvelle : Lhote a reçu du Cercle d'Art Moderne du Havre une invitation à exposer avec Friesz, Girieud, Matisse, Van Dongen, Redon, Manguin, Camoin, Flandrin, Laprade, Marquet, de Mathan, Picasso, Roussel. C'est Friesz et Braque qui sont à la tête. Lhote m'écrit : « Vous vous imaginez quelle joie cela m'a fait. On a beau en penser tout le mal possible, cela touche d'être remarqué par des gens du métier ». Moi je trouve cela une victoire de grande importance. Sans être connu d'aucun de ces peintres (car Rouault n'y est pas), le voilà invité, et il n'y a qu'une quarantaine d'artistes « tous connus et en vogue », dit-il.

Dans la même lettre, qui n'est qu'un mot, il m'annonce qu'il se marie le 11 ou le 12 mai, et partant il te prie d'excuser son silence. Quand tu iras à Bordeaux ne manque pas de l'avertir quelques jours à l'avance par un mot.

Nous allons avoir ses deux tableaux en dépôt. Car les *Indépendants* ferment demain. On mettra *le Jardin d'Amour* dans ta chambre. J'espère qu'il y sera encore quand tu viendras. Quant à *la Neige* j'essaierai d'aller la placer chez Blot, Sagot ou Weill.

***

G. nous est arrivé ce matin, automatique, rétractile et pas au courant. Il a déjeuné avec nous. Il a fallu lui refaire toute son éducation. Ce soir après une visite aux *Indépendants*, il aimait beaucoup déjà Lhote, Girieud, Friesz, même Matisse. Il s'est épaté de te retrouver... à Mirande, et m'a chargé de te dire son regret.

Grande Revue du 25 : je l'ai achetée. Reproductions des *Indépendants* : le grand Friesz, le Manguin, le Denis, un Laprade, un Roussel. Et, dans le texte, article très général de Desvallières, suivi d'une indication des choses à voir. Dans la salle de Lhote il ne cite que Fornerod, Charmy, et J. E. Blot (!!!!) Peut-on être peintre soi-même et âne à ce point ?

Dans la même *Grande Revue* il y a du nouveau (ou de l'ancien) Suarès, un *Colloque avec Pascal*, moins beau que l'autre, un peu grandiloquent vers le milieu, mais plein de choses formidables :

— *La solitude c'est l'orgueil.*

— *J'ai grandement péché par là, jusqu'au jour où mon orgueil s'est mis à ne se déprendre de rien tant que de moi. L'orgueil est un encens qu'on brûle, mais comme le pur encens d'Arabie, à la fin, il se consume entièrement.*

— *Vous, Pascal, vous avez fait à votre cœur moins que cendres du monde. Pour moi le monde est trop beau. Je ne tue mon cœur qu'à moi-même. Plus j'ai été, plus j'ai donné ce cœur à toute vie. La plus déchirante beauté du monde est, à mon sens, d'être éphémère, et toujours condamnée. J'aime la vie comme une amante qu'on va mener à l'échafaud.*

C'est déjà, d'ailleurs dans un autre ton, beaucoup plus désespéré, ce que je veux dire, ce que je dirai. En même temps cela confirme ce que j'ai écrit sur Suarès.

Dis-moi ce que tu peux lire là-bas de revues, de façon à ce que je ne te répète pas ce que tu auras lu.

***

Je trouve *Bethsabé* bien, avec certaines choses dont l'indifférence me gêne un peu, mais écrit dans une note d'une fluidité exquise. Quoi que tu en dises, je trouve cela assez tragique, d'un tragique assez intérieur, mais d'autant plus puissant. Je ne dis pas que c'est un chef-d'œuvre, mais j'aime ça.

A Jacques Rivière, à Paris

Dimanche 3 heures de l'après-midi, 2 mai 1909

Mon cher Jacques,

Je ne te dirai que l'essentiel :

J'ai commencé l'autre jour *les Foules de Lourdes* de Huysmans. Je déclare tout de suite que c'est un livre de faiseur, sans style et sans véritable émotion, sans forme, sans valeur. Cela est plus mou que l'architecture en suif qui fait son désespoir.

Et pourtant je suis resté en larmes toute une matinée. Il y a là quelque chose que le cœur ne pouvait pas supporter ; quelque chose de plus fort que nous. J'étais revenu paisiblement de l'exercice vers 9 heures et demie et, près de la fenêtre ouverte sur l'été, j'avais ouvert avec indifférence ce livre. Je ne sais pas pourquoi tant d'émotion soudain m'a chaviré : cela était profond et irrésistible, je ne pouvais rouvrir le livre sans de nouveau sentir le douloureux gonflement. Je ne ferai aucune phrase pour expliquer cela. Je ne puis guère me l'expliquer à moi-même. Je te dis simplement le fait, pour t'avertir, pour que, bien qu'éloigné, tu sois renseigné sur moi. Il vaut mieux ne pas s'étendre là-dessus. Ne dis pas chez moi que je t'ai écrit.

***

Je t'envoie cette lettre d'Apollinaire. Il n'est pas difficile de rendre Rousseau sympathique, mais pourquoi admirable ? — On m'a égaré un portrait de Marie Kalff. (*Comœdia* de mardi ou mercredi dernier. Elle est belle).

***

Je suis maintenant le seul lieutenant de la compagnie. Les autres sont à Caylus. L'autre jour, j'ai conduit la compagnie dans les champs à ma guise en la faisant manœuvrer. Pendant 4 heures, j'ai traîné derrière moi 75 hommes attentifs à mon moindre geste.

***

Hier soir, j'assistais le capitaine à la revue de tuniques, pour l'été. C'était la première fois qu'on les alignait ainsi tous au complet. Devant chacun nous nous arrêtions en le considérant attentivement. Le capitaine regardait la tunique, mais moi le visage. Et je me sentais gagné par un rire : tous raidis dans le même garde-à-vous, comme ils ont, chacun, un visage différent ! Comme chaque fois, vus de près, les traits s'organisent autrement

et vivent et disent autre chose ! Comme il y en a ! Et comme chacun est nouveau. Quand on pose une question, cet effort du garde-à-vous se détendant soudain, amène d'étranges déformations. J'ai vu, alors, des yeux hagards qui ne savaient où se poser... Puis, de nouveau raidie, la face est animée de nouveau par la mystérieuse palpitation intérieure. Et, continuant ma revue, j'ai l'impression en fixant une nouvelle figure, en suivant du regard la chair inégale et creusée, de façonner avec ma main, dans la terre ou dans l'air informes, une âme avec son nom.

***

Il ne faut pas juger les hommes selon ce qu'ils disent, ni selon ce qu'ils font, ni selon ce qu'ils sont. Il y faut un sens plus subtil. Il faut avoir « la passion des âmes ».

***

Cette femme cérémonieuse à qui l'autre jour on m'a présenté, je savais à l'avance que, dans la société, un instant après, perdue, elle aurait vers moi ce visage tourné, cette bouche tordue. Je savais que cette autre, si impertinente, robe noire balancée sur des talons Louis XV, à la fin de la réunion s'en viendrait doucement vers moi. — C'est pourquoi *l'Idiot* m'a tellement ému. — C'est pourquoi j'ai pour les femmes ce culte délicat que tu me reproches un peu : chez elles les dehors les plus fragiles, l'enveloppe la plus futile, laissent presque à découvert et comme tangible l'âme. Et c'est près d'elles que j'ai senti le plus lourdement mon âme peser.

***

Je me suis mis à de nouveaux chapitres. Je m'acharne en ce moment sur un, surtout, qui me plaît. Je l'appelle provisoirement *le Voyage entre les Aulnes* ou *la Maison Verte*. — Mais je suis par instants désespéré, si loin de posséder encore tous les secrets de mon art.

***

La phrase de Stendhal que tu me cites réveille en moi une vieille inquiétude, une question souvent posée, jamais résolue ; celle de l'aristocratie en art. Te rappelles-tu qu'une fois je t'écrivais : « je deviens aristocrate en littérature ». Et, pour moi, tu sais qu'il s'agit de bien autre chose que des « assemblées littéraires ».

***

Que va dire monsieur Gide de *la Partie de Plaisir?* « Que « surplomber » est un verbe neutre et qu'on ne peut dire « surplombé » ? — Que l'on ne doit pas transposer d'un art à l'autre ? — Que cela

est insignifiant ? » — Je ne dis plus que ce sera amusant, puisque ça vous scandalise, ce sera curieux, si vous voulez. En tout cas, j'attends qu'il se soit décidé pour m'abonner à sa revue. Je ne veux pas paraître influer sur sa décision.

***

La solitude et le manque de « distractions » ici sont inimaginables. Le pays même n'attire pas, puisqu'il faut un voyage pour aller aux montagnes, et qu'on connaît trop par les marches la campagne d'alentour. Il me fallait au sortir de Paris ces six mois de retraite. De ce dimanche-ci je ne connais que les pas plus nombreux sur la route, et les phrases lentes des promeneurs sous ma fenêtre.

Je pense souvent à toi. Écris-moi et Isabelle aussi, qui a si bien le temps.

HENRI

A Henri Fournier, à Mirande

Vendredi, 7 mai 1909

Mon cher Henri,

Ta lettre m'a bien ému. Ce que tu y dis au début est d'une importance immense. D'ailleurs cela ne m'étonne que parce que je ne l'attendais pas si tôt de toi[1]. Mais je savais qu'il était impossible que tu n'en viennes pas à sentir tout ce qu'il y avait de formidable et de troublant dans le christianisme.

Combien de fois me suis-je trouvé brusquement, au détour de la plus banale émotion, en face de cette terrible réponse, de cette explication, qui est en même temps une menace, une demande, une exigence pressante. A tous les plans je la trouve. Métaphysique, morale, sentimentale, toute inquiétude la découvre soudain présente, attendante, vous réclamant en silence. Ah ! quand je parlais de « tentation » ce n'était pas par un vain jeu de mots, c'est parce que je suis tenté sans cesse d'y succomber. Encore l'autre jour je songeais à ce que ce serait pour moi d'être vaincu, de devenir chrétien. Comme je serais plus cruel encore pour moi-même, plus impitoyable que Claudel. Je m'imaginais avec quelle amertume triomphante je fustigerais toutes mes passions, je me dominerais, j'étoufferais tous mes cris. Quel délire de joie il doit y avoir à

1. « Comme il se trompe, lorsqu'il dit : « Je ne l'attendais pas si tôt de toi ». Comme il se trompe ! » (Alain-Fournier à sa sœur, 10 mai 1909. *Lettres d'Alain-Fournier à sa Famille*, édition Emile-Paul, 1942, p. 291).

traiter comme une misérable brute tout ce corps qui râle en moi. Je ne sais pas quelles austérités j'inventerais. Comme je ferais danser sous le fouet tous mes désirs !

Seulement je ne peux me persuader qu'il faille faire cela. Cela aussi est trop simple. Ou plutôt cela simplifierait trop. Oh ! je n'en suis plus à marchander à Dieu le petit morceau de complexité que je suis. Mais c'est au contraire parce que j'aurais trop de joie à le sacrifier, parce que cela me délivrerait trop, parce que ce serait une trop naturelle issue, que je me méfie. Je ne peux pas croire à la vérité des solutions. Ce qui se présente à moi comme tellement satisfaisant, comme dénouement si parfait, si total, si bienheureux, éveille mon doute.

Et puis je sens qu'il y aurait comme une lâcheté à céder. Ils me disent tous que je suis faible, que je n'ai pas le courage de me dompter, de soumettre toutes mes passions ou de les engloutir dans le seul amour de Dieu. Et cela m'a fait honte et cela m'a fait croire que c'était par abandon, par impuissance que je restais loin d'eux. Mais sont-ils bien sûrs que le courage soit là ? Savent-ils ce que c'est que de porter avec soi toutes ses passions. S'ils le savaient vraiment, m'accuseraient-ils encore de faiblesse. Chaque jour m'est un monde à soulever. Mes désirs en moi peu à peu si fort ont grandi que maintenant c'est tout un peuple qu'au matin je réveille. Il y a des instants dans la rue où je chancelle sous la violence de leur tumulte. Je marche par eux comme avec une croix. Mon âme par moment, crois-moi, elle est si éperdue que je ne sais plus soudain comment je vais faire pour pouvoir continuer à vivre. C'est cela qui est une victoire et un triomphe. C'est le courage de se porter tout entier sans cesse. Ils parlent de vaincre ses passions. Mais ne serait-ce pas être vaincu par une séduction plus forte, celle de la paix ? « Etre toujours prêt à l'extrême comme à une fête ». On ne sait pas la dépense continuelle qu'il y faut.

Et je sais bien que ce m'est une joie aussi, que c'est mon seul bonheur, mon délirant bonheur. Mais il ne m'est joie qu'après m'avoir été d'abord douleur. C'est de ma douleur que j'ai joie ; ce n'est qu'après avoir souffert que je mérite d'en jouir. Et même ma jouissance ne se distingue pas de ma souffrance ; elles sont les deux aspects simultanément sentis de mon désir. Ne faut-il pas plus de force à subir ce bonheur qu'à consentir à une satisfaction immédiate, à une possession.

Gide me disait : « Ce qui nous a séduits dans cette morale, c'est son danger ». Je ne saurais vivre sans danger, sans ce danger-là. Cette insurrection intérieure elle m'est joie, mais en tant que périlleuse, en tant que presque insurmontable. Et c'est pourquoi je sais maintenant qu'il y a plus de courage à vivre ainsi qu'à se vaincre, non, qu'à se laisser vaincre par une discipline.

C'est ma seule objection. Du jour où l'on me l'enlèvera je serai chrétien. Rien ne m'éloigne du christianisme que de m'y sentir trop disposé, que d'y deviner la fin de mon anxiété. C'est pour cela que je n'y peux consentir, de même que je n'y peux croire. Je ne peux croire au péché originel, parce qu'il est une trop profonde, une trop satisfaisante explication du manque de toutes choses. Car il rend compte de ce manque. Mais qui dit qu'il faille en rendre compte, qui dit qu'il n'est pas premier, qu'il n'est pas la réalité brute dont on n'a rien à dire.

Pour achever sur ce point toute ma sincérité, je dois ajouter qu'en écrivant tout cela, malgré tout, quelque chose m'inquiète comme le sentiment d'un sacrilège, un reproche silencieux m'est fait comme par une voix que puérilement je ne voudrais pas comprendre.

C'est tout pour aujourd'hui.

Réponds-moi. J.

A Isabelle Fournier, à Paris

Lundi matin. 17 mai 1909. 3 heures et demie

Petit enfant [1],

Je viens de recevoir ta lettre. Certes, j'aurais bien voulu t'emmener à Lourdes avec moi. — Aujourd'hui le ciel est couvert ; il tombe de temps en temps quelques gouttes d'une pluie chaude qui ne mouille même pas la route. C'est le lendemain d'une grande fête. — J'y suis allé hier ; et, malgré tant de déconvenues, le souvenir m'en revient par instants comme une montée de larmes.

Il y a d'abord, lorsqu'on arrive par la route vers le site montagneux, cette angoisse : Où est-ce ? Au flanc de laquelle ?

L'arrivée dans la ville immonde, pleine de tramways et d'hôtels, ne m'a pas distrait. J'attendais plus hideux encore.

Montés d'abord à la basilique, nous avons regardé, d'une balustrade, les malades et la foule priant devant la grotte et les piscines. Alors soudain j'ai été repris de cette même émotion immense et sans nom. Je ne puis savoir pourquoi tellement ce besoin de pleurer. Peut-être est-ce de cette confiance désespérée qu'ils ont. Elle a dit : « Ici, je ferai des miracles ». Et par tous les trains du monde, en se racontant doucement leurs espoirs, ils sont venus. Et ils se sont massés là, et ils attendent, ils supplient. Il y a là l'enfant hydrocéphale dans les bras de sa mère ; la femme dont le

1. Cette lettre, bien qu'adressée à la sœur d'Alain-Fournier, nous a paru nécessaire à l'intelligence de la suite.

Vendredi

Mon cher Henri,

Ta lettre m'a bien ému. Ce que tu y dis au début est d'une importance immense. D'ailleurs cela ne m'étonne pas parce que je ne l'attendais pas si tôt de toi. Mais je savais qu'il était impossible que tu n'en viennes pas à sentir tout ce qu'il y avait de formidable et de troublant dans le christianisme.

Combien de fois me suis-je trouvé brusquement, au détour de la plus banale émotion, en face de cette terrible réponse, de cette explication, qui est en même temps une menace, une demande, une exigence pressante. A tous les plans je la trouve métaphysique, morale, sentimentale, toute inquiétude la découvre soudain présente, attendante, vous réclamant dans un en silence. Ah! quand je parlais de "tentation" ce n'était pas par un raffinement de mots, c'est parce que je me sentais sans cesse d'y succomber. Encore l'autre jour je songeais à ce que ce serait pour moi d'être vaincu, de devenir chrétien. Comme je serais plus cruel encore pour moi-même, plus impitoyable que Claudel. Je m'imaginais avec quelle amertume triomphante je fustigerais toutes mes passions, je me dominerais, j'étoufferais tous mes cris. Quel délire

de foie il dort y avoir à ~~de~~ haïr comme une misérable brute tout ce corps qui râle en moi. Je ne sais pas quelle austérité j'inventerais. Comme je ferais danser sous le fouet tous mes désirs!

Seulement je ne peux me persuader qu'il faille faire cela. Cela aussi est trop simple. Ou plutôt cela simplifierait trop. Oh! je n'en suis plus à marchander à Dieu le petit morceau de complexité que je suis. Mais c'est au contraire parce que j'aurais trop de joie à le sacrifier; parce que cela me délivrerait trop, parce que ce serait une trop naturelle issue que je me méfie. Je ne peux pas croire à la réalité des solutions. ~~Tout~~ Ce qui se présente à moi comme tellement satisfaisant, comme dénouement si parfait, si total, si bienheureux, éveille mon doute.

Et puis je sens qu'il y aurait comme une lâcheté à céder. Il me disent tous que je suis faible, que j'ai pas le courage de me dompter, de soumettre toutes mes passions ou de les engloutir dans le seul amour de Dieu. Et cela m'a fait honte et cela m'a fait croire que c'était par abandon, par impuissance que je restais loin d'eux. Mais sont-ils bien sûrs que le courage soit là? Savent-ils ce que c'est que de porter avec soi toutes ses passions? S'ils le savaient vraiment, m'accuseraient-ils encore de faiblesse. Chaque jour m'est un monde à soulever. Mes désirs en moi

peu à peu si fort ont grandi que maintenant c'est tout un peuple qu'au matin je réveille. Il y a des instants dans la rue où je chancelle sous la violence de leur tumulte. Je marche par eux comme avec une croix. Mon âme par moments, crois-moi, elle est si éperdue que j'oublierai je ne sais plus soudain comment je vais faire pour pouvoir continuer à vivre. C'est cela qui est une victoire et un triomphe. C'est le courage de se poser tout entier sans cesse. Ils parlent de vaincre les passions. Mais n'est-ce pas être vaincu par une séduction plus forte, celle de la paix? Être toujours prêt à l'extrême comme à une fête.» On ne sait pas la dépense continuelle qu'il y faut.—

Et je sais bien que ce m'est une joie aussi, que c'est mon seul bonheur, mon délirant bonheur. Mais il ne m'est joie qu'après m'avoir été d'abord douleur. C'est de ma douleur que j'ai joie; ce n'est qu'après avoir souffert que je mérite d'en jouir. Et même ma jouissance ne se distingue pas de ma souffrance; elles sont les deux aspects simultanément sentis de mon désir. Ne faut-il pas plus de force à subir le bonheur, qu'à consentir à une satisfaction immédiate, à une possession.

Gide me disait: «Ce qui nous a séduit dans cette morale, c'est son danger.» Je ne saurais vivre sans danger, sans ce danger-là. Cette insurrection intérieure elle m'est joie, mais en tant que périlleuse,

en tant que presque insurmontable. Et c'est pourquoi je dis maintenant qu'il y a plus de courage à vivre ainsi qu'à se vautrer, non qu'à se laisser rattraper par une discipline

C'est ma seule objection. Du jour où l'on me l'enlèvera je serais chrétien. Rien ne m'éloigne du christianisme que de m'y mettre trop disposé, que d'y donner la fin de mon anxiété, c'est pour cela que je n'y peux consentir, de même que je ne peux croire. Je ne peux croire au péché originel, parce qu'il est une trop profonde, une trop satisfaisante explication du manque de toutes choses. Car il rend compte de ce manque. Mais qui dit qu'il rend compte, qui dit qu'il n'est pas premier, qu'il n'est pas la réalité brute dont on n'a rien à dire.

Pour achever sur ce point toute ma sincérité, je dois ajouter qu'en écrivant tout cela, malgré tout, quelque chose m'inquiète comme le sentiment d'un sacrilège, un reproche silencieux m'est fait comme par une voix que puérilement je ne voudrais pas comprendre

C'est tout pour aujourd'hui

Répondez moi

7

visage n'est plus qu'une plaie rouge ; tous les êtres noués, affreusement pâles dans les petites voitures ; ceux aussi que la graisse, à force d'immobilité, a déformés ; et cette petite fille, qu'une sœur retient, et qui pousse, toutes les minutes, un cri d'idiote. — Ils se sont accrochés là, en cet endroit où Elle est apparue, et c'est un effort de foi si désespéré, un tel désir, une telle confiance que presque ils La touchent, qu'ils vont La toucher, qu'un miracle va faire éclater Sa présence. Mère des infirmes ! Providence des affligés ! Vierge très pure !

Et pourtant c'est autre chose de plus doux et de plus secret. Devant la grotte, à côté des voitures de paralytiques, lorsque déjà j'étais dégoûté : parce que l'eau de la grotte arrivait par des robinets ; parce que des infirmières faisaient boire à tour de rôle les malades dans de petits gobelets en fer peint ; parce que tout cela faisait un dévot petit tripotage — j'ai vu un enfant couché prendre le gobelet douteux d'eau froide et sans vertu, avec tant de simplicité, tant de foi, que j'ai de nouveau senti le trouble douloureux. — Peut-être était-ce la vingtième fois qu'il se chargeait de l'eau crue et lourde, mais il la regardait, avant de la boire, comme un fiévreux qui meurt de soif. Regard plus doux que la parole la plus basse dite à l'oreille. Au milieu de la foule malade, d'où s'exhalait une odeur fétide de hareng, cela disait : « *Je suis la porte d'ivoire ; tout ce qui est venu vers moi a été purifié ; je suis la promesse tenue, car « je ne vous promets pas le bonheur dans ce monde, mais dans l'autre » ; je suis la simplicité, « allez manger de l'herbe qui est là ». — Et surtout je suis là. Cela suffit. Je mets doucement ma main sur votre épaule. La jeune reine terrible est avec vous. — Mais je vous le dis : Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !*

Nous avons bu aux gobelets de la fontaine, car Elle a dit : *Allez boire à la fontaine et vous y laver.* L'eau était froide et bonne ; mais quel était ce goût que j'aurais voulu y trouver et que je n'ai pas encore senti ?

Celui qui m'accompagnait, plus catholique, mais moins croyant que moi, était silencieux, docile, naïf. Il m'a dit, après avoir traversé la grotte : « As-tu senti comme le cœur se gonfle, dans la grotte ? » Et jusqu'au soir, il a été malade. Le souvenir de je ne sais quel épisode de *Lourdes* de Zola le remuait surtout. Telle est la vertu étrange de ce lieu que les plus mauvais livres en sont mystérieusement pénétrés. Je lui ai demandé : « Pourquoi a-t-Elle dit : « *Allez manger de l'herbe qui est là* ». Il m'a répondu gravement : « Cela veut dire qu'il faut s'abaisser vers la terre ». — C'est celui qui fait de la boxe, de la course avec entraîneurs à moto, et des assurances.

Fais-toi expliquer par Jacques la configuration de la grotte avec les cierges et les lettres ; de la basilique avec les ex-voto

et l'immense place où se font les bénédictions et les implorations.

Je dirai seulement ceci. Rien ne m'y choque, pas même les plus grossières naïvetés, pas même, dans un globe, les épaulettes du jeune homme qui a été reçu Saint-Cyrien. A côté, il y a ces griffes monstrueuses de la femme aux membres atrophiés, elles sont tombées dans l'eau miraculeuse et la femme a été guérie.

Bien que Huysmans ait mille fois raison, je ne désapprouve pas cet essai de luxe et de pompe ; toute cette blancheur, tout ce cristal de la basilique, et le grand parasol d'or sous lequel on fait avec le Saint-Sacrement le signe de croix. C'est ici que la Vierge s'est voulue présente, tangible ; que la foi désespérée des foules suscite encore sa présence : il est bien que sa gloire on s'efforce ici de la faire matérielle ; il est bien qu'on y échoue si pitoyablement.

Devant la basilique : la bénédiction des malades de Belgique et d'Allemagne, avec la procession. — Seul, au milieu de l'immense place, presque disparu dans le soleil, l'implorant crie : « Sauvez-nous, Seigneur ! Sauvez-nous, Seigneur ! Sauvez-vous, Seigneur ! Nous périssons ! — Porte du Ciel, priez pour nous ! — Hosannah au Fils de David ! » Et la foule misérablement et lentement remarmotte cela. — Il n'y aura pas de miracle aujourd'hui.

***

Incidents. La princesse Clémentine de Belgique traînait un petit groupe de bigotes qui criaient : Vive le Sacré-Cœur !! — Dans le petit chemin, nous avons rencontré l'évêque de Lourdes, qui bénissait les autres, mais à nous qui nous étions découverts, il a tendu la main et nous a parlé.

***

(Pour Jacques : de Tarbes à Lourdes, 18 kilomètres à bicyclette, moi menant le train, trois quarts d'heure. — Retour après 5 heures debout, l'autre menant le train, 42 minutes).

***

Merci de ta lettre d'aujourd'hui. Je vais me présenter. Ce qui me gênera, c'est si je reviens collé ici. J'en souffrirai certainement beaucoup, d'autant plus que la permission va nécessiter je ne sais combien d'histoires. Ne manque pas de m'envoyer les derniers devoirs.

***

Merci à maman pour sa lettre de l'autre jour. Je pense ce qu'elle pense de la « véritable voix humaine » — à propos d'Engel-Bathori.

***

Je lis tous les soirs une demi-page des *Lettres du Japon* de Kipling. Je me rappelle que tu les as parcourues à la Mazarine. Malgré le ton badin, on soupçonne déjà notre Kipling dans ces articles pour *The Pioneer*. — On est gêné cependant par le rapprochement écrasant de Claudel.

Je te cite une jolie phrase : ... *Alors, le pays de la fleur de pêcher déploya au large ses ailes trempées et se réjouit. Toutes les jolies filles mirent leurs plus ravissantes ceintures de crèpe — beiges, roscs, bleues, orange et lilas —, tous les petits enfants ramassèrent chacun un bébé, et sortirent pour être heureux...*

Mais voici notre Kipling ! ... *Maintes fois depuis j'ai entendu la cloche parler quand j'étais au loin. Elle dit B-r-r-r- tout au fin fond de sa gorge, mais une fois que vous avez saisi le bruit, jamais vous ne l'oublierez. Et voilà pour la grosse cloche de Kioto.*

C'est un des rares qui puisse renseigner sans erreur possible sur la valeur de quelqu'un. Les meilleurs de ce temps s'y retrouvent — et ceux qui disent : « il m'ennuie », n'ont pas besoin d'être autrement jugés.

***

J'attends impatiemment des nouvelles de Jacques, de Gide et de vous tous. J'embrasse ma petite sœur.

HENRI

A Henri Fournier, à Mirande

17 mai 1900. Lundi soir

Mon cher Henri,

Je voulais t'écrire hier. J'avais commencé. Une migraine m'a fait écrire des bêtises. Je reprends. Mais je n'ai plus guère de temps.

Je voudrais que tu comprennes combien me trouble tout ce que tu as écrit à Isabelle [1] et à Bichet. (Il m'a lu une partie de la lettre). Sans savoir bien pourquoi j'avais des larmes dans les yeux au passage sur la fille et le rossignol [2]. Et pourtant je sens très bien que je ne suis pas avec toi, que tu ne me veux pas avec toi, qu'il m'est impossible de te suivre, de te comprendre, un peu, avoue-le, parce que tu prends une attitude défensive à mon égard. Je ne te le reproche pas. Je sais trop bien que la différence de nos esprits

1. Lettre du 10 mai 1909. (*Lettres d'Alain-Fournier à sa Famille*, édition Emile-Paul, p. 288).
2. Lettre du 7 mai 1909. (*Lettres au petit B.*, édition Emile-Paul, p. 153.

nous empêche de voir sur ce point les choses de la même façon, et que tu as raison de ne vouloir en la circonstance avoir affaire qu'à toi seul. Mais c'est ainsi que je m'explique l'impossibilité où je suis de discerner la nécessité qui te mène. Ou plutôt je me rends compte que je cherche une nécessité intellectuelle là où il y a simplement pour toi une rencontre inexplicable, injustifiable.

J'étais en colère de te sentir insaisissable et hostile à mon égard dans ta lettre à Isabelle. Mais je me suis repenti tout de suite. Je comprends la raison de ton isolement.

Au fond je saisis maintenant ce pourquoi je t'en ai voulu. Je te voyais déjà converti. Et je pensais : Voilà que lui aussi va trouver cela tout simple, voilà qu'il va me dire comme les autres : « Il n'y a qu'un petit effort à faire, et tout est dit ». Et il va me mépriser de ne pas vouloir le faire, traiter mon incapacité à me résoudre de complication littéraire. Il va voir des affectations idéologiques où il n'y a qu'une impuissance et une terreur de tout mon cœur. Et je t'assimilais déjà à Jammes, définitif, content, et feignant de comprendre : sureau, quand on dit : surhomme. Je sais bien que c'était injuste. Mais j'ai tellement peiné, je me suis tellement torturé sur le christianisme, que de ceux que je vois sans difficulté le conquérir du premier coup, je ne peux, même en idée à l'avance, supporter le dédain souriant. Crois-tu vraiment qu'il n'y ait qu'à s'en aller ainsi ? Si tu le crois fermement, si vraiment tu n'as pas senti d'autre résistance qu'une timidité irrésolue, eh ! bien, je te supplie de me le dire. Peut-être de toi le croirai-je ; peut-être esaierai-je une nouvelle fois l'effort.

— Mais les pages dissertatives [1] que je t'ai envoyées, elles sont encore pour moi à l'heure qu'il est la réelle et terrible objection. Et crois bien une fois pour toutes que jamais (et Gide non plus !) je ne m'aveugle avec des prétextes littéraires, et des imaginations. Si la forme où je t'ai exprimé mon idée semblait trop complaisante, trop amusée de son paradoxe, sois sûr que ce n'était que la forme, et que moi je criais. — J'attends avec anxiété une nouvelle lettre. Isabelle aussi a été très troublée par ce que tu disais. Nous avions justement quelques jours plus tôt une fois de plus parlé de notre inquiétude. Et quoi que tu en penses (c'est par incompréhension, je l'avoue) j'attendais si peu de toi cette lettre qu'elle a sonné pour moi comme un avertissement incompréhensible. Si ce n'était que le premier !

1. « La lettre de Jacques — les quatre pages — m'ont d'abord impatienté par leur froide allure dissertative. Cependant j'y suis revenu et c'est bien cela toute la question ». (*Lettres d'A.-F. à sa Famille*, p. 291).

***

J'ai déjeuné chez Gide. Il y avait au lieu de confitures de letchis des œufs à la coque et des côtelettes de mouton avec de la purée de pommes de terre. Madame Gide : je ne vois pas de quelle façon elle a pu être belle ; et pourtant je suis certain qu'elle a été belle. — Il n'y avait qu'elle, Gide et moi. Je n'ai pas le temps de te dire tout ce dont nous avons parlé. — Pour *la Partie de Plaisir* il m'a répondu à peu près ceci : « Je ne me rappelle pas du tout. En général ce n'est pas très bon signe, je veux dire que, quand j'oublie, c'est que rien ne m'a frappé ». Mais vite il s'est enquis de l'âge que tu avais, et a dit qu'il n'avait en aucune façon le droit de te juger actuellement, que d'ailleurs il ne savait pas juger d'après une seule œuvre, même longue, un écrivain. Puis il a changé la conversation. Il ne faut pas lui en vouloir, mais seulement à moi qui t'ai fait tenter cet envoi inutile. Il est en effet peut-être un peu difficile de te remarquer par ce seul passage, dont la lecture peut être rendue indifférente par la moindre des circonstances distrayantes. Gide a très mauvaise mémoire. Il a pu avoir une impression favorable mais faible, qui a tout de suite disparu. Tout ce que je dis est pour ne pas que tu le croies incompréhensif, et fermé. Car je suis sûr qu'il est tout le contraire.

***

Il faut déjà que je te quitte. Hier *Nationale* avec Bichet et traversée des *Artistes Français*. Écœurement. — Denis entre Y et Z ne se distingue plus à 10 pas. Les taches heureuses, rehaussées par l'entour, sont : Guérin, Flandrin, Morrice et deux ou trois autres. Besnard tordant, Ménard, immense, grec et répétant sa littérature de nuages, de lacs et de statues. Piteux ensemble.

Mais la semaine dernière, chez Druet, Gauguin (Bretagne et Paris, 1886-90). Splendeur, plénitude sans effort, cadres remplis à crever, et sans surcharge, sans aucune complication, avec uniquement du nécessaire. Un des plus beaux peintres qu'on ait jamais vus. Et toujours son portrait (un autre) si émouvant !

***

J'ai reçu une lettre de Claudel. Il ne viendra pas avant l'automne. Tant mieux pour toi ! Mais comment m'y prendrai-je pour le voir ?

Il me dit qu'il va remanier complètement *la Jeune Fille Violaine* en transformant le personnage de Pierre de Craon. Il dit que ce sera beaucoup plus scénique. Je relisais le début ce soir. Est-ce que vraiment ça a besoin d'être plus scénique ?

Dans la suite de sa lettre il me parle (je lui avais fait mon petit topo sur la lâcheté stoïcienne) de son horreur pour la « neutralité » des sages antiques. Le christianisme au contraire est l'exaltation de toutes les passions contraires à la fois. « L'homme comme sur une croix subit sa tension, son extension extrême dans tous les sens ».

***

Jules Romains vient de faire paraître son livre sur papier de luxe et à quelques exemplaires. On va me le prêter. Gide était stupéfait d'apprendre qu'il ne nous avait jamais montré aucun de ses poèmes et qu'il gardait son masque avec tout le monde.

***

On va jouer *Siegfried*, puis peut-être *Tristan*. — Isadora a recommencé. Nous irons. — Il y a aussi une saison d'opéra russe mais sans *Boris*. J'irai voir *le Prince Igor*. — Mais j'oubliais que tu lis *Comœdia*. Tu y as vu alors les Gauguin (samedi dernier).

Écris-moi.

Ton J. R.

A Jacques Rivière, à Paris

Jeudi de l'Ascension 1909, 9 heures du matin, 20 mai

Mon cher Jacques,

Je reste tout ce jour enfermé dans ma maison pour souffrir plus à l'aise. Depuis des semaines ceux qui me touchent la main savent que j'ai la fièvre. La joie secrète de ces temps derniers est finie, maintenant il faut lutter contre la douleur infernale. Comment traverserai-je, tout seul, cette fête à laquelle je ne suis pas convié. De grand matin, le soleil est entré dans l'appartement par toutes les fenêtres et m'a réveillé ; le serviteur a tout préparé durant la nuit, les haies de roses, la route brûlante... pour quelque grand anniversaire mystérieux, et au moment de révéler à tous le secret de sa joie, il trouve son maître seul et en larmes et abandonné.

Cependant la messe sonne ; de temps à autre une voiture paysanne arrive au galop. J'ai cent petites raisons de n'y pas aller. La plus grave est que je n'ai pas de souliers assez beaux. Je me rappelle, dans le fond du passé, la première messe de communion où l'on devait m'emmener. Après avoir assisté à tous les doux préparatifs étranges, la lente procession des grandes filles, comme de blancs encensoirs balancés, est partie sans moi. Mes souliers neufs étaient trop petits. Chaque sonnerie de cloche, durant la céré-

monie, dans la chapelle basse, venait réveiller mon désespoir. Quelqu'un s'était sacrifié pour rester avec moi et essuyait mes larmes en me promettant vêpres. — Mais aujourd'hui il n'y a pas de compagne pour adoucir cette amertume ; il n'y aura pas non plus de vêpres pour celui qui a manqué la messe.

J'ai repris ma misère, là où je l'avais laissée, aux grandes vacances, il y a deux ans. La fatigue, la faim, l'emprisonnement ont parlé plus fort qu'elle, mais ne l'ont pas étouffée. Me voici revenu au temps où je t'écrivais : « rien que traverser la cour, avec cette pensée, me paraît une épreuve cruelle, une entreprise affreuse ». De nouveau, ma misère a repris ce visage. Hier, manœuvrant dans les trèfles roses, sur les coteaux, je suis soudain devenu étranger à tout ce qui n'était pas elle et, pour la première fois depuis longtemps, je l'ai regardée en face si fixement, qu'un instant j'ai pensé ne plus pouvoir faire un pas.

Et pourtant ce n'est pas cet amour qui m'arrête. Je ne suis pas un protestant. Autrefois, je pensais : si j'étais chrétien, je me ferais immédiatement prêtre, ou moine s'il était trop tard. — Quand je suis allé à la Trappe et qu'il a fallu s'agenouiller dans la chapelle, comme je savais qu'en priant pour la première fois dans une église on est toujours exaucé, j'ai eu la force de dire, tenté par cette existence monstrueuse des religieux : « Si cela doit être, que cela soit ». Mais cela ne devait pas être ; et, après avoir beaucoup hésité, ah ! je regrette de n'avoir pas demandé à la Vierge de Lourdes ce miracle de me rendre mon amour ! Seulement la revoir une fois, regarder ce visage très pur, appuyer un instant contre ses cheveux blonds ma tête douloureuse.

Je ne vous promets pas le bonheur dans ce monde, mais dans l'autre.

Ainsi tant de pureté ne peut pas être de ce monde. *Allez manger de l'herbe qui est là.* Je vais relire *Dominique* ; j'imagine très belle cette fin où, revenu sur sa terre, il tâche de vivre sans son amour. Mais moi, je ne renoncerai à rien. Pas une douleur, pas une passion qui ne me soit essentielle. Cette phrase admirable de Claudel, hier au soir, est venue lever ce doute et cet obstacle encore : *L'homme comme sur une croix...*

Si tu as cru que mon amour était vain et inventé, si tu as cru que je passais un seul jour sans en souffrir, et si, cependant, tu n'as pas vu que depuis trois ans la question chrétienne ne cessait de me torturer, certes, tu m'as méconnu — certes, tu t'es beaucoup trompé.

Si je puis entrer tout entier dans le catholicisme, je suis dès ce

moment catholique. Et l'autre jour est-ce que je ne me suis pas montré à moi-même que tout mon livre aboutissait à quelque grand triomphe de la Vierge [1].

Les enfants que j'aurai seront élevés le plus chrétiennement. Que je souffre, mon ami, que je souffre.

***

Voici plus de cinq heures que j'ai laissé cette lettre. Rien ne m'a distrait de mon angoisse. Si cela devait durer, je ne pourrais supporter longtemps ce poids du monde entier sur le cœur. Quelque chose désespérément me réclame et toutes les routes de la terre m'en séparent.

C'est à cette heure qu'il y a quatre ans, ce même jour de l'Ascension, descendant lentement le grand escalier de pierre, elle a fixé sur moi ce regard si pur que je me suis retourné...

***

Depuis Claudel, aucun livre ne m'a rapproché du christianisme comme *l'Idiot*. Il n'en est jamais question et cependant, depuis que je l'ai lu, je suis plus que jamais hanté par la « tentation ». Peut-être ce livre est-il le pont que j'ai longtemps cherché entre le monde chrétien et le monde à moi. Ici et là, c'est le pays profond, par instants entrevu, où les âmes délivrées, se reconnaissent et se parlent.

***

Avant celui-là mon dernier grand émoi date de la semaine qui précéda ta venue à La Chapelle : ce fut à propos de *l'Art Poétique*. Jusqu'à *l'Idiot*, grand silence, coupé de vagues sursauts.

***

Je ne puis continuer à t'écrire. J'ai une horreur profonde pour cette douleur qui me torture. Ne crois pas surtout que je m'y complaise. Peut-être plus de pureté, moins d'importance attachée au monde et à la réalité, m'en guérirait. Moi seul suis coupable. Je vais essayer de travailler ou de dormir. — Ta lettre d'hier au soir où il n'était guère question que de ce qui m'intéressait m'a fait du bien. Je te récrirai. Poignée de main.

HENRI

Je t'écrirai prochainement, peut-être, pour me faire abonner à la *N. R. F.*

1. Dans la première édition de ces lettres, le *mon*, qui change tout le sens de la phrase, était tombé à l'impression.

A Henri Fournier, à Mirande

Dimanche matin, 23 mai 1909

Mon cher Henri,

Un mot, et tu ne peux pas savoir quels prodiges il me faut faire pour pouvoir te l'écrire.

J'ai reçu ta lettre hier. Isabelle avait eu la sienne vendredi.

D'abord j'avais eu envie de me fâcher un peu. Je pensais : Eh ! quoi c'était donc tout, c'était de la simple insurmontable pitié, c'était aussi médiocre que l'émotion habituelle de ceux qui voient Lourdes pour la première fois. Il y a longtemps que je connais cela, et si fort que soit le trouble ressenti, je sais par expérience combien plus terrible, plus cruel est le face à face avec le christianisme dans son abstraction, dans ce que son dogme a de plus métaphysique. C'est là, c'est dans cette lutte avec la plus mystérieuse et la plus profonde des explications que j'ai eu toutes mes terreurs et tous mes désirs.

Mais ta seconde lettre est venue me rappeler combien j'étais injuste, combien il était nécessaire que tu fusses troublé d'une autre façon que moi, par quelque chose de plus tangible, de plus humain, de plus pitoyable. Et j'ai compris combien ton inquiétude avait dû être profonde.

Seulement pourquoi déjà parler de cela au passé ? Est-ce vraiment une tentation finie ? Et pourquoi me dis-tu que ta douleur sans espoir t'a réenvahi ? Mon pauvre ami, c'est vrai que je t'ai bien « méconnu », car je croyais bien que tu avais tout oublié. Il ne faut pas m'en vouloir ; je me laisse très facilement tromper aux apparences et j'ai un esprit trop raide, trop maladroit pour pouvoir le plier à comprendre les détours des autres, du tien surtout. De là ces reproches que tu m'as souvent faits, de ne pas saisir à demi mot, d'avoir besoin toujours d'explications. Encore maintenant je sens avec douleur que je ne peux te suivre par où tu passes, que je ne vois que l'extérieur incohérent de ta transformation.

(Lettre inachevée)

A Jacques Rivière, à Paris

Mercredi 2 juin 1909

Mon frère,

Je te dirai que j'ai passé la Pentecôte à Bordeaux chez Lhote. Il m'a couché une nuit et donné à dîner une fois — une autre fois

chez son ami Tronche. Ce furent deux journées si belles que j'en garde encore je se sais quel goût très amer. Les enfants mariés ont reçu celui qui venait de loin, tout seul, et l'ont fait promener sous les grands arbres calmes. Leurs visages attentifs semblaient dire : parlez, nous sommes deux maintenant pour vous comprendre, dites votre peine, nous saurons bien, à nous deux, la guérir.

Pourquoi, ainsi que l'Idiot, ne te parlerais-je pas, avec une sincérité parfaite et très pure — car toi seul me comprendras comme il faut — des femmes qui m'ont approché et que j'ai trouvées belles. J'ai dit à Lhote comme je trouvais belle sa femme. Je m'attendais à quelque esthète raisonneuse et j'ai trouvé cette ingénuité, cette puérilité, cette jeunesse. Il y a des détails admirables : elle a apporté dans la misère de Lhote tous les débris enfantins de son luxe de jeune fille et, très simplement, sans pose romantique, elle souffre de se voir tous les deux si pauvres. Combien y en a-t-il, combien qui soient prêtes pour un tel sacrifice ? — Sa seule gloire, celle de bien dire, sur une critique de moi elle convenait qu'elle était vaine. Et pourtant elle m'a lu ce passage de Suarès : *la solitude, c'est l'orgueil...*, et celui-là de Claudel : *ô véritable ami...*, avec une voix trop précieuse certes et trop peu pathétique à mon gré, mais comme accablée d'avoir à dire des paroles si belles et si lourdes.

La nuit de dimanche, Lhote, en me reconduisant à travers la ville, jusqu'à son atelier où j'ai couché comme dans un beau palais immense, me parlait de son amour. Il a senti, malgré la dureté de son inflexible optimisme, quelle chose monstrueuse c'était, par instants, d'avoir ainsi son bonheur à portée de la main. Il m'a raconté ce vertige du premier réveil, lorsque, le grand soleil du matin dans les yeux, elle a dit puérilement : « J'ai les yeux qui me piquent ». Vertige, que depuis mon enfance, j'essaie parfois de me représenter et qui chaque fois me donne la même terreur.

Le retour fut d'une affreuse tristesse, par une chaleur lourde d'après-midi, à travers les Landes. C'est avec cette même détresse que je revenais, à travers la Sologne, de mes beaux pays enfantins. C'était cette même douleur insupportable du premier voyage, sans but, après la perte de mon amour. Je me disais sans fin : Et moi ? Et moi ? Et pour tromper ma douleur j'épelais lentement, interminablement, sur le store de la portière brûlante : M, i, d, i.

***

Quelques détails précis pour en finir avec mon voyage à Bordeaux.

Je suis allé chez M. Frizeau avec Lhote et Tronche. J'ai vu le grand Gauguin. Je connaissais Frizeau d'avance. Je ne crois pas

lui avoir déplu. Il a plusieurs fois essayé de me fournir un sujet de dissertation. Par malice bien plus que par timidité je n'ai pas marché.

J'ai vu chez Lhote une nouvelle manière de paysages dont je te reparlerai à loisir. Des études. Des modelés pour ton lit auxquels il va falloir prêter grande attention. Il m'a paru désirer vivement avoir des écrits de moi à illustrer. Sa femme m'a demandé de les dire. J'ai terminé *la Robe de tous les Jours* et le reste marche.

Je t'enverrai après l'avoir fait virer et fixer la photographie de sa *Suite de Gestes* pour le Havre. Il demande que tu lui copies le passage de la lettre de Claudel sur les stoïciens.

Il est d'accord avec ma vanité pour dire que ta lettre à Gide et mon poème, envoyés au moment de la grève des postes, se sont perdus.

Il s'agit maintenant d'autre chose. J'hésitais un peu à partir pour chez Lhote tant je le devinais loin de mes préoccupations actuelles. Et de fait il m'en a quelque peu distrait. Je regrettais cette fête que je m'étais préparée, sans réfléchir, d'aller à la messe de Pentecôte avec tes tantes. La veille, toute la nuit, la tempête avait soufflé ; le texte de l'évangile me revenait en mémoire : *alors un bruit se fit entendre comme un grand vent au dehors, et les apôtres...*

— Le soldat qui me sert de domestique s'est saoulé, lui aussi, pendant ces deux jours de fête ; mais maintenant, avec cette tête lourde, il faut bien, lentement, tristement, se remettre à la tâche austère.

— Les reproches de ton fragment de lettre m'ont touché. Il est vrai, je demande trop à ceux qui m'aiment. Je prends tant de précautions pour ne rien déceler à ceux dont la brutalité pourrait me blesser, qu'à la fin les autres s'égarent.

Depuis deux ans, aussi, j'ai complètement cessé de te tenir au courant du lent progrès de ma pensée. Pourtant, elle n'a cessé de marcher, obscurément, dans la peine et la crasse. Il est vrai que moi-même j'ai négligé jusqu'à présent d'examiner méthodiquement le chemin parcouru. Mais je souffre maintenant de cette négligence, à cause de l'ignorance, où elle m'a fait tenir mon frère, de ce que j'étais devenu.

— D'abord ce que j'ai écrit à Isabelle était œuvre d'humilité. J'ai tâché, après coup, de reconstituer l'émotion de tout voyageur devant Lourdes. La mienne, du moins la plus précieuse, celle qu'un matin des premiers jours de mai j'ai senti sourdre en moi comme une fontaine et m'inonder, je ne puis pas la dire. Il n'y a pas de mots pour ces larmes. Sans doute est-ce là ce que les chrétiens appellent la grâce.

Mais crois bien que cela venait après de longs calculs, des étapes

pénibles au bout desquelles ma pensée ne, trouvait rien à boire, et combien de démarches dans les ténèbres.

Je ne puis pas tout dire aujourd'hui. Mais l'essentiel est une sorte de fatigue et d'impuissance à porter, à supporter le monde. Autrefois il n'était pas un poids que je ne pusse soulever, pas une forme que je ne pusse assumer, pas un paysage que je ne fusse capable de transfigurer. Je ne pensais à faire de moi-même aucune économie. — Mais à présent je suis las et hanté par la crainte de voir finir ma jeunesse. Je ne m'éparpille plus. Je suis devant le monde comme quelqu'un qui fait son choix, avant de s'en aller. Et dans ce choix quelle sera ma direction, l'accord final que je chercherai, la signification essentielle de ces présents symboliques que j'aurai mis de côté pour le voyage ?

Cette inquiétude s'est fait sentir dans mon art — qu'influencent fortement Suarès et Claudel. Je ne me laisse plus entraîner — comme encore dans *la Femme Empoisonnée* — partout où me conduisent mes souvenirs ou mes désirs. Seul m'importe l'essentiel. Mon style, sans devenir abstrait, se satisfait d'une seule image pourvu qu'elle puisse enfermer un monde pour les âmes profondes — c'est en cela que je suis plus aristocrate — et d'un seul mot pourvu qu'il affirme — c'est ici que me tente le christianisme.

— Un jour cette affirmation sera si profonde, qu'au tréfonds de moi-même je serai persuadé. — Rien en moi ne refusera l'assentiment. Alors tout problème sera résolu. Ces questions que se posait Lhote et qu'il me posait paraîtront vides de sens. Tout sera très simple et très clair.

L'autre semaine, un soir, je me suis endormi sur ce mot de *Claudel* :

Et il en est qui, après beaucoup de labeurs, à cette heure qui est entre le soleil et la lune atteignent le rafraîchissement.

MAIS CEUX-CI ONT ÉTÉ CHOISIS ENTRE DIX MILLE ET DIX MILLIERS DE DIX MILLE

Afin que...

Au matin, je me suis éveillé avec cette affirmation comme une hantise et comme un désir surhumain. Ma fenêtre ouvrait sur une campagne toute bleue comme l'intérieur d'une coquille de nacre. Tout près, de lourds feuillages fleuris trempaient dans la brume du matin. Le monde, au soleil levant, était une hymne. Je suis parti, à travers les chemins de roses, dans la Joie. Et ce grand matin-là, j'ai tout décidé, tout arrangé. Vienne l'heure du départ, tout sera prêt. Avec quel amour j'ai regardé la mort — *la mort, notre très cher patrimoine.* — Je te prie, toi qui me connais, même si je ne dois jamais croire, de ne pas prendre à la légère ce que je vais dire ; depuis des années j'en ai disputé avec moi-même, mais

cette fois je suis résolu : le jour où je ferai le dernier pas, si je dois le faire, j'entrerai dans les Ordres et je serai missionnaire.

Car rien ne saurait me satisfaire que *d'occuper inimaginablement la plénitude, et n'avoir point d'autre joie que la Joie! Parmi ceux dont il est dit :*

Le suprême Être se les est choisis afin que ceux-ci soient à lui, et qu'ils soient sa famille et ses témoins et les hôtes de sa magnificence.

Et comme une haute montagne recueille les eaux qui nourrissent la terre sauvage,

C'est ainsi que le peuple horrible des hommes vit

Du bénéfice de leur intercession.

— Et pourtant, pourtant, « s'il était un enfer où il me fallût descendre pour sauver mon amour », peut-être... — Puisqu'il faut te le dire, ces dimanches soirs d'hiver, lorsque je sortais étouffé de douleur, c'était pour, avant de repartir, ah ! fouiller encore cette foule misérable où j'ai tant cherché son visage.

— Je répondrai à la longue bonne lettre de maman.

J'ai reçu la première lettre de Bichet qui m'ait véritablement troublé. Je t'en reparlerai. J'avais compté sur ces affres et ces déchirements. Je ne m'étais pas trompé. A toi,

HENRI

—

A Henri Fournier, à Mirande

Vendredi, 1 heure, 4 juin 1909

Ta lettre qui m'arrive à l'instant, mon frère, elle m'est plus délicieuse et elle me fait plus mal qu'aucune de celles déjà reçues. Je ne peux songer même à t'énumérer tous les troubles qu'elle m'est.

Il y a cette confiance en moi, qui est terrible parce que je me sens si brutal à côté de toi que je ne peux comprendre comment je la mérite. Il y a surtout tout ce que tu me dis, ton séjour chez Lhote, et tout ton amour, et cette terrible résolution pour le moment où tu seras chrétien (tu le seras), cette résolution que j'avais devinée, que ta mère craint tellement (elle nous a presque fait une scène à ce propos, disant que c'était par imitation de Claudel ! Et je n'ai pas pu lui faire sentir combien le christianisme échappait, à en rire, à toutes ses petites objections).

Il y a plus que tout ce que tu me rappelles de Claudel :

Mais ceux-ci ont été choisis entre dix mille et dix milliers de mille.

Cela est épouvantable pour moi, parce qu'il me semble souvent, tant ce qui nous sépare du christianisme est insaisissable et inexprimable, que l'obstacle ne consiste qu'en ce que nous ne

sommes pas élus. Isabelle, je m'en souviens maintenant, m'a presque dit cela en voulant dire autre chose : « Il me semble que Dieu ne nous a pas demandé d'être chrétiens ». Mais mon Dieu, si c'était que vous nous avez refusé de l'être. — Et quand je pense à ses larmes atroces à la pensée que nous pourrions ne pas vivre toujours, c'est comme si je me sentais coupable de sa perdition, c'est comme si c'était moi qui l'empêchais de se sauver. ET JE NE PENSE PAS QU'AUCUN AMOUR PUISSE COMPENSER CELA.

***

Comme toujours je n'ai pas le temps de dire tout. Enfin cette vie de domestique va bientôt finir, j'en suis sûr.

Nous aussi, tes deux enfants mariés, nous te recevrons, mon frère qui es malheureux. Mais vaut-il mieux être heureux que malheureux ? Je pensais tout à l'heure : le bonheur est le plus grand des péchés ; on l'expie en ne s'en méfiant pas.

***

Nous avons assisté et contribué au triomphe de Jules Romains, dont le très beau poème pour le concours de poésie de l'Odéon a été lu superbement par de Max au milieu d'une tempête d'applaudissements et de sifflets. Il a eu le 3e prix et *le Matin* publiera son poème lundi. Je te l'enverrai. Le titre était : *A la foule qui est ici*. C'était très beau.

J'ai son nouveau livre *(Prières)* mais n'ai pas eu encore le temps de l'ouvrir.

Voici le mois où tu vas venir. Si tu savais comme nous t'attendons, et comme les samedis pour moi ont changé de couleur depuis que je sais que je ne te trouverai pas le soir en venant dîner.

J'ai au moins un million de choses à te dire, dont beaucoup ne pourraient être qu'écrites.

Je t'embrasse ainsi qu'Isabelle.

JACQUES

A Henri Fournier, à Mirande

Samedi soir, 5 juin 1909

Mon cher Henri,

J'ai fait une bêtise. Comme dans les lettres que tu écris chez toi tu mentionnes celles que tu m'écris, et qu'on me demande ensuite : « Il vous a donc écrit. Que vous a-t-il dit ? », j'ai cru devoir lire de celle d'hier les passages inoffensifs à tes parents. — Mais sitôt ton père couché, maman m'a demandé à en voir un peu

plus long. J'ai cédé à ses instances, et tout en lui faisant passer les endroits dangereux (toute la fin) je l'ai laissée lire. Elle est si préoccupée de l'idée que tu entreras dans les ordres que le christianisme latent qu'elle y a senti l'a désespérée. C'est du moins ainsi que j'interprète les larmes insurmontables qui l'ont envahie, et que nous n'avons pu consoler. J'ai été assez sot de faire cela. Je l'ai laissée lire jusqu'à « Et ce grand matin-là j'ai tout décidé, tout arrangé ». Mais puisqu'il est trop tard, tâche habilement et le plus tôt possible, sans avoir l'air de rien savoir, de la rassurer. Je suis bien triste de ma sottise.

Je connais tous les défauts de Frizeau. Mais j'ai une grande affection pour lui, qui en a une *vraie* pour moi (j'ai des preuves).

Ton JACQUES

J'ai pensé toute la journée à ta lettre.

A Jacques Rivière, à Paris

Vendredi 18 juin 1909

Mon cher Jacques,

Je t'envoie cette page, la seule qui soit achevée, de toutes celles que j'ai commencées. Lhote a dû la recevoir, il y a une quinzaine. Je pensais, pour Isabelle et toi, attendre mon voyage à Paris ; mais, à la réflexion, vous me direz bien mieux dans une lettre ce qu'il vous en semble.

Dès que je serai revenu de Paris et du camp, je me mettrai à *la Jeune Fille Églantine, le Dîner de Printemps*, etc... pour les terminer.

J'ai l'intention d'écrire « sur mon visage » quelque chose de central et de très beau. Ce sera plus simple et plus doux qu'une main de femme, la nuit, qui suit avec grand'pitié la ligne douloureuse de la figure humaine. Et cependant ceux qui le liront s'étonneront d'une odeur de pourriture et de scandale. Pour décrire les différents visages de mon âme, il faudra que Celle qui parle de mon visage, ose imaginer les masques de mon agonie à venir, il lui faudra penser à ce hoquet sanglant qui marque enfin la délivrance et le départ de l'âme : alors seulement seront évoqués les étranges paradis perdus dont je suis l'habitant.

C'est ainsi que mon art s'efforce en ce moment vers le passage essentiel. Je choisis entre les instants ceux qui sont marqués de la grâce. Je cherche la clef de ces évasions vers les pays désirés — et c'est peut-être la mort, après tout.

Aussi je continue à imaginer mon livre comme la plus merveilleuse petite histoire qui ait jamais excité les enfants sages et secrets : mais on y sentira par instants un effroi comme de la mort ; un calme et un silence épouvantables, comme l'homme abandonné soudain de son corps au bord du Monde mystérieux.

— Avec Lhote, nous avons parlé de l'âme. Je l'imagine bien autrement que lui. Quand nous parlions de l'âme des femmes, c'était pour lui leurs plus belles vertus : abnégation, simplicité. Pour moi, l'âme est comme une vallée illimitée qui s'ouvre : un geste de bras, un regard, une inflexion de voix me donnent le vertige d'y entrer. C'est une révélation, une communion, un départ. J'ai senti cela auprès des moins vertueuses et des plus impures. Elles m'ont donné, plus humblement mais mystérieusement comme les autres, la nostalgie de ces grands pays inconnus qui ont la forme de leurs âmes, et vers où les ramènent le sommeil et la mort.

— J'écrirai encore sur la fille perdue — ou si tu veux *la Femme Empoisonnée*. Ce sera un des plus beaux personnages de mon livre. Je médite en ce moment un épisode sur ses chats, que je voudrais si émouvant que terrible.

— Ne parle pas chez moi de cette lettre. On croirait que je néglige mon examen, ce qui ne serait qu'à moitié vrai.

Je t'embrasse. A bientôt.

HENRI

Réponds-moi.

A Henri Fournier, à Mirande

Mardi 22 juin 1909

Mon cher Henri,

Je n'ai pas pu t'écrire dimanche. Pourtant j'ai reçu ta lettre et ton poème [1]. Je n'ai pas encore pu le montrer à Isabelle. Mais je le ferai sans doute ce soir.

Je l'aime, je l'aime surtout en le relisant. J'en aime la pure, uniforme et croissante émotion. J'aime beaucoup la fin surtout depuis :

Le dernier bruit d'une clochette...

Et pourtant je me demande si c'est là tout ce que tu peux donner, je me demande si telles de tes lettres, celle à Bichet avec l'épisode de la femme au rossignol, n'étaient pas cent fois plus

1. *Dans le tout petit jardin...* Voir *Miracles*, page 137.

terribles. Il me semble que toi, le grand révolté, qui te refuses aux admirations classiques, tu n'es pas dans ce que tu écris aussi libre que tu devrais l'être. J'ai envie de te dire ce que Lhote se disait après *le Jardin d'Amour* : c'est encore trop sage. Il faudrait que, sans perdre de sûreté, la couleur sût déborder le trait ; il faudrait qu'on sente une trop certaine assurance intérieure pour qu'elle s'applique à s'affirmer dans l'expression.

Et puis il y a encore trop de choses qui pour d'autres que pour toi ressemblent à des choses déjà lues. A côté de la très belle phrase : *C'est le moment du soir où l'on s'enfonce...* il y a ceci que je n'aime pas : *les oiseaux sous toutes les feuilles, évadés de l'école, se racontent une histoire sans fin...* J'ai pensé (j'ai eu tort mais enfin) à une détestable *Prose lyrique* de Debussy : *Les vagues comme de petites folles, babillent, petites filles qui sortent de l'école...* Naturellement ce n'est pas pareil. Mais c'est la tendance. — Beaucoup de phrases commencent d'une façon qu'on reconnaît : *Que de fois, accoudé au petit mur...* Je dis tout cela parce qu'il me semble que tu es encore victime, quand tu écris, d'un certain subjectivisme. Tu oublies que les mots qui pour toi ont un sens unique et précieux, qui te semblent mystérieusement consacrés à une impression incomparable, sont en réalité chargés de beaucoup de sens périmés, et qu'il faut commencer par les isoler de leur passé, par leur redonner la force d'une primitive apparition. Tu ne veux pas commencer par faire la transposition que je crois indispensable à toute expression artistique, et qui consiste à placer d'abord tous ses mots dans une atmosphère qu'on s'est créée, et dont la réfraction déforme sous un certain angle. Cela vient de ta plus grande qualité, celle de ne pas vouloir être artiste. Mais en écrivant n'est-ce pas une qualité qu'il faut dépouiller ? Je me le demande.

Naturellement je ne dis rien de ce que je trouve très bien, très beau, justement parce qu'il me semble que là tu as donné aux mots la force privilégiée de ta personnalité. Par exemple :

C'est le moment du soir où l'on s'enfonce...
avec de longues ombres vertes pareilles...
comme le disciple épouvanté...
Et comme un homme qui découvre...

Surtout tout le dernier paragraphe, surtout

comme un fanal à l'avant d'un vaisseau perdu...

Ceci personne ne pouvait l'écrire que toi et c'est admirable.

Je te fais remarquer que tous ces reproches impliquent que tu as fait, à mon point de vue, un immense progrès. Mes éloges pour *la Partie de Plaisir* s'adressaient à la perfection d'un stade que tu as dépassé. Mes reproches d'aujourd'hui viennent de ce que tu ne

t'es pas encore rendu maître d'une manière supérieure, que je ne saurais caractériser, mais dont les défauts peut-être surpassent les qualités de la précédente.

Écris-moi un mot pour me dire l'heure de ton arrivée samedi à Orsay, n'est-ce pas ? J'y serai avec Isabelle. Je serai libre. Car je commencerai à me reposer.

Quelle joie de te revoir après si longtemps.

Ton JACQUES

Je n'ai pas pu voir *Boris*. On avait tout loué sans avertir. Ce sont les banquiers, les journalistes, les assureurs, les députés, et leurs femmes en grand décolleté pour qui « cette musique » a été jouée. Quelle musique, si tu savais !

A Jacques Rivière, à Paris

24 juin 1909

Reçu ta lettre. Merci. J'arrive samedi matin, quai d'Orsay, 8 heures 43.

H. F.

A Jacques Rivière, à Paris

Mercredi 7 juillet 1909

Mon cher Jacques,

8 heures du matin. Je suis seul sous ma tente. Le camp, dans un repli de la grande plaine de Toulouse. Après la pluie de cette nuit, vent violent dans les peupliers et sur les toiles tendues.

L'isolement, l'abstraction soudaine de cette vie me satisfait. — Dimanche, du sud au nord, j'ai traversé presque la France. Les peupliers en touffe, comme des radeaux, sur l'immense vallée tremblante, passaient. L'ombre des feuilles coulait sur une borne kilométrique de la route de je ne sais où. Dans chaque paysage, au bord de la lente moisson mûre, l'ombre d'un bois, là-bas, pleine de désirs et de promenades impossibles, venait doucement s'appuyer. Et la ville de province était une avenue déserte et indéfinie où mon amour aurait pu passer.

A présent je suis seul et le monde est ramassé sous ma tente. Il y a la table où je travaille pour me calmer. Mon lit avec une couverture tendue comme un dais, sous laquelle je dormirai pour ne plus tant souffrir. Parfois toute l'ardeur du jour est concentrée là, comme un cri, comme l'appel de ma jeunesse. Hier au soir, après la fête de Wagram, je me suis retiré là-dessous, et mon amour m'y attendait, plus tenace qu'un remords, son visage immobile sur son poing, plus cruel que le gardien de la pureté. Mais alors le flot de l'averse nocturne s'est épandu sur nous. Tout s'est apaisé. Et nous sommes restés là, dans les larmes, comme l'Orphelin de la nuit, lorsqu'il montait attendre dans le pigeonnier de son ancienne demeure, la pluie, le petit jour et le réveil des colombes.

Je voudrais me faire pardonner mon voyage. Avec tous, je me suis montré très dur. C'est ainsi quand je souffre, mais je suis, comme Cousin, plus impitoyable pour moi-même que pour les autres ! D'ailleurs je suis assez fâché contre mes parents. Je voudrais enfin ne plus être jugé comme tout le monde. Il n'y a pas de commune mesure entre le monde et moi.

J'ai beaucoup de choses à raconter. Mais je n'ai pas le temps. Ce que j'ai rapporté de plus doux à me rappeler c'est une ou deux

conversations avec I. Il y a chez elle une confiance, une joie et une force cachées, qu'il faut découvrir, comme une source entre les feuilles. C'est ainsi qu'elle me parlait, au temps le plus pénible de la rue Mazarine : comme une personne qui sait, comme une femme qui range. Tu verras cela plus tard. Tu verras tout ce qu'elle t'expliquera. — Dès maintenant, réjouis-toi de cette honnêteté, de cette simplicité parfaites. Heureuse celle qui donne cette confiance, heureuse celle en qui l'amour peut se reposer. Heureux les mariés de septembre !

Chaque grande pluie me redonne le désir délicieux de ce mois. Hier, j'ai suivi à bicylette le long des champs de blés, longtemps, un petit ruisseau caché où sautaient les grenouilles. C'est ainsi à La Chapelle, sur le chemin des Guerris et partout, avant la fin de la belle histoire et le retour sous l'averse. — Malgré cette frénésie de désir, il n'y aura pour moi que ce retour frissonnant, sans personne, à la fin du merveilleux septembre de cette année, tant attendu ! Il n'y aura pas pour moi « tant de bonheur ».

Cependant, après avoir fait de beaux raisonnements sur la prière, j'ai écouté avec grande simplicité la parole du maître : *Vous demanderez à mon père ce qu'il vous faudra, afin que votre joie soit parfaite.*

Et chaque soir, depuis un mois, je prie du fond de mon incrédulité et de ma misère.

***

Je te restitue, avant de clore, cette petite phrase du petit enfant que je me redis, je ne sais pourquoi, avec délices. — Elle regardait le collet de ma tunique et elle disait en me souriant : « Ton régiment, c'est rien du tout ! — Pourquoi ? — C'est huit ! huit !... »

HENRI

A Henri Fournier, à Mirande

Dimanche 11 juillet 1909

Mon cher Henri,

Ta carte d'hier me fait craindre que tu n'aies pu recevoir avant ton départ de Bouconne la lettre où Isabelle t'annonçait la mauvaise nouvelle de ta non admissibilité. Il faut donc que je me charge de cette vilaine tâche. Mais je ne voudrais pas que tu en sois attristé. Il n'y a pas de danger pressant. Il est évident que la

distraction continuelle du régiment ne pouvait te permettre une préparation assez sérieuse. Tu liras dans la lettre d'Isabelle les conseils que te donne cette petite femme « qui sait ». Je crois qu'ils sont bons. Tes notes sont loin d'ailleurs d'être désespérantes :

Français	12/20	30/60
Version	18/40	
Thème	10/40	

Tu passais donc avec les deux premières épreuves.

J'ai reçu ta lettre. Toutes maintenant me sont terribles. Je ne suis plus après ce que j'étais avant.

Naturellement je n'avais pas songé à t'en vouloir de quoi que ce soit. Maintenant, c'est-à-dire depuis deux mois, je te comprends bien. Je pense, moi aussi, — je le pensais avant que tu le dises, — que tu as le droit de ne pas être jugé comme les autres.

Oui I. est ce que tu dis. Crois-tu que je ne m'en sois pas aperçu ? Crois-tu qu'elle ne m'ait pas déjà expliqué bien des choses ?

Je songe à des semaines que tu viendras passer « chez nous », à un moment quelconque de l'année, sans que rien soit préparé ni changé dans nos habitudes.

***

Il y a encore des choses dans ta lettre, — pardonne-moi de les y avoir vues, — dont la précision unique, la présence immédiate vous fait comme un bouquet qu'on vous fourrerait soudain sous le nez. Je n'ai peut-être rien trouvé dans tes poèmes qui soit si prenant tout à coup, si envahissant que « Les peupliers en touffe, comme des radeaux... » Je me demande s'il ne faudrait pas te dire exactement le contraire de ce que je te disais dans ma lettre d'avant ta venue : « Il ne faut pas que tu transposes du tout. Il faut que tu nous jettes les choses à la figure avec l'immédiate impression qu'elles viennent de faire sur toi ».

***

Il faut que je te dise que j'avais écouté ce que tu me disais la veille de mon examen, que j'ai prié toute la nuit, que depuis ce jour-là, je prie tous les matins et tous les soirs, en demandant à Dieu la force de l'aimer comme il faut le faire. Je te devais de te dire cela.

***

Puisque je suis si près maintenant de la fin des fins[1], je ne t'écrirai plus guère sans doute avant d'être délivré tout à fait.

1. Le résultat du concours d'agrégation.

Je voulais seulement être avec ton chagrin, et que tu me répondes pour me rassurer sur la déception que peut-être te causera cette sotte histoire d'examen. (Je ne perds pas une occasion de dire à ta mère que L. est le plus crétin des crétins et qu'il sera reçu premier).

Je t'embrasse, nous t'embrassons.

JACQUES

Le sale Quatorze Juillet arme déjà dans tout Paris ses mâts de cocagne.

Vers et Prose publie poème Jules Romains (Odéon). Très beau. Isabelle copiera et enverra. Ai refusé le *Vers et Prose* qu'on t'envoyait encore.

—

A Jacques Rivière, à Paris

Mardi 27 juillet 1909

Mon cher Jacques,

Puisque peut-être tu es dans l'attente, fiévreux et malade, je te distrairai.

Cependant je suis debout depuis 4 heures, demain à 3 heures il faudra se réveiller. Je me sens obscur, impuissant, alourdi. C'est la fin de l'après-midi et il fait terriblement chaud.

Je suis allé l'autre jour chez l'aumônier de l'Hospice lui demander la Bible et les Évangiles. Il y avait chez lui le vieux curé de Miramont. Je m'en voudrais, maintenant, de ne pas leur avoir causé cette joie ! J'en suis reparti chargé de livres. Entre ces deux belles figures de vieillards, entre ces sages prudhommes, j'étais comme un enfant revenu dans la maison de son père, encore tout ébloui du long voyage.

Le grand événement de la vie de l'aumônier, c'est le passage de Retté, se rendant de Z. à Lourdes, à pied, du jaune d'œuf dans ses souliers, et mendiant chaque soir son gîte. Dans son dernier livre il a raconté cela, en parlant de ceux qui l'ont hébergé et de ceux qui l'ont jeté dehors. L'aumônier y est cité avec de beaux éloges.

Cependant chaque soir, je lis l'Évangile ou bien les Épîtres ou les Psaumes ou les Actes ou la Bible.

Le désir de me replonger dans tout cela était devenu de la frénésie. Je suis allé à Auch rien que pour trouver ces livres, mais les libraires ne vendent que *les Bluets du Chrétien* et des saynètes pour le catéchisme de persévérance.

Je n'ai pas la prétention de rien te dire de général, cependant fragmentairement :

Jésus, selon saint Jean. Je suis resté torturé toute une nuit. Depuis qu'il s'est fait homme, il comprend que ce qu'il avait à révéler est devenu inexprimable. Cela de si merveilleusement simple, c'est devenu plus difficile à exprimer que le monde à soulever. Il s'est fait homme et le voici plus écrasé qu'un ange sous le poids de ses ailes attachées.

Ses « paroles » les plus belles sont celles du chapitre VIII (St Jean). C'est là qu'enfin nous sommes délivrés des préoccupations de Moïse, des conducteurs de peuple et de la Loi. Comme on l'importune avec cette loi, comme il s'embarrasse peu de la femme adultère. Ah ! il s'agit d'autre chose que du bien et du mal. *Vous jugez selon la chair*, dit-il, *pour moi je ne juge personne ;* et la *foule qui l'accompagne ne connaît pas la loi ; ce sont des gens maudits.* (Chap. VII et VIII).

— Mais ses gestes sont plus beaux encore. Pas un qui ne m'ait tiré des larmes. Comme je les ai cherchés dans tout le Livre ! Et ses apôtres, avec une gloire et une simplicité infinies, disent tout, ne s'embarrassent de rien, parce qu'ils l'ont vu.

— (Près du sépulcre, Marie-Madeleine le matin de la résurrection) : *Ayant dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que ce fût Jésus.*

Alors Jésus lui dit : Femme pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? PENSANT QUE C'ÉTAIT LE JARDINIER (on l'a déposé dans un sépulcre neuf, dans un jardin) *elle lui dit : Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.*

Jésus lui dit : Marie. S'étant tournée, elle lui dit : Rabboni (c'est-à-dire, Maître).

Je te cite ceci que tu connais, mais pour te le faire voir, comme je l'ai vu, un matin, dressé dans son mystère et sa simplicité, disant la parole ineffable.

— Je n'ai été déçu que pour y avoir cherché la gloire de Marie. Mais est-ce que cette gloire n'a pas été révélée plus tard, et maintenant encore, à Bernadette, à Claudel...

Et je désirais grandement aussi le commerce de ses anges. Or, on les mentionne sans les décrire : *des hommes vêtus de blanc*, ou simplement : *vire*. Mais ne suis-je pas là pour les décrire ?

— La Bible. Cela est bien superficiel et bien « moderne » d'être déçu parce qu'on y trouve comme un code en images pour un peuple primitif. Il faut chercher plus profond. J'ai lu le Lévitique, et pour presque toutes les fautes, il dit... *immundus erit usque ad vesperum.* Ah ! à chaque faute, depuis mon enfance, est-ce que je ne me sens pas aussi, dans la moelle de ma moelle, sans

savoir pourquoi, *indigne d'entrer au temple et impur* JUSQU'AU SOIR !

Et pourtant je suis toujours comme le damné torturé qui répond : « je ne veux pas ! »

Et j'écris mon livre. L'heure me presse. Je voulais te raconter l'épisode que je suis en train d'écrire. Il s'agit d'un personnage qu'on découvre à la fin, l'adolescent de la nuit, le veilleur aux colombes, la vieille âme très pure. Et tandis que les autres ont connu le triomphe mystérieux dans le pays nouveau qui était comme l'expansion de leur cœur, lui, comme dans une tour, a senti monter vers lui ce paysage inconnu. Chaque jour cela gagne et cela déferle comme une énorme vague. Chaque jour, sur un papier, comme un homme perdu, il décrit le progrès de l'inondation mortelle. Dans sa vie très simple, chaque fois, quelque chose de monstrueux, tant cela est pur et désirable, se glisse, comme une parole incompréhensible dans les discours de celui qui va devenir fou. Enfin une nuit, au plus haut de sa tourelle, alors que en bas et jusqu'à l'horizon fulgure la vie de la Joie inconnue, il comprend que la vraie joie n'est pas de ce monde, et que pourtant elle est là, qu'elle ouvre la porte et qu'elle vient se pencher contre son cœur. Alors il meurt en écrivant quelque chose, un nom peut-être qui n'est pas encore décidé — et sur chaque barrière des champs d'alentour (redevenus terrestres) un enfant est perché, en robe blanche, les pieds pendants, et souffle dans une flûte d'or, à intervalles réguliers.

Tout cela schéma très abstrait. Il n'y aura sans doute pas de tour, tu comprends.

Peut-être le nom serait-il « Marie ». Mais alors je n'écrirais pas mon livre.

Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser.

J'avais encore mille choses — mais je n'ai plus de temps.

Remercie beaucoup Isabelle. C'est admirable comme édition de travail, son Shakespeare, l'impression est excellente.

Allons, je vous embrasse.

Mes manœuvres ne commenceront que vers le 5, alors il faudra que *ce* soit du 1er au 5.

Je répondrai à maman et à papa.

HENRI

A Henri Fournier, à Mirande

30 juillet 1909

Mon cher Henri,

Je suis collé. C'est inexplicable. Ou du moins je ne m'explique pas comment j'ai pu espérer être reçu.

Tu comprends l'effondrement. J'ai eu une heure pendant laquelle j'ai frisé la folie. Je me jetais dans tous les sens, et c'était fermé partout.

Je commence à aller un peu mieux, ayant pris la résolution de ne pas me représenter. Je vais passer le concours d'inspecteur primaire. Mais il faut vingt-cinq ans. En attendant il faut que je vive deux ans. Je vais tâcher de rester à Paris. Et il faut absolument que nous nous mariions comme si de rien n'était. Nous vivrons avec vous.

En ce moment je m'inquiète moi-même à force de calme.

Guinle aussi est collé. Il est navré. Il te fait dire qu'il sera à la fin de la semaine prochaine chez lui et t'écrira.

Ne te présente jamais à l'agrégation. Fais ce que je vais faire, l'inspection primaire.

Je t'embrasse, mon cher Henri.

Ton Jacques R.

Reçu ta lettre.

A Jacques Rivière, à Paris

Dimanche 1er août 1909

Mon frère,

Depuis ta lettre, je suis affreusement révolté. N'arriverons-nous pas à dominer cela qui nous repousse ! Je ne sais combien d'idées insensées m'ont traversé la tête. Je suis pour l'instant incapable d'un conseil sérieux.

Il faudrait savoir pourquoi tu as été refusé. Si c'est une tradition, si on n'accepte jamais la première année, il vaudrait mieux essayer de nouveau, vous mariant quand même avant. Si c'est tout autre motif, y renoncer. Mais pour l'inspection primaire, je ne sais que te dire. Pour vous qui serez mariés, pour le ménage pesant et fragile, il vaut peut-être mieux cette petite sécurité, être fonctionnaire encore. Mais deux ans !

Pour moi, cet accident n'a fait qu'éclater ce que je sentais

couver en moi depuis quelque temps. Ah ! si je voulais, de quoi ne serais-je pas capable, si je renonçais à tout, qu'est-ce que je ne surmonterais pas, si je guérissais de ma délicieuse, ma merveilleuse faiblesse. Je partirais pour la Chine, si j'étais sûr d'y trouver la fortune. Mais du moins je cherche et avant octobre je trouverai.

C'est aussi à la fin de juillet il y a deux ans, avant mon service militaire qui s'achève maintenant, que par une affreuse nuit de chaleur je retournais dans mon cœur ma débâcle de l'École.

Écris-moi, toi qui es là-bas, je suis si perdu dans ce pays que je ne sais quoi dire

Je vous embrasse.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Mirande

Paris, le 7 août 1909

Mon cher Henri,

Nous avons ta lettre [1] ce matin. J'aurais dû te récrire tout de suite pour te rassurer sur nous. Mais si tu savais quelle a été ma fatigue et en même temps le nombre d'affaires embêtantes (contrat, règlements de compte, formalités de mariage) qui ont fondu sur moi, tu me pardonnerais. Je commence à être un peu plus calme.

Je traiterai les questions par ordre d'importance :

Nous allons nous marier. D'ailleurs j'avoue que je n'ai pas encore bien compris, que je ne m'imagine pas du tout cela près de moi. Mais cela arrivera quand même, sans que je l'aie attendu comme il faudrait, brusquement. Ta lettre de ce matin nous a troublés un moment, car nous comptions nous marier le 31. Mais elle va peut-être avoir un heureux résultat. Nous allons tâcher de décider ton père à se faire remplacer pendant deux jours à sa colonie. Tu sais que c'est très difficile, parce qu'il a été envoyé en détachement et qu'il est seul avec vingt gamins. Il va falloir cependant inventer quelque chose. J'espère qu'on réussira. Dans ce cas le mariage serait fixé au mardi 24. C'est le plus tôt qu'on puisse. — Moi naturellement je ne demanderais pas mieux, d'abord parce que ce serait plus vite arrivé, puis aussi parce que je ne me supporte plus à Paris avec le temps qu'il fait.

1. Du 5 août, à Mme Fournier. Voir *Lettres d'Alain-Fournier à sa Famille*, édition Émile-Paul, p. 311.

***

Je relis ta lettre de quelques jours avant l'admissibilité. Comme je suis loin encore ! Comme je continue à trouver cela « beau » ! Comme il faudrait que je sacrifie de choses avant d'en être seulement où tu en es, avant d'éprouver ce besoin ! C'est terrible de se dire que c'est peut-être faute d'un désir qu'on se perd ! Et pourtant peut-on se donner un désir, je veux dire un désir aveugle et qui ne se connaisse pas vain ?

Mais je ne peux te parler de cela en ce moment. Heureusement que nous serons ensemble l'an prochain.

***

Les causes de mon échec. Je viens de les dire à Lhote, et il m'ennuie de les répéter, tant cela est déjà loin de moi. La cause prochaine, c'est ma mauvaise composition dogmatique (6/20, et au fond ça méritait 2). La cause première et profonde c'est que l'Université continue à ne pas vouloir de moi. Elle a raison. Je ne suis pas fait pour elle. D'ailleurs elle ne se trompe jamais dans ses élections. — Il ne faut pas croire que je serai reçu l'an prochain. C'est une histoire que je laisse accepter par ceux qui ont besoin de se rassurer.

***

Ce que je vais faire ? Déjà ce matin Mithouard m'a écrit une lettre vraiment exquise d'affection. Il m'offre de me mettre en relations avec le directeur de Stanislas qui pourrait m'utiliser à faire passer des examens ou à donner des répétitions. Ce peut être très précieux. Il faudrait que j'arrive à gagner 150 francs par mois. Avec les 50 francs de rente que j'aurai, cela irait bien.

***

Je reviens maintenant à du plus important. Mon livre ne peut plus attendre. Je vais m'y mettre dès ces vacances, un peu après le mariage. Il faut qu'il soit écrit au mois de juillet prochain. D'ailleurs j'écrirai beaucoup d'autres choses en même temps, — pour *l'Occident* et pour *la Nouvelle Revue Française*.

Il faut que je m'arrête. J'ai un rendez-vous.

Je t'écrirai encore, dès que je serai un peu plus libre.

Dans *la Nouvelle Revue* d'août, il y a du Léger, qui est vraiment remarquable, et qui permet d'attendre beaucoup de lui. Tu sais, c'est cet ami de Jammes, de Claudel et de Frizeau qui habite Pau.

Frizeau, très bon, me recommande à tout le monde et me parle

de toi avec ce touchant enthousiasme qui passe à côté — qui est son propre. — Je l'aime bien.

A bientôt, mon frère.

JACQUES

—

A Henri Fournier, à Mirande

(3e semaine d'août 1909)

Mon cher Henri,

Pour nous rassurer, vois un médecin. Ce qui m'inquiète le plus, c'est cette petite fièvre que tu as avouée quand tu es venu ici. Il ne faut pas rester comme ça.

Nous t'attendons avec impatience.

L. n'est reçu que le 2e ! Franck est collé, Jules Romains passe 6e grâce à son imperturbable culot.

A dimanche [1] au plus tard. Mais il eût mieux valu que tu arrives plus tôt et t'en ailles plus tôt.

Ton JACQUES

1. Le 22 sans doute, le mariage étant fixé au 24.

A Henri Fournier, à Mirande

1er septembre 1909

Mon Henri,

Nous sommes à Lacanau. Isabelle délire. Toute la mer bleue sous notre fenêtre. Hier Isabelle s'est flanquée par terre au moment où arrivait une vague. Elle a dit : « C'est le baptême de la mer ». Mais il a fallu la faire sécher au vent. Hier soir le phare traversant le ciel noir de brusques lueurs. Nous repartons ce soir. Nous t'écrirons.

Ton Jacques

A Henri Fournier, à Mirande

Cenon, samedi 4 septembre 1909

Mon cher Henri,

Pourquoi pas de nouvelles ? Nous t'avons envoyé une carte de Lacanau. Nous ne t'avons pas écrit les premiers, pensant que c'était à toi. De plus nous avons eu une foule d'embêtements, ou plutôt deux gros ennuis. Il a fallu opérer Isabelle d'un polype dans le nez. Ça n'a pas été très douloureux. Mais il a fallu qu'elle garde le lit, puis la chambre et c'est aujourd'hui seulement qu'elle sort tout emmitouflée et avec des précautions infinies. Pendant dix jours il faut qu'elle évite tout déplacement, toute surprise pour éviter l'hémorragie. Les Lhote viennent nous voir. Marguerite et Isabelle sont déjà très amies. Elle nous a lu plusieurs choses, du Baudelaire, la fin du *Repos du Septième Jour*, la *Terrasse en face de Florence* des *Nourritures Terrestres*. Elle a vraiment quelque chose. Le Claudel surtout a été véritablement émouvant. Je pleurais. — Sa voix est très belle. Je lui ai dit : « Gide est avec vous la seule personne que j'aie entendue bien lire ». Elle était ravie. J'ai trouvé ta cruauté bien injuste. — Les paysages de Lhote sont beaux. Il y en a un qui me ravit. Il n'avait pas encore allié à une telle clarté, à un tel jaillissement limpide une pareille profondeur contenue dans la composition. Le rythme enfin devient substructure et de moins s'affirmer touche davantage ; on peut se confier au délice des accords colorés sans avoir la gêne de se

sentir imposer un schéma C'est de là, je crois, que vient cette impression d'aération et de limpidité dont tu m'avais parlé.

L'autre ennui auquel je faisais allusion c'est qu'on a failli empêcher nos frères de se rencontrer avec nous, que hier soir encore nous croyions tout perdu, et que ce n'est que par l'énergie de Pierre que nous avons obtenu de les avoir avec nous, ma sœur exceptée qu'on a envoyée à Biarritz (!) — J'ai été malade de cela pendant deux jours.

Le voyage à Lacanau, je voudrais qu'Isabelle te le raconte. Car les seules choses intéressantes pourraient être dites par elle. Mais comment obtenir qu'elle parle ; un Kirik n'est pas de la race de ceux qui disent quelque chose. Peut-être consentira-t-elle à quelques lignes, un jour ou l'autre. Ce qu'il y a de sûr c'est que la mer l'a réellement stupéfaite. Elle ne l'attendait pas du tout comme ça, surtout, disait-elle, avec cette mobilité et cette diversité de couleurs. — J'étais resté un peu en arrière au restaurant (nous avions déjeuné d'abord). Elle devant, marchant vers la mer, tout à coup a compris que ce bruit qu'elle entendait « c'était le bruit de la mer ». Je l'ai rejointe toute transportée et défaillante.

***

A mon tour je perds tous mes cheveux. Voudrais-tu m'envoyer la formule de Sabouraud et « le moyen de s'en servir », si sincèrement et dans le fond de ton cœur tu crois qu'elle ait quelque efficacité ?

***

Je viens de lire *Rayons de miel* en entier. C'est vraiment bien, avec naturellement tous les défauts que je continue à ne pas pardonner à Jammes (surtout, surtout le manque de nécessité à la fois du poème en lui-même, et de la plupart des traits à l'intérieur du poème). Mais c'est bien tout de même. J'aime cette églogue de la fin : *Paysanne qui a de la grandeur*. J'aime en tout cela le monstrueux antagonisme avec toutes mes plus chères tendances. Cela finit par devenir un ravissement de les sentir contredites avec cette force.

***

Isabelle te fait dire que « tu es son frère, qu'elle t'aime, et qu'elle est un vieux affreux Kirik ». — Elle s'est fait un collier avec des coquillages de Quiberon qui sont admirables. — Elle est dans la maison des vieilles gens une petite reine adorée. Il fallait voir la façon dont on l'a soignée, le jour et le lendemain de l'opération. Je l'ai présentée à tout le reste de la famille. Partout ç'a été le même enthousiasme. — Ulysse Géraud a dit : « Ma chèrre enfant » avec sa

prononciation la plus beu-rreu, beu-rreu. Mais il était bien ému quand même.

Parle-nous vite de tes manœuvres. Tiens-nous au courant. Nous t'embrassons.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

Dimanche matin, 5 septembre 1909

Mes chers Jacques et Isabelle,

Et moi aussi, tout un soir, après avoir reçu votre carte, j'ai déliré de votre bonheur les pieds dans le sable et l'eau.

J'ai revu la plage désolée, la ligne de sable perdue, les femmes au loin dont le vent mouillé enlevait les écharpes. J'ai revu cet après-midi désespéré du mois d'août, il y a deux ans, où je regardais surgir à l'horizon gris indéfiniment les lames d'écume. Comme j'étais perdu alors ! Comme je souffrais auprès de cette chose infiniment désolée et perdue. Et comme je l'aimais pourtant ! Parce que, elle non plus, jamais, je ne la pourrais serrer contre mon cœur.

Ainsi il y a eu place pour le délire de la petite fille heureuse, sur ce dernier chemin de la terre, où moi je n'avais su trouver que le sable, le vent amer et la buée blanche qu'il soulevait au bout de l'horizon.

Maintenant ai-je beaucoup changé ? Est-ce que je pense au bonheur ? Ce dimanche matin, aux premiers froids de septembre, enfermé chez moi, je lis la Bible comme le vieil Anglais.

Pendant des pages, l'histoire va son train simple et solennel. Puis tout d'un coup un mot vous soulève affreusement et vous jette hors du monde, au bord du *gouffre effroyable où l'on plonge !*

— *L'ange lui répondit : « Quelque instance que vous me fassiez, je ne mangerai point de votre pain. Mais si vous voulez faire un holocauste, offrez-le au Seigneur ». Or Manné ne savait pas que ce fût l'ange du Seigneur.*

Et il dit à l'ange : « Comment vous appelez-vous? afin que nous vous puissions honorer, si vos paroles s'accomplissent? »

L'ange lui répondit : « Pourquoi demandez-vous à savoir mon nom qui est admirable? » (Cur quaeris nomen meum, quod est mirabile?)

Quel est ce désir jusqu'aux larmes que cette parole m'a donné ?

— C'est ainsi que je m'avancerai à travers le monde, avec un grand amour, silencieux et caché, de toutes choses. Mais parfois mon désir d'elles sera si grand qu'il plongera de l'autre côté !

Comme quand on arrive sur une crête et qu'à travers les branches, déjà l'on découvre toute la nouvelle vallée.

Mais y aura-t-il jamais une femme, une âme de femme pour se risquer au voyage ? Saura-t-elle se détacher d'un coup et partir pour le terrible royaume inconnu.

Certes j'ai connu des jeunes filles et des femmes. Et qui me le reprochera prouvera qu'il a méconnu le pasteur d'âmes, le prince malade. Qui me le reprochera, c'est qu'il juge selon la chair. Et parmi ces femmes, il en est qui ont soupçonné, l'espace d'un éclair, ce que je leur offrais et qu'elles avaient peur de prendre :

— Celle qui profita de l'obscurité, un soir, dans un chemin, pour m'injurier et se moquer de mon visage et qui s'en alla en pleurant.

— Celle qui me dit : Pourquoi, lorsque vous passiez, aviez-vous toujours l'air de demander : « Et qui suis-je, moi ? » et de répondre : « C'est moi ! »

Il y en a qui ont compris ce que je leur demandais, mais qui ne surent comment donner :

— Celle qui eut l'adorable idée de venir au premier rendez-vous avec un manteau de pauvresse.

— Celle que j'ai rencontrée avec sa sœur aînée sur un banc de jardin public, et comme je parlais plus doucement à l'aînée parce que la plus petite m'attirait davantage, alors celle-ci qui ne disait rien est partie comme pour rentrer chez elle, elle a fait ses paquets, et jamais on n'a su où elle s'était enfuie et jamais on ne l'a revue. Ah ! de celle-là est-ce que je n'ai pas tout eu ?

Mais celles dont j'ai le plus pitié, ce sont les plus terribles et les plus tristes, celles qui n'ont pas compris.

— Il y en a une qui, un soir, près de la maison en fête allumée dans le feuillage, tandis qu'on jouait au piano, dansait pour moi dans une allée demi-obscure d'un parc. Elle dansait pour me faire joie, mais s'apercevant que sa danse ne consolait pas ma peine, le grand geste gracieux se brisait et elle fondait en larmes.

— Il y en a une qui est entrée chez moi, toute nue, vers les dernières heures de la nuit, et elle m'offrait son pauvre corps, avec la voix de quelqu'un qui a perdu son chemin et qui offre tout ce qu'il a pour le retrouver.

Et il y en a une encore...

Je termine et pourtant j'aurais cent choses à vous dire.

Celles que je viens de dire, — je l'ai fait pour me prouver que je pourrais tout vous confier, comme avant votre mariage, et que vous comprendriez encore qu'on soit malheureux, perdu, et qu'on cherche encore.

Aussi, parce que monsieur Lhote et sa bourgeoise m'ont reproché d'avoir, l'autre jour, parlé plusieurs fois de « jeunes filles ».

Lhote m'a chicané aussi sur la recherche de ma mise. De même que Jacques est semblable à Marthe qui se préoccupe de beaucoup de choses, tandis qu'une seule est nécessaire, Lhote est semblable aux disciples qui reprochèrent à la femme de Béthanie d'avoir répandu, sur la tête de Jésus, un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux. Et ils disaient, avec une lourde sagesse : *Pourquoi cette perte? Car on aurait pu vendre ce parfum très cher et en donner le prix aux pauvres.*

— Je suis heureux qu'Isabelle devienne l'amie de Marguerite Lhote. Cette cruauté que Jacques me reproche avait *précédé* la première séance de lecture. Je lui avais dit : « L'art de la diction n'existe pas », et, avec une résignation admirable, elle avait convenu que non. C'était, si l'on veut, une épreuve cruelle, mais je suis ravi de la lui avoir fait subir.

***

— Je pars ce soir (mercredi) pour les manœuvres. Il pleut. C'est septembre. Sabathier est déjà parti, ma malle sur l'épaule, en geignant.

— Mon adresse jusqu'au 20 inclus : 10e Cie, 88e Régt., 68e Division, 34e Brigade. *Manœuvres du 17e corps d'armée.*

— Écrivez-moi. J'attends beaucoup de vous deux — et pour tout dire c'est de vous que j'attends le réconfort, lorsque je suis triste. Ne m'abandonnez pas.

— La situation dont parlait papa n'a pas l'air de marcher. Avec ça des ennuis d'argent. On nous rogne plus de 100 francs ce mois-ci.

— J'enverrai l'ordonnance à Jacques dès que possible.

— Dites-moi où vous êtes, où vous irez. Quand ? — Baisers.

HENRI

Ma revanche contre les quatre « unis par le mariage » c'est qu'ils ne pourront jamais aimer comme moi *la Martyre* des *Fleurs du mal*.

Dites-moi si le nez du Kirik est encore bien vilain. Dites à tous ceux qui vous entourent toute mon affection pour eux, particulièrement Pierre et Marc.

A Henri Fournier, aux manœuvres du 17e corps d'armée

Cenon, 14 septembre 1909

Mon cher Henri,

Je veux te répondre, avant de quitter Cenon, parce que c'est là que j'ai reçu ta lettre. Nous partons demain matin pour La Cha-

pelle. Nous nous arrêterons quelques heures à Périgueux et à Limoges, et nous irons coucher à Bourges. Le lendemain matin nous repartirons pour La Chapelle soit en chemin de fer, soit, *peut-être* en voiture avec nos parents qui seront venus nous chercher. Ce serait admirable, mais je n'ose pas trop l'espérer.

Nous recevons à l'instant la carte de tes manœuvres. Tu nous diras où, de Puycasquier, tu t'es dirigé.

Vraiment avais-tu besoin de te prouver que tu pouvais tout nous confier *encore?* Vraiment crois-tu que nous ne puissions plus comprendre qu'on soit « malheureux, perdu et qu'on cherche encore » ? J'ai peut-être aidé à cette méfiance, en parlant à l'avance de la certitude, de la tranquillité, de l'acquisition que devait me donner le mariage. N'était-ce pas un peu pour me faire faussement croire à moi-même que toute inquiétude finissait là ? J'avais tort. Il n'y a rien ici-bas qui finisse, qui se laisse goûter comme définitif. Le mariage ne peut être qu'un nouvel ordre d'angoisses, plus précieuses, plus déchirantes peut-être, mais en tous cas ce n'est pas un apaisement. Et le bonheur plus fort qu'il donne ne vient que de la charge plus grande qu'il inflige. C'est toujours le bonheur, — le seul possible, — de ne pas atteindre la possession que l'on désire, le bonheur de vivre avec un impossible, le bonheur de l'effort toujours vain et toujours aveugle, dont le seul effet est de détruire qui l'accomplit. — Songe, toi qui le sais, à ce que c'est que deux âmes ensemble, à l'équilibre prodigieux et à jamais irréalisable qu'il leur faut maintenir. Plus l'amour est profond, plus l'accord devient tragique, car plus nombreuses sont les choses qui peuvent séparer : il y a jusqu'à des détails de geste qui peuvent blesser, et troubler la communion un instant. Et chaque effort pour la rétablir enlève à chacun un peu de vie. — Je ne voudrais pas être confondu avec ces « modernistes » qui font de la foi une inquiétude, une reprise perpétuelle après doute. Si je ne crois pas, c'est justement parce que je conçois la foi comme inaltérable, et ne peux la ressentir telle. Toute la différence entre eux et moi, — et la même me distingue de Ménalque, — c'est qu'en fait je ne cesse pas de croire à la paix et de la vouloir et de me déchirer parce que je ne l'obtiens pas. Tout est là. Il n'y a pas en moi complaisance, scepticisme, dilettantisme. Ces choses tuent aussitôt tout amour en moi ; l'aveuglement est ma nourriture indispensable ; et mes clairvoyances passagères ne me sont que des dangers très chers, comme une de ces liqueurs qui tuent, mais dont on boit quelques gouttes de temps en temps.

Je m'aperçois que tout cela n'est que pour te dire que nous pouvons toujours et peut-être encore mieux qu'avant, te comprendre, n'étant de toi séparés par aucune acquisition, par aucune

définitive satisfaction. Ce qui me froisse un peu dans l'amour de L. et de sa femme, c'est leur air de se croire sauvés, arrivés quelque part, en possession l'un de l'autre. Mais d'ailleurs on n'a jamais le droit de juger un amour sur ses apparences. — Ici je me rends compte que je t'ai parlé ainsi de notre amour pour me prouver à moi-même et à Isabelle que nous pouvions tout te dire comme avant. Songe combien c'est plus terrible encore de notre part, et combien il nous faut plus de sincérité qu'à toi et de courage en face de nous-mêmes. Cependant cela est sain.

***

Maintenant sur le contenu même de ce que tu nous avoues. Comment dire le trouble et l'irritation et le transport spéciaux que me donnent ces aveux ?

Comme dans ton livre, dans ta vie et dans ce que tu nous en dis tu passes sans cesse des faits à leur prolongement idéal. C'est là ce qui est si troublant pour moi, d'abord à cause du besoin de découvrir la jointure, l'endroit du passage, sans pouvoir y arriver. Ensuite et surtout à cause de l'impossibilité où je suis de me reconnaître ; je ne sais plus où tu m'as jeté, ni ce qui est réel, ni s'il y a du réel, ni si tout par hasard ne serait pas réel. Tu arrives maintenant spontanément, sans chercher, à ce que tu *voulais* faire. Je te jure que ta lettre m'a d'abord affolé. Je t'en voulais même.

Il faudra que dans ton livre on ait souvent la tentation de t'en vouloir un peu, il faudra même qu'on t'en veuille. C'est là le trouble que tu *dois* donner. Rimbaud donne celui de se sentir brusquement ailleurs. Tu donneras celui de ne pas pouvoir comprendre comment au bout d'un moment de lecture on se trouve ailleurs.

***

Je voudrais pour pousser ma sincérité à bout, et parce que ma femme est Isabelle, te dire encore ceci : il faut que tu comprennes combien je comprends (jusqu'au malaise) ta recherche à travers toutes les femmes.

Il y a des fidélités de plusieurs ordres.

***

Encore, et parce que de longtemps, étant ensemble, nous ne nous écrirons pas, je veux te parler de ma haine pour toi.

Irritation de tout ce qui est autre que soi : fondement de tout amour.

Donc je hais ta désadaptation, mettons ta mal-adaptation, tes arrivées en retard, tes oublis, tes distractions, tes façons de te décharger sur les autres de certains soins, etc...

Mais ceci n'est pas ce qu'il y a de plus grave. Dès que je t'ai connu, je t'ai haï pour justement ta façon de ne vouloir connaître que l'essentiel, d'avoir le mépris facile de ce qui n'est pas le plus important, de ne pas t'inquiéter par exemple littérairement de certaines beautés secondaires, d'expédier sans examen sur une simple impression. Je t'ai haï pour ce que tu n'accordais pas d'importance à la pensée pure, à la logique, s'il faut être brutal, et pour ce que tu feignais de ne pas comprendre qu'on en accordât.

Maintenant il m'est impossible de te concevoir changé sur tous ces points et mon affection de toi ne survivrait pas à un tel changement, qui serait celui de ses racines.

***

J'accepte d'être Marthe. Oui je suis celui qui s'inquiète pour bien des choses. Et sans doute une seule est nécessaire. Mais dis-moi laquelle, mon frère, que je le sache. Et ne me dis pas : « *C'est celle-ci* », si toi-même encore ne l'as pas acceptée. Jusque-là tu n'as aucun droit contre moi.

Et puis il faut que je m'inquiéte de bien des choses, afin que jamais ma joie ne soit parfaite. Ma tâche et ma mission sont d'être ainsi. Et crois bien que je comprends que tu ne me le reproches pas plus que je ne te reproche ce que j'ai dit plus haut.

— Ne pas faire cesser ses passions parce qu'on découvre que ce qui dans les autres les incite est en eux nécessaire.

***

Et puis, tu sais, je continue à croire que bien plus qu'une chose est nécessaire.

***

Les Lhote viennent d'arriver. Il faut que je m'arrête. J'ai écrit pour *l'Occident* deux pages sur Chopin en développant : « La danse dans la tristesse ». Je vais refondre la *Métaphysique du Rêve* pour la *N. R. F.* Et écrire sur *la Porte Étroite* pour... ? Mon livre vient brusquement de changer de forme. Je te raconterai ça.

Le nez de Kirik est sauvé et diminue un peu.

***

Notre billet circulaire ne va que jusqu'au 25. Quand arriveras-tu à La Chapelle ? Peut-être pourrons-nous prolonger. Mais ce n'est guère raisonnable.

Nous t'embrassons. Un peu de courage, c'est la fin.

JACQUES

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Le Tardan, commune de Sabonères (Hte-Garonne)

Lundi à Auch. Mardi à Laurac. Hier et aujourd'hui à Sabonères.

HENRI

très inquiet de savoir si une lettre assez importante adressée à Cenon le 9 septembre [1] vous est parvenue,
attend une réponse,
n'ira à La Chapelle à sa libération que si vous y êtes encore.

HENRI

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Mirande, mardi soir 21 septembre 1909

Mon cher Jacques,

Toute la joie du retour, ce matin, a sombré dans cette nouvelle que je pressentais : Elle est plus perdue pour moi que si Elle était morte. Je ne la retrouverai pas dans ce monde.

Le temps est très doux. Le soleil qui entre dans mon appartement abandonné depuis deux semaines est comme apaisé. Un calme affreux m'arrive avec les bruits lointains de cet après-midi. La peine que j'endure n'a pas de révolte ni de crises, mais c'est la plus profonde de ma vie.

Aidé par la grande fatigue accumulée ces jours passés, j'ai dormi. Au réveil, accablé sur mon lit, j'ai écouté longuement un bourdonnement qui venait par ma fenêtre, des jardins de l'hôpital, de l'autre côté du mur. Dans la petite ville silencieuse et tiède, des gens s'étaient réunis là pour prier. Une voix belle, de religieuse, sans doute, mais comme lassée et déprise de la terre, répétait sans fin : « maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il — et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il... » Je ne sais ce qui m'a retenu d'aller prier avec eux.

Dans ta lettre, qui m'a tant intéressé que, par instants même, donné envie de rire, une phrase surtout m'a touché profondément : « Il y a des fidélités... »

1. Écrite le 5 et le 8. (I. R.)

J'ai lu sur une image de piété, au mur d'une pauvre chambre, dans une ferme je ne sais où : *Je cherche un cœur pur pour y prendre mon repos. (Imitation).*

Mais j'aurai beau chercher maintenant...

Si vous rentrez le 25, comme je n'arriverai guère que le 26 ou le 27 (on nous libère le 25 au plus tôt), je rentrerai directement à Paris. Je crois que je ne pourrais pas supporter en ce moment la solitude de La Chapelle. Mais je regrette beaucoup ces quelques jours que je m'étais promis de passer avec vous à La Chapelle.

Mon intention en rentrant à Paris est de faire soit la licence, soit la licence et le diplôme et d'aller en Angleterre dans le courant de l'année. Mais je ne ferai pas l'agrégation. Je ne veux pas être un petit professeur. Comme j'aurai le temps de chercher sans inquiétude, je me débrouillerai et je trouverai. J'aurais accepté cette situation d'interprète si ç'avait été sérieux. Je ne voudrais pas être pauvre !

A bientôt, mon frère. Pardonne-moi d'être là, à tout instant, auprès de ton bonheur, comme un mendiant qui frappe à la porte et qui montre son mal.

Baisers à tous.

HENRI

A Henri Fournier, à Mirande

La Chapelle, 22 septembre 1909

Mon cher Henri,

Une foule d'ennuis insignifiants nous ont empêchés de t'écrire. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps à La Chapelle. Notre billet circulaire finit samedi, et nous sommes trop pauvres pour le faire prolonger. Et puis il faut que j'aille chercher du travail à Paris.

Je préfère, si je suis fatigué cet hiver, venir passer quelque temps. Tu nous accompagnerais.

Je vais enfin pouvoir travailler, je crois...

Je t'ai suivi sur la carte pas à pas.

Claudel est en France. Il s'installera en novembre à Paris. Il m'a écrit de son pays.

A bientôt, soldat libre.

Ton JACQUES

La petite maison perd à l'extérieur, gagne inappréciablement à l'intérieur. Nos deux chambres sont admirables. Je te quitte

pour y aller écrire mon chapitre sur : la Beauté d'Alsée, et comment il l'aimait (ce n'est pas un titre, *mais un résumé*).

A Jacques Rivière, à Bordeaux

29 décembre 1909

Je suis allé lundi soir, à l'École Maternelle de maman.

Il y avait Anna (2 ans et demi) qui ressemble à l'Homme-qui-Tombe, qui a deux oreilles écartées et qui est la plus « singe » de toutes. On ne peut pas la regarder sans rire et sitôt qu'on la regarde elle rit jusqu'aux deux oreilles. Elle nous en a amené une, lorsqu'elle a vu que je cessais de m'occuper des enfants pour causer avec maman, en disant : « Et celle-là, c'est Jeanne Naudin ! » Puis elle en a ramené deux, en disant : « Puis alors, voilà la petite Lusardy, avec Maria Guilerd ! » Elle faisait cela avec un sérieux imperturbable, seulement sitôt qu'on la regardait sa figure se fendait de rire et elle repartait, affairée, en chercher une autre.

Il y avait Suzanne Roussel (4 ans), qui est arrivée avec un pauvre petit tablier et un fichu. On lui a dit : « Eh ! bien, tu ne t'es pas donc mise belle pour venir à la distribution de jouets ? » Alors avec un air de satisfaction et de coquetterie indicibles, elle a répondu : « Madame, j'ai un corset ! » — Ah ! tu l'étrennes aujourd'hui ? — Oui, Madame, c'est mon premier, c'est ma grand'mère qui mé l'a payé ».

Il y avait toute une suite de filles qui passaient et repassaient en levant un doigt et en chantant. J'ai fait demander par maman ce que c'était que ce jeu. « Madame, c'est qu'on chante ! — Mais pourquoi levez-vous un doigt ? — Madame, c'est qu'il y a René Cugineau qui ne veut pas jouer avec nous ». Et elles sont reparties en chantant, contentes, sans lever le doigt.

Il y avait aussi Suzanne (2 ans 1/2) qui se grattait la tête ; qui transforme tout en poupée pour le bercer ; et qui avait tout le tour de l'œil absolument noir d'être tombée dans les cabinets.

Il y avait Juvenel qui, d'un air dégagé et très rapidement, buvait l'eau dans le haut des urinoirs.

Il y en avait un les mains dans ses poches, les jambes croisées, tout le corps allongé sur un banc, la tête baissée — qui venait d'être malade. Une belle maman à voilette l'avait amené. Il n'a pas bougé de tout le temps que j'ai été là. Je lui ai demandé : « Tu es malade ? » Il a répondu : « Non ! »

1910

A Jacques Rivière, à Cenon

Dimanche des Rameaux, 20 mars 1910

Mon cher Jacques,

J'ai bien travaillé pour toi ce matin[1] et vais continuer ce soir. Après avoir attendu longuement M. Verneuil absent — très aimable, appartements art nouveau, de Quillivie à Brongwyn — j'apprends, de ce monsieur qui est le véritable directeur d'*Art et Décoration*, que :

1° Il envoie immédiatement les photos au graveur et ne peut t'en envoyer d'épreuves.

2° Que la moitié sont des photos de choses que tu n'as pas vues.

3° Qu'il faut l'article pour la fin de la semaine.

Longues hésitations, longues discussions avec M. Verneuil, qui se met admirablement à notre portée mais ne trouve aucune solution que celle-ci :

Remettre un article de toi à plus tard et commander celui-ci à un autre. Je te vois là-dessus te faire une telle bile que la plume me tombe des mains à ce spectacle révoltant.

Mais moi, quoique arrivé en retard, quoique manquant de méthode, je suis arrivé à tout arranger, après avoir proposé vingt solutions qui ne collaient pas. J'abrège et j'arrive au résultat :

1° Tu fais ton article pour la fin de la semaine.

2° Tu le fais sans les photos, mais M. Verneuil va me donner la liste de ces photos *et m'indiquer dans quelles catégories d'œuvres vues par toi peuvent se classer les photos d'œuvres que tu n'as pas vues.*

1. A propos d'un article sur Albert Besnard commandé à Jacques Rivière par *Art et Décoration*.

(Ceci est un biais par moi imaginé qui m'a permis de proposer cette solution la plus simple mais la plus délicate à proposer).

3° Tu mets ton article en train tout de suite et mercredi tu reçois les premières épreuves informes, mais instructives tout de même, des gravures de l'article.

4° Cet article sera d'environ 450 lignes et payé selon les usages de la revue à 0 fr. 20 la ligne. (Lévy avait dit 800 lignes ? mais il n'en savait rien). Environ 100 francs quoi ! Il paraît très disposé à t'en commander d'autres.

J'avais l'intention d'allonger ma lettre, mais pris par l'heure il faut que je retourne chez Verneuil prendre les notes en question.

Rencontré une sortie de la messe, avec dans l'énorme masse humaine noire les rameaux verts partout éclatant comme les fragments entrevus d'un tapis par terre.

Émotion terrible pendant l'attente chez Verneuil, au sixième d'une maison qui dominait la ville au soleil. Entendu l'angélus de midi, conclusion de la grande matinée. Des femmes ignobles de Zuloaga au mur. Mais au premier coup, *le Seigneur est avec vous.* — Et ensuite : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* — Il y a eu entre toutes les femmes une femme pure que le Seigneur a choisie pour enfanter le Rédempteur des hommes. Faites, Seigneur, que je puisse conserver jusqu'au soir cette pensée.

Il n'aura pas perdu sa journée celui à qui, ne fût-ce qu'une seconde, le *Pater* ou *Je vous salue Marie* aura donné le vertige.

Je vous embrasse et vous récrirai.

HENRI

A Jacques Rivière, à Cenon

21 mars 1910

. . . . . .

Nous emménageons samedi, veille de Pâques.

. . . . . .

Tes épreuves m'ont coûté beaucoup de mal. Je les avais corrigées sans reprendre le manuscrit mot à mot ; mais j'ai dû le faire quand je me suis aperçu qu'une foule de tirets, virgules, etc... avaient été bouleversés. Une question d'alinéa que j'ai dû résoudre de ma propre autorité m'a donné l'impression bien connue du décervelage.

— Il y a peut-être eu une ligne sautée dans le compte rendu de Vauxcelles ; mais le fait est qu'il ne dit *pas un mot* de Lhote. C'est inconcevable.

— M. Verneuil est à la fois le bonhomme arrivé qui dit « ma revue », et un type assez aimable. On ne sait jamais si on doit être très à l'aise avec lui. Il me dit très sérieusement : « Vous irez chez M. Thiébault le photographe, à telle adresse, mercredi matin ». Puis, sans que je lui demande rien : « Vous verrez, il y a une grille. Ne sonnez pas. Entrez et allez jusqu'au fond du couloir. Ne prenez pas garde au chien, il aboie mais sans mordre. M. Thiébault est un Alsacien qui vous recevra très bien... Une fois dans la maison, vous crierez de toutes vos forces : Monsieur Thiébault ! Monsieur Thiébault ! Monsieur Thiébault ! Alors vous verrez, il arrivera quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais il arrivera sûrement quelque chose. Peut-être une bonne ».

Vous me voyez arrivant dans cette maison pour la première fois et gueulant de la sorte. Je me roulais.

Il est 10 h. 1/2 du soir. Je vous écris pour finir ma page et ne pas aller me coucher. J'écrirai incessamment peut-être d'une façon plus intéressante aux jeunes artistes de la rue Mouneyra [1].

Je suis invité à la fête assez curieuse des *Amis de Carrière* qui se passera chez Rodin. Je pense y aller avec Tronche, mais couper au banquet.

Je voulais te dire, pour compenser ma critique, ma grande estime pour la note *Matisse*. Quoi que tu en aies, il y a là un topo sur l'aspect tangible de l'idée, sur la volupté de l'abstrait qui est bien à toi et beau.

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, 22 mars 1910

Mon cher chéri Henri,

Ça me fait bien de l'émotion tout ce mal que tu t'es donné pour moi ; d'autant plus que j'ai à me reprocher de n'avoir peut-être pas toujours soutenu tes intérêts avec autant d'acharnement. En tout cas tu m'as rendu un fier service. Car tu sens toi-même que si je n'avais pas fait cet article, c'était la gaffe irrémédiable, et qu'on ne m'en aurait jamais plus demandé. Or, plus je réfléchis, plus je trouve que c'est pour moi quelque chose d'important que cette collaboration à *Art et Décoration*. Je pourrai faire là sans fatigue et avec intérêt des choses très lucratives. Donc je te remercie de toutes mes forces.

1. André Lhote.

Je connais plus de la moitié des choses que tu cites, entre autres la femme au paon et la femme à la tête d'argile qui sont chez Maciet (*la Mélancolie* et la *Méditation)*. Pour le reste je m'en tirerai, je crois.

J'écris en même temps à M. Verneuil pour lui dire qu'il peut compter sur l'article dimanche matin. Je pense que tu as dit que j'étais parti avant le bleu. En tout cas je m'arrangerai pour ne pas me couper, ni te compromettre. Les 10, 20 ou 30 lignes sont à ajouter aux 500 n'est-ce pas ? Je peux faire mes 500 tout de suite ?

Je ne prétends pas de ce mot faire une lettre. Tu vas m'écrire, et quand j'aurai fini l'article je te répondrai longuement. Je sens confusément que j'ai un tas de choses à te dire. D'ici là elles mûriront.

Lhote est très content de ta première lettre. Il accepte toutes tes critiques et avoue que son malaise en envoyant ses toiles venait des défauts que tu as signalés. Il a désarmé toutes mes fureurs, tant il a été délicieux. Il pense comme moi que l'état actuel de la peinture est une chose épouvantable. Par exemple, il n'accepte pas du tout ce que tu disais sur l'originalité et partage entièrement mon opinion sur ce point. (Partager entièrement ! Et dire que tout le monde dit ça !) Il a été transporté par le *Matisse* que je lui ai lu. Et il est très enthousiasmé de tout ce que j'ai fait pour ce numéro, y compris le *Debussy* et excepté le *Rouault*. Il aime beaucoup le *Bach*. Moi aussi. Je vois dans la fin une indication de ma critique future. Plus simple, plus souple, plus modeste. C'est très bien d'avoir découvert l'exactitude. Mais il ne faut pas la tambouriner. Il faut que j'arrive à avoir l'air de ne pas le faire exprès. Pour l'instant à chaque phrase que j'écris, je clame : « Voyez tous comme je suis exact ! » C'est assommant.

Depuis que nous sommes ici, nous nous sentons étonnamment mieux. Il ne faut qu'échapper à Paris.

Puvis de Chavannes est un des plus beaux peintres qui aient existé. J'ai vu hier dans les *Art et Décoration* de l'oncle F. des reproductions de *la Paix* du musée d'Amiens. C'est une chose admirable (avec naturellement des restrictions).

Vu aussi des Chassériau très beaux. Aucune influence de Lhote. Je ne lui en ai pas encore parlé.

Nous vous embrassons tous les trois avec amour.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

Mercredi soir, 23 mars 1910

Mon cher Jacques,

Je t'envoie le panneau Bouvens.

C'est lui qui sera reproduit en couleurs. J'écrivais à mesure que Verneuil parlait : or, après avoir pensé que tu pourrais simplement rattacher Bouvens à *l'Ile Heureuse*, il l'a trouvé trop important pour être escamoté.

Il sait que tu es parti *avant* le bleu.

Les 20 ou 30 lignes seront, peut-être, à ajouter aux 500 (en conclusion) pour arriver à la fin de la page, ou pour des besoins typographiques quelconques. Verneuil te les demandera.

Pas de lettre de moi aujourd'hui. Je pense toujours écrire aux Lhote et à vous. Mais que vous dire, sans vous scandaliser ? Je crois que le caractère nouveau des gens mariés est de voir aussitôt les choses et les gens sous un jour moins favorable, de leur faire moins crédit, de se montrer plus *pratiques*. Je ne dis cela contre personne. Je parle dans l'abstrait.

Et puis peut-être que moi-même j'en suis déjà à la deuxième partie de *l'Esprit Souterrain* — le moment où l'on s'aperçoit que peut-être on ne répondra pas au crédit qui vous fut accordé ; le moment de la Banqueroute et du Lébédewisme.

C'est ici qu'il faudrait de l'aide. Mais à qui s'adresser ? Tout le monde est bien trop occupé. Ceux qui auraient le temps sont trop vertueux ou pas assez.

***

Je suis allé l'autre soir, à 10 heures, à Notre-Dame pendant un sermon sur le carême.

Notre-Dame, la nuit. Voûtes indéfinies comme dans une forêt. Entre les piliers, là-bas, des hommes s'entrecroisent et cherchent avec des lanternes.

C'est ainsi qu'une fois, à cette heure de la nuit, des hommes en ont cherché un autre avec des lanternes, des flambeaux et des armes.

Je sais bien qu'avant tout c'est ce drame humain qui m'émeut tellement. Mais ce qui me laisse anéanti de terreur, de délices et d'émerveillement, c'est la pensée que Dieu peut-être était là, comme le plus humain, le plus homme des hommes.

Je n'ai entendu de ce sermon que l'épigraphe : *comme il était encore loin, son père l'aperçut...*

Je vous embrasse bien fort et j'envoie à tous ceux de là-bas un affectueux bonjour.

HENRI

Je pense comme toi qu'il n'y a pas d'excuses, mais du moins il y a des causes. Je te les dis.

—

A Henri Fournier, à Paris

Mercredi 30 mars 1910

Mon cher Henri,

Il y a deux jours déjà qu'à chaque instant je veux commencer cette lettre. Mais d'abord nous avons été distraits par des promenades, puis je me suis trouvé encore fatigué, enfin et surtout je suis obligé d'écrire tous les jours à M. qui est dans le Périgord. Le pauvre petit est dans un état de neurasthénie épouvantable, ne pense qu'à la mort, déteste tout le monde et nous accusait, paraît-il, de le négliger. J'aurais le cœur brisé de savoir qu'il garde contre moi une rancune.

Ce que j'ai à te dire je ne le sais pas exactement encore, mais je sens que cela va se développer peu à peu. Naturellement, comme toujours, ce seront des reproches. Nous ne pouvons l'un à l'autre nous faire que des reproches. Nous ne nous sommes attachés que par nos différences, que parce que nous nous complétions avec exactitude, et ces différences nous passons notre temps à ne pouvoir nous les tolérer. Si tu savais tout le mal que je dis de toi à Isabelle ? Et toi, qui n'oses en dire de moi à personne, comme tu dois souffrir ! (Ce que j'ai de plus insupportable, c'est cette manière de m'arranger toujours pour avoir raison. Cela me vient de mon père. Souvent je sens que tu te dis « Naturellement, il a raison... Naturellement ».

Mais maintenant tous les reproches que je veux te faire, c'est par grand amour, c'est tant je tiens à toi, tant tu m'es indispensable, que je veux te les faire. Jamais peut-être deux hommes n'ont *tenu* l'un à l'autre comme nous. Crois-tu que je vais consentir à te voir te renoncer comme ça, à vingt-quatre ans ?

Tu as dit dans une de tes lettres une chose épouvantable : « le moment où l'on s'aperçoit que peut-être on ne répondra pas au crédit qui vous fut accordé ». Je n'ai pas lu *l'Esprit Souterrain*. Mais je comprends ce que tu veux dire. Et c'est ignoble. — Non seulement, il faut tenir ce que l'on a promis, mais il faut dépasser l'attente. Il n'y a pas d'honnêteté à moins.

Et alors voici surtout ce que je te reproche. C'est ce que tu dis

ensuite : « C'est ici qu'il faudrait de l'aide. Mais à qui s'adresser ? Tout le monde est bien trop occupé... » Faire retomber sur les autres la faute de ce qu'on ne fera pas. C'est là la grande lâcheté. — Il y a en toi une affreuse passivité. Tu es entré dans le monde, et il semble que tu n'y sois qu'en attendant d'en sortir. Tu supporterais les pires fardeaux sans plier. Mais à la plus imperceptible action tu ne trouves pas la force de suffire. Il te manque ce que Pierre, dans une lettre déjà ancienne qu'il m'écrivait, appelait « le courage offensif ». La souffrance ne te trouve pas lâche, mais le bonheur. — Tu n'écris pas ton livre après t'être dit : « Allons-y », mais seulement si quelque inspiration te conduit à ta table. Et si quinze jours elle manque, quinze jours tu n'écris pas.

Et tu te justifies, ce qui est le pire. Tu te justifies en disant : « Voilà, je suis ainsi ». Et tu vois tout de suite le ridicule qu'il y a chez les autres sur le point où ils diffèrent de toi. Mais il n'y a de ridicule que là où il y a quelque chose de positif. Et il vaut mieux être ridicule que de manquer de quelque chose. — Ta grande excuse envers toi-même c'est une sorte de vaste et vague accusation que tu portes en bloc contre tous, le reproche de ne pas justifier ton attitude par leur attitude. C'est exactement ce que tu formules dans ta lettre en disant : « Ceux qui auraient le temps sont trop vertueux ou pas assez ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Prends-toi en face de toi-même et tu verras que le seul sens acceptable c'est celui-ci : « Ils sont occupés, pendant que je ne le suis pas. Est-ce que c'est juste ? »

Dans beaucoup de tes lettres, je trouve cette hostilité contre tout le monde et contre moi, un air de dire (tu l'as dit une fois) : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de bien des choses » et d'ajouter à part toi : « Mais moi je suis avec Jésus ». Dans la façon dont tu as saisi le catholicisme n'y a-t-il pas beaucoup de ça, n'est-ce pas beaucoup parce qu'interprété d'une certaine façon, il dispense de l'activité, et vous rend pur en face de ceux qui restent parmi les soucis ? Je ne sais pas si c'est la raison. Je t'interroge. Et pour le savoir, il faut que tu t'interroges profondément. Mais eusses-tu accepté le catholicisme comme une croisade, comme Claudel s'en est emparé ?

Souvent j'ai souffert, ou pour être sincère envers moi aussi, je me suis irrité dans tes lettres de ce vaste reproche informulé qu'elles ont toujours l'air d'être, de cette attitude de victime méconnue que tu t'y donnes. De tes griefs mon esprit net et cruel attendait avec impatience une formule exacte, saisissable. J'aurais voulu que tu parles avec des idées, et non pas simplement avec cette notation de sentiments, d'ailleurs admirablement émouvante, que tu pratiques. Souvent tu m'as bouleversé en inscrivant une heure, pour tout autre vague, mais pour toi chargée d'une lourde passion,

comme l'autre jour, celle de cet angélus sur Paris, comme l'évocation du Mont des Oliviers. Mais la fièvre triste que j'y lisais, pourquoi ne jetait-elle pas un cri ? Pourquoi ne disait-elle pas comme Besme : *Rien n'est*, ou autre chose. Alors j'aurais répondu et je t'aurais consolé, mon pauvre frère. Mais je ne sais répondre qu'aux idées. (Je crois comme toi qu'il n'y a pas d'excuses aux manques dont on se rend coupable. Mais du moins y a-t-il des causes. Je te les indique).

Mais maintenant je crois savoir pourquoi tu ne formulais pas ton grief. C'était que tu ne te l'avouais pas à toi-même. C'était qu'il n'était qu'un motif de faiblesse. Tu en voulais à tous de ce que tu ne faisais pas comme eux.

J'ai réfléchi aux causes de cette passivité en toi. Tu as eu une enfance si belle, si lourde d'imaginations et de paradis, qu'en la quittant la maigreur de la vie t'a découragé. Ç'a été comme si déjà tu avais vécu ta vie, comme si tu n'avais plus qu'à la répéter en mémoire, qu'à te la raconter interminablement à toi-même. C'est terrible. Mais il ne faut pas accepter cela.

Je ne veux pas que tu te laisses aller à rêver. Je veux absolument t'arracher à cela. En causant je suis souvent entraîné à approuver des choses que tu me dis. Mais quand tu soupçonnes que ce n'est que par timidité de te contredire, n'accepte pas, fais-moi dire mon vrai jugement. Il n'est pas vrai que la vie de Paris puisse te disperser au point de te rendre inapte à tout. Je l'ai reconnu. Mais ce n'est pas vrai. Il faut te lever plus tôt. Il faut travailler. Il faut tenir.

Je sais bien que tu vas dire : Pourquoi ? Et voilà. Je n'ai pas de raison métaphysique à te donner. Mais vraiment la faut-il cette raison métaphysique ? Et celle du bonheur ne suffit-elle pas ? Est-ce que vraiment tu consentirais à cette chose horrible que je t'ai écrite une fois : Ne pas chercher à être heureux ? — Réponds-moi là-dessus. Est-ce que tu ne crois pas qu'*il faut* être heureux ? S'il faut être heureux, moi je suis sûr qu'on ne peut l'être que positivement.

La preuve que tu veux encore être heureux, c'est que tu demandes de l'aide. Cette aide je suis là pour te la donner. Mais dis-moi quelque chose. Plains-toi avec exactitude. Et qu'il y ait quelque chose contre quoi nous puissions ensemble combattre. Si vraiment il n'y a qu'un manque de courage, il faut tout exiger de toi seul. Et tout ce que je pourrai faire, c'est de tâcher d'être dur pour toi.

Pardonne-moi tout ce que je te dis là. Je sais que beaucoup d'orgueil s'y cache. Mais on connaît toujours mieux les misères des autres que les siennes. C'est pourquoi aujourd'hui je ne chercherai pas mes vices.

Naturellement, il faut que tu me répondes. Et si tu as com-

mencé à m'écrire, j'attendrai ta réponse à ceci avant de te récrire.

***

J'ai fini l'article sur Besnard samedi soir. Il est tordant, et, d'après Lhote, d'une habileté satanique. Le dit Lhote m'a dit : « Je voudrais bien faire des tableaux toc aussi bien que votre article ». — Moi, je me demande s'ils ne vont pas trouver que je me fiche d'eux.

***

Il fait un temps admirable. Nous vivons depuis dix jours à l'intérieur du beau temps comme d'une bulle. Rien n'est plus passionnant et plus triste. On se réveille la nuit, et la lune est là à la fenêtre. Cette nuit je me suis retourné dans mon lit sans ouvrir les yeux. Dans ma nouvelle position j'ai senti une clarté filtrer à travers mes paupières. J'ai ouvert les yeux. C'était la lune juste en face de moi. Le vent a repris hier soir. Il souffle du nord avec violence. On l'entend arriver de loin dans les arbres. Il passe au-dessus de nous. Il s'en va.

Je pense au style qu'il faudrait avoir la force d'écrire et que personne n'aura jamais le courage d'employer. C'est à peu près celui de St Matthieu.

Je lis *l'Adolescent*. C'est un des plus étranges et des plus beaux. Il y a de ces histoires d'une simplicité, d'une fièvre et d'une pitié terrible. Et surtout de ces grands personnages si uniques qu'on n'en peut rien dire, et en qui les sentiments sont appuyés les uns contre les autres d'une façon si diverse, si éloignée, qu'il en résulte une combinaison unique, une vie sans correspondante.

Je verrai A. L. au début de la semaine prochaine.

Je t'embrasse.

JACQUES

—

A Jacques Rivière, à Cenon

Lundi 4 avril 1910 (de la rue Cassini)

Mon vieux Jacques,

J'ai essayé de t'écrire hier. Mais au bout de deux minutes, ma tête était comme un moteur qui « chauffe » et tourne à vide. Il y a beaucoup d'asthénie nerveuse dans mon cas. Cela date du premier examen de Normale.

Je pense que l'air d'ici va me sauver. Cet air, le matin, on dirait qu'il a passé la rivière au-dessus des peupliers pour venir nous

rejoindre. Il force à se lever tôt. D'ailleurs je vais probablement me remettre à faire du cheval. Je choisirai les leçons de bon matin.

Je te remercie d'avoir fait le grand effort qu'il y avait à faire pour que tout d'un coup nous ne nous sentions pas à jamais séparés. Je veux, moi aussi, avec une sincérité grande, essayer de définir notre situation et examiner avec toi nos torts.

Je crois bien que la cause principale de nos malentendus c'est tout bonnement le fait que vous êtes mariés et que je ne le suis pas. Tu mènes une vie dont tu ne veux rien me dire. Et moi je ne puis plus rien te faire connaître de la mienne. Et nous en sommes réduits à nous juger sur l'extérieur, sur ce que fortuitement nous découvrons l'un de l'autre. De moi, tu ne sais plus rien que : Henri se lève tard et ne travaille pas beaucoup. De toi, je pourrais penser ce que n'importe qui peut croire : les Jacques sont renfermés.

Mais moi, je vous l'affirme très vite, je ne vous juge pas ainsi, parce que je ne juge personne, et surtout pas vous. Je sais que vous avez encore de grands désirs qui se blessent à toutes les petites choses et de grandes peines dont les autres ne savent rien. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'en plus rien savoir. Et c'est le seul reproche, s'il faut vous en faire un, que je vous ferai. Jacques, comme tu es peu Roi Candaule ! Comme tu es « jaloux » de tout ce qui est à toi ! Comme tu as peur qu'on y touche avec des mains qui froissent ! Comme tu aimes peu donner ! Ton amour est quelqu'un qui, toutes portes fermées, serre tes trésors dans une armoire, précieusement et avec humilité. Et tu entends bien que je parle ici de ta pensée, surtout.

Parlons de moi, maintenant. Tout ce que vous me reprochez est juste, mais d'un certain point de vue. Ce point de vue est celui des gens mariés. Les gens mariés ont été obligés de *réaliser*, de prendre terre. Les gens mariés *jugent selon la chair*. Pour les gens mariés Ruth n'est guère qu'une vilaine femme qui s'est vendue pour six mesures d'orge à un vieillard aviné. Pour les gens mariés, je ne suis plus sans doute qu'un garçon paresseux qui se lève tard et ne travaille pas beaucoup. Mais il est bien que les gens mariés soient ainsi et je ne vous reproche rien.

Pourtant, je le répète, j'aurais eu grand besoin d'aide. L'aide que j'ai demandée n'est pas celle que vous croyez.

Se retrouver jeté dans la vie, sans savoir comment s'y tourner, ni s'y placer. Avoir chaque soir le sentiment plus net que cela va être tout de suite fini. Ne pouvoir plus rien faire, ni même commencer, parce que cela ne vaut pas la peine, parce qu'on n'aura pas le temps. Après le premier cycle de la vie révolu, s'imaginer qu'elle est finie et ne plus savoir comment vivre... De tout cela,

certes, je ne suis pas complètement guéri. Mais un grand effort que je viens de faire m'a déjà beaucoup délivré. Et puis ce n'était peut-être que de la neurasthénie.

Ces formules que j'essaie de donner de mon mal, Jacques les a résumées d'un mot : passivité. Il a deviné aussi ce goût que j'avais pris pour la douleur. Les femmes que j'ai connues ont aimé ou détesté mais découvert, en moi, cette passion de la cruauté, du mal que je fais à moi et à ceux que j'aime. Mais c'est là une volupté d'esclave. Il est vrai qu'il ne faut pas l'aimer.

Ce que Jacques dit de mon enfance est très vrai et très beau. Meaulnes, le grand Meaulnes, le héros de mon livre est un homme dont l'enfance fut trop belle. Pendant toute son adolescence, il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de son enfance va surgir au bout de ses aventures, ou se lever sur un de ses gestes. Ainsi, le matin d'hiver où, après trois jours d'absence inexplicable, il rentre à son cours comme un jeune dieu mystérieux et insolent. — Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur. Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. C'est là le secret de sa cruauté. Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offrent à lui. — Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable, se dresse devant lui, et appuie contre le sien son visage humain, le grand Meaulnes s'enfuit non point par héroïsme mais par terreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde.

Je ne sais d'ailleurs pas encore si ce sera bien le grand Meaulnes le héros du livre — ou Seurel ? ou Anne des Champs ? ou moi, qui raconte.

Je ne sais pas non plus si les idées que je viens de dire sont bien celles du livre ; car le livre est un roman d'aventures. Jacques veut que je m'exprime avec des idées. Mais pourquoi Jacques veut-il me réduire à lui ?

Vous voyez que pour l'instant c'est l'histoire de l'homme-sur-la-tour, mais descendu sur terre. C'est *le pays sans nom* mais aussi le pays de tout le monde. Ce sera bien plus humainement beau ainsi. Le titre auquel je pense depuis quelque temps c'est

— Le Jour des Noces —

mais ce n'est pas définitif. Ce ne sera peut-être que le titre d'une partie.

Je veux vous avouer ce qu'il y a de fait (les titres de chapitres ne sont qu'indicatifs).

La première évasion	— 3 pages — inachevé
Le tout début	— 3 pages — à refaire

Sainte-Agathe	— 5 pages	— inachevé
Le voyage de Meaulnes	— 4 pages	— inachevé
L'évasion des enfants	— 1 page	— »
Le journal d'Anne-Marie	— 1 page	— »
La partie de plaisir	— 3 pages	— à refaire
Le jour des noces	— 6 pages	— inachevé
La nuit des noces	— 2 pages	— inachevé

Plus un plan complet et des notes. Soit un dixième environ du tout. Mais je ne puis guère juger aussi mathématiquement de mon travail. Car bien des choses sont déjà conçues. En huit jours, je puis, si cela va bien, le pousser considérablement.

Pour l'instant je me bats depuis quinze jours contre la forme d'un conte, que je veux extrêmement important. Je le voudrais d'une simplicité effrayante. Et j'en était arrivé dès l'autre jour à la conclusion de Jacques, que le style à employer est celui de saint Matthieu ; *du français de Christ*, comme disait Laforgue.

Ah ! ne croyez pas que je sois faible ni humble. Je veux que l'on croie en moi. Je veux réduire le monde à mon désir. Il y a là tout mon orgueil et toute ma peine.

Si Jacques et moi nous nous battons, c'est que vainement nous essayons de nous réduire l'un à l'autre. Et à la fin, fatigués, chacun trouve, pour abandonner l'autre et renoncer à le posséder, ce moyen désespéré de ne plus croire en lui.

Je souffrirai tout de vous et je vous aimerai quand même, à condition que vous croyiez encore en moi.

Je répète encore à Jacques ceci : ce qui me séduit terriblement, dans les livres sacrés, c'est la simplicité du mystère qu'ils révèlent. A chaque page, l'éclosion terrestre de l'événement merveilleux me trouve aussi passionnément crédule que l'épanouissement d'une fleur au cœur du pré de juin. Il n'y a pas moyen de ne pas croire, tant cela est vrai et séduisant. C'est la perfection de mon art, le baiser de mon amour, la consolation de ma peine, l'exaltation de ma joie. Ce n'est pas, comme je l'avais cru et comme vous le croyez, le livre de la pureté, écrit pour les anges ; c'est une réponse inépuisable à toutes mes questions d'homme — c'est comme une auberge, dont parle Jammes, une auberge bleue où je me suis assis sale et fatigué ; et, sur le coup de midi, je m'aperçois qu'elle m'a porté au Paradis où elle vient de s'envoler, les ailes repliées.

Mais j'en ai assez de manier des idées. Je réponds brièvement à celles de Jacques que je n'ai pas encore reprises.

— Il n'est pas exact que je me pose en victime, et que mes

lettres soient des plaintes contre l'univers. Je ne sais pas où il a pris cela. Il n'y a pas d'attitude qui me déplaise davantage.

— A cette question que tu poses : *Faut-il* être heureux ? Je réponds que oui, que je recommence à croire qu'il faut être heureux, que le grand Meaulnes est un grand ange cruel mais qu'il n'est pas un homme. Et je crois, quoi que vous en pensiez, qu'il y a en moi une grande puissance pour le bonheur, une aptitude, inemployée, à donner du bonheur. Je ne demande qu'à moi-même le courage de m'en servir.

C'est fini. J'avais pensé à formuler quelques petits griefs contre vous, mais j'y renonce. Des griefs domestiques. Peut-être celui-ci, qui est important : — Non, rien !

***

De temps à autre, en vous écrivant, je sors à la fenêtre, sur le balcon, et le vent mouillé s'appuie contre tout mon visage. C'est le matin. Parfois un homme passe au coin de la rue, reflété par le bitume noirci de pluie, et disparaît. Je suis seul, à la hauteur des toits, comme quelqu'un qui regarde tout sans être vu, et qui se réjouit.

— Le samedi de Pâques, à la tombée de la nuit, j'étais vers le Jardin des Plantes. Je me dirigeais, pour la première fois, vers notre nouvelle maison. Sans savoir au juste quel chemin prendre, je m'orientais vaguement, me disant : c'est par là ; et je m'enfonçais tout droit dans les quartiers populeux où les gens venaient de terminer la longue et pénible semaine. Ah ! comme je n'étais pas avec eux ! C'était par là chez moi et je me sentais étranger à toute chose et à tout être, comme un homme qui cherche son amour et sait qu'il ne le trouvera pas.

Il y a ainsi des moments où je ne puis plus endurer la ville, ni le monde. Tant de maisons, tant de rues, tant de milliers de visages où je ne trouverai pas celui que j'aime. Une horreur me saisit comme au jour de ma mort. Je serai jeté au cœur d'un pays que je ne connaîtrai pas, avec la certitude que mon amour n'y est pas, ce sera l'enfer ou le paradis, je ne sais pas, mais je commencerai avec une fatigue odieuse et un dégoût sans nom à dévisager désespérément tous ceux qui passeront.

Il y a parmi ceux qui passent, une toute petite fille. Elle s'arrête soudain à la terrasse d'un café, s'assied une seconde devant une table et appelle un gamin qui passe :

« Tu payes un bock, chéri ? »

La rue monte dans l'obscurité. Le bleu du ciel va bientôt être noir. Je cherche parmi mes désirs, je compulse mes regrets, est-ce que j'y trouve même encore mon amour ? A ce moment, je lève la tête et j'aperçois dans la tombée de la nuit une boule bleue,

ou verte ou blanche, on ne sait pas, tant cette couleur est pure. Cela traverse le ciel, l'espace de dix secondes, en laissant un immense sillage rouge. Instinctivement j'ai levé le bras ; cette fois j'aurais eu le temps de faire un vœu ; je ne l'ai pas fait. Derrière moi des gens ont vu aussi ; ils crient et s'appellent.

C'est paraît-il un bolide qu'on a très bien vu du côté de Falaise. Et cela porte malheur de l'avoir vu un Samedi Saint.

***

Arrivée à la maison. Votre chambre est comme une maison de vitres. Dans une fenêtre s'enfonce la rue avec l'église et l'omnibus au bout. Dans l'autre c'est une cheminée avec des tuyaux, et la lune, comme dans une gravure romantique.

***

Le lendemain matin, 5 heures, dans la maison nouvelle. Tous les bruits inconnus sont venus m'éveiller. Il y en a qui viennent de très loin, qui glissent sur l'air, comme la roue des trolleys. Ce sont les faibles cris lointains des trains matinaux qui arrivent. D'autres, à tout instant, dans les couvents d'alentour, viennent avertir, rappeler l'heure, carillonner. D'autres n'ont pas de nom, ne sont ni cloches, ni sifflets, ni voix. Ils pensaient n'être pas entendus, mais je les ai surpris parce que je suis juste à leur hauteur. Ce sont des glissements d'air, des conciliabules de silence, l'ombre et le soleil qui se contredisent, mille allées et venues, et des préparatifs, sur une route invisible qui passe au ras de ma fenêtre.

Puis soudain tout cessa, et ce fut le matin de Pâques.

***

Vous verrez comme c'est curieux, le premier réveil. Cela m'a rappelé mon premier réveil à Paris. Et le premier réveil n'importe où est toujours ainsi.

***

Bien entendu il y aura aussi des inconvénients. Mais pourquoi en parlerais-je ? Je me contente pour l'instant de me réjouir et de respirer.

***

Votre chambre est un innommable fourre-tout, en ce moment. Votre bibliothèque est comme une boîte de bouquiniste en faillite. Mais le plus grand malheur est que notre cahier noir de philo est perdu. Je le cherche depuis huit jours partout. Il a disparu. Avec mon élève, je vis d'expédients ; je lui fais des leçons truquées. J'ai télégraphié à Lévy pour qu'il m'apporte les cours de Mélinand

pour la classe de philosophie (baccalauréat). Je crois qu'ils sont très régulièrement faits.

***

Il vient de paraître dans *la Grande Revue* un éreintement de *Chantebourde* par Suarès, qui est un chef-d'œuvre. Cet homme a le génie de la satire. Tout est dit, avec une violence et une noblesse admirables.

Je n'ai pas encore reçu la *N. R. F.*

***

Je suis bien content et bien fier pour le Besnard et pour ta petite revue claudélienne.

***

Je suis allé chez Schlumberger pour lui retenir la note sur *les Derniers refuges* de Jeanne Termier, préface de Léon Bloy. Je ne l'ai pas trouvé. L'âme (sinon l'art) de ce livre est belle. Je dirais quelque chose sur l'amour de la mort.

***

— Suis allé à la cérémonie anniversaire de Carrière. Vu Rodin, Bourdelle, Besnard, etc... Morice a lu des pages de Rodin sur les cathédrales. Très belles, claudéliennes parfois. On ne me fera pas croire que Morice a fait cela tout seul.

Rodin, petit vieillard. Visage où la bestialité et la majesté combattent. Jupiter marchand juif.

Besnard, un colonel en retraite avec le ventre de Luzoir : « Je suis toujours, disait-il, dans l'état d'une femme à son neuvième mois ». Et on lui offrait des chaises. Sa femme, le même genre gros bourgeois. Un laideron s'est approché d'elle et lui a susurré : « Oh ! Madame, comme j'ai admiré votre article paru dans *Fémina*.

— Ah ! sur quoi donc ?

— Sur la Beauté de la Femme ».

***

Été à la leçon de Bourdelle. Il faudra que tu y ailles. Bourdelle ne dit pas grand'chose, et reste très obscur, mais on le voit mettre la main à la pâte, corriger les 30 bustes qu'on lui présente. On voit comment c'est fait. Il a fait une maquette devant nous, une de ses élèves. Jamais je n'aurais imaginé qu'on travaillât la terre ainsi. Des petits rouleaux de terre qu'on se passe dans les mains comme de la mie de pain et qu'on rajoute indéfiniment.

Il n'a été satisfait que d'une élève, une petite étrangère filasse, ronde comme une saucisse, qui a fait une tête d'Italienne admirable de force, de dureté et d'élévation.

Il y avait là un modèle italien nu, une femme au corps vulgaire, mais au visage extraordinairement distingué. Quel pays est-ce donc que l'Italie !

La Grande Revue m'a payé. Ils avaient arrêté leurs comptes au 28 février. J'ai touché 11 francs !

Tu as reçu la même convocation que moi. J'ai regardé ton compte. Tu toucheras 2 ou 3 francs ! C'est à les insulter !

Maintenant, les caractères seront plus gros !

***

Samedi 2 avril. — *Je ne verrai plus ce visage cruel, qui m'a haï jusque dans le sourire. Elle ne prendra plus sur ma bouche le souffle de ma vie, pour faire dire :* OUI, *à ma torture et :* JE PARDONNE.....

O toi, qui ne peux rien choisir, toi qui es le choix même de la mort au rire muet et de la fin impénitente, ne sois pas si avide de ta perte.

Elle a voulu se perdre et s'est perdue. Je n'ai pu la sauver, ô douleur non pareille. Je n'ai pu la sauver.

Je vous embrasse.

HENRI

— On va probablement te demander une cotisation pour « les Amis de Carrière ». Je vais m'en mettre : 5 francs par an. Faudra-t-il payer pour toi ?

— Bonjour au vieux Lhote que j'attends. Je lui ai écrit l'autre jour une lettre imbécile. Dans quelles circonstances !

— Parle de moi à A. L., si tu en as le temps et le courage.

— La lettre d'I., l'autre jour, était à ce point exquise que j'en ai lu des passages dans trois milieux différents.

A Henri Fournier, à Paris

Cenon. Jeudi 7 avril 1910

Mon cher Henri,

Je vous ai envoyé hier une carte de Lacanau, mais comme je crains qu'elle n'arrive qu'après nous à Paris, je vais vous télégraphier. Nous avons été revoir la mer, poussés par une décision double et simultanée. Nous vous raconterons notre journée. Pour l'instant, je vais écrire simplement ce que je ne pourrais pas dire.

Cet effort — ridicule, je le sais — pour assimiler les autres à moi-même, pour les rendre comme moi, je ne le tente jamais qu'à l'égard de ceux que j'aime. C'est même à cela que je reconnais si

j'aime quelqu'un. Tant que ses différences me sont indifférentes, tant que je le constate sans le juger, je sais ne point l'aimer.

Et maintenant est-ce que je vais revenir sur ce que je t'ai reproché ? Je voudrais simplement te dire que je ne te l'ai point reproché. Je voudrais que tu croies bien ceci : en t'écrivant, je n'avais pas l'idée que notre situation mutuelle fût si grave, je ne pensais pas t'avoir négligé, je ne pensais pas que tu aies pu souffrir de nous. J'ai une très brutale simplicité au fond du cœur. Je ne vois pas ce qui ne s'explique pas, ce qui ne dit pas : Je suis ainsi. Et je n'en tiens pas compte.

Mais si vraiment je t'ai blessé d'indifférence, si je n'ai pas été envers toi comme notre amitié m'imposait de l'être, je te demande pardon. Tu es de tous ceux que j'aime, celui à qui je *tiens* le plus, c'est-à-dire celui dont il est le plus indispensable que je ne sois jamais *séparé* sur aucun point par un malentendu. Si le malentendu a existé un moment, je te demande pardon.

Si tu as besoin d'aide, tâche de me faire comprendre de laquelle. S'il te faut une confiance perpétuelle, sache que tu l'as et que c'est elle qui s'inquiétait quand j'écrivais ma dernière lettre. Mais sache aussi que cette confiance est exigeante et demande qu'on la satisfasse.

C'est vrai que je suis « près de mes intérêts ». Plus je vais, plus je veux acquérir. Justement parce que j'ai le sentiment que « ça va être tout de suite fini », je veux chaque jour avoir acquis quelque chose. Sous une forme brutale ce besoin s'énoncerait : « Il me faut avoir gagné 3.000 francs à la fin de l'année ». En écrivant ce sont des idées aussi simplistes et violentes qui me conduisent : « Avoir écrit ceci à la fin de ce mois. Jouissance d'orgueil de tant de jours, quand ça paraîtra. Et ensuite autre chose ».

Seulement il ne faut pas nous juger, tu as raison. Je veux te dire ceci de très important :

On ne peut pas savoir la lourdeur des secrets qu'ont à porter deux êtres qui se sont unis. (Ne jamais les accuser de bonheur).

Aime-nous.

Je t'embrasse.

JACQUES

A Henri Fournier, à Paris

Cuverville, 4 juillet 1910

Chère maman et cher Henri,

Nous nous réveillons comme dans une maison de fées. Nous avons tout un appartement pour nous. Et autour de nous une des

campagnes les plus merveilleuses du monde : la ferme tout environnée d'arbres et vers le fond du jardin le petit mur d'Alissa et une longue échappée sur la campagne.

Comme je voudrais, au milieu de ce bonheur, être certain que ni l'un ni l'autre ne nous en voulez d'être partis. Je sais bien que c'est un peu lâche. Mais songez que je me promettais cela depuis si longtemps, que j'ai tant travaillé cette année, que j'avais tellement besoin de campagne. Je vous en prie, dites-moi que vous nous pardonnez.

Nous sommes arrivés à 9 heures et quart à Criquetôt, ayant manqué naturellement la correspondance aux Ifs. Mais nous ne l'avons pas regretté. Car nous avons dîné au milieu de la pleine Normandie, dans un hameau de quelques maisons perdues au milieu des bois et des blés.

Nous vous écrirons plus longuement bientôt. Nous vous embrassons follement et de tout notre amour.

JACQUES,
chez M. André Gide
à Cuverville par Criquetôt-l'Esneval (S.-Inf.)

A Henri Fournier, à Paris

Mercredi, 1 heure, 6 juillet 1910

Chère maman
Et vous Alban [1],

Décidément vous voulez nous laisser sans nouvelles de vous. C'est très bien.

Isabelle devait vous écrire aujourd'hui. Mais naturellement elle vient de trouver un prétexte pour remettre sa lettre à demain.

Il faudra pourtant que vous attendiez sa lettre pour savoir un peu dans quel paradis nous vivons en ce moment. Moi, je ne sais pas décrire.

Hier j'ai parcouru un peu le pays en bicylette avec Gide. Nous avons été à Fongueusemare, Gerville, les Loges. On croit le pays tout plat ou simplement ondulé. Et puis voilà qu'entre Cuverville et un point que l'on aperçoit tout près, il y a tout un vallon étrange, où descendent de grands arbres, et où nous avons plongé nous-mêmes tout à coup. Tout le pays est ainsi. — Les fermes sont toutes encadrées par des arbres qui forment un long rectangle et

1. Henri était inscrit sur les registres de l'état civil sous les noms de Henri, Alban, et on l'appelait parfois ainsi pour le taquiner.

qui les cachent complètement. On dirait le pays absolument inhabité. Et il est couvert de maisons. Je n'ai jamais vu de campagne semblable. — Hier tout à coup, au détour d'un village, nous avons découvert la mer au loin. Cet après-midi nous allons peut-être aller à Étretat en voiture. Et comme le vent est terrible, elle sera sans doute agitée.

Le vent s'est levé cette nuit. Il respire avec une violence rythmique. On dirait absolument des vagues qui viennent soulever la maison.

Je ne peux pas vous dire combien les Gide sont délicieux pour nous. Madame Gide est d'une bonté et d'une délicatesse admirables. Isabelle est déjà très intime avec elle.

Quand à Gide jamais il n'a été si gentil encore. Il nous joue du piano, nous fait des lectures et trouve moyen de travailler beaucoup.

Moi je me remets peu à peu à mon livre. J'ai abandonné ma note sur les Russes pour en finir avec le livre. Il y a des parties qui vont bien. Mais il y a deux chapitres qui sont indécrottables. Je ne peux pas les faire marcher. Je pense pourtant qu'il y aura du travail de fait quand je reviendrai.

Gide a été ravi de ce qu'Henri annonce de nouveau sa réponse à Montfort [1], et aussi de la découpure qu'il a reçue ce matin (à propos de l'article Tancrède de Visan).

Je vous laisse parce que j'ai encore plusieurs lettres à écrire et que nous allons partir bientôt. Isabelle me complètera demain.

Je vous embrasse brutalement tant je vous aime.

JACQUES

P. S. — Copeau arrive ce soir.

Ce matin, je suis sorti du jardin par la Porte d'Alissa et suis revenu par Sumatra. Je me promène en bicyclette dans l'Allée couverte et l'Allée claire.

C'est de *mon* cabinet de travail que je vous écris.

A Jacques Rivière, à Cuverville

10 juillet 1910

Au moment où la bonne, le cœur bien gros, me disait au revoir et espérait de moi des injures, je lui ai dit froidement et doucement : « Allons, au revoir, ma pauvre fille, nous ne vous aurions

1. Alain-Fournier faisait depuis quelques mois le Courrier Littéraire à *Paris-Journal*.

jamais renvoyée... » Alors elle a fondu en larmes en refermant la porte et elle est restée longtemps sur le palier.

***

Dans la maison où elle avait été coucher, la dernière nuit, une femme accouchait.

Et Marie disait, le matin : « Je n'ai pas dormi, tant cette femme criait. L'autre bonne qui était avec moi se tordait de rire. Mais moi je ne riais pas ».

Vous connaissez cette affreuse maison et vous vous représentez ces âmes, là dedans.

***

L'autre soir, sur la demande de Chichet, je suis allé malgré ma fatigue à la séance des Lamartiniens à la Sorbonne. Auguste Dorchain et *la Marseillaise*, jusqu'à minuit. Rédaction du papier à *Paris-Journal* jusqu'à une heure du matin. A une heure, le secrétaire de la rédaction me demande une coupure : pendant que je la fais, il descend à l'imprimerie, rue du Croissant. Dans l'immence baraque pleine de machines et de gens affairés je le cherche sans espoir : on imprime là cinq journaux différents. Je découvre enfin Chichet et de Beaumont qui me répondent : « Mais, monsieur, on nous a déjà donné trois papiers là-dessus et puis les Agences nous ont envoyé le discours in extenso ».

Retour. Deux heures. Il pleut à verse sur mon panama. Larmes refoulées.

***

Le Courrier va d'ailleurs bien et Chichet est très gentil.

***

Je viens de recevoir l'acquiescement définitif du Directeur du Collège de Margate : une heure et demie de travail par jour. Vingt livres par trimestre. Leçons à volonté. Giraudoux me conseille beaucoup le vice-consulat. Pour d'autres raisons (santé, culture) j'accepte en principe.

***

Été chez R. l'autre jour. Impression d'assister au dernier épisode du *Cas de M. Valdemar*. Liquéfaction complète. Il me demandait : « J'ai une pièce d'un tel pour mon théâtre : est-ce qu'il écrit bien celui-là ? Est-ce qu'il est connu ? » A ce moment-là, il se sentait certainement plus bas que le dernier des Lebedew. Il a envoyé, sur-le-champ, mes *Dames de village* à l'imprimerie.

Crouzé me devait 19 fr. 10 et sans me le faire remarquer, m'a

payé 20 francs. Je l'ai vu faire son compte. Qu'en dites-vous ?

J'ai touché pour Jacques. Il devient encombrant avec son argent, ce garçon-là.

Vous êtes bien heureux, entre Gide et Copeau — Copeau le délicieux adolescent fatigué.

—

A Henri Fournier, à Paris

Lundi

Il me semblait qu'il n'y avait pas bien longtemps que je vous avais écrit. En tout cas ce n'est nullement parce que je suis fâché que je n'ai pas écrit. Mais simplement parce que j'ai travaillé beaucoup. Dans la dernière semaine j'ai fait d'un seul trait tout le chapitre central de mon livre : *Les Beaux Jours*. Isabelle le trouve très bien. Et Gide aussi à qui je l'ai lu. On me pousse au travail. On me nourrit comme un cheval favori.

Gide et Copeau sont exquis. Nous faisons des blagues toute la journée. Hier Gide faisait le petit vieux d'une manière tordante. Et en nous promenant, il jouait *le Père Ubu* (une scène supplémentaire qui se trouve dans *les Minutes de Sable Mémorial*) : Le vieux professeur de polyèdres (je crois) :

Ayez pitié de moi, Monsieur! Je suis un pauvre vieillard sans défense!

Ubu : *Vous êtes sans dé-fen-se, Monsieur! Vous êtes sans dé-fen-se. Eh! bien alors nous allons vous tuder.*

***

Copeau travaille ferme. Il m'a raconté d'un bout à l'autre ses *Karamazov*. C'est admirable. Il m'a lu la première scène, très belle et très frappante.

***

Le récit de la séance d'Henri chez R. a rendu tout le monde fou de joie.

***

Nous lisons, Copeau, Gide et moi, du Swinburne : *Laus Veneris* et *The Leper*. C'est vraiment admirable. Avec Isabelle du Stevenson. Seul, Keats dont je deviens fou ; et avec Gide je vais commencer *Torquato Tasso* de Gœthe en allemand.

Je déconseille à Henri l'Angleterre. Je lui en reparlerai.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cuverville

14 juillet 1910

Hier soir, avant la tombée de la nuit, j'ai vu, des fenêtres de l'école, Champel sur biplan traverser Paris en suivant la Seine. La fine machine montant, glissant. Le ronflement du moteur. La mince traînée de fumée. — Un instant, avec Guinle, nous avons regardé *cela* en silence, puis nous avons entendu partout les hurlements des gens qui se ruaient sur les toits.

Je vous écris. Baisers.

HENRI

A Jacques Rivière, à Cuverville

Paris. Jeudi matin. 21 juillet 1910

Mes chers petits,

Nous vous attendons samedi. A quelle heure ? Je n'ai plus le temps de vous écrire. Je vous ai commencé une lettre que j'ai déchirée.

Nous avons de bonnes petites nouvelles et de petites mauvaises nouvelles à vous annoncer. Ce sera pour samedi.

Nous vous parlerons du ménage Lhote qui déjeune à l'instant avec nous.

— De Lawson, chemineau du *bush* australien, tondeur de moutons dans les déserts qui s'appellent *Pays du Jamais-Jamais, Terres du Désespoir, Collines de l'Ophtalmie, Plaines Nullarbor...*

— De Marguerite Audoux dont j'ai reçu une petite carte de remerciements. — Nous lisions tout haut l'autre jour avec Tronche les plus simples passages de *Marie-Claire,* et les larmes nous venaient aux yeux.

— Des G., qui doivent avoir mis au monde — enfin — une petite automobile.

— De mon indécision pour l'Angleterre ou *Paris-Journal.*

— De la *semaine* de Lhote qui paraît et qui, à la grande surprise de maman, surprend.

— Je vous parlerai aussi d'une vieille chanson du Berry, dont la musique est belle et les paroles :

La Belle s'en va au jardin d'amour
C'est pour y passer la semaine...
Son cher amant qui la cherche partout,
Son cher amant qu'est bien en peine.

— Berger, Berger, mon doux Berger,
N'as-tu pas vu la beauté même?
— Ah! si, je l'ai bien rencontrée
Assise au bord d'une fontaine.

Ah! si, je l'ai bien rencontrée
Assise au bord d'une fontaine
Tenant un oiseau dans sa main
A qui la Belle contait ses peines...

— De la vie très régulière que je mène et de la satisfaction que je cause à ma Sainte Mère.

Baisers à tous deux et très respectueuses amitiés à l'exquise immense famille qui vous entoure.

HENRI

Lhote et ses « théories carrées ». Nous regardons les ouvriers démolisseurs tout en haut de la dernière maison à abattre, celle qui fut fondée en 1819. Nous admirons leurs méthodes subtiles et leurs exercices dangereux. Alors le peintre-socialiste : « C'est extraordinaire ! Mais pourquoi font-ils cela ? Tandis qu'avec un bélier ce serait si simple... »

—

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Dimanche 31 juillet 1910

Mon cher Jacques,

Mes parents partent demain mardi pour la Chapelle à 1 heure de l'après-midi comme vous. J'arriverai là-bas le 15 probablement.

Je me sens bien désemparé. Mais sur l'ordre de Gérault-Richard, mon courrier a, ces temps-ci, de 100 à 150 lignes tous les jours. Il n'y a pas moyen de partir en ce moment.

J'ai lu la *N. R. F.* La dernière page du *Voyage à Reims*[1] et certains passages me sont très chers, mais le reste confirme la critique que je voulais t'adresser, et que je t'adresserai à la première occasion.

Il y a dans le conte de Giraudoux le passage sur les morts qui est une grande chose. Je ne puis encore m'expliquer comment, avec ses petits trucs, il est arrivé à cette hauteur d'émotion, à cette fantastique réalité surtout.

1. Paru dans la Nouvelle Revue Française d'août 1910.

Il est tard. Je suis incapable de rien dire. Guinle, Pierre et Bichet sont là.

Dans *la Phalange* qu'on vient de m'envoyer, il y a un

Poème de Paul Claudel qu'il composait en Asie
Loin de la vue des hommes au temps de la grande apostasie

C'est une *Méditation pour le Samedi soir*, qui se termine ainsi :

Et tout à coup, subit et pur, j'entends dans le vent du jour qui se lève
L'oiseau du ciel qui reprend le capitule et la leçon brève.

Bichet avait les larmes aux yeux.

Il y aussi là dedans pour ceux qui disent Claudel sans cœur :

Chant perçant de l'enfant orphelin, sanglot dans le cœur du sourd !

Je vous embrasse. Je vous aime bien quoique vous ayez fait disparaître en partant votre tapis de ma table, vos deux brosses, mon dictionnaire anglais et la clef de votre bibliothèque.

Baisers.

HENRI

—

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

3 août 1910

Mes petits enfants,

Êtes-vous bien arrivés ? Donnez-moi vite de vos nouvelles.

J'écrirai, cette fois, à Jacques, la longue lettre que je ne lui ai pas écrite l'autre fois — à moins que mon travail ne marche trop bien.

Le courrier se maintient entre 90 et 100.

A midi on ne lira plus « Maison fondée en 1819 »[1] et demain matin il n'en restera plus même les fondations.

Depuis 7 heures, un immense nuage de suie monte sur Paris.

Mille baisers à tous. « Mille-et-un » pour maman-Barthe.

Votre HENRI

Je demande à Schlumberger de faire une note sur *le Chaland de la Reine.*

1. On démolissait alors l'ancien hôpital Cochin, rue du Faubourg Saint-Jacques devant le numéro 2 de la rue Cassini, qui fait le coin des deux rues.

A Henri Fournier, à Paris

La Chapelle, 10 août 1910. Mercredi

Mon Henri,

Pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit encore. J'ai travaillé. Puis nous avons été dans la prairie, et hier l'arrivée de tes parents, ce matin celle de la bécane d'Isabelle m'ont distrait.

***

Comme tu as raison de me reprocher *le Voyage à Reims*. Je le déteste. Je le renie. C'est de la sale ouvrage, de la dissertation, du truc. C'est un devoir de rhétorique.

Après ça j'attends avec impatience ce fameux reproche toujours différé. Je tiendrais beaucoup à ce que tu me l'écrives avant de venir.

Moi je n'en ai pas à te faire en ce moment. Je suis content que tu sois à Paris jusqu'au 15 pour travailler. Cela me fait plaisir.

J'aime *les Dames de Village*. Je repense souvent en travaillant à mon livre aux conversations qui s'y trouvent. Ce que c'est terrible, quand on n'est pas né pour ça, ou qu'on n'a pas un truc, d'écrire des conversations.

Lu le Giraudoux. C'est vraiment épatant et en grand progrès. Je disais à Isabelle : « Le progrès c'est qu'il emploie son don du détail à décrire l'intérieur au lieu de l'employer à l'extérieur ».

Seulement voilà : tout ce qu'il a d'émouvant, peut-être quand il l'a écrit n'était qu'ingénieux. Tout chez lui a deux valeurs possibles, et très inégales, et on n'est pas fichu de savoir de laquelle il est responsable.

L'épisode d'Édith est épatant.

Ce qui m'agace c'est cette sorte de développement par l'imprévu. Étant donné une phrase, immédiatement elle appelle dans son esprit ce que personne n'attend, mais avec une telle régularité que cela finit par faire une sorte de logique biscornue exaspérante.

En tout cas il n'est pas fini comme nous le disions.

Il sait merveilleusement trouver exactement ce que son inspiration lui permet d'exploiter sans qu'elle ait à dépasser sa mesure. A travers tous les sujets possibles, il suit avec finesse son filon, qui d'ailleurs s'élargit. On sent l'homme méthodique : « Dans cinq ans j'écrirai un roman ». Il s'agrandit comme un paysan qui achète des terres autour de son champ avec ses économies.

D'ailleurs son style est admirable.

Tout ce que dit Ghéon des Russes est très bien. Et cette perspective : Nijinsky dans *l'Après-Midi d'un Faune*, qu'en dis-tu ?

Je t'écris de ta chambre qui est délicieuse et « papiétée » à neuf. J'y travaille.

Arrive vite, notre petit frère. Nous partirons sans doute le 20.

Ta mère ne t'écrit pas et t'en demande pardon.

Nous t'embrassons à la folie.

Va voir dimanche matin à Issy le départ du Circuit de l'Est en aéroplane.

J'ai lu ton courrier d'hier. — Le tapis de notre table est dans l'armoire, je ne savais pas que tu travaillerais dans notre chambre. De tout le reste tu n'as pas besoin.

JACQUES

—

A Jacques Rivière, à La Chapelle d'Angillon

Paris, 11 août 1910

Mon cher Jacques,

Je ne t'écrirai pas longuement, puisque je pense arriver à La Chapelle dans la journée de dimanche.

D'ailleurs le temps des longues lettres est terminé. Des longues lettres, c'est-à-dire des longs projets. — Voici venu le temps de réaliser.

Mes *Dames de Village* sont parues hier. On n'a pas gardé les italiques qui enveloppaient plus doucement le texte et lui gardaient un air de poème. Écrit ainsi en romaine, il a l'air d'un mauvais conte et je ne le relis pas sans agacement. Moralité : écrire des contes qui ne soient pas des poèmes.

Je pense en avoir des exemplaires.

Mon courrier va cahin-caha. Je vous découpe une note assez amusante qui a eu du succès.

J' « écris » un peu. Mais je compte surtout sur la Chapelle. — Et voilà pour la littérature.

***

Samedi dernier, à 7 h. et demie, une clameur terrible — faite d'acclamations — est montée de la rue tandis que je terminais mon courrier à *Paris-Journal*. Un instant, avec Le Cardonnel, nous avons — comment dire — « supporté » cela sans vouloir y prendre garde. Puis nous sommes allés à la fenêtre. Un monoplan, en plein ciel, au-dessus de nous passait. Pour la seconde fois j'ai regardé *cela*, au-dessus de Paris, avec une émotion sans mots.

Il est curieux de constater qu'il n'y a pas encore de mots pour cette émotion-là et qu'il n'y en aura sans doute jamais. Tout le monde essaye : « le ciel bleu, le frémissement des toiles, l'azur,

etc... » et cela fait rire. Lhote qui a vu les départs le lendemain matin, disait : « le scintillement des pièces, du moteur au soleil... » et cela fait rire. — C'est une idée simple, une émotion simple, voilà. Quelque chose qui monte du fond de la poitrine et qui n'a pas de nom. On crie : « Un homme qui vole » et voilà tout.

— Je suis arrivé trop tard le lendemain matin. Ils sont partis dès 5 heures.

— Celui que j'ai vu passer était le deuxième de l'après-midi : Weymann. On se disait « C'est le deuxième ; ils s'en vont prendre leur point de départ, à Issy, pour demain. Et tranquillement ils passent sur Paris ».

Ce soir-là et le lendemain, Paris a vécu avec une fièvre admirable — une angoisse et comme un orgueil sans mots. — Pas un homme, dans la rue, qui ne pensât à cela.

La course elle-même — ce que les conditions du concours avaient d'unique et d'extraordinaire et de très simple.

As-tu pensé à cela : Weyman perdu descendant sur la route dans une région qu'il ne connaît pas. — Faisant monter avec lui, pour le guider, un homme, et reprenant son vol avec lui. — Le déposant par terre, plus loin, parce que le paysan est malade — et repartant.

***

Le Miracle des trois dames de village, quand il me donnait encore une émotion, ne me donnait pas une émotion très différente de celle-là. Cette histoire de Weymann que je viens de raconter est un phénomène du même ordre que la sortie sur le perron. Dans un cas, le prodige, la révélation d'un monde nouveau se produit grâce à une combinaison de toiles tendues et de cordes ; dans l'autre, grâce à une « disposition » d'esprit, à une combinaison de sentiments divers, à un choc moral.

De plus en plus mon livre est un roman d'aventures et de découvertes.

***

Je voudrais aussi te développer l'idée que les cordes tendues, l'invention du moteur, etc..., ou le choc moral — ne sont pas les causes déterminantes du phénomène qu'elles semblent produire. Selon moi, les découvertes des Voisin et des Wright n'ont pas plus *produit* le vol dans les airs que pour un homme qui s'endort le fait de fermer les yeux ne produit ce monde nouveau où il rêve qu'il peut s'envoler comme un oiseau. Je vois l'invention et plus précisément *la machine* comme le prétexte que l'esprit se donne pour passer d'une conception à une autre — de la conception d'un monde où l'on ne peut voler à celle d'un monde où l'on vole.

Non seulement un prétexte, mais une aide, un appui. L'esprit seul pourrait arriver à créer ce monde nouveau. Mais pour l'aider dans cet effort prodigieux, il lui faut le secours d'une invention, d'une machine, qui justifie raisonnablement sa façon nouvelle de concevoir le monde.

Sèche comme cela, c'est une théorie qui n'a rien de neuf. Mais je sens que mille particularités de mon existence m'ont amené à y croire. Ce sera intéressant dans mon livre où le monde sera ainsi, tout simplement et merveilleusement, sans machines — mais aussi sans théories.

***

Lhote en ce moment file un mauvais coton. Il s'est mis dans la tête qu'il doit travailler POUR son exposition. Alors il fait des têtes et des bustes grassouillets et symbolistes. Il faut absolument qu'il sorte de là. Je lui ai fait ce reproche. Il répond qu'il n'a pas le temps de se « renouveler » avant son exposition. C'est enfantin. Heureusement qu'il a noté des gestes de M^me^ T. qui n'ont rien d'abstrait (beaux comme son portrait). — Mais il va coller cela à des personnages devant le Calvaire, et peut-être les « formuler ». — Tu devrais l'attraper sans lui dire que je t'en ai parlé. — Je suis sûr d'ailleurs qu'après avoir vu *Madame T.* tu es d'avis comme moi qu'il doit s'astreindre toujours comme dans ce portrait à l'humilité de Cézanne ou de Marguerite Audoux .

***

Lettre de Marguerite Audoux, charmante.

***

Lettre de Schlumberger qui me réserve les notes sur *Marie-Claire* et le *Chaland de la Reine* — et m'invite de la façon la plus pressante à aller chez lui.

***

Longue conversation l'autre jour avec Péguy. Il m'a dédicacé *Notre Jeunesse* de sa longue écriture appliquée. Une dédicace bizarre et amicale que tu verras. Il m'a raconté une foule de détails sur lui-même. « Sa mère était rempailleuse de chaises et ne savait pas lire. Elle est allée de Moulins à Nantes. Vous voyez, toujours en descendant le cours du fleuve... »

Je lui ai dit que quelqu'un de ma famille, un soir, était resté très tard à me lire tout haut, d'abord une phrase, puis deux, puis dix, puis des pages de son cahier : *A nos amis*, *A nos abonnés*. Il a dit : « Ah ! oui — Wagram. Une vision, n'est-ce pas — La Vision ». Et, très ému, il a passé sa main sur ses yeux myopes. — Je le crois orgueilleux, d'un orgueil sain.

Il m'a raconté cent choses curieuses que je te redirai. Ma lettre s'allonge malgré moi et il est midi, et je suis très fatigué par la vie irrégulière que je mène.

Encore : son admiration absolue pour Marguerite Audoux.

Il veut me revoir souvent.

***

Sur une feuille, j'ai noté parmi les choses à te dire : — *Les Pauvres diables*. — Tu me rappelleras à La Chapelle trois choses : La femme, la nuit. — L'homme de l'Hôtel de Ville. — Les deux vieux du tramway (« En 54, je savais marcher tout seul, et vous ? »)

***

Cela peinerait-il beaucoup maman de me voir arriver les cheveux ras ? Répondre. — Important.

***

Je ne sors jamais du journal maintenant avant 8 heures et demie du soir, avec Le Cardonnel. C'est entre 6 et 8 que tout se passe.

***

Désastre. En arrivant dans la cuisine où la bonne a ses vêtements, il y a tant de puces qu'elles me sautent après.

***

Je suis si incapable de dire quelque chose d'intéressant — et j'aurais pu de tout ce que je viens de brouillonner faire une lettre intéressante — que je renonce à t'écrire le fameux reproche. Ce sera pour La Chapelle.

Je t'embrasse avec une gracieuse vivacité et un charmant enjouement, (pour varier vos formules)... Et mes meilleurs baisers à tous.

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

12 août 1910

Mon cher Henri,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Elle m'a beaucoup intéressé, quoi que tu en dises.

Ta mère te fait dire :

1° D'arriver ici avec tous tes cheveux.

2° De lui apporter son parapluie et ses bottines.

Je suis bien content des *Dames de Village*. Apportes-en un exemplaire et, si tu l'as, apporte *la Grande Revue* où le Condottière fait le portrait de Stendhal. Ce doit être l'avant-dernière.

Je suis ravi de tout ce que tu me dis des aéroplanes. Mais si c'est un monoplan que tu as vu c'était Latham et non Weymann.

Tout à fait de ton avis pour Lhote. Je le verrai et le salerai.

A dimanche, midi et quart n'est-ce pas ? Le train est à 7 h. 27. Tu peux bien le prendre. L'autre est interminable. Il part à 1 h. 05 et n'arrive qu'à 7 h.

Nous t'embrassons.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, mercredi 24 août

Mes chers petits Jacques et Isabelle,

— Nous avons reçu hier la lettre du poète.

— Il y a à la gare un paquet pour vous, le frein d'Isabelle, probablement, nous allons le garder (?).

— Mon père, arrivé le soir du départ d'Isabelle, nous a remis un peu d'aplomb. Nous étions bien mousses.

— Je suis allé à Nançay avant-hier. Il y avait ma tante J. et ses deux enfants, Pierre qui est tout bossu et contrefait et Madeleine qui est une belle petite fille. Je les ai ramenés tous les deux hier matin à bicyclette : ils vont repartir aujourd'hui dans la journée si la pluie le permet. Ils sont bien gentils et raisonnables.

— Ma tante A. n'est pas contente du mariage de R. Elle dit qu'elle aurait bien insité plus que cela pour nous faire venir si elle avait été plus contente. Elle n'a pas décoléré pendant quatorze jours, parce qu'il avait plu le matin de la noce, à seaux ! En réalité, parce qu'elle ne trouve pas la mariée assez jolie, ni assez coquette. Elle est venue deux fois avec le même corsage. Ma tante qui est si bonne, disait, à part : « J'ai envie de lui faire cadeau d'un corsage ». Elle avait rêvé trop haut pour son garçon.

— Marie-Rose dit que cette jeune femme est très bien. Elle n'est peut-être pas de ces plus intelligentes. Mais enfin ! C'est la timidité aussi.

— Marie-Rose a un petit garçon. Un petit Daniel. Elle ne sait pas l'amuser. Elle avait été lui chercher des jouets jusque chez sa mère : il braillait ! Alors je l'ai pris sur mon bras et je lui ai montré, une à une, toutes les choses de la pièce : depuis le carreau de la porte jusqu'au pied de la table. Il a bien ri. Je l'ai posé par terre et il a fait pipi de satisfaction.

— Mon oncle L. qui était rouge comme le dessus de ce papier à biscuits, est maintenant plus blanc que le dessous. Depuis son voyage à Lourdes. Le matin du 2 novembre, il est arrivé en automobile. Ma tante s'est dit : « Mais, on dirait mon frère ». Il a traversé la cour, sans lui dire bonjour et lui a demandé, sans reprendre vent : « Est-ce que la messe est finie ? — Oh ! oui, il y a un petit moment. — Et la procession ? — La procession va commencer. — Ah ! j'arrive encore à temps, en ce cas ! » — Et ce n'est qu'une fois rassuré qu'il lui a demandé de ses nouvelles.

***

Schlumberger m'écrit ce matin. « J'écris à Druet de vous envoyer le N° d'août. Je tâcherai de communiquer à Pierre de L. ma confusion ». Il me donne le sommaire prochain. « Ne tenez pas rigueur à la *N. R. F.* ajoute-t-il, de l'ingratitude qu'elle vous a jusqu'ici montrée ». Il est vraiment d'une amabilité délicieuse.

***

Le petit Franck m'écrit pour me féliciter des *Dames de Village.* Il me remercie d'avoir inséré dans *Paris-Journal* ses « Devoirs de vacances » ; de lui avoir rendu ce service. « J'aurais voulu que vous ne me l'ayez pas rendu, dit-il, pour vous dire combien je suis sensible à la tendresse de votre beau miracle, et aux voix des Dames du Village. *Et leur voix sonna aussi claire et aussi étrange que celle de ma mère...* Et comme ils sont beaux les jardins où madame Defrance attend son fiancé !

» Je pars demain pour la Suisse. Je vais beaucoup mieux, mais comme tout est beau sauf la Suisse, ça m'ennuie bien de partir ».

De son côté Marguerite Audoux termine une lettre en disant : « *Le Miracle des trois Dames de Village* m'a bien plu, mais j'ai dans l'idée que vous pouvez donner beaucoup mieux que cela encore.

» Je serai contente quand vous m'indiquerez des choses de vous. J'aime beaucoup votre façon d'écrire... »

***

Ma tante A. m'a demandé :

« Isabelle est-elle déjà en famille?

J'ai répondu :

— Oui. Elle est chez les parents de son mari ».

Mais ce n'était pas cela qu'on avait voulu me demander.

***

Je viens de me faire couper les cheveux « aux Enfants d'Édouard ». Ras sur le dessus. Ma mère trouve ma toison très fournie. Ma grand'mère dit que « je m'étais plaint bien gras ». Je suis en tout cas très à l'aise.

Mais je ressemble à saint Antoine-de-Padoue — ou à un clown américain —, ces clowns qui ont le haut du crâne nu et les cheveux hérissés tout autour de la tête.

***

Les trois *Grande Revue* qu'on m'a envoyées se sont égarées. Je vais tâcher de les r'avoir.

***

Quand je disais « la pluie, comme une blanche forêt perdue » je savais *peut-être ce que je disais*. Je la vois, au fond du paysage vert, qui s'amasse lentement. Tout se couvre d'un halo blanc et le bois, à droite, traîne sur la colline comme un grand nuage gris.

***

Je travaille. J'ai parfois de grands désespoirs. Je renonce à beaucoup d'impossibilités. Je travaille simultanément à la partie imaginaire, fantastique, de mon livre et à la partie simplement humaine. L'une me donne des forces pour l'autre. Mais sans doute faudra-t-il que je renonce à la première : la seconde va tellement mieux et il faut, il faut que *Le Jour des Noces* soit avant peu terminé.

J'en ai raconté un bout, l'autre jour, à maman, sur la route de Bourges. Elle était contente.

***

Je voudrais vous parler d'un paysage, l'autre jour, sur la route de Theillay. Je revenais à 9 heures et demie du soir à bicyclette avec le petit Pierre. Nous ramenions à la main une bicyclette et nous étions en retard. J'étais fatigué par de longues courses durant la journée.

Il faisait nuit noire. Nous suivions la route. Nous étions enfoncés dedans. Nous devions arriver à un croisement de chemins qui n'arrivait jamais. La lune, énorme, s'est levée dans les nuages entre de maigres petits bois de sapins. Elle paraissait sur terre. Tout cela, les nuages bas, les sapins, ces terrains maigres et déserts, ce pays noir, tout cela paraissait le même monde, le monde de la désolation lunaire.

Je sentais errer en moi une désolation si affreuse, si définitive, que je n'ai voulu rien dire, rien demander à l'enfant qui m'accompagnait.

On sentait, amèrement, de vagues habitations, parfois, sur le bord du chemin. Dans l'une, tout près, on s'est mis à jouer du cor de chasse. Ha ! Ha ! Pour se distraire.

***

C'est toujours du même mal — depuis cinq ans — que je souffre. Ne vous y trompez pas. Jamais.

***

Jacques me dira ce qu'il pense de *Notre Jeunesse*. J'ai commencé *Henri Brulard*. Ce qu'en dit Suarès me paraît juste. Je sens pour Stendhal une sympathie, une admiration et une répulsion extraordinaires. A revoir.

Baisers à vous deux. Amitiés à tous. Écrivez-nous. Je vous ai raconté ce qui me passait par la tête. Imitez-moi. Ce n'est pas fatigant.

Votre frère,

HENRI

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Dimanche matin. La Chapelle, 28 août 1910

J'avais dit exactement, à maman, ceci : « Je m'ennuierais à mourir, si je n'avais pas un but, ce livre à faire ».

Et en effet, ce calme qui, dès la première heure, vous pèse sur les épaules est quelque chose d'insupportable. On se demande si l'on résistera, si on ne ploiera pas. Et pourtant comme il m'est nécessaire.

Je lui disais aussi ceci : « Il y a plus de travail et de courage à dépenser pour écrire un premier livre qui soit un livre, qu'il en faudrait à un homme ignorant pour construire tout seul une maison ».

Je peine effroyablement. Je me bats contre tout. Chaque jour, à n'importe quelle heure, j'en écris une page, quatre pages ; puis tout le long de la journée je cherche à concilier, à combiner le reste. Je ne sais pas si j'arriverai.

Je viens de lire le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. C'est décidément admirable. Je ne crains pas de le dire. Je ne me rappelle pas si Jacques l'a lu. J'aime cet effort, surtout dans le commentaire de la Passion, pour faire *prendre terre*, pour qu'on voie *par terre*, pour qu'on touche *par terre*, l'aventure mystique. Cet effort qui implique un si grand amour. Il veut qu'on se pénètre de ce qu'il dit, jusqu'à voir et à toucher. Il répète, comme les chœurs dans la *Passion* de Bach.

Et cela finit par atteindre à une poésie très haute. Il l'a bien

senti lui-même puisque, à la longue, naturellement, ce sont des vers.

Les anges l'attendaient pour baigner ses plaies vives.
Pour tamponner ses plaies.
Pour lui faire un pansement.
Pour tamponner ses plaies vives.
Cinq pansements pour les cinq Plaies.
Avec du linge bien fin.
De lin.
Mais un peu usagé.
Parce que c'est plus doux.
Une source éternelle pour baigner ses plaies.

Je cite cela au hasard. Ce n'est pas ce que je préfère. L'immense discussion de la fin, entre Jeannette et madame Gervaise, cette discussion théologique est d'un tragique extraordinaire. Je ne connais pas de dialogue dramatique qui m'ait remué davantage. Il s'agit de la fuite des disciples au Jardin des Oliviers et du reniement de saint Pierre. Et aux admirables efforts de madame Gervaise pour défendre les premiers disciples, à ses immenses et désespérées démonstrations, l'enfant répond avec entêtement et humilité :

J'ai dit seulement, pardonnez-moi, je dis seulement : jamais nous autres nous ne l'aurions abandonné; jamais des gens du pays français ne l'auraient renoncé. Jamais des gens de par ici...

Les idées d'Hauviette, aussi, au début, sont d'une grâce inoubliable, d'une grâce française qui émeut à force de plaire.

Le plus curieux est qu'au fond de tout cela, il y a deux ou trois idées, chères à Péguy et qu'il explique et qu'il défend. Mais cet homme est un Rabelais des idées. Un professeur ivre d'intelligence. Un chroniqueur plein d'idées à raconter. Ou plutôt il n'en a pas tant que ça, mais il les a si bien vues qu'il veut les faire voir. Et il les aime tant, qu'il se fait poète pour les mieux expliquer. Et comme un professeur, dans sa classe, pour plus de clarté, il ne craint pas d'aller jusqu'au mot pour rire.

En écrivant ceci, je pense aussi bien à *Jeanne d'Arc* qu'à *Notre Jeunesse.*

— J'ai lu *Jeanne d'Arc* tout d'une haleine. Et comme ça ne finit pas, comme madame Gervaise rentre pour dire autre chose, déjà — on attend, je ne plaisante pas, on attend impatiemment les onze autres mystères !

***

Maman m'attend en bas, revenue de la messe, pour aller porter la lettre. Je me suis laissé entraîner sur Péguy. J'écris à toute

vitesse. Je ne vous pose pas de questions. Je pense que vous nous renseignerez sur tout, particulièrement sur la misère de Jacques [1].

— On vient de m'envoyer, par faveur, le numéro des *Dames de Village*. Les trois qu'on m'avait envoyés sont perdus. Il y a du Suarès. Toujours cette volupté désespérée :

Nous avons bu aux Esclavons un vin roux de Chypre ; et, plus tard, dans un bouge, aux Zattere, avec deux jeunes filles ; et l'une pleurait, sous une lanterne rouge.

— Je n'ai toujours pas la *N. R. F.* d'août.

— Le bruit se confirme des chances de Marguerite Audoux pour le Prix Goncourt. Ce serait épatant. Je suis furieux contre Lhote qui ne me renvoie pas les trois numéros de *Marie-Claire* pour ma note. Il faut qu'elle soit faite pour le numéro d'octobre.

J'ai mille autres choses à vous dire. Mais pas le temps.

Je m'ennuie beaucoup de vous. J'attends tous les jours désespérément le facteur.

Baisers. Amitiés à tous.

HENRI

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Dimanche 28 août 1910

Mon cher Henri, ma chère Maman,

Je vous écris entre deux sommeils dans un moment de demi-abrutissement. Depuis huit jours c'est le premier qui ne soit que de demi. Et cependant, malgré l'affreuse détresse du premier jour, où l'on m'a forcé à me couper les cheveux et où il me semblait être à trois ans en arrière, et où les vingt-huit jours à faire m'apparaissaient comme impossibles à jamais franchir, malgré la fatigue immense que je traîne, et les kilomètres parcourus comme si chacun était le dernier que je puisse parcourir, malgré tout cela, ça m'intéresse énormément à plusieurs points de vue. D'abord je sens que ma tête se rafraîchit, que mes idées ensuite seront plus claires ; et puis je suis très content de voir que j'ai encore assez de forces physiques pour venir à bout de ces efforts. Et puis enfin c'est tellement intéressant de se retrouver avec des hommes différents de soi, et dont il faut apprendre l'histoire, et deviner le caractère. Il y a des anciens soldats de ma compagnie qui reviennent comme réservistes. Et tous me reconnaissent et sont contents de me revoir, et se rappellent des événements auxquels nous avons

1. Qui faisait une période militaire de 28 jours.

été mêlés, et que j'ai oubliés. — Il y a un conducteur de tramway qui avait fait les manœuvres avec moi comme réserviste. Je l'ai retrouvé l'autre jour dans son tramway. Je l'ai tutoyé. Il était joyeux. Il m'a dit qu'il avait demandé souvent de mes nouvelles à Lasserre, un qui était de l'active avec moi.

Il y a un petit péteux d'officier de réserve, qui fait ses six derniers mois comme Henri, et qui disait le premier jour au lieutenant d'active à propos de moi : « Je n'ai pas eu le temps de voir *celui-là* hier soir ».

Et je suis sergent !

Et cependant je me sens assez militariste d'une certaine façon.

Et cependant je compte 20 demain matin.

***

Je suis bien content de tout ce qu'Henri me raconte, surtout des félicitations que lui valent *les Dames de Village*. Je lui avais bien dit que c'était bon.

***

L'autre jour avec tante M. et A., dont c'était l'initiation, *nous* (c'est-à-dire Isabelle et moi) avons vu voler un aéroplane Antoinette sur Bordeaux. C'était Ruchonnet qui à 300 mètres de hauteur virait au-dessus de la Garonne et des quais. Nous étions en tramway, quand tout à coup nous avons vu des déchargeurs qui agitaient leur casquette en regardant en l'air. Aussitôt tout le monde contre les vitres cherchant à voir. Puis le tramway vidé d'un seul coup. Et il était juste au-dessus de nous. Il filait, filait sans bouger. En cinq minutes, il a eu disparu. — Tante M. et A. ne disaient pas un mot. Ils nous regardaient tout tremblants. — Après, tante M. disait qu'en fermant les yeux aussitôt elle voyait s'y promener une Antoinette. — Le lendemain nous avons eu une séance extraordinaire. On avait dit qu'il en viendrait d'autres. Alors nous sommes allés sur les Quinconces. Il y avait beaucoup de monde : après une longue attente un remous dans la foule. On voyait loin, loin en plein ciel pur, une mince ligne qui bougeait. C'était comme un oiseau, mais qui suivait une direction régulière. Ça a disparu derrière les maisons.

Plus tard la même ligne s'est présentée comme si elle venait vers nous. Mais elle ne grossissait jamais, et tanguait extraordinairement. La scène était tout à fait étrange de cette foule qui se pressait, se bousculait pour voir un petit machin imperceptible dans le ciel, jaune clair et ocre, un machin dont on ne pouvait dire si c'était un oiseau ou un aéroplane.

Finalement il est très probable que c'était le même Ruchonnet qui a volé ce soir-là sur la campagne de Mérignac.

Nous allons avoir une grande semaine formidable avec Latham, Leblanc, Aubrun, Morane, Mollien, Legagneux (s'il n'est pas mort), etc., etc... Ce sera du 9 au 18 septembre. Je rentrerai des manœuvres pour les deux derniers jours.

***

Notre Jeunesse m'a l'air d'être passionnant. Et le Stendhal de Suarès est admirable, au point que je ne sais si je ferai l'étude que je voulais faire.

***

Jamais je ne dirai assez avec quelle haine j'aime Stendhal.
Nous vous embrassons énormément.

JACQUES

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Mercredi 31 août 1910

Mon cher Henri,

Dans un demi-sommeil je t'écris ce mot.

Nous avons reçu ta nouvelle lettre jointe à celle de Maman. Beaucoup, beaucoup de plaisir. Infiniment de plaisir. Pourquoi s'imagine-t-elle que ce qu'elle écrit ne nous intéresse pas ? Mais sommeil.

Très juste et bien ce que tu dis de Péguy : « Un chroniqueur plein d'idées à raconter... Et il les aime tant qu'il se fait poète pour les mieux expliquer. Et comme un professeur... » C'est absolument ça. J'ai lu la *Jeanne d'Arc*. C'est très beau. Il y a un vice. Mais c'est épatant. Et en effet on ne peut lire cela que d'une haleine.

J'ai honte de ma dernière lettre qui était bien peu intéressante. Mais le physique en ce moment triomphe de l'esprit. Ce matin j'ai fait très bien une lourde marche. Je suis content de moi à cet égard. Mais l'esprit est raide comme un manche à balai.

***

Un livre c'est une maison à construire tout seul. Et c'est aussi passionnant. Mais moi je suis comme Robinson. Je supplée au mortier par de la terre. Et à chaque instant je me demande : « Est-ce bien ça qu'il faudrait mettre ici ? Est-ce que c'est ce que mettrait un qui saurait ? »

Tout ce qui sort de moi, parce que je le connais avant de l'écrire, me semble une invention, un artifice. Et comme je ne peux me rendre compte si ça produira ou non aux autres le même effet,

alors je suis obligé de mettre exactement ce qui s'est passé dans la réalité, parce qu'alors je suis sûr que ce n'est pas du fabriqué.

Je crois bien que je viens de m'arracher tout ce que je suis susceptible de donner de plus intéressant aujourd'hui. Il ne me reste qu'à me taire.

Un des avantages du grade de sergent. Nous sommes revenus de marche à 11 heures. A midi et demi je me suis tiré pour jusqu'à demain matin.

Je vais bien. Je suis très fort. J'avale six livres de pain par jour. Mais je dors tout le temps, parce qu'il faut que je me lève à 4 heures moins le quart tous les jours. Aussi pour lire je suis vert. Cependant à la caserne j'ai *Martin Chuzzlewit* de Dickens et ici *Notre Jeunesse*, dont j'ai lu trois pages.

Nous vous embrassons, mes chers trois, bien sensiblement.

JACQUES

Décidément je ne me sens plus de taille à supporter la grossièreté du régiment. Il y a des moments où j'ai envie de pleurer.

—

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

En manœuvre. Lussac-les-Châteaux. Dimanche 11 septembre 1910

Mes chéris,

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore donné de mes nouvelles. C'est la première fois que nous cantonnons dans un endroit qui ait un bureau de poste.

Et puis j'ai marché jusqu'ici dans l'obscurité de la fatigue, sans penser à rien ni à personne. Vendredi je me suis arrêté après 20 kilomètres. On en a fait 35. La voiture d'ambulance m'a emmené jusqu'à l'étape.

Misère et ennui. Il me semble que ça ne finira jamais. Et pourtant je n'ai que quatre jours à faire.

Embrassez maman-Barthe et embrassez-vous tous les deux mutuellement de ma part.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

19 septembre 1910

Comme toujours je m'y suis pris trop tard pour faire ma note sur *Marie-Claire*. Elle sera vaseuse, pompière, pleine de topos, si on l'accepte.

Cela m'a tout de même éreinté. Je me suis reposé délibérément deux jours, sans retoucher à mon livre. Or voilà qu'aujourd'hui je ne suis plus bon à rien. La tête, le moteur, chauffe.

Voyant cela, je me suis mis à sortir toutes les lettres de Jacques de leurs enveloppes. Cela fera un gros livre, depuis 1905 jusqu'à nos jours. Sur chaque lettre j'ai mis au crayon la date et l'adresse. C'est tout prêt pour la postérité.

Je lisais par instants, en rangeant tout cela, des bribes de phrases qui me faisaient une vieille émotion.

Je suis si fétichiste que cela me fait peine de déchirer les enveloppes. Telles qu'elles étaient, rouges ou jaunes, avec parfois des notes au crayon que j'avais hâtivement inscrites, elles étaient pleines de souvenirs. Je les avais beaucoup attendues, puis elles étaient restées longtemps dans ma poche de paletot.

J'ai lu, péniblement, la vie d'*Henri Brulard*. J'en reparlerai. J'ai noté différents passages. Ce qu'il a de plus odieux c'est sa façon de dire ; « j'étais atteint de générosité » comme il dirait : de jalousie ou d'albuminurie. Et puis c'est un psychologue admirable, mais ce n'est qu'un psychologue ; on voit avec lui tout ce qui manque à ceux qui ne furent que psychologues : Gide, Barrès surtout.

Souvent, pourtant, je me sens près de lui — souvent, je l'aime.

— Je me sens plein d'une ambition affreuse : à la rentrée je ferai sans doute, à la suite du courrier, des portraits. Il y a une femme de lettres qui est venue me relancer jusqu'ici. Les gens lui ont dit : M. Fournier, et elle a su que c'était Fournier, de *Paris-Journal*, de *la Grande Revue* et de la *N. R. F.*

J'ai fait l'autre jour une merveilleuse promenade aux Poteries. Petits chemins autour du village isolé. Petits chemins où se posaient déjà les brouillards de l'automne. Petits chemins qui sentaient les pommes pourries. Atmosphère apaisée. Reines-marguerites auprès des maisons.

Je m'ennuie bien de vous. A bientôt.

HENRI

J'ai mis au net hier le troisième chapitre de mon roman, qui est affreusement humble et ridicule. Ma mère m'a dit :

« Ça a de la valeur. Ça fait quelque chose. Mais ce n'est pas pour des jeunes filles au sortir de pension ! On n'a jamais osé dire ça nulle part ! »

Ce matin au commencement de cette lettre, j'ai découvert, par hasard, que l'intrigue était à peu près celle de *l'Esprit souterrain*. Mais c'est pure coïncidence. Jamais personne n'y pensera parce que là dedans il y aura tout moi ; mes théories au passage et ce qui n'est pas mes théories ; ce que j'aurais voulu faire et — tant pis ! — ce que j'ai fait...

Et puis, il y aura une troisième partie, où le personnage de la première (de l'enfance) reviendra, et cela montera, plus haut que la pureté, plus haut que le sacrifice, plus haut que toute la désolation — à la joie.

HENRI

Je viens de faire le *portrait* de Péguy et de Marguerite Audoux.

La *N. R. F.* ajourne ma note à novembre. C'est insupportable. Je l'avais envoyée le 15 au soir. Mais cela me permettra de la revoir. Il y avait quelques phrases affreusement *topo* à couper.

Morice m'écrit qu'il va y avoir du travail à la rentrée. Il a écrit à T. en l'exhortant à *la prière*. Un de plus ! et Morice ! Cela me le rend beaucoup plus sympathique et me trouble.

Ma tête va mieux, je me remets au travail.

A Mme Jacques Rivière, à Cenon

Mardi 20 septembre 1910

Ma chère petite sœur,

Tu me demandes de t'écrire. Cela me décide à te raconter plusieurs choses. Peut-être aurais-je dû te les confier plus tôt. Tu m'aurais sans doute été d'un grand secours.

J'ai bien souffert durant ces vacances. Je me suis décidé à rompre avec cette femme que tu connaissais, Jeanne B., qui était depuis trois mois mon amie.

Dès que nous nous étions aimés, elle avait tout abandonné pour moi. Elle a vécu, certains jours, avec douze sous, pendant la morte-saison. Elle ne mangeait jamais de desserts, pour économiser davantage.

Elle avait eu, il y a quelques années, des amants. Un homme s'est tué pour elle. Elle avait été légère, méchante et capricieuse :

pour moi, elle se mettait à genoux dans la cuisine et elle lavait les carreaux.

Il y avait en elle quelque chose d'enfantin et de tragique à la fois qui passionnait. Je ne crois pas avoir jamais eu pour elle un grand amour, mais un attachement violent.

Elle était très belle, extraordinairement intelligente. Elle avait presque toutes les meilleures qualités.

Sauf la pureté. Et c'est pourquoi je l'ai tant fait souffrir. Quand j'y repense, maintenant, je me demande comment elle a pu supporter aussi longtemps tout ce que je lui ai fait endurer. Elle ne se fatiguait jamais de mes cruels reproches, de ma cruelle insatisfaction, de mon cruel désir de pureté.

Je l'ai quittée cinq ou six fois, pendant un jour, cinq jours, huit jours. Je partais sur un mot qu'elle avait dit, sur un souvenir qu'elle avait eu. Puis elle me suppliait de revenir et je revenais.

A la longue cependant, elle avait fini par se persuader qu'un jour je l'abandonnerais définitivement. Un soir, après des injures que je lui avais dites, elle a eu, comme cela lui arrivait, un accès de demi-somnambulisme.

Elle a écrit, après mille efforts : « Puisque vous me laissez, je retourne avec l'autre. Je ne vous ai jamais aimé ». — Et elle pleurait, affreusement.

Or, c'est à peu près ce qui s'est produit dans la réalité. Je l'ai abandonnée trois semaines et j'ai lutté comme un damné pour ne pas la revoir ni lui écrire. Peut-être à la longue aurais-je faibli ; j'étais ici, seul, tourmenté, perdu d'ennui. J'avais mal choisi mon moment. Mais elle a fait enfin ce que je souhaitais qu'elle fît, car autant que moi peut-être elle avait le goût de l'irréparable et d'un certain héroïsme. Elle est retournée avec un pauvre garçon qui ne demandait qu'à la reprendre et elle m'a écrit : « ... J'ai tout repris sans seulement me souvenir de vous... »

Pour la dixième fois peut-être j'organise ma vie comme certain soir de mon enfance. — Ce soir-là j'avais fait une tache sur une page longuement travaillée et je me disais : « Ma foi, j'aimerais autant que mon père déchire la page, et je la recommencerais ». Mais quand il est venu et qu'il l'a déchirée, ç'a été une crise de sanglots et de désespoir.

Tel est, en ce moment, mon genre de satisfaction.

***

J'étais si seul, si désolé, ici, pendant les premiers jours, qu'un matin j'ai tout raconté à maman. J'ai amené cela de loin. Je lui ai reproché de ne pas nous avoir assez compris autrefois, de ne pas

soupçonner par exemple quand nous avions tant le désir d'aller à Nançay. Et puis je lui ai raconté comment j'avais eu le courage de me séparer de toutes les jeunes filles que j'avais connues.

C'était un matin, nous étions à ce moment bien loin sur la route. Elle m'a dit après un silence :

— Et cette jeune fille que tu connaissais ces temps derniers, tu l'as laissée aussi ?

— J'ai dit : oui.

— Alors, tu n'as plus personne, maintenant ?

— J'ai dit : non, en fondant en larmes, et quand je me suis retourné vers maman, elle avait la figure toute tordue, toute vieillie par les sanglots. Je l'ai consolée. Je lui ai parlé un peu de la jeune fille. Et depuis ce temps nous n'en avons jamais rien dit. Seulement elle me force à manger, à boire, elle vient en promenade avec moi et nous marchons sans reprendre haleine.

***

Pourtant au fond quelle joie secrète, quel renouveau. Comme je suis jeune ! Lhote, que les circonstances m'ont obligé à mettre au courant, plaint « la pauvre Jeanne » et dit :

« Que c'est triste de ne pouvoir gaspiller tout son amour, dépenser toute sa jeunesse. Si G. avait voulu mesurer sa vie, quels regrets aurait-il ! »

Mais comment pourrais-je gaspiller mon amour, tandis que quelque part ma femme m'attend si anxieusement, si ardemment.

***

Suarès écrit quelque part :

Je n'ai point encore vu en Italie une femme vraiment séduisante, je dis une Italienne. Beaucoup de beautés bêtes, ou très charnelles : pas une qui induise en passion. Pas une femme longue, souple, aux seins menus, au teint de fleur, aux cheveux d'herbe solaire et d'or changeant. Une foule de dahlias et de fortes roses rouges, pas un grand iris féminin, ou l'un de ces œillets qui mettent du délire dans les rêves et qui, je crois, rendent folles les roses elles-mêmes.

Un grand iris féminin — tel est bien mon amour, mon amour qui m'a dit : c'est vous, et à qui j'ai répondu : c'est vous.

***

Avant de cesser de parler de tout cela, je veux que ceci te soit bien assuré : Je n'ai jamais été, dans cette histoire, *perdu* comme on a pu le supposer. Quand je rentrais tard le soir c'était bien neuf fois sur dix pour le journal.

***

Ce que je vous confessais l'année dernière à pareille époque, était rigoureusement vrai. Mais j'ai surtout connu *une* jeune fille, durant le dernier mois. Il y avait des raisons aussi pour que je la laisse et je l'ai laissée, à grand'peine. Parfois je reçois une lettre d'elle : « Elle est sur une chaise longue. Malade. Elle m'attend ». Heureusement, je n'y crois guère.

Peut-être sera-t-il question d'elle dans mon livre. C'est elle qui s'était enfuie et dont on ne savait pas ce qu'elle était devenue. Mais elle est revenue. Elle était parfaitement jolie. J'ai écrit d'elle, quelque part :

— *Lorsqu'une fois on avait vu ce lent sourire qui d'abord écartait le coin des lèvres, puis s'épanouissait comme un baiser*, etc...

Et ce paragraphe :

— *Ah! quelle fière petite fille c'était! Quand elle s'arrêtait, un pied en avant posé sur la pointe, on eût dit, avec ses souliers blancs, une danseuse de corde qui va s'élancer! Ses cheveux étaient noirs et légèrement huilés, à la façon de ces marchandes de corbeilles qui passent sous les fenêtres en criant. Elle marchait une main sur la hanche et, par instants, renversait la tête en arrière. On ne pouvait s'empêcher de penser à une jeune bohémienne. Et quand quelqu'un disait, le soir, dans le bourg : « Mademoiselle Laurence est malade », on pensait : La Bohémienne est malade. Il y a une lumière derrière le rideau rouge de sa roulotte.*

***

Je te cite cela parce que c'est amusant. Mais cela ne figurera pas dans mon livre. C'est trop bibelot. J'ai voulu te montrer seulement qu'il n'y avait pas que du drame.

***

Peut-être, cette année, si j'avais eu le courage de t'avouer certaines choses, tu aurais pu beaucoup m'aider. Tu ne te doutes pas quel enfer de rumination c'est que ma pensée dans ces cas-là.

Bichet m'écrit que pour moi, tout est simple. Comme tout, au contraire, est compliqué. Comme tout me tourmente.

A un moment, cette question de pureté, surtout, m'apparaissait à chaque instant sous un aspect nouveau. Et chaque fois je la ruminais longuement dans sa nouveauté. Pour arrêter ce supplice, il a fallu que je note, en file, sur une page, à mesure qu'elles me venaient, les idées qui me révoltaient, de façon à ne pas tourner perpétuellement dans le même cercle.

Sans doute à ce moment il n'aurait fallu qu'un mot de conseil d'une femme simple et honnête pour dissiper tout cela.

Je reste persuadé en tout cas qu'en face de mon amour, si je le retrouve, tout me paraîtra parfaitement simple.

***

Je t'écris dans un moment de fatigue et de sécheresse. Pardonne-moi. J'ai tant souffert ces temps derniers. Je suis dans une période de réaction. J'ai peut-être l'air très odieux.

***

J'ai interrompu pour toi ma note sur Marguerite Audoux. Cela ne va pas fort. J'ai trop attendu. Ça ne va plus du premier jet comme il aurait fallu.

***

Mais je travaille terriblement à mon livre. Je luttais contre ma peine, contre mon énervement, chaque jour. Et, le calme enfin revenu, je pouvais me reprendre à écrire.

Pendant quinze jours je me suis efforcé de construire artificiellement ce livre comme j'avais commencé. Cela ne donnait pas grand'chose. A la fin, j'ai tout plaqué et, à ce que dit maman et à ce que je crois, j'ai trouvé *mon chemin de Damas* un beau soir.

Je me suis mis à écrire simplement, directement, comme une de mes lettres, par petits paragraphes serrés et voluptueux, une histoire assez simple qui pourrait être la mienne. J'ai plaqué toute cette abstraction et cette philosophie dont j'étais empêtré. Et le plus épatant, c'est qu'il y a *tout* quand même, *tout moi* et non pas seulement *une* de mes idées, abstraite et quintessenciée.

J'ai lu l'autre jour un chapitre assez terne pourtant à ma grand'-mère et à maman. Un chapitre de transition. Elles étaient très émues. Depuis, ça marche tout seul.

***

J'ai donné à maman le goût des chevaux. Je lui ai appris à caresser la grande bête puissante et maladroite. Celui de Florent ne veut pas voir les curés, parce qu'ils l'ont trop battu. Quand il en voit un, il couche les oreilles et il commence à mordre. Maman-Barthe, à qui l'on a dit cela, a fait remarquer :

— En ce cas, il est républicain à fond ?

***

Nous allons sans doute aller à Nançay quand mon père sera revenu. La tante J. y est installée depuis deux mois. On pense qu'elle est un peu folle, neurasthénique en tout cas, d'y rester aussi longtemps.

⁂

Que je vous raconte une histoire extraordinaire. — Vous savez, les deux petites jumelles de la Damiens, nées à la même heure et qui se ressemblent parfaitement.

Lorsque tous les enfants de la Marin avaient la coqueluche, ces deux petites mangeaient avec eux. Elles n'ont rien attrapé et pourtant rien ne s'attrape aussi facilement.

Deux ans après, l'une à la Sèche, l'autre à Aubigny, elles avaient en même temps la coqueluche !

— Autre chose : quand elles se sont trouvées « formées » chacune à part, elles ont raconté à leur mère ce qui s'était passé. Or, sans le savoir, cela leur était arrivé le même jour, à la même heure.

C'est presque effrayant. Quelle horloge mystérieuse !

⁂

Je trouve le dernier *Journal sans Dates* de Gide faiblard. Ses « observations » quelconques. Sa théorie sur l'automobilisme, à moitié vraie, à moitié fausse. Justement lorsque l'auto ou l'aéroplane se ré-ajustent à la mesure humaine, c'est là qu'ils sont beaux et qu'on sent leur « humanité ». L'auto qui s'arrête dans un village, arrivant de cent lieues. L'aéroplane, au soir, qui s'abat dans un champ, pour emmener un paysan. Certes, il y aura un lyrisme de tout cela. Mais ce ne sera pas le lyrisme hâtif et futuriste de d'Annunzio. Gide n'a pensé qu'à celui-là.

Je te découpe ce très beau compte rendu de voyage dans les airs. Un des plus beaux que j'aie lus. Ne le perdez pas.

⁂

Je t'embrasse bien fort, ma petite Bebelle. Souvent nous parlions de toi. Souvent, je parlais de toi. Et les deux sœurs disaient : « Il semble qu'il ait les larmes aux yeux, quand il parle de sa sœur ».

HENRI

A Jacques Rivière, à Cenon

La Chapelle, mercredi 28 septembre 1910

Nous avons reçu ce matin la lettre de Jacques[1] et j'attends la réponse à la mienne. J'ai du travail avant de partir (demain) et je me hâte de noter différentes choses à vous dire :

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

A propos de la lettre de Jacques :

— « Ce qu'il y a de plus ancien, de presque oublié, d'inconnu à nous-mêmes ». C'est de cela que j'avais voulu faire tout mon livre et c'était fou. C'était la folie du symbolisme. Aujourd'hui cela tient dans mon livre la même place que dans ma vie : c'est une émotion défaillante, *à un tournant de route, à un bout de paragraphe,* un souvenir si lointain que je ne puis le replacer nulle part dans mon passé.

— Les Russes. Le Grégorien. Je raconterai sans doute, dans mon livre, le dimanche où j'ai mené celle que j'appelle « Annette » à la chapelle de la rue Monsieur. Comme ce fut lamentable. Comme elle m'en voulait. Je ne pouvais être que son péché. Idée *insupportable.*

— Bien qu'il y ait maintenant entre elle et moi une haine féroce — et je la ferais mettre à la porte si elle se présentait chez moi — je vous parlerai quelquefois d'Annette avec beaucoup de pitié.

— Cette nuit, je l'ai revue dans un costume que j'avais oublié. Avec une collerette amidonnée, l'air d'un pierrot coupable. Devant une petite maison de banlieue, elle s'occupait à ramasser quelque chose, avec des enfants. Comme jadis, elle avait cette façon insupportable d'exagérer son air enfantin, pour se bien persuader qu'elle n'avait pas de remords. — Je l'apercevais d'un train, sans qu'elle me voie, un train qui ne s'arrêtait pas.

— De mon livre, je n'ai guère que trois chapitres de mis au net, ils sont tous les trois sur elle, mais toute l'émotion cachée qu'ils recèlent leur vient *d'une autre présence.* Vous comprenez, mon livre, c'est l'histoire de Keats : *Certains d'entre nous ont rencontré Antigone dans une autre existence, et aucun amour humain ne les saurait satisfaire.* Seulement, ici, c'est dans cette existence même, qu'Antigone a été rencontrée.

— Et puis dans ce drame très simple, comme disait autrefois Jacques : « toute mon âme déchaînée ! »

Dans la dernière partie, le héros retrouve Antigone. Il y aura là un renoncement que je veux plus beau que celui de *la Porte Étroite.* Parce qu'il ne sera pas sans raison. Parce que derrière ce geste de renoncement humain, on *sentira* tout le royaume de la joie conquis.

— Ce qui fait que j'ai quitté Annette, c'est, en gros, ceci : je ne me soucie pas d'une maîtresse, je cherche l'amour. L'amour comme un vertige, comme un sacrifice et comme le dernier mot sur tout. La chose après quoi plus rien n'existe. Le départ, après avoir mis le feu aux quatre coins du pays.

Elle voulait quelqu'un avec qui vivre le plus longtemps possible. Et on se serait fait des concessions réciproques !

— A côté de cela elle disait : « J'ai tout quitté, tout sacrifié pour vous, et je suis sûre que vous allez me laisser ! Mais qu'est-ce que ça peut me faire ? Puisque vous m'avez aimée un jour, huit jours, un mois... » — Alors, comme dit Péguy, alors je sentais qu'elle venait de dire *quelque chose !* et cela m'attachait pour encore huit jours, un mois...

— Seules les femmes qui m'ont aimé peuvent savoir à quel point je suis cruel. Parce que je veux tout. Je ne veux même plus qu'on vive dans cette vie humaine. Vous voyez d'ici le héros de mon livre, Meaulnes.

Et pourtant celle qui voudrait, celle qui saurait se détacher, celle-là connaîtrait ma bonté, celle-là connaîtrait le bonheur.

— Une femme est passée un jour qui m'a détaché, moi. Qui m'a tout pris, à moi. C'est pourquoi aussi, maintenant, il faut tout qu'on me donne.

— Il est curieux de se dire qu'à bien regarder ma façon d'aimer et de vouloir être aimé, le mariage est une chose impossible et pourtant la seule solution.

— Il y a aussi des moments où je me dis que tout le monde est comme moi. Seulement je suis *ainsi* au paroxysme.

— Ma seule façon d'être sage, Jacques la formule ce matin : « *voir ce qu'indiqueront les événements* ». A un moment donné, je dispose tout en équilibre instable de façon à ce que l'événement (le plus minime) fasse pencher la balance.

En laissant Annette trois semaines sans lui répondre, je l'exposais au désespoir, au renoncement, à la peur, et au désir de retourner avec son amant de tout repos. Tout cela ne se serait pas produit si ç'avait été l'amour que je désire, le seul dont je veuille. Et tout cela s'est produit. Ma sagesse a été de laisser les événements parler, de leur donner la parole.

— J'ai revu Nançay. La route de Salbris. Il n'y a pas décidément de pays plus sauvage et que je préfère. Il y en a que j'aime autant, les pays infiniment civilisés, où je me sens aussi éperdu d'amour : la banlieue de Londres ; les bords du Cher à son embouchure, près de la Loire.

— Et puis j'aimerais beaucoup chasser. Alors, depuis ce matin mes parents ont acheté et revendu dix fois le domaine de Beau Soleil qui est sur la route, en face de l'Erne.

— La chasse de l'Erne est louée 50 francs et payée.

— Mon père, en passant devant l'ancienne maison d'école qui a trois fenêtres sur la rue, m'a de nouveau raconté l'arrivée des Uhlans. L'instituteur, tout pâle, renvoyant les gamins en disant : « *C'est bien eux !* ». C'était une après-midi.

Je sentais cela. Je le voyais. Ce n'était plus de l'Histoire. Je vais raconter ça à Péguy.

— J'ai eu une émotion terrible chez le notaire de Neuvy, vers trois heures, par une longue soirée chaude de septembre. Je l'ai notée. Des cartons verts. Un pigeonnier au soleil, dans la cour. Les lourds accords d'un piano. Je pensais aux fils de gens riches qui se sont ennuyés et « perdus », dont on a dit : « Ils ont tout mangé ». Je pensais aux désirs qui les étouffaient dans un tel ennui. Ils avaient des âmes médiocres ; ils se sentaient coupables ; ils semaient partout le désespoir ; ils étaient désespérés ; et pourtant ils se perdaient.

Je pensais, pour m'aider, à ce héros de Jammes qui revient *avec un chou de cheveux gris sur son front pâle*. Mais surtout aux *Femmes Damnées* de Baudelaire. — Les Hommes Damnés. — Mais je n'arrive plus à bien retrouver mon émotion. C'était infiniment particulier.

Je pensais reprendre cette lettre au reçu d'une lettre de Jacques. Je n'ai rien reçu. Je suis à Paris maintenant. Je l'envoie telle quelle.

Baisers. A bientôt.

HENRI

A Jacques Rivière, à Paris, 15 rue Froidevaux

Mercredi soir 19 octobre
(lettre déposée rue Froidevaux)

De nouveau je souffre, et je suis malheureux.

Je vous tiendrai ainsi au courant, en quelques mots, des principaux événements de ma vie, pour vous montrer que je suis encore près de vous.

Voilà : cette femme est revenue. Elle m'a attendu, sur un banc de l'avenue, un soir, deux soirs, dix soirs. Elle disait : « Le temps n'est pas long quand on est sûr que celui qu'on attend ne viendra pas ». Une fois, elle s'est endormie...

Je l'ai enfin rencontrée. Je commençais à l'oublier mais lorsque je l'ai revue, hagarde, j'en ai eu pitié. Je l'ai repoussée, pourtant.

Alors elle m'a écrit que toute son histoire des vacances était une comédie — héroïque — pour arriver à une séparation nécessaire et à la fin de notre amour pénible, mais qu'elle n'avait pu aller jusqu'au bout, manque de force. Je l'ai crue, parce qu'elle me donnait des preuves. Pendant un jour, j'ai été très heureux. Je pensais avoir enfin trouvé un amour et une femme.

Mais dès le second jour, j'ai vu qu'elle ne m'avait pas dit toute

la vérité. Il y avait eu une correspondance — amicale — entre elle et son ancien individu. Surtout, surtout, je sentais que cet amour ne me satisfaisait pas plus qu'avant et que, si je continuais, j'étais pour toujours perdu et malheureux. Alors, j'ai fait la grande expérience, j'ai eu la grande cruauté. Je l'ai abandonnée, elle et sa sœur, la veille du terme, alors que je les savais trop pauvres pour pouvoir le payer. A ses supplications écrites de revenir, j'ai répondu une lettre insultante.

Alors, depuis trois jours, elle est retournée avec le pauvre individu qu'elle avait mis deux fois à la porte. Je l'ai su par sa sœur ce matin. C'est fini.

Je souffre.

Je vais travailler.

Je veux, je veux me sortir de là.

Mais qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève...

HENRI

A Henri Fournier, à Paris [1]

Mercredi soir, 19 octobre

Mon cher Henri,

Tu as bien fait de nous écrire cela.

Mais quel épouvantable courage ! Et comme vraiment il faut que tu sois sûr de ne pas tenir l'amour pour oser cette cruauté !

1. Cette lettre a été retrouvée accompagnée du billet suivant, adressé par Alain-Fournier à la sœur de celle qu'il appelait Annette. 20 *octobre. Maintenant que tout est fini, maintenant que je ne la verrai plus jamais, je tiens à vous dire, à vous, F., qui m'avez traité de mufle, et à Jeanne qui n'a pas compris non plus, les raisons de ma conduite.*

Ou plutôt, je veux simplement vous envoyer ce mot où mon frère appelle épouvantable courage » ce que vous avez pris pour de la muflerie.

Je veux que vous sachiez que tout cela ne fut qu'une dernière expérience, une façon de savoir si celle que j'aimais était digne de mon amour, si elle ne braverait pas tout, si elle ne passerait pas par-dessus tout ; si elle n'allait pas venir me dire toute la vérité, ou si, au contraire, elle allait se donner à un autre pour cent vingt-quatre francs.

Si Jeanne avait résisté à cette expérience, je sais ce que j'aurais fait... (je le lui avais fait pressentir d'ailleurs) et tout le monde m'aurait approuvé.

Elle n'y a pas résisté. Et jamais je ne la reverrai plus. Je puis donc lui dire, maintenant, que j'ai fait tout cela non pas pour me jouer d'elle et la faire souffrir, mais pour me prouver à moi-même que je n'avais pas trouvé l'amour.

Pour obtenir cette preuve, j'ai torturé une femme, je l'ai même injuriée, je l'ai soumise à une épreuve terrible, elle qui était un petit être faible, peureux et sans défense. Mais j'ai souffert autant qu'elle : et je lui demande, pour cela, de me pardonner comme je lui pardonne. Adieu. Henri. — Ne me répondez pas. Je ne vous dis pas cela par orgueil et par fanfaronnade. Mais simplement, humblement, je vous demande que, tout étant fini, nous ne sachions plus jamais rien l'un de l'autre.

D'ailleurs ne vois en ce que je dis là aucun blâme. Nul n'est plus bassement cruel que moi. Et j'aurais bien mauvaise grâce à te reprocher ce qu'il faut bien que tu fasses. Et la preuve qu'il faut que tu le fasses, c'est que tu le fais.

Seulement j'ai une sorte de peine abstraite, une sorte de malaise à penser qu'un amour est brisé, ne peut pas vivre. Je souffre de ce qu'une chose qui eût pu être, ne soit pas.

Je n'ai rien de plus à te dire.

Je t'embrasse bien.

JACQUES

Je voulais t'écrire un mot ces jours-ci pour te dire combien je sentais immense mon amitié pour toi. Au fond si j'ai eu l'air de douter d'elle à un moment, c'est uniquement parce que tu en doutais, toi.

1911

A Jacques Rivière, à Bordeaux

2 janvier 1911

Mes Petits,

Affreusement pris ces jours derniers par les courses pour ces interviews de fin d'année. Vraiment pas une minute pour m'asseoir un instant et écrire.

Je méditais une lettre où je vous aurais raconté différentes choses, en particulier la soirée que j'ai passée au hameau de Boulainvilliers chez mon ami G.

Mais j'avais des choses terriblement plus importantes à vous dire. Et c'est sans doute pourquoi, en fin de compte, je ne trouverai pas le temps d'écrire.

Même en ce moment, je ne sais ce que je vous dis. Maman ne cesse de me montrer sur un catalogue des orreries dont je ne veux pas.

Je suis hanté par le désir, par moments fou, de me libérer de tout, de toutes mes attaches. Il y aurait si peu de chose à faire pour être le vainqueur de tout.

Il est venu hier un vieux bonhomme à barbe blanche, qui a laissé un paquet pour vous.

Je vous embrasse.

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 3 janvier 1911

Mon cher Henri,

Je veux que dans cette carte il n'y ait aucune nouvelle, rien que notre affection pour toi. Je la sens si grande en ce moment.

Il faut te laisser aimer par moi à ma façon, qui est pleine d'inquiétudes, de rancunes formées par la haine pour tes différences et par la timidité qui m'empêche de te les avouer.

Il faut accepter notre affection sans vouloir lui donner le visage le plus plaisant.

Mille bises. A jeudi.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

Paris, 11 avril 1911. Mardi soir

Fatigué, je t'envoie, avant de partir au journal, trois ou quatre petites nouvelles.

Copeau m'a envoyé 8 places [1].

Les Débats (Régnier) et *le Temps* (Brisson) de dimanche soir étaient dithyrambiques, mais R. est trop bête pour que ça fasse un succès d'argent.

Je suis allé voir Péguy hier au soir. Il m'a dit : « C'est bien simple, je vais vous dire une chose que je n'ai pas dite souvent, car j'ai plutôt l'habitude de repousser la copie que de l'appeler : Eh bien, quand vous aurez sept machins comme votre miracle [2], apportez-les-moi, je les publie ici. — Vous en avez beaucoup des comme ça, dans ce jus-là ? — Ah ! mon vieux, c'est plus beau qu'Audoux. Et puis c'est là, c'est posé, ça y est. — Les gens qui rôdent autour de la bonne femme, la bonne femme, c'est grand, ça, mon vieux... »

Il était horriblement pressé, du monde plein son cabinet. Mais il a repris un instant après : « Quand vous en aurez sept, nous ferons un cahier. Vous comprenez, sept, parce que c'est un chiffre sacré ».

Je lui ai parlé de Copeau. Il ne veut pas aller aux *Karamazov*. Il a parlé *d'atrocités russes*. « Et puis, a-t-il dit, je ne puis pas être de ces gens qui vont voir une chose et puis qui font autre chose. Au lieu que votre papier, ce matin ! Je l'avais pris comme une tâche, je me disais : Allons ! il faut que je lui lise cela. — Et puis quand j'ai été là dedans, mon vieux, *vos paysans si beaux*... »

A côté de ça, l'opinion de L. C. Il a dit : « Vous êtes encore dans votre carapace. On sent encore l'influence de Gide. N'est-ce pas, Gide met tout sur le même plan. Tout est gris, chez lui. Mais vous arriverez à éliminer ces influences-là, à faire disparaître, par

1. Pour *les Frères Karamazov*.
2. *Le Miracle de la Fermière*, paru dans *la Grande Revue* du 25 mars 1911.

exemple, les détails inutiles. D'ailleurs, dès maintenant, vous possédez votre style. Il y a là un respect de la langue ! »

Jamais botte au derrière ne fut requise avec plus d'insistance.

La proposition du « cahier » chez Péguy m'a surtout fait plaisir en tant qu'éloge.

Je suis esquinté. Je renonce au banquet des courriéristes, ce soir, tant pis.

Je souhaite à Isabelle toutes les félicités, *plus une.*

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Jeudi 13 avril 1911

Mon Henri,

Pierre m'a remis ta lettre qui m'a fait tant de plaisir. Tu vois qu'il n'y avait nulle complaisance dans ce que j'ai dit du *Miracle.* C'est ton premier grand pas. Il faut continuer.

Je trouve très chic que Péguy ait aimé à ce point le *Miracle.* Mille choses pouvaient l'en empêcher. Et je crois que son témoignage touchant l'authenticité de tes paysans est considérable. Car il est évident qu'il s'y connaît, — mieux que Morice.

Je m'amuse énormément à lire le langage qu'il t'a tenu ; ce langage de typographe supérieur. Quand il parle des bouquins, on voit qu'il en voit tout de suite la couverture : « Ah ! mon vieux, c'est plus beau qu'Audoux ». C'est comme ça qu'ils disent : « Vingt Audoux ! Amenez ! » Et puis tout de suite l'idée de publication.

Je voudrais que tu reconnaisses que Péguy a des monstruosités aussi grosses que celles de Claudel. Ainsi cette horreur des Russes. Sans doute pour que sa figure soit complète, il faut ça. Mais c'est tout de même rude à avaler. Je tiendrais beaucoup à ce que tu le reconnaisses. Parce que tout de même son mot sur le roman cruel qui m'a fait beaucoup d'impression, je le trouve, quand je pense à Dostoïewski, affreusement étroit. Il aura beau faire. Jamais avec de l'espérance il n'obtiendra l'équivalent de la cruauté de Dostoïewski. Et pourtant je crois commencer à m'y connaître en espérance.

Le pessimisme depuis quelques années a un rôle pénible. Depuis que Maeterlinck a dit qu'il était plus facile que l'optimisme. Pourtant, quand on voit l'optimisme de Maeterlinck, on peut bien se demander si c'est là ce qu'il y a de plus difficile.

Je tiens assez à la cruauté. Au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon roman et que je sois père.

***

Je trouve qu'il a raison de te rapprocher d'Audoux. Non pas de te préférer. Tu sais aussi bien que moi que ça ne dépasse pas encore *Marie-Claire*. Mais je trouve comme lui que ça peut le dépasser. Il y a dans Marguerite Audoux une tranquillité un peu inquiétante. Je crains qu'elle n'ignore certaines sources tragiques, comme les rapports de l'enfant et du père ivrogne, comme celles que, je le prétends, entrevoient Copeau et Gide. Mais enfin ne la jugeons pas encore. Ce que je veux dire c'est que tu peux dépasser l'Audoux de *Marie-Claire*. Et je le maintiens.

Mais il faut travailler.

***

Tous les matins, pendant que je m'habille, j'imite avec Isabelle les acteurs des Karamazov. J'ai trouvé la voix de Dullin quand il dit : « Voyons, Ivan Féodorovitch », et « J'ai confiance en vous comme en Dieu ». Je dis aussi assez bien : « Très exagéré, n'est-ce pas ? » Et pas mal non plus : « Je vous laisse à vos devoirs difficiles, à vos exercices de conscience ».

J'ai fait ma note dans la journée de lundi. Elle est très analytique, mais elle me paraît assez bonne. Il faut même que je te demande pardon. Car je t'ai emprunté une idée, que j'ai trouvée centrale : celle que la complication de l'intrigue est éclairée par l'individualité des personnages. J'ai trouvé moyen de caser cette phrase pour Dullin : « Et pourquoi admettons-nous qu'au lieu de Dmitri ce soit Smerdiakof qui ait tué le père, sinon parce que nous voyons Smerdiakof lui-même avec cet air de bassesse vengée et brisée à la fois que lui donne le grand acteur qu'est M. Dullin, s'approcher d'Ivan en levant enfin les yeux ? »

***

J'ai commencé la deuxième partie de mon article sur Gide. La lecture de l'autre soir m'a beaucoup servi. Je finirai par une sorte d'apologie de Gide où je dirai ce qui m'intéresse en lui et pourquoi il me paraît si important. Je ne vois pas pourquoi je m'entêterais, sous prétexte que je le connais, à une impartialité qui ne ferait que le rendre plus antipathique. Je ferai pour lui le pendant de ce que j'ai fait pour Claudel.

***

Lu *Bubu*. Moi je trouve ça bien. Évidemment c'est plein de choses exécrables que l'on voit venir directement de ses lettres de jeune homme. De plus ça paraît très facile. Mais je prétends que ça ne l'est pas tant que ça.

Cette sorte de psychologie basse, de gens dont la pensée voudrait, mais ne peut pas s'élever au-dessus du crâne, cette forme informe des idées et des sentiments, c'est très fort. Il a su peindre la psychologie de gens qui ne se dédoublent pas, qui ne se regardent pas. Combien peu ont su faire cela ! C'est ce que j'admirais dans *Ceux de Podlipnaïa*.

Le défaut évident c'est que c'est un peu général, comme toute œuvre française. C'est un peu le Maquereau et la Fille Publique. Ce ne sont guère des individus. Pourtant il y a le côté bourgeois et rangé de Bubu qui est rudement épatant.

Et puis j'admire surtout le courage de Philippe. En voilà un qui s'est résolument jeté à l'eau. Quand on pense à tout ce qu'il risquait. Ça ne l'a pas fait hésiter pourtant. Jamais nous n'aurions eu le courage, nous, de traiter un pareil sujet, s'il nous était venu ! Tout ce que nous aurions craint, toutes les excuses que nous nous serions trouvées ! « C'est trop facile ! C'est trop sentimental ! » etc...

Mais le brave petit Philippe y est allé carrément. Et il en reste quelque chose. Et il n'a pas été déshonoré pour ça.

***

Je t'écris à Paris, pensant que tu y es encore.

Tâche tout de même d'en partir le plus tôt possible. Il fait un temps comme j'en trouve peu dans ma mémoire.

Tous les arbres fruitiers sont partis.

Eugène dit qu'il ne pleuvra plus d'ici le mois d'octobre.

***

Amitiés de tout le monde ici.

Nous t'embrassons bien fort tous les deux.

JACQUES

Isabelle est très bien.

Je n'écrirai pas très souvent, pour travailler beaucoup.

Je pense à un roman sur Saint-Victor et ses habitants.

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, 20 avril 1911

Mon Henri,

Que deviens-tu ? As-tu reçu ma lettre ? Je t'aurais écrit de nouveau malgré ton silence si je ne tenais absolument à finir ici mon article.

Lu *Adolphe* que je trouve très beau, et *Tolstoï Vivant*, intéressant et agaçant à la fois.

Ton JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

Vendredi 21 avril 1911

Mes chers petits,

J'ai pris mes vacances à Paris, de mauvaises vacances. Je me suis laissé éparpiller à droite et à gauche, plutôt à gauche. Copeau un soir est venu me chercher pour aller dîner près des *Arts* ; Bichet, pour aller à la campagne, un autre jour ; Massis, pour Enghien ; Fargue, hier, pour déjeuner chez Maxim's et passer avec lui la soirée. Je n'ai donc rien fait, que mes 100 lignes de courrier tous les jours.

Il fait un temps à pleurer. Les arbres déjà font de grandes lignes noires et glacées le long des avenues. L'autre soir, avant l'orage, il est sorti lentement de sous les branches basses une religieuse et une jeune fille.

Je connais en ce moment à Paris une vieille paysanne dont la fille s'est enfuie avec un jeune homme. Elle ne veut pas repartir tant qu'elle ne l'aura pas retrouvée et ses autres enfants ne veulent pas la laisser sortir. Elle dit : « Que je sorte seulement une fois toute seule et je la retrouverai bien et je la ramènerai le soir ».

C'est ainsi que je retrouverais mon amour si j'avais encore cette grande foi.

(Il ne faut pas croire que j'aime quelqu'un d'autre. Je suis très malheureux). Il y a six ans !

Vous avez eu bien de la chance de ne pas revoir comme je les ai revus les *Karamazov*, c'est-à-dire avec quarante personnes dans la salle. Je n'entendais plus rien tant j'étais désolé et furieux contre R. On m'a affirmé à *Comœdia* qu'avec un peu de publicité c'eût été le plus grand succès de l'année. Or R. n'a rien fait...

Nous avons beaucoup correspondu avec Copeau, et beaucoup causé, l'autre soir. Il tâche de relever sa pièce. Y arrivera-t-il ? Marie Marcilly a remplacé Margel que je regrette infiniment. J'ai vu Dmitri hier aux *Indépendants*, adossé contre une porte, romantique exilé. Je suis allé tout droit le féliciter, il m'a répondu avec une simplicité très digne.

Dullin a dit l'autre jour des vers de Corbière, Villon et Verhaeren. Le Corbière, d'une admirable âcreté. Le Verhaeren, infect. Dullin, d'une intelligence diabolique...

Je ne te dis rien de mes lettres et conversations avec Copeau. Ce serait trop long. A ton retour. — Je m'en tiens, aujourd'hui, aux faits.

Après un arrêt causé par la tristesse de penser à l'insuccès des *Karamazov*, j'ai repris moi aussi mes imitations. Je cherche la difficulté. J'ai trouvé ceci qui m'a causé une joie exquise. Le Déculotté disant : « Et donner du champagne à ces rustres qui puent ! »

J'ai très mal vu *les Indépendants*, le jour du Vernissage. Je ne te le cacherai pas : j'adore Rousseau. S'il en était temps encore, j'achèterais un petit paysage de lui. A cause de tant de grâce et de tant de foi, je crois qu'Apollinaire a raison de dire que c'est un ange.

Je reçois, à cause du *Courrier*, des lettres et des visites extraordinaires. En particulier celle du père Paupe, le secrétaire du Stendhal-Club, qui est un vieux bonhomme exquis, d'une urbanité intelligente, vieillotte et charmante.

J'avais envoyé mon *Miracle* à Gregh, qui me répond : « ... cet exquis Miracle de la Fermière, d'un art si sobre, où l'on sent pourtant affleurer un profond lyrisme. Votre phrase est comme un visage que l'on voit près de rougir à chaque instant. Je vous remercie... etc.» Je suis assez content de ça, qu'il ait vu ça, parce que, je trouve, ce lyrisme contenu, c'est bien ma différence essentielle avec Marguerite Audoux. — Claudel m'a simplement envoyé une carte avec « ses remerciements bien sincères ». Je ne sais qu'en penser, ou plutôt je pense comme lui que ça n'a pas tant d'importance, qu'il serait temps de parler d'autre chose que de ces dix pages.

P. F. : la faiblesse compliquée, la paresse et la timidité damnées ; prétendre trouver quelque chose là où c'est le plus facile d'aller et où il n'y a rien, dans le lieu, par exemple, où fut assassiné Von Zohn.

Mon permis de voyager n'arrive pas. Je ne partirai pas sans doute pour La Chapelle avant le retour des parents. C'est d'ailleurs un mauvais moment pour partir, car au journal ça marche remarquablement.

Je vous parle là de cent choses sans importance. Une seule m'intéresse, et je ne puis rien en dire. Je passe mes jours à faire des projets que je ne puis pas dire, parce que ça porte malheur. Nous faisons de grandes promenades tous les deux. Je *lui* explique sage-

ment tout ce qu'il me demande ; je lui apprendrai à attacher un prix énorme aux pauvres choses que nous verrons ou que nous ferons ensemble. L'autre jour j'avais réussi à lui garder la seule place assise qu'il y ait derrière le nouvel autobus Odéon-Clichy. Quel voyage nous avons fait !

Quand je me sens remonter de grandes rancunes contre vous, maintenant je me les formule ainsi : « Ffff ! Je suis sûr qu'ils ne me laisseront pas seulement y toucher ! »

Je vous embrasse, mes deux petits.

HENRI

Quand rentrez-vous ?

Belle, ta phrase sur Dullin et admirée de tous, y compris Copeau.

Mais pourquoi, philosophe, *tasser* ainsi toutes choses et dire, par exemple : « l'individualité des personnages explique la complexité, etc. » alors que moi j'avais dit...

NOTES

— A ne pas vouloir lire le *Courrier* tu rates une foule de choses intéressantes dont je ne penserai plus sans doute à te parler. Par exemple les *Faits Divers* de Philippe qui vont être épuisés tout de suite et qui sont précieux à avoir.

— Je viens de mettre la presse en rumeur en proposant, au cas où le buste de Philippe serait érigé à la pointe de la Cité, d'appeler le pont Louis-Philippe le pont Charles-Louis Philippe...

— Pour la première fois les critiques signalent dans le *Salon* des sous-Lhote. Il y a en particulier M. Marchand et Mlle Joly qui s'en payent !... Marchand, c'est bien. Mlle Joly a fait le portrait de Mme Lhote à la façon de Lhote...

— J'ai inauguré dans le *Courrier* sous le titre *Littérature Féminine* une rubrique nouvelle. J'y cite une phrase seulement des livres de femmes qui paraissent...

... On parle de vendre *Paris-Journal* sous enveloppe fermée et transparente.

A Jacques Rivière, à Paris

La Chapelle, 18 juillet 1911. Mardi soir

Mes chers petits,

J'ai sauté dans la maison, en passant par la fenêtre de la chambre au-dessus des géraniums. Maman-Barthe avait été m'attendre par le bourg.

Moi j'étais passé par le faubourg à bicyclette. Il était plein midi. Un bazar attendait sur la route. Une femme appelait très loin : « Margueriiite... ! »

Maman-Barthe a ouvert la porte « courrillée » à clef. Elle a poussé un cri.

Elle est toujours la même et en bonne santé. Aussi tourmentante, mais aussi tranquille. Je lui ai dit : « Tu sais, j'ai une faim affreuse ! » — Elle m'a répondu d'un ton posé : « Eh bien tu mangeras affreusement ! »

Je lui ai dit encore : « Dis-moi donc où je vais mettre mon débarbouilloir ? » — Elle m'a répondu, du même ton posé : « Eh bien, tu vas le mettre où que tu le retrouveras... »

***

Tout ce que je fais ici concourt à un encore plus grand repos. Je ne vous écrirai donc pas longuement. Hier à six heures, sur la route, la certitude d'avoir échappé au quartier de la Bourse et du Croissant, la certitude que pour la première fois depuis dix mois, je passais la journée sans assurer la Chronique pour le soir m'a saisi à la gorge...

Je dors avec excès. Je fais la sieste de une heure à trois heures et demie. Je me lève tôt. Je fais le matin et le soir une longue promenade à bicyclette.

Hier soir, Le Vivier — Ennordres — Presly — La Chapelle. Moissons. Le blé par bottes dans de grands champs où le soleil se couche. Il y a encore des oiseaux qui chantent, par moments comme au mois de mai, au début du printemps. Un chant très particulier, très frais.

Ce matin je suis allé chez les « Beaulande[1] », aux Bergerons.

1. Voir *le Miracle de la Fermière*, dans *Miracles*, page 181.

Mais j'ai fait de la fantaisie. J'ai voulu y aller en passant par la route qui va du Vivier à Ivoy. Une route très belle avec par moments de beaux paysages sombres. Je serais redescendu de là par un petit chemin quelconque vers les Bergerons. Mais je me suis perdu.

Découragé j'avais renoncé aux Bergerons. Il était dix heures. Pleine matinée de soleil. Pleine campagne. Alors je faisais une chose épatante et inoubliable.

Je m'engageais avec ma bécane dans le premier petit chemin venu. Deux fois, après deux kilomètres environ dans le chaud silence, puis sous les branches, complètement dans l'ombre, le chemin s'est arrêté, obstrué, fermé. Je mettais pied à terre, j'écartais les branches, pour regarder. Il y avait là entre les grandes haies de noisetier, un champ bien carré, bien lourd, bien ignoré, qui achevait de mûrir.

Bien isolé, bien perdu. Et pourtant je sais qu'il y a une ferme, quelque part, où d'un mot on désigne ce champ et tout le monde comprend. Par exemple, la veille du jour où on viendra le faucher.

Jamais je ne m'étais autant enfoncé, perdu, dans la campagne.

J'ai trouvé enfin des chemins tout tapissés de brins de foin, avec des bouses de vaches, qui menaient quelque part.

Après bien longtemps, j'ai trouvé au bord d'une mare, une petite maison si branlante sur ses quatre murs qu'on aurait pu, semblait-il, l'abattre d'une poussée. Le volet de la porte était ouvert. Il y avait un sac devant. Silence absolu. Personne. Enfin le chien a aboyé pour avertir. Alors du fond de la chambre complètement noire, il est sorti une petite Marie-Claire qui était là toute seule. Elle était fort jolie. Elle m'a dit : « Il fait chaud ! — C'est ici la Petite Boulatte ». Elle m'a indiqué le chemin des Bergerons. Et elle est rentrée dans sa maison.

Et je suis enfin arrivé dans la cour des Bergerons. Derrière la fenêtre de la maison d'habitation, une femme qui devait être la fermière regardait. Un jeune homme tenant un petit enfant est sorti. Au fond à droite, le père Calande fermait une barrière, une panière à la main.

Je suis allé à lui et, pour dire quelque chose, je lui ai demandé le chemin de La Chapelle. Puis je me suis fait connaître. Il m'a offert un verre de vin. Il est affreusement difficile de parler à un paysan sans l'inquiéter, d'accorder son langage au sien. Avec lui je m'en tire. Je n'ai pas accepté quand même son verre. Il n'a pas insisté.

Je lui ai dit : « Ne vous dérangez pas, monsieur Calande. Je ne ne suis pas pressé... »

Il m'a dit : « Attendez seulement une minute, j'ai là un oison qui est boiteux... » Et il lui a donné du grain en passant.

Puis il m'a accompagné en disant : « Oh ! j'ai bien le temps ! Et puis quand il s'agit de remettre quelqu'un dans le bon chemin... » (Ceci avec une gravité extraordinaire ; on voit que pour lui la terre est toujours aussi vaste et qu'il est toujours facile de s'y perdre).

Il a parlé de la moisson ; de ses bestiaux ; de l'année ; qui a été bonne ; des ouvriers (« Le monde est cher, cette année, ça fait qu'on s'en prive. Mais l'ouvrage se fait tout de même »). Des fruits (« Il y a eu de la fleur, mais pas de fruits ; il a fait froid au moment que le fruit commence à se faire et la sève s'est arrêtée »). A la fin il m'a mis la main sur l'épaule en marchant, ce qui est un peu une manière de buveur (voir Beaulande). Et il m'a expliqué mon chemin, d'une voix qui s'entendait à l'autre bout du champ. Je sentais l'impossibilité absolue qu'il y avait, l'absurdité, le non-sens que c'eût été d'essayer de lui parler de ce qui s'était jadis passé là.

Je suis rentré content. Je n'aurais pas espéré le rencontrer et lui parler. Maman-Barthe qui m'attendait m'a amusé tellement elle était peu à la question. Elle savait que je devais aller là, elle m'a dit :

— « Eh bien, tu l'as vu, celui des Bergerons ?... Je me disais : Quand est-ce qu'il va rentrer ? Je connais l'autre comme il est amusard ! il est capable de l'amuser ! »

Je vous embrasse et maman-Barthe vous fait mille recommandations inutiles mais qui sont la preuve d'une profonde affection.

HENRI

—

A Jacques Rivière, à Paris

Sainte-Montaine [1], 19 juillet 1911

« *Le village s'appelait Sainte-Montagne. Il n'avait qu'une rue, au bout de laquelle se trouvait l'église* »... *(Marie-Claire).*

Baisers.

HENRI

1. Carte postale représentant l'église de Sainte-Montaine (Cher).

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Paris, jeudi 20 juillet 1911

Mon vieux petit,

Très fatigué, je ne te « mets qu'un mot » pour accuser réception de ta lettre.

Je vais aller faire un tour en bécane, car la philo me stupéfie absolument. C'est comme un coup de massue sur la nuque.

J'ai participé à ta promenade et me suis perdu avec toi entre la route du Vivier et les Bergerons.

J'ai trouvé l'ordre de mon livre. Je le crois assez bon :

Baudelaire — Ingres — Cézanne — Matisse — Rouault — Gauguin. — Suarès — Claudel *Occident* — Claudel *Art Libre* — *Dardanus* — Bach — Franck — *Tristan* — *Ariane et Barbe-Bleue* — Ravel *(Rhapsodie Espagnole)* — *Pelléas* — *Poèmes* de Debussy — *Prince Igor* — Moussorgsky. — *Les Karamazov* — André Gide.

A propos duquel je te dis, pour ne pas le garder pour moi, que peut-être tu aurais mieux fait de ne pas demander à être payé. Mais ça n'a aucune importance. Ne te fais aucun tourment de ça. Et d'ailleurs puisqu'il a accepté.

Le *Courrier* paraît tous les jours très long et très plat et signé A. F. [1]

C'est tout. Je suis comme une brute.

Embrasse beaucoup de la part de nous deux maman-Barthe et dis-lui qu'il nous tarde bien de voir la nouvelle maison avec sa vérandah et sa grille. Le bouzou surtout en meurt d'envie.

Je t'embrasse.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Paris

21 juillet 1911. Vendredi matin.

Mon cher vieux,

J'arriverai peu de temps après ce mot. Mais je tiens à te *l'écrire* parce que si je te le *disais*, tu ne me laisserais pas achever, sous prétexte que ça n'en vaut pas la peine.

J'ai demandé à Gide à être payé, avec le maximum de discrétion, lui assurant que je ne demandais cela que pour le principe et

1. C'était un remplaçant.

pour cette seule raison — la vraie — que je n'ai pas d'autre métier que d'écrire.

Maintenant, de toute évidence, si tu avais été le seul que *la Nouvelle Revue Française* payât, je n'aurais rien demandé. Mais tu n'es pas le seul. Il y a, entre autres, Bachelin, dont le cas n'a rien de particulièrement intéressant (ceci t'explique les notes qu'il donne, lorsqu'il n'a pas de copie à l'intérieur du numéro).

Enfin ne ne veux pas, à l'heure qu'il est, me satisfaire du seul plaisir d'être imprimé.

Je n'ai jamais eu d'autre reproche à te faire que d'avoir gardé le silence (par timidité ?) sur des choses que tu « avais contre moi ».

— J'ai écrit hier une longue lettre à Gide en réponse à la sienne.

— Gide vient de m'écrire sur une carte postale :

« Un mot en hâte et pour vous rassurer, cher Fournier : Voici votre manuscrit, que je lis aussitôt avec la plus attentive sympathie.

» Bien cordialement vôtre : André Gide ».

Ceci ne me paraît pas de très bon augure. D'ailleurs à la réflexion je ne suis pas si content que cela de l'écrit en question. Il y a certaines inventions que je trouve très « *fausses* ».

— J'ai été par une matinée torride découvrir la ferme de Marie-Claire à 30 kilomètres d'ici dans la Sologne perdue. Vieilles choses. Grande émotion. Je vous raconterai cela. J'ai tout décrit dans une lettre à Marguerite Audoux.

— Je lis *l'Adolescent*. Dès cette confusion terrible du début, je me sentais gagner par la fièvre. J'ai terminé la première partie, bouleversé.

Une remarque de détail : l'extraordinaire grandeur que prennent chez Dostoïewski ces histoires louches d'annonces de femmes dans les journaux, etc... On devine que lui-même s'est perdu là dedans parfois, poussé par quelque mauvais désir, hésitant sans cesse entre le bien et le mal, se débattant sans cesse tantôt contre le mal et tantôt contre le bien... Parti pour faire le mal, et, au milieu même du mal, agissant comme un grand saint héroïque. Dans un portrait de lui, il faudrait le montrer, la tête en feu, les mains suantes, cherchant à la quatrième page d'un sale petit journal — et ne sachant pas encore si c'est pour violer une femme ou pour lui envoyer sa dernière pièce de cent sous, sans se faire connaître.

Le ton, rien que le ton du personnage de l'adolescent, Arcade, est une chose terrifiante de réalité. Et quel personnage immense que Versilov. Et Kraft... *(Je crus d'abord qu'il se moquait de moi, mais je vis dans ses yeux l'expression d'une* ARDENTE BONTÉ).

Hier soir, à la nuit, j'étais dissimulé entre les deux piliers de la barrière, accoudé sur la petite grille. Des gens, à la fraîcheur, l'un venu du bourg, l'autre sorti lentement comme un insecte de sa petite maison, venaient, passaient, s'arrêtaient, causaient. Un garçon à sa fenêtre disait à une jeune fille : « Vingt et un ans, mademoiselle ? Ah ! quand une demoiselle a passé vingt ans, il faut qu'elle commence à s'occuper, parce qu'elle pourrait bien rester vieille fille... » Il disait cela avec une espèce de courtoisie grossière et plaisante... Une servante de la campagne et une du bourg, lourdement, péniblement, jugeaient le monde, ce qu'il était devenu, comme quoi les jeunesses, des drôlesses de 15 ans, prennent toutes les places. Les charrons, après la soupe, fatigués de leurs travaux, se laissaient couler dans le fossé en bâillant. Les femmes s'éloignaient ; puis, dans l'ombre, un nouveau pas grinçait sur le gravier de la route. C'était infiniment émouvant.

***

On n'a pas même dit à Chichet que j'étais parti, ce qui t'explique A. F. [1]. Mais ça m'embête, si c'est si plat...

Je reçois une lettre de Copeau. Il revient à son thème favori, à savoir qu'il vaut mieux que nous allions *séparément* au Limon. Je ne sais pourquoi ? Il dit que nous causerons mieux.

L'ordre du livre me paraît très bien. Il suffira d'intituler cela : I^re^ Partie, II^e^, II^e^, IV^e^. A moins que tu trouves encore des titres. Si tu es en pourparlers avec Rouché, cite-lui l'article de Lapauze sur Ingres, qui parut en plusieurs fois.

En revoyant tous ces titres, et en me rappelant les articles qu'ils désignent, je me dis que ça va être délicieux d'avoir tout ça sous la main.

Embrasse bien la bonne petite mère Isabelle. J'ai lu hier un peu de *Catriona*. C'est charmant et assez « exciting ». Le personnage d'Alan est délicieux à force d'être conventionnel.

Hier, j'ai été très loin près des Henry, me coucher, la nuque sur ma selle de bicyclette, à l'ombre, auprès d'un troupeau de bœufs et de vaches.

A demain matin. Je t'embrasse.

HENRI

Il y a dans la cour à côté un homme qui siffle en travaillant un air épatant, très russe. Deux phrases très lentes et graves, puis une sorte de ritournelle de danse, qui s'arrête sur une note fausse.

1. Le *Courrier* de *Paris-Journal* était signé Alain-Fournier.

A Henri Fournier, à Mirande[1]

Paris, 28 août 1911

Mon vieil Henri,

Tout va bien, tout va bien, tout va bien.

Mais tout n'a pas toujours été bien. Figure-toi qu'après ton départ (nuit de vendredi, samedi, nuit de samedi) Isabelle a été atteinte d'une sorte d'infection intérieure à laquelle personne ne comprenait rien et qui a fait monter sa température jusqu'à 39°5. La journée de samedi a été mauvaise. On a combattu le mal à coups de sérum. Le soir je l'ai quittée un peu apaisée, croyant que tout irait bien. Mais il paraît qu'elle a eu dans la nuit une altercation avec sa garde qui l'a mise dans un état terrible, si bien que quand la sœur et l'interne sont arrivés vers minuit ils l'ont crue perdue. C'est ce qu'ils m'ont avoué aujourd'hui.

Puis brusquement, sans qu'on sache pourquoi, tout s'est calmé et le matin la fièvre est tombée à 38°8, le soir à 38° 5 (c'était hier dimanche) et ce matin à 37°4, ce qui est la température presque normale. On la considère maintenant comme hors de danger et comme entrant en convalescence officielle. Elle a bu du bouillon et demain elle prendra du lait. Elle est très calme, elle parle et ne se fatigue plus au seul visage des visiteurs.

J'ai assisté à ce court drame sans être informé de sa gravité, mais en me doutant bien qu'il se passait quelque chose. Je n'ai su toute la vérité qu'ensuite.

Jacqueline depuis qu'elle tête est admirable. On sent qu'elle est accrochée à la vie de toutes ses forces et qu'elle ne se laissera pas facilement désarmer. Elle ne perd pas une lampée. La nourrice que j'ai trouvée est une brave petite Limousine, mariée, mère pour la deuxième fois et n'ayant pas vingt ans. Elle est très propre, très bien disposée et bonne nourrice. Elle n'a d'autre inconvénient que de coûter un peu cher.

Isabelle m'a raconté d'extraordinaires histoires de sœur Calixte apparaissant la nuit auprès de son lit comme un grand ange

1. En période de 28 jours.

consolateur. C'était très étrange de la façon dont elle le racontait.

Dis-nous vite comment tu es arrivé, ce que tu as fait, comment on t'a accueilli. J'ai pensé que tu devrais bien — si ça te fait plaisir — aller voir A. L. à Saint-Sauveur. D'abord c'est un des endroits les plus admirables du monde, au moins dans mon souvenir. Puis il y a toutes chances pour que tu t'arranges très bien avec A. L. Sa sœur a envoyé une bavette *absolument admirable* (au point de vue art).

Nous t'embrassons comme du pain (de la boule plutôt).

JACQUES

—

A Jacques Rivière, à Paris

Mirande, 1er septembre 1911

Mon cher Jacques,

Je suis bien exilé, bien misérable, bien anéanti.

La fatigue que je réclamais est venue. Elle a chassé l'ennui. Elle a pris sa place et c'est tout. Parfois j'imagine Jacqueline, je cherche à la revoir, et il me prend un désir frénétique de la tenir un peu. C'est tout.

Je suis aussi peu vivant qu'un soldat de plomb sur un plan en relief. Je dors trop peu. On nous surmène sans raison. Réveil à 4 ou 5 heures du matin, et l'on repart à deux heures de l'après-midi, dans la fournaise, sans avoir eu le temps de faire la sieste, pour faire un vague exercice somnolent dans un pré.

Le paysage est mort, grillé. Je le hais. Je n'y retrouve plus certains passages à l'ombre, sous les feuilles, comme il y a deux ans. A quinze kilomètres à la ronde, il ne représente pour moi que des données de manœuvres.

Par moments, je me dis : Quoi ? ça dure encore ! je suis encore là ! Ça ne va donc jamais finir ? Il y a deux ans, je conduisais cette même troupe d'hommes, à la même heure, sur la même route, pour le même exercice, et je me disais : « Le capitaine va sans doute venir, prenons des précautions ». On ne me foutra donc pas la paix, à la fin ! Depuis cinq ans que ça dure !

Tout est mort. Sur la place quelques groupes tournent en rond, le soir. Il y a un scribe quelconque, qui marche de long en large sur un seul côté de la place jusqu'à dix heures sans cesser, comme dans une cour de lycée.

Par moments, avec ma bicyclette, j'ai envie de rentrer dans un des groupes de gens qui causent devant leur porte.

Tu vois que ça ne va pas, ça ne va pas du tout. Mais il ne faut pas me plaindre, ça n'en vaut pas la peine.

Tu penses avec quelle douleur et quelle révolte et quelle colère j'ai lu la lettre où tu me disais le danger qu'avait couru Isabelle. Personne de vous n'aura-t-il eu le courage de faire son affaire à cette garde. Je savais bien que ce grand corps attentif et pliant de sœur Calixte serait bon pour notre petite Isabelle.

J'ai rêvé l'autre jour que je lui donnais, à Isabelle, sa robe de noces... (cela a dû coïncider chronologiquement avec le cadeau de A. L.) (ceci pour renseigner maman) — c'était une robe admirable, éblouissante, qui scintillait.

Un autre jour, toute la nuit, j'ai tenu Jacqueline. Puis elle avait déjà huit ou neuf ans. Elle me disait avec un accent dessalé : « Je suis la r'jetonne et voilà tout ! » Et elle se plaignait de ne plus être aussi aimée que toute petite...

Je voudrais bien la revoir, yeux ouverts. Cela était si terrible et si bouleversant de lui voir pour la première fois ouvrir les yeux, et les tourner complètement à droite, puis complètement à gauche, comme quelqu'un qui ne sait pas conduire encore son regard.

Et ma grande chérie d'Isabelle ? Si j'étais là est-ce que je pourrais rester un peu avec elle ? Que cela était dur de seulement lui tenir un peu la main et de partir !

Je pars pour Saint-Sauveur demain soir. J'ai écrit à A. L. Il m'a répondu une dépêche ce matin : « Vous attendrai dimanche ici, Maison Castagne ou gare Luz. Vous m'indiquerez l'heure. Je vous remercie ». J'arriverai demain soir à Luz, mais je n'ai pas voulu accepter qu'il vienne à la gare. J'irai le trouver le lendemain matin dimanche chez lui.

De L. m'a renvoyé les premières épreuves non corrigées avec le texte manuscrit [1]. Je lui ai répondu qu'il avait dû les recevoir corrigées et que je lui casserais la figure s'il y avait une seule faute d'impression. Je pense qu'il a dû prendre des précautions.

Ne manquez pas de me tenir au courant des questions de nourrice.

Et à ce propos je rappelle à Jacques Rivière que les verbes en *eler* et en *eter* doublent la consonne finale lorsqu'elle est suivie d'un e muet (téter : elle tette),

(Un jeune professeur non marié, mais dont la situation ne laisse pas d'être intéressante, donnerait leçons de français, etc., etc...)

J'ai lu en chemin de fer le deuxième acte de l'*Annonce faite à Marie*. C'est bien plus affreusement déchirant que dans la première. Le sacrifice est plus dur, moins consenti. Il y a là une jeune fille qui a une peine affreuse. Ce n'est plus cet ange souriant de *la Jeune Fille Violaine* à qui tout était facile.

Il est curieux que comme pour la *Ville* cette seconde version

1. Le texte de *Portrait*, qui parut dans la N. R. F. de septembre 1911.

s'ajoute à la première, mais ne la remplace pas. Ce n'est pas une *seconde* version, c'est une *autre version.*

Je lis par fatigue *Place aux Géants* de Wells. C'est bien mauvais. Ses procédés sont fatigants. Son entrée en matière toujours la même, deux savants ridicules qui manient des formules que l'auteur déclare incompréhensibles, voilà les fameuses « données *scientifiques* de Wells ». Et puis le côté monstrueux de l'aventure me gêne. Je n'aime la merveille que lorsqu'elle est étroitement *insérée dans la réalité.* Non pas quand elle la bouleverse ou la dépasse. Il y a cependant une histoire de guêpes géantes qu'on entend venir de loin comme des autos, ce n'est pas mal. Je n'ai pas fini.

As-tu vu le Bachelin de *Paris-Journal?* C'est scandaleux. Le plus mauvais *feuilleton* que j'aie lu de ma vie. « Il prit un billet de troisième classe pour 5 francs quarante-cinq. Il paya avec une pièce de dix francs. Le contrôleur lui rendit quatre francs et onze sous... » Et des choses plus imbéciles que ça. On sent le bonhomme qui fait argent de tout.

En ce moment mon ordonnance me parle. Il me dit : « C'est malin à se reconnaître sur une carte, hé ? Je regarde et je n'y connais rien... » Il se met dans l'embrasure de la fenêtre avec ma carte. Puis il regarde les couturières en face : « Cette petite elle aime les soldats, hé ? *Elle s'attaque* à tous ceux qui passent, mon lieutenant ! » C'est un chic type. Je l'ai choisi moi-même. Il s'appelle Lajous.

Pourtant je n'ai pas retrouvé encore la joie de sympathiser avec les hommes. Un peu, hier, à la fin d'une conférence que j'ai faite sur les Retraites Ouvrières. Ils m'entouraient. Ils m'écoutaient. Mais c'était un peu gâté par le côté politique de l'affaire.

Mon ordonnance me dit encore : « Quand il a vu partir les anciens, il pleurait, oui ! il pleurait comme un limaçon !... Il est resté caché des autres trois jours : il avait le mauvais cœur... »

— Je reviens de dîner. Un général nous arrive demain. Sans doute, je ne pourrai partir que dimanche matin. Quel ennui ! Je télégraphierai à A. L.

— Nous partons en manœuvres le jeudi 7 — dans la nuit du mercredi au jeudi. Nous serons de retour et libérés le 18.

— J'ai lu le premier Suarès de *la Grande Revue* sur Napoléon. Mauvais.

— Je voulais te dire bien d'autres choses. Mais je suis fatigué. Je sens jusqu'à dégoût qu'en ce moment il n'y a rien en moi, rien, rien. Je comptais sur ce voyage que voilà compromis.

— Je voulais te parler de *ma sagesse.* J'ai relu dernièrement

des lettres que j'écrivais de Brest à mes parents. Je me rappelle maintenant Brest comme un enfer, or ces lettres je les ai trouvées pleines de sagesse et de bonne humeur ; d'une sagesse qui serre le cœur tant on y sent de fièvre et de peine. Ce ne sont pourtant que des lettres de petit écolier, où j'énumère mes bonnes places.

Mais ce que je voulais dire c'est que je n'ai pas changé depuis tant que vous le croyez. Je suis fatigué. Que chacun me pardonne de ne pas lui écrire séparément.

Je vous embrasse bien affectueusement tous.

HENRI

—

A Jacques Rivière, à Paris

3 septembre 1911

Je suis à Luz depuis hier soir. J'ai vu A. L. Je vais déjeuner avec lui ce matin. Je ne pensais pas faire un voyage aussi merveilleux.

De ma chambre on entend rouler les eaux.

Je t'écrirai aussitôt rentré.

HENRI

Même ici on parle de la petite Jacqueline et de sa maman, que j'embrasse.

—

A Henri Fournier, à Mirande

Mardi 5 septembre 1911

Mon cher Henri

Je diffère sans cesse le moment de t'écrire, espérant que je trouverai la force de noter tout ce que j'ai à te dire. Mais comme je ne trouve pas cette force, je décide de ne plus attendre et de ne t'écrire qu'un mot.

Je suis heureux comme on est vanné, comme un naufragé qui enfin s'aperçoit qu'il est sur le rivage et qu'il a tous les os brisés. Mais je suis bien heureux. Tout va bien. Nous avons eu un mauvais moment avec Jacqueline. Elle a eu un commencement d'ophtalmie, très inquiétant. Elle ne pouvait plus ouvrir l'œil droit, d'où suppurait sans cesse un épais liquide jaune. Heureusement il y a eu tout de suite un spécialiste pour se précipiter sur elle et la guérir avec des remèdes foudroyants. Nous continuons le traitement mais par prudence. Le mal est à peu près passé. Elle ouvre de nouveau son œil

et nous regarde de la façon étrange que tu disais. Elle fait des sourires très bien formés qui ne s'adressent à personne et qui n'ont d'autre raison que les belles images intérieures qui se promènent dans son petit cerveau. Enfin quoi ! Il n'y a d'autre ressource que de ne plus parler d'elle.

J'apprend lentement mon affection pour elle, comme j'ai appris lentement tous mes sentiments profonds et premièrement — je peux bien le dire — mon amour. Ah ! combien je suis peu l'homme du premier jet !

Je ne parle pas d'Isabelle parce qu'il n'y a pas à en parler. Elle continue à aller très bien. Elle mange et boit beaucoup. Elle redevient normale. En ce moment pourtant elle souffre assez de l'étroit bandage qui lui serre la poitrine et qu'on lui a mis pour lui faire passer son lait. Cela l'étouffe, avec l'affreuse chaleur qu'il fait de nouveau. — On a bien essayé de faire téter la petite ; mais elle n'a jamais voulu. Sans doute trouvait-elle que c'était trop facile avec la nounou et trop difficile avec cette pauvre mère malade. Il a donc fallu faire passer le lait. — On enlèvera les bandages demain ou après-demain. Mais en attendant Isabelle étouffe et est baignée de sueur.

Que je l'aime ! Qu'elle a été admirable ! Qu'elle est encore admirable ! Et elle ne s'en doute pas. Elle n'arrive pas à s'en douter. Je ne sais pas s'il y a jamais eu un amour... mais je vais dire des bêtises... aussi *acharné* que le nôtre.

***

Je passe aux mille détails. Copeau est venu aujourd'hui (après Drouin, Schlumberger et De Lanux) et il a été exquis, non, mieux que ça, d'une bonté, d'une participation, d'une intelligence de ce que nous avons eu à souffrir, admirable. Il m'a emmené déjeuner dans un restaurant luxueux, où il m'a lu la nouvelle rédaction des *Karamazov* (4e acte et fin du 5e). C'est infiniment plus beau et plus émouvant. Il arrivera à nous sortir quelque chose de prodigieux. Il m'a raconté son voyage en Savoie avec une foule de détails que lui seul pouvait voir. L'aperçois-tu, un coude sur la table, cherchant à me décrire, en remuant les mains et en fronçant les sourcils, un type de vieille femme qui lui a raconté la mort de son fils. J'ai rarement vu un homme doué comme lui du pouvoir de s'intéresser ; c'est presque morbide, mais c'est ce qu'il y a de si attachant chez lui.

Il m'a tenu une foule de raisonnements très intéressants qui m'ont décidé (définitivement, je ne veux plus revenir là-dessus) à appeler mon livre : *Études*. Je crois qu'il a raison. En tout cas je me jette là-dessus comme un aveugle. C'est fini.

Je te dirai une autre fois les raisons qui m'ont détaché de :

l'Imitation des Maîtres. Une des plus graves est celle-ci : Ernest La Jeunesse a écrit un bouquin intitulé : *l'Imitation de notre maître Napoléon*. Celle-là seule me semble suffisante.

Je m'arrête parce qu'il est tard.

Je vais aller féliciter Schlumberger qui m'envoie à l'instant le pneu suivant :

« Ça y est. *La Mort de Sparte* sera jouée en février (matinée). Je ne résiste pas à la joie de vous l'annoncer ».

Tes parents sont repartis hier pour La Chapelle. Je suis tout seul.

J'irai sans doute quelques jours à Cuverville vers la fin du mois.

Je reçois la *N. R. F.* Tu n'as pas de fautes, je crois. Je vais t'en faire envoyer un numéro.

Raconte-moi ta visite à A. L. — Profondément ému par les cartes de Saint-Sauveur, qui m'ont restitué toute mon enfance.

Je lis avec transport, délices et désespoir *les Grandes Espérances*. Je t'en reparlerai longuement. C'est un chef-d'œuvre.

Je vais faire une grande note sur les deux *Tête d'Or* et les deux *Ville*. J'ai commencé quelque chose sur : *De la sincérité envers soi-même*.

Et je songe à mon éreintement de Barrès.

Je t'embrasse, mon cher parrain, au nom de ta filleule, de ta sœur et de moi.

JACQUES

Merci pour : téter. Tu m'as rendu un grand service. (Pas le temps relire).

A Jacques Rivière, à Paris

Mercredi 6 septembre 1911

Je reçois ce soir la lettre de Jacques. Je pars en manœuvres cette nuit. Je vous écrirai dès que je pourrai. Je ne cesse pas d'être avec vous et de penser à votre petite fille. J'ai une foule de choses à vous raconter. Ça n'a pas mal marché avec A. L. Je crois qu'il serait un homme bien plus extraordinaire encore, bien plus mystérieux, s'il était plus simple. Je crois d'ailleurs que cette tension chez lui, cette solennité sont naturelles.

Il m'a beaucoup excité à aller voir Jammes. Jammes regrette beaucoup, paraît-il, notre voyage manqué de 1907.

Demain nous serons à Auch. Je vais enfin revoir des paysages *vivants*.

Je vous embrasse bien.

HENRI

A Jacques Rivière, à Paris

Samedi 9 septembre 1911

Je suis à Aubiet, à vingt kilomètres d'Auch, dans un village qui ressemble à Puycasquier. Cette fois, je ne suis pas dans la chambre d'amis du tailleur, mais chez l'ancien facteur, dans une pauvre chambre. De cette maison haute j'aperçois la campagne au loin, et dans la rue en face, par les trous du clocher, la grosse cloche à deux battants et son arrimage compliqué.

Je vous écris, plein de solitude, « en ces mornes et défunts jours ». Je suis plein de tourment et d'ennui. Quelque chose m'est refusé sans quoi je ne puis pas vivre. A chaque tournant de route et dans chaque logis, je retrouve la même peine fidèle. C'est la même qu'il y a deux ans et six ans. Mais elle s'est augmentée, à présent, d'une angoisse charnelle que je ne connaissais pas.

Entre deux trains, l'autre jour, à Lourdes, j'ai poussé jusqu'à la Basilique. Comme j'aurais été au buffet, pour passer le temps. J'ai pris un tramway rétif et poussiéreux qui sonnait la ferraille. Je me sentais plus nul et plus impie qu'un commis-voyageur. Au débarqué, le murmure des voix est arrivé jusqu'à moi et aussitôt le charme m'a ressaisi, aussitôt ce bouleversement jusqu'aux sanglots. Il était l'heure de la Bénédiction, l'immense procession commençait à défiler, on arrangeait les malades derniers placés. Je suis monté là-haut à la balustrade, en plein soleil, serré entre des curés et des gens qui sentaient le hareng, et il fallait sans cesse que j'essuie mes yeux pleins de larmes. Il y a là un pouvoir que je ne comprends pas. Peut-être l'assemblée de tant d'âmes où la Vierge ne cesse pas d'être apparue... Il y avait dans le grand vide du centre, un curé pathétique et dégingandé qui criait : « Cette fois, tous nos malades vont être guéris ! » Et les milliers de gens répétaient : « Tous nos malades vont être guéris ». J'ai failli manquer mon train, tant j'ai attendu, pour en voir un se lever.

Un soir à Mirande, un grand prêtre solidement chaussé, avec un bâton et un sac, a traversé la rue. La nuit tombait. Il marchait bon train. Quelqu'un a dit : « Il s'en va à Lourdes ».

***

Je reprends cette lettre après une longue interruption. Il est cinq heures du soir. Je viens de voir tuer un bœuf. L'angoisse de la bête à qui l'on avait couvert les yeux se manifestait par une inertie affreuse. Impossible de lui faire remuer une patte. Trois coups de maillet sur un clou planté entre les cornes, et, flac, il s'est affaissé avec un petit bruit mou.

J'ai reçu la *N. R. F.* Je suis assez content.

J'ai aperçu le Patmore qui m'a touché. La langue admirable de Claudel fait penser à Mallarmé : *Ce n'étaient pas du tout vos grandes et gracieuses manières...*

Je ne croyais pas ta note sur *Petrouchka* aussi bonne. Il y a des passages excellents. Mais je ne vois pas du tout certaines choses comme toi. Ni « primesautier », ni « léger », ni « bondissant ». Mais bien plutôt lourd et compliqué et inquiétant. Inextricable et précis comme un rêve, comme les couloirs d'une ville inconnue où l'on s'enfonce la nuit. Et sur la dixième place on retrouve la même parade et le même tambour. Et dans la trentième chambre une petite angoisse vous saisit. On a peur de ne plus trouver de porte pour sortir. Trois marionnettes entrent alors en crevant les murs et l'on se retrouve dans les coulisses de la Parade : c'est là qu'on apprend enfin la vérité sur la tragique histoire et les amours mécaniques de Polichinelle.

Invention prodigieuse, divertissante et tragique, logique et burlesque. Elle ne peut se comparer qu'à celle du rêve. Toujours la même et toujours autre. Le rêve, où je galope, avec des éclats de rire, dans toutes les chambres de mon cerveau.

Il semblerait à lire ta note qu'il n'y ait dans *Petrouchka* comme dans *le Prince Igor* que l'unique joie de la danse. Je suis surtout sensible à la fantaisie de l'invention — « comme dans une comédie de Shakespeare », oui.

Et c'est ici que, pour une fois, vous avez raison, Lhote et toi. Cette comédie-ci est, pour le spectateur, une prodigieuse aventure.

Ce n'est pas pour une autre raison que j'en parle.

***

A. L. J'y suis allé à 10 heures du soir le samedi. Je suis descendu à bicyclette avec un lampion, de Luz à Saint-Sauveur. Sur une route que je ne connaissais pas. J'ai fait un trop grand détour. J'apercevais toujours les lumières de Saint-Sauveur sur ma droite et pas de pont, les parois de la montagne et ce bruit d'eaux tout autour de moi... Dans l'épicerie où il habite on est allé le demander en haut pendant que l'épicière me tenait conversation dans la boutique. Il est arrivé, un peu petit, court, comme Claudel, avec sa belle figure un peu grasse qui déjà s'alourdit du bas. Il m'a salué solennellement, à sa manière. Et nous sommes immédiatement partis nous promener jusqu'à minuit au hasard.

Sa langue extrêmement correcte, l'importance qu'il accorde à vos moindres bêtises, m'ont beaucoup fatigué et presque fâché ce soir-là, après le long voyage.

Cependant à la réflexion, en retrouvant dans ma mémoire des

choses qu'il a dites, je m'étonne de les voir pleines de confiance et presque de confidences.

Nous avons beaucoup trop parlé pour que j'essaie de vous redire nos conversations. Ses jugements littéraires sont toujours d'une justesse presque mystérieuse. Il m'a dit le dernier mot sur Moréas et j'en étais renversé. Sur Croué, qu'il ne connaissait pas : « C'est un mime, n'est-ce pas ? »

Il m'a dit beaucoup admirer ce que la langue de Rimbaud a de dépouillé et même de cursif. Pour la même raison il admire beaucoup Laforgue. Samain est une de ses grandes haines.

Nous avons beaucoup parlé de Jammes et de Claudel. Sur Jammes surtout, il raconte une foule d'histoires. Jammes allant à la gare et désespéré quand il n'y a personne pour lui, à la descente du train...

Je l'ai trouvé, à ma surprise, plein de soupçons à l'égard de Gide et déjà presque d'animosité. Il a prononcé le mot : baladin.

Il m'a parié aussi du vieux Franck, de d'Indy, de Suarès, de Max Elskamp, de Baudelaire, de Verlaine, etc., etc...

Il n'aime guère Suarès. Nous revenions vers minuit. Je disais que pour Suarès, et pour moi parfois, le monde était mort. Il m'a dit : « Il y a pourtant plus de lyrisme dans le cri de ces... (ici le nom exact des insectes qui chantaient) que dans tout l'œuvre de Suarès ».

Il m'a dit le lendemain, sur le mystère départi à chacun chaque jour, comme un fardeau à porter — et il le reçoit le matin, à midi ou le soir — et il l'aperçoit, le palpe et le vérifie comme avec des antennes — et ainsi le mot *génie* devrait être beaucoup plus courant — des choses qui m'ont touché.

Je lui ai peu parlé de moi. Seulement pour dire que je n'écrirais que sur de la réalité ; tout ce que je raconte se passe quelque part. Il a eu l'air d'approuver. Il a dit : « C'est une grande sécurité... »

Toujours de cette voix douce, solennelle et qui tombe sur la fin des mots. Sans prononcer les r.

Mais plus que toute cette critique littéraire m'intéresse l'homme qu'il est et m'émeut l'aventure de notre rencontre. A onze heures, sur la hauteur, il me disait : « Voici la chapelle, et prenez garde : il y a une dalle. C'est une tombe d'ermite.... »

Je le sentais auprès de moi plein de souvenirs et de voyages immenses, occupé de paysages extraordinaires, faisant évoluer sa mémoire parmi tout un monde d'insectes et d'oiseaux. Il disait, au bord du Gave, sous le pont Napoléon, devant l'eau si pure, si verte, si glacée : « L'eau du Pacifique a cette couleur sur la côte des îles de... »

Il a souri pour la première fois le dimanche dans la matinée. Au déjeuner, qu'il m'a offert à l'hôtel, il a été charmant. Puis jusqu'au

moment où je l'ai quitté, moins tendu, plus abandonné. Ce qui prouve tout de même quelque chose de voulu dans sa rigueur première. Je ne pourrais pas vivre auprès d'une volonté aussi cruelle.

Du pays que j'admirais beaucoup, il m'a dit du mal. Il le trouve trop décor d'opéra-comique. Il m'a dit qu'il connaissait des sommets, plus loin, où régnait comme une stupéfaction. Les seuls cris d'oiseaux qu'on y entende sont des cris d'effroi. On y retrouve le bourdonnement du silence, comme dans les conques marines. J'aurais bien voulu faire avec lui une de ces ascensions-là.

Je me hâte. Je n'ai plus que 20 minutes. Je vous raconterai plus tard tout ce que je saute. Ses sœurs sont charmantes. Elles m'auraient invité chez elles, si justement elles n'avaient déménagé de Saint-Sauveur le même jour. La mère a dû être belle. Elle est très aimable. La sœur qui a fait la bavette ressemble un peu à A. L., sa façon créole de sauter les *r* est assez exquise ; elle est vraiment d'une simplicité charmante ; elle parle d'Isabelle avec une amitié touchante. L'autre sœur est plus grande, habillée de noir et plus timide.

A. L. pendant ce temps ne parlait pas. On sent, tout de même, qu'il ne veut rien dire que d'essentiel. Alors on l'a forcé à avouer qu'il avait été mauvais soldat, souvent en prison, et même une fois déserteur. Ses sœurs riaient, mais on aurait dit qu'elles ne le savaient pas.

Dès que j'aurai une après-midi de tranquillité je lui écrirai pour le remercier.

D'ailleurs, vous savez, je lui ai fait avaler une foule de choses incroyables. Par exemple, pour certains, maintenant, que la conquête du public était une des données du problème.

***

On va se battre, paraît-il. Mais je n'ai plus tant de confiance. J'ai des hommes qui marchent mal et des gradés qui m'embêtent.

Cependant, je suis furieux parce qu'on m'a affecté, paraît-il, au petit dépôt de Mirande pour la mobilisation. Et je demanderais quand même à partir.

***

Je n'ai jamais eu tant de choses à vous raconter. Mais je vous les dirai.

A. L. m'a dit d'Isabelle : « Oui, je me rappelle ce visage ». Et il a parlé avec admiration et affection de son courage, de sa tranquillité, de son silence. On a un culte pour Isabelle dans sa famille. On a beaucoup prié pour elle.

Ah ! mon Dieu, que je voudrais l'embrasser et tenir Jacqueline.

***

Si tu n'étais pas heureux, maintenant je ne te le pardonnerais plus.

***

J'entends dans la rue qu'on dit : demain départ à 2 h. 45. Et je vous dirai sans ambages que ça me fait déballer. Je n'ai en fin de compte aucun goût pour la vie militaire. Ça me dégoûte, que ça me dégoûte, mon Dieu.

Je fiche cette lettre à la boîte tout de suite car je suis tenté de la déchirer.

***

Le début des *Temps Difficiles* est ridicule d'inexistence. Et puis tout d'un coup, une scène prodigieuse : l'homme pauvre et pitoyable qui vient d'accompagner cette jeune femme au sortir de la fabrique rentre chez lui. Sa femme, l'ivrognesse, est revenue. Elle est étendue par terre, elle rigole et elle dit : « Jamais tu ne seras débarrassé de moi ».

Commencé aussi *l'Ami Commun*. Prodigieux. Au début, une scène dans une Morgue ! Il fait nuit. Je vous embrasse, mes trois chéris !

HENRI

A Jacques Rivière, à Paris

Mercredi, jour de repos à Encausse, près de Cologne, 13 septembre

Mes chers amis,

Depuis samedi dernier, ç'a été dur.

Dimanche matin, à 3 heures, départ. A 7 heures on m'abandonne avec mon peloton comme soutien d'artillerie. A notre gauche, dans un champ une mitrailleuse faisait du tir fauchant. Je suivais admirablement ce coin de la bataille.

La manœuvre a fini là. Il a fallu d'abord retrouver notre compagnie. Puis, avec la compagnie, notre bataillon. Lorsque nous sommes arrivés vers onze heures, à l'emplacement de la grand'halte du bataillon, épuisés de chaleur, aveuglés de sueur et de poussière, le temps de la grand'halte était fini. Les hommes n'ont pu faire ni soupe ni café. Et il a fallu reprendre la marche sur les côtes, en plein midi. Cinq hommes du régiment sont tombés raides, il fallait leur desserrer les dents avec une cuiller.

Vers trois heures et demie, nous avons fait une halte prolongée dans le parc à demi abandonné du château de Monbrun. Il y

avait encore en moi assez de littérature pour admirer la connaissance brutale que nous eûmes de ce parc. Sans nous arrêter aux allées, ni aux passages encore sablés, nous nous sommes rués dans l'ombre, sous les fourrés. Et je me revois, moi, tout de suite échappé, arrivé au cœur de l'endroit, là où jaillissait une fontaine si glacée que j'y ai gagné un commencement d'angine.

Lorsque nous sommes sortis, quatre heures, sous le ciel de plomb, tout d'un coup, il a jailli de ma section le chant le plus fort et le plus beau de tous les chants patois, celui où il est dit : « J'ai cherché ma bien-aimée de village en village... »

Et quand à cinq heures, nous sommes arrivés à Thoux, c'était encore deux kilomètres plus loin. Et quand mon peloton a été installé dans sa ferme, il n'y avait de lit pour moi que 1.500 mètres plus loin, à travers champs. Je me revois affalé sur une table, buvant le vin du paysan, pendant qu'on me préparait de mauvais cœur un mauvais lit pour la sieste.

A la nuit, d'ailleurs, j'ai repris toutes mes affaires pour aller coucher avec le capitaine et le lieutenant en premier, à la ferme centrale.

Mais *à minuit*, il a fallu se lever et repartir ! Et voilà pour le dimanche 10 septembre.

***

Lundi 11. Pendant la nuit, c'est-à-dire pendant les trois heures où nous sommes restés couchés, j'entendais mon capitaine errer et renverser les chaises dans la grande chambre centrale où donnaient nos deux alcôves. La lune éclairait faiblement, par la fenêtre ouverte. Ce capitaine qui a 38 ans est complètement blanc ; on dit qu'il s'est mis à la boisson depuis la mort de sa femme ; il est devenu très brute, mais je l'aime assez pour différentes raisons. On l'entendait jurer et dire : « Ils voudraient me faire passer pour fou... »

A minuit donc, départ. « Nous marchons comme des ombres » répète sans cesse un bonhomme à côté de moi. Dès qu'on s'arrête, le sommeil vous envahit et on ne peut plus marcher ensuite. A la première pause, mon capitaine qui d'habitude est ennuyeux et brutal, est venu s'excuser auprès de moi pour une question sans importance. Mes idées en restent brouillées.

Enfin nous gagnons nos emplacements. Nous sommes en troisième ligne. Nous avons plusieurs heures à attendre. Serré dans ma pèlerine en caoutchouc, je dors, sous un arbre, du sommeil le plus misérable qui soit, transi de froid, toussant, le bras qui touche la terre glacée, immédiatement ankylosé.

Au réveil, le commandant réunit les officiers. On examine les progrès de l'ennemi. Mon capitaine fait à deux reprises des réflexions incompréhensibles, mais qui ne sont pourtant pas d'un homme

ivre. (Autre détail : il va se remarier dès la fin des manœuvres, à cause d'un petit garçon en bas âge qu'il a). Le soleil se montre. Nous allons nous placer, tout le bataillon, derrière un repli de terrain pour donner l'assaut. Mon capitaine fait déplacer et replacer encore quelques sections et puis on va sonner la charge...

A ce moment, là-bas, à la première section, un petit groupe se forme. Quelques hommes courent. Et l'on entend : « Le capitaine se meurt ! le capitaine est tombé ! »

Je n'oublierai pas cette face brutale devenue soudain hideuse, complètement barbouillée de sang, ces lèvres tremblant sans arrêt, ce hoquet, ces yeux révulsés et ces mains s'agrippant partout pour se délivrer de la chose qui étouffe. Je le tournais sur le ventre, je lui passais la cuiller entre les dents ; le médecin, accouru, le croyait flambé. Puis un bidon d'eau glacée versée sur la tête l'a fait revenir, après d'affreux efforts, de ce coup de sang terrible.

Le lendemain, au grand émoi de tout le régiment qui croyait voir un revenant, il remontait à cheval, la figure odieusement tuméfiée.

— Je l'aime assez, malgré son museau pointu de blaireau, ses cheveux blancs et sa gueule noire à force d'être rouge, sa brutalité imbécile, et les embêtements qu'il m'a faits au début, parce que c'est un malheureux garçon perdu, parce qu'il a le cœur très tendre. Quelquefois, quand les hommes chantent une belle chanson montagnarde, il pleure. — Et puis surtout il raconte à table des histoires qui me plaisent. Il prend des familles entières qu'il a connues et qui sont mortes ; il prend chaque personnage un par un et je revois admirablement l'individu. Hier au soir, par exemple, il commençait ainsi la description d'une bigote : « Malheureusement il avait, comme sœur, une vieille guêpe... »

Seulement au dessert, il nous fait quelquefois des hontes ! Il fait venir les gens chez qui nous sommes et leur offre le café par déférence. Ceux-ci s'assoient sur le bord des chaises, pleins de cérémonies. Alors pour un oui, pour un non, devant tout le monde, le capitaine interpelle tout d'un coup un homme et lui dit de son ton patibulaire, alcoolique et faubourien à la fois : « Tenez, foutez-moi le camp, vous êtes plus c. que le Roi des c... etc., etc... »

Et voilà pour mon capitaine.

***

Lundi soir, nous sommes rentrés à onze heures au cantonnement. J'ai dormi de midi à six heures du soir, d'un sommeil malade.

Hier journée très dure encore. Marche en plein midi, kilos de poussière avalés.

Et enfin je passe mon jour de repos dans une maison délicieuse. Le fourrier ne voulait pas me l'offrir parce que ça n'était pas présentable !

C'est la maison de « Jean-le-Rouge » au flanc de la colline, au bord du bois, près d'une petite vallée qui tourne dans l'herbe fraîche, comme à La Chapelle. Elle est très loin du pays, perdue, il faut marcher à travers champs pour la trouver. Hier soir à cinq heures, quand j'y suis arrivé, un grand orage couvrait le bois. Les gens rentraient leurs fourrages. Je suis resté un instant sous une sorte de galerie ouverte, au rez-de-chaussée, qui donne sur les champs. Puis il a fallu rentrer.

Dans l'ombre de la salle, il y avait le vieux, dressé, silencieux, une figure de Néron auvergnat, avec le béret paysan. Il est sourd et paralysé. Il m'a dit en levant son béret, en patois : « Je suis infirme ».

Sous la galerie la petite vieille aimable et ratatinée, riait, parce qu'un pot de fleurs du mur lui était tombé sur les reins et avait sali sa cotte.

Dans l'embrasure de la porte, découpé sur le ciel opaque et comme plongé dans la grande averse d'eau, le fermier, l'homme au grand chapeau, un paquet de cordages à la main, pour le foin, semblait sortir d'un paysage marin.

Avec l'ordonnance je lui ai offert de lui donner un coup de main. Je ne puis dire à quel point j'étais bien aise de lui proposer cela. Il n'a pas voulu. Il a été trois ans ordonnance d'un capitaine.

La fermière, une grande femme sèche et alerte, m'a montré mon réduit. C'est comme si je couchais dans l'ancienne « loge » de La Chapelle. Le « plancher » est de terre battue. C'est garni, en fait de meubles, de pommes de terres, de figues et de sacs. Il y a aussi de grands bahuts abandonnés. Mon lit à rideaux s'enfonce auprès d'une immense cheminée de cuisine désaffectée et béante, et j'ai passé dans des draps de grosse toile une nuit merveilleuse. Ceci me console de toutes mes peines.

A cette heure je vous écris sous la galerie en question. On a tendu du côté du soleil le grand drap qui ne sert qu'à cela, à la façon espagnole, je pense. On m'a donné une petite table pour écrire, recouverte d'une nappe blanche comme pour le Bon Dieu. Il est bientôt onze heures. Les mouches bourdonnent. Mon ordonnance a posé près de moi, en silence, trois figues.

Et voilà pour la maison de Ensouset, de la commune d'Encausse (Gers).

***

Dans trois jours, les manœuvres seront finies. Demain, jeudi et vendredi, manœuvres de division ; samedi, de corps d'armée ; et

dimanche départ en chemin de fer pour Mirande avec les réservistes.

Le lundi je passerai soit à Fronton pour voir Iehl et Marguerite Audoux, soit à Orthez pour voir Jammes. Je ne suis pas encore décidé. Mais Orthez me tente beaucoup.

***

— Si Jacques était un frère, il viendrait passer les 10 derniers jours du mois à La Chapelle avec moi. Nous ferions sans nous biler de ces randonnées formidables vers la Loire. Cela lui vaudrait mieux que tous les Gide du monde.

Mais je sais bien qu'il ne voudra pas. Ce serait pourtant très chic avec nos deux bécanes.

***

Je pense être à La Chapelle aux environs de mercredi matin ou mardi soir.

Je vous embrasse bien, tous mes chéris, plus la plus petite des plus chéries, Jacqueline.

HENRI

Cette lettre étant pour tout le monde, prière à Jacques de bien vouloir la faire parvenir *immédiatement* à La Chapelle. Merci.

—

A Jacques Rivière, à Paris

Jeudi 14 septembre 1911. Cologne (Gers)

Je reçois à l'instant une lettre de maman. Donne-moi vite des nouvelles de Jacqueline. Je suis inquiet.

Tout ce que je vous ai écrit hier est de peu d'importance auprès de l'inquiétude où m'a mis cette lettre de maman au sujet de la toute petite.

Baisers à Isabelle.

HENRI

—

A Henri Fournier, aux manœuvres du 17e corps

Mardi 12 septembre 1911

Cher Henri,

Nous venons d'avoir une peur terrible. Jacqueline a failli mourir. On l'a trouvée cet après-midi (pendant mon absence) dans son

berceau toute blanche et glacée. Immédiatement on a été chercher le docteur. On lui a donné des remèdes violents qui l'ont ranimée. C'est une indigestion. Elle en est à sa troisième nourrice (pas la force de raconter pourquoi et comment). Ces changements de lait lui ont fait du mal.

Elle semble aller bien ce soir. Mais elle est encore épuisée. On va la veiller cette nuit.

Isabelle était comme folle. Ajoute qu'elle a très probablement une phlébite (on ne lui a pas encore dit que c'en était une) qui la forcera à rester six semaines immobile.

Pas la force d'en écrire davantage.

Si je ne t'écris pas, ça voudra dire : bonnes nouvelles. Je suis trop épuisé moi-même pour trouver la force d'écrire.

J'ai reçu ta lettre du 9 qui m'a beaucoup intéressé. J'aurais beaucoup à te dire à son sujet.

Je t'embrasse.

JACQUES

Au moment où je l'ai quittée le mieux de Jacqueline s'accentuait.

A Jacques Rivière, à Paris

La Trappe de Ste-Marie-du-Désert, près Cadours,
samedi 16 septembre 1911

— Les manœuvres ont fini ce matin. J'ai couché cette nuit chez les Trappistes, à la fenêtre marquée X. Demain matin embarquement pour Mirande. Lundi, Jammes sans doute et mardi, La Chapelle.

— J'ai reçu de Péguy hier matin ce curieux petit mot, daté du 8 septembre :

« Je viens de lire votre « *Portrait* ». Vous irez loin, Fournier. Vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit. Je suis votre affectueusement dévoué, Péguy ».

A bientôt, mes chéris. Que j'ai hâte de vous embrasser !

HENRI

A Jacques Rivière, à Paris

17 septembre 1911

Ce matin, dimanche, en partant par le train avec les réservistes, de mon dernier cantonnement, pour Mirande, j'ai reçu

les mauvaises nouvelles qui datent de mardi. J'en suis encore tout bouleversé. Un médecin très calé qui fait sa période comme major m'a dit que certainement Jacqueline avait eu une petite convulsion. Ce n'est pas dangereux, dit-il, mais il faut veiller à la nourriture, c'est-à-dire au lait. Quant à Isabelle, c'est la suite fatale et sans autre gravité d'un accident infectieux. Il faut éviter absolument le mouvement de la jambe qui doit être mise dans une gouttière. Les embolies d'ailleurs rares qui surviennent à la suite des phlébites sont dues aux mouvements qui font voyager les caillots de sang jusqu'au cœur. Donc qu'Isabelle soit très raisonnable. Tout ce que je vous dis là, vous le savez certainement, mais ce médecin que je connais est vraiment très calé et charmant.

Me voici bien désemparé de ne plus savoir mes parents à La Chapelle. Je pars demain pour Fronton près Toulouse, chez Iehl, juge de paix à Fronton, où je retrouverai Marguerite Audoux. Ensuite il se pourrait que j'aille chez Jammes à Orthez. Et sans doute à La Chapelle jusqu'au 29 septembre.

Je me sens à la fin de ces manœuvres, à la fois très fort et très fatigué. Très fort, mais à condition que toutes fatigues soient éliminées par 10 jours de repos avant le retour à Paris — qui me tarde pourtant ! Baisers à tous.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Fronton

Paris, dimanche 17 septembre 1911

Cher Henri,

Je t'écris à tout hasard ce mot chez Marguerite Audoux et un autre chez Jammes et un autre à Mirande pour te dire ceci :

Tout va bien. C'est-à-dire : la petite est bien partie et Isabelle a une bonne phlébite, mais régulière et à laquelle le repos sera un remède infaillible.

Je te propose ceci : il n'y a personne à La Chapelle, tes parents étant revenus ; viens à Cuverville avec moi (si j'ose m'absenter, si j'arrive à oser m'absenter. Mais chaque matin après la nuit en allant aux Volontaires le cœur me bat à m'étourdir, tellement je suis *encore* inquiet). Gide sera ravi de te voir et nos promenades sur la Loire nous les ferons au premier de l'An.

Le père de ta filleule.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Paris

Fronton, mercredi 20

Mon vieux Jacques,

J'ai reçu deux de tes lettres, la troisième est chez Jammes à qui j'écris de la détruire parce que j'ai décidé finalement de ne pas allez chez lui cette année.

Les nouvelles que tu m'annonces me font grand plaisir, mais surtout qu'Isabelle soit raisonnable et ne bouge pas !

Je suis chez Iehl depuis hier soir. Quel être exquis !

A. L. m'écrit aujourd'hui, entre autres choses un peu tarabiscotées : « J'ai eu très tard le dernier numéro de la *N. R. F.* J'y ai lu et repris avec grand intérêt le *Portrait* dont vous m'aviez parlé (en m'assignant, pour vous, de n'oublier que vous vous en portiez peu satisfait). Je trouve chez vous un goût de nudité humaine que j'aime hautement, et qui ira, je pense, s'aggravant du poids même de vivre.

» Je crois seulement que votre dette sera celle-ci, redoutable et que vous pouvez aimer d'ailleurs : que vous n'avez pas le droit d'écrire peu..., etc. »

J'ai grand besoin d'être immobile dans quelque coin de campagne. J'irai sans doute avec toi à Cuverville. J'arriverai à Paris le 24. Il me restera bien peu de temps jusqu'au 1er octobre. Enfin décide toi-même !

Baisers à tous.

HENRI

1912

A Jacques Rivière, à Cenon

Vendredi 5 avril 1912

Mon brave cher Jacques,

Madame F. vient de m'adresser une carte si avenante et si urbaine que j'en suis encore tout rétréci.

J'ai vu ce matin mon Directeur [1]. Il m'a vivement reproché de ne pas l'avoir vu plus tôt. Je suis arrivé cependant à lui persuader que je n'avais pas fait partie de ce qu'il appelle la révolte. Il s'est attendri. Il va me garder ainsi que Salmon, mais dans quelles conditions, je ne sais pas. Il pense à une page hebdomadaire, il hésite, il balance. Jules Bois et Ernest La Jeunesse vont entrer dans la maison... Alors ?

Il veut être pris au sérieux. Il prétend qu'il arrivait avec l'intention de nous garder tous, Chichet rédacteur en chef avec 15 ou 18.000 balles, et de nous offrir un banquet. Il a eu l'air violemment touché, à la fin, parce que je lui ai dit que je ne savais rien de la Corse — son pays — sinon qu'il était admirable. Il m'a dit : « Je vous y emmènerai tous faire une croisière ! »

Il me fait l'effet d'un homme foutu d'avance qui désire désespérément réussir.

Quoique timide et balbutiant souvent, j'ai été fort habile. J'ai amené la question articles et Bourdelle avec le summum d'habileté. Or il connaît Bourdelle.

Ça va peut-être marcher. Je suis parti en lui faisant promettre qu'il me garderait et qu'il me ferait une situation meilleure.

D'ailleurs, je puis bien l'avouer, je n'ai jamais été inquiet. Je dois cela au régiment. Tant qu'on n'est pas au Lazaro !...

Je pense que les autres vont nous considérer comme des jaunes ; mais les autres, c'est Plessis (vidé) et tous les succédanés d'Hé-

1. Géraud-Richard, directeur de *Paris-Journal*.

lène S. ! Avec ça qu'ils étaient si gentils pour nous ! Je ne vois pas pourquoi nous ferions cause commune avec eux.

Il y a eu un grand banquet Chichet. On y a exprimé l'espoir d'une nouvelle combinaison pour juin ou octobre. Lui, Chichet, nous a dit à Salomon et à moi : « Restez dans la boîte le plus que vous pourrez, en attendant... »

L'autre soir, le chef des informations m'a dit en entr'ouvrant la porte : « Allez-y, vous savez ! On manque de copie ! » Alors j'ai allongé cette note sur Mauriac que je vous envoie [1]. Elle a un succès inattendu. Variot est fou furieux et va m'attraper dans la prochaine *Indépendance*. On va me faire le reproche d'avoir donné un sens général à la première citation que je fais : « *Jamais on ne vit jeunesse si férue d'ordre...* » qui s'applique dans le texte de

1. *Courrier littéraire. Une enquête sur la jeunesse littéraire.* C'est auprès de la jeunesse, on le sait, que la *Revue Hebdomadaire* a voulu se renseigner sur les tendances actuelles de la jeunesse. — Pour le chapitre « Littérature » elle s'est adressée à un jeune poète, M. François Mauriac, à qui, dès son premier livre, on a promis la gloire. — La poésie de M. François Mauriac est fiévreuse, mais sage. Elle ne « sue pas d'obéissance » comme celle du premier Rimbaud ; il semble au contraire que l'obéissance lui soit une vertu naturelle et qu'elle ait le goût inné de la règle. C'est la péosie d'un enfant riche et fort intelligent qui ne se salit jamais en jouant, qui a la croix chaque samedi et qui va à la messe tous les dimanches. Nous ne voulons pas nier, certes, le charme profond de cette poésie. Nous voulons dire seulement que la *Revue Hebdomadaire* savait bien ce qu'elle faisait en s'adressant à M. François Mauriac. — Donc, la jeunesse littéraire telle que la dépeint M. Mauriac, dans sa réponse à l'enquête, qui paraîtra demain, est désespérément sage : « Jamais, dit-il, on ne vit jeunesse si férue d'ordre et de discipline, si habile à censurer et à légiférer ». — Ce serait, à l'en croire, une génération de petits vieillards. De même que certains enfants sont vieillots en naissant et n'ont pas eu d'enfance, la jeunesse d'aujourd'hui, rassise avant l'âge, n'aura-t-elle pas eu de jeunesse ? — Avec ce goût de l'ordre et de la discipline, il était naturel que M. Mauriac fût tenté de voir partout des écoles : l'école d'Henri de Régnier, l'école d'André Gide, etc., etc. — Or, contrairement à ce qui se dit dans tous les *Courriers littéraires*, jamais on n'eut moins le goût du clan, du cénacle, de l'école... Qu'est-ce que l' « intensisme », l' « unanimisme », le « paroxysme » dont parle M. Mauriac ? Nous ne pensons pas que lui-même s'abuse sur la valeur de ces mots qui ne sont que des mots. Au vrai, les écoles sont désertes, parce que tous les poètes veulent aller jouer dehors. M. Jules Romains lui-même n'est plus unanimiste. — Quant à M. André Gide, n'a-t-il pas écrit à la fin de son meilleur livre qu'il fallait le jeter bien loin et l'oublier ?... Cet esprit si curieux et si nouveau ne détesterait rien tant que d'enseigner. Et quels seraient donc ses disciples ? Jean Schlumberger, aussi épris de logique et de raison qu'André Gide le fut de nouveauté ; Jean Schlumberger, qui collabore aujourd'hui avec Tristan Bernard ? Ou bien Jacques Copeau ? Jacques Copeau, qui se plaît à étudier l'âme des *autres* et à construire des personnages, tandis qu'André Gide n'a pris plaisir, jusqu'à ce jour, qu'à regarder sa propre image ? Ou encore Paul Claudel et Suarès ? ! — Il en est de même de tous les groupes et de toutes les phalanges : on n'y reconnaît point de chef. Des écoles, il ne reste plus que l'enseigne. Chacun cherche pour son propre compte, parce que ni Maeterlinck ni Barrès n'ont apporté de certitude aux jeunes gens. Et ne serait-il pas trop commode et bien ennuyeux de posséder à vingt ans toute la vérité ? — Donc les jeunes gens d'aujourd'hui ne lisent pas seulement les « bons auteurs » que cite M. François Mauriac, mais aussi les autres, de Stendhal jusqu'à Dostoïewski. Leur adolescence s'est passée dans une inquiétude douloureuse et souvent misérable, parce que tous ne sont pas des jeunes gens riches et croyants. « L'artiste, dit M. Mauriac, doit amasser, dans l'ombre, au long de son adolescence, un trésor de souvenirs ineffables ». Que répondra M. François Mauriac aux jeunes gens qui diront : Nos souvenirs ne sont pas ineffables ?

Mauriac, seulement au groupe de *la Revue Critique* ; mais c'est une chicane sans portée. Mauriac redit la même chose de tous les groupes : tous ont le goût de la discipline, le besoin de l'ordre – et la *N. R. F.* est une chapelle où l'on a le goût de prêcher !...

A vrai dire, j'ai marché surtout contre ce catholicisme-attitude-commode-et-de-tout-repos dont nous parlions un jour et qui est le pire ennemi de la foi. Tant pis pour Mauriac.

Je vous écris, tard, fatigué, mes deux petits. J'ai passé hier une journée de désespoir sans nom. Ça va mieux aujourd'hui. Hormis cela, je ne puis rien vous dire de moi. Je ne sais où je vais.

Jeanne a été profondément touchée du mot que Jacques avait écrit pour elle. Je la vois quelques instants par jour seulement, à cause de son travail de Pâques et du mien. Il faut maintenant que ma copie soit remise à 7 heures et quart.

Jamais la solitude ne m'a paru aussi dangereuse qu'en ce moment. Je me sens affreusement perdu.

Je continue *Wuthering Heights*, ce grand livre. L'audace sentimentale, ce que les sentiments ont sans cesse d'étrange et d'imprévu me fait croire que l'auteur est bien une femme. C'est un bateau, je le sais, mais c'est une question qu'il est tout de même émouvant de se poser.

La pensée d'être séparé si longtemps du Boubou m'a saisi le lendemain tout d'un coup, avec une irrémédiable évidence. J'y écrirais ben une ch'tite lettre, un de ceux jours, aussi, rien que pour elle, et pi y a ben qu'elle qui la lira.

Je vous embrasse, père et mère du Boubou. T'as que de crier toute la journée, mon ch'tit gars, on te ramènera ben !

HENRI

Les B. sont bougrement bien installés, mais déjà ratatinés comme deux petits vieux. Je ne pourrais pas, par exemple, habiter aussi loin de Paris, avenue Gambetta ! D'ailleurs, la seule pensée d'habiter ailleurs, de voyager, de changer mes habitudes me déchire ! Il me semble que pour ne pas souffrir, il ne faut pas que je bouge, sans quoi tout va se réveiller.

A Henri Fournier, à Paris

Cenon. Samedi 13 avril 1912

. . . . . .

Voici L. T. qui arrive : Isabelle ne pourra pas finir sa lettre. Pourtant je voudrais qu'elle parte aujourd'hui pour que vous

ayez de nos nouvelles à votre arrivée à Paris. Je l'achève donc.

On a fait de Jacqueline plusieurs photos, qui, si elles sont réussies, seront merveilleuses. On l'a photographiée nue deux fois dans son berceau et aussi en concierge (je vous laisse à deviner ce que ça veut dire). Mais ce sera sans doute raté.

Je repars mardi soir pour Paris. J'arriverai mercredi matin et irai déjeuner avec vous. Je serai même peut-être chez vous à 8 heures pour le petit déjeuner. Mais ça dépendra de l'exactitude du train.

J'ai été bien raisonnable pendant ces vacances. Hier j'ai passé toute l'après-midi avec l'oncle Jean à reconstruire la maison souterraine. Nous avons bâti de petits murs, taillé des pierres et « mortiaqué » des moellons.

Aujourd'hui le temps est prodigieusement pur et liquide. C'est le vent du nord qui coule comme une eau (voir *les Beaux Jours !*) [1]

Les pommiers sont en fleurs. Ce sont toutes les nouvelles que j'ai à vous annoncer. Il y a des moments où je rêve d'une vie où l'on n'aurait pas d'autres nouvelles que celles-là à annoncer. Mais je sais par ailleurs que je ne la supporterais pas. Ça m'est trop pénible de n'avoir pas à me donner du mal.

J'ai au bout de mon stylo toute une lettre psychologique que je voudrais écrire à Henri. Vais-je avoir le courage de la laisser s'écrire ! Je suis bien désemparé par ce beau temps (voir *les Beaux Jours !*)

A cas où je ne pourrais pas écrire à Henri, simplement ceci :

1° Je trouve très bien sa note sur Mauriac (lequel nous embête avec son ordre et sa discipline).

2° A-t-il vu l'inimaginable article de Jammes sur Jean de Bosschère dans *l'Occident* ?

3° J'ai écrit sur *les Indépendants* une note terrible qui, si Copeau la laisse passer, me fera peut-être des histoires. Ça commence : « Il n'y a rien dont on soit plus cruellement puni que d'avoir supposé de l'intelligence à un peintre ».

Je vous embrasse tous les trois avec une véhémence non dissimulée.

JACQUES

1. Essai paru dans *la Nouvelle Revue Française* de novembre 1910.

A Jacques Rivière, à Cenon

La Chapelle, 2 septembre 1912. A la nuit.

Cette fois mon livre *sera fini le* 1er *octobre*. Je me suis décidé l'autre jour à tout laisser pour finir le plan des derniers chapitres jusque dans les moindres détails. Et c'est fait. Si je réussis à suivre ce plan avec toute la ferveur voulue, ce sera rudement beau. Il me reste à faire la valeur de dix chapitres, mais quand ça va bien il m'arrive de faire un chapitre par jour.

— Je ne fais bien, je ne réussis que ce que je fais *contre moi*, en réaction contre mes tendances les plus chères, en remontant ma pente la plus chérie.

***

— Il est évident que jusqu'aux derniers chapitres de *l'Ami Commun* tout ce qui se passait dans le livre, c'était bien pour de bon. Et tout d'un coup, par paresse, Dickens déclare : « Eh bien ! non, ils jouaient tous la comédie ! » Or il y a de si belles choses dans ce qui précède que, malgré Dickens, on n'arrive pas à croire que ç'ait pu être de la comédie !

***

— Samedi soir, sur le pont de la maison, j'ai causé avec le père Barré qui a un œil de manque, l'autre injecté de sang et qui cuve à chaque heure du jour une moyenne de quinze litres de vin. Sur sa demande je lui expliquais que mon père était en voyage, en colonie scolaire, pour la Ville de Paris. Alors il s'est mis à secouer la tête, en disant : « Ah ! c't'homme, mon Dieu ! Ah ! c't'homme ! » en pleurant d'enthousiasme.

***

— A ajouter au dossier de Jacques, qui est pourtant déjà bien mauvais :

la petite route du bord de la Loire qu'il a absolument voulu abandonner après Pouilly, sous prétexte qu'elle se confondait avec la grand'route, continuait en corniche et plus épatante que

jamais. Plusieurs personnes d'ici me confirment ce renseignement. Nous pouvions d'ailleurs aller jusqu'à Nevers par cette petite route plate, sans nous appuyer toutes les côtes de la grand'route.

— Je rêve souvent à Jacqueline.

Et je pense souvent à vous tous.

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, 23 septembre 1912

Mon vieil ami Henri,

Je t'écris parce que je ne vais pas avoir le temps de t'écrire. J'ai reçu hier toutes les épreuves de la Revue à la fois et je les avale par grosses gorgées pour avoir fini demain et être prêt au départ. Car nous partons demain soir pour Lourdes et Gavarnie, Isabelle et moi.

J'ai fini très brillamment mes manœuvres. C'est la première fois que je vais d'un bout à l'autre sans poser le sac. J'avoue que je suis assez content de moi. On trouve même que j'ai engraissé pendant ces dix jours.

Les manœuvres ont été assez dures. Nous sommes arrivés presque tous les soirs entre 5 et 6 heures au cantonnement et le réveil était en moyenne à 3 heures et demie. C'est pourquoi je ne vous ai pas envoyé plus de cartes postales.

J'ai vu, senti, touché, des choses extraordinaires. Je rapporte des souvenirs merveilleux que je te dirai peu à peu.

Et — ce qui ne gâte rien — j'avais dans ma section deux types qui comptent parmi les génies du genre comique : Parreton le raffineur et Cassagne le vigneron.

J'ai marché la nuit par des temps d'étoiles et de vent du nord. J'ai trouvé le matin des vallées pleines de fantômes qui étaient des brumes que je n'avais pas vues jusque-là et que le jour naissant me révélait peu à peu. J'ai couché dans une ferme basse où l'on m'attendait le soir au coin du chemin bordé d'ifs avec une lanterne. J'ai couché tout près de la ligne du chemin de fer et de grands trains qui ne s'arrêtaient pas ont traversé mon sommeil d'un seul coup. Et la première nuit, commme j'avais laissé ma fenêtre ouverte, j'ai été réveillé vers une heure par une lueur et par des voix chuchotantes ; c'étaient mes hommes que le trop grand froid empêchait de dormir, et qui, ayant allumé du feu, causaient entre eux à voix basse en se chauffant. Et encore, j'ai couché chez un coiffeur, tout en haut de sa maison !... Mais je ne peux pas t'écrire, t'ai-je dit. Je te dirai tout cela peu à peu.

Allons, mon vieux, à bientôt. Nous rentrerons le 1er. Nous vous embrassons toi et les parents bien fort.

JACQUES

J'aurais voulu te parler
1° de la beauté unique *pour moi* du pays de La Chapelle ;
2° de la grandeur et de la servitude militaires (préciser ce qu'il y a de si beau et ce qu'il y a de si abject dans le métier des armes) ;
3° de Rimbaud.

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, 30 septembre 1912

Vieux ami,

Nous arrivons mardi matin, à 6 heures 50 à Austerlitz. Nous vous attendons, ta mère et toi, à déjeuner, et tous trois à dîner.

Où en est *le Grand Meaulnes* ? Voici venir le moment qu'il soit fini.

Nous vous parlerons de notre petit voyage et de certains projets pour l'an prochain qui en sont la conséquence.

Aimons-nous.

JACQUES

1913

A Jacques Rivière, à Bordeaux

— J'ai chargé de mes vœux à votre adresse :

1° un garçon assez pimpant, avec des fleurs semées sur sa blouse et des oiseaux perchés jusque sur son nez ;

2° un gaillard assez misérable, aux larges pantalons de marin, portant pourpoint jaune et rapiécé.

Ont-ils fait ma commission ?

— X. m'a envoyé un Keats magnifique contenant tous ses poèmes et toutes ses lettres (y compris celles à Fanny Brawne) avec deux portraits, dont elle dit que le plus petit me ressemble — un suranné petit portrait où il semble que chaque détail de moi en jaquette soit malicieusement noté.

— J'ai offert à G. — enchanté — la première *Jeanne d'Arc* de Péguy ; et à M. M. — ravie — *Peter Pan* de chez Hachette ; et à moi (en les faisant porter sur mon compte) *Doctor Jekyll*, le *Cahier Rouge* de Benjamin Constant, *les Chants de Maldoror* (dont les premières pages sont d'une puérilité affolante), *le Roman de Tristan et Yseut* (probablement un des plus beaux livres que j'aie lus ; les premiers chapitres au moins sont d'un ton qui résonne jusqu'au tréfonds de moi, « peut-être un des livres sacrés », dit Péguy.

— Il y a de jolies choses chez Lhote, mais je réprouve les virgules et les clés de fa.

— Péguy va me lire ce soir *la dédication* (ou quelque chose comme ça) *de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*.

— Le caractère beauceron et avare de Bichet [1] est ce à quoi il tendait, mais il y tendait à travers toute une forêt d'images bibliques. Je lis ses papiers avec une émotion qui ne peut plus être

1. Ce camarade, connu à Lakanal, venait de mourir brusquement, d'une piqûre de morphine, faite par jeu au sortir d'une fête des Anciens Élèves de Normale.

littéraire. Il était hanté par la crainte de mourir sans confession. Il ne songeait qu'au Paradis.

Les deux derniers vers de tout son manuscrit :

— *Pourquoi bouger? Ne sens-tu pas là-haut quelque chose*
Qui ne cesse de rire de notre travail? (à peu près).

— Je m'arrête, parce que je n'ai pas le temps et que si je ne m'arrêtais pas je continuerais indéfiniment.

Parlez à ma Jacqueline mon langage ordinaire pendant un bon moment pour voir si elle reconnaîtra l'accent et si elle dira : Ari !

Je vous embrasse.

HENRI

On m'a envoyé les discours du cimetière. Il y a dans celui de Guinle une phrase excellente, presque parfaite, qui se termine ainsi : ... *qu'une âme si droite, si sincère et si passionnément éprise du plus haut idéal ait pu se laisser surprendre, avec une candeur presque enfantine, en souriant, par l'ennemi sournois qui guettait sa première faiblesse.*

— Je viens de recopier les chapitres VI, VII, VIII de ma troisième partie. Chapitres tout courts. La *Comédie* est finie.

A une lettre de bonne année ridiculement veule de B. C., j'ai répondu une carte terrible pour les anormaux et les intoxiqués en général.

3 janvier 1913

Mon cher Jacques,

Voici un fragment de lettre, dont la fragmentation est due à un changement de circonstances.

— Je suis content que vous ayez reçu mes gentlemen émissaires.

— Si j'avais le temps, je t'écrirais une longue lettre où je te dirais sans pudeur

où j'en suis, chrétiennement parlant.

— De longues conversations avec Péguy sont les grands événements de ces jours passés. De lui aussi j'aurais voulu te parler longuement. Je dis, sachant ce que je dis, qu'il n'y a pas eu sans doute, depuis Dostoïewski, un homme qui soit aussi clairement *homme de Dieu.*

— Il est venu me faire lire cet après-midi *la Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres.* Un immense poème sur son pèlerinage. C'est plus émouvant et plus grand que tout le reste. Et l'exactitude du vers ! Et la perfection ! Cette fois aucune concession, aucun passe-droit n'est exigé du lecteur. Du Hugo de quarante ans, dit-il lui-même.

Je suis arrivé, sans être prévenu, à un passage sur Bichet qui m'a mis en larmes :

Je viens prier aussi pour ce pauvre garçon...

— Un mot de lui ce soir, à propos de la morphine, je voudrais le mettre en épigraphe à mon livre. (Cet homme-là sait tout, a pensé à tout ; et sa bonté est inépuisable comme sa sévérité). Voici cette parole sévère :

Dieu aurait-il oublié quelque part un paradis terrestre, que nous n'aurions pas le droit d'y aller avant le jour du jugement. (A peu près).

— Nous parlons toujours de toi, comme d'un frère.

— Je t'écris dans une hâte affreuse.

— Je pense souvent à la façon déchirante que Dullin avait de dire ce poème à Zulma.

— Si tu aimes mon roman, je te donnerai des tuyaux sur lui, pour Madame M. — Des choses à quoi je pense quand je me dis : Si j'étais critique, voilà ce que j'aimerais en lui.

Je vous embrasse tous les trois.

H. A. F.

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, le 20 mars 1913

Mon cher Henri,

Un mot simplement, parce que je suis encore profondément abruti et inquiet.

Nous apprenons à l'instant par un mot de ta mère la terrible maladie de Marie-Rose et cela nous rend tout mal à l'aise. Avertis-nous s'il arrivait malheur.

Jacqueline ne va pas très bien. Elle refuse de nouveau complètement la nourriture et il faut la gaver. Elle a eu un peu de fièvre l'autre soir. Nous allons voir demain le plus grand médecin de Bordeaux pour les enfants.

Lu *la Cantate* de Claudel qui, jusqu'à nouvel ordre, ne m'emballe pas beaucoup. Mais ne répète à personne mon opinion. Il y a un je ne sais quoi de gratuit dans tout ça qui me gêne. C'est une chose dont on pouvait trop bien se passer.

J'ai fini le premier *Barnabooth* : *Poèmes d'un riche amateur*. Que c'est curieux ! Je t'assure : c'est un des seuls qui aient su de nos jours soulever et faire vivre un personnage. C'est là l'intérêt et le sens de tous ces détails. Il y a là quelqu'un qui vit !

Je lis maintenant le *Berrichon*[1] que tu m'as prêté. Ça dépasse tout en ridicule. Et pourtant à chaque instant le sentiment d'une grandeur surnaturelle vous saisit sans qu'on sache pourquoi. Il n'y a rien qui me touche davantage en ce moment que Rimbaud.

Écris-nous, vieux frère. Donne-nous des nouvelles de tout. Nous t'embrassons à pleine bouche.

JACQUES

Isabelle se fout de moi parce qu'un matin j'ai découvert que j'étais beau comme un Adonis.

A Jacques Rivière, à Cenon

25 mars 1913

Mon cher Jacques,

— Pardonne-moi. J'ai été, quoi que tu puisses en penser, très pris, par le plaisir il est vrai encore plus que par le travail.

— J'ai grand'hâte de savoir quand tu rentres. J'ai grand'hâte d'avoir de meilleures nouvelles de Jacqueline. Où en est le pauvre bonhomme de son gavage ? Et saura-t-elle encore jouer *à la Mi-Carême* quand elle rentrera ?

— Je suis de ton avis pour le Claudel. Mais le *Cantique de la Pologne* m'a déchiré.

— Pourquoi ce besoin d'avoir un délire littéraire à chaque instant de ta vie ? Pourquoi en ce moment est-ce Rimbaud ? Les livres ne sont que du papier.

— J'ai eu comme tous les ans ma crise de Pâques, complètement seul. Les P. s'en sont aperçu. Alors, en fait de secrétariat, ils ont passé leur temps de Pâques à me distraire et à me promener.

— J'ai — très mal — vu *les Indépendants*. La toile de Lhote a de la grandeur et de la force et de la beauté. Mais peut-être indépendamment de tout cubisme.

— Bernstein disait hier, dans la loge de S. : « L'homme qui a le plus de talent à la *N. R. F.* c'est un certain Valery Larbaud. Et il pensait à *Rose Lourdin.*

— Je ne te parle pas de Marie-Rose. Maman vous a certainement dit sa mort et le terrible désespoir de ma tante Augustine. Encore quelqu'un de notre âge qui est mort et pour qui, chaque jour, il faut dire les prières qu'il a oublié, négligé de dire durant sa vie. — Je m'étais imaginé qu'après Bichet le prochain ce serait moi.

1. Paterne Berrichon : *Arthur Rimbaud.*

— Le club de foot-ball s'agrandit chaque jour. Je te transmets les ordres du capitaine : « que les équipiers veuillent bien prendre sur eux de faire chaque jour quelques centaines de mètres au pas gymnastique, pour le souffle ».

— Je t'embrasse ainsi qu'Isabelle et Jacqueline. — Je t'envoie mille amitiés pour tous les tiens que je verrai bientôt. (Que ce sera drôle de voir Isabelle et Jacqueline chez les Tantes ! et bon !)

Ton

H.

Il y a un paragraphe de ma lettre uniquement destiné à te faire mettre au ressaut !

A Jacques Rivière, à Paris

Bordeaux [1], Vendredi matin 11 avril

Mon cher Jacques,

Je viens d'arriver chez l'oncle F. Personne n'était éveillé, et j'ai eu avec la bonne une conversation qui t'intéressera :

Jacqueline mange depuis qu'on lui a percé ses dents. Elle pousse des cris quand on remporte la nourriture pour la faire chauffer. Elle se frotte l'estomac avec sa main quand elle trouve que c'est bon. Elle est gaie, et la gaieté est revenue à tout le monde !

Elle marche toute seule. Elle ne veut plus qu'on la tienne. Il faut qu'on la tienne sans qu'elle s'en aperçoive. Elle dit : « Toutou ! Kaque ! » (pour Jacques)... Elle *fait peur* (et tout le monde a peur), etc.

Ces tuyaux confidentiels me sont confirmés par l'oncle F. Tout le monde s'accorde à trouver que Jacques est un être insupportable, déséquilibré, le bourreau de sa femme et de son enfant.

Je vais partir tout de suite pour Cenon, où me rejoindront l'oncle Paul et la famille F.

— J'ai voyagé avec un jeune capitaine au long cours assez intéressant, qui avait vu Marakech et qui repartait pour Casablanca. Il m'a montré, à l'arrivée à Bordeaux, de loin, l'admirable voilier *La France*.

Voilà. Je t'embrasse ainsi que papa et maman, à qui cette lettre est également destinée.

HENRI

1. Jacques Rivière était rentré à Paris tandis que sa femme et sa fille demeuraient pour quelques jours à Cenon.

A Henri Fournier, à Mirande

Paris, le 13 avril 1913, 10 heures du soir

Mon vieu-t-Henri,

Je te remercie de ton mot, qui m'a fait tant de bien. Isabelle m'a confirmé les bonnes nouvelles que tu me donnais et j'avoue que j'avais besoin de ça pour me remettre.

Je t'écris au moment juste où mes deux femmes s'embarquent à Bordeaux pour venir me rejoindre. C'est te dire que je ne suis pas en possession de tous mes moyens. Pourtant je ne veux pas attendre davantage, parce que demain elles seront là et qu'il faudra que je les regarde.

Je ne reviens pas sur *la Brebis Égarée*. Bien entendu mon opinion est étroitement la tienne. Simplement un mot sur la salle. Il y a eu au moins cinq ou six tableaux après lesquels le rideau s'est baissé, *sans que parte un seul applaudissement!* Absolument exact. Je n'avais jamais vu ça. C'était sinistre. — Dans les couloirs, Léautaud, que j'ai deviné à sa gueule extraordinaire et vraiment saisissante, disait : « Il y a des choses qu'on n'aime pas, mais ça c'est une chose abominable ».

J'ai écrit un mot à Jammes, assez embarrassé et bref. En bonne rosse j'ai surtout insisté sur ton regret de n'avoir pu profiter du billet.

Depuis ton départ je n'ai rien fait que travailler à mon article dont la première partie est prête. Je pense que ça te plaira.

Je m'arrête, parce que je commence à avoir l'épigastre gêné par l'inquiétude et parce qu'il est tard.

Écris-moi du camp. Je te répondrai.

Au revoir, vieil homme soudain lointain, je te serre les mains.

JACQUES

A Madame Jacques Rivière, à Paris

La Capelle (Tarn-et-Garonne), 16 avril, 6 h. du soir

Ma chère Isabelle,

C'est à toi cette fois que je fais la communication puisque tu est rentrée avec le Boubou.

Je suis arrivé après une abominable nuit de chemin de fer et une pénible journée de marche à l'endroit où je dois vivre douze jours. C'est affreux. C'est ce que le Grand Meaulnes appelle un vieux

pigeonnier plein de hiboux et de courants d'air. Ce sont exactement quatre ou cinq maisons faites de pierres plates posées sans mortier les unes sur les autres. Ma chambre donne sur une place en triangle, de deux ou trois mètres carrés, fermée par les murs des autres maisons posées de travers, comme en Espagne ou au théâtre.

Il fait froid. J'ai un lit comme un dôme et je suis bien malheureux. Le paysage de la vallée de l'Aveyron est riant et fertile à côté de mon paysage intérieur.

Il fait nuit. Je ne puis déjà plus t'écrire.

Écris-moi, consolatrice des célibataires de la famille. J'ai envie de me marier, mais je ne sais pas avec qui.

— Je lutterai jusqu'au bout pour que *la Brebis Égarée* ne gâte pas le tendre souvenir que j'ai de *la Vallée d'Alméria*.

— Je ne sais même pas si j'aurai le courage de lire les admirables bouquins qui sont sur ma table. Je m'ennuie à crever. Cela vient de ce que je ne suis pas encore assez fatigué. Demain, ça ira mieux.

J'avais un pied blessé quand j'étais en civil. Il m'a suffi de me mettre en route avec mes hommes pour que tout soit fini.

Je t'embrasse toi, ton Linou, ton Jacques, ta mman et ton ppa, tout d'une bouchée.

Je t'écrirai mieux une autre fois.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Saint-Projet par Caylus

Paris, le 22 avril 1913

Mon cher Henri,

Je te supplie de croire que je n'ai pas cessé une minute de penser à t'écrire et que je voulais sans cesse te consoler de ta solitude. Mais j'ai eu un tas de choses stupides sur le dos et dimanche, où je comptais bien t'écrire, G. est venu me chercher pour assister à la finale du championnat de foot-ball.

Après avoir pris un taxi-auto pour attraper le train de Colombes, nous sommes arrivés devant des guichets fermés depuis plus d'une heure. Il y avait vingt mille personnes sur le terrain. Et malgré maintes tentatives pour briser les barrières, nous avons dû nous retirer avec la seule satisfaction d'avoir entendu les clameurs fantastiques de la foule. Journée admirablement ratée.

J'ai beaucoup travaillé cette dernière semaine. Il a fallu que je remanie mon article qui était très embarrassé dans le début ; j'ai répondu à l'enquête sur Bergson pour *la Grande Revue* ; enfin j'ai écrit une longue noté sur *David et son école*, dont je suis d'ailleurs assez content.

Nous avons bien reçu la carte postale représentant ton nid de corbeaux, ainsi que la lettre pour Isabelle. Je ne comprends plus bien si tu es au camp ou simplement cantonné dans ce village. L'adresse que tu nous as donnée n'a de commun que le nom du département avec l'inscription de la carte postale. Mais pardon ! Je vois que le timbre de la poste porte : Caylus.

Aujourd'hui j'ai déjeuné chez le petit père Larbaud avec son extraordinaire mère, qui nous a raconté sans tarir des histoires abracadabrantes. Elle a une espèce de flamme et d'enthousiasme très curieux. J'ai rarement vu quelqu'un qui soit plus sainement content d'être ce qu'il est. Ah ! je ne crois pas qu'elle se soit jamais posé le problème des raisons de l'existence. — Larbaud est très curieux dans ses rapports avec elle ; à la fois très soumis, très respectueux et très prompt à lui couper la parole ou à lui refuser ses services.

Il a été extrêmement gentil et cordial avec moi. Mais il a, à s'exprimer de façon abstraite, l'embarras (et pourtant le désir de le surmonter) auquel on reconnaît les vrais créateurs. Or moi, plus je vais, plus ce sont les idées qui me sont proches et faciles, plus c'est là-dessus que je roule comme sur un tapis. Je vois une route magnifique devant moi et sur laquelle je n'ai qu'à avancer. Tout est à dire. Reste à savoir si ça intéressera les gens.

Copeau m'a réclamé avec insistance *le Grand Meaulnes*. Dépêche-toi donc d'en envoyer une copie terminée ou non à Copeau. Et aussi il y a Gallimard et Jean Schlumberger qui attendent l'autre. Songe que si tu veux risquer le Prix Goncourt, il faut te dépêcher pour que l'édition soit prête. Ça ne se fera pas en un jour.

Il faut que je file à la poste si je veux que ceci parte ce soir.

Mon vieux frère, pardonne-moi ce long silence et ne me garde pas trop de secrets.

Ton JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Paris

La Capelle-Livron. Mardi 22 avril 1913

Mon cher Jacques,

Mission :

Aller à *l'Opinion* et réclamer *le Grand Meaulnes*[1] à Massis. Le proposer à Copeau, qui le lira, me dira s'il l'accepte pour la Revue et me proposera un prix.

1. La direction de *l'Opinion* l'avait refusé.

Ne fais cette démarche que si tu crois qu'il serait trop tard, quand je reviendrai, pour la publication en juin.

Plus que cinq jours dans cette espèce de misérable village du moyen âge. Je me suis abominablement ennuyé les premiers jours. J'étais comme un chien enfermé tout d'un coup dans un placard. — Il est vrai qu'il n'y a pour moi que le *présent* qui compte. Je m'aperçois que j'ai fait souvent des folies pour une chose que je voulais le jour même et qui m'était offerte pour le lendemain. Je ne sais pas me résigner. Je ne serai jamais un *bon* chrétien.

Pourtant j'ai eu de grandes montées de joie à sentir que je me faisais à cette chaste, âpre, misérable, ennuyeuse vie de monastère sous la pluie.

Il y a *un* officier sympathique, parmi les six qui mangent avec moi dans la cuisine basse, derrière la porte à volet de bois. Un grand lieutenant marié, très fin, qui revient du Maroc.

Pensez que depuis huit jours que nous sommes ici, je n'ai pu ouvrir un livre, la pluie nous a souvent empêchés d'aller à l'exercice, et le soir, mon lit est si haut, ma table de nuit si basse et ma lampe si fumeuse que je ne puis pas lire au lit et je m'endors tout de suite.

Il n'y a eu, en tout, qu'une chose de belle à force de misère guerrière. C'est ce départ de Mirande à *minuit* en chemin de fer. Les heures de sommeil avant. Le réveil en pleine nuit. La tenue de campagne, le manteau roulé, le sabre qui claque, le dernier tour que je fais, *tout seul*, dans ma chambre pour voir si je n'oublie rien, et puis la descente dans la rue et le départ comme pour la guerre. Je me revois complètement recroquevillé dans ma pèlerine sur une banquette, par le grand froid, à travers la misérable vallée de l'Aveyron, aux premières heures du jour.

Ces départs de la nuit, comme ceux du lever du jour, me donnent une émotion très mystérieuse. Il semble à ces heures-là que quelque chose d'inconnu, je ne sais quel monde mystique devient sensible au cœur.

Je suis encore bougrement fort et résistant et jeune. Mais tout de même un peu plus lent, moins disposé à bondir tout de suite.

Je te raconterai ma visite à l'exquise mademoiselle Sadler. Et quelle vieille intelligence charmante c'est ! Et ce dîner qu'elle m'a fait faire en compagnie (attention délicate) de la jeune et jolie femme de l'inspecteur primaire (qui était en tournée). Elle connaît *tout* ce qui a été publié *sur* Barrès. Elle parle de tout avec le goût le plus sûr et *une gaieté fine qui ne s'altère jamais.*

On m'a envoyé un article de Maurice Verne sur Maurice Rostand, où il est dit que ce jeune homme *a un peu d'absolu dans le cœur* et qu'il *prend la température de son époque, si je puis dire.*

J'ai été consterné par l'affreux accident des petits Duncan ! Ces deux adorables bébés blonds que j'avais vus, il y a quinze jours, dans sa loge !

Il n'y a ici qu'une chose délicieuse, c'est que, à la grande joie de ceux que ne l'ont pas connu, nous sommes trois officiers à avoir connu le capitaine Matharan, et nous ne cessons pas de raconter des histoires sur lui. Tu sais, Matharan, cet extraordinaire capitaine ivrogne. Il vient de partir pour le Maroc comme capitaine d'habillement, et sa femme (il s'est remarié) l'a à peu près guéri de la bouteille. Mais toutes ces histoires en font un individu si fort en couleur que je ne sais s'il pourra entrer maintenant dans ma nouvelle tragique. D'ailleurs *Colombe Blanchet* [1] me presse davantage.

Dire qu'il n'y a pas eu un de ces quinze bleus du PUC littéraire pour me faire savoir les résultats du match avec l'A. S. F.

— J'ai commandé hier des feux à cartouches réelles, sur des objectifs très éloignés et sous un soleil brusquement de plomb, à tout un peloton déployé. Au second commandement la figure me ruisselait. Fracas, poudre, danger. C'était épatant. J'avais vraiment l'impression de commander quelque chose.

— Comment va la petite mère Jacqueline ? Et la petite mère Isabelle ? *Le temps me dure, me dure, me dure.* Écrivez-moi à Saint-Projet jusqu'au 26. — Du 26 au 1er à Mirande. — Du 1er au 3 chez Marc Rivière, à Rochefort.

Je vous embrasse tous, mes frères.

HENRI

A Mme Jacques Rivière, à Paris

Mirande, 25 avril. Vendredi matin, 6 heures

En hâte, avant de partir pour une grande manœuvre.

Dis à mes parents qu'ils ne livrent aucun des papiers ou textes dactylographiés qui sont rue Cassini. Les deux seuls textes corrigés

1. Titre du roman qu'Alain-Fournier avait commencé à écrire après *le Grand Meaulnes.*

sont l'un à *l'Opinion*, l'autre dans ma malle. Je l'ai emporté pour faire des retouches.

D'autre part, il y a une combinaison entre Émile-Paul, Péguy et Julien Benda pour tâcher de faire aimer *le Grand Meaulnes* à Descaves et décrocher ainsi le Prix Goncourt. Je ne fonde là-dessus aucun espoir. Mais ceci m'oblige à ne proposer mon roman que pour la revue (la *N. R. F.*) et non la librairie. Ceci pour vous. N'en dites rien à Copeau, Gallimard, ni à qui que ce soit.

J'ai reçu la lettre de Jacques. Merci. Fais tout de même ma commission si tu peux samedi. Si ça ne marche pas, laissons cela.

Je t'embrasse ainsi que ta Jacqueline.

En grande hâte,

HENRI

A Jacques Rivière, à Paris

2 mai 1913, Rochefort, 2 heures et demie après-midi

Mon cher Jacques,

De toute ma période militaire, je n'ai jamais été engueulé comme dans cette lettre [1] venue de Paris au moment de ma libération.

Je t'ai toujours jusqu'ici remercié de tes reproches, quand tu te décidais à en faire, mais ceux-ci sont l'injustice et l'aveuglement même.

Je vais essayer d'y répondre, bien que je voie à peine ce que j'écris tant je suis abîmé de tristesse. Je t'assure que je n'ai guère le cœur à étudier la ligne de conduite à tenir à l'égard de la *N. R. F.* en ce moment.

D'abord où as-tu vu qu'un écrivain n'avait pas le droit de présenter son manuscrit à dix endroits à la fois s'il lui plaît et de le donner finalement à celui qui lui fait les meilleures conditions ?

Pourquoi as-tu conclu, du fait que je *faisais lire* mon manuscrit à Copeau, que je renonçais à toute autre maison qu'à la *N. R. F.* ? Pourquoi me reproches-tu comme une félonie de n'avoir renoncé à aucune des solutions encore possibles ?

Et si la seule solution possible restait la *N. R. F.* serait-ce très gentil de ta part de me dire que « vous m'avez repêché après mon échec », — alors que, tu le sais très bien, j'avais horreur — sauf les deux mille francs — de la publication dans *l'Opinion*.

Ne vous ai-je pas toujours dit que, en même temps qu'à la *N. R. F.* je proposais mon livre à Émile-Paul, à *la Grande Revue*, à *la Revue de Paris*... etc. Rouché, entre autres, l'a accepté d'emblée,

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

sans le lire, mais pas pour avant juillet. C'est sans doute la solution à laquelle je m'arrêterai : Rouché en juillet ; Émile-Paul en octobre.

Maintenant tu me reproches de t'avoir demandé de cacher à Copeau la combinaison Émile-Paul, soi-disant pour leur extorquer la publication dans la Revue.

Mais d'abord je te demandais de ne rien dire de cette combinaison Émile-Paul *parce qu'elle comporte le prix Goncourt.* Si je brigue ce prix, je tiens à ce que cela reste secret le plus longtemps possible, surtout que ce n'est pas encore fait.

D'autre part, j'étais persuadé que les éditions et la revue étaient deux services différents et que Copeau décidait de l'acceptation des manuscrits, les jugeait « en connaissance de cause » sans se soucier du commerce avec la maison d'édition.

Pourquoi t'en prends-tu à Péguy ? C'est S. qui a fait toutes les démarches. Péguy s'est simplement chargé de quelques gaffes.

Non, je ne demandais pas qu'ils me rendissent visite. Mais combien de fois leur ai-je dit que Massis m'avait pris d'assaut six mois avant la fin du *Grand Meaulnes* avec son prix de deux mille. C'était le moment de me dire ce que la *N. R. F.* pouvait en offrir si *le Grand Meaulnes* était bon.

Quand j'ai fait lire mon roman à Gallimard, pourquoi ne m'a-t-il pas dit ce qu'il pouvait m'en offrir (ç'eût été d'un commerçant) — pourquoi ne m'a-t-il pas dit au moins ce qu'il en pensait (c'eût été d'un ami poli).

Valery Larbaud n'est pas une notoriété tellement plus considérable que moi. On agit bien autrement avec lui.

Point d'histoire : la *N. R. F.* ne m'a épargné aucune démarche. C'est bel et bien moi qui suis allé les trouver et leur dire : « *l'Opinion* ne marche pas. Alors je vais vous apporter mon livre ».

Ce n'est pas mon moindre grief contre « ceux de la *N. R. F.* » que, quoi qu'ils fassent et quoi que je fasse, ils seront toujours assez subtils pour me donner à moi-même et même vis-à-vis de moi-même l'air d'un salaud et d'un hypocrite.

Si tu as des reproches à faire, c'est à ta timidité, peut-être, certainement à ton manque de décision à leur égard et au mien, à l'hésitation que tu as mise pour me *présenter* à eux — dans tous les sens du mot — c'est à ce tremblement perpétuel de ta part qu'il faut t'en prendre pour expliquer ce manque de netteté, ce *flou* que tu vois maintenant dans mes rapports avec la *N. R. F.* Nous étions d'accord l'autre jour avec tante M. sur ce point : tant que tu ne sauras pas sans défaillir prendre un apéritif à la terrasse d'un café, tu feras autour de toi des petits malheurs de ce genre.

Voici enfin la solution à laquelle je m'arrête : c'est moi, à mon

retour, qui donnerai mon manuscrit à Copeau. Je lui dirai que, pour l'instant, je ne puis le lui présenter qu'à l'intention de la revue. Il verra si, dans ces conditions, il doit le lire.

Maintenant, je tâcherai d'essayer ceci seulement pour te faire plaisir : essayer que Benda fasse lire mon manuscrit à Descaves, sans qu'il y ait comme condition l'édition chez Émile-Paul. Jusqu'ici ça n'a été entendu que pour le donner ensuite à Émile-Paul. Je tâcherai que la même combinaison marche pour la *N. R. F.* Mais voilà : avec Émile-Paul, je sais qu'une fois la chose entendue, il marcherait à fond pour moi. A la *N. R. F.*, ils louvoieront et feront aussi en même temps une petite campagne pour Hamp et pour Larbaud.

***

Je ne demande ni prix, ni argent, mais je voudrais que le *Grand Meaulnes* fût lu.

***

Parlons d'autre chose maintenant. Je ne voulais pas te dire ceci : mais je te le confie tout de même pour te montrer que mon amitié n'a pas varié :

J'ai eu hier une conversation avec la sœur d'Yvonne de Galais. Je sais maintenant que la jeune femme a deux petits enfants. J'ai sangloté tout le soir dans ma chambre.

Voici que je pleure encore en te disant ceci.

Je souffre abominablement. Il y a là au-dessous de ma fenêtre une cour de province avec du soleil. Une femme coud devant la porte sous une glycine, dans une paix affreuse. A chaque heure qui tourne au cadran de l'église d'à côté, je me demande si je vais pouvoir endurer de vivre encore.

— Je pense tout le temps à cette phrase de Claudel : *Épouse de peu de moments, que tu es étroite et urgente !*

***

Tout à l'heure Marc m'a emmené voir à l'hôpital la salle de dissection. Il y avait là des cadavres d'assassins, de vieilles femmes syphilitiques. Un qui s'était suicidé, aux locaux disciplinaires. Il y avait sur la chair du bras parcheminée, qu'on soulevait comme une feuille : *Châlons m'a vu naître, Cayenne me verra disparaître. Châlons, mon berceau, Cayenne, mon tombeau.* — Sa tête vidée et noire. Un pied de femme tout frais encore, déformé légèrement par la chaussure. Tout cela si abominable, si loin de la vie humaine, quand même, que cela m'avait presque un peu relevé. Il y a une flamme, une fleur de la vie, qui est ailleurs, mystérieusement.

***

— Je ne veux pas qu'on me plaigne. Je n'ai pas eu, je n'ai jamais eu d'amour malheureux. Je suis émerveillé encore après huit ans et malgré ma douleur de ce que m'a accordé Yvonne de Galais. Il y a eu la destinée contre nous, voilà tout. Tout ce que j'avais imaginé de sa pureté, de sa culture, tout ce que j'avais reconstruit d'elle que je connaissais si peu est exact ! Je l'avais rencontrée au grand moment de Francis Jammes. Or hier, la première chose dont m'ait parlé sa sœur, c'est de *l'Angélus*.

— Hier était le huitième anniversaire du jour où j'ai rencontré Yvonne de Galais. Et c'est hier, à l'heure même où jadis elle sortait du Grand Palais, que j'ai parlé à sa sœur.

— Il est terrible d'avouer que je ne suis pas complètement désespéré quand même. Je ne puis croire que Dieu m'a tant montré, tant promis et ne me donnera rien — en ce monde, ou dans *l'autre*, il est vrai !

— Une seule chose m'a sauvé hier, c'est mon inconscience absolue de la réalité.

***

J'avais tant aimé, non pas les abords mêmes de Rochefort, mais les environs depuis Saintes. Une plaine immense de pâturages grands et petits, enclos de haies ; des petits chemins qui tournent ; de grandes voies herbeuses ; et tout d'un coup de magnifiques allées d'arbres qui ne mènent nulle part et débouchent dans l'herbe d'un pacage semé de fleurs. Pays de la perpétuelle découverte et du jeu perpétuel, car il n'y a pas de récolte à abîmer. On écarte avec sa main les branches de cette clôture, et puis maintenant de celle-ci. Va-t-on découvrir une ferme, une bergerie, ou bien un pré encore ou bien peut-être la rivière qui coule en silence au ras des herbes. Et voici au-dessus de l'autre haie, qui passe mystérieusement, la double voile rouge d'un bateau.

Pays où tout est possible. Pays où l'on peut tout découvrir. Et c'est ainsi que j'imaginais le mien, quand j'étais enfant.

***

— Il n'y aura pas même pour moi à Paris ces misérables « distractions » qui m'*embêtent* tant : L. M. a eu un très gros accident qui va la retenir longtemps au lit. La jeune personne, qui s'était mariée avec l'ami de P. s'est enfuie du domicile conjugal avec sa sœur qui est mariée également et qui a une petite fille de six mois. Ces deux folles prétendent que leurs maris les ont insultées et qu'elles vont gagner leur vie. Je ne puis pas prendre cela au tragique tellement c'est idiot. Mais peut-être sont-elles déjà rentrées toutes les deux.

***

Si je ne puis pas endurer de rester ici et que je n'aie plus rien à y faire, je rentrerai peut-être dimanche.

***

Marc que j'aurais voulu pouvoir consoler et qui a été pour moi un admirable petit frangin est aussi dans un affreux état. Il a eu ce matin un très grand, très grand chagrin. Qu'Isabelle nous écrive à l'un et à l'autre. Comme je le dis quelquefois : Ça va très mal. Ça va très mal.

J'attendrai une lettre d'Isabelle (et de toi) dimanche matin.

Je t'embrasse mon vieux,

HENRI

Samedi 3 mai

— Cela va un peu mieux. Deux heures après vous avoir écrit je revoyais J. de Q. et je lui parlais longuement de sa sœur, devant Marc ébahi de tant d'audace et de tant d'habileté. J'ai eu ainsi son adresse à Toulon et des renseignements précieux.

Avant quatre jours Yvonne de Galais saura que j'ai parlé d'elle avec sa sœur et que j'ai l'intention de lui envoyer mon livre. Hier, dans le danger, j'étais d'un calme, d'une froideur et d'une inconscience invraisemblables. Aujourd'hui dès que je pense à tout cela, mes nerfs se mettent à danser.

— Cela va un peu mieux.

— Je renonce à aller à cette matinée de dimanche où Marc m'avait fait inviter. Je partirai demain dimanche vers dix heures et serai à Paris-Montparnasse à 18 h. 30 par le rapide. Nous n'avions décidé d'aller à cette matinée avec Marc que pour le cas (vraisemblable) où je n'aurais pas pu causer auparavant avec J. de Q.

Certains indices très vagues, l'extraordinaire obligeance avec laquelle elle m'a donné ces renseignements, surtout la facilité inusitée avec laquelle elle m'a tenu conversation inclineraient Marc à penser que cette jeune fille *savait*. Pourtant elle ne devait guère avoir que 13 ans quand j'ai connu sa sœur.

Elles habitaient, enfants, boulevard de la Tour-Maubourg. Elles allaient au pensionnat du Sacré-Cœur, boulevard des Invalides.

— Mais que vous importent tous ces détails qui me bouleversent.

— Je vais à l'Arsenal cet après-midi.

***

— Si, décidément, je puis faire admettre à Benda et à S. qu'on présentera mon bouquin à Descaves en songeant à un autre éditeur

qu'Émile-Paul, je le donnerai à la *N. R. F.* Mais j'aurais voulu commencer à paraître le 1er juin. C'est le seul avantage — outre celui d'être avec toi — que j'aurai chez eux. Et il est pour moi très gros. Le sommaire est arrêté déjà sans doute ?

Il faut décidément que le Journal de Meaulnes s'arrête sur une très grande émotion. Ce sera la lettre désespérée qu'il porte toujours sur lui et qu'il déchire enfin. Je n'ai pas besoin de dire que cette lettre est écrite. Je l'arrangerai et l'adapterai. Voilà tout.

Je vous embrasse bien, mes trois petits.

HENRI

A Henri Fournier, à Rochefort

4 mai 1913

Mon cher Henri,

Ta lettre qui m'atteint dans un moment de terrible faiblesse, me déchire trop pour que je pense à avoir la moindre opinion sur ce que tu me dis. Je ne suis sensible qu'à ton malheur. Le reste n'a pas d'importance en effet. Et si ce que je t'ai écrit était trop dur, pardonne-moi !

Je te plains de toutes mes forces. Je voudrais faire quelque chose, si je pouvais, pour que tu souffres moins.

Mais je n'ai jamais rien pu pour toi. Je ne sais pas comment cela se fait. Peut-être est-ce que dès le début nous nous sommes mal engagés ensemble. Et puis surtout il y a ceci que je ne suis pas généreux ; je ne l'ai jamais été avec personne ; j'ai quelque chose de manqué dans un coin du cœur. Et j'en souffre beaucoup.

Mais n'aie pas peur, je ne t'écris pas pour te parler de moi, ni pour faire de la psychologie. Je ne pense qu'à ton chagrin.

Il ne faut pas penser à ce que j'ai dit, ce soir où nous avons dîné aux Trois Portes. Je ne suis plus du tout triomphant. J'ai été très cruellement puni de ce que j'avais dit là. De nouveau je comprends ceux qui souffrent. C'était trop simple. Il y a comme une ironie extraordinaire dans le fait que quelques jours plus tard tout pour moi s'est brusquement compliqué d'une façon absolument insensée. Ah ! ce n'est pas facile de vivre ! Et surtout ce n'est jamais fini.

Malgré tout, je ne peux finir cette lettre sans avouer qu'à l'égard de ce que tu me dis touchant la *N. R. F.* mon indifférence est loin d'être complète. Il y a des choses qui remontent, qui m'ont empêché de travailler tout ce matin, qui me piquent brusquement. Mais tant pis ! Ce n'est pas la première, ni la dernière fois que nous nous faisons souffrir !

En effet, il vaut mieux que tu présentes directement ton manus-

crit à Copeau et que je n'intervienne plus du tout dans cette affaire où le partage que subit mon affection me donne ce rôle si mou et si lâche que tu me reproches avec justice.

C'est tout. Embrasse Marc pour moi et reproche-lui son peu de confiance en moi. Mais dis-lui ensuite, *de ma part aussi*, qu'il a bien raison et que non plus pour lui je ne peux rien.

Je t'embrasse.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Paris

Lundi soir, 10 heures, 5 mai 1913

C'est bien comme cela qu'il fallait comprendre. Tout ce que vous dites de mon amour, c'est cela qu'il fallait dire : « Ton malheur est plus grand que nous tous, c'est Dieu qui l'a fait, ce n'est pas nous et personne ne t'en délivrera que Dieu s'il le veut ».

Tout aujourd'hui je l'ai fui, et le revoici de nouveau ce soir près de moi comme un grand ange terrible.

Quand je vous écrivais l'autre jour : « ... mes nerfs entrent en danse ». Je voulais ajouter : « La chair ignoble frémit... » J'ai craint de paraître exagérer. Et pourtant c'est bien ainsi : je suis en face de cela comme un pécheur devant une grande chose mystique qui l'étouffe et qu'il comprend à peine.

Chaque soir et chaque matin, je prie pour mon amour. Certaines de mes prières déjà ont été exaucées.

Si je me confessais, je n'aurais pas besoin de parler de lui, tant il est parfait.

Je vous aime bien tous les deux. Je vais bien faire ce que je pourrai pour paraître à la *N. R. F.* afin de faire plaisir à Jacques, dont la lettre m'inquiète beaucoup.

Je vous embrasse tous les deux.

HENRI

A Jacques Rivière, à Bénerville

Trie-la-Ville, samedi soir 12 juillet 1913

Mon vieil être insupportable,

J'ai beaucoup fumé contre toi parce qu'il y avait tous les bouquins dont je n'avais pas besoin — et pas de *Robinson*, mais je l'ai trouvé en descendant, j'ai perdu 10 minutes à le fourrer dans mes paquets, et j'ai failli manquer mon train.

— J'ai relu, par hasard, l'autre jour, des lettres de toi de 1907. Tu disais : « J'ai eu un coup au cœur ; ce matin à l'exercice j'ai aperçu un potache ; j'étais persuadé que c'était toi ; même taille ; même chic — et puis je me suis approché ; il avait des lorgnons et je crois bien qu'il était laid... »

Je veux te dire encore ceci : le bonheur est une chose terrible à supporter. Surtout lorsque ce bonheur n'est pas celui pour quoi on avait arrangé toute sa vie. Je n'ai rien de plus à te dire.

Je suis allé ce soir pour la première fois faire une promenade dans la campagne, à la tombée du soir. Par toute la peau, j'aspirais cet air, et ce goût et cette fraîcheur plus douce que tous les parfums de l'Orient.

A l'heure qu'il est — 9 heures du soir — je suis dans le petit salon. C. joue du piano. S. est étendue dans l'obscurité sur un grand divan. Elle m'a demandé à qui j'écrivais ; et m'a prié de faire beaucoup d'amitiés à ma sœur.

Je pense beaucoup à vous trois, par moments, ce soir. Je pense que, si ma destinée n'avais pas depuis quelque temps tourné, je serais avec vous là-bas. Je n'ai pas cessé de vous aimer tous les trois aussi profondément.

HENRI

J'attends les épreuves du *Grand Meaulnes.*

—

A Henri Fournier, à Paris

Bénerville, le 17 juillet 1913

Mon cher Henri,

Je reçois ta dépêche. Je ne peux y répondre par télégramme, car il faudrait pour cela que j'aille à Trouville.

Je n'ai pas encore reçu les épreuves de Verbeke. Certainement elles se sont égarées en route. J'ai télégraphié hier à Bruges pour en avoir de nouvelles. Dès que je les aurai reçues, je t'enverrai les tiennes. Et je t'indiquerai dessus le jour pour lequel il faudra que tu me les renvoies.

Le temps est si mauvais que c'est à peine si nous pouvons mener Jacqueline à la plage. Pourtant l'autre soir nous lui avons fait faire une promenade le long de la mer sous la pluie, bien enveloppée dans un peignoir de bain.

Elle est un peu hésitante comme santé en ce moment. Je crains qu'elle ne soit pas encore bien partie.

Ce prochain numéro me donne des embêtements insensés. Tous les articles sur quoi je comptais me font défaut. Je ne sais que devenir.

Je te quitte pour écrire aux quatre coins du monde afin d'avoir de la copie.

Embrasse bien tes parents de notre triple part et toi-même si tu le peux à la mesure de notre affection.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Bénerville

Paris, 20 juillet 1913. Dimanche après-midi

Mon cher Jacques.

Ça, c'est le comble ! Je reçois les épreuves aujourd'hui dimanche à midi — et il n'y a que 24 feuilles, exactement le même nombre que la fois dernière ! Tu ne leur as donc pas dit le nombre de pages qu'il fallait envoyer ?

Cela s'arrête à la fin du chapitre XV, tandis que nous devions aller au moins jusqu'à la fin de la Première Partie. Tel que, cela se couperait très mal.

Je leur écris immédiatement (une dépêche n'arriverait pas plus tôt) de m'envoyer la suite des épreuves jusques et y compris le premier chapitre de la deuxième partie. Télégraphie-leur de ton côté.

Vous pouvez vous vanter d'avoir un service foutûment organisé ! Je suis immobilisé à Paris depuis cinq jours à cause de ces salauds-là. Et je vais revoir en un jour ces épreuves sur quoi je pensais travailler une semaine.

J'admets aussi que leurs épreuves se soient perdues la première fois : il ne faut pas huit jours pour en établir de nouvelles !

Je suis au comble de l'ennui !

J'attends au plus tôt un mot de toi pour me dire ce que tu décides et où nous en sommes. De toutes façons je te renvoie demain soir les épreuves que j'ai.

Te serre la main fraternellement.

HENRI

— Je leur demande, exactement, les chapitres XVI et XVII de la première partie et le chapitre I de la deuxième.

— Ils n'ont pas même pris la peine de joindre mon texte dactylographié aux épreuves !

A Henri Fournier, à Paris

Bénerville, le 30 juillet 1913

Mon cher Henri,

Les épreuves de *Meaulnes* sont bien arrivées à Bruges et j'attends les secondes d'un moment à l'autre. Il n'y a donc plus à s'inquiéter.

Mais tu n'as pas dû les envoyer au moment où tu m'as dit que tu le ferais (vendredi dernier). Car lundi soir Verbeke n'avait encore rien reçu. C'est très embêtant parce que cela nous met tout simplement deux jours de retard de plus sur le dos. Nous ne paraîtrons certainement pas avant le 4 ou 5 août.

Enfin, pour le prochain numéro nous prendrons d'autres dispositions. Mais pour celui-ci nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre.

Nous partirons d'ici samedi matin par le premier train. Nous serons donc encore ici le 1er. Et j'espère que tu pourras venir jusqu'au manoir. Ou si tu avertis de l'endroit où tu descends à Deauville, nous irons te chercher en auto. Gallimard te fait dire que si par hasard tu ne logeais pas avec les P., il y aurait une chambre toute prête pour toi ici. C'est ce que je voulais te dire, l'autre jour, au téléphone.

Je suis bien content que tu viennes voir ce si ridicule et amusant Deauville, parce que nous pourrons en parler ensuite plus pertinemment. Les P. descendront sûrement au Normandy-Hôtel qui est une des choses les plus jolies et les plus irréelles qui soient au monde.

Dis à tes parents que nous irons samedi déjeuner rue Cassini, s'ils le veulent bien.

Nous les embrassons avec la même ferveur que toi.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Bénerville

Mercredi 30 juillet 1913

Mes chers enfants,

Je renonce à Deauville, vendredi. Verbeke a ses épreuves depuis longtemps. S'il y avait une hésitation grave sur les secondes épreuves, que Jacques me téléphone.

A bientôt. Je vous embrasse tous trois.

HENRI

Dites quand vous viendrez. Moi je partirai pour La Chapelle vers le 8, de vendredi en huit.

A Henri Fournier, à Paris

La Chapelle, 8 août 1913

Cher Henri,

Je n'aurai pas eu le temps de t'écrire. Car j'espère bien que tu arrives demain.

D'ailleurs à tout ce que tu m'as raconté, quelle sorte de réaction attends-tu de moi ? Je t'ai vu indécis et partagé entre des sentiments extrêmes. Je ne me sens pas plus que toi décidé en face d'événements si complexes. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne vois pas là pour toi le bonheur. Mais j'ajoute aussitôt qu'il ne s'agit pas premièrement de bonheur ici-bas, ou mieux, que la vraie recherche du bonheur n'est pas de ce qui se présente évidemment comme bonheur.

Est-ce un conseil que tu attendais ? Lequel te donner, lorsque je ne comprends même pas très bien le problème ?

Dans l'histoire qui t'arrive, il me semble que, de deux choses, l'une doit se produire : ou bien tu resteras tourné vers le passé, et de ce côté il ne peut rien y avoir que de stérile ; ou bien le présent remplacera le passé, le fera oublier, mais tu ne peux attendre que d'amères joies d'un amour si tardif.

Je ne suis pas consolant. C'est peut-être que je ne comprends pas bien. Ce qui domine en moi, c'est l'impression de quelque chose d'impossible. Mais peut-être que l'impossible est la nourriture de l'amour, peut-être que l'amour, c'est une certaine difficulté à vivre. Je ne sais pas.

***

En venant songe à apporter les cartes Taride de La Chapelle. C'est toi qui dois les avoir gardées.

Et si tu as le temps, passe, muni de cette carte de visite, chez ma concierge, prendre mon courrier s'il y en a. Il y aura peut-être dedans les épreuves du *Grand Meaulnes*.

Je t'embrasse, mon vieux.

JACQUES

A Mme Jacques Rivière, à La Chapelle

Cambo. Mardi, 26 août 1913

Ma chère petite Isabelle,

Tout va bien. Je vais mieux. Tu avais mille et une fois raison. Jacques avait dix mille fois raison de dire que ce voyage allait me remettre d'aplomb.

Il fait ici un calme invraisemblable. On ignore les Rostand. La maison est pleine d'échos campagnards. Je suis heureux autant que je puis l'être.

Avez-vous reçu mes dépêches invraisemblables ? C'était assez télégramme du Bon Dieu, n'est-ce pas ? « 385-4 : Supprimez la tombée de la nuit !... » Il y avait un malheureux curieux à Bourges qui lisait par-dessus mon épaule. Il a pu se croire un instant devenu fou... Mais la petite aide de La Chapelle aura-t-elle pu comprendre ?

J'ai de belles idées qui s'organisent peu à peu pour *Colombe*.

Vous ai-je dit qu'au fort de ma neurasthénie, une nuit, une chose m'avait distrait et immensément passionné : c'est *Un peu de vérité sur la mort des Otages*. Pas d'époque plus shakespearienne. Ce pompier qui sort de la foule, tient un des premiers rôles dans la fusillade et retourne à la foule sans qu'on puisse retrouver qui c'était ! Il est vrai aussi que je connais bien le quartier et les chemins de ronde de l'intérieur de La Roquette, et la cellule de Monseigneur Darboy. — Ces choses qui se sont passées il y a quarante ans, place Voltaire ! Ce capitaine que la foule déchire peu à peu ! Ces fédérés qui voulaient continuer la guerre ! J'ai hâte d'en lire d'autres.

***

Le retour se fera en trois étapes : Bayonne-Bordeaux, Bordeaux-Tours, Tours-La Chapelle. Nous passerons sûrement vous voir à Bordeaux.

Écris-moi. Et rappelle-toi que tu avais, à Pâques, beaucoup de choses à me dire. Et rappelle-toi qu'il y a une lettre de toi à moi inachevée.

Que Jacques m'envoie avec quelques détails sa liste de noms de villes à voir. Qu'il me dise si mes télégrammes ne l'ont pas affolé. S. prétend que c'est lui qui est neurasthénique, d'après tout ce qu'elle en sait, et qu'il devrait se traiter méthodiquement.

Comment va Jacqueline ? Pauvre Yaki que je n'ai pas embrassée dans l'affolement du départ ! Promets-moi que tu vas lui faire dire devant tout le monde à mon intention : une fois : *Amégnon Ayi*... et une fois : *Ouéti Ursin*.

Je vous embrasse bien tous trois du fond d'une grande paix.

AYI

A Henri Fournier, à Cambo

La Chapelle, le 28 août 1913

Mon cher Henri,

Reçu ta lettre, ce matin. Nous sommes bien contents de te savoir plus calme et plus « dilaté ».

Ici chaleur effrayante.

Voici les endroits dont je te parlais ici et qui me paraissent faciles à atteindre de Cambo :

1° Pampelune, par Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux et Burguete.

2° Au delà de Saint-Sébastien toute la côte, Aya-Orio, Zumaya, Zarauz, Deva et son estuaire, et surtout après Deva, Motrico, Ondarroa et Lequeitio.

3° Il y a aussi (mais je ne connais pas) l'excursion à Loyola, avec retour par Tolosa (dans la vallée qui suit le chemin de fer de Madrid et qui est admirable).

4° Enfin, — mais ceci est très loin, — il y a Miranda de Ebro, le commencement de la Castille, c'est-à-dire de l'Afrique, et Pancorbo, le mur de rochers au milieu de la plaine.

Jacqueline a refusé de dire *Amégnon Ayi*. Mais hier elle est entrée dans ta chambre en disant : *Ouéti Nonon*(cle) ? Hier, elle a eu un long entretien avec Ursin, qui venait apporter du charbon.

Nous serons dès dimanche matin à Cenon.

Je ne suis pas neurasthénique.

Je suis accablé par une après-midi de correspondance et n'ai la force que de toucher doucement l'extrémité de ton index avec la dite de mon médius.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Cenon

Vendredi 29 août 1913

Mon cher Jacques,

Ta lettre m'arrive avec quelques mauvaises nouvelles.

. . . . . .

Nous aurons Guinle lundi après-midi, entre les courses de dimanche à Saint-Sébastien et de mardi à Dax.

Nous avons fait ces trois jours derniers de charmantes promenades en voitures à chevaux dans les villages basques d'alentour : un des plus beaux est Itxassou, avec un fronton qui s'adosse à la montagne. — Cet après-midi nous commençons les courses en auto.

Il n'y avait pas 0, mais 4 (ème ligne), après *garçon de mon âge*. Mais c'est sans importance.

Voilà. Je vous embrasse tous les trois.

HENRI

— Je voudrais bien qu'on me fasse suivre la *N. R. F.* dès qu'elle arrivera.

—

A Henri Fournier, à Cambo

Cenon, le 2 septembre 1913

Mon cher Henri,

. . . . . .

Si j'ai refusé un peu sèchement la qualité de neurasthénique, c'est que j'ai le sentiment qu'il y a quelque vraisemblance, mais beaucoup d'injustice dans cette façon de me voir. Au contraire de ce que tu sembles croire, je fais une dépense active et continuelle de bon sens ; ou tout au moins je m'imagine la faire. Et mon plus grand souci, c'est de maintenir une exacte proportion entre mes motifs et mes actions.

Cette lettre de Rochefort, mon pauvre ami, ne contenait donc pas ce que tu espérais ? Je pense que c'est ce que tu veux dire par : mauvaises nouvelles.

J'ai dit à Verbeke, il y a huit jours, de t'envoyer le justificatif à Cambo. Ne l'a-t-il pas fait ? De la rue Madame, sitôt le numéro reçu, on doit t'envoyer quatre exemplaires à Cambo également.

Tuyau supplémentaire pour les promenades : il y a quatre routes pour aller à Pampelune. On peut partir par Ronceveaux et revenir par Aïnhoa ou Behobie ou je ne sais quoi encore.

Je suis toujours très enfoncé. Je t'embrasse donc ici avec fatigue et amitié.

JACQUES.

A Jacques Rivière, à Cenon

Jeudi 4 septembre 1913

Mon cher Jacques,

Nous arriverons à Bordeaux d'aujourd'hui en huit et nous irons vous voir à la fin de l'après-midi. Ou bien nous arriverons le mercredi soir et nous passerons avec vous une partie de l'après-midi de jeudi.

De toutes façons, je vous demanderai, à Cenon, à dormir et à manger.

— Si, Rochefort m'a répondu. Mais tout cela a pris je ne sais quel goût désolant de trop passé. C'était vraiment, c'est vraiment le seul être au monde qui eût pu me donner la paix et le repos. Il est probable maintenant que je n'aurai pas la paix dans ce monde.

J'ai vu déjà deux corridas (et j'en verrai deux autres encore) : 1re : Bombita, *Gallo*, *Gallito Chico* ; 2e : Bombita, *Machaquito*, une à Saint-Sébastien, l'autre à Dax. C'est vraiment très attachant.

Souvenirs affectueux à tous. Embrasse Isabelle et Yaki.

Ton HENRI

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cenon, le 19 septembre 1913

Mon cher Henri,

J'ai bien reçu tes épreuves, avec deux jours de retard, mais enfin !

Ce qui m'indigne, en tant que client de la poste, et malgré le plaisir que j'ai eu à recueillir ce timbre rare, c'est qu'on t'ait fait payer 2 francs cet envoi. Une lettre exprès recommandée du poids de la tienne devait être affranchie au maximum à 0 fr. 90.

Voici plus sérieux : je t'envoie ci-joint un certain nombre de passages du *Grand Meaulnes* sur lesquels j'appelle avec déférence ton attention. Tu n'auras qu'à inscrire ta réponse sur l'épreuve et à me la renvoyer. Je reporterai sur secondes épreuves tes décisions.

Je te laisse parce que c'est l'heure du courrier et aussi parce qu'il faut à tout prix que j'achève mon *Sacre du Printemps* qui passe en article.

Nous aurons au sommaire : François Porché : *Pire que la mort ;*

Michel Arnauld : *Proudhon* ; Roger Martin du Gard : *Jean Barois* ; Jacques Rivière : *Le Sacre du Printemps* ; Alain-Fournier : *Le Grand Meaulnes.*

Où es-tu ? Si encore à La Chapelle, comment va maman-Barthe ? Jacqueline pas bien.

Nous t'embrassons fort et ferme.

JACQUES

La Partie de Plaisir est une chose *remarquable.*

A Jacques Rivière, à Cenon

La Chapelle. Samedi 20 septembre 1913, 8 heures soir

Mon cher Jacques,

Voilà. Merci. Je te suis très reconnaissant de m'avoir consulté ainsi. Mais, pour les cas évidents, décide toi-même.

Content de ce que tu dis de *la Partie de Plaisir.*

Quel beau voyage nous avons fait de Cambo ici. L'auto est faite pour ces grands voyages-là. On retrouve, comme avec les diligences, toute la vie des grandes routes. Une connaissance intime des chemins et des villes que ne donne pas le train.

Nous avons fait ici aussi de très belles promenades. Nous avons refait en une fin de soirée notre remontée de la Loire de l'année dernière. Sancerre — et puis Nevers ! Mais La Charité a été un four.

J'ai refait en auto Azay--sur-Cher, Saint-Martin le Beau, Montrichart. S., C. et moi, nous avons été aussi déçus qu'on peut l'être par ce pays fade et clairsemé. Il doit falloir pour l'aimer être pris entre deux clôtures de vigne, derrière le mur d'une maison vieux-rose, comme je l'étais en 1908.

Yvonne de Galais, comme je n'avais pas répondu à sa première lettre-carte de visite, si prudente, vient de me récrire, moins prudemment.

Je rentre à Paris, mardi. Baisers à Isabelle, Jacqueline et à toi.

HENRI

A Jacques Rivière, à Cenon

Septembre 1913

Mes chers enfants,

Allons ! Je ne suis pas si en retard que ça !...

Qu'Isabelle me relise mes secondes épreuves avec ce soin maternel qui m'a déjà épargné deux gaffes.

Et que Jacques me dise où sont les épreuves, corrigées par moi, de la troisième revue.

En très grande hâte, après une magnifique promenade.

Baisers à tous.

HENRI

—

A Jacques Rivière, à Cenon

Vendredi soir

Mon cher Jacques,

1. Veux-tu m'envoyer à La Chapelle, si tu peux avant mardi, les 50 francs, reliquat du *Grand Meaulnes*, ou rue Cassini si tu ne peux pas avant mardi.

2. Veux-tu m'indiquer comment faire à Paris pour vendre mon obligation du Crédit Foncier, et mon Laurium grec. Je pourrais avoir besoin de les vendre à cause de grosses dépenses à faire en rentrant.

3. Il faudrait peut-être changer, au début de mes épreuves : *Persuadée que les sous me manquaient comme à elle...*, ça a l'air d'un petit jeune homme qui veut se donner l'air plus riche que sa vieille tante — et mettre, par exemple : *persuadée que les sous me préoccupaient comme elle*. J'abandonne ceci à l'entière décision d'Isabelle.

Les P. sont seulement partis ce soir. S. a trouvé que les tantes de Cenon étaient des espèces d'anges.

Et en souvenir de Jacqueline, on ne m'appelle plus qu'Azi Nono.

Je serai peut-être de retour à Paris mardi. Je vous embrasse tous mille fois et je te remercie, toi.

HENRI

1914

A Jacques Rivière, à Paris

Sérignan, 14 mars 1914

Nous sommes allés hier soir en automobile jusqu'à la mer, à 13 kilomètres de Béziers. Un très beau pays, à demi Provence, à demi Gascogne. A la nuit, on apercevait le phare d'Agde, et le phare rouge tournant de Cette.

Carcassonne, au soleil levant, cinquante tours et cent tourelles noires sur un fond de montagnes blanches, ville forte pour le fils du roi et le Chat-botté, est un admirable souvenir.

Je rentre cette nuit. T'embrasse.

HENRI

—

A Henri Fournier, à Paris

Lacanau-Océan, le 9 juillet 1914

Mon cher Henri,

Je voulais, dès le moment où ta mère me l'a remis, te remercier de ce qui tu lui as donné pour nous. Mais pour arriver à quitter Paris avec seulement quatre jours de retard, il m'a fallu utiliser mon temps avec une ingéniosité de sauvage sur le sentier de la guerre.

Ici, c'est autre chose, Meredith nous accable, Isabelle et moi, d'un poids énorme. C'est une chose monstrueuse et dont je n'avais aucune idée, comme difficulté. Nous passons facilement deux heures pour mettre au point une phrase. Jusqu'ici nous n'avons pas réussi à corriger plus de trente pages.

Je ne sais pas encore si ça va m'intéresser. J'entrevois tout de même un peu ce qu'il y a là dedans d'absolument unique et irremplaçable. Mais pas encore assez pour l'expliquer.

En ce moment, Jacqueline, tel un pou sur le bord d'une jatte de crème, et tenant soigneusement la main de sa mère, goûte des pieds à l'Océan. Elle est tordante avec son grand chapeau, ses petites culottes et ses jambes toutes noires. Je l'ai trouvée très bien portante, très fortifiée et ayant fait des progrès au point de vue de la fermeté de la chair. Maintenant nous lui donnons tous les jours un bain de soleil dans la fournaise de sable que forme l'intérieur de la dune. Elle rôtit sur toutes les faces et cela semble lui faire beaucoup de bien. Elle bavarde d'une façon incroyable. Hier soir, à table, Isabelle, tout en mangeant des pommes de terre, lui en faisait passer une de temps en temps. Tout à coup Jacqueline : « N'en mange pas tant à la fois, pâque après il ne m'en restera plus ! » *(sic)*. Et comme nous ne pouvions nous empêcher de rire, elle ajoute : « Je te fais rire ? » d'un air indifférent et occupé.

Je travaille à la deuxième partie de mon *Rimbaud*. Mais il n'y en aura qu'un tiers environ dans la *N. R. F.* d'août ; le reste n'est pas au point.

Je ne reviens pas sur mon voyage raté à Trie. Tu as bien compris, n'est-ce pas ? qu'Isabelle m'appelant, je ne pouvais qu'employer toutes mes journées à me préparer au départ.

Dis-nous où tu vas, ce que tu fais, ce que tu lis, ce que tu écris.

Je suis à toi bien fort.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Lacanau

13 juillet 1914

Mon cher Jacques, ma chère Isabelle,

J'ai reçu la lettre de Jacques ce matin.

Il est très possible qu'au passage, en allant à Cambo, nous nous arrêtions 24 ou même 48 heures à Lacanau, avec vous. Mais dites-nous bien si l'hôtel n'est pas envahi, si l'on peut espérer le silence. Ou même s'il n'y a pas un petit pavillon isolé qui serait praticable pour deux jours. Nous attendons votre réponse pour décider de l'escale à Lacanau. Ce serait vendredi soir.

Juste la place de vous donner les nouvelles brèves que vous me demandez :

Colombe se porte bien. Elle a déjà reçu trois demandes en mariage : la première d'un gros périodique suisse ; la seconde du père Hébrard ; la troisième d'un riche anonyme parisien.

Je répondrai à la lettre d'Isabelle en me promenant avec elle sur la plage de Lacanau, où j'ai passé jadis une journée si belle et si désolée.

Nous avons regretté beaucoup que le voyage de Jacques à Trie ait sauté.

La lecture qui m'a le plus étonné, épaté et amusé depuis des mois, c'est *Moll Flanders* que je viens d'acheter.

Je félicite Jacqueline pour son appétit.

Il fait beau, c'est-à-dire qu'il fait depuis midi un prodigieux orage qui fait mourir de peur les uns, qui ravit les autres et qui dévaste le jardin.

J'ai mille choses à vous dire que je ne retrouve pas en ce moment parce que je suis dérangé. Je vous embrasse tous les trois en bloc.

HENRI

Extraits des Carnets de captivité de Jacques Rivière[1]

Kœnigsbrück, le 7 novembre 1914

Lettre d'Isabelle qui m'est arrivée le 4. Les mouvements en tous sens qu'elle a produits en moi. Mais pour l'instant je ne veux noter que ceux qu'a provoqués la disparition[2] d'Henri.

Terrible accusation contre moi : J'ai beau faire : j'ai ma part dans ce malheur, que Dieu veuille ne pas rendre irréparable. Je ne l'ai pas assez soutenu, je ne lui ai pas assez communiqué de cette vie qui est en moi, avec moi, de mon côté, qui lui manquait, qui n'était pas dans sa destinée. Ah ! combien j'ai manqué de charité envers lui, je veux dire de ce mouvement qui donne, qui fournit, qui dispense. Comme je me suis refusé petitement ! A ses exigences amères et qu'il manifestait souvent d'une façon agressive et maladroite, comme je me suis mal prêté ! On eût dit que je faisais exprès de me froisser aux témoignages extérieurs, à la façade de son amitié, et que je *profitais* de leur maladresse pour méconnaître la grande et profonde affection qui se cachait derrière.

Histoire terrible que celle de nos rapports ! Le manque de prise sur moi qu'il a dû sentir de plus en plus. Et moi, ce resserrement croissant, cette avarice de moi-même, contre lesquels je ne pouvais rien, cette *ingratitude* — au sens propre — de mon cœur dès que je me trouvais en face de lui. Je l'ai laissé, je l'ai lâché, je lui ai refusé tout ce que je lui devais, tout ce que j'avais été chargé de porter *pour lui* dans le voyage que nous faisions ensemble.

Ah ! comme j'ai eu l'âme petite ! Je me rappelle tous ces petits griefs que j'allais chercher. C'est comme si je m'étais obstiné à une tâche mauvaise !

Cette amertume qu'il montrait, cette importunité parfois, venaient de ce qu'il avait de moi un besoin plus profond que tous

1. Il avait été fait prisonnier le 24 août 1914.

2. Henri Fournier fut porté disparu le 22 septembre 1914, sans qu'on réussît à recueillir la moindre précision sur les vraies circonstances de sa disparition. Ce qui fait que les siens, pendant quatre années, voulurent continuer de le croire vivant. Seule la fin de la guerre put enlever le dernier espoir, sans d'ailleurs apporter aucune lumière sur sa mort ni sur l'endroit où il repose.

mes autres amis. Espèce d'urgence qu'il y avait dans sa réclamation. Il ne pouvait pas attendre, il y allait de sa vie. Et dans sa jalousie des autres, il y avait le sentiment qu'ils lui volaient quelque chose *dont ils n'avaient pas le même besoin.* Toute sa conduite s'explique, se justifie ainsi. La faute se retourne tout entière contre moi.

Je crois très fermement qu'il y a une responsabilité mystique. Dans la destinée d'Henri, comme dans toutes, il y avait un petit point de contingence, un endroit où elle pouvait tourner bien, s'il trouvait l'aide nécessaire, le supplément d'existence dont il avait besoin. Et j'étais celui qui pouvait le lui donner. Et je n'ai pas su. Je me suis littéralement dérobé. Je lui ai retiré cette chose où il pouvait prendre et puiser : moi-même.

Et pourtant, non, je ne suis pas tout à fait coupable. Il y a quelque chose de plus qui s'est mêlé de notre amitié, quelque chose de manqué, un malheur, un agent d'inachèvement, dont nous n'étions responsables ni l'un ni l'autre, mais qui ressemblait plutôt à sa destinée qu'à la mienne. C'est ce qui pesait sur moi, ce qui me liait les bras, ce qui me faisait inventer tous ces griefs. Car il y a eu quelque chose d'extraordinaire et qui me dépassait dans le refus de moi que je lui opposais. Je me suis donné vingt fois plus à vingt autres qui ne le valaient pas et qui m'étaient infiniment moins chers que lui. J'ai été avec lui plus injuste que je n'étais capable de l'être naturellement. Quelque chose de plus sévère, de plus cruel que moi-même agissait en moi contre lui.

Désespoir de penser *à quoi* il s'était adressé *faute de moi !* Quelle douleur de sentir que j'ai eu une part dans ces déformations de son cœur ! Comme si, pour son ange, ça n'avait plus eu d'importance, comme si son ange s'était dit qu'au moins, puisqu'il avait manqué sa meilleure destinée, il fallait lui donner la plus flatteuse, la plus agréable, celle qui ressemblait le plus à ses plaisirs. Reproche de son ange à moi.

—

9 novembre 1914

Étrange de penser au *Portrait*[1] (avec l'épigraphe de Péguy), et qu'il ait éprouvé pour son compte cette angoisse que je sens aujourd'hui à propos de lui.

Hier soir, espèce de terreur à sentir son âme détachée, libre de tout ce qui nous retient, et peut-être si près de moi. Du moins qu'elle entende mes remords, le reproche qui me ronge, mon amitié enfin pure !

Admiration, pitié, amour à songer qu'il a subi jusqu'au bout ces grandes angoisses où j'ai passé et sans y être soutenu par cette

1. Voir *Miracles*, p. 199.

espérance qui ne m'a jamais quitté tout à fait. Horreur de songer à son *dernier moment.*

Tout à l'heure je pensais à tout ce que je retrouverai de doux : Saint-Victor en été, les instants sans aucun trouble, et je pensais qu'il ne reverrait jamais tout cela.

—

29 novembre 1914

Hier soir, étant sorti vers neuf heures pour faire ma prière, en me promenant le long de la baraque, au clair de lune, tout à coup ressenti avec une véritable horreur la possibilité de la mort d'Henri. Instances passionnées auprès de Dieu pour l'écarter, pour la supprimer, pour empêcher que cela soit.

—

27 janvier 1915

La mort par l'éclat d'obus et la mort par la balle. Ceux qui tournaient sur eux-mêmes, ceux qui se recroquevillaient sur place sans s'affaisser. C'est de cette dernière façon qu'est mort Toujas, le seul que j'aie vu tué à côté de moi. — Pendant qu'on parlait de ça j'ai compris combien j'étais, par toute la vie que j'avais menée jusque-là, peu préparé à la sorte de courage qu'il fallait avoir là.

Pensé à Henri avec une douleur, un remords, une amitié infinis.

—

30 janvier 1915

Pendant cette conversation sur les différentes morts, senti à nouveau, avec une vivacité que je n'avais pas retrouvée depuis le champ de bataille, l'horreur, la pitié que c'est de mourir. Je me suis retrouvé face à face avec la hideur de la guerre. Ah ! je ne peux plus bien dire comment ça m'apparaissait. Je sais seulement que je sentais toutes mes belles fureurs défaillir là devant.

Et je pensais à Henri. Je pense à lui tout le temps, d'une façon sourde, continue, perpétuelle, comme un malade à son mal. Je pensais à lui, cette fois, distinctement ; je me représentais l'instant où il a été frappé ; je retrouvais l'horreur de cette minute. Je pensais à sa tristesse, à cette tristesse qui pesait sur lui depuis quelque temps, que j'attribuais à l'influence de X. Je pensais qu'il avait dû être triste depuis le matin. Oh ! je ne peux pas dire combien ce que je me représentais était étroit, avare, épouvantable. Que cela ne peut-il être effacé, étouffé, aboli !

Et dire que ce chagrin, ce remords ne sont pas encore vraiment

abordés, que je n'en suis même pas encore au commencement. Oh ! le moment où nous nous retrouverons avec Isabelle en face de ça !

C'est par lui que je suis venu à toi, ma bien-aimée. Nous nous sommes approchés par lui. Et je t'ai prise, et je t'ai emmenée cruellement, et tu n'es plus qu'à moi. Et voici que nous restons tout seuls.

Mon Dieu, que de choses à expier !

—

6 mars 1915

Je songeais que s'il était trop tard pour autre chose, je pouvais au moins demander à Dieu de faire passer sur moi le poids des péchés d'Henri, me charger de l'expiation à sa place. Ainsi je retrouvais tout naturellement un des dogmes catholiques : celui de la substitution, de la transmission des péchés.

—

23 décembre 1915

O mon Dieu, s'il y a encore quelque part une chance si faible soit-elle, si pauvre et si dissimulée, pour que notre Henri nous soit rendu, saisissez-la, sauvez-la des énormes impossibilités qui cherchent à l'étouffer. Que je puisse lui demander pardon, lui montrer du doigt un à un tous les endroits où j'ai été coupable envers lui et tous ceux où c'était lui, et lui dire : Pardonne-moi comme je te pardonne. Que je puisse lui dire : Maintenant ne nous lâchons pas. Ne laissons rien passer sans l'avoir éprouvé, vérifié ensemble. Et écoute-moi bien. Car j'ai souvent raison. Et peut-être pourrais-je t'être utile. Et toi non plus, ne me cache rien.

—

8 avril 1916, jour de Pâques

Je me rappelle Henri, comme il était touché par l'histoire du jardinier [1]. Tenez-lui compte, mon Dieu, de cet émerveillement ! Je disais ce matin : « Tenez-lui compte, pour lui pardonner, de tout le bien que je ne lui ai pas fait, de tout ce en quoi je lui ai manqué. Transportez sur moi le poids des fautes que je lui ai fait commettre par mon insuffisance, et donnez-moi la charge de les expier à sa place, à moi qui ai encore le temps ».

***

Il est beau que Péguy soit mort dans cette guerre. Mais c'est une chose terrible. Je n'avais pas encore compris toute son impor-

1. Évangile selon saint Jean, XX, 15.

tance. Tout ce dont il nous avait avertis ! Tout ce qu'il a ramené dans nos pensées ! Il y a là quelque chose à reprendre, à porter aussi loin que possible, lui ayant fait défaut !

Cette mémoire, ces deux mémoires encore une fois me font comprendre quelle horreur c'est que de mourir ! Mes chers bien-aimés, quelle horreur, quelle horreur de penser que je ne vous reverrai plus !

Et pourtant si, je vous reverrai ! Je sais que vous vivez toujours, que nous nous retrouverons, que vous me pardonnez. Je sais que vous m'entendez en ce moment.

Prier pour eux tous les jours, sans fatigue, sans relâche, sans cesser de me les représenter !

TABLE DES LETTRES

1907

	Date	Auteur	Page
95	1er janvier.....	J. R.....	11
96	13-15-18 »	J. R.....	12
97	26 »	H. F.....	17
98	30-31 »	J. R.....	27
	1er février.....	J. R.....	30
99	3 »	J. R.....	34
100	5 »	H. F.....	34
101	8 »	H. F.....	35
102	15 »	H. F.....	38
103	17 »	J. R.....	38
104	18 »	J. R.....	42
105	20-21-23 »	J. R.....	43
106	6 mars.....	H. F.....	47
107	8-17-18 »	J. R.....	48
108	17-18-20 »	H. F.....	50
109	29-30-31 »	J. R.....	54
110	2-3 avril	H. F.....	62
111	4 »	J. R.....	70
112	12 »	H. F.....	71
113	12 »	J. R.....	72
114	14 »	H. F.....	73
115	16 »	J. R.....	73
116	21 »	J. R.....	74
117	24 »	H. F.....	74
118	5 juin	J. R.....	77
119	8 »	H. F.....	78
120	8 »	J. R.....	79
121	11 »	J. R.....	80
122	12 »	H. F.....	86
123	13 »	J. R.....	86
124	17 »	J. R.....	87
125	18 »	H. F.....	88
126	20 »	J. R.....	89

	Date	Auteur	Page
127	24-25 juin	J. R.	89
128	25 »	H. F.	96
129	26 »	J. R.	99
130	29 »	H. F.	101
131	29 »	J. R.	105
132	1er juillet	H. F.	106
133	5 »	J. R.	108
134	11 »	H. F.	116
135	13 »	J. R.	116
136	16 »	H. F.	119
137	17 »	J. R.	120
138	15-20 »	J. R.	121
139	20 »	J. R.	123
140	24 »	H. F.	126
141	25 »	J. R.	126
142	25 »	H. F.	129
143	25 »	H. F.	130
144	26 »	J. R.	130
145	28 »	J. R.	131
146	27 »	H. F.	133
147	29 »	J. R.	136
148	31 »	H. F.	138
149	17 août	H. F.	139
150	19 »	J. R.	140
151	21 »	H. F.	144
152	23 »	J. R.	147
153	25 »	J. R.	148
154	29 »	H. F.	154
155	29 »	J. R.	158
156	24 septembre	J. R.	161
157	27 »	H. F.	162
158	28 »	J. R.	164
159	30 »	H. F.	167
160	2 octobre	J. R.	168
161	2 »	H. F.	173
162	5 »	H. F.	174
163	6 »	J. R.	174
164	10 »	J. R.	175
165	15 »	J. R.	179
166	Octobre	J. R.	181
167	29 »	H. F.	182
168	7 novembre	J. R.	182
169	8 »	H. F.	183
170	17 »	J. R.	183
171	24 décembre	H. F.	184
172	25 »	J. R.	186
173	29 »	J. R.	188

1908

	Date	Auteur	Page
174	1er janvier.....	H. F.....	191
175	15 avril	H. F.....	193
176	20 »	J. R.....	195
177	22 »	H. F.....	199
178	Avril	H. F.....	200
179	15 mai.....	J. R.....	201
180	24 »	J. R.....	203
181	26 »	H. F.....	207
182	27 »	J. R.....	212
183	1er juin	J. R.....	213
184	4 »	H. F.....	215
185	5-6 »	J. R.....	216
186	10-11 »	J. R.....	222
187	13 »	J. R.....	224
188	4 août	H. F.....	226
189	5 »	J. R.....	226
190	20 »	J. R.....	228
191	22 »	J. R.....	228
192	26 »	H. F.....	230
193	29 »	J. R.....	233
194	5 septembre	J. R.....	235
195	8 »	H. F.....	236
196	9 »	J. R.....	238
197	12 »	H. F.....	242
198	14 »	J. R.....	245
199	20 »	H. F.....	249
200	27 »	H. F.....	252
201	29 »	J. R.....	254
202	15 octobre	J. R.....	257
203	18 »	H. F.....	259
204	18 »	J. R.....	259
205	Décembre	J. R.....	260
206	31 »	H. F.....	261

1909

207	14 janvier.....	J. R.....	264
208	19 »	J. R.....	265
209	26 »	J. R.....	265
210	26 février	H. F.....	266
211	28 »	J. R.....	267
212	28 »	H. F.....	268
213	3 mars.....	H. F.....	269
214	5 avril	H. F.....	271

	Date	Auteur	Page
215	8 avril	J. R.	272
216	8 »	H. F.	273
217	Avril	J. R.	274
218	Avril	H. F.	275
219	Avril	J. R.	275
220	18 »	H. F.	276
221	20 »	J. R.	280
222	21 »	J. R.	280
223	25 »	J. R.	281
224	2 mai	J. R.	282
225	2 »	H. F.	284
226	7 »	J. R.	286
227	17 »	H. F.	288
228	17 »	J. R.	291
229	20 »	H. F.	294
230	23 »	J. R.	297
231	2 juin	H. F.	297
232	4 »	J. R.	301
233	5 »	J. R.	302
234	18 »	H. F.	303
235	22 »	J. R.	304
236	24 »	H. F.	306
237	7 juillet	H. F.	307
238	11 »	J. R.	308
239	27 »	H. F.	310
240	30 »	J. R.	313
241	1er août	H. F.	313
242	7 »	J. R.	314
243	Août	J. R.	316
244	1er septembre	J. R.	317
245	4 »	J. R.	317
246	5-8 »	H. F.	319
247	14 »	J. R.	321
248	15 »	H. F.	325
249	21 »	H. F.	325
250	22 »	J. R.	326
251	29 décembre	H. F.	327

1910

252	20 mars	H. F.	328
253	21 »	H. F.	329
254	22 »	J. R.	330
255	23 »	H. F.	332
256	30 »	J. R.	333
257	4 avril	H. F.	336

	Date	Auteur	Page
258	7 avril	J. R.....	343
259	4 juillet.....	J. R.....	344
260	6 »	J. R.....	345
261	10 »	H. F.....	346
262	Juillet.....	J. R.....	348
263	14 »	H. F.....	349
264	21 »	H. F.....	349
265	31 »	H. F.....	350
266	3 août	H. F.....	351
267	10 »	J. R.....	352
268	11 »	H. F.....	353
269	12 »	J. R.....	356
270	24 »	H. F.....	357
271	28 »	H. F.....	360
272	28 »	J. R.....	362
273	31 »	J. R.....	364
274	11 septembre	J. R.....	365
275	19 »	H. F.....	366
276	20 »	H. F.....	367
277	28 »	H. F.....	372
278	19 octobre	H. F.....	375
279	19 »	J. R.....	376

1911

280	2 janvier.....	H. F.....	378
281	3 »	J. R.....	378
282	11 avril	H. F.....	379
283	13 »	J. R.....	380
284	20 »	J. R.....	382
285	21 »	H. F.....	383
286	18 juillet.....	H. F.....	386
287	19 »	H. F.....	388
288	20 »	J. R.....	389
289	21 »	H. F.....	389
290	28 août	J. R.....	392
291	1re septembre	H. F.....	393
292	3 »	H. F.....	396
293	5 »	J. R.....	396
294	6 »	H. F.....	398
295	9 »	H. F.....	399
296	13 »	H. F.....	403
297	14 »	H. F.....	407
298	12 »	J. R.....	407
299	16 »	H. F.....	408
300	17 »	H. F.....	408

	Date	Auteur	Page
301	17 septembre	J. R.....	409
302	20 »	H. F.....	410

1912

303	5 avril	H. F.....	411
304	13 »	J. R.....	413.
305	2 septembre	H. F.....	415
306	23 »	J. R.....	416
307	30 »	J. R.....	417

1913

308	3 janvier.....	H. F.....	418
309	20 mars.....	J. R.....	420
310	25 »	H. F.....	421
311	11 avril	H. F.....	422
312	13 »	J. R.....	423
313	16 »	H. F.....	423
314	22 »	J. R.....	424
315	22 »	H. F.....	425
316	25 »	H. F.....	427
317	2-3 mai.....	H. F.....	428
318	4 »	J. R.....	433
319	5 »	H. F.....	434
320	12 juillet.....	H. F.....	434
321	17 »	J. R.....	435
322	20 »	H. F.....	436
323	30 »	J. R.....	437
324	30 »	H. F.....	437
325	8 août	J. R.....	438
326	26 »	H. F.....	439
327	28 »	J. R.....	440
328	29 »	H. F.....	440
329	2 septembre	J. R.....	441
330	4 »	H. F.....	442
331	19 »	J. R.....	442
332	20 »	H. F.....	443
333	Septembre ...	H. F.....	444
334	Septembre ...	H. F.....	444

1914

335	14 mars.....	H. F.....	445
336	9 juillet.....	J. R.....	445
337	13 »	H. F.....	446

Extraits des Carnets de captivité de Jacques Rivière

7 novembre 1914..... 448
9 » 1914..... 449
29 » 1914..... 450
27 janvier 1915..... 450
30 » 1915..... 450
6 mars 1915..... 451
23 décembre 1915..... 451
8 avril 1916..... 451

Fac-similés

Lettre d'Henri Fournier du mardi 24 décembre 1907..... 184
Lettre de Jacques Rivière du vendredi 7 mai 1909..... 288

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 JANVIER 1966
SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
JEAN GROU-RADENEZ
27-29, RUE DE LA SABLIÈRE
PARIS

N° d'Édition : 11340
Dépôt légal : 3e trimestre 1928

Imprimé en France

nrf

24,30 F (+ t.l.)
25 F T.L.I.